



HAL
open science

De la terre à la ville, de la ville à la terre : engagement de l'habitant dans les agricultures urbains interstitielles de Metro Manila (Philippines)

Julia Tichit

► To cite this version:

Julia Tichit. De la terre à la ville, de la ville à la terre : engagement de l'habitant dans les agricultures urbains interstitielles de Metro Manila (Philippines). Géographie. Université Paul Valéry - Montpellier III, 2017. Français. NNT : 2017MON30090 . tel-01875715

HAL Id: tel-01875715

<https://theses.hal.science/tel-01875715>

Submitted on 17 Sep 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



THÈSE

Pour obtenir le grade de
Docteur

Délivré par l'**Université Paul-Valéry Montpellier 3**

Préparée au sein de l'école doctorale 60
« Territoires, Temps, Société et Développement »

Et de l'unité de recherche ART-Dev - UMR 5281
« Acteurs Ressources et Territoires dans le Développement »

Spécialité : **Géographie et Aménagement**

Présentée par **Julia Tichit**

**De la terre à la ville, de la ville à la terre :
Engagement de l'habitant dans les agricultures
urbaines d'interstice de Metro Manila
(Philippines)**

Soutenu le 11 décembre 2017 devant le jury composé de

Mme Catherine Bernié-Boissard, Professeure, Université de Nîmes	Directrice
Mme Geneviève Cortes, Professeure, Université Paul- Valéry Montpellier 3	Directrice
Mme Véronique Dupont, Directrice de Recherche à l'IRD, Université Paris Diderot	Rapporteure
Mr Christophe Toussaint Soulard, Ingénieur de recherche HDR, INRA	Rapporteur
Mme Julie Le Gall, Maître de conférences, ENS de Lyon	Examinatrice
Mme Monique Poulot, Professeure, Université Paris Ouest-Nanterre	Examinatrice
Mr Jérôme Tadie, Chargé de recherche IRD, Université Paris Diderot	Examineur



aux familles de mon enquête,
aux *street families* d'Ermita Church Plaza,
à Liwan, pour avoir éclairé de joie la longue période d'écriture de cette thèse,

« Celui qui a une maison n'en a qu'une. Celui qui n'en a aucune en a mille. »

Proverbe hindouiste

Abstract

This thesis analyzes interstitial urban agriculture through its forms and actors, in the fragmented city of Metro Manila in the Philippines, which is characterized by a wide disadvantaged population and an ultra-dense urban environment. The research problem is to understand the involvement of families and inhabitants in intra-urban agriculture, in the field of Social Geography, which aim is built on analyzing actors' practices and representations toward the space. The inhabitant scale is seized within the family dynamic.

Considering urban dynamics and systems of actors involved allows to introduce a typology of the interstitial forms of urban agriculture in Manila metropolitan area: an emerging aboveground farming carried by "organizational actors" and a spontaneous family open-field urban farming, which is distinguished according to its residual or resurgent position within the metropolitan dynamics.

Postulating the intrinsic and forgotten spatial dimension of the notion of involvement, the thesis introduces a situational definition according to dwelling. The approach highlights the importance of considering the families practices, objectives and projects related to their involvement in urban agriculture. The notion of tactics is mobilized referencing to the daily diversionary practices and endeavors to counteract the poverty determinism emphasizing the capacity of being actor as vulnerable families.

The challenge is to identify the involvement tactics of family in urban agriculture based on their complex practices to access resources. In a rather non-formal context, where material resources are scarce, the involvement of families and inhabitants in urban agriculture is based on a combination of socio-spatial, economic and political tactics to access the land and other everyday life resources.

Using a diachronic approach, involvement tactics of families in urban agriculture are considered within their life pathways pointing both the settlement in urban agriculture as process and the everyday living through urban agriculture in the city. The involvement of families in urban agriculture means a better living, improving both their poverty situations and quality of life, but does not secure their Right to the city. This thesis initiates tracks to formulate policies supporting urban agriculture in Metro Manila from the dwellers side.

The methodology is qualitative and mobilizes a battery of anthropo-geographic tools relying on round trip between the field and the data collected. The launch of the field survey identifies urban agriculture land use in the metropolitan area on aerial views and urban farming practices quoted in the bibliography. Direct observation and participatory observation are mobilized during the exploratory phase in order to stabilize the detection and to allow the field survey to reach families, living on "sensitive urban areas". Then, comprehensive interviews inspired from life stories interview method are collected by repeated meeting with the members of the family. Semi-structured interviews are conducted with public and civil society actors.

Key words: Intra-urban agriculture; Family; Dwelling; Interstice; Life pathway; Slum; Tactics ; Social networks ; Resources ; Livelihoods

Résumé

Cette thèse porte sur l'analyse des formes et des acteurs de l'agriculture urbaine interstitielle dans l'environnement urbain fragmenté, défavorisé et ultra-dense de Metro Manila aux Philippines. La recherche est consacrée à la problématique de l'engagement des familles et des habitants dans les différentes formes d'agriculture intra-urbaine et s'inscrit dans le champ de la Géographie Sociale qui se construit sur l'analyse des pratiques idéelles et matérielles des acteurs vis-à-vis de l'espace. L'échelle de l'habitant est saisie dans la dynamique familiale.

L'analyse des dynamiques urbaines et des systèmes d'acteurs engagés permet d'introduire une typologie des formes interstitielles de l'agriculture urbaine dans l'espace métropolitain de Manila : une agriculture urbaine émergente hors-sol, portée par des acteurs organisationnels et des agricultures urbaines familiales de plein champ, spontanées et distinguées en fonction de leur inscription résiduelle ou résurgente dans les dynamiques métropolitaines.

En postulant la dimension spatiale intrinsèque et oubliée de la notion d'engagement, la thèse propose une définition en situation, comme prisme d'analyse de l'habiter. La démarche fait émerger l'importance à considérer les pratiques, les objectifs et les projets des familles dans leur engagement en agriculture urbaine. La notion de tactique est mobilisée, en référence aux tactiques quotidiennes de détournement et envisage d'aller à l'encontre des déterminismes de la pauvreté et de restituer la capacité d'être acteur en tant que familles vulnérables. L'enjeu est d'identifier les tactiques d'engagement des familles dans l'agriculture urbaine à partir de leurs pratiques complexes de captation de ressources.

Dans un contexte plutôt non-formel, où les ressources matérielles sont faibles, l'engagement des familles et des habitants dans l'agriculture urbaine s'appuie, sur la combinaison de tactiques socio-spatiales, économiques et politiques pour accéder à l'espace et aux autres ressources de l'existence. A partir d'une approche diachronique, les tactiques d'engagement en agriculture urbaine sont déclinées dans les parcours de vie au moment de l'installation de la famille en agriculture urbaine et pour vivre de l'agriculture urbaine dans la ville. L'engagement des familles dans l'agriculture urbaine se caractérise par un « mieux vivre » qui améliore leurs situations de pauvreté et leur qualité de vie, mais ne consolide pas leur Droit à la ville. La thèse permet de faire émerger des pistes de formulation de politiques publiques en faveur de l'agriculture urbaine à Metro Manila depuis le regard des populations engagées.

La méthodologie est qualitative et mobilise une batterie d'outils anthropo-géographiques qui reposent sur un aller-retour entre le terrain et les données récoltées. L'enquête de terrain s'amorce par le repérage des usages agricoles de l'espace métropolitain sur vues aériennes et par l'identification de pratiques d'agriculture urbaine dans un corpus bibliographique dédié à Metro Manila. L'observation directe et l'observation participante sont mobilisées en phase exploratoire pour stabiliser les repérages et accéder aux familles en « terrain sensible ». Des entretiens compréhensifs inspirés du récit de vie sont recueillis par passages répétés avec plusieurs membres de la famille. Des entretiens semi-directifs sont conduits avec des acteurs publics et de la société civile.

Mots-clefs : Agriculture intra-urbaine ; Famille ; Habiter ; Interstice ; Parcours, Slum ; Tactiques ; Réseaux sociaux ; Ressources ; Modes d'existence

Remerciements

Je remercie mes professeurs pour m'avoir appris à faire de la recherche. Merci à Geneviève Cortes, Catherine Bernié-Boissard et tous les membres du comité de suivi de ma thèse, Isabelle Berry Chikhaoui, Frédéric Lançon et Olivier Sevin. Que cette thèse puisse retranscrire leurs principaux conseils, leurs apports et leurs objections.

Je remercie François Robine, directeur de l'Irasec, pour son soutien, ses recommandations et son accueil à Bangkok.

Je remercie l'Université de Montpellier 3, l'IRASEC, l'école doctorale 60 et l'UMR ART-dev pour leur soutien financier sans lequel cette thèse n'aurait pas pu se réaliser. Je remercie également les membres du jury, et en particulier Véronique Dupont et Christophe Soulard pour avoir accepté d'évaluer ce travail, malgré leurs engagements à l'étranger et les contraintes de travail que cela engendre.

Je remercie les chercheurs de University de Ateneo et principalement Ema Porio et Hiroko Nagai, pour leurs conseils et leurs précieux contacts.

Merci à Ben Muni, mon premier contact avec un « pair » sociologue aux Philippines. Je le remercie pour ses conseils pour l'enquête et ses précieux contacts. Merci à Tita Garcia pour m'avoir rendu accessibles tous les sites du programme ministériel de l'agriculture urbaine à Metro Manila. Merci à Raoul Montemayor pour son appui auprès des services déconcentrés du Ministère de l'Agriculture.

Jessa, merci pour ton entrain, et pour avoir partagé l'émotion qui jaillit à mesure que l'on s'immerge dans les vies des gens, dans les slums, les quartiers pauvres, insalubres et ce sentiment que rien n'est impossible, parce que tu as réussi à étudier après une enfance à Montalban et que maintenant tu pleures de joie de pouvoir soutenir tes parents. Abi, merci pour ta patience et ton professionnalisme. Je te souhaite bonne chance dans le développement communautaire.

Je remercie Carlos Celdran et Julia Nebrija pour m'avoir « informé » sur l'existence de l'agriculture urbaine à Smokey Mountain.



Merci à tous les sourires qui se sont dessinés sur les visages et dans les yeux de toutes les personnes que j'ai rencontrées sur la route, durant l'enquête. A toutes les familles que j'ai interviewées, merci de m'avoir accordé de votre temps et de m'avoir confié vos vies.

Merci à toutes les personnes de ma tribu de parents, d'amis, de voyageurs et de pièces rapportées. Merci à nos deux *lolas*. Ma maman pour son soutien inconditionnel face à toutes mes décisions. Je lui dois un peu d'humanisme et l'empathie, nécessaire aux travailleurs sociaux. Merci à Nanay Cynthia, pour la famille qu'elle m'offre à Negros. Merci à Mamie, Nanie et Thérèse pour leur bon sens, celui d'antan, celui qui nous rattache à la terre peu importe où que l'on soit, même dans la métropole la plus immense du monde. Merci à Ate Marlyne, ma deuxième maman aux Philippines. Merci de m'avoir permis d'avancer dans la rédaction de cette thèse, d'avoir si bien su prendre soin de mon fils. Que ses soucis lui soient plus légers. Merci à mon père, heureux de ne pas être pas le dernier agriculteur de l'Aubrac. Il m'a offert un lieu paisible pendant une des étapes difficiles de la rédaction de cette thèse. Merci à Chantal et Michel, mes deuxièmes parents en France, pour tout leur soutien, la sérénité et la confiance qu'ils m'ont toujours apportées. Merci à Michela, pour son inspiration et pour sa poésie scientifique ;) Merci à Perrine pour son amitié et l'hébergement partagé d'une petite chambre parisienne pendant mes mois d'hiver en France.



Et enfin, merci à mon mari, à mon ami, Bob, pour son aide précieuse, pour la géolocalisation à travers la métropole, les périodes d'interprétariat sur mon terrain. Merci pour m'avoir soutenue, écoutée, créditée et parfois contredit sur la société philippine. Merci d'avoir été patient.

Glossaire de locutions filipinos et *taglish* utilisés dans le texte

Bangka : Pirogue à balancier pour la pêche et le transport de passager.

Barangay : Quartier, comme échelon territorial et comme espace social. Les entrées principales du barangay sont généralement physiquement délimitées par une arche indiquant le nom du barangay et souhaitant la bienvenue : « *Mabuhay sa barangay...* » ou « Bienvenu dans le quartier... ».

Barangay Hall : Mairie de quartier

Barangay Kagawad : Conseiller de quartier

Barangay Kapitan ou *Captain* : Maire de quartier

Barangay Tanod : Policier de quartier

Barrio : Ancien nom du barangay hérité de la période espagnole. Marcos abandonne le terme pour celui de barangay, qui évoque en tagalog le bateau et le groupe d'habitants pouvant y embarquer. Le terme barrio continu de faire usage dans les espaces à dominante rurale. En ville, l'usage ne fait plus recours qu'au barangay.

Bayanihan : Communauté solidaire

Canteen ou *cantine* : Petit restaurant installée dans la rue ou dans un local ouvert sur la rue

Estero : Ruisseau

Filipino : Langue nationale des Philippines

Filipino, filipina : Philippin, philippine

Gazolera : Lampe à huile

Huks : Les membres du mouvement Hukbo ng Bayan Laban sa mga Hapon ou HUKBALAHAP (acronyme), littéralement Armée contre les japonais. Ce mouvement de guérilla armée contre l'occupant japonais unifiée, à partir de 1943, plusieurs provinces de Central Luzon : Nueva Ecija, Tarlac, et Pampanga. En 1945, les Huks participent aux Forces de Libération Philippines, au côté des américains, pour la libération du pays. Après la guerre, les Huks constituent un mouvement de rébellion contre les intérêts de l'occupation américaine et des élites.

Ilog : Rivière

Iskwater : Squatteur

Jeepney : Moyen de transport inspiré des jeeps de la période américaine. Le jeepney a été rallongé pour pouvoir contenir plus de passagers ou de marchandise. C'est le moyen de transport en commun le plus répandu et populaire des Philippines. Le jeepney est un des symboles de l'identité culturelle du pays : une configuration d'assises extrêmement optimisée, saturée par le kitsch religieux des décorations et à la fois, objet de détournement par l'usage d'un héritage de l'une des précédentes périodes coloniales.

Kamote ou *camote* : Patate douce

Koalisyon : Coalition

Lungsod : Ville

Mabuhay : Bienvenu

Pakisama : Entraide

Pamilya : Famille

Palinke : Petit marché couvert dans la ville, le plus souvent dans un édifice public et les occupations sont régulées par la mairie. Le *palinke* en lui-même est entouré par un espace de marché extérieur avec des étals de rue ou à même la rue.

Pasalubong : Un cadeau ramené aux proches après un voyage ou un déplacement

Pedicab : *Tricycle* non motorisé.

Scavenger, scavenging : Collecteurs de déchets, activité de collecte et de vente des déchets

Suki : Acheteur régulier dans le cadre d'une activité commerciale

Taho : Yaourt de soja

Talipapa : Etal primeur intégré à l'espace domestique et donnant sur la rue ou un lieu de passage.

Sari sari : Petite épicerie comptoir intégrée à l'espace domestique et donnant sur la rue ou un lieu de passage.

Tagalog : Langue de la région de Manila et des régions alentours : la région de Central Luzon au nord et la région CALABARZON au sud de Metro Manila. Le tagalog désigne aussi la langue nationale « équivalent » au *filipino*.

Taglish : Tagalog imprégné d'anglais

Traffic Traffic : Embouteillages.

Tricycle ou *trisikel* : Tricycle motorisé ou non (*pedicab*), dédié au transport de passagers et de marchandises en Asie du Sud Est.

Ulingan : Charbon de bois

Glossaire des plantes cultivées en agriculture urbaine à Metro Manila et sur les basses-terres philippines

Ampalaya : margose ou courge amer (*mormodica charantia*)

Alugbati : épinard de Malabar ou baselle (*basella rubra*, *basella alba*)

Aratilis : cerisier de jamaïque (*Muntingia calabura*)

Banana : banane

kalabasa : potiron (*Cucurbita maxima* Duchesne)

Camote ou *kamote* : patate douce

Cassava ou *Kamoteng kahoy* : manioc

Chili : piment rouge

Gabi : taro

Kamote : voir *camote*

Kamatis : tomate

Kangkong: liseron d'eau (*Ipomoea aquatica*)

Kintsay ou *kintchay*: céleri

Malunggay : moringa

Melon : melon

Mustasa: moutarde brune ou moutarde de chine à feuille de chou (*Brassica juncea*)

Okra : gombo

Palay : riz

Patola: courge anguleuse ou courge éponge (*luffa acutangula*)

Pakwan : pastèque

Pechay: pak-choï ou choux chinois (*Brassica rapa*). Distinction entre *pechay* Baguio et *pechay* Tagalog

Saluyot: corète potagère (*Corchorus olitorius*)

Sibuyas : oignons

Sitaw: dolique asperge ou haricot kilomètre (*Vigna unguiculata Sesquipedalis*)

Talbos ng Kamote : feuilles de patate douce

Talong : aubergine

Tanglad : citronnelle (*Cymbopogon*)

Upo : éponge végétale (*luffa*)

Papaya : papaye

Sugar can : canne à sucre

Jackfruit : jacquier

Liste des sigles et acronymes utilisés

ARMM: Autonomous Region of Muslim Mindanao

ADB: Asian Development Bank

BAR: Bureau of Agricultural Research

BPI: Bureau of Plant Industry

CALABARZON: (acronyme) Cavite, Laguna, Batangas, Rizal, Quezon

CIP: International Potato Center

CvSU: Cavite State University

CLSU: Central Luzon State University

DA-4A: Department of Agriculture Region 4A

DENR: Department of Environment and Natural Resources

FDUP: Foundation for the Development of the Urban Poor

FAO: Food and Agriculture Organisation of the United Nations

CGIAR : Groupe Consultatif pour la Recherche Agricole Internationale

IRRI : Institut International de Recherche sur le Riz

KOSMA: Koalisyon ng mga Organisadong Samahan sa Maynila

LGU: Local Government Units

LLDA: Laguna Lake Development Authority

MMDA: Metro Manila Development Authority

NCR: National Capital Region

NSO: National Statistics Office

PSA: Philippines Statistics Authority

PHILSSA: Partnership of Philippines Support Service Agencies

SIBAT NGO: Sibol na Agham at Teknolohiya, Les germes de la science et des technologies

SMRDP: Smokey Mountain Remediation and Development Program

SMP-mpc: Sambayanan ng Muling Pagkabuhay Muli Purpose Cooperative

SPM: Sustainable Project Management

UCG: Urban Container Gardening

UPA: Urban Poor Associates

UPAll: Urban Poor Alliance

UP Diliman: University of the Philippines Diliman

UPLB: University of the Philippines Los Baños

ZoTO: Zone one Tondo

Sommaire

Introduction	19
1^{ère} partie	
Positionnement et méthode de la recherche : les pratiques d’habiter et les parcours de vie des agriculteurs urbains à Metro Manila	49
Chapitre 1. S’engager dans l’agriculture intra-urbaine à Metro Manila : une problématique de géographie sociale	51
Chapitre 2. Méthodologie d’une recherche empirique, qualitative et inductive en « terrain sensible »	69
Conclusion de la 1 ^{ère} partie	115
2^{ème} partie	
Dualité des formes d’agriculture urbaine interstitielle à Metro Manila : plein champ et hors-sol	117
Chapitre 3. L’agriculture urbaine interstitielle : un outil de lecture de la fabrique de la ville fragmentée	119
Chapitre 4. L’Agriculture Urbaine de projet : entre vulgarisation scientifique, société civile et habitants	167
Conclusion de la 2 ^{ème} partie	214
3^{ème} partie	
Devenir agriculteur urbain et « mieux vivre » à Metro Manila	217
Chapitre 5. Cultiver en ville : Tactiques d’installation en terres agricoles métropolitaines	219
Chapitre 6. Pour un « mieux vivre » dans la ville : tactiques et parcours d’existence des agriculteurs urbains à Metro Manila.....	283
Conclusion de la 3 ^{ème} partie	367
Conclusion générale. Pour un Droit à la ville des agriculteurs urbains	371

Introduction

La métropole de Manila se déploie dans les basses terres de l'île de Luzon, dans la partie nord de l'archipel philippin. La métropole s'étire sur une quarantaine de kilomètres, formant un corridor urbain étroit et encaissé par la baie en Mer de Chine à l'Ouest et Laguna Lake à l'Est, le plus grand lac du pays et parmi les plus grands lacs d'Asie du Sud Est¹.



CARTE 1. Metro Manila, capitale métropolitaine des Philippines dans l'aire régionale de l'Asie du Sud Est

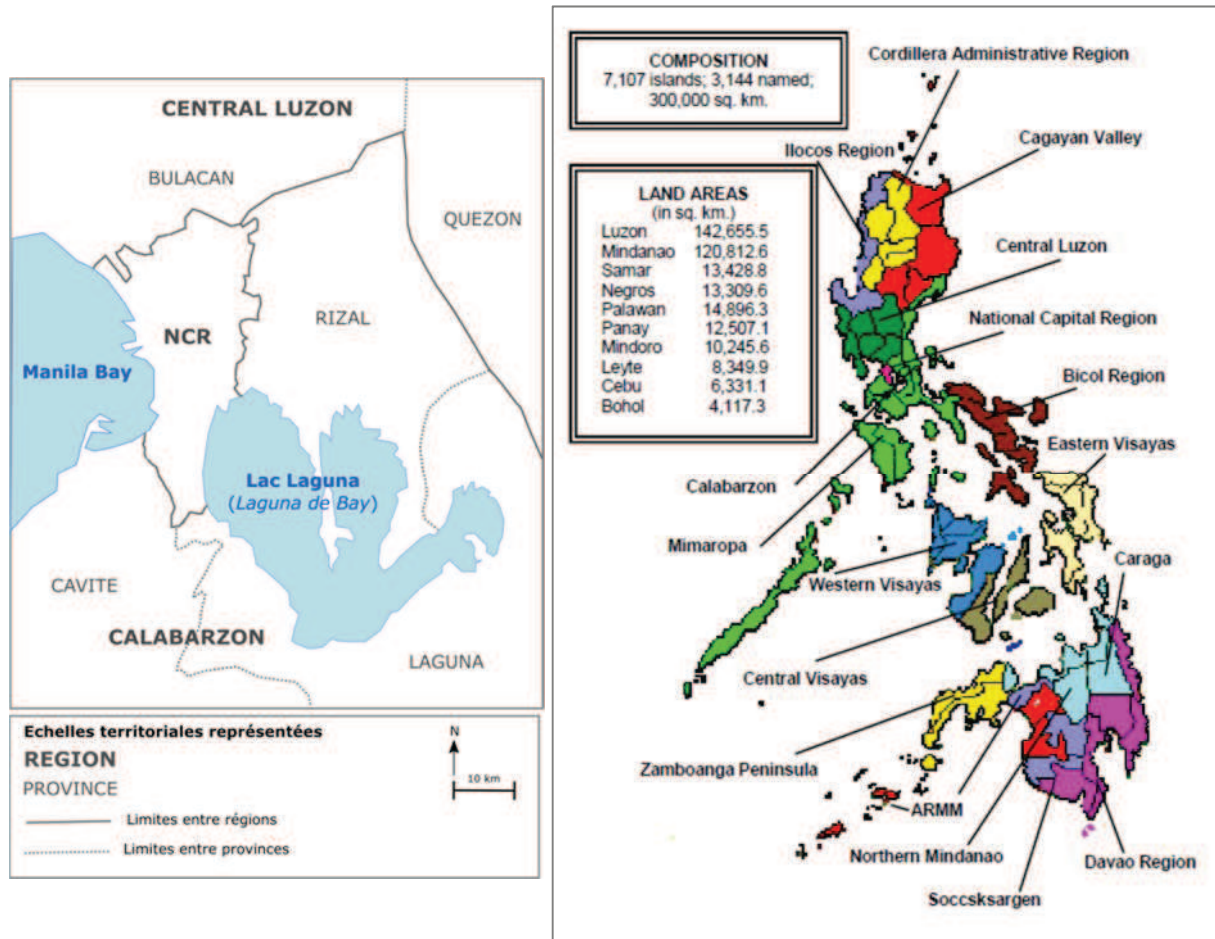
D'après Organisation des Nations Unies ; ESRI Chaire des Etudes Asiatiques.

Metro Manila désigne l'échelle politique métropolitaine, qui rassemble 17 villes : Manila, Quezon City, Makati, Taguig, Pasig, Valenzuela, Pasay, San Juan, Las Piñas, Muntinlupa, Malabon, Mandaluyong, Caloocan, Navotas, Parañaque, Pateros et Marikina. L'échelle administrative régionale est désignée par National Capital Region. La population officielle de la métropole s'élève à près de 12,9 millions d'habitants, population métropolitaine à laquelle il convient d'ajouter au moins 2 millions de migrants temporaires et quotidiens (Charras, Franck, Lancret, p.210, 2002). Metro Manila concentre 12,8% de la population totale du pays sur 0,2% du territoire (PSA, 2010), ce qui témoigne d'une situation de primauté urbaine dans l'archipel. La concentration du pouvoir, le dynamisme économique, la taille de la population et sa densité n'ont pas d'équivalent dans le pays

¹ Le lac Laguna est alternativement désigné lac Laguna, Laguna Lake ou Laguna de Bay. Sa superficie est d'environ 911 km², cependant, elle varie fortement en fonction des crues saisonnières.

(Porio, 2009, p.20). Depuis les autres provinces des Philippines, nombreux sont les citoyens et les acteurs politiques qui dénomment la métropole « Imperial Manila » (Porio, 2009, p.20).

CARTE 2. Repérage régional de Metro Manila (ou National Capital Region) dans l'archipel philippin



Metro Manila ou National Capital Region (NCR) est située sur l'île de Luzon au nord de l'archipel des Philippines. La Region CALABARZON ou Région IV-a se compose des provinces de Cavite, Laguna, Batangas, Rizal et Quezon (CALABARZON en est l'acronyme). La Region Central Luzon ou Region III se compose des provinces de Bulacan, d'Aurora, Bataan, Pampanga, Nueva Ecija, Tarlac et Zambales.

Source : carte de droite : J. Tichit (2017), d'après Philippine Geoportal (2017) ; carte de gauche : NSO, 2014, p.5. La liste des provinces du pays figure en Annexe 1.

Le processus d'urbanisation de la métropole est peu stabilisé et extrêmement rapide, nourri par l'intensité des investissements immobiliers et une croissance économique supérieure à 7%/an GDP (World Bank, 2014). La population de la métropole est passée de 5 millions d'habitants en 1975 à plus de 12 millions en 2015 (PSA, 2015). L'urbanisation a été rapide depuis 1950 et s'est accélérée à partir de 1970 (Porio, 2009, p.14). La croissance rapide de la population urbaine de Metro Manila est attribuée aux migrations intérieures amorcées depuis les provinces de l'archipel, où souvent l'économie a relativement stagné (Shatkin, 2004 ; Porio, 2009). De manière structurelle, la croissance urbaine a généré l'expansion des *slums* (Murakami et al., 2001), qui constituent des zones,

des quartiers et des interstices squattés à travers toute la métropole. Le squat est le phénomène visible et massif de la pénurie de logement à bas coût et de l'inaccessibilité des populations au parc de logement formel. Le processus d'urbanisation à Metro Manila conjugue une densification rapide et continue de l'ensemble des espaces urbains (sur les fronts urbains et dans les espaces urbains centraux) et l'étalement peu contrôlé des espaces urbanisés. La ville de Manila accueille 66 140 habitants par km², ce qui la place au rang de la ville la plus densément peuplée au monde (NSO NCR, Census 2010). La métropole enregistre, quant à elle, une densité moyenne de population de 19 137 habitants par km² et la densité a augmenté de 3 105 habitants par km² entre 2000 et 2010 (NSO NCR, Census 2010). Entre 1970 et 1995, la densité de population au centre de Metro Manila a continué de croître, à la différence de Bangkok et de Jakarta où la densité tend à diminuer dans le centre depuis 1970 (Murakami et al. 2001, p.253).

L'espace urbain de Metro Manila est extrêmement dense, chaotique et contrasté en termes de fonctions urbaines et de peuplement. La moitié de la population métropolitaine vit dans une grande précarité et les conditions de vie sont très insalubres : surpeuplement des logements, absence de réseaux d'assainissement, fragilité des habitats face aux aléas climatiques, etc. L'autre moitié de la société urbaine est constituée d'un ensemble hétérogène qui s'étend des classes sociales moyennes et supérieures jusqu'aux élites et aux grandes familles de propriétaires terriens. Les taudis les plus vulnérables se déploient sur des largeurs de trottoirs de moins d'un mètre, adossés aux immeubles, sur les bas-côtés des avenues, le long des rails, des berges de rivières et des ruisseaux ; ils sont suspendus aux arches des ponts², entre les tombes des cimetières, accrochés à la côte surplombant la mer sur d'étroits pilotis, ou bien ramassés, face aux vagues, sur les étroites digues du port³. A la fois, le désespoir de la pauvreté à Metro Manila et l'enchantement du tel chaos urbain qui y règne, s'expriment dans les mots de Carlos Celdran, un activiste de la société civile philippine : « *If you can't find beauty and poetry in Manila, you'll never find it anywhere* », librement traduit : « Si tu ne trouves pas de beauté, ni de poésie à Manila, tu n'en trouveras jamais nulle part ».

La pauvreté aux Philippines est un phénomène de masse. Début 2015, 26,3% de la population (26,48 millions de personnes) vivait officiellement en dessous du seuil de pauvreté, le seuil de revenu permettant d'avoir accès à l'alimentation et à des biens matériels de base. Et, 12,1 % de la population (12,8 millions d'habitants) vivait en dessous du seuil d'extrême pauvreté, c'est-à-dire n'ayant pas accès à trois repas par jour (Philippines Statistics Authority, 2015)⁴. Sachant qu'il y a un manque drastique

² Les populations de ce type d'habitation sont désignées « bat people » ou « peuple chauve-souris ».

³ Ces communautés se sont constituées à la fin des années 1980 avec le nombre grandissant des ouvriers de l'industrie portuaire et qui n'ont pas eu accès au logement formel (Shatkin, 2004).

⁴ Le seuil alimentaire de la pauvreté ou seuil de subsistance représente le coût annuel par habitant qui permet de couvrir les besoins alimentaires de base à hauteur de 100% de l'apport nutritionnel recommandé (ANR) pour les protéines et l'énergie (2000 calories) et à hauteur de 80% pour les autres nutriments. Le seuil de pauvreté est calculé sur la base du seuil alimentaire par habitant, auquel on ajoute le coût des besoins non alimentaires de base. En dessous du seuil de pauvreté, on définit la catégorie de population « pauvres », et en dessous du seuil de subsistance, on distingue la catégorie « très pauvres ». (Philippines Statistics Authority, 2015).

d'opportunités, de perspectives et d'emplois dans le pays, les critiques sont acerbes vis-à-vis des élites et des politiques libérales entamées depuis le départ du pouvoir de Ferdinand Marcos en 1986, caractérisant un « Etat de non-développement », « une politique économique de la crise permanente » (Bello, de Guzman, Malig, Docena, 2005) ou signifiant le « pari perdu » du développement (Auvray, Galang et Jimenez-Hallare, 2003)⁵. A défaut d'une politique volontariste de développement, l'Etat a favorisé, depuis le milieu des années 1970⁶, l'expatriation massive par le travail, à travers un programme migratoire contrôlé et un système d'agences gouvernementales en direction des philippins d'outre-mer. Plus de 8 millions de Philippins travaillent à l'étranger, ce qui représenterait environ 20 à 25% de la population active, compte tenu des difficultés à saisir cette population flottante et parfois clandestine (Guéraiche, 2013). Les Philippines constituent « un peuple de migrants » : « le deuxième pays d'émigration au monde après le Mexique et dont la diaspora est présente sur tous les continents, dans toutes les capitales mondiales » (Guéraiche, 2013, p.361).

Un choix de terrain conserve toujours une part de mystère et de subjectif, cependant c'est un faisceau de présomptions tirées de la bibliographie qui a contribué à ce que mon choix s'arrête sur la métropole de Manila. Les Philippines sont un pays agricole et l'agriculture participe à l'identité culturelle du pays. En 1980, Charles-Henri Foubert écrit : « Rien dans l'histoire des Philippines ne s'explique sans une référence constante aux paysans qui forment les deux tiers de la population » (Foubert, 1980, p.68). Plus d'un tiers des terres du pays⁷ est réservé à l'agriculture, ce qui témoigne d'une tradition agricole bien ancrée au sein des différentes identités culturelles de l'archipel (R. de Koninck, 1995, p.84). Le gardien du riz, *Bulol*⁸, est la divinité préhispanique la plus populaire des Philippines. La culture botanique est chère à de nombreux Philippins, elle s'exprime à travers une très grande variété de pratiques culturelles. En ville, le jardinage d'ornementation en pot est un usage très courant de la rue⁹, observable systématiquement devant toutes les enseignes commerciales, sur les trottoirs et aussi, parfois à la verticale, à la faveur d'un *green building* - ces nouvelles architectures vertes.

Manila est une ville coloniale¹⁰, établie au 16^{ème} siècle sur un site littoral dans le delta agricole de la rivière Pasig, propice aux échanges commerciaux et à la riziculture (Serote,

⁵ Ces représentations d'un immobilisme politique doivent être nuancées depuis l'élection de Rodrigo Duterte en 2016 : le nouveau président entame de nombreuses réformes sociales, politiques et économiques, malgré les nombreuses critiques à l'encontre de sa lutte acharnée et violente contre le trafic de stupéfiants (Bonnet, 2017).

⁶ Décret présidentiel 442 (loi 1974) création des agences de promotion de l'émigration par le travail.

⁷ A titre de comparaison, cette proportion exceptionnelle est seulement dépassée dans l'aire asiatique par la situation thaïlandaise où 40% des terres est affecté à l'agriculture (R. de Koninck, 1995, p.84).

⁸ Le Dieu est vénéré par les riziculteurs de la Cordillère, en pays Ifugao, où le paysage de rizières en terrasse a été patrimonialisée par l'UNESCO autour de la ville de Banaue.

⁹ Le verdissement de la rue à Manila, Bangkok ou Hanoi, révèle aussi la dimension privative des devant de porte en Asie, par rapport à la notion européenne d'espace public.

¹⁰ Comme la majorité des grandes métropoles de l'Asie du Sud Est à l'instar de Jakarta (Indonésie), Ho Chi Minh (Vietnam) ou Kuala Lumpur (Malaisie) - exception faite de la Thaïlande, qui est le seul pays de l'aire régionale à

1991, p.5). L'agriculture urbaine est concomitante de l'établissement de la ville coloniale espagnole. Les premières formes d'agriculture urbaine sont apparues en effet sur les rives de la rivière Pasig qui, comme axe majeur de navigation, a canalisé l'essentiel du développement du comptoir espagnol de Manila. « Dès l'origine, les habitants ont su tirer parti de la rivière comme moyen de transport et pour la pêche, tandis que les berges ont permis d'accueillir des cultures vivrières. Ces activités pionnières sont les premières formes d'agriculture urbaine » (Campilan, Boncondin et de Guzman, 1999, traduction libre, p.433).

Depuis les années 1980, la recherche scientifique est active sur les questions d'innovations agricoles en Asie, et en particulier en milieu urbain, ainsi que sur le caractère originel de l'agriculture urbaine à Metro Manila. La recherche et l'innovation agronomique bénéficient d'une configuration propice et active avec, à Los Baños (au sud de Manila), le premier complexe de recherche sur l'agriculture en Asie, qui héberge notamment, l'Institut International de Recherche sur le Riz (IRRI)¹¹.

Dans un contexte urbain où l'accès à l'espace est un des enjeux les plus aigües, l'agriculture s'est perpétuée de manière éparse sur plusieurs sites et ses formes révèlent des pratiques sociales créatives et inattendues. Les agriculteurs urbains de Metro Manila inventent, sans revendications, de nouveaux modes d'habiter la ville. Les tactiques sont hybrides, ne semblent correspondre à aucun modèle précis d'habiter, entre le contemporain et le traditionnel, témoignant d'une agriculture qui se nomadise dans la ville, entre ses murs, sur ses anciennes décharges, dans les interstices, une agriculture portative, en container, une agriculture de la pénurie, du bricolage, une agriculture saisonnière, invisible.

Cette introduction positionne l'objet de recherche de la thèse - l'agriculture intra-urbaine - comme un objet singulier dans la littérature consacrée à l'agriculture urbaine, et dégage les enjeux de la recherche dans un contexte sud. En particulier, l'agriculture intra-urbaine à Metro Manila est articulée aux défis du vivre en ville.

n'avoir jamais été colonisé. Manila tire sa particularité de plus de trois siècles de domination espagnole (1521-1898) (Sevin, 2000, p.257).

¹¹ L'IRRI est souvent considéré comme le premier centre de recherche rizicole dans le monde. <http://www.cgiar.org/who/index.html>

1. De l'agriculture périurbaine à l'agriculture intra-urbaine : espaces et multifonctionnalité

Les définitions scientifiques de l'agriculture urbaine sont foisonnantes et les notions mobilisées dans toutes les définitions sont en elles-mêmes des objets de polémique scientifique. C'est pourquoi il est difficile de proposer une définition stabilisée de l'agriculture urbaine. Des éléments de définitions récurrents de l'agriculture urbaine peuvent être identifiés à partir d'un travail de synthèse bibliographique qui rassemble plusieurs auteurs et organisations inscrits dans le champ de recherche de l'agriculture urbaine (Fleury, Donadieu, 1997 ; UNPD, 1996 ; FAO, 1999 ; Mougeot, 2000 ; Mougeot, 2006 ; Aldington, 1997 ; Maxwell, Amarklemesu, 1998). Cette mise en perspective de la bibliographie me permet de définir l'agriculture urbaine à partir de trois composantes : sa localisation, le principe des interactions de ressources entre ville et agriculture, la vulnérabilité de l'activité (Encadré 1).

Encadré 1. Définition synthétique de l'agriculture urbaine¹²

L'agriculture urbaine se caractérise par des pratiques agricoles (de culture ou d'élevage) dont le processus de production (produire, transformer, distribuer) est localisé dans les espaces urbains ou périurbains.

Les ressources nécessaires à la production sont prélevées parmi les ressources urbaines disponibles (terrains, intrants, main-d'œuvre et services). Les produits sont consommés ou utilisés par des populations urbaines en autoconsommation, au travers d'une mise en marché ou grâce à un système de dons et contre-dons.

L'agriculture urbaine, soumise au processus d'urbanisation et aux mécanismes fonciers, politiques et économiques qui lui sont liés, bénéficie d'une localisation instable dans la ville, qui caractérise son caractère vulnérable et transitoire.

¹² Cette définition a été présentée lors de ma participation au 3^{ème} rencontre du réseau ADAU-Géo (Atelier des Doctorants en géographie sur l'Agriculture Urbaine), le 15 octobre 2012 à Montpellier, auprès de doctorants et de chercheurs en géographie positionnés sur l'agriculture urbaine dans des contextes Nord et Sud.

1.1. Penser l'agriculture dans la ville

Penser l'agriculture urbaine dans la ville revient, tout d'abord, à discuter et expliciter les trois volets de définition de l'agriculture urbaine qui mobilisent les notions de ville, d'interactions de ressources et de vulnérabilité.

Le premier postulat partagé de la définition de l'agriculture urbaine concerne la localisation de la production agricole : les concepts de ville, d'urbain ou de périurbain sont au cœur de la définition de l'agriculture urbaine. Etant donné la difficulté à définir et à délimiter l'espace urbain, la référence au concept de ville est délicate et introduit de l'instabilité quant à la définition de l'agriculture urbaine. D'une part, le constat de la localisation de pratiques agricoles dans la ville ravive des paradoxes quant à la manière de concevoir l'espace qui fait la ville. D'autre part, l'étalement urbain qui pose la question de l'aire d'influence de la ville dans l'espace fait achopper la discussion sur les limites de l'espace urbain.

L'invention de l'agriculture est à l'origine de l'apparition des premières villes en Mésopotamie et, depuis l'Antiquité, la ville a eu le rôle d'administrer ses alentours agricoles à de plus ou moins vastes échelles (Weber, 1982). Le monde de la ville et le monde de la campagne s'interpénètrent, et ont donc toujours été en relation, que cette relation soit celle d'une concurrence et d'une rivalité, ou à l'inverse, d'une complicité ou d'une complémentarité (Paquot, Lussault, Body-Gendrot, 2000). De fait, l'agriculture urbaine n'est pas un oxymore conceptuel comme, de plus en plus, le débat public le fait valoir, car l'oxymore perpétue l'idée d'un affrontement entre fonctions rurales et fonctions urbaines, entre l'agricole et l'urbain, en termes d'espaces, de pratiques et de valeurs.

Pourtant, effectivement, c'est depuis l'opposition entre le rural agricole et le monde urbain que l'on a défini la ville et, au-delà de ce modèle, les repères de la pensée occidentale volent en éclats : « une représentation du chaos » s'est imposée (Mongin, 2005, p.155). La ville définie par trois aspects – à savoir par l'opposition avec le rural, par la centralité et par le territoire – est singulière de l'Europe. « Depuis le Moyen Âge, la ville européenne trouve son identité spatiale, politique, sociétale, dans son opposition avec la campagne », alors que, pour décentrer le débat, « le clivage en Inde hindoue semble se situer plutôt entre le village et la forêt » (Louiset, 2000, p. 163). Du point de vue du géographe, s'il est mal aisé de stabiliser une conception univoque de la ville en tant que forme, c'est que l'urbanisation diffuse a rendu moins lisible la frontière entre la ville et la campagne et génère une ambiguïté territoriale difficile à modéliser. La modélisation spatiale a représenté le système socio-spatial ville-campagne à partir de formes urbaines et de formes rurales aux spatialités bien assignées, en oubliant que ces deux mondes n'ont jamais été étanches l'un à l'autre.

Comme Philippe Gervais-Lambony, je retiens « surtout l'hypothèse (...) que l'existence de l'objet "ville" n'est remise en cause que dans le vocabulaire scientifique et pour souligner des changements formels et non pas d'essence de l'objet. » (Gervais Lambony, 2003, p.18).

Il ne s'agit pas ici d'appeler des critères distinctifs morphologiques, démographiques ou fonctionnels pour tracer les limites de la ville, mais plutôt de souligner que de nouveaux espaces, au-delà des limites traditionnelles de la ville, participent au processus d'urbanisation. En France, le périurbain envisagé aux débuts des années 2000 comme un « tiers espace », tend à être consacré comme « un nouveau modèle d'urbanité » (Vanier, 2000 ; Poulot, 2008). Au regard de l'évolution de l'objet ville, les « espaces cultivés et espaces bâtis participent au processus d'urbanisation » et forment des composantes à part entière des territoires de l'urbain (P. Donadieu, A. Fleury, 1997, p.1).

L'agriculture urbaine reste un concept ambigu, tant que l'on ne mobilise pas le deuxième élément de la définition : l'agriculture urbaine se caractérise par les rapports qu'elle entretient avec la ville. La localisation ne peut pas être le seul élément distinctif qui définit l'agriculture urbaine (Mougeot, p. 9, 2000) : « Ce n'est pas la localisation en milieu urbain qui distingue l'agriculture urbaine de l'agriculture rurale, mais plutôt le fait qu'elle est inscrite dans et qu'elle interagit avec le système urbain. » (De Zeeuw, Van Veenhuizen, Dubbeling, 2004, traduction libre, p.2). Finalement, l'agriculture devient urbaine dès lors qu'elle entretient « des rapports fonctionnels réciproques » avec la ville (Donadieu, Fleury, 1997, p.1).

1.2. Des interactions agriculture-ville à la multifonctionnalité de l'agriculture urbaine

Au-delà de la seule dimension économique de la production et de son écoulement, il existe une multitude d'interactions potentielles entre l'espace urbain et l'agriculture urbaine, à la fois sociales et environnementales. L'agriculture urbaine améliore la qualité de l'environnement urbain, participe de l'aménagement urbain ou encore requalifie l'espace public. Elle génère des interactions sociales, s'ouvre selon les projets à des volets éducationnels, de loisirs, voire sanitaires. Dans les villes de Sud, il est communément admis qu'elle contribue aux moyens d'existence des populations urbaines et qu'elle participe à la sécurité alimentaire en milieu urbain.

Ces complémentarités potentielles entre l'agriculture urbaine et la ville ont incité de plus en plus d'auteurs à penser la « multifonctionnalité » de l'agriculture urbaine (Mougeot, 2000 ; De Zeeuw, 2004 ; Cissé, Moustier, 1999 ; Ali, De Bon, Moustier, 2005). La multifonctionnalité est héritée de la nouvelle géographie rurale qui participe dans les années 2000 à diffuser le terme « comme nouveau paradigme de développement avec une multitude d'outils et de normes destinés à promouvoir de nouvelles combinaisons de pratiques agricoles adaptées aux spécificités territoriales » (Soulard, 2014, p.29). Invoquer la « multifonctionnalité » de l'agriculture urbaine est une invitation et une modalité d'intervention pour l'action publique au Nord comme au Sud et construit des ponts entre plusieurs domaines de recherche (Figure 1). Pour illustrer, une recherche interdisciplinaire conduite sur l'agriculture urbaine à Antananarivo conclue que « l'analyse de ces fonctions [de l'agriculture urbaine] et de leur prise en compte par les urbains est

un enjeu scientifique et opérationnel fort. », dans la mesure où l'agriculture urbaine est un outil opératoire et discursif pour relever les défis de la « ville durable » (Aubry et al., p.25-26, 2008).

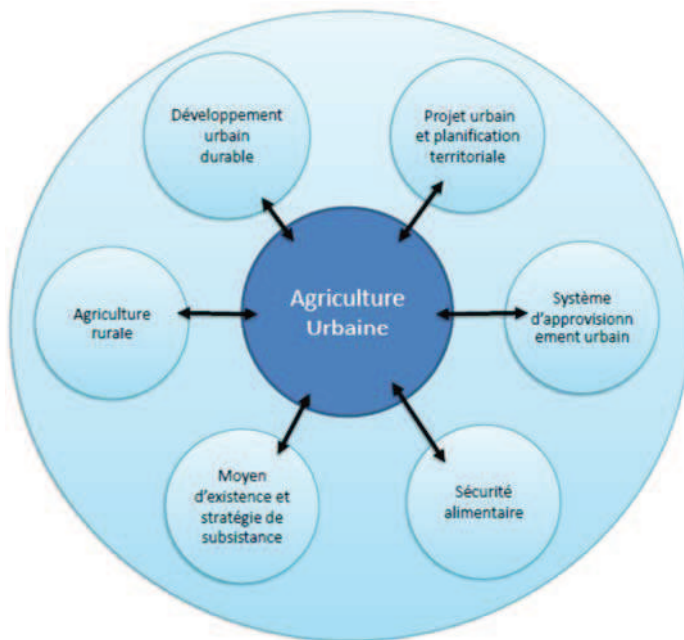


FIGURE 1. La multifonctionnalité de l'Agriculture Urbaine construit des ponts entre plusieurs domaines de recherche

D'après Mougeot, 2000, traduction libre, p.9.

Le faisceau d'enjeux sociaux, économiques et environnementaux qui anime l'agriculture urbaine interroge le processus d'urbanisation dans son ensemble et pose à l'action publique de nombreux défis. L'agriculture urbaine est envisagée sous l'angle d'une activité urbaine nécessitant une attention de la part des pouvoirs publics, compte tenu des aménités urbaines qu'elle pourvoie, mais aussi des nuisances et des conflits d'usage qu'elle est susceptible d'engendrer et de la vulnérabilité de son inscription dans les territoires de l'urbain. Au regard de la question foncière, l'inscription urbaine des espaces agricoles demeure précaire sans une régulation en sa faveur : la concurrence spatiale entre activités de l'espace urbain se fait le plus souvent au détriment de l'affectation agricole des parcelles (Smith, et al., 2004). En effet, à Antananarivo (Madagascar) par exemple, les possibilités de mitage urbain à proximité des espaces agricoles conditionnent la pérennité de l'agriculture urbaine (Aubry et al., 2008).

Confrontée au processus d'urbanisation, l'agriculture urbaine demeure donc une activité vulnérable de la ville. Au Nord, la forme la plus intégrée de l'action publique revient désormais à penser l'agriculture urbaine dans le projet urbain et comme base de nouveaux territoires de projet, et donc à articuler les dispositifs territoriaux (Duvernoy, Jarrige, Moustier, Serrano, 2005 ; Poulot, 2008). Au Sud, les enjeux fonciers de l'agriculture urbaine se situent plutôt sur la double régulation de l'encadrement du foncier agricole et des occupations irrégulières dans des aires urbaines en expansion (Chaléard, 2015).

L'invocation de la multifonctionnalité de l'agriculture urbaine conduit à une pensée globalisante de l'agriculture urbaine qui est légitimée par l'enjeu de la reconnaissance

territoriale de l'agriculture urbaine (Encadré 2). De fait, je considère que, dans le champ des recherches sur l'agriculture urbaine, « Agriculture Urbaine » et son acronyme AU désignent un « objet scientifique » qui a été modélisé par la recherche tournée vers l'action. Dans la suite du texte, le recours à l'expression en lettres capitales fait explicitement référence à cette modélisation. Dans la mesure du possible, la bibliographie mobilise de manière raisonnée les résultats sur l'AU qui ont été généralisés à partir d'approches comparatives, en mobilisant de préférence les résultats dégagés par des études de cas. Je mobiliserai ces résultats pour mettre en perspective certaines dimensions de l'agriculture urbaine à Metro Manila. Mais il s'agit d'éviter de comparer systématiquement les pratiques observées à Metro Manila avec les généralisations propres à l'Agriculture Urbaine en tant qu'objet scientifique.

Par ailleurs, bien que légitime, invoquer la multifonctionnalité de l'Agriculture Urbaine revient aussi à orienter la focale sur les formes d'agriculture urbaine les plus contributives au fonctionnement du système urbain. L'enjeu de la recherche-action conduite sur l'agriculture urbaine revient à poser la question en ces termes : « En quoi la multifonctionnalité de l'agriculture urbaine est-elle distinctive et quelle est sa valeur ajoutée dans le voisinage où l'agriculture urbaine s'établit ? » (Mougeot, 2000, traduction libre, p.4). Effectivement, la recherche-action conduite à Antananarivo préconise que « la durabilité et l'intérêt de la pérennisation *in situ* de l'agriculture urbaine varient selon les sites et les fonctions remplies » (Aubry et al., 2008, p.33)

Encadré 2. L'Agriculture Urbaine : un objet scientifique modélisé par la multiplication de recherches-actions

L'Agriculture Urbaine (AU) est devenue un « objet scientifique », au sens où l'entend Jean Davallon d'une « représentation explicative du réel qui se présente le plus possible comme une construction homogène, cohérente, complète et partagée même si celle-ci fait l'objet de discussions » (Davallon, 2004, p.33). La construction de l'Agriculture Urbaine comme objet scientifique intervient dans un contexte de multiplication de recherche dite action, dans la mesure où l'objectif est de venir nourrir la décision politique en termes de planification territoriale, notamment pour promouvoir l'éventuelle protection des espaces agricoles dans les espaces urbains. Peu à peu, les recherches empiriques et universitaires sur l'agriculture urbaine ont été largement diluées par la multiplication de « recherches-développement » (Coste, Moustier, Snrech, 1998, p. 63). Les modalités de cette « nouvelle » production scientifique sur l'agriculture urbaine reposent sur des expertises à l'international, et parfois les recherches sont interdisciplinaires - elles mobilisent alors le plus souvent l'agronomie, l'économie et parfois la géographie. Les démarches scientifiques reposent sur la comparaison de très nombreux cas d'observation, au mieux ce sont des terrains de recherches répartis au sein d'une équipe de recherche, sinon il s'agit de travaux bibliographiques comparatifs de plusieurs cas d'étude. La démarche est de révéler les grandes tendances généralisables de l'agriculture urbaine, les convergences internationales du phénomène, d'où une écriture scientifique qui s'essaie à la modélisation de l'agriculture urbaine à travers une stabilisation des définitions et des approches typologiques. Comme Mougeot le souligne, il s'agit de

« conduire l'Agriculture Urbaine à maturité conceptuelle ; seules la cohérence interne et les fonctionnalités externes en feront un outil utile et distinctif nous permettant de comprendre et d'intervenir » (Mougeot, traduction libre, p.1, 2000).

Concernant le contexte Sud, plusieurs centres de recherche participent activement à la visibilité du champ de recherche sur l'agriculture urbaine et promeuvent les démarches comparatives à l'échelle internationale. Le Centre de Recherche pour le Développement International (CRDI), basé au Canada et créé en 1970, a été le premier organisme international et bailleur de fonds à soutenir les recherches portant sur l'agriculture urbaine (Mougeot, 2006). De nombreux experts internationaux de l'agriculture urbaine participent aux activités scientifiques CRDI, et notamment en France, les chercheurs du Centre de coopération internationale en recherche agronomique pour le développement (Cirad). De même, le Resources Centre on Urban Agriculture and Food Security (Ruaf) participe à la publication de recherches dédiées à l'agriculture urbaine à travers l'Urban Agriculture Magazine.

1.3. Focale sur l'agriculture intra-urbaine : un hors-champ des systèmes d'approvisionnement alimentaire des villes du Sud

L'agriculture intra-urbaine demeure une « réalité méconnue » (Soulard, 2014, p.79). La grande majorité des recherches se dédiant à l'agriculture urbaine étudient surtout l'activité agricole qui se développe dans les espaces périurbains. Dans la littérature dédiée, l'agriculture urbaine fonctionne à la manière d'une hyperbole conceptuelle, qui statue le caractère urbain de l'agriculture en périurbain au détriment de l'agriculture intra-urbaine. Au nord comme au sud, les recherches sur l'agriculture urbaine se sont développées dans un contexte d'urbanisation des espaces agricoles¹³. Bien que, l'agriculture urbaine soit un phénomène concomitant de l'établissement des premières villes, ce sont les aspects conjoncturels de la transition urbaine qui ont contribué à l'intérêt scientifique du phénomène.

Au Nord, il y a eu un glissement progressif du concept d'agriculture périurbaine vers celui d'agriculture urbaine face à l'enjeu de renouveler et de dépasser les approches traditionnelles de l'agriculture périurbaine cantonnées au champ de l'aménagement (Soulard, p.65, 2014). A travers sa situation d'interface rurale-urbaine, l'agriculture périurbaine revêt un enjeu territorial fort qui met en exergue le rôle de liaison et de structuration du territoire que les espaces agricoles ont à jouer au sein d'aires urbaines en expansion (Robineau, Tichit, Maillard, 2014). L'intérêt grandissant porté sur l'agriculture urbaine reflète la volonté sous-jacente d'intégrer les périphéries agricoles et une nouvelle manière, plus durable, d'envisager les territoires de l'urbain (Soulard, p.65, 2014).

Au Sud, la question de l'agriculture urbaine a principalement été posée sous l'angle de sa capacité à nourrir la ville (Moustier, 2005 ; Le Gall, 2011 ; Robineau, Tichit, Maillard, 2014). Et, « la compréhension de cet enjeu alimentaire repose sur une observation conjointe de la production agricole périurbaine et de l'approvisionnement urbain » (Le Gall, 2011, p. 43). A titre d'illustration, aux débuts des années 2000, environ 44% des besoins alimentaires annuels d'Hanoï sont assurés par les productions agricoles urbaines et périurbaines situées à moins de trente kilomètres de la ville centre (Ali, De Bon, Moustier, 2005, p.12). De fait, la croissance rapide de la population urbaine d'Hanoi suscite des préoccupations concernant l'approvisionnement de la ville et la sécurité alimentaire de la population (Lee, Binns, Dixon, 2010, p.3).

Metro Manila s'insère au carrefour de deux régions agricoles qui participent très largement à l'approvisionnement métropolitain : d'un côté, la plaine alluviale et marécageuse de Central Luzon au nord et, de l'autre, les terres volcaniques du pays Tagalog au sud¹⁴ (De Konink, 1995, p. 89). Ces régions, où les densités de population sont

¹³ Depuis la deuxième moitié du 20ème siècle, le processus massif de l'urbanisation des modes de vie s'est accéléré et il est, à l'échelle planétaire, sans précédent dans l'histoire des sociétés.

¹⁴ Cette région sud correspond administrativement à la région CALABARZON (acronyme qui regroupe les provinces de Cavite, Laguna, Batangas, Rizal et Quezon)

très élevées et dont l'économie est de plus en plus dynamique, absorbent les investissements et se caractérisent par leur correspondance au modèle de développement régional de *desakota* (Kelly, 2000). Le terme *desakota*, construit par Mc Gee à partir de la combinaison des termes indonésiens (en bahasa indonesia) de village *desa*, et ville *kota*, renvoie à l'intégration dans l'espace d'industries, d'une production agricole intensive - en particulier de riziculture - et d'une densité de population élevée, caractéristique des dynamiques régionales de la métropolisation en Asie du Sud Est (Mc Gee, 1991 ; Sevin, 2000). La métropolisation en Asie du Sud Est se caractérise par un processus d'urbanisation post-périurbain dynamique où l'étalement urbain en lui-même est devenu le moteur de développement de « régions métropolitaines étendues », de plus en plus indépendantes des villes-centres (Ginsburg, Mc Gee, 1991 ; Kelly, 2000 ; Firman, 2009). Certains auteurs notent toutefois, qu'au-delà d'une vision optimiste du dynamisme économique qui anime les régions de *desakota*, subsistent des luttes intenses entre les gouvernements locaux, les fonctionnaires, les acteurs du secteur privé, les communautés locales et les travailleurs, concernant la réglementation environnementale, la régulation d'un droit du travail et la conversion des terres agricoles (Shatkin, 2004). Au sud de Metro Manila, dans la région CALABARZON, le dynamisme économique menace les espaces agricoles : les pollutions industrielles se multiplient, la main-d'œuvre agricole est de moins en moins disponible, la régulation foncière est caduque du fait de la corruption de l'administration et du pouvoir de grandes familles (Kelly, 1999).

Concernant la contribution de l'agriculture intra-urbaine à l'approvisionnement alimentaire de Metro Manila, elle est évaluée comme très marginale¹⁵. A la fin des années 1990, il est évalué que l'agriculture intra-urbaine dans les limites de Metro Manila pourvoit à la demande alimentaire de la population métropolitaine à hauteur de 1% de la volaille (hors de l'élevage domestique), 2,1% de la viande rouge, 0,52% de légumes et 0,47% de riz (Ali, Porciuncula, 2001, p.26)¹⁶. Or, dans les années 2000, les principaux espaces de production maraîchère identifiés lors de cette évaluation ont été absorbés par l'urbanisation dans les villes de Muntinlupa et de Quezon City. De façon générale, l'agriculture intra-urbaine participe à l'approvisionnement des villes de manière relativement peu significative, en dehors de certaines villes africaines où l'agriculture intra-urbaine vivrière engage parfois une large majorité des ménages urbains (Moustier, 1998 ; FAO ; 2012, Robineau, 2015), en dehors aussi de période de crise politique, comme à Antananarivo en 2002 (Aubry et al., 2008) et en isolant l'exemple exceptionnel de la

¹⁵ Environ deux tiers de la demande en poisson est satisfaite, principalement grâce à la pêche au large des côtes de la baie de Manila (Ali, Porciuncula, p.26).

¹⁶ La contribution de la production alimentaire intra-urbaine à l'approvisionnement de Metro Manila est évaluée dans le cadre d'un projet de recherche-développement conduit par l'AVRDC (Asian Vegetable Research and Development Center). La contribution est calculée à partir d'une évaluation de la production agricole et d'une évaluation de la demande métropolitaine. La production agricole est estimée à partir des superficies agricoles déclarées et en fonction des systèmes de culture, et sur la base de la déclaration des ventes annuelles de poulet et de porc (Ali, Porciuncula, 2001, p.26-27)

Havane où l'approvisionnement de la ville par l'agriculture urbaine est une politique d'Etat dans le cadre de la « période spéciale en temps de paix » (Moscow, 2000)¹⁷.

Au final, l'agriculture intra-urbaine est relativement méconnue dans le contexte des pays du sud, et ce pour deux raisons principales. L'approvisionnement des villes est l'un des principaux enjeux de la recherche sur l'agriculture urbaine, or cet enjeu s'exprime à l'échelle régionale. La seconde raison tient au caractère interstitiel de l'objet en lui-même.

Encadré 3. Produire dans la ville diffuse : menace sur l'approvisionnement dans les villes africaines ?

A partir des années 1950, l'afflux de ruraux dans les villes des pays en développement génère un accroissement sans précédent des populations urbaines. Le processus massif d'urbanisation des pays du sud s'est accompagné d'une réflexion inquiète sur la capacité des systèmes d'approvisionnement à nourrir les villes. Les premières enquêtes sur la production alimentaire urbaine remontent au moins à la fin des années 50, et plus précisément aux travaux de géographes français en Afrique occidentale. Dans les études africaines, l'étude du ravitaillement des villes conduit à se focaliser sur les relations entre la ville et la campagne (Chaléard, Dubresson, 1999). En posant la question de l'adaptation des systèmes agraires ruraux à l'explosion de la demande urbaine, les analyses ont porté sur le ratio entre agricultures vivrières et cultures d'exportations (Chaléard, 1996). Bien que les capacités d'adaptation des systèmes d'approvisionnement urbain aient été identifiés, la poursuite de l'urbanisation dans les villes du sud et l'éventualité d'une interpénétration du rural et de l'urbain jusqu'à l'indistinction spatiale continuent de faire peser beaucoup d'inquiétudes sur les systèmes d'approvisionnement métropolitain : si l'agriculture s'urbanise, « les paysans vivront en ville » (De Bon, Parrot, Moustier, 2010, p. 22).

Les villes africaines tendent à être caractérisées par un foncier agricole sous pression urbaine mais disponible, et des opportunités interstitielles importantes. Le rapport de la FAO sur l'horticulture urbaine est saisissant : des « millions de citadins » recourent à l'agriculture urbaine en Afrique (FAO, 2012). Dans ce contexte, « l'agriculture urbaine est un aspect politique et culturel important de l'urbanisme en Afrique » (Page, 2002). Par exemple, à Bobo Dioulasso, qualifiée de véritable « ville agricole », la majorité des citadins pratique une petite agriculture de subsistance dans leur cour (Robineau, 2015). Le constat de l'ampleur de l'agriculture urbaine dans les villes africaines est formulé dans une perspective alarmiste : la poursuite effrénée de la croissance urbaine dans les prochaines décennies menace la dégradation massive des conditions de vie des ménages urbains africains (FAO, 2012). Je soumets l'hypothèse que la FAO ait proposé l'acronyme AUP, Agriculture Urbaine et Périurbaine, pour tenter de repositionner le débat sur l'agriculture intra-urbaine au regard de sa prégnance dans les villes africaines.

¹⁷ L'effondrement du bloc communiste en 1989 signe la fin de l'approvisionnement alimentaire de l'île par l'URSS qui assurait 66% des besoins, tandis que les structures agricoles du pays avaient été orientées vers des cultures d'exportation (Moscow, 2000 ; Argaillet, 2014).

2. Des agricultures urbaines interstitielles : construire un champ de recherche en friche dans les villes du Sud

Mon projet de recherche s'est amorcé à partir d'un constat ; l'agriculture urbaine, qui détient une fonction économique marginale à Metro Manila, trouve moyen malgré tout de s'inscrire dans un espace urbain ultra-dense et largement saturé, selon des dynamiques très complexes. Compte tenu des dynamiques de métropolisation, les pratiques agricoles intra-urbaines s'établissent et fonctionnent à une échelle micro-locale, sur des interstices à travers l'espace métropolitain. La localisation aléatoire, la rareté et les formes instables de l'agriculture urbaine à Metro Manila légitiment tout particulièrement l'emploi du qualificatif interstitiel.

Il faut d'abord préciser que l'interstice n'est pas de la non-ville. Il s'agit d'une catégorie morphologique de l'espace urbain peu stabilisée, désignant les espaces qui ont été délaissés, ou bien rendus obsolètes par le processus d'urbanisation (Tonnelat, 2003). Le concept d'interstice implique de concevoir l'agriculture urbaine comme « produit de la ville elle-même »¹⁸, issue de la « dynamique de fragmentation entre les lieux et au sein des lieux » qui caractérise la contemporanéité du phénomène urbain (Mongin, 2005, p.130).

La notion d'interstice représente un double enjeu conceptuel pour les sciences de l'espace (urbanisme, aménagement, géographie) et la sociologie urbaine ; car, c'est un entre-deux, entre espaces et entre acteurs. Jusqu'ici, le concept d'interstice a été mobilisé de manière récente et anecdotique par la recherche sur l'agriculture urbaine et, dans une optique essentiellement descriptive. Quelques recherches empruntent le terme pour caractériser la localisation de l'agriculture urbaine (Le Gall, 2011 ; Robineau, 2015 ; Pulliat, 2013 ; Soulard, 2014 ; Laurens, 2015)¹⁹. Parallèlement, la conceptualisation de la notion d'interstice faisant intervenir la dimension politique fait exception (Laurens, 2015)²⁰.

Dans cette thèse, le concept d'interstice permet d'abord de qualifier les formes urbaines de l'agriculture urbaine de manière qualitative. Il s'agit d'une catégorie morphologique de l'espace urbain peu stabilisée qui oblige à une immersion sur le terrain (Tonnelat, 2003), d'autant plus que la thèse se positionne sur la compréhension des pratiques interstitielles elles-mêmes, engagées par des acteurs « interstitiels ». L'interstice renvoie donc aussi aux pratiques des acteurs et à leur caractère le plus souvent « non-formel »²¹.

¹⁸ L'expression a été proposée par Isabelle Berry Chikhaoui lors d'un comité de suivi de thèse.

¹⁹ Les usages les plus précis sont parmi les suivants. Le maraichage périurbain de Buenos Aires est « complexe interstitiel », car situer « dans le prolongement du tissu urbain, (...) dans les creux de la métropole », (Le Gall, p.121 et p.261, 2011). Dans la ville burkinabaise de Bobo Dioulasso, l'agriculture d'interstice désigne les espaces agricoles établis dans les arrière-cours et les bords de rue (Robineau, p. 142, 2015).

²⁰ La recherche demeure du côté de l'action publique et la problématique est celle de la prise en compte de ces espaces agricoles « non-identifiés » dans les documents locaux d'urbanisme (Laurens, 2015).

²¹ Je reviendrai sur les pratiques interstitielles des acteurs dans le cadrage conceptuel (chapitre 1), lequel nous amènera à sortir du champ de recherche sur l'agriculture urbaine proprement dit.

Tout en souhaitant contribuer à la réflexion contemporaine menée sur l'Agriculture Urbaine en contexte Sud (Encadré 4), je positionne mon objet de recherche sur les « agricultures urbaines interstitielles » dans le contexte d'un espace métropolitain fortement fragmenté. L'expression au pluriel – « les agricultures urbaines » - renvoie ici à la très grande diversité des formes et des pratiques agricoles dans les territoires urbains. Cette diversité est induite par le caractère protéiforme de l'interstice urbain en lui-même. L'interstice urbain recouvre en effet « une collection variée de résidus de projets d'aménagement et de friches industrielles, de transport ou agricoles » (Tonnelat, 2016, p.213), dont la forme et la taille de l'emprise sont très variables.

L'espace urbain fragmenté²² est jalonné de lieux revêtant un caractère urbain, une « urbanité » très nette, parce qu'ils sédimentent une diversité et une densité de fonctions, de populations et de flux (Lévy, Lussault, 2003). Il en va ainsi des centralités urbaines héritées ou des nouvelles centralités générées par la rencontre de plusieurs faisceaux de pratiques contemporaines. Et, en même temps, d'autres espaces coexistent entre et avec ces espaces caractérisés par leur intensité urbaine. C'est ensemble qu'ils construisent une

Encadré 4. Metro Manila : métropole multipolarisée et espace urbain fragmenté

Metro Manila est une métropole particulièrement multipolarisée, jalonnées par des dizaines de complexes multifonctionnels alliant centre d'affaire, fonctions résidentielle et commerciale à destination des classes moyennes et aisées et des expatriés. L'espace métropolitain de Manila fonctionne comme un archipel de lieux sécurisés dans un océan d'espaces plus ou moins relégués et marginalisés. Depuis les années 1970, l'espace urbain se fragmente, laissant place à l'émergence systématique d'enclaves : « les différences imaginaires entre classes sont devenues des frontières socio-spatiales qui divisent la ville en différents territoires » (Berner, 1997, traduction libre, p.170).

Bonifacio Global City est un quartier résidentiel et commercial haut de gamme, planifié sur les enclaves foncières de l'ancienne base navale de l'armée philippine, et dont la construction a commencé au début des années 2000, entre la ville de Makati et de Taguig (il y a d'ailleurs un conflit de frontière entre ces villes). D'après le chef du programme Habitat for Humanity Philippines, le nouveau quartier Bonifacio Global City illustre un nouvel échec urbanistique de la planification privée : « C'est très bien planifié, mais est-ce un urbanisme intégrateur ? Est-ce que le quartier intègre des lieux pour les travailleurs, des lieux pour les pauvres ? C'est en dehors de la ville planifiée que tu vois les établissements informels et ce type de modèle est reproduit à travers le pays » (traduction libre)¹. L'architecte Felino Palafox Jr., plaide pour un changement dans les pratiques de planification urbaine et, selon lui, le problème vient d'un modèle obsolète qui est encore basé sur la ségrégation entre ceux qui possèdent et ceux qui n'ont rien : « depuis le 16^{ème} siècle, la planification n'a pas progressé et perpétue, dans la pratique, l'*intramuros* et l'*extramuros*. Tu vis dans les murs (*intramuros*), si tu es riche et puissant, et en dehors des murs (*extramuros*), si tu es un paysan, lequel est aujourd'hui équivalent à l'employé urbain des temps modernes » (Traduction libre, article : <http://www.straitstimes.com/opinion/dreaming-of-own-home-in-manilas-slums>).

²² A l'image d'une ville-kaléidoscope, constituée de « fragments mobiles de verre coloré » qui participent au motif d'une composition plus vaste et qui, dans le temps, produisent « d'infinies combinaisons d'images », refondant sans cesse une nouvelle composition d'ensemble (d'après la définition de kaléidoscope dans Le Robert, 2009, p.964).

ville contrastée, faite de centres effervescents, de quartiers monofonctionnels moins animés, et de marges reléguées et oubliés.

Ainsi, je postule que l'agriculture intra-urbaine est une activité qui naît de la ville fragmentée. Alors que la fragmentation de l'espace urbain repose sur le constat d'une coexistence de moins en moins intégrée entre les parties de la ville, on peut s'interroger sur la nature urbaine de l'agriculture intra-urbaine. Articulée à un processus de fragmentation de la ville, l'agriculture intra-urbaine (même à l'échelle la plus fine) légitime l'emploi du terme urbain (Paquot, 2000, p.6). Les pratiques des agriculteurs urbains créent des liens entre des lieux urbains de proximité ou entre des lieux urbains plus distants dans la ville (Robineau, 2015).

Mon hypothèse est donc que l'agriculture (intra)urbaine s'inscrit au sein du tissu urbain sur des interstices oubliés de la ville fragmentée, dans des espaces urbains non affectés ou en transition. Caractériser l'agriculture intra-urbaine par sa forme interstitielle conduit à formuler la première propriété de cet objet de recherche. A la manière de l'interstice, la première propriété de l'agriculture intra-urbaine est d'être « invisible » (Tonnelat, 2003) : invisible depuis la rue, invisible dans le système métropolitain et invisible pour les acteurs du projet urbain. En d'autres termes, l'interstice participe à l'invisibilité scientifique, fonctionnelle et paysagère de l'agriculture intra-urbaine.

Les premières implications pour la recherche sont les suivantes.

- De par son caractère interstitiel, l'agriculture intra-urbaine requiert une approche par les pratiques habitantes qui légitime un cadre conceptuel qui s'inscrit dans le champ de la géographie sociale. La mobilisation de la notion d'interstice fait ressortir les enjeux complexes de l'agriculture intra-urbaine, appréhendée à la fois en termes d'espace et en termes d'acteurs (Chapitre 1).
- La méthodologie est déterminée par la double gageure du projet de recherche : identifier des espaces agricoles interstitiels et enquêter dans une grande ville du sud (chapitre 2).
- La thèse repose sur un travail d'analyse de l'inscription des espaces agricoles interstitiels dans les dynamiques métropolitaines à Metro Manila. Mobiliser la notion d'interstice permet de qualifier les formes urbaines de l'agriculture urbaine, autrement dit de distinguer les formes interstitielles de l'agriculture intra-urbaine (Chapitre 3).

Il reste alors à définir l'enjeu d'une recherche sur l'agriculture intra-urbaine à Metro Manila. Etant donné que les enjeux de l'approvisionnement alimentaire des villes du Sud se situent ailleurs et à une autre échelle, quels sont les enjeux de la recherche sur l'agriculture intra-urbaine, interstitielle, dans une ville du Sud ?

3. L'agriculture urbaine au Sud : un enjeu de développement à l'échelle des ménages

Les agriculteurs urbains des villes du Sud sont décrits par la littérature comme majoritairement pauvres, et souvent comme étant des migrants originaires de régions rurales (Sumberg, 1996). L'agriculture urbaine relève d'un enjeu pour les politiques de développement dans les villes du « Sud »,²³ parce qu'elle contribue à la sécurité alimentaire²⁴ de ménages pauvres et qu'elle est source de revenus pour des populations urbaines vulnérables (Encadré 5). Le référentiel d'action des politiques de l'Agriculture Urbaine à Metro Manila se fonde précisément sur ces deux piliers de développement (Chapitre 4).

Une économétrie comparative dans plusieurs pays du Sud (qui incluent des pays d'Afrique, d'Asie, d'Amérique Latine et d'Europe de l'Est) conclue que l'agriculture urbaine reste une « activité éminemment conduite par les pauvres » (Zezza, Tasciotti, 2010, traduction libre, p.267-268). Les urbains les plus pauvres ne sont pas représentés parmi les agriculteurs urbains, les auteurs en concluent que la grande pauvreté constitue un frein pour l'accès à la terre (Zezza, Luca Tasciotti, 2010, p.266).

Certes, en contexte Sud, il existe une agriculture urbaine commerciale et dynamique, qui se positionne sur des productions à forte valeur ajoutée, parfois sur des marchés de niche et allant même jusqu'à certains débouchés d'exportation (Ellis, Moustier, Danso 2006). Bien souvent, cette agriculture intensive s'inscrit dans les espaces périurbains (Moustier, Danso 2006 ; FAO, 2010). Des thèses récentes sur des cas d'étude de villes africaines démontrent la soutenabilité économique de l'agriculture urbaine et l'émergence d'agriculteurs urbains parmi les classes moyennes africaines, par exemple à Bobo Dioulasso au Burkina Fasso ou à Khartoum au Soudan (Robineau 2015 ; Franck 2009).

Cependant, l'agriculture de la petite échelle urbaine traduit presque toujours des contextes de plus forte vulnérabilité et des activités agricoles vivrières de subsistance (Moustier, Danso, 2006 ; Robineau, 2015). D'après la typologie de profils socio-économiques de l'agriculteur urbain établie par Moustier et Danso²⁵, les exploitations intra-urbaines sont généralement toujours inférieures à 1000m². Et en dessous de 100m² de terres, les récoltes sont généralement dédiées à l'autoconsommation. La superficie

²³ Le « Sud » n'est pas une catégorie spatiale, mais une « catégorie d'analyse (...) aujourd'hui encore féconde pour penser un certain nombre d'asymétries et d'inégalités à l'échelle du Monde » (Bautes, Dit Chiro, 2012, p.3). Pour Boaventura de Sousa Santos, le « Sud » est une « métaphore de la souffrance humaine causée systématiquement par le colonialisme et le capitalisme » (Santos, 2009, p.12).

²⁴ La sécurité alimentaire des ménages urbains est conditionnée par l'approvisionnement et l'accessibilité des denrées alimentaires. L'agriculture urbaine, en réalisant une proximité d'approvisionnement en légumes par l'autoconsommation ou la vente directe, offre de bonnes conditions pour améliorer les apports nutritionnels des populations urbaines. Les emplois et les revenus générés par l'agriculture urbaine constituent des leviers potentiels pour lutter contre l'insécurité alimentaire (Nugent, 2000b).

²⁵ Typologie en annexe 9.

cultivée apparaît ici comme le critère distinctif entre une agriculture commerciale familiale et une agriculture domestique (Moustier, Danso, 2006, p.176).

Ces deux formes de l'agriculture urbaine - d'une part, une agriculture qui pourvoit à l'alimentation familiale et, d'autre part, une agriculture qui intègre le marché et fournit un revenu à la famille - ne sont pas exclusives l'une de l'autre (Schilter, 1991 ; Sumberg, 1998 ; Moustier, Danso, 2006). Généralement, les agriculteurs urbains construisent des stratégies hybrides en combinant auto-consommation et écoulement de la production sur un marché urbain (Ellis, Sumberg, 1998, p.217). La distinction entre agriculture urbaine d'autoconsommation et agriculture urbaine commerciale peut s'avérer, toutefois, plus pertinente dans le contexte africain, où les logiques commerciales sont moins systématiques que dans les villes d'Asie et d'Amérique Latine (Franck, 2009, p.18).

L'agriculture urbaine est décrite comme une activité de subsistance, lorsqu'elle permet aux familles de subsister, de survivre, de faire « mieux » face à la précarité. A Lomé, par exemple, l'agriculture urbaine a été envisagée dès la fin des années 1980 comme une opportunité de revenus et d'emplois pour des populations pauvres en « économie de survie » (Schilter, 1991). L'agriculture urbaine se développe aussi dans des contextes de crise économique. En pleine crise financière asiatique, l'expansion de l'agriculture urbaine à Metro Manila dans la décennie 1990-2000 a été attribuée à la dégradation des conditions économiques des ménages (Campilan, et al., 2000, p. 434).

Encadré 5. L'agriculture urbaine, thème de recherche sur le développement

L'agriculture urbaine s'est constituée comme thématique de recherche sur le développement, en particulier sous l'impulsion des organisations internationales¹ et des publications scientifiques par les organismes tels que le CRDI. L'agriculture urbaine bénéficie depuis une quinzaine d'années du soutien des grandes organisations internationales. L'agriculture urbaine est mentionnée par le Sommet de Rio en 1992, la conférence Habitat 2 en 1996 (UNDP), la session Istanbul+5 de 2001, le Sommet mondial pour le développement durable de Johannesburg en 2002, les Forums Urbains Mondiaux depuis 2003 (ONU), le Programme spécial pour la sécurité alimentaire depuis 1995 (FAO), le programme Villes en santé de 2001 (OMS), le Programme de l'élimination de la pauvreté depuis 2002 (Banque Mondiale). Ainsi, depuis les années 1990, de nombreux rapports et préconisations internationales ont été formulés en faveur d'une meilleure gestion de l'agriculture urbaine, l'insérant dans les objectifs plus larges de sécurité alimentaire et de durabilité des systèmes urbains. En particulier aux Philippines, l'Agriculture Urbaine a généré un réseautage international entre centres de recherche internationaux et organisations internationales (Chapitre 4).

Suite au 6^{ème} forum mondial urbain des Nations Unies (2012), la FAO publie son premier rapport sur l'agriculture urbaine, dans lequel elle lui accorde un double rôle essentiel de « système d'alimentation local » et de « stratégie de subsistance durable » pour les familles (FAO, 2012). Ce rapport FAO analyse le contexte urbain africain où la malnutrition urbaine menace de devenir chronique et que sa prévalence augmente chez les enfants en milieu urbain (FAO, 2012, p.5).

La distinction de stratégies commerciales et d'autoconsommation a favorisé les approches en économie qui ont analysé les revenus, les budgets des ménages et les débouchés de la production agricole, en considérant les articulations entre ce qui est consommé par la famille et ce qui est écoulé sur le marché urbain. A partir d'une analyse comparative de la bibliographie, Ellis et Sumberg proposent une différenciation des motifs d'engagement des ménages dans l'agriculture urbaine des villes africaines (Ellis, Sumberg, 1998, p.217). L'agriculture urbaine de subsistance des ménages africains répondrait de plusieurs logiques et objectifs :

- Pour les plus pauvres, l'agriculture urbaine représente un moyen de survie, largement menacé par des procédures d'expulsions ou des pénalités, puisque les cultures sont le plus souvent implantées sur des terrains vacants de la puissance publique ou de propriétaires privés.
- L'agriculture urbaine s'inscrit dans des stratégies familiales qui visent à assurer une certaine sécurité alimentaire face à des revenus instables. Dans cette configuration, le rôle des femmes dans l'agriculture urbaine est très souvent prépondérant (Hovorka, De Zeeuw, N Jenga, 2009).
- L'agriculture urbaine permet des stratégies de substitution à l'achat de produits alimentaires à fortes valeurs (tels que les œufs, la viande, le lait, les fruits ou les légumes) ou encore, elle représente une source de revenus complémentaires pour répondre à certains besoins de la famille, comme la scolarisation des enfants.

La grande limite des recherches qui envisagent l'agriculture comme une activité de subsistance est que le rôle de l'agriculture pour les ménages n'est perçu que depuis des indicateurs qui collectent les revenus ou l'allocation des budgets²⁶. Ces approches relèvent d'une approche classique de la pauvreté et de ses enjeux. Tout comme Milton Santos avait préconisé en 1967, qu'à propos de la question de l'alimentation des populations urbaines, la « seule approche concrète de la question reste l'étude des budgets familiaux. Ils constituent l'unique moyen de connaître l'emploi effectif des salaires et revenus. » (Santos, 1967, p.610). Compte tenu du manque de représentativité des statistiques aux Philippines, d'autant plus aigüe que l'on étudie des populations défavorisées gérant des revenus au jour le jour et très souvent sous-enregistrés, de telles approches ne sont pas pertinentes, en particulier dans le cas des populations très vulnérables de l'agriculture intra-urbaine à Metro Manila.

Qui plus est, les recherches sur l'agriculture urbaine inscrites dans le champ du développement reposent sur une approche synchronique de la situation des familles

²⁶ Par exemple, dans plusieurs villes du Sud et d'Europe de l'Est, il existe une corrélation statistique négative entre la participation à l'agriculture urbaine et le niveau social des ménages évalué en fonction des dépenses des ménages (Zezza, Tasciotti, 2010, p.267-268). Ou encore, on trouve une comparaison des revenus générés par l'agriculture périurbaine par rapport aux petits revenus urbains en Afrique : « concernant le revenu net généré par une production maraichère de la petite échelle dans les espaces périurbains disponibles de nombreuses villes africaines, le revenu mensuel net pour de tels producteurs périurbains s'étend de 30\$ à 70\$ par mois, mais peut aussi atteindre 200\$ voire plus. Dans les mêmes pays, le revenu minimum moyen s'élève de 20 à 40 \$, ce qui indique que la production maraichère urbaine est un business profitable par rapport à d'autres emplois urbains. » (De Zeeuw, Van Veenhuizen et Dubbeling, 2011, traduction libre, p. 2).

d'agriculteurs urbains et de la mobilisation de l'activité agricole dans leur stratégie quotidienne. Par ailleurs, les approches centrées sur le rôle de l'agriculture urbaine comme activité de subsistance évacuent toute dimension politique (Page, 2002, p. 42).

Parallèlement, le lien entre agriculture urbaine et sécurité alimentaire n'est pas évident et délicat à analyser. L'agriculture urbaine ne représente qu'une ressource potentielle dans le processus de sécurisation alimentaire (Pulliat, 2013, p.225). En effet, de manière tout à fait paradoxale, les agriculteurs urbains et les pêcheurs représentent à Metro Manila en 1995, la classe socio-professionnelle où la ration alimentaire et nutritionnelle est la plus faible (Ali, Porciuncula, 2001, p.26). Alors que, de manière attendue, une autre enquête vérifie que l'agriculture urbaine représente une stratégie d'amélioration de la sécurité alimentaire pour 82% des familles qui cultivent un lopin de terre dans un quartier de Cape Town (Philander, Karriem, 2015).

Cependant, l'agriculture urbaine dans les villes du sud décline des réalités très hétérogènes (Robineau, Tichit, Maillard, 2014). Certaines recherches centrées sur l'Agriculture Urbaine reposent sur des présupposés ou véhiculent certaines généralités controversées. De même, il est rapide de penser que l'agriculture urbaine absorbe des migrants néourbains, car leurs identités rurales facilitent la mise en œuvre de pratiques agricoles en milieu urbain. Or les profils migratoires des familles sont à différencier. En effet, l'exode rural s'amorce de différentes manières et n'affecte pas avec la même intensité toutes les villes du Sud.

A partir de cette revue de la littérature, les objectifs retenus pour la recherche sont les suivants :

- ma recherche s'inscrit dans une approche diachronique de l'agriculture urbaine comme moyen d'existence²⁷ afin d'appréhender le caractère dynamique de la pauvreté. Compte tenu de sa complexité intrinsèque, la question de la sécurité alimentaire n'est pas retenue dans la démarche ; cependant la dimension de la subsistance alimentaire est introduite pour distinguer des paliers de pauvreté entre familles et au cours des parcours de vie de la famille.
- ma recherche investit la question politique de l'accès au sol et du maintien des exploitations compte tenu de leur vulnérabilité foncière. La question subsidiaire est : quelle peut-être la portée politique de l'agriculture urbaine dans des contextes proches de la subsistance ?
- considérant l'hétérogénéité propre à l'agriculture urbaine et aux agriculteurs urbains, une monographie permet de répondre finement à la question essentielle : qui sont les agriculteurs urbains à Metro Manila ?

²⁷ Je retiens que, dans un contexte sud, l'agriculture urbaine constitue un moyen d'existence pour les familles, dans le sens où l'agriculture urbaine génère des revenus à partir de l'articulation de ressources et d'opportunités.

4. L'agriculture intra-urbaine face aux défis du vivre à Metro Manila

L'objectif de cette thèse est de révéler les articulations qui s'opèrent entre les pratiques quotidiennes des agriculteurs urbains et les enjeux globaux qui animent le défi du vivre à Metro Manila, où l'inégalité et l'informalité constituent les bases de la structure sociale-spatiale de la société urbaine : « Les fondations de l'informalité ont toujours été bâties contre les murs de l'exclusion érigés par les élites » (Alcazaren et al., 2011, traduction libre, p.10).

Les « urbains pauvres » de Metro Manila n'incluent pas seulement les individus sans emplois ou les travailleurs pauvres du secteur informel, mais aussi très largement les petits employés des classes moyennes, tels que les employés de bureau ou de commerce, les policiers, les chauffeurs de taxi, les caissières, les enseignants, les infirmiers (Shatkin, 2004), dont les revenus inférieurs à 300€ par mois, ne permettent pas l'accès à un logement décent, puisqu'un studio se loue minimum 200€ par mois (hors charges) dans le secteur formel. Il est estimé, qu'à la fin des années 1990, les logements formels à plus bas coût étaient inaccessibles à 60% de la population de la métropole (Shatkin, 2004, p.22).

Le *slum* est devenu un « modèle d'urbanisme dominant » à Metro Manila, et même de manière générale des espaces urbains philippins (Encadré 6 ; Alcazaren et al., 2011, traduction libre). Selon les sources, entre 35 % et 40 % de la population de Metro Manila vit en *slum* (Asian Development Bank, 2009 ; Berner, 1997). Ballesteros évalue la population des slums de Metro Manila en 2010 à environ 4 millions d'habitants, répartis à travers l'espace métropolitain dans 526 communautés identifiées, qui désignent des échelles de quartier plus ou moins vastes²⁸. Les communautés urbaines pauvres remplissent les moindres interstices ouverts de la ville, battant tous les records de densité de population (Berner, 1997). Les *slums* de Metro Manila sont caractérisés par une pénurie de services et d'infrastructures urbaines dans une extrême promiscuité. A une échelle infra-urbaine, des secteurs sur-densifiés dépassent 70 000 habitants/km², comme à Tondo (Manila), une des plus grandes zones de slum d'Asie du Sud-Est (M. Charras, M. Franck, N. Lancret, 2002, p.211). Les slums de Metro Manila comptent parmi les lieux les plus densément peuplés de la planète (Housing and Urban Development Coordination Council and Local Government Units, 2008).

La terminologie se réfère à différents termes similaires qui reflètent divers types d'emphases : « zone de squat » (*squatter area*) ou « établissements informels » (*informal settlements*) constituent des notions juridiques ; « bidonville » (*slum*) est une notion morphologique qui décrit la caractéristique physique des habitats et leur organisation ; « urbains pauvres » (*urban poor*) tend à considérer le niveau de vie des habitants (Lou Antolihao, 2004, p.3). Si la terminologie est interchangeable, elle ne doit pas évincer le fait

²⁸ Je renvoie au chapitre 6 pour une définition plus fine de la communauté en milieu urbain aux Philippines.

que tous les « établissements informels » ne sont pas des poches de pauvreté, tous les habitats au sein du *slum* ne sont pas taudifiés et toutes les poches de pauvreté ne sont pas des *slums* (Berner, 1997). Par exemple, il existe aussi une très grande pauvreté dans certains programmes de logement sociaux dont l'entretien a été abandonné par le gouvernement. Dans le *slum*, il existe des zones plus ou moins marginalisées, d'un point de vue économique ou en termes de services, et des zones plus ou moins menacées concernant la sécurité de tenure des habitants. En particulier, les slums ou partie de slum situées sur des servitudes publiques, le long des routes, des rails et des voies d'eau, sont très menacés.

J'utilise la terminologie *slum* (sans italique) pour récapituler l'ensemble de ces dimensions, à l'échelle plus ou moins vaste de « voisinage » (Jocano, 1992, Hollnsteiner 1975 ; Hollnsteiner, 2000) : une majorité d'urbains pauvres, une tenure informelle et une morphologie vernaculaire de l'habitat. Il y a donc l'échelle du *slum* et, comme à Tondo (Manila), une zone de slums, plus ou moins fragmentée (Encadré 6 et Carte 3).

Les slums sont avant tout définis par l'absence d'une tenure urbaine sécurisée ou légale sur des lots vacants publics ou privés. Les slums de Metro Manila, au-delà de leurs aspects historiques (Encadré 6), sont le symptôme paradoxal de la globalisation : « La crise du logement est inhérente aux villes globalisées des pays en développement, où la hausse tendancielle des valeurs immobilières et le redéploiement des investissements immobiliers s'opèrent à l'encontre des besoins en logement des personnes à faible revenu » (Shatkin, 2004). Un des facteurs aggravants est la concentration des propriétés dans les mains de quelques grandes familles et institutions. Depuis l'Ère Coloniale Espagnole (1521-1898), les élites²⁹ n'ont cessé de conforter leur patrimoine, contrôlant d'immenses étendues de terres ainsi que le marché foncier (Auvray, Galang, Jimenez-Hallare, 2003, p.9-10 ; Abad, 1991). « En conséquence, les prix des terrains sont devenus exorbitants, au-delà de la portée de nombreux Philippins et plus particulièrement les pauvres. Les prix augmentent à des taux incroyablement rapides, les loyers s'envolent, et les conditions de rareté artificielles génèrent beaucoup de spéculations et permettent de construire des conditions de pression pour refuser la vente. » (Abad, 1991, traduction libre, p.263). La prolifération des « slums » qui ponctuent le paysage métropolitain démontre clairement l'amplification du problème foncier et de l'habitat à Metro Manila (Porio, 2009).

Plusieurs réponses gouvernementales ont été mises en œuvre pour résoudre la problématique du *slum* à Metro Manila. Entre le début des années 1950 et le début des années 1990, les programmes massifs et violents d'expulsion ne sont pas accompagnés de relogement systématique ou généralement en dehors de Metro Manila. Le relogement sous critère ne dispose d'un cadre juridique qu'à partir de 1996. Depuis le début des années 2000, des solutions alternatives émergent. Encore balbutiants, les programmes permettent l'accès des habitants à la tenure formelle dans de meilleures conditions, soit

²⁹ Les élites sont constituées originellement par les « grandes familles de l'aristocratie agraire », auxquelles « sont venus s'agréger les industriels, les magnats de l'immobilier, du commerce ou de la banque » (Auvray, Galang, Jimenez-Hallare, 2003, p.9).

par le maintien du logement sur place, soit par des relogements consentis dans la métropole (Antolihao, 2004 ; Porio, 2009 ; Entretien UPA, 2012 ; UN-Habitat, 2012). La réhabilitation *in situ* accordant sécurité de tenure est, parmi toutes les autres alternatives, le meilleur cadre d'intervention (Antolihao, 2004, p.9). L'ensemble de ces politiques de l'habitat est confronté au problème du financement lié à la faible capacité financière des familles bénéficiaires à s'acquitter de loyers ou à acheter un titre de régularisation : par exemple, le Community Mortgage Program construit des capacités de financement collectifs à l'échelle communautaire (Porio, 2009 ; UN-Habitat, 2012).

CARTE 3. La concentration des slums à Manila dans les années 1950 : près du port et des usines à Tondo, à Intramuros et le long de la rivière Pasig

Source Alcazaren, Paulo, 2011, p.62

Les zones noires de la carte représentent deux éléments différents : la baie de Manila à l'ouest et les zones de *slum* dans l'espace urbain. Le cercle rouge localise le quartier de Smokey Mountain, décharge de la métropole entre le début des années 1950 et 1995 et qui est l'un des principaux sites d'agriculture intra-urbaine de l'enquête. On peut déjà noter que Smokey Mountain s'inscrit dans une zone structurée par les slums dès les années 1950 dans le district urbain de Tondo, le long des polders du port de Manila Nord. Sur la carte l'extension du port construite au niveau de Smokey Mountain, dans les années 1970 ne figure pas.



Le port et les berges de la rivière Pasig sont des sites de localisation des industries depuis le début du 19^{ème} siècle et jusqu'à la fin des années 1950. A partir des années 1950, les industries sont délocalisées au sud de Pasay et à Makati, à l'est de Manila. A partir des années 1970 et surtout des années 1980, les industries sont délocalisées au sud de la métropole dans la région CALABARZON (Ballestero, 2000 ; Alcazaren, Paulo, 2011)

Encadré 6. Des premiers squats de migrants au slum, figure dominante de l'urbanisme à Metro Manila

Cet encadré reprend mes notes de lecture ciblées sur Manila et Metro Manila, dans l'ouvrage collectif, *Lungsod Iskwater. The evolution of informality as a dominant pattern in Philippines Cities* (paru en 2011). *Lungsod Iskwater* est littéralement traduit du tagalog par « ville de squatteurs ». L'ouvrage analyse le phénomène de slum depuis le développement historique des premiers squats à Manila à la fin du 19^{ème} siècle jusqu'à la généralisation du slum dans l'espace métropolitain dans la seconde moitié du 20^{ème} siècle. L'approche combine une approche historique du slum et les réponses politiques apportées sur chaque période, tout en caractérisant les formes urbaines du slum et la structure économique de la population. Sur fond de répressions politiques, le slum est devenu le modèle d'urbanisme dominant à Metro Manila, originellement à l'encontre des modèles d'urbanisation coloniaux, puis consolidé tout au long de la deuxième moitié du vingtième siècle par les migrations intérieures au profit de Metro Manila. Dans ses formes urbaines, et en considérant les caractéristiques socio-économiques hétérogènes des habitants, le slum est devenu une des figures dominantes de l'espace urbain philippin (voir la caractérisation des formes urbaines de l'habitat informel aux Philippines, en annexe 2).

Jusqu'au 19^{ème} siècle, le développement de Manila est lent car l'économie repose principalement sur le commerce des galions. L'invention des bateaux à vapeur et l'ouverture de l'espace maritime asiatique par le creusement de canaux entraînent des changements économiques et démographiques majeurs tout au long du 19^{ème} siècle. La population de Manila passe de 100 000 à 200 000 habitants et les activités commerciales se multiplient près du port et le long de la Pasig River (Alcazaren et al., 2011, p.4). Les slums structurent l'histoire de la ville de Manila depuis ses fondations coloniales. Dès le courant du 19^{ème} siècle, le développement économique de Manila attire de nombreux migrants tagalogs qui arrivent par bateau depuis les côtes ou en empruntant des routes fluviales par la rivière Pasig et les réseaux de canaux. Les migrants s'installent à proximité d'Intramuros, la cité coloniale espagnole sur la rive sud de la Pasig River et à proximité des commerçants chinois de Binondo sur la rive nord de la Pasig River. Intramuros est la cité fortifiée par les espagnols dont l'accès est interdit aux Philippines et aux Chinois. Le fondement de la ville de Manila fait écho à l'historien Jules Michelet qui commente en 1831 la fondation de Rome : « la cité commence par un asile (...). La citadelle et l'aristocratie au sommet d'un mont ; au-dessous l'asile et le peuple » (Cité par Augier, 2013, p.34). Par ailleurs, concernant l'établissement de migrants chinois à Binondo, je renvoie à la thèse de Catherine Guéguen, *Les Chinois de Manille : ancrages et évolutions socio-spatiales*, une thèse de doctorat en géographie soutenue en 2007 à l'université de Paris IV-Sorbonne.

Le district de Tondo absorbe la majorité des premières vagues migratoires. Certains arrivants construisent leurs baraquements sur des zones de marais ou à même la plage, sans aucune tenure légale, tandis que d'autres sont des ouvriers itinérants dans les industries naissantes, notamment dans l'industrie du tabac. Dès 1910, les premiers rapports médicaux mentionnent la promiscuité et l'insalubrité du quartier de Tondo. Dès cette période précoce, les installations se multiplient le long des rivières (Esteros) et de la ligne de train Manila-Dagupan inaugurée en 1891.

Sous le gouvernement colonial américain (à partir de 1901), le développement de l'industrie, la construction d'aménagements urbains et des premiers lotissements privés reposent sur une masse de travailleurs pauvres, souvent migrante et exclue de la planification urbaine. Après une première décennie d'aménagements publics basés sur les principes d'hygiénisme et d'embellissement du plan Burnham (1905), l'urbanisme reste aux mains du secteur privé qui se caractérise par une défaillance en termes d'infrastructures urbaines. Alors que de plus en plus de migrants affluent vers la ville, ils s'installent illégalement le long de la ligne de chemin de fer de la Philippines National

Railway (PNR) à Tutuban (Tondo), des berges de rivières et dans les quartiers de bidonvilles naissants de Tondo et d'Intramuros. Parallèlement, les élites abandonnent les anciennes bâtisses espagnoles d'Intramuros pour des villas d'un nouveau genre sur la baie, à Malate, Ermita et Pasay et pour d'installer dans les lotissements privés qui émergent.

Dès les années 1930, le gouvernement colonial est dépassé par le « problème des slums » qu'il tente, cependant, d'éradiquer sans conviction (Alcazaren et al., 2011, p.9).

Le slum devient une figure d'urbanisme dominante après 1945, dans les ruines de Manila, dévastée par les bombardements (Alcazaren et al., 2011, p.61-63) : Manila a été, après Varsovie, la 2^{ème} ville la plus détruite par les bombardements de la seconde guerre mondiale. Les slums ont constitué une terre d'asile pour des migrants réfugiés, au sens où ils ont fui les atrocités de la guerre. Pendant la débâcle japonaise, les réfugiés fuient les provinces au nord de Manila et ses atrocités. Pendant la débâcle, face à l'avancée des forces de libération philippines (l'alliance des guérillas communistes, des Huks et de l'armée philippine du gouvernement en exil à Washington), les japonais reculent à travers Luzon, vers le Nord, en brûlant les villages et en perpétuant des tortures et des exécutions sommaires de résistants présumés. La province de Nueva Ecija, haut lieu d'organisation de la résistance des Huks, est évacuée.

Après la guerre, les migrants fuient leurs provinces où les systèmes agricoles ont été détruits par la guerre (notamment, les carabaos, buffles d'eau, qui servent au travail des rizières ont été massacrés), ou bien ils amorcent leur retour à la ville après avoir fui la débâcle japonaise et ses atrocités. L'armée japonaise est rendue responsable de la mort de 100 000 à 500 000 civils pendant le « massacre de Manila » entre février et mars 1945, alors que les forces de libération philippines et l'armée américaine avance dans Manila.

Les migrants fuient aussi la répression des Huks qui ont ouvert un mouvement de rébellion à l'encontre des intérêts américains et des élites à la Libération. Les migrants, réfugiés, s'installent et construisent des habitations dans les ruines de la ville, à Intramuros ou à Tondo où des terrains vacants ont été réservés pour l'expansion du Port de Manila.

Par la suite, les migrations intérieures de la deuxième moitié du 20^{ème} siècle intensifient le phénomène de slum à Manila d'abord, dans les autres villes de la métropole ensuite, jusqu'à la situation actuelle où les slums ponctuent systématiquement le paysage urbain de l'espace métropolitain de Metro Manila, et désormais au-delà des limites de la métropole.

Malgré leurs échecs et leurs violences, les politiques extrêmement massives d'expulsion continuent depuis les années 1970. Une revue de presse dédiée à la question fait ressortir la poursuite voire l'intensification des expulsions, après la fin des mandats présidentiels de Ferdinand Marcos (Revue de presse en annexe 3) :

- Malgré la « restauration » démocratique, sous la présidence de Cory Aquino (1986-1992), 600 000 personnes sont expulsées dont 90% sans relogement. Les expulsions causent la mort de vingt personnes durant des affrontements avec les équipes de démolition (sous l'autorité du Ministère des Travaux Publics et des autoroutes, DPWH).
- Malgré les promesses de campagne du président Fidel Ramos en faveur d'un logement pour les pauvres en ville, durant sa présidence (1992-1998), plus de 20 000 baraquements sont détruits dans la violence faisant trois morts et vingt blessés. Les relogements offerts sont insalubres.

- Sous Benigno Aquino (2011-2016), les expulsions ont été particulièrement massives. En août 2010, 370 000 habitants étaient menacés par un programme d'expulsion. Les expulsions armées continuent dans de violentes émeutes et causent des dizaines de blessés et un mort en 2012.

Le premier plan de relogement est mis en œuvre en 1951, lorsque des habitants squattant à Manila sont déplacés par camion vers la ville nouvelle de Quezon City, sur des lots vacants (Alcazaren et al., 2011, p.63). Les déplacés sont tous revenus à Manila en revendant leurs droits à un lopin de terre à d'autres (Laquian, 1968). Depuis, les expulsions et les relogements programmés à la chaîne se sont enchaînés en vain. A la fin des années 1960, les habitants des slums de Tondo usés au jeu du « chat et de la souris » avec les autorités locales et gouvernementales qui planifient et organisent les relogements, « s'organisent et revendiquent leur droit à travers l'établissement des plus anciennes ONG du pays. » (Alcazaren et al., 2011, p.65). La multiplication des résistances organisées de squatters contre les projets de rénovations urbaines, les politiques d'expulsion autoritaire et le démantèlement des slum à partir des années 1970, puis EDSA People Power Revolution - la révolte de février 1986 - tenue par des regroupements massifs sur le boulevard d'EDSA, pour dénoncer les abus de pouvoir et qui a contribué à l'exil du président Ferdinand Marcos en 1986, sont considérées comme inaugurant un des seuls mouvements sociaux urbain d'Asie du Sud Est (Berner, 1997 ; Van Naerssen, 1993)³⁰. A titre de comparaison, il y a relativement peu de « logiques de confrontations » lors des expulsions de *kampung* à Jakarta où le régime militaire de Suharto (1966-1998) s'est « efforcé de dépolitiser la société » (Bénit-Gbaffou, Tadié, 2016)³¹.

Les mouvements sociaux urbains³² à Metro Manila fondent une société urbaine très politisée, dont témoigne le foisonnement actuel des organisations à base communautaires à l'échelle des quartiers, qui participent à la structuration d'une société civile très active de manière générale aux Philippines. Sous l'impératif de la participation qui émerge dans les années 1990, la société civile devient un acteur légitime et nécessaire de la gouvernance urbaine³³ : la société civile dispose d'une place dans la mise en œuvre des politiques urbaines à Metro Manila.

³⁰ Ferdinand Marcos est resté au pouvoir de 1965 à 1986, en mettant en place des stratégies constitutionnelles et autoritaires pour renouveler son mandat et conserver le monopole du pouvoir face aux tensions politiques qui s'exacerbent dans les années 1970, avec la multiplication des actes de guérilla principalement conduites par l'opposition communiste (Werning, Reese, 2013). Dans le cadre de sa politique urbaine à Metro Manila, l'accueil d'événements médiatiques internationaux légitime des campagnes d'embellissement qui se soldent par 16 000 expulsions au cours de l'organisation de Miss Univers en 1974, pour la visite du Président G. Ford en 1975 et la rencontre FMI-Banque Mondiale de 1976.

³¹ Pour rappel, le régime militaire de Suharto a été plus meurtrier et plus long que les trois mandats présidentiels autoritaires de Marcos (1966-1986).

³² Un mouvement social urbain est défini comme un mouvement reposant sur une identité territoriale urbaine et des actions collectives visant à améliorer le cadre de vie (Van Naerssen, 1993, p.19).

³³ La gouvernance est définie comme « la relation politique entre l'Etat et les différents groupes en société, en particulier les urbains pauvres » (Porio, 1997, traduction libre, p.2). Cette définition permet de remettre au cœur de la question de la gouvernance urbaine, non pas seulement les structures et les processus étatiques, mais plutôt les enjeux de pouvoir et la dimension politique entre les différentes parties prenantes de la ville, dont la société civile est une donnée essentielle. La société civile désigne « l'arène » des organisations populaires, des

Dans ces contextes, le fil rouge de la thèse s'incarne à travers une question essentielle, à forte portée spatiale, sociale et politique. En quoi l'agriculture urbaine permet-elle d'habiter la ville ? L'agriculture urbaine participe-t-elle d'une consolidation des processus de l'habiter précaire ?

Dans l'environnement urbain défavorisé et ultra-dense de Metro Manila, la thèse étudie les ressorts habitants de l'agriculture urbaine positionnée à la croisée des moyens d'existence et d'un double enjeu politique :

- Une approche par les moyens d'existence se justifie dans la mesure où c'est l'enjeu qui domine les vies de la majorité des habitants de la métropole de Manila. La lutte pour la sécurisation ou le maintien des habitats en slum est en toile de fond une lutte des habitants pour maintenir l'accès à leurs moyens d'existence, qui sont constitués par de petits emplois dans les services urbains et ceux du secteur informel qui se réalisent dans les quartiers intra-urbains de la métropole où l'urbanité est créatrice d'opportunités³⁴. Il s'agit d'intégrer dans le cadre théorique de la thèse, la littérature sur les moyens d'existence qui participe à un dépassement des « visions réductionnistes » ne considérant que les revenus et les niveaux de consommation pour expliquer les choix des individus (Bucci, 2007, p.3).
- Il s'agit d'envisager l'articulation de l'agriculture urbaine à l'enjeu politique du Droit à la ville pour les urbains pauvres qui s'incarne à Metro Manila par la participation de la société civile et des mouvements sociaux urbains à la question de la reconnaissance de l'habitat informel (Lefebvre, 1968 ; Berner, 1997 ; Shatkin, 2004). La politisation des agriculteurs urbains à Metro Manila est-elle aussi importante ?
- Il s'agit de voir comment la dimension citadine - souvent consubstantielle de l'agriculture intra-urbaine et des pratiques de détournements des interstices urbains dans les pays du Nord - est mobilisée par les familles d'agriculteurs urbains à Metro Manila.

mouvements sociaux, des organisations non gouvernementales, des associations d'habitants et, aussi, des groupes aux intérêts économiques (Porio, 1997, p. 2).

³⁴ D'après notre observation des espaces publics métropolitains, le secteur informel regroupe différents types de petits emplois urbains dans la vente ambulante (de matériaux divers et d'alimentation), auprès des cantines de rues, pour l'organisation des flux et des transports urbains (petit transport urbain, gardien de parking, ramasseur de passagers pour les jeepneys), pour le nettoyage et la gestion des déchets dans l'espace public (balayage des rues, collecte des déchets à recycler). A titre de comparaison, les sites de relogement proposés dans le cadre des programmes d'expulsion qui affectent les habitants en slum, dans un environnement rural ou rurbanisé, offrent très peu d'opportunités du même type.

1^{ère} partie

Positionnement et méthode de la recherche : les pratiques
d'habiter et les parcours de vie des agriculteurs urbains à
Metro Manila

La première partie de la thèse se consacre à l'assise du positionnement théorique (chapitre 1) et de la méthode (chapitre 2) de la recherche consacrée à la problématique de l'engagement des familles et des habitants dans l'agriculture intra-urbaine à Metro Manila.

L'agriculture intra-urbaine dans un contexte « Sud » représente une double gageure pour la recherche, particulièrement stimulante. La recherche se positionne sur l'analyse des pratiques habitantes de l'agriculture urbaine au sein du contexte urbain de Metro Manilla relativement défavorable à son développement, mais également et surtout à l'échelle micro-locale, en vue de comprendre ce qui anime le quotidien des agriculteurs urbains à Metro Manila.

De nombreux auteurs montrent que l'agriculture urbaine dans les villes du Sud n'est pas toujours une activité de la pauvreté (Frank, 2009 ; Robineau, 2015). Toutefois, l'agriculture intra-urbaine à Metro Manila prend place dans des milieux urbains particulièrement défavorisés et positionne la thèse dans le champ du développement social urbain.

Etant donné la complexité et la tendance à l'hétérogénéité des profils des agriculteurs urbains relevés dans la littérature, de nouvelles approches sur l'agriculture urbaine s'amorcent depuis la géographie sociale, accordant plus d'importance aux pratiques des acteurs (Frank, 2009 ; Le Gall, 2011 ; Robineau, 2015 ; Toussaint, 2014 ; Nahmias 2017) au sein desquelles une approche par les « compétences des citoyens ordinaires » reste à introduire (Berry-Chikhaoui, Deboulet, 2002). La démarche de recherche s'inscrit dans le champ de la géographie sociale, conçue comme un cadre d'analyse des pratiques des acteurs, de leurs modes d'organisation dans l'espace et de leurs représentations. Je précise, cependant, que l'objectif de cette thèse n'est pas de décrypter les pratiques agricoles en elles-mêmes. L'objectif est de renseigner les pratiques habitantes de l'agriculture urbaine à l'échelle micro-locale, en vue de comprendre ce qui anime le quotidien des agriculteurs urbains à Metro Manila, dans un contexte métropolitain pourtant particulièrement défavorable à l'agriculture urbaine. L'agriculture urbaine est donc étudiée depuis les pratiques habitantes, comme l'articulation entre habiter et cultiver dans la ville.

S'ENGAGER DANS L'AGRICULTURE INTRA-URBAINE A METRO MANILA : UNE PROBLEMATIQUE DE GEOGRAPHIE SOCIALE

La problématique de la recherche concerne l'engagement des familles et des habitants dans les agricultures urbaines interstitielles de Metro Manila. Pour plus de fluidité dans le texte, l'expression est souvent remplacée par agriculture urbaine, agriculture intra-urbaine ou interstice agricole, de manière indifférenciée. Le postulat initial est de retenir la dimension spatiale intrinsèque de l'engagement. De fait, la notion d'engagement est définie en situation. L'objectif de cette section est de mettre en place le cadrage théorique et conceptuel de cette proposition de recherche, ayant permis de mobiliser et d'interpréter les données d'enquête.

La démarche de recherche relève d'un appareillage théorique et conceptuel relevant de la géographie sociale, laquelle me permet d'inscrire la problématique de l'engagement dans le registre de l'habiter. J'articule la géographie urbaine et la géographie rurale pour décrypter les dynamiques urbaines des interstices agricoles dans l'espace métropolitain. Compte tenu du caractère temporaire des espaces interstitiels, j'adopte une approche diachronique de manière à intégrer une dimension temporelle au cadre analytique de l'habiter et des Moyens d'Existence Durable (MED). Les pratiques signifiantes de l'engagement en agriculture urbaine se rattachent à des pratiques de captation de ressources. L'engagement des familles dans l'agriculture urbaine est alors envisagé à des moments clefs des parcours de vie. Le concept de tactique est mobilisé depuis la sociologie et la recherche urbaine pour caractériser la position de l'habitant en tant qu'acteur et qualifier ses pratiques depuis l'interstice. Les tactiques d'engagement sont déclinées dans les parcours de vie au moment de l'installation de la famille en agriculture urbaine et pour vivre de l'agriculture urbaine dans la ville. Les tactiques des familles permettent de qualifier leurs pratiques de captation de ressources complexes et plutôt non formelles.

1. Faire de l'engagement une notion géographique dans le champ de la géographie sociale

Dans le langage courant, s'engager est une action multiforme, c'est un choix de vie ou une position politique. Alors même que la géographie sociale admet une dimension spatiale inhérente à toute question sociale (Séchet, Veschambre, 2006), la dimension spatiale de l'engagement est peu développée, la sociologie, l'anthropologie ou la science politique ayant fait leur la question de l'engagement des acteurs (Becker, 2006). Il s'agit donc de définir le terme d'engagement du point de vue du géographe.

Je propose, comme premier élément de définition, de postuler que la dimension spatiale est intrinsèque à l'engagement de l'acteur. L'espace à la fois précède et détermine l'engagement. L'action de s'engager - le choix de vie et/ou le positionnement politique - est motivée et conditionnée par l'espace de l'action en lui-même. Si la forme politique de l'engagement est la définition retenue en sociologie et en anthropologie (Becker, 2006), je propose ici de définir l'engagement en situation, c'est-à-dire en fonction de l'espace de l'engagement. Du point de vue de l'agriculture urbaine, cette position se justifie d'autant plus que l'accès à l'espace conditionne l'engagement des familles et que l'espace de l'engagement est interstitiel. A la base du cadre théorique de la thèse, je propose d'identifier les mécanismes et les processus déterminants de l'engagement des familles et des habitants dans l'agriculture urbaine depuis leurs pratiques d'habiter et leurs parcours de vie. Le cadrage conceptuel fait alors intervenir trois niveaux d'analyse.

En premier lieu, étant donné le postulat de la dimension spatiale intrinsèque de l'engagement, la démarche s'amorce sur la question du « où ? »³⁵. Il s'agit d'identifier et de caractériser les espaces de l'agriculture dans l'espace intraurbain et leurs modes d'inscription dans les dynamiques urbaines. Comme je le développerai plus loin, les acteurs organisent deux formes de l'agriculture urbaine à Metro Manila : une agriculture urbaine familiale de plein-champ et une agriculture urbaine hors-sol de projet, organisée par des acteurs organisationnels.

En deuxième lieu, l'engagement en agriculture urbaine positionne l'habitant et la famille dans leurs rapports à Metro Manila ; ainsi, je propose de mobiliser le registre théorique de l'habiter (Encadré 7). Celui-ci embrasse à la fois les pratiques (rapports matériels) et les représentations (rapports idéels) des familles et des habitants en tant qu'agriculteurs urbains et dans leurs rapports à l'espace urbain³⁶.

Enfin, la dimension processuelle de l'engagement oblige à faire intervenir la perspective diachronique. L'engagement des familles et des habitants est saisi à partir d'une analyse de leurs parcours de vie. Celui-ci est défini comme étant l'imbrication du parcours

³⁵ La question est posée par Ripoll face à son objet de recherche (les mouvements sociaux de chômeurs et altermondialistes) peu investi et considéré a priori comme a-spatial pour la géographie (Ripoll, 2006, p.202).

³⁶ D'un point de vue épistémologique, il est inenvisageable se sonder l'ensemble des pratiques et des représentations des individus. « Cette vaste question appellerait une théorie de la « pratique des lieux », placée ici en position de métathéorie par rapport à une théorie de l'habiter. » (Stock, 2004).

résidentiel (caractérisé par des étapes dans l'espace) et du « parcours d'existence » lequel, traduit de l'expression anglaise « *livelihoods pathways* », caractérise l'articulation des moyens d'existence au cours du temps (Rigg, 2007, p.35-36)

1.1. Les dynamiques urbaines : déterminant spatial de l'engagement en agriculture intra-urbaine

Le premier niveau de l'analyse concerne l'inscription de l'agriculture urbaine dans les dynamiques urbaines de Metro Manila. Effectivement, je considère que la compréhension de l'engagement des habitants dans les lieux de l'agriculture urbaine ne peut se réaliser sans une prise en compte préalable des dynamiques spatio-temporelles qui président à l'établissement d'espaces agricoles interstitiels au sein de la ville.

L'objectif est d'identifier les formes et les dynamiques de l'agriculture urbaine interstitielle à Metro Manila, en vue de différencier les modalités d'engagement des familles dans l'agriculture urbaine. L'hypothèse formulée est que les formes de l'agriculture intra-urbaine déterminent divers modes d'occupation des terres et différents jeux de négociation dans l'accès et le maintien des terres.

Il est donc indispensable de décrire l'espace concret de l'engagement, c'est-à-dire analyser le fonctionnement des lieux urbains de la production agricole dans Metro Manila, à travers une approche descriptive qui emprunte à la fois à la géographie urbaine et à la géographie rurale. Il s'agit de décrire « la logique processuelle du lieu « en train de se faire » » à travers une « analyse de la transformation du lieu » (Agier, 2013, p.22 et 32). L'ambition est de participer à une « géographie agricole des villes » (Soulard, 2014, p.99). D'une part, il s'agit de saisir le processus d'établissement de sites agricoles intra-urbains et leurs temporalités, notamment face à des dynamiques urbaines de conquête d'espaces agricoles ou de reconquête de friches urbaines. D'autre part, il s'agit de comprendre l'organisation des espaces de la production agricole, c'est à dire les phénomènes d'interface entre espace agricole et espace urbain et leurs articulations dans l'espace métropolitain.

1.2. L'engagement en agriculture urbaine : une problématique de l'habiter

Le deuxième niveau de l'analyse positionne l'agriculture urbaine comme l'articulation de l'habiter et du cultiver dans la ville. Plusieurs recherches sur l'agriculture urbaine, inscrites dans le champ de la géographie sociale, ont défini l'agriculture urbaine comme un « habiter agri-urbain » (Soulard, 2014, p.71), un « mode d'habiter particulier » (Robineau, 2015, p.160) ou une « composante de l'habiter urbain » (Nahimas et Le Caro, cité par Toussaint Soulard, 2014). Qu'est-ce que cela signifie ? Cela signifie que l'agriculture urbaine participe de manière fondamentale à la structuration des « espaces de vie » et de « l'habiter » des familles (voir l'encadré 7 et la figure 2 pour la définition de ces deux concepts).

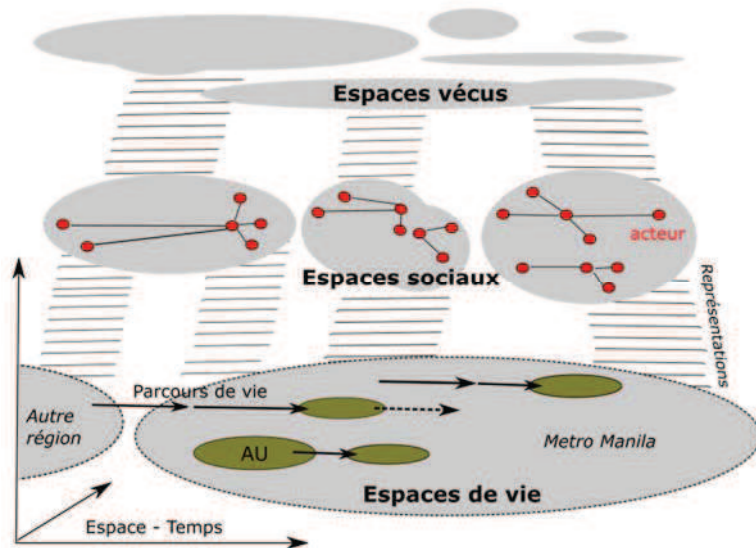
Encadré 7. Des pratiques et des représentations spatiales à l'habiter : une démarche en géographie sociale

Pour la philosophie et la recherche urbaine, habiter ou l'habiter, résonne au-delà du logement, depuis un « espace domestique », qui permet de « voisiner » et de « s'approprier » l'espace « du dedans » et « du dehors » (Bachelard, 1961 ; Mathieu et al, 2004 ; Paquot, Younes, 2007).

La géographie sociale, à travers des débats épistémologiques forts, inscrit l'habiter, de manière figurée, à la rencontre de l'espace de vie et de l'espace vécu des habitants. L'espace de vie se réfère au *lived space* de la géographie sociale alternative anglophone ; il est constitué par les « expériences quotidiennes où les pratiques spatiales de la vie quotidienne et les relations sociales routinières de production et de reproduction se déroulent » (Rigg, 2007, traduction libre, p. 16)¹. Habiter intègre donc cette « pratique des lieux géographiques »¹ (Stock, 2004). Cependant, habiter ne se réduit pas à un espace de vie, mais articule la pratique des lieux et le sens donné aux lieux (Stock, 2004). Je considère, autrement dit, qu'il s'agit de l'espace vécu de la géographie sociale : l'espace vécu est l'espace de vie de l'habitant, sur lequel se greffent ses représentations, les significations qu'il projette sur les lieux (Herouard, 2007, p.160). Un des enjeux épistémologiques qui anime la géographie sociale est de pouvoir concevoir une lecture dialectique entre les pratiques sociales que les acteurs déploient dans l'espace et les représentations qu'ils mobilisent. Parfois les perceptions, envisagées par les approches phénoménologiques, sensorielles de l'espace, sont aussi introduites dans l'analyse (Buléon, Di Méo, 2005 ; Herouard, 2007). Les représentations sont une fonction idéale traversante, essentielle pour la géographie sociale, qui façonnent les relations des individus et des groupes à l'espace. C'est par leur fonction première de connaissance géographique (la familiarité des lieux et les itinéraires empruntés au quotidien permettant la connaissance géographique) que les représentations construisent « une justification des pratiques quotidiennes de l'espace » (Di Méo, 2000, p.40). De là émergent des dimensions cognitives et des dimensions idéelles plus évanescences et difficiles à recueillir : l'imaginaire (Bachelard, 1961) et les perceptions. L'ensemble de ces représentations participent de l'habiter. Cette thèse se réfère à l'ensemble de ce champ théorique en isolant des pratiques d'habiter dans les hypothèses de recherche¹.

FIGURE 2. Penser l'agriculture urbaine par l'habiter : espaces vécus, espaces sociaux, espaces de vie

Julia Tichit, 2012, D'après Guy Di Méo, 2000, pp. 37-55.



Les ensembles sociogéographiques fondateurs de la géographie sociale - espace de vie, espace social, espace vécu – reposent sur différents niveaux d’articulation des pratiques et des représentations des acteurs. Il n’y pas de hiérarchie introduite entre espace de vie, espace social et espace vécu. La représentation permet simplement de penser leurs dialectiques. Cet appareillage conceptuel anime toujours les débats épistémologiques de la recherche en géographie sociale. L’objet de cette thèse n’est pas de participer à la construction d’une métathéorie de l’espace. Il s’agit d’emprunter ces méta-concepts afin de problématiser l’engagement en géographie sociale.

L’engagement des familles dans l’agriculture urbaine se traduit par des pratiques d’habiter qui articulent pratiques agricoles et pratiques urbaines, ainsi que des représentations de l’agriculture urbaine et de la ville (des représentations spatiales et des ressources cognitives). Les pratiques urbaines en faveur de l’engagement des familles dans l’agriculture urbaine relèvent de l’appropriation conjointe d’un espace agricole et de l’agriculture comme mode d’existence. L’appropriation est un double phénomène qui concerne l’espace et son usage : elle aboutit au marquage symbolique et matériel de l’espace³⁷ et au contrôle plus ou moins stabilisé de son usage³⁸. (Veschambre, 2004 ; Ripoll, Veschambre, 2006).

1.3. L’agriculture urbaine comme espace social : les réseaux sociaux de l’engagement

L’engagement des familles dans l’agriculture urbaine à Metro Manila se situe dans l’espace social, comme composante de l’habiter. Au sein de cet espace social, je positionne la famille comme première unité sociale d’analyse. Une entrée par les seules pratiques individuelles s’est révélée peu pertinente sur le terrain : les logiques d’engagement de l’agriculture urbaine articulent l’échelle habitante (individuelle) à l’échelle familiale

³⁷ « (...) il n’y a pas d’appropriation sans marquage de l’espace, (...) le marquage de l’espace accompagne toutes les formes d’appropriation » (Veschambre, p. 73, 2004).

³⁸ La principale modalité d’appropriation de l’espace permet un « usage autonome », afin « d’user de l’espace librement ou du moins sans contrainte sociale explicite » (Ripoll, Veschambre, 2006).

(groupe nucléaire et élargi) de manière très imbriquée. Dans la suite du texte, je ne mentionnerai plus que la famille dans la mesure où celle-ci englobe l'habitant. Autant que possible, je distinguerai l'échelle habitante lorsqu'il s'agit de logiques spécifiquement individuelles.

Pour Condominas, l'espace social est défini comme l' « espace déterminé par l'ensemble des systèmes de relations, caractéristique du groupe considéré » (Condominas, 1980)³⁹. L'hypothèse est donc formulée ainsi : l'engagement des familles (et des habitants) dans l'agriculture urbaine à Metro Manila repose sur les systèmes de relation activés et mobilisés dans le réseau de la famille. Pour éviter toute forme d'essentialisme, je considère en premier lieu les réseaux construits et activés par la famille, ce qui me permet ensuite de tester l'hypothèse selon laquelle les familles d'agriculteurs urbains formeraient un groupe social spatialisé⁴⁰. Autrement dit, l'échelle familiale constitue le niveau d'appréhension d'organisations collectives.

Aux Philippines, l'échelle habitante s'appuie sur un enchevêtrement de réseaux d'échange de ressources fonctionnant sur un principe de subsidiarité : les parentés, les réseaux de connaissance, le voisinage. En effet, la fragmentation urbaine à Metro Manila n'a pas évacué le rôle fondamental des voisinages⁴¹, où les relations interpersonnelles sont particulièrement denses et amorcent parfois des dynamiques citadines. Le voisinage, dans le cadre de mouvements sociaux urbains, est le lieu d'émergence d'organisations à base communautaire.

L'espace social des agriculteurs urbains dépasse cependant la seule échelle des réseaux de parenté, de connaissance et de voisinage. De l'amont à aval de la production agricole, les acteurs de filière participent à l'approvisionnement en intrants des agriculteurs urbains et à la mise en marché des récoltes. L'agriculture urbaine se caractérise par une « très grande proximité aux lieux de marché », « la possibilité de vente directe au consommateur et des filières informelles » par rapport à une agriculture rurale, « distante du marché et commercialisée par des intermédiaires et des organisations de vente » (De Zeeuw, 2004, p.5).

Les acteurs organisationnels institutionnels sont ici envisagés à travers la manière dont ils ignorent, soutiennent, impulsent ou contrecarrent les différentes initiatives de l'agriculture intra-urbaine dans Metro Manila. Ils se distinguent par des modes d'action qui s'inscrivent à différentes échelles territoriales d'intervention - le quartier, la ville, le métropolitain, le national, le globalisé - et l'appartenance à une sphère de pouvoir politico-administrative, religieuse ou communautaire.

³⁹ De même, dans le champ de la géographie sociale, les pratiques de réseaux des acteurs tendent à définir un « espace social ».

⁴⁰ Si j'ai évoqué dans le chapitre introductif à priori que les agriculteurs urbains ne constituent pas un groupe social homogène, on peut toutefois supposer que les familles d'agriculteurs urbains tissent entre-elles un réseau d'interrelations sociales.

⁴¹ Choay note à propos des villes européennes la « disparition d'une certaine manière locale de vivre institutionnellement ensemble, qui fut le propre des entités dotées d'une identité et qu'on appelait ville » (Choay, 1999).

Ainsi, cerner l'espace social de l'engagement suppose :

- d'identifier les systèmes de relation déterminants dans l'engagement des familles dans l'agriculture urbaine en fonction des ressources qu'ils permettent d'activer. Je distingue, d'ores et déjà, les ressources mobilisées par la famille au moment de l'installation, les ressources pour la gestion de l'activité agricole, les ressources mobilisées par l'entraide quotidienne et, de manière non exhaustive mais significative, les ressources mobilisées en cas de chocs (i.e. typhons, événements familiaux).
- de distinguer l'échelle des réseaux, les systèmes de relation étant différenciés en fonction des familles ; les pratiques collectives des agriculteurs urbains sont distinguées des pratiques participatives des familles à une action politique *top down*.
- de décrypter les réseaux des agriculteurs urbains à dimension citadine, c'est-à-dire ceux qui s'activent en faveur de l'habiter. De même ici, les pratiques citadines individuelles sont distinguées des pratiques citadines collectives, lesquelles constituant l'échelle *grass root* ou *bottom up* de l'action politique.

2. Devenir agriculteur urbain : une approche diachronique de l'engagement par les parcours de vie

Le principal défi du cadrage conceptuel demeure d'intégrer la dimension temporelle au questionnement des géographes sur l'habiter et à la construction de la notion d'engagement pour la géographie sociale. Les agriculteurs urbains cultivent et habitent des quartiers défavorisés ou marginalisés de Metro Manila et leurs modes d'habiter sont animés par le mouvement, le temporaire et une précarité souvent réifiée. « L'habiter au présent est nécessairement en tension entre un provenir et un avenir » (Herouard, 2007, citant Heidegger, 1964). Effectivement, habiter est un processus perpétuel de « construction d'une relation matérielle et symbolique à l'espace, comme la production d'un « lieu anthropologique » chargé d'histoire et d'identité, à partir duquel se construisent des attaches, de la continuité » (Bouillon, 2009, p.8-9)⁴². La pauvreté ou encore la prégnance du squat à Metro Manila met à l'épreuve ce processus de construction. En ce sens, le squat relève plus d'une tentative d'habiter (Bouillon, 2009).

L'engagement questionne les processus au long cours, les décisions et les motivations sous-jacentes de l'installation en agriculture urbaine, la capitalisation de ressources, la possibilité d'en réactiver, les contentements et les espérances des habitants, c'est à dire finalement la place de l'agriculture urbaine dans leurs existences. Poser la question de l'engagement des habitants dans l'agriculture urbaine, revient à postuler que des habitants sont devenus, mais aussi deviennent agriculteurs urbains dans Metro Manila. Il s'agit donc de considérer l'engagement comme processus et d'introduire une dimension temporelle tout au long de l'analyse.

L'objectif est de comprendre la manière dont l'engagement dans l'agriculture urbaine se manifeste à un moment donné des parcours de vie, la manière dont se fonde « l'étape agriculture urbaine » dans les parcours de vie habitant. La notion de parcours permet de reconnaître qu'« il n'y a pas de lieux d'arrivée et de départ, mais plutôt des lieux de passage de plus ou moins longue durée » (Cortes, 2005, p.267). Le parcours est plus sinueux que la trajectoire. C'est un itinéraire en train de se faire, sans destination déterminée (Lambony, 2003), contrairement à la sociologie qui a envisagé l'engagement comme une « trajectoire d'activité cohérente » (Becker, 2006).

Les parcours de vie sont reconstitués à partir de la succession dans le temps et dans l'espace des modes d'habiter et des moyens d'existence des familles d'agriculteurs urbains. Autrement dit, le parcours de vie mobilise les parcours résidentiels et les parcours d'existence des familles, pour comprendre les processus de l'engagement des familles dans l'agriculture urbaine sur le long cours. Les pratiques de mobilité constituent un élément essentiel pour comprendre la succession des modes d'habiter et les étapes du

⁴² Le lieu anthropologique renvoie au fait que le mode d'habiter est défini de manière compréhensive en intégrant le mode de vie aux lieux qui font sens pour l'habitant. En ce sens, le mode d'habiter n'est pas seulement une carte topologique de « la pratique des lieux » (Stock, 2004).

parcours de vie familial. Je considère deux types de mobilité : les éventuelles migrations amorcées depuis la province et les mobilités résidentielles des habitants dans la ville.

2.1. Les moments clefs de l'engagement dans les parcours résidentiels

Devenir agriculteur urbain repose sur l'articulation entre habiter et cultiver dans la ville à travers des moments-clefs des parcours de vie de l'habitant, pour lesquels je formule plusieurs hypothèses.

S'installer en agriculture urbaine constitue un premier moment clef du parcours de vie (chapitre 5). Le parcours d'installation de la famille en agriculture urbaine est reconstitué depuis l'étape résidentielle au moment de l'installation proprement dit, en caractérisant le mode d'occupation de la terre et les réseaux mobilisés par la famille qui facilitent l'installation. L'hypothèse formulée est :

- La proximité géographique favorise l'engagement au moment de l'installation.

Le parcours d'installation est resitué dans l'histoire agro-urbaine du site d'agriculture urbaine. En fonction de cette histoire, les parcours d'installation mobilisent différentes formes d'appropriation de l'espace agricole, lesquelles déterminent différents modes d'occupation des terres. L'hypothèse formulée est :

- L'accès à une terre cultivable, ressource rare, et son appropriation reposent sur la mobilisation de réseaux sociaux dans l'espace urbain.

Les défis du vivre en ville ont été évoqués en introduction. S'établir en ville est donc un enjeu pour les migrants des provinces, mais également pour les natifs de Metro Manila. S'établir est entendu comme un processus inscrit dans le temps et dans des lieux successifs, celui ou ceux que l'on quitte, celui ou ceux que l'on investit. Cette dimension de l'analyse renvoie à la question de l'accès au logement et, de manière plus large, à l'enjeu de la (ré)appropriation de l'espace urbain par les habitants, c'est à dire à l'horizon d'un Droit à la ville tel que défini par Henry Lefebvre (1968). Les déterminants de l'engagement des familles dans les parcours résidentiels, bien que difficiles à saisir sur le long cours, appellent deux hypothèses :

- Une première étape de vie en province favorise l'engagement dans la mesure où certaines compétences agricoles peuvent être (ré)activées ;
- L'ancienneté en ville ou l'origine urbaine favorise l'engagement en facilitant l'accès au sol.

2.2. Se positionner dans une approche de l'agriculture urbaine comme moyen d'existence

Le cadre analytique des Moyens d'Existence Durable (MED) s'est structuré à partir des années 1980 sur un renouvellement des approches de la pauvreté en milieu rural dans le champ des études sur le développement. La force du modèle est de considérer plusieurs dimensions intégrées qui participent aux moyens d'existence des familles : ces moyens articulent des ressources et cette articulation est contextualisée par les structures politiques et circonstanciées, ainsi que par des facteurs de vulnérabilité (Chambers, Conway, 1991 ; Rigg, 2007 ; Bucci, 2007).

Cependant, le cadre analytique de la thèse se distancie quelque peu de celui des MED et ce, à plusieurs points de vue. Je retiens les principales remarques critiques qui ont été formulées, dans le champ de la géographie sociale anglophone notamment, à l'encontre des applications du modèle. Ces remarques concernent, d'une part, le caractère statique des approches, puisque strictement synchroniques et, d'autre part, leur caractère fonctionnaliste dans la mesure où elles se focalisent sur la seule mobilisation des ressources matérielles (naturelles physiques, financières) dans l'organisation des moyens d'existence (Rigg, 2007)⁴³.

Une entrée par les moyens d'existence permet cependant d'appréhender la multiplicité des ressources que les familles mobilisent et les modalités d'accès à ces ressources. Il s'agit de positionner l'agriculture urbaine dans ses liens à d'autres moyens d'existence au sein du système d'activité de la famille et de considérer que ce système d'activité évolue au cours de l'existence. Autrement dit :

- de manière synchronique, l'agriculture urbaine est presque toujours un moyen d'existence parmi d'autres. L'agriculture urbaine participe de la diversification des revenus des familles. Elle est donc un moyen d'existence que les familles combinent avec d'autres moyens d'existence. Cette combinaison définit les systèmes d'activités des familles. L'objectif est donc d'identifier la place de l'agriculture urbaine dans le système d'activités des familles.
- de manière diachronique, les systèmes d'activités évoluent au cours du temps. La succession des moyens d'existence est appréhendée à travers la notion de « parcours d'existence », lequel est défini comme l'articulation dans le temps et dans l'espace de moyens d'existence, de compétences et de réseaux (Rigg, 2007). L'analyse cible les transitions structurantes des parcours d'existence des familles qui se réalisent entre les moyens d'existence au profit de l'engagement des familles dans l'agriculture urbaine.

Le cadre analytique dédié aux moyens d'existence des familles engagées dans l'agriculture urbaine demeure structuré par la question de l'accès aux ressources essentielles à la

⁴³ Dans la mesure où de telles approches n'envisagent que les éléments stables et visibles de l'existence, elles ne répondent plus de l'enjeu initial de renouveler les approches de la pauvreté (Bucci, 2007).

conduite de l'agriculture urbaine. L'accent est mis sur l'importance des ressources matérielles, sociales et cognitives dans l'établissement de pratiques agricoles intra-urbaines, dans un contexte marqué par la faiblesse du capital financier. Le terme de ressource rassemble différentes entrées empruntées au modèle des MED (les capitaux, les capacités, les avoirs, les savoirs). En l'occurrence, les ressources essentielles qui structurent les moyens d'existence des familles d'agriculteurs urbains à Metro Manila reposent sur :

- les ressources physiques et naturelles pour la conduite de l'agriculture urbaine qui sont l'habitat et la terre (un ou plusieurs lopins), et de manière non-systématique certains intrants (définis de manière large par les graines, l'eau, l'engrais, les pesticides et le matériel) ;
- les ressources financières de la famille (dont les revenus) issues du système d'activité familial et qui, en même temps permettent de l'initier ou le consolider ;
- les relations sociales (comme parties des réseaux sociaux) qui « font ressource » dans la mesure où elles permettent d'activer ou d'accéder à des ressources matérielles. Je considère aussi que les réseaux sociaux interviennent le long des parcours de vie, dans la mesure où ils permettent « de partir et d'arriver quelque part » (Cortes, 1998, p. 267).
- les compétences agricoles et les compétences à la pluriactivité, lesquelles participent à l'assise du système d'activité de la famille. Il s'agit de caractériser les compétences mobilisées par ces activités, qu'elles soient réinventées, remobilisées ou transmises en situation (Berry-Chikhaoui, Deboulet, 2002 ; Bouillon, Fresia, 2006). Les compétences peuvent avoir été acquises au cours des parcours résidentiels et être remobilisées avec le temps (agriculture, pratiques commerciales, pratiques artisanales, etc.). Ces compétences en termes d'activités s'articulent donc à des compétences de mobilité (Cortes et. al, 2014) et parfois à des compétences citadines, qui œuvrent en faveur de l'habiter (Berry-Chikhaoui, Deboulet, 2002)⁴⁴. Les compétences citadines permettent l'accès à des ressources structurelles et politiques mobilisées au sein des services urbains, des services aux agriculteurs ou plus spécifiquement aux agriculteurs urbains.

En empruntant au modèle d'analyse des Mode d'Existence Durable (MED), il s'agit donc de ne pas négliger le rôle de la dimension temporelle et la dynamique évolutive inhérente des systèmes d'activité des familles (Figure 3), que les critiques ont pointé comme première lacune du modèle. En somme, je suis une recommandation introduite par la géographie sociale alternative anglophone : « Il est nécessaire de ne pas seulement évaluer la manière dont ménages et individus maintiennent leurs modes de vie présents (...) mais d'apprécier comment et pourquoi les bases des moyens d'existence changent au cours du temps » (Rigg, traduction libre, p. 34).

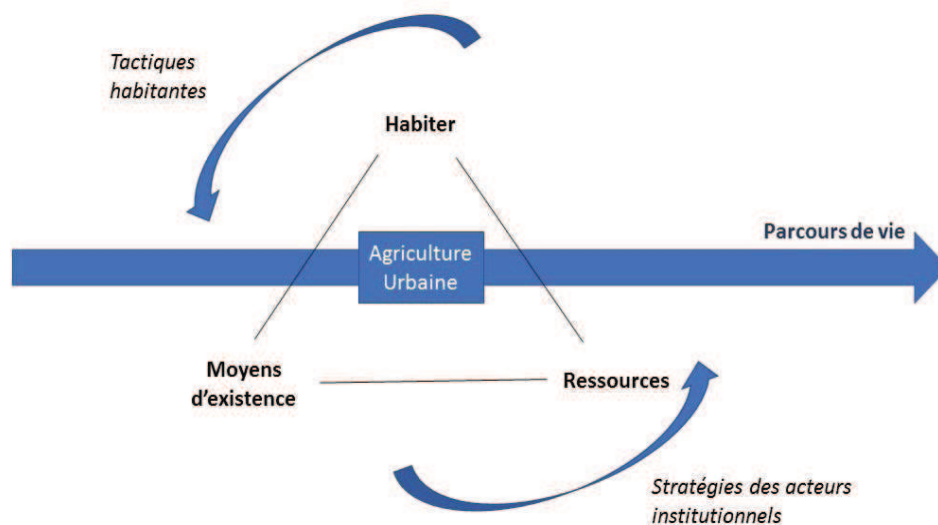
⁴⁴ Je rappelle que les mouvements citoyens qui s'activent en faveur d'un droit à la ville à Metro Manila, revendiquent généralement le maintien de leur accès à des moyens d'existence.

En conséquence, je cherche à capter les ressources mobilisées dans l'engagement des familles en agriculture urbaine à plusieurs étapes de leurs parcours de vie, à savoir :

- les ressources qui sont mobilisées au moment de l'installation des familles dans l'agriculture urbaine.
- Les ressources qui maintiennent l'agriculture urbaine comme moyen d'existence sur le long terme.
- Les ressources faisant résilience et qui permettent à la famille d'amorcer son désengagement de l'agriculture urbaine en cas de perte d'accès à la terre.

Mon cadre analytique procède à un autre écart vis-à-vis du modèle d'analyse des MED. Concernant l'habitant et sa famille, je substitue à la notion de stratégie celle de tactique. Cette notion met en évidence le rôle de l'habitant en tant qu'acteur, selon une approche poststructuraliste (Encadré 8). La captation de ressources permet de reconnaître les capacités d'action de l'acteur ordinaire dans le temps quotidien et en position interstitielle.

FIGURE 3. Reconfiguration des moyens d'existence et des modes d'habiter dans le temps et dans l'espace par les tactiques habitantes et les stratégies des acteurs institutionnels



Source : J. Tichit 2017.

Encadré 8. Distinguer les tactiques habitantes et les stratégies des acteurs organisationnels : pour une approche poststructuraliste de l'habitant pauvre en tant qu'acteur

Cita, une habitante agricultrice à Smokey Mountain affirme : « *J'ai fait un choix libre en venant m'installer ici.* » (Entretien 2013). L'agriculture urbaine est donc le choix de vivre de l'habitant, formulé depuis des aspirations et des représentations, et qui se détermine à travers des tactiques d'engagement spécifiques. Il s'agit de considérer ce choix sans toutefois nier les contraintes structurelles de types socio-économiques et politiques, les structures socio-spatiales de la société métropolitaine et des Philippines dans son ensemble.

Reconnaître que, dans un contexte marqué par la pauvreté, les habitants sont à même de déployer des tactiques et des compétences, permet de dépasser l'écueil fataliste sur l'issue entre des

rappports de force asymétriques. Ces derniers sont saisissants dans l'analyse qui suit et rendent illisible la capacité inaliénable de détermination des individus, aussi faible soit-elle : « Les habitants de Smokey Mountain⁴⁵ sont et continuent d'être les victimes de forces [macro-économiques], emprisonnés entre des valeurs foncières élevées et un développement économique inégal. Une force les rend squatteurs, l'autre en fait des *scavengers* ». (Abad, 1991, p.264). En effet, au-delà de la misère, au-delà de l'inhumain, les habitants déploient encore et toujours des pratiques quotidiennes, des tactiques, permettant de déjouer les formes de domination, sans toutefois annuler les rapports asymétriques des sociétés. « La tactique offre les conditions de possibilité d'un jeu des acteurs » (Dosse, 2002, p.214)⁴⁶.

La thèse se positionne dans le débat sur les rapports structurels de domination en considérant avec Michel de Certeau⁴⁷ que la différence entre tactique et stratégie relève d'une différenciation des acteurs et de leurs pratiques dans un contexte de relations asymétriques. La tactique « n'a pour lieu que celui de l'autre », tandis que la stratégie s'appuie sur « un lieu propre » et permet une « victoire du lieu sur le temps » (De Certeau, 1990, p. 60). La tactique désigne les modes d'action des « petits », intuition que l'on devine chez Lévi-Strauss dans *La pensée sauvage* autour de l'idée de bricolage, dont « la règle du jeu est de toujours s'arranger avec les "moyens du bord" » (Levi Strauss, 1990, p.31). On trouve cette idée de façon plus systématisée dans la sociologie du quotidien de Michel de Certeau, lorsqu'il s'agit « d'exhumer les formes subreptices que prend la créativité dispersée, tactique et bricoleuse »⁴⁸ (Certeau, 1990, p.40).

La tactique permet donc de caractériser des « libertés » d'action en différenciant les acteurs « faibles » des acteurs « forts ».

A ce titre, la production de la ville ou encore les politiques de l'agriculture urbaine à Metro Manila caractérisent des stratégies, c'est-à-dire une formulation et des pratiques qui sont propres aux « acteurs organisationnels » et aux lieux de projet. L'expression « acteurs organisationnels » est choisie pour désigner les acteurs institutionnels et les acteurs de la société civile qui s'institutionnalisent. De leur côté, les pratiques des habitants engagés dans l'agriculture urbaine familiale définissent des tactiques comme pratiques urbaines amorcées dans les interstices d'espaces et de jeux d'acteurs. Les tactiques signalent les compétences multiples et la créativité des habitants, et sont des ressorts de résilience face à un faisceau de vulnérabilités.

Enfin, positionner le cadrage conceptuel sur les tactiques permet d'aborder les populations vulnérables sous un angle qui les envisage en dehors et au-delà de leur pauvreté, position nécessaire pour évacuer certaines difficultés et défis méthodologiques de l'enquête de terrain.

⁴⁵ Comme expliqué plus loin, il s'agit d'un des principaux sites de l'étude localisé dans le centre de Manila où les habitants, au début des années 1990, vivaient sur l'une des plus grandes décharges urbaines de la planète, subsistant de la collecte et du tri des déchets (l'activité est dite de *scavenging*).

⁴⁶ Dans une quête de l'inventivité du corps social, Michel de Certeau considère que la créativité des acteurs constitue la modalité de détournement des systèmes de contrôle (Dosse, 2002).

⁴⁷ Michel de Certeau s'est positionné à distance des critiques marxistes des sociétés libérales (et notamment d'Henry Lefebvre) en amorçant une réflexion sur l'agir dans la quotidienneté. Dans une quête de l'inventivité du corps social, il considère alors que la créativité des acteurs constitue la modalité de détournement des systèmes de contrôle (Dosse, 2002).

⁴⁸ Michel de Certeau (1990) part de l'hypothèse qu'il existe des pratiques culturelles alternatives face aux industries de la culture de masse, dans le contexte de la société de consommation, pour aboutir à une théorie des pratiques de l'habitant dans son quotidien.

3. Tactiques d'engagement des familles dans l'agriculture urbaine à Metro Manila

Les tactiques d'engagement des familles dans l'agriculture urbaine renvoient aux modalités de captation des ressources dans l'espace et au sein de différents lieux, par la mobilisation d'un système relationnel surtout non formel. La déclinaison des tactiques, en fonction des moments clefs de l'engagement des familles dans l'agriculture urbaine, demande toutefois à être explicitée.

3.1. Définir les tactiques d'engagement des familles dans l'agriculture urbaine : modalités de captation des ressources

La thèse s'inscrit dans le sillon des recherches urbaines sur les interstices urbains, centrées sur l'analyse des rapports de force socio-spatiaux qui s'affrontent pour la maîtrise de l'espace urbain. L'asymétrie de ces rapports met en jeu les acteurs dominants de la fabrique de la ville qui déploient des stratégies d'investissement de l'espace, au sein duquel les habitants, à travers leurs pratiques quotidiennes et leurs tactiques d'appropriation « se bricolent » des espaces de liberté (De Certeau, 1990). Ce savoir-faire habitant, cette créativité sont inaltérables. L'interstice est donc à la fois de la ville en suspens pour ce qui est de la stratégie des acteurs dominants et de la ville recréée depuis des tactiques de détournement.

Dans la ville dense de Metro Manila, l'engagement dans l'agriculture urbaine s'amorce depuis des tactiques d'accès à une terre cultivable comme ressource interstitielle, puis repose sur la mobilisation d'autres ressources – et donc tactiques – nécessaires à la production agricole et à l'existence. La localisation instable et aléatoire des interstices agricoles dans Metro Manila, ainsi que leur caractère non-formel, justifie d'autant plus le recours à la notion de tactique. Recourir à l'expression « non-formel » permet de caractériser l'ensemble des pratiques qui ne sont pas strictement formelles, c'est-à-dire les pratiques informelles et les « chevauchements entre formel et informel » (Jacquot, Sierra, Tadié, 2016). Les chapitres 4 et 5 reviendront en détail sur le caractère formel ou plutôt non formel de l'agriculture urbaine interstitielle à Metro Manila. Je précise d'ores et déjà qu'il existe une agriculture urbaine stratégique qui est déclinée de manière tout à fait formelle dans l'espace. Il existe aussi des moments de régulations formelles pour légitimer ou défendre une agriculture urbaine interstitielle caractérisée par des modes d'occupation plus ou moins informels. Comme on le verra, les ambiguïtés foncières suggèrent de repenser la rigidité de ce qui est considéré comme formel ou non.

Qui plus est, la notion de « tactique » se réfère aux pratiques habitantes de détournement de l'espace aménagé et de normes établies par la société, le gouvernement, et tout un ensemble d'acteurs qui agissent en surplomb de la vie quotidienne de l'habitant (de Certeau, 1990 ; Dosse, 2002 ; Petcou, Doina, 2005). Dans plusieurs travaux, la tactique est évoquée de manière plus ou moins explicite pour caractériser les pratiques avant-

gardistes de détournement artistiques d'interstices urbains, puis qui ont ensuite ouvert la voie à d'autres formes de détournement, notamment agricole (Nicolas Le Strat, 2007 ; Pallier, Ripault, 2008 ; Guillaud, 2009 ; Bautès, Reginensi ; 2008).

Dans le cadre de cette thèse, la notion de tactique est élargie à l'ensemble des pratiques de captation de ressources (ressources matérielles, système d'activités familial, système de relations, compétences) vers et depuis le lieu interstitiel : les tactiques d'accès au lieu interstitiel, puis toutes les autres tactiques amorcées depuis ce lieu interstitiel pour capter les ressources essentielles à l'agriculture urbaine.

L'hypothèse théorique formulée ici est la suivante :

- Considérer les tactiques permet d'articuler les dialectiques complexes entre compétences, réseaux et ressources. Les tactiques caractérisent les pratiques urbaines de mise en réseaux ou de mobilités qui - d'une manière plutôt non formelle - permettent la mobilisation de ressources ou d'un système de ressources, en mobilisant le réseau social souvent sur la base d'une expérience du lieu (en termes de pratiques et de représentations). Les tactiques constituent donc une « notion-outil » permettant de saisir les modes d'action et les formes de mobilisation de l'espace par les habitants, pour accéder à la ressource en situation plutôt non formelle.

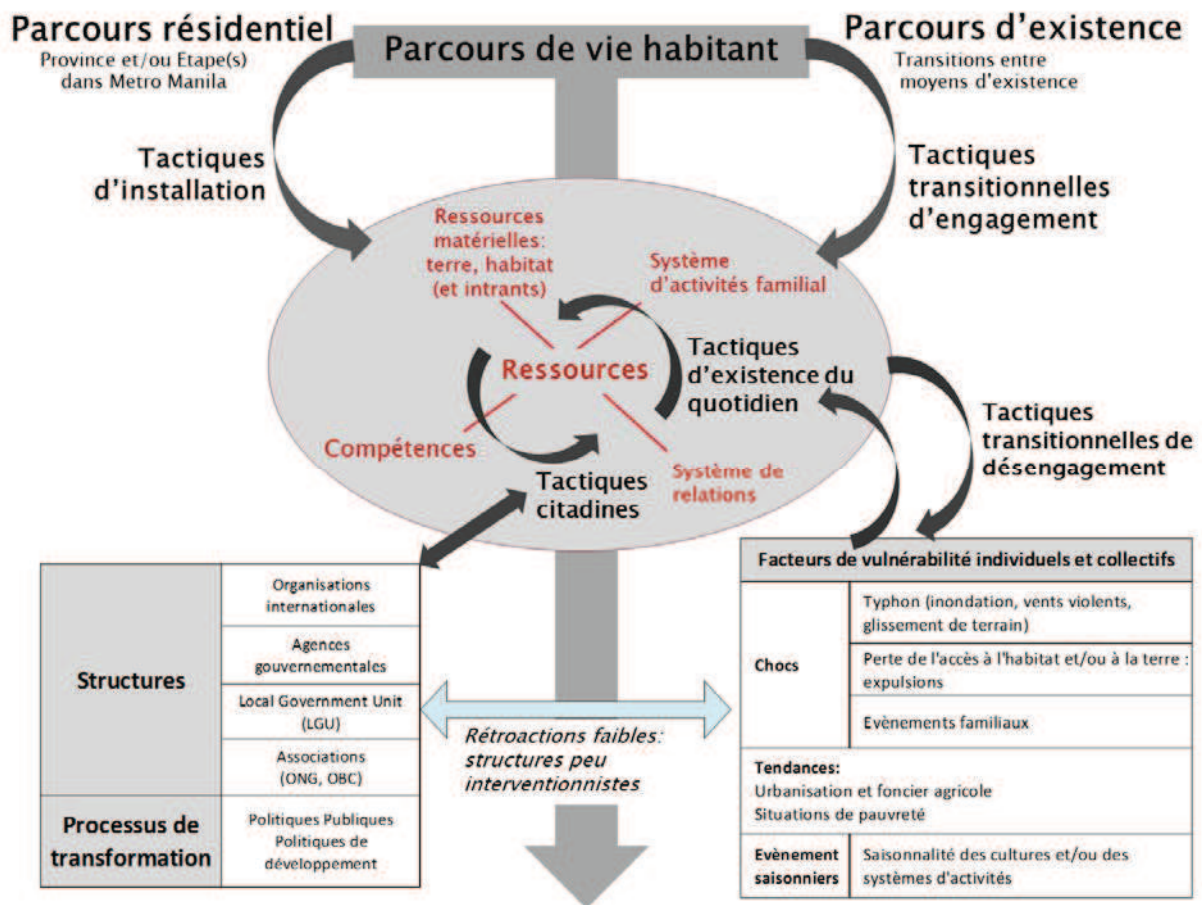
3.2. Décliner les tactiques d'engagement dans l'agriculture urbaine à Metro Manila : tactiques d'installation, tactiques d'existence et tactiques citadines

Mon objectif est de décliner le contenu de ces tactiques habitantes au travers des multiples pratiques d'accès, d'appropriation ou de détournement des ressources qui soutiennent l'engagement des familles dans l'agriculture urbaine. Tout au long du texte, les tactiques qualifient les modalités et les conditions d'accès aux ressources, c'est-à-dire les tactiques d'activation, de maintien ou de transition de ressource(s) dans l'espace ou entre espaces. L'hypothèse empirique formulée au regard des tactiques et de l'engagement des familles dans l'agriculture urbaine est la suivante :

- L'engagement des familles et des habitants dans l'agriculture urbaine s'appuie, dans un contexte plutôt non-formel, sur la combinaison de tactiques socio-spatiales, économiques et politiques pour accéder à l'espace et aux autres ressources de l'existence.

Il est pertinent de distinguer ces tactiques à partir des deux moments clés de l'engagement des familles dans l'agriculture urbaine : s'installer, puis vivre de l'agriculture urbaine dans la ville (Figure 4).

FIGURE 4. Les tactiques d'engagement de l'habitant dans l'agriculture urbaine le long de son parcours de vie



Réalisation : J. Tichit 2017

Les *tactiques d'installation* (Chapitre 5) permettent aux familles d'accéder à une terre agricole en ville. Elles se différencient selon les formes interstitielles de l'agriculture intra-urbaine, l'ancienneté de l'exploitation parallèlement à l'histoire agro-urbaine du site d'agriculture urbaine, les systèmes de relation engagés, ou encore selon les modes d'occupation des terres négociés avec les acteurs qui contrôlent le foncier.

Une fois installées, les familles mobilisent des *tactiques d'existence* pour « sécuriser » la précarité de leur établissement en ville, de leur logement et de l'agriculture urbaine comme moyen d'existence. Les tactiques transitionnelles d'existence (chapitre 6) permettent d'appréhender la manière dont l'engagement des familles dans l'agriculture urbaine conduit à une réorganisation de leurs modes d'habiter, autour de l'articulation habiter-cultiver, et à une réorganisation de leur système d'activité.

L'hypothèse que je formule ici est la suivante :

- La réorganisation des modes d'habiter et des systèmes d'activité induit par l'engagement des familles dans l'agriculture urbaine joue en faveur d' « un mieux vivre ».

Le mieux-vivre est appréhendé par :

(i) les situations de pauvreté des familles que je différencie à partir d'une approche de la qualité de vie. Celle-ci est définie par le discours des familles d'agriculteurs urbains, complétée d'une approche descriptive des « ressources tampons de la pauvreté des familles pauvres » à Metro Manila : le système d'activité familial, le logement et le voisinage (Moser, Mc LLwaine, 1997).

(ii) la compréhension du rôle dynamique de l'agriculture urbaine dans l'amélioration des situations de pauvreté des familles qui permet de distinguer des trajectoires de pauvreté ascendante ou stable, malgré un maintien de la précarité.

Les *tactiques citadines*, enfin, renvoient plus directement à la dimension politique de l'engagement des familles dans l'agriculture urbaine. Elles sont identifiées depuis la place et le rôle des acteurs organisationnels dans les systèmes de relation des familles, mais aussi du point de vue de la capacité des agriculteurs urbains à se mobiliser, voire revendiquer un droit à la ville. On peut supposer que les tactiques citadines des agriculteurs urbains sont susceptibles d'émerger de tactiques d'appropriation collective qui construisent le socle habiter-cultiver.

CONCLUSION DU CHAPITRE 1

Le champ de la géographie sociale mobilisé dans le cadre théorique de cette thèse permet de mettre en perspective la dimension spatio-temporelle, la dimension socio-spatiale et la dimension politico-territoriale des pratiques agricoles en ville.

La démarche de recherche envisage une approche spatialisée et dynamique des habitants pratiquant l'agriculture urbaine, conçue autour de l'articulation entre habiter et cultiver. L'analyse croise une lecture des dynamiques urbaines avec celle des pratiques sociales d'appropriation de l'espace.

La proposition théorique autour de l'engagement de l'habitant dans l'agriculture urbaine conduit à resituer les tactiques socio-spatiales des habitants dans des logiques d'établissement et de maintien de pratiques agricoles en milieu urbain, tout en prenant la mesure de la place qu'occupe cette agriculture urbaine dans les parcours de vie des habitants.

L'engagement de l'habitant et de la famille dans une agriculture intra-urbaine dans la métropole de Manila passe par la mise en œuvre de pratiques urbaines et tactiques spécifiques, visant la mobilisation et l'appropriation de ressources essentielles à la production agricole et à l'existence, dans un contexte de forte vulnérabilité sociale et un espace urbain particulièrement contraint.

Il s'agit maintenant d'envisager les implications de cette démarche de recherche – en particulier le fait de travailler sur des espaces interstitiels - sur la méthodologie et l'enquête de terrain.

METHODOLOGIE D'UNE RECHERCHE EMPIRIQUE, QUALITATIVE ET INDUCTIVE EN « TERRAIN SENSIBLE »

« (...) il s'agit de découvrir les « structures sous-jacentes » des croyances, des rites ou des relations sociales qui, sur le terrain, se présentent le plus souvent à plat et dans le désordre. »

(Michel Agier, 2013, p. 54)

La démarche de recherche est empirique ; elle repose sur la collecte de données de terrain principalement qualitatives, qui vont permettre l'interprétation anthropo-géographique des mécanismes et des processus socio-spatiaux qui participent à l'engagement des habitants dans des pratiques d'agriculture urbaine à Metro Manila. La méthodologie de la recherche est conçue depuis les deux enjeux essentiels de la recherche : localiser l'agriculture intra-urbaine dans Metro Manila et accéder à l'échelle habitante et familiale appelée par la problématique de recherche. Il s'agit d'aboutir à une spatialisation « fiable » des données, de pouvoir renseigner les phénomènes dans le temps et d'identifier les systèmes d'acteurs et les réseaux d'habitants. La méthode est conçue à partir d'une pluralité d'outils, certains « classiques » de la géographie et des sciences sociales, d'autres construits en situation. Il s'agit de concevoir un protocole d'enquête par induction dans la complexité et l'épaisseur des dynamiques socio-spatiales qui animent la société métropolitaine philippine au quotidien.

La méthode de recherche repose principalement sur l'observation (directe et participative) et sur des enquêtes par entretien. Ces deux outils sont essentiels pour construire une « géographie du quotidien », dont l'objet est d'étudier l'espace des pratiques des gens ordinaires, à une échelle microsociale et dans la quotidienneté (Rigg, 2007). La méthodologie implique l'immersion du chercheur dans le quotidien des populations étudiées, dans l'objectif d'atteindre les « micro-échelles de la vie quotidienne » pour « saisir les arts de faire spatiaux » des individus (Lussault M., 2000, p. 18). L'enquête par entretien permet le recueil de données biographiques nécessaires à une approche diachronique et la reconstitution des parcours de vie des familles.

Le choix d'un terrain à Metro Manila relève d'un pari tout autant personnel que scientifique. Très peu de recherches françaises sont conduites sur les Philippines qui, de près ou de loin, constitue un terrain d'enquête où l'accès aux habitants est difficile et surtout très chronophage. Les slums et les quartiers pauvres de Metro Manila constituent des terrains caractéristiques de « grandes villes du Sud », marqués par l'insécurité et la violence urbaine, dans un environnement métropolitain d'Asie du sud-est extrêmement dense, où la majorité de la population vit aux frontières de la pauvreté et une part considérable se situent aux frontières de la misère. De fait, sur ce type de « terrain sensible », les questions méthodologiques et éthiques se posent d'emblée avec acuité

(Bouillon, Fresia 2006). L'ensemble du protocole d'enquête a été revu, puis ajusté à mesure de ma confrontation au terrain, à des situations urbaines d'extrême pauvreté, d'insécurité latente et, de manière générale, aux difficultés d'accès aux populations. Les aspects difficiles de l'enquête sont à relativiser au regard de l'importance de la convivialité aux Philippines, laquelle a été une des très grandes surprises du terrain. La radicale bonne humeur des Philippins, ainsi que leur immense serviabilité, leur passion et leur curiosité à accueillir les étrangers, ont été des privilèges importants au bénéfice de l'enquête⁴⁹. Je peux dire aussi que ma position de femme a rendu l'accueil encore plus chaleureux⁵⁰.

Encadré 9. Chronogramme de l'enquête de terrain (2011-2014)

Les trois premières années du doctorat (de 2011 à 2014) ont été dédiées au recueil de données de terrain selon trois grandes périodes.

La première étape a été préparatoire (6 mois : d'octobre 2011 à mars 2012) et a consisté à mettre en place une méthode d'identification de l'agriculture intra-urbaine sur imagerie et à amorcer des contacts, par mail, auprès des acteurs investis sur la question aux Philippines. La thèse ne s'inscrivait alors dans aucun partenariat institutionnel préétabli.

La deuxième étape est constituée par une enquête exploratoire (2 mois : de mai à juin 2012) qui a permis de confronter les présomptions du cadre théorique de la recherche, de lancer une série d'entretiens auprès d'« acteurs organisationnels » et d'habitants et de sélectionner des sites d'enquête.

La troisième étape a visé la conduite des entretiens auprès des familles d'agriculteurs urbains en mettant en place une stratégie d'accès durable aux familles. Cette stratégie mobilise en particulier plusieurs périodes d'observation participante. L'enquête auprès des acteurs organisationnels s'est poursuivie. Cette étape, cœur de l'enquête, est réalisée en deux phases de terrain (18 mois : de novembre 2012 à septembre 2013, puis de mars à septembre 2014). Le dernier séjour a permis de systématiser et de compléter la démarche d'enquête auprès des familles, afin de signer le retour de l'habitant dans la démarche de recherche.

⁴⁹ L'enquête suit le rythme du terrain. Le rythme culturel de la journée aux Philippines oblige à respecter la place des collations (parfois un déjeuner à 10h, un *lunch* à midi et la *merienda* dans l'après-midi) lors de visites ou de journées d'enquête. En dehors de ces temps de repos, tout est mouvement.

⁵⁰ Le statut de « femme blanche » suscite toujours un bon accueil, à la différence de la position de l'« homme blanc », parfois moins bien accueillie aux Philippines (d'après des échanges et discussions avec d'autres expatriés et touristes étrangers). Le fait d'être une femme, c'est éviter tout soupçon relatif au tourisme sexuel. Avant qu'il ne retire ses propos, un ambassadeur américain aux Philippines déclarait que le tourisme sexuel est l'unique motif de séjour aux Philippines pour au moins 40% des étrangers masculins (Inquirer, 22/09/2011). La prostitution engage 800 000 personnes, dont la moitié serait mineur, ce qui fait des Philippines le 4^{ème} pays dans le monde concernant le nombre d'enfants prostitués (Soco-Carreón, in Handbook Philippines, p. 195). Le phénomène dépasse désormais largement l'ampleur de la prostitution en Thaïlande, où le gouvernement a pris des mesures ces vingt dernières années pour lutter contre la pédophilie et changer l'image du pays. Par contre, aux Philippines, la prostitution rime avec la corruption de la police et la complaisance des gouvernements successifs qui laissent la prostitution devenir un atout touristique. L'histoire de la prostitution commence avec l'établissement des premiers colons espagnols et des commerçants chinois au 16^{ème} siècle. La colonisation américaine, puis le maintien d'une présence militaire américaine à Subic Bay, n'ont fait qu'accroître l'exploitation. Au nord de Metro Manila, la ville d'Angeles City est devenue un des plus grands pôles de prostitution de la planète.

Ce chapitre envisage de retranscrire simultanément les étapes clefs de l'accès aux populations habitantes et les efforts de compréhension de mon terrain de recherche. L'organisation du chapitre découle des trois principales entrées de la méthodologie de recherche : l'identification de l'agriculture intra-urbaine, le volet d'enquête auprès d'acteurs organisationnels et le virage anthropologique amorcé par l'enquête famille. La méthodologie repose sur une pluralité d'outils. L'objectif de la méthodologie est d'articuler l'enquête par entretiens, principal outil de la méthode aux autres outils de recueil de données : plusieurs périodes d'observation participante, des relevés de terrain, des entretiens exploratoires auprès d'autres acteurs, la collecte de données cartographiques et statistiques (Tableau 1).

TABLEAU 1. Synthèse de la méthodologie de l'enquête

Julia Tichit, 2017

		Objectifs de recherche	Données	Modes de collecte	Modes d'interprétation
Différentes approches de l'Agriculture Urbaine	(1) Un interstice du processus de métropolisation	La localisation des espaces et des lieux d'agriculture intra-urbaine dans Metro Manila Le fonctionnement socio-spatial de l'activité agricole urbaine L'inscription de l'agriculture urbaine comme "lieu en train de se faire" et la reconstitution de la géohistoire des sites agricoles dans le processus de fabrique de la ville	Cartes et images disponibles : - Google Earth (2002-2015) - Philippines Geoportal - Wikimapia (2.0) - Photos aériennes et Cartes éditées par la NAMRIA en 2008 au 1/10000 ^e (Manila North et les quartiers sur le lac à Taguig)	Outils en ligne Achat auprès de la NAMRIA	Analyse du "paysage agro-urbain": - morphologie urbaine - paysage agraire, notamment techniques et systèmes de culture
			Bibliographie sur l'histoire urbaine de Smokey Mountain et de Taguig	Les collections des départements de Géographie, d'Architecture, de Sociologie, d'économie, de Développement communautaire de l'université UP Diliman	
			Relevés de paysage	Observation déambulatoire sur le terrain Visites de sites de projet d'Agriculture Urbaine	
			Mémoire habitante de l'histoire urbaine par entretien avec des habitants anciennement installés	Enquête famille	
	(2) Un outil de développement	Les modes de participation de l'habitant dans les politiques de l'AU à Metro Manila Les modes de soutiens institutionnels et organisationnels aux agriculteurs urbains et les politiques sociales mises en œuvre à l'échelle du quartier	Entretiens semi-dirigés d'un panel d'acteurs organisationnels	Identification des acteurs de l'AU aux Philippines par le web et prise de contact par mail	Analyse de discours et du système d'acteurs de l'agriculture urbaine à Metro Manila: - configuration de réseaux d'acteurs par projet - Référentiels (objectifs et enjeux) des politiques de l'agriculture urbaine - Représentations de l'agriculture urbaine de plein champ chez les acteurs organisationnels
			Documents de projets et rapports d'évaluation	Soutien du Cirad Enquête par réseautage Observation participante	
	(3) Une pratique habitante spontanée	Les tactiques d'installation des familles dans l'agriculture urbaine	Entretiens par récit de vie auprès des familles d'agriculteurs urbains	Enquête itinérante avec interprète sur les sites d'agriculture urbaine familiale Méthode de suivi de familles	Analyse des pratiques habitantes: - pratiques agricoles - pratiques urbaines (mobilité et réseaux)
			Bibliographie sur les slums dans les pays du Sud et les pratiques urbaines informelles (Nord et Sud)	Les collections de l'Université de Montpellier 3, de l'INALCO, de UP Diliman et articles en ligne.	
			Bibliographie sur l'agriculture urbaine (Nord et Sud)	Articles en ligne (CRDI, Ruaf, etc.)	
	(4) Une activité de la pauvreté urbaine	La place de l'agriculture urbaine dans les parcours d'existence et les systèmes d'activités des familles L'engagement citoyen des agriculteurs urbains	Relevés d'observation sur l'habiter en slum et sur l'habiter dans la rue à Metro Manila et en Province	Observation participante en volontariat avec les ONG Enfance Fondation et Asmae à Tondo (Manila) et Bacoar City (Cavite) Observation de l'espace public	Analyse des représentations et des perceptions habitantes: - des conditions de vie et du mode d'existence dans le temps - du politique et du futur Interprétation des parcours de vie (parcours résidentiel et parcours d'existence) par entrées de recherche sur des variables sélectionnées: recherche de séquences récurrentes chez les familles, puis par sites d'enquête et sur critères socio-économiques de conduite de l'exploitation agricole
			Statistiques métropolitaines sur la pauvreté	Collecte auprès de National Statistics Office, Philippines Statistics Authority et Asian Bank Development	
			Revue de presse sur les entrées pauvreté, expulsions et démolitions des slums (1980-2015)	Collecte auprès de l'ONG UPA Collecte personnelle dans la presse nationale quotidienne (Inquirer, Philippines Star, Manila Times)	

1. Repérage « exploration » de l'agriculture intra-urbaine dans Metro Manila : des allers-retours entre bibliographie, images et terrain

Etudier l'agriculture intra-urbaine, c'est étudier une activité parmi les « plus éphémères et les moins visibles » (Agier, 2013, p.40). La première gageure de cette recherche est donc de mettre en place une méthode de repérage des lieux de l'agriculture intra-urbaine dans Metro Manila. Pour identifier les pratiques agricoles intra-urbaines inscrites sur de micro-espaces urbains, il a fallu croiser plusieurs outils de lecture de l'espace et des morphologies urbaines (la synthèse cartographique de ce repérage est dressée dans la Carte 6 en chapitre 3).

Des outils classiques, comme la lecture des usages du sol sur image Google Earth et le sondage bibliographique, m'ont permis de faire un premier repérage de l'agriculture urbaine. L'évolution rapide du paysage métropolitain et l'invisibilité de l'agriculture intra-urbaine appelaient de toute évidence des outils qualitatifs complémentaires depuis le terrain d'enquête. Les observations et enquêtes de terrain ont permis de valider ou d'invalidier les sites d'agriculture urbaine pressentis d'après les deux premières méthodes de repérage et aussi de compléter avec d'autres sites qui n'avaient pas été identifiés.

1.1. Parcelles cultivées en plein-champ dans Metro Manila

Le repérage de l'agriculture urbaine sur les images Google Earth est complété et corrigé par des outils d'enquête complémentaires mis en œuvre sur le terrain (quelques illustrations en annexe 5). Les services de cartographie de Google Earth proposent un assemblage de photographies aériennes et satellitaires disponibles sur l'ensemble de l'espace métropolitain de Metro Manila.

Les parcelles « visiblement » cultivées sur Google Earth

Tout d'abord, j'ai effectué un brossage minutieux des images Google Earth de Metro Manila afin de dresser un inventaire des espaces « visiblement » cultivés dans l'espace urbain. La méthode de discrétisation repose sur un critère paysager, le dessin de parcelles ou de planches de cultures, et la stabilité des formes agraires dans le temps, en comparant les images Google Earth disponibles entre 2004 et 2012.

De cette manière, j'ai pu identifier des espaces agricoles principalement localisés aux frontières du territoire métropolitain ainsi que des enclaves disséminées dans le tissu urbain :

- Au sud-est de la métropole, à proximité des rives du lac Laguna et dans la ville de Taguig, se trouvent les espaces agricoles les plus vastes de la métropole.
- A l'est de la métropole, on observe des espaces agricoles le long de la Marikina River à la limite de la ville de Marikina. Cependant, cette agriculture ne se densifie qu'en sortant de Metro Manila.
- Au Sud de Metro Manila, j'ai repéré quelques parcelles enclavées dans le quartier Moonwalk à Parañaque et une zone agricole plus vaste sur la frontière administrative de Metro Manila entre les villes de Las Piñas et Bacoor. Ces deux zones sont en cours de lotissement.
- Au Nord de Metro Manila, j'ai repéré de petites enclaves agricoles dans la ville de Valenzuela, dans les quartiers de Maysan et Lawang Bato.
- A l'ouest de Metro Manila, le long de la baie, on observe une très vaste zone dédiée à la pisciculture dans les villes de Navotas et Malabon. Il faut ici admettre que les bassins de pêche avaient d'abord fait l'objet d'erreurs de lecture, puisqu'ils avaient été identifiés à tort comme des espaces maraîchers depuis les images satellite (même découpage des parcelles et couleur similaire, mais pas de planches de culture).
- Hors Metro Manila, vers le sud, on observe un espace périurbain déjà saturé par le processus d'urbanisation, tandis que vers le nord, des espaces agricoles sont repérables dans les villes de Meycauyan (dans les quartiers Puntunin et Lawa) et de San Jose del Monte où des rizières terrassées sont en cours d'urbanisation par un projet de lotissement à bas coût. Le projet résidentiel s'est établi en priorité sur les parties les plus élevées de l'espace agricole. Il est très peu envisageable que l'agriculture se maintienne sur les bas-fonds compte tenu des nouvelles conditions environnementales ; en particulier, la pollution des eaux de ruissellement est très peu favorable à la riziculture (chapitre 3). De manière générale, c'est l'ensemble de la province de Bulacan qui est sujette au développement urbain depuis les années 2010.

Il faut reconnaître, d'une part, que la méthode de repérage des zones agricoles a été laborieuse, car les parcelles se situent dans les dents creuses d'un espace urbain caractérisé par une grande hétérogénéité de modes d'utilisation du sol. Metro Manila est une juxtaposition chaotique de quartiers résidentiels, commerciaux et industriels et de « zones sous-intégrées » (Charras, Franck, Lancret, 2002, p.212). D'autre part, l'interprétation de l'usage du sol sur images est sujette à des erreurs d'interprétation. Il est difficile d'arbitrer sur la qualité agricole des parcelles, entre les dents creuses, les déprises agricoles ou les lots en cours de viabilisation, en particulier sur des dynamiques de changement de l'espace métropolitain très rapides. En effet, la géomorphologie agraire des parcelles subsiste plusieurs années après l'enfrichement.

Stabiliser le repérage des parcelles « effectivement » cultivées depuis le terrain

De manière à pallier ces difficultés méthodologiques, des outils complémentaires de repérage des sites d'agriculture urbaine sont élaborés sur le terrain.

J'ai réalisé des sessions d'observation déambulatoire en marchant, en moto et en *tricycle*, pour confirmer la présence d'agriculture urbaine sur le rivage lacustre de la métropole à Taguig et en sortant de Metro Manila, le long du rivage de la ville de Cainta. Ces sessions m'ont permis d'observer différentes pratiques agricoles - horticulture, pêche, micro-élevage itinérant dans les friches et les déprises (caprin, bovin) et récolte de fourrage (pour les chevaux des *calesa* des quartiers touristiques de Manila) – et d'évaluer aussi l'ampleur des déprises agricoles par rapport aux surfaces cultivées sur les images Google Earth. Cette phase d'observation et de relevés de terrain a permis de conclure que le repérage sur image surévalue les espaces dédiés à l'agriculture urbaine. Sur le terrain, tous les espaces agricoles s'étaient rétractés face à l'avancée du front urbain. Le processus d'urbanisation est extrêmement rapide⁵¹, nourri par l'intensité des investissements dans la construction désormais reportés sur les fronts urbains, comme à Taguig. A l'heure où cette thèse est écrite, plusieurs familles enquêtées ont déjà perdu l'accès à leur terre.



PHOTO 1. La décharge de Smokey Mountain avant sa fermeture en 1995

Georg Gerster (*PPS Correspondence*, au début des années 1990). Photo utilisée par Divine Word College, une académie de théologie américaine :
[URL] : <https://www.dwci.edu/Blog/November-2008/Why--Smokey-Mountain--.aspx>

Au début des années 1990, environ 20 000 personnes habitent autour de la décharge pour vivre du tri des déchets.

Les rencontres et les discussions informelles ont joué un rôle décisif pour identifier d'autres formes d'agriculture urbaine, comme ce fût le cas pour les zones cultivées sur la décharge en friche de Smokey Mountain à Manila (Photo 1). Il est difficile de repérer les pratiques agricoles de Smokey Mountain depuis les images Google Earth, tant l'inscription urbaine de l'agriculture y est inattendue et la géométrie des parcelles irrégulière. Par ailleurs, au lancement de l'enquête, aucun des acteurs organisationnels⁵² engagés sur les politiques de l'agriculture urbaine à Metro Manila n'a mentionné ce site d'enquête potentiel. C'est un soir, dans un bar bohème de Malate, que j'ai rencontré les activistes

⁵¹ Le foncier demeure un secteur protégé pour les investisseurs philippins. Ce protectionnisme semble nourrir une « bulle spéculative dans le secteur la construction », alors qu'une vacance relativement élevée affecte tous les immeubles de la métropole.

⁵² Je renvoie à l'encadré 8 du chapitre 1 concernant l'usage de l'expression acteurs organisationnels.

Raoul Celdran et Julia Nebrija qui, tous deux engagés sur les enjeux de développement social urbain à Metro Manila, avaient connaissance de l'existence d'agriculture urbaine sur l'ancienne décharge. Smokey Mountain, littéralement « montagne fumante », a été le site de stockage des déchets de la métropole pendant plus de quarante ans. Laisseée en friche à partir de 1996, cette véritable montagne de matières décomposées est devenue un foyer d'agriculture urbaine au cœur de Tondo, le quartier paupérisé le plus vaste de la métropole.

De même, c'est grâce au militant écologiste et conférencier Reuben Muni, que j'ai été renseignée sur les pratiques agricoles conduites par des habitants dans et autour du campus universitaire de l'University of the Philippines Diliman à Quezon City. Le repérage de formes « résurgentes » d'agriculture urbaine (voir chapitre 4), dont la complexité de l'inscription urbaine ne répond pas aux critères paysagers classiques du repérage sur image, a donc nécessité la connexion à des réseaux alternatifs de la société civile.

1.2. Les projets d'Agriculture Urbaine « visibles » sur le web

Ce volet d'enquête commence en amont du terrain, par un travail de recensement bibliographique sur le thème de l'agriculture urbaine à Metro Manila. J'ai rassemblé, grâce au web, un corpus d'articles et de documents de projets, publiés entre 1982 et 2009. Les principales informations (le contexte des projets/des recherches de terrain, les acteurs parties-prenantes, les référentiels mobilisés et les temporalités des pratiques) sont extraites et organisées dans une base de données. La méthode permet d'identifier les acteurs organisationnels qui sont intervenus de manière récurrente pour soutenir l'agriculture urbaine aux Philippines. Ces acteurs constituent le premier carnet de contacts pour amorcer le terrain (sur l'amorce des réseaux de contacts, Figure 5, p.87) :

- L'Urban Agriculture Program est une politique nationale en faveur de la diffusion de pratiques agricoles biologiques hors-sol dans les centres urbains du pays. Le programme est conduit depuis 1998, sous l'égide du Ministère de l'Agriculture et il est mis en œuvre de manière prioritaire à Metro Manila, par l'équipe des services déconcentrés du Ministère de l'Agriculture (Department of Agriculture Region 4A). Cependant, les tentatives de prise de contact à distance ont échoué face à l'impossibilité d'identifier un interlocuteur (le rédacteur des documents de projet est anonyme et les coordonnées de courrier électronique fournies par l'AVRDC étaient invalides ou sans réponse).
- Le World Vegetable Research and Development Center (AVRDC) est un centre de recherche international, créé en 1971 et basé à Taiwan, qui conduit des projets de recherche et de développement pour promouvoir la production et la consommation de légumes dans le cadre de problématiques liées à la pauvreté et à l'insécurité alimentaire dans les pays du Sud. Aux Philippines, l'AVRDC a conduit le Peri-Vegetable Project, qui a abouti en 2001 à une étude monographique sur le rôle de l'agriculture urbaine et périurbaine dans l'approvisionnement alimentaire de Metro Manila (Ali, Porciuncula, 2001). L'étude repose sur une batterie de

questionnaires adressés à des agriculteurs urbains à Taguig, à Quezon City et à Muntinlupa. Toutefois, d'après la lecture d'images, les espaces agricoles de ces deux dernières villes ont cédé la place à du lotissement résidentiel entre 2005 et 2010. Il n'a pas été possible de récolter plus d'informations sur la teneur de ce projet de recherche : « Le AVRDC *Peri-Vegetable Project* aux Philippines s'est terminé il y a plusieurs années et nous n'avons pas de projet actuellement en cours à Metro Manila » (Robert J. Holmer, Directeur régional de l'AVRDC, réponse mail du 23/11/2011, traduction libre).

- L'International Potato Center (CIP), créé en 1971 et basé à Lima, est un centre de recherche sur le développement engagé sur les problèmes de la faim, de pauvreté et des dégradations environnementales dans les pays du Sud. Le CIP a conduit un programme de coordination⁵³ des politiques publiques de l'agriculture urbaine aux Philippines. Cependant, l'enquête ici aussi se heurte à une impasse : « le programme a été complété il y a environ 2 ans [2010], et j'ai moi-même migré vers d'autres domaines de recherche » (Dindo Campilan, CIP, réponse mail du 18/01/2012, traduction libre). Le CIP participe au Groupe Consultatif pour la Recherche Agricole Internationale (CGIAR)⁵⁴, avec l'Institut international de Recherche sur le Riz (IRRI), qui est basé à Los Baños, au sud de Metro Manila. L'IRRI est souvent considéré comme le premier centre de recherche sur le riz dans le monde.
- Le projet BIOTECH de la Rizal Technological University (RTU), basée à Mandaluyong (Metro Manila), est un projet de recherche-développement soutenu par la FAO, en faveur de la diffusion de pratiques agricoles hors-sol dans les quartiers de Metro Manila. Les prises de contact aboutissent auprès de la petite équipe qui chapote le projet sous la direction de Norberto Bautista et Jovita Anit.

Il est indispensable de confronter les données bibliographiques de l'agriculture urbaine au terrain pour les actualiser. Une des premières limites rencontrées résidaient dans l'obsolescence des données récoltées. Lors de l'amorce de l'enquête, de nombreux projets étaient déjà achevés et leurs interlocuteurs, bien souvent des consultants étrangers, avaient quitté les Philippines. Ceci soulève la question générale du suivi des programmes initiés par les organisations internationales.

En outre, le repérage de l'agriculture urbaine sur corpus de documents a fourni une base de données qui surreprésente les pratiques de projet et qui a tendance à passer sous silence les initiatives strictement habitantes. La base de données est par ailleurs très incomplète, puisque l'enquête de terrain permet d'identifier une multitude d'autres projets locaux et de sites d'Agriculture Urbaine multi-localisés à travers la métropole et aux portes de Metro Manila, dans des quartiers de relogement pour des habitants expulsés des slums.

⁵³ Le programme est dénommé CIP UPward CGIAR URban Harvest.

⁵⁴ Le CGIAR a été créé en 1971 et est financé par la Banque Mondiale. Il s'agit d'un partenariat à l'échelle internationale entre des bailleurs de fonds et des organismes de recherche – 15 centres de recherche sont rattachés à travers le monde - engagés sur la question du développement durable.

1.3. Sélection des sites de l'enquête de terrain

Malgré les difficultés énoncées, les allers-retours entre outils (bibliographie, images et terrain) ont permis de recueillir les multiples facettes de l'agriculture urbaine à Metro Manila. Dans le cadre de cette thèse, seules les pratiques d'horticulture maraîchère (légumes, plantes tropicales pour la consommation et fruits) et de riziculture ont été retenues dans l'analyse⁵⁵. Ces pratiques agricoles sont animées par des techniques et des savoir-faire agricoles très divers, mais la principale distinction s'opère entre plein champ et hors-sol. Il s'agit donc de représenter cette diversité au sein des sites enquêtés. Cependant, deux facteurs ont obligé à reconsidérer le nombre de sites d'enquête. D'une part, les déplacements dans Metro Manila se sont avérés chronophages et éprouvants. D'autre part, l'accès aux sites de l'agriculture urbaine de plein-champs a été rendu particulièrement difficile du fait de la mauvaise connaissance de ces pratiques par la majorité des acteurs métropolitains, dont les représentations spatiales sont obsolètes ou erronées (voir section 3).

Des sites d'enquête différenciées par les techniques agricoles (agriculture urbaine de plein-champ et agriculture urbaine hors-sol)

L'enquête de terrain est conduite à la fois sur des sites d'agriculture urbaine hors-sol portés par des acteurs organisationnels et sur des sites d'agriculture urbaine de plein champ développée par de petites exploitations familiales caractérisées par des systèmes de cultures variés (maraîchage et riziculture).

Parmi les espaces de l'agriculture urbaine de plein-champ, les sites retenus pour l'enquête sont les plus représentatifs en termes de superficie et les plus pertinents au regard de la complexité de leur insertion intra-urbaine et des faisceaux d'enjeux sociaux qui les animent. J'ai choisi de travailler en profondeur, et de façon croisée, le site d'agriculture de Smokey Mountain (une emprise interstitielle de 9 hectares) et les sites d'agriculture fragmentée à Taguig (six emprises interstitielles d'environ 98 hectares)⁵⁶ (Carte 4).

L'objectif est d'envisager la comparaison entre les dynamiques familiales d'engagement d'une agriculture urbaine résurgente à Smokey Mountain et d'une agriculture urbaine surtout résiduelle et en déclin à Taguig.

⁵⁵ Je note l'importance de l'élevage de poulets à travers la ville (dont une grande partie se dédie à la sélection de coqs pour les combats) et des pratiques de pêche à des échelles très contrastées (dans la baie de Manila, dans le lac Laguna et dans certaines rivières urbaines). J'ai observé de manière très éparse et isolée des chèvres et des bovins. Je suppose que l'élevage de porc est permis de manière isolée et intégrée à l'habitat (élevage de cour d'un animal).

⁵⁶ Après le repérage des emprises, j'ai évalué leurs superficies à partir des données KML produits dans Google Earth.

CARTE 4. Les sites d'agriculture urbaine de plein champ enquêtés dans Metro Manila

Source : J. Tichit, 2017



Les emprises d'agriculture urbaine sur les espaces côtiers de Taguig constituent les reliquats d'un ancien front rizicole et maraîcher pris en étau entre le front urbain et le lac. Cependant, le statut des emprises est différencié au regard de l'urbanisation (Chapitre 3).

Le site atypique de Smokey Mountain est un espace agricole « produit par la ville et produit de la ville », puisque des habitants se sont installés sur la décharge en friche pour cultiver, selon un processus de réappropriation sociale de l'espace.

Le site d'agriculture urbaine du campus de UP Diliman (environ 4 hectares), à Quezon City, a constitué la zone test des guides d'entretiens par récit de vie habitant et familial. L'accès au campus est sécurisé et j'y ai conduit les entretiens avec Reuben Muni sociologue de formation qui a écrit sur l'agriculture urbaine à Metro Manila (Muni, 2008).

Visant à qualifier les dynamiques de l'engagement familial spontané dans l'agriculture urbaine, l'enquête est aussi conduite sur plusieurs projets de diffusion de l'agriculture urbaine hors-sol à Metro Manila et permet de différencier les dynamiques d'engagement des familles par voie organisationnelle.

L'enquête a été conduite sur huit sites d'agriculture urbaine de projet, jusqu'à atteindre un seuil de saturation faisant émerger des modèles de projet et de démarches participatives. Les sites sont multi-localisés dans quatre villes de Metro Manila et dans une ville limitrophe de la métropole⁵⁷.

J'ai retenu des projets aboutis, dont les interlocuteurs sont réactifs et qui s'appuient sur une participation habitante dynamique⁵⁸. L'enquête a retenu les deux initiatives les plus importantes de la ville de Quezon City qui se positionnent sur l'agriculture urbaine, au côté du Ministère de l'Agriculture. Les autres initiatives d'ampleur, portées par le Ministère, ont été enquêtées dans d'autres villes de Metro Manila. L'enquête a aussi retenu des projets moins visibles portés par des acteurs de la société civile, comme par exemple, une OBC très active ayant intégré un volet d'agriculture urbaine à un projet de développement communautaire (Buklod Tao, en dehors de Metro Manila) ou encore, des OBC de Tondo qui amorcent un intérêt pour l'agriculture urbaine. Je précise toutefois que les projets scolaires n'ont pas été enquêtés, alors que l'agriculture urbaine est un volet d'éducation à l'environnement, et fait l'objet de travaux pratiques dans la plupart des écoles élémentaires de Metro Manila et des Philippines en général.

Je considère avoir couvert à travers l'enquête (2011-2014) tous les types d'initiatives qui engagent des habitants à l'échelle du quartier et qui rayonnent à plusieurs échelles. On obtient en ce sens une géographie représentative des types d'acteurs, des sites et des projets de l'Agriculture Urbaine (Chapitre 4).

L'accès aux sites et aux acteurs au sein d'un espace urbain chaotique

La plus grande contrainte de l'enquête est constituée par l'inconfort de l'espace urbain et des transports, la pollution suffocante, la densité et l'intensité urbaine de Metro Manila caractérisée par un climat tropical humide. L'urbanisation diffuse, la juxtaposition des plans d'urbanisation, l'extrême densité des quartiers résidentiels et les effets de frontières et de fermeture entre quartiers génèrent un effet labyrinthe caractéristique de l'espace urbain philippin, qui impose des contraintes fortes à la circulation entre quartiers et des difficultés majeures de repérage. Il faut compter au moins 3h et jusqu'à

⁵⁷ Il s'agit de sites à Quezon City (Quezon Circle Memorial, barangay Payatas et barangay Holy Spirit), à Pasay City (le jardin toiture de l'immeuble de la station de correspondance LRT1-LRT2), à Manila (District de Baseco, Barangay Santa Ana), à Caloocan North (Barangay Bagong Silang) et en dehors de Metro Manila, à San Mateo (Barangay Banaba)

⁵⁸ Le temps de l'enquête limite la construction de la représentativité de l'échantillon de sites de projet : il est inconcevable de positionner les sites retenus par rapport à la multitude de barangays et de CBO de Metro Manila engagés dans un programme d'Agriculture Urbaine, en particulier à Quezon City où la superposition d'un programme ministériel et d'un programme municipal contribue à démultiplier les initiatives de quartier.

6h aller-retour⁵⁹ pour chaque déplacement de l'enquête, c'est-à-dire pour rejoindre à travers la métropole et quelques fois au-delà, les sièges d'organisations non gouvernementales, les ministères, les campus universitaires, etc. et accéder aux différents sites d'enquête de l'agriculture urbaine⁶⁰.



PHOTO 2. Gravier Paradise Gate : l'accès sud à Smokey Mountain

Julia Tichit, 2013

Smokey Mountain s'élève sur une vingtaine de mètres. Derrière les véhicules, on aperçoit le sentier taillé dans l'escarpement. Pour faciliter l'escalade, des paliers ont été fabriqués avec des sacs de jute remplis de matériaux. Après la pluie, le sentier devient boueux et très périlleux.

Généralement, une « *gate* » marque l'entrée d'un quartier par une arche ou un portique d'entrée. Bien que cet accès principal à Smokey Mountain soit nommé Paradise Gate, il n'y a pas de repère visuel qui signale dans le paysage l'entrée ou l'accès au « quartier » de Smokey Mountain. Si ce n'est les véhicules garés – au premier plan – qui participent au négoce du charbon de bois fabriqué sur la butte, il n'y a depuis le bas de la butte aucune visibilité des pratiques et des usages sur la butte.

⁵⁹ En ayant déployé plusieurs stratégies résidentielles à travers la métropole, j'ai observé que se rapprocher d'un site, ou des universités, éloigne automatiquement d'un autre site, Metro Manila étant caractérisée par sa multipolarisation. Il faut toujours jongler entre les moyens de transports publics et privés. Il y a seulement trois lignes de métro aérien, des centaines de lignes de *jeepneys* dont il faut comprendre les itinéraires et des lignes de navettes monospace *FX Express*. Les moyens de transports privés sont plus onéreux. Une course en taxi à travers la métropole coûte jusqu'à 8€. Les *tricycles* permettent de réaliser des déplacements entre quartiers pour 2€ maximum.

⁶⁰ Le terrain a imposé des déplacements nombreux sur des sites distants entre eux, vers les sièges des organisations enquêtées, vers des sites de projets ou d'intervention de ces organisations et vers les sites d'agriculture urbaine, dans les villes de Manila, Pasay, Mandaluyong, Quezon City, Caloocan City, Navotas, Taguig et en dehors de la métropole, dans les villes de San Mateo, de Bacoor City et de Dagatan (Région CALABARZON).

Pour accéder à Smokey Mountain depuis le centre de Manila, il faut emprunter une ligne du métro aérien et deux lignes de *jeepneys*⁶¹, pour un parcours d'une à deux heures selon les conditions du trafic routier. Le *jeepney* nous dépose le long de la Road 10 au cœur des bidonvilles les plus insalubres de Tondo. Il faut d'abord marcher le long du dédale de Katuparan, ses montagnes d'ordures laissés aux portes des *barangays* et les hordes d'enfants qui trient les déchets dans la puanteur et jouent dans les eaux croupies. Puis, à l'abri du soleil brûlant, on marche sous les arcades bancales des barres d'immeubles taudifiés, le long des *palinke* (petits primeurs), des petites épiceries et des drogueries. Enfin, en sortant du quartier de Katuparan vers le nord, on s'approche de l'immense profil de Smokey Mountain qui surgit le long de la voie rapide. Une fois arrivé au pied de la butte, il ne reste plus qu'à escalader l'escarpement instable taillé dans le flan de l'ancienne décharge (Photo 2).

L'accès à Taguig est plus long et aussi éprouvant. Il faut traverser toute la métropole d'ouest en est pour rejoindre les espaces du « no man's land » le long de Laguna Lake. Il faut emprunter trois lignes de *jeepneys*⁶² jusqu'au terminus et compléter le trajet en *tricycle* pour rejoindre le front du lac. A la fin de la journée, il est difficile de « s'extraire » des quartiers de marge de l'agriculture urbaine, de trouver un moyen de transport. Il faut attendre longtemps pour rencontrer un *tricycle*, puis négocier le tarif d'une course jusqu'à la station de *jeepneys* la plus proche. Ensuite, il faut à nouveau traverser la métropole paralysée pendant plusieurs heures, par les embouteillages cauchemardesques des fins de journée⁶³.

1.4. Relevés de « paysages agro-urbains »

L'agriculture intra-urbaine étant une imbrication de formes urbaines et de formes agraires, le cadre d'analyse requiert d'introduire une approche des « paysages agro-urbains » dans la méthode. Le paysage est un outil empirique pour approcher et décrire les pratiques sociales qui le génèrent en un lieu : il s'agit de considérer la socio-génèse du paysage, lequel récapitule la « collaboration entre le site et l'homme » (Lévi-Strauss, 2007, p.103). Introduire une entrée paysagère participe à l'ambition d'une « écriture de l'espace », dans le sens où « la géographie est une discipline qui vise à décrire et rendre compte avant de chercher à expliquer » (Soulard, 2014, p.11).

⁶¹ L'itinéraire est en métro aérien de Pedro Gil station à Doroteo Jose station, ensuite il faut emprunter un *jeepney* jusqu'à Anda Circle et de là, un autre *jeepney* et descendre au Pier 18.

⁶² L'itinéraire emprunte un premier *jeepney* de Pedro Gil (Manila) jusqu'à Guadalupe (Makati), puis un second jusqu'à Market Market (Taguig), et enfin un troisième jusqu'à atteindre le quartier de Santa Ana (Taguig).

⁶³ Metro Manila est souvent citée comme la ville la plus congestionnée au monde, enregistrant les pires bouchons et les temps de transport domicile-travail les plus longs de la planète (d'après les bases de données internationales de l'application de navigation GPS 2.0 Waze, CNN Philippines 01/10/2015). Lors de l'ouverture de la conférence de Paris sur le Climat aux Philippines, les débats prospectifs ont mis en exergue le fait que les embouteillages interrogent l'habitabilité même de la métropole, tant qu'aucune politique d'aménagement et de planification des transports ne répondra efficacement à l'augmentation des flux.

La lecture du paysage accompagne le processus d'apprentissage du « chercheur » sur son terrain. Il faut d'une part apprendre à décrypter l'organisation de l'espace urbain et ses usages. Le contexte urbain aux Philippines est particulièrement complexe à analyser et nécessite un temps d'adaptation pour décrypter l'enchevêtrement de fonctions urbaines et la densité extrême des pratiques sociales dans l'espace. A propos de Metro Manila, « le paysage urbain est si confus que l'esprit du voyageur peine à l'analyser » (McDonald, 2003, p. XVII). D'autre part, il s'agit d'identifier les espaces maraichers, les systèmes de culture, souvent aux allures de friche pour l'amateur, et qui nécessitent de connaître les espèces maraichères et horticoles tropicales cultivées dans les basses-terres philippines (Glossaire des espèces cultivées, p.13).

La grille de lecture des paysages agro-urbains croise les apports de la géographie rurale à des méthodes d'observation de l'espace urbain (Encadré 10). J'emprunte au ruraliste sa démarche de description paysagère (Chapuis, 1984). Selon la géographie rurale, le paysage agraire est structuré par l'agencement entre les espaces habités et les parcelles, qui relève du résultat de l'aménagement et de la mise en valeur par les agriculteurs d'une portion d'espace (Chapuis, 1984, p. 149). Le paysage agraire se décrit à deux échelles : à l'échelle micro de l'exploitation familiale et à l'échelle de l'espace agricole qui résulte de l'agencement de plusieurs exploitations contigües. L'organisation de l'exploitation est décrite en précisant l'emplacement de l'habitat (et si l'habitat est dégroupé), les lots cultivés, le type et l'assemblage des cultures et les points d'accès à l'eau éventuels. Les éléments paysagers de l'accessibilité et de l'ouverture des espaces agricoles permettent de décrire l'organisation du voisinage agricole et traduisent les pratiques d'appropriation que déploient les habitants.

En outre, j'emprunte des méthodes d'observation de l'espace urbain à la sociologie urbaine et à l'approche interdisciplinaire (architecture, géographie, histoire, urbanisme) de la morphologie urbaine. La morphologie est l'étude des formes urbaines, qui intègre le repérage des fonctions urbaines de l'espace, des usages du sol, de la trame urbaine, des densités et les marques d'évolution de l'espace urbain (Mangin, Panerai, 1999 ; Giovannoni⁶⁴, 1998). La morphologie étant une science de l'action, un outil du projet urbain en vue d'intervenir sur le tissu urbain, l'attention se porte en particulier sur l'organisation paysagère entre les espaces pleins et les vides de la ville. En ce qui concerne l'agriculture urbaine, l'outil de lecture est bienvenu, car il permet de décrire les interfaces entre les exploitations agricoles et les autres fonctions urbaines, de mettre en évidence différentes formes de fragmentation au sein des espaces agricoles, entre espaces urbains centraux et espaces périphériques et des effets de « frontière intra-urbaine ». Sur ces espaces d'interface, il s'agit donc de conduire une analyse diachronique de l'établissement d'espaces agricoles au sein de la ville : le paysage agro-urbain est un outil descripteur de la fabrique de la ville.

L'observation porte aussi sur les rapports sociaux qui se déroulent dans l'espace urbain environnant les sites d'agriculture urbaine, à travers une attention particulière portée à

⁶⁴ Nous citons ici Giovannoni pour sa conceptualisation de l'approche morphologique et paysagère de la ville, et non pas pour son objet de recherche qui concerne la patrimonialisation des quartiers anciens de Bologne.

la description des flux de personnes et des sociabilités urbaines, en s'inspirant des travaux des sociologues de l'École de Chicago et des méthodes d'observation des interactions dans l'espace public d'Erwin Goffman (Grafmeyer, Joseph, 2009 ; Goffman, 2013).

Les relevés paysagers s'opèrent en trois temps. La préparation de l'observation consiste à éditer des fonds de carte depuis *Philippine Geoportal* (un système d'information géographique du gouvernement philippin disponible en ligne) et à effectuer un pré-repérage des usages du sol et des fonctions urbaines du quartier grâce à *Google Earth* et *Wikimapia* (une version collaborative 2.0 de Google Earth, qui fournit de manière plus précise certains usages du sol). Sur site, les relevés paysagers sont récoltés par observation déambulatoire, entre les entretiens et pendant les entretiens auprès des acteurs enquêtés (agriculteurs urbains et acteurs de quartier) et auprès des habitants rencontrés dans l'« espace public »⁶⁵.

Les habitants installés depuis longtemps, parfois natifs du site et les élus locaux investis dans la politique du quartier de longue date, fournissent des informations précieuses et inédites permettant de reconstruire l'histoire urbaine du site. Les entretiens pallient la difficulté à recueillir des données officielles à l'échelle des quartiers à Metro Manila, et en particulier, lorsqu'il s'agit d'espaces urbains fragmentés, marginalisés, relégués et paupérisés.

Pendant la rencontre, sous la forme d'une discussion plus informelle ou bien d'un entretien en marchant, j'ai recueilli les descripteurs paysagers de l'organisation de l'espace agricole, de l'espace domestique et précisé les activités agricoles du voisinage⁶⁶. Il s'agit d'évoquer avec l'habitant des éléments « invisibles » du paysage ou difficile à décrypter, comme l'assemblage des cultures, les limites de l'espace cultivé et les usages sur les espaces d'interface. Par exemple, les petits sites maraichers se confondent très souvent avec un paysage de friche. Les limites des parcelles sont quelquefois marquées par des palissades, mais le plus souvent les indications sont très légères, par exemple quelques plantes arbustives, des andains de paille, etc. Les retours d'observation sont complétés et comparés aux cartes et images disponibles.

⁶⁵ La notion est entre guillemets car la distinction entre espace public et espace privé est beaucoup moins franche que dans les représentations européennes de la ville. La frontière entre espace public et espace privé est poreuse. Par exemple, un étal de rue est une forme de privatisation de l'espace public ; tandis que l'« épicerie-comptoir », la forme la plus courante du *sari sari*, qui s'ouvre sur la rue, est une forme de publicisation de l'espace privé.

⁶⁶ L'entretien constitue une « situation d'observation » : « La situation d'entretien » est « une scène d'observation » de la « scène sociale », des lieux et des personnes, et « qui donne des éléments d'interprétation de l'entretien ». (Beaud, 1996, p.236). Concernant l'agriculture urbaine, une situation d'entretien avec l'agriculteur urbain sur l'exploitation nécessite la déambulation avec l'enquêté au sein de l'exploitation, entre l'espace domestique et les espaces cultivés, pour comprendre l'organisation de l'exploitation agricole. « Il s'agit de saisir l'espace par les pratiques de l'agriculteur, c'est-à-dire ses actions et manières de faire qui vont le conduire à différencier dans l'espace des choix productifs, des techniques de culture ou d'élevage, des façons de s'ajuster aux contraintes physiques ou au voisinage, toutes composantes de l'espace avec laquelle il doit composer. » (Soulard, 2014, p.45).

Encadré 10. Grille d'observation du paysage agro-urbain

1. Le quartier d'inscription du site d'agriculture urbaine

a. Localisation et qualification des fonctions urbaines du quartier

- Commerces : de proximité/grande surface, type de biens (alimentation, cantine, primeur, droguerie, autres)
- Zones résidentielles et habitat : slum en développement/ultra-dense, logement social/très social, quartier dense de classes populaires, lotissement classes moyennes/classes aisées, condominium
- Industries : usine, cimenterie, activités portuaires, entrepôts, autres
- Institutions : mairie de quartier, centre médico-social, hôpital, établissements scolaires
- Transport : voie d'eau, voie rapide, route digue, routes secondaires, projets d'élargissement ou de construction

b. Visibilité et accessibilité de l'espace agricole depuis l'espace public (ouverture/fermeture du paysage)

- Topographie (contre-bas/talus/élévation)
- Marqueurs d'appropriation de l'espace : végétation (arbres ou plantes arbustives), palissades
- Interfaces entre l'espace agricole et les autres espaces urbains : Axes de transport / Industries / Zones résidentielles / déprises agricoles / friches urbaines / lac ou voie d'eau
- Accès : chemins, ponts (usage privatif/communautaire ou public)

c. Ambiances urbaines du quartier : flux de personnes, sociabilités

2. L'organisation du voisinage agricole

a. Fonctions urbaines présentes au sein du voisinage agricole :

- Localisation et types de commerce (*talipapa, sari-sari*) et/ou commerce ambulant
- Aménités urbaines : électricité, eau, voies d'accès

b. Structure du voisinage agricole

- Répartition des habitations dans l'espace (dispersé ou groupé)
- Forme et organisation des parcelles
- Cheminements entre les exploitations (usage privatif/communautaire ou public)

c. Ambiances urbaines du voisinage agricole : flux de personnes, sociabilités

3. Les exploitations agricoles

- Localisation et forme des parcelles
- Organisation des systèmes de culture, points d'eau
- Marqueurs de clôture de l'espace : végétation (arbres ou plantes arbustives), palissades
- Position des constructions (habitation, abri, espace de stockage, poulailler) sur la parcelle
- Habitation : localisation (groupée ou dégroupé), qualité (matériaux de construction, nombre de pièces, raccordement à l'eau et à l'électricité)
- Accès à l'exploitation (depuis l'espace public ou depuis des chemins privés)

2. L'enquête « organisationnelle » de l'international vers les acteurs locaux : le réseautage du chercheur

La méthodologie comprend un volet d'enquête par entretiens conduits auprès d'acteurs dits organisationnels, afin de recueillir les projets et les politiques de l'agriculture urbaine à Metro Manila et le positionnement des acteurs institutionnels sur l'agriculture intra-urbaine « invisible » de plein-champ. L'objectif sous-jacent est de trouver des opportunités d'accès à ces espaces agricoles et aux familles d'agriculteurs urbains. Concernant ce volet de méthode, j'ai conduit 38 entretiens semi-directifs auprès d'acteurs organisationnels et 17 journées d'observation participante (Tableau de synthèse en annexe 6).

2.1. Société civile, action locale et politiques de l'Agriculture Urbaine à Metro Manila

Au regard de l'enquête, les acteurs organisationnels désignent les personnes enquêtées qui cependant représentent l'organisation ou l'institution d'appartenance, et leur position en leur sein. Les organisations et les institutions enquêtées ont été sélectionnées selon une des trois dimensions clefs qui les engagent dans la problématique : soit elles participent aux politiques de l'Agriculture Urbaine à Metro Manila, soit elles appartiennent au secteur de la société civile philippine engagé sur la question de la pauvreté urbaine, soit elles relèvent du domaine de l'action locale des quartiers retenus par l'enquête.

Encadré 11. Les organisations et les institutions enquêtées

Du côté des organisations proprement dites, nous avons enquêté auprès d'organisations non gouvernementales (en majorité philippines), d'organisations à base communautaire (OBC), de coopératives et d'associations professionnelles (représentant les secteurs de l'agriculture ou de la pêche).

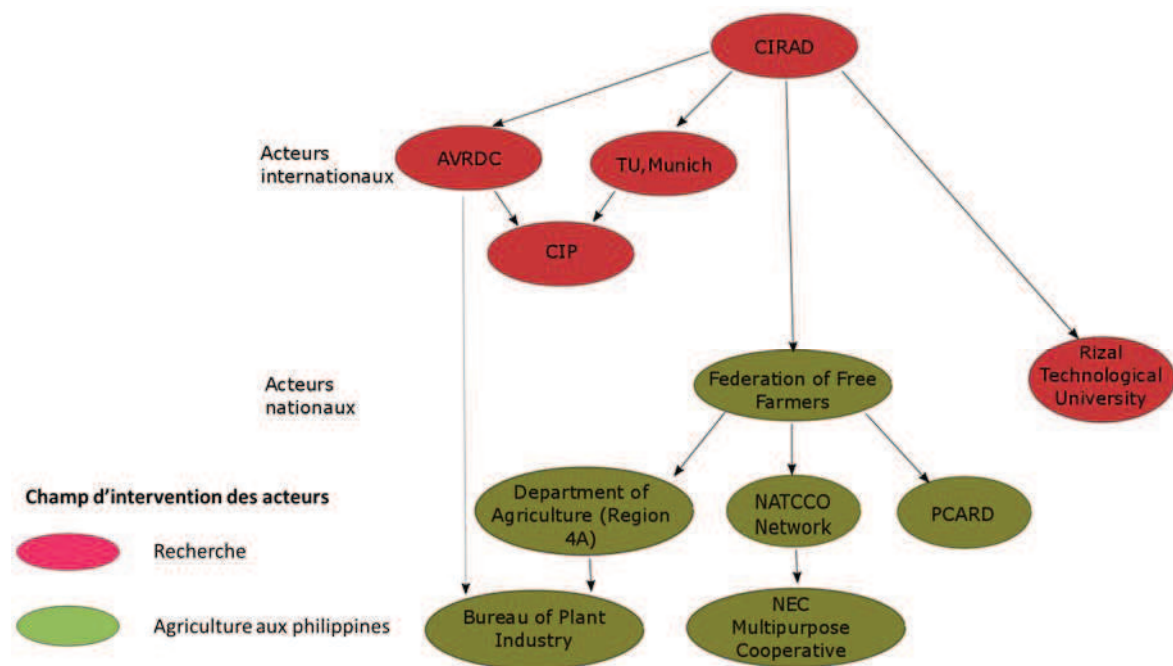
Les Organisations à Base Communautaires (OBC) ou *Community Based Organisation* (CBO) émanent de l'organisation des habitants d'un quartier, de leur représentation par un ou des leaders, en vue de se positionner sur l'amélioration du cadre de vie (Shatkin, 2004).

Les institutions enquêtées sont constituées par des organisations internationales, des départements universitaires, des services ministériels, des agences gouvernementales et des échelles locales de l'action publique aux Philippines (Local Government Unit, LGU). L'enquête des échelles locales a été conduite auprès de divers services municipaux et de *barangay halls*, qui assurent les compétences d'une mairie de quartier. Le *barangay* est le plus petit territoire administratif et correspond à l'échelle du quartier en milieu urbain (Rüland, 1986).

L'enquête a été conduite par réseautage, ce qui permet de bénéficier rapidement d'un « effet boule de neige » sur les contacts de l'enquête et par ailleurs, de comprendre l'interconnaissance entre les acteurs organisationnels. En amont du terrain, l'enquête a tâtonné à identifier des interlocuteurs à distance. Une fois sur place, les rencontres ont été facilitées et j'ai très largement bénéficié d'aiguillages pour la prise de nouveaux contacts. J'ai canalisé le réseautage pour « descendre » les réseaux d'acteurs de l'échelle internationale vers l'échelle du quartier (Figures 5, 6 et 7).

FIGURE 5. Amorcer le terrain : une mise en réseau efficace amorcée depuis le monde de la recherche (janvier-juin 2012)

Julia Tichit, 2017



CIRAD : Centre de coopération internationale en recherche agronomique pour le développement
 AVRDC : World Vegetable Research and Development Center, TU : Technical University of Munich
 CIP : International Potato Center
 NATCCO : National Confederation of Cooperatives
 PCARD : Philippine Council for Agriculture Research and Development)

L'enquête de terrain a été amorcée depuis le Cirad, ses contacts auprès de chercheurs spécialisés sur l'agriculture urbaine. Le partenariat établi par Frédéric Lançon (membre du comité de suivi de la thèse) avec la Federation of Free Farmers (FFF)⁶⁷ et son soutien pour consolider les premiers contacts avec la RTU lors d'un de ses déplacements scientifiques aux Philippines ont été d'une aide précieuse (Figure 5).

⁶⁷ Ce partenariat s'inscrit dans le cadre de recherches conduites sur la compétitivité des filières riz de l'Atelier GRSIP. En ligne [URL] : <http://art-dev.cnrs.fr/IMG/pdf/20140901.pdf>

Les premiers contacts de l'enquête se sont réalisés parmi les acteurs de l'agriculture aux Philippines, auprès d'un syndicat agricole national (FFF) et de ses coopératives agricoles partenaires.

Dans un second temps, nous avons pu rencontrer des acteurs qui participent aux politiques de l'agriculture urbaine à Metro Manila. La position influente de Raoul Montemayor, président de la FFF⁶⁸, a permis de débloquent les prises de contact qui piétinaient auprès du Ministère de l'Agriculture. Grâce à son entremise, j'ai pu rencontrer très rapidement la chef de projet de l'Urban Agriculture Program qui a été particulièrement disponible, dévouée et attentive à répondre à tous mes besoins en termes de visites et d'enquêtes. L'enquête a ainsi permis de reconstituer le système des acteurs qui participent aux politiques de l'Agriculture Urbaine à Metro Manila, depuis chaque organisation porteuse de projet que j'ai enquêtée et de l'identification de leurs partenaires (Chapitre 4).

Il faut noter, qu'au départ, l'enquête a été subordonnée à une entrée par les techniques agronomiques, que j'ai dans un premier temps utilisée comme une démarche de formation à l'agronomie, permettant mon propre apprentissage à l'horticulture tropicale et aux techniques de culture hors-sol (Planche photographique 17, p.). Au fil de l'enquête, cette entrée technique est apparue comme essentielle en période d'immersion. L'entrée technique facilite les rencontres sur des contenus de discours consensuels et des terrains favorables aux interviewés⁶⁹.

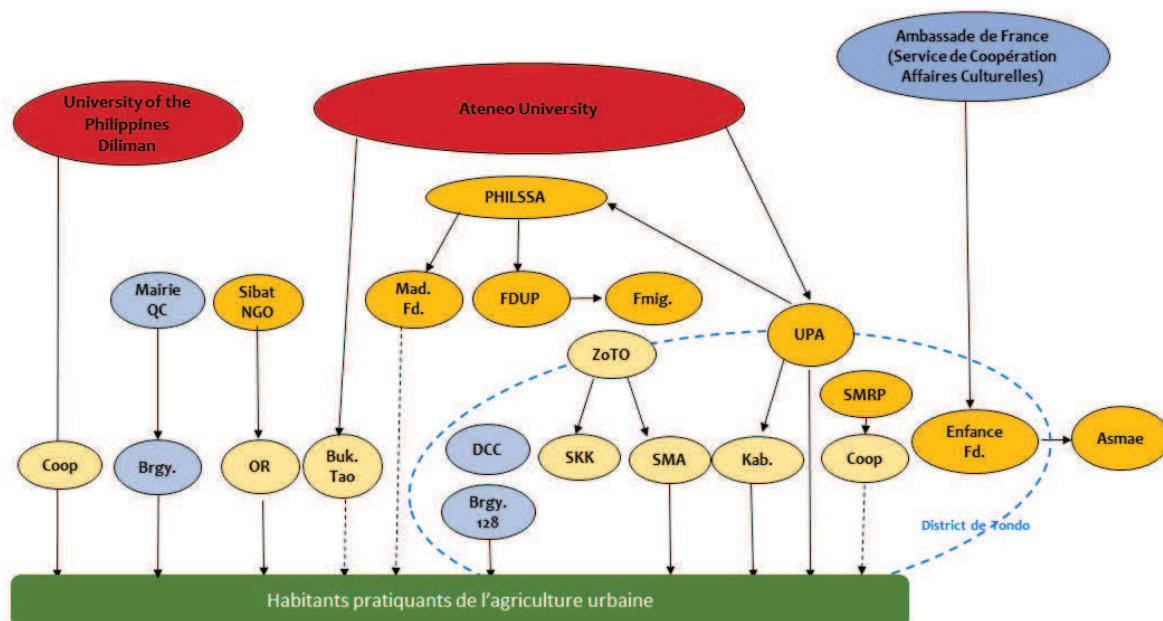
Enfin, afin d'analyser les enjeux sociaux du terrain et de mieux comprendre comment la société civile est investie sur la question de l'agriculture urbaine, l'enquête a mobilisé des acteurs ressources de la société civile philippine pour leur action menée en faveur de la lutte contre la pauvreté urbaine ou sur des entrées de développement social urbain. Ce volet de l'enquête se déroule en grande partie pendant la deuxième phase de l'enquête de terrain (Figure 6). Le réseautage au sein de la société civile a permis en particulier de conduire l'enquête auprès de Zone One Tondo (ZoTO) et d'Urban Poor Associates (UPA), qui sont deux organisations pionnières en faveur d'un Droit à la ville aux Philippines.

⁶⁸ La famille de Raoul Montemaor est proche du pouvoir. Le frère de Raoul Montemayor a été secrétaire d'Etat à l'Agriculture entre 2001 et 2002.

⁶⁹ Ce repositionnement de l'enquête organisationnelle a été permis par des discussions de recadrage avec Frédéric Lançon, rencontré à l'IRRI à Los Baños, lors d'un de ses séjours scientifiques aux Philippines, en février 2013.

FIGURE 6. L'accès complexe aux habitants pratiquants de l'agriculture urbaine : Cheminements depuis des acteurs clés de la société civile (novembre 2012 – septembre 2013)

Julia Tichit, 2017



Champ d'intervention des acteurs

- Recherche
- Services administratifs (couleur dégradée selon l'échelle nationale ou locale)
- Organisation Non Gouvernementale
- Organisation à Base Communautaire

Mairie QC : Mairie de Quezon City; Mad. Fd. : Madrigal Fondation; FDUP : Federation of the Urban Poor, PHILSSA; Partnership of Philippines Support Service Agencies (PHILSSA); Fmig. : Migrants Fondation; ZoTO: Zone one Tondo; UPA: Urban Poor Associates; SMRP: Smokey Mountain Remediation Project; Coop: Multi-purpose cooperative; Brgy: Barangay; OR: Organisation religieuse; Buk Tao: Buklod Tao; DCC: Day Care Center; Brgy 128: barangay 128; SKK: Sentro ng Kapatiran nika; SMA: Smokey Mountain Helping Aroma Organisation (SMAHO), Kab: Kabalikat sa Pagpaunlad ng Baseco ; Coop: Sambayanan ng Muling Pagkabuhay Muli Purpose Cooperative (SMP-mpc), Enfance Fd.: Enfance Fondation; Asmae: Association Soeur Emmanuelle).

L'observation participante et les entretiens ont été conduit auprès du réseau national des ONG philippines (Partnership of Philippines Support Service Agencies, PHILSSA), d'ONG philippines et françaises, d'organisations de quartier et de chercheurs en sciences sociales. Les universités de UP Diliman et d'Ateneo ont été des acteurs clés de l'enquête pour ouvrir les portes de plusieurs acteurs de la société civile. Notamment, Emma Porio (sociologue et directrice du département Sociologie et Anthropologie d'Ateneo de Manila University), est une chercheuse reconnue sur les questions de gouvernance et de pauvreté urbaine aux Philippines et en Asie du Sud Est. Elle est dynamique et influente. Sa recommandation a facilité les prises de contact et a suscité un très bon accueil auprès des acteurs de son réseau.

L'ONG philippine Urban Poor Associates (UPA) a permis d'ouvrir l'enquête auprès des habitants de Smokey Mountain. La rencontre avec le directeur de Zone One Tondo (ZoTO) a conduit à des organisations de quartier qui engagent des habitants des alentours de Smokey Mountain.

Zone One Tondo (ZoTO), est une « organisation parapluie » qui fédère, subordonne et met en réseau des centaines d'organisations de quartier à travers les communautés pauvres de Metro Manila. Créée en 1970 dans le contexte du 1st Quarter Storm⁷⁰, ZoTO est la première organisation du « mouvement social urbain » philippin (Berner, 1996). Le district de Tondo, au nord de Manila, a été considéré comme le plus grand bidonville d'Asie avec une population estimée à 175 000 habitants à la fin des années 1970. Le gouvernement planifie la rénovation urbaine du district en zone industrialo-portuaire et des expulsions massives dans la zone du projet⁷¹. ZoTO chapeaute plusieurs organisations d'habitants et grâce à un lobbying acharné, le gouvernement prévoit un site de relogement intra-urbain dans la ville de Navotas, au nord de Tondo, pour les populations expulsées par le projet. Toutefois, sous la Loi Martiale (1972-1981), le gouvernement Marcos se durcit vis-à-vis de toute opposition politique. En 1975, le squat devient un acte criminel (décret Présidentiel 772). En 1976, suite à l'intervention de ZoTO pour plaider un droit au logement pour les pauvres à Metro Manila lors de la Conférence Habitat de Vancouver, le gouvernement procède à 2 000 arrestations.

Malgré la « restauration démocratique » à partir de 1986, les gouvernements successifs poursuivent la politique d'expulsion massive à travers les slums de la métropole. En 1991, UPA rédige le premier rapport humanitaire dénonçant les politiques successives d'expulsion des squatteurs hors de Metro Manila. Le rapport est suivi d'une production législative qui encadre les programmes d'expulsions et protège les populations expulsées. En 1992, les expulsions sont interdites sauf dans les zones classées dangereuses et les espaces dédiés à des projets d'infrastructure. En 1996, l'Urban Development and Housing Act (UDHA) fonde le droit des expulsés à une information préventive et à un relogement sous critères.

Des périodes d'observation participante et des entretiens ont été conduits auprès des acteurs « parties prenantes » de l'action locale des quartiers enquêtés. Cette enquête a permis de rencontrer ou du moins d'identifier l'ensemble de ces parties prenantes : les équipes politiques des mairies de quartiers, les services urbains de proximité, diverses organisations à base communautaire.

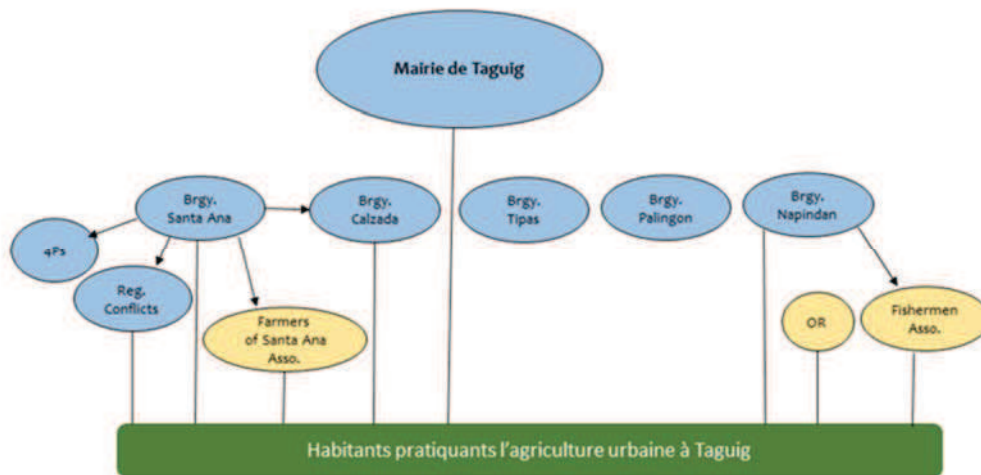
J'ai amorcé ce travail à Smokey Mountain, dans le district paupérisé de Tondo, pendant la deuxième phase de l'enquête combinant entretiens et observation participante (Figure 8), auprès d'ONG, de CBO, du barangay hall 128 et du centre social (Day Care Center). A Taguig, l'enquête à l'échelle des quartiers a été conduite lors de la troisième phase de terrain auprès de la mairie, des cinq barangays hall concernés par l'agriculture urbaine de plein-champ, des services urbains de proximité et des associations professionnelles (Figure 7). Il s'agit de recueillir les positionnements de la municipalité et des équipes de quartier sur l'agriculture urbaine à Taguig qui est largement mise à l'épreuve par la pression urbaine exercée sur ses espaces.

⁷⁰ Le 1st Quarter Storm est un mouvement social contre le fascisme, l'impérialisme américain et la guerre au Viet Nam qui a culminé par de violentes manifestations étudiantes à l'Université de UP Diliman.

⁷¹ Il s'agit du Tondo Foreshore Urban Renewal Project conduit entre 1971 et 1979.

FIGURE 7. Enquêter les « no man's land » agricoles de Taguig (mars-septembre 2014)

Julia Tichit, 2017



Champ d'intervention des acteurs

- Services administratifs d'échelle locale)
- Organisation à Base Communautaire

- Brgy: Barangay
- 4PS: Service du Cash Conditionnal Transfert
- OR : Organisation Religieuse
- Asso: Association

2.2. Enquête qualitative auprès des acteurs organisationnels plurilingues anglophones

Les interlocuteurs de l'enquête organisationnels sont rattachés à diverses institutions et organisations. L'enquête combine des entretiens conduits au siège et des journées d'observation participante avec les interlocuteurs sur leurs terrains d'intervention⁷². Les échanges sont en anglais et mon apprentissage du filipino participe à la mise en confiance des interlocuteurs.

Conduire des entretiens semi-directifs avec des acteurs organisationnels

Les entretiens ont été conduits auprès de directeurs, de chefs ou de chargés de projet, de travailleurs sociaux, de chercheurs, de chargés de recherche, de présidents et de membres d'organisation, d'élus de quartier et d'un prêtre. Le guide d'entretien est ajusté en fonction d'objectifs méthodologiques et de la position de l'acteur dans l'organigramme de l'organisation (Exemples de guide d'entretien en annexe 7). Par exemple, les élus de

⁷² Pour rappel, ce volet d'enquête a rassemblé un corpus de 38 entretiens semi-directifs et les données relevées pendant 17 journées d'observation participante.

quartier (Barangay Captains) ont été interviewés sur leur engagement en politique, les politiques conduites en matière de pauvreté, l'organisation socio-spatiale du quartier et leurs perceptions des sites d'agriculture urbaine. Au près de directeurs ou de présidents d'ONG, l'entretien est ciblé pour recueillir l'histoire de l'organisation, l'engagement personnel, le positionnement politique, les partenariats, les stratégies d'implantation de l'intervention sociale et les représentations spatiales métropolitaines. Concernant les organisations conduisant des projets d'agriculture urbaine, un volet de questions a ciblé le mode de faire du projet, de manière à identifier les lieux de réception du projet et les représentations de l'agriculture urbaine véhiculées dans les discours.

De manière générale, les acteurs organisationnels sont porteurs de discours référencés par des représentations de l'espace stabilisées ou « institutionnalisées » (Rigg, 2007, p. 16). Ces représentations participent à la relégation des espaces de l'agriculture urbaine familiale de plein champ. Aucun acteur institutionnel ne positionne les enjeux de l'agriculture urbaine à Metro Manila sur l'agriculture intra-urbaine de plein champ. Parfois, les sites ne sont même pas évoqués ou bien, s'ils le sont, c'est avec imprécision et une très grande méconnaissance. Quelques acteurs de la société civile actifs à Tondo connaissent le site de Smokey Mountain, mais les passerelles avec les habitants de Smokey Mountain font défaut.

De la question linguistique, des registres de l'anglais et de la position sociale de l'interlocuteur

Il y a entre 120 et 175 langues parlées aux Philippines et à Metro Manila, selon les modes de classification et de regroupement (carte en annexe 3). D'après la Constitution de 1987, l'anglais et le filipino sont les langues officielles du pays. Le filipino correspond au tagalog, la langue parlée dans la région de Manila, dans son appellation officielle, mais pour certains cela en est aussi une version standardisée (Gonzales, 1998). Le tagalog a été choisi comme langue nationale, au détriment du Cebuano. Il existe un conflit de représentation du tagalog à l'échelle du pays : alors qu'un philippin sur deux a une langue Bisaya⁷³ comme langue natale, le tagalog n'est la langue natale que d'un philippin sur trois (Hannah Wolf, 2013, p.120). Certains Philippines originaires des Visayas préfèrent parler anglais plutôt que tagalog, car elle n'est pour eux que la langue régionale de Manila.

L'usage d'un anglais non natif a facilité l'enquête en permettant de manière générale de briser la barrière linguistique et d'instaurer un pied d'égalité. Pendant l'entretien, les interlocuteurs échangeant tous deux dans une seconde langue. L'anglais est très largement si ce n'est parlé, compris à travers le pays et participe de stratégies de différenciation sociale extrêmement marquées : le degré de maîtrise et les fonctions sociales de la langue varient en fonction des classes sociales d'appartenance. Il existe une forme de déni plus ou moins active du tagalog à la fois parmi les classes sociales supérieures et aussi, pour différentes raisons, parmi les philippins originaires des Visayas.

⁷³ Issue des Visayas, le groupe d'îles au centre de l'archipel, entre Panay et Samar.

L'élite, quant à elle, maîtrise un anglais parfait, aux sonorités américaines. La jeunesse huppée de Metro Manila abandonne le tagalog : l'anglais résonne partout dans les meilleurs campus du pays et dans les quartiers chics de Makati ou de Quezon City. Par un effet d'imitation des élites, les classes moyennes élèvent d'abord leurs enfants en anglais, sur le pari que le filipino serait, de toute manière, enseigné par les instituteurs dès l'entrée en maternelle (qui relève d'un choix d'éducation puisque les établissements sont privés). Dans la plupart des établissements, l'anglais devient la langue d'enseignement à partir du lycée. Au niveau universitaire, le filipino n'est plus qu'une unité d'enseignement parmi d'autres⁷⁴.

L'enquête organisationnelle a été réalisée sans le recours d'interprète, puisque l'enjeu était d'interagir avec la classe politico-administrative et les employés diplômés des organisations de la société civile. Du vocabulaire tagalog a été introduit lors des rencontres, principalement des formules de politesse et de salutation et des mots-clefs au cours des entretiens, pour évoquer la pratique du *taglish*. Le *taglish* domine la société métropolitaine de Manila, les médias et les réseaux sociaux. Il s'agit d'un métissage linguistique très intégré entre l'anglais et le tagalog qui se réalise au sein des phrases et expressions, jusqu'à fusionner les mots entre eux, à l'instar du mot *taglish* issu de la fusion entre « *tagalog* » et « *english* ». Quelquefois, il a été opportun de jouer d'un niveau d'anglais plus médiocre pour mettre à l'aise certains interlocuteurs malhabiles avec l'anglais. En outre, auprès des élites, le français représente toujours une forme (de plus) d'élévation sociale.

Durant les entretiens, l'empressement des personnes enquêtées à répondre à des attentes précises constitue une certaine difficulté pour conduire des entretiens non-directifs. Les relances et les questions ouvertes suscitent l'incompréhension, voire l'impatience de certains interlocuteurs qui demandent alors : « *qu'est ce que vous voulez savoir ?* » ou bien « *et ensuite ?* ». Cette méthode classique de l'entretien en sciences sociales est perçue comme une quête imprécise ou bien suscite la frustration de l'enquêté face à l'impression de ne pas réussir à satisfaire son interlocuteur (le chercheur), de manière d'autant plus forte que je suis identifiée comme une interlocutrice blanche et appartenant à l'élite. De fait, les acteurs sont mobilisés pour répondre à mes attentes, alors que l'entretien cherche justement à faire émerger leurs positionnements. La limite de l'entretien semi-directif dans ce contexte est contrebalancée par l'observation participante, où les acteurs ne sont plus directement sollicités, mais observés en situation.

⁷⁴ De nombreux freins à l'accès à l'enseignement supérieur subsistent pour les classes défavorisées et les classes moyennes inférieures, bien sûr ces freins évoquent le capital social des familles, mais surtout, il demeure financièrement très difficile pour les familles de continuer à supporter les frais d'une scolarisation tardive, ne serait-ce que pour la prise en charge du coût des transports, des uniformes et des repas, les bourses au mérite ne couvrant que les frais d'inscription et de scolarisation.

Le rôle clef de l'observation participante : approfondir les réseaux et s'immerger

Les observations participantes sont conduites à l'occasion de l'accompagnement d'un acteur organisationnel⁷⁵ sur son « terrain », dans le cadre de projets d'agriculture urbaine ou de modernisation agricole et dans des quartiers d'intervention de l'action sociale (annexe 6). L'observation permet de recueillir un éventail de données : il s'agit de noter les acteurs organisationnels en présence, caractériser leurs modes d'interaction, réaliser des relevés cartographiques et paysagers dans le quartier et conduire des entretiens à la volée. L'observation participante a été mobilisée selon différents objectifs méthodologiques en fonction du déroulement de l'enquête et de l'évolution de ses besoins.

Pendant l'amorce de l'enquête de terrain, l'observation participante a permis de réseauter, de consolider les premiers contacts auprès d'acteurs incontournables et d'accumuler les contacts par recommandations entre acteurs. L'observation participante contient aussi une dimension d'immersion. Par exemple, j'ai séjourné à l'hôtel d'une coopérative agricole à Quezon City pendant une semaine de rencontres sur des projets de modernisation et de financement de l'agriculture. Cette période m'a permis de comprendre les enjeux économiques du monde agricole philippin, de rencontrer des acteurs et de recueillir leurs perceptions de l'agriculture urbaine.

Au cœur de l'enquête organisationnelle, les sessions d'observation participante ont été conduites dans l'objectif de comprendre les modes de participation des habitants dans les projets d'agriculture urbaine à l'échelle des quartiers. J'ai accompagné des travailleurs sociaux d'ONG dans le cadre de suivi de projet ou de suivi de familles, une chercheuse sur son terrain d'enquête et la cheffe de projet de l'Urban Agriculture Program sur les principaux sites du programme. L'observation participante s'est révélée être la meilleure méthode pour rencontrer les organisations à base communautaire, qui sont souvent le pivot de la mise en œuvre locale de projets d'agriculture urbaine.

Face aux difficultés à amorcer l'enquête auprès des habitants, une période de volontariat en ONG m'a permis de décentrer temporairement mes tâtonnements. A ce stade de l'enquête, plusieurs anecdotes avaient révélé des réalités de terrain éprouvantes et déroutantes : des difficultés à accéder aux sites de l'agriculture urbaine de plein champ, des difficultés à rencontrer des intermédiaires sensibilisés à cette question, un malaise pour affronter le clientélisme de certaines organisations de quartier (voir section suivante). Or, il était nécessaire de continuer de s'immerger dans la culture philippine pour comprendre les rouages politiques et les enjeux sociaux auxquels doivent faire face les habitants les plus pauvres de la métropole. Suite à un entretien avec la directrice de l'ONG Enfance Fondation⁷⁶, je sollicite des missions à temps partiel en bénévolat⁷⁷.

⁷⁵ L'acteur est généralement interviewé en amont, sinon un autre acteur appartenant à la même organisation.

⁷⁶ Cette ONG française a été rencontrée à l'occasion de la rencontre *French & Filipino NGOs* organisée par le SCAC de l'Ambassade de France, en janvier 2013. L'ONG appartient au réseau Interaid.

⁷⁷ Sur une période de deux mois, j'ai participé à l'évaluation du programme de microfinance, prospecter pour de nouveaux terrains d'intervention et rechercher des partenaires.

J'ai choisi l'ONG Enfance Fondation, parce qu'elle intervient aux alentours de Smokey Mountain (dans un périmètre de 300 mètres au sud-est) : à Sitio Damayan, Katuparan et Aroma Temporary Housing. J'ai donc pu réaliser des repérages cartographiques au sein des zones les plus inaccessibles de Tondo, dans les bidonvilles les plus désaffectés⁷⁸, là où de nombreuses familles de Smokey Mountain ont fait étape dans leurs parcours résidentiels. Le projet de l'ONG est en lui-même particulièrement pertinent pour améliorer les outils de l'enquête, car il m'a permis de concevoir, par la suite, les modalités de l'enquête auprès des familles vulnérables de l'agriculture urbaine. Effectivement, j'ai choisi de travailler avec cette ONG - parmi la multitude d'ONG qui intervienne à Tondo - car son projet repose sur une intervention sociale à l'échelle de la famille qui s'inspire des pratiques de développement social urbain française et brésilienne (l'échelle familiale est articulée à l'échelle communautaire et aux problématiques de l'environnement urbain). Les éducatrices de rue⁷⁹ sélectionnent et suivent les familles en situation de grande pauvreté, par un repérage au porte à porte, l'observation du domicile et l'entretien. L'objectif est d'aiguiller les familles vers les services de proximité existants (services gouvernementaux et autres ONG) afin de résoudre certaines problématiques identifiées, relevant du domaine de la parentalité, de l'accès à l'école, de l'accès au soin, de la violence conjugale ou d'addictions. Le suivi très rapproché (2 à 3 visites par semaine) permet d'évaluer l'évolution de la situation familiale. Pendant l'entretien, l'éducatrice discute avec la femme du foyer des problèmes quotidiens et amorce un retour récurrent sur le récit de vie familial, afin de mettre en exergue les schémas psycho-sociaux qui freinent le dénouement de certaines situations⁸⁰.

Confrontée à la dimension quotidienne de l'extrême pauvreté, j'ai pu me défaire un peu d'un lourd bagage de stéréotypes, de présupposés et de positions moralisatrices. J'ai appris à considérer que la marginalité est une construction relative, qui émane de celui qui observe, qu'elle constitue l'épreuve du terrain d'enquête. Les visites récurrentes des *slums* et l'accompagnement des éducatrices au domicile des familles m'a permis d'apprendre à « faire avec » l'environnement urbain déplorable, marquée par l'insalubrité et les densités extrêmes de population. Il a fallu aussi intégrer une très grande pudeur pour contenir l'émotion face aux maladies infantiles, aux maladies de peau, à la fatalité des histoires familiales marquées par la prostitution adolescente, les addictions diverses, la récurrence des violences conjugales, le deuil de l'enfant décédé... A un niveau personnel, l'expérience résonne encore de manière incommensurable. Pour l'enquête, les avancées ont été considérables, en termes de manière d'être, grâce à l'apprentissage des codes d'humilité, d'accueil et d'échange avec des familles vivant dans le manque de tout. Par exemple, trop d'empathie se heurte frontalement à l'acceptation et au respect de la hiérarchie sociale. Il faut admettre que l'acceptation sociale n'est pas un déni de soi, mais

⁷⁸ Nous avons aussi pu accéder à un quartier paupérisé de Bacoor en dehors de Metro Manila.

⁷⁹ L'ONG travaille sur le terrain avec une équipe d'éducatrices de rue formées à l'approche individuelle, par rapport à la pratique habituelle des ONG à Metro Manila, qui recourent à des travailleurs sociaux formés au développement communautaire.

⁸⁰ L'éducatrice reconstruit avec la personne le parcours biographique et y revient à chaque visite (outil de la psychologie clinique).

est une valeur très haute qui permet la résilience des familles face à la perpétuation de la précarité et aux drames de la vie.

L'observation participante permet de s'accoutumer et de s'acculturer. « Une observation participante réussie, c'est lorsque le chercheur se trouve à blaguer et à rire naturellement, lorsqu'il évite les gaffes automatiquement, sans surveiller son comportement, lorsqu'il pose à propos et au bon moment les questions sans obéir à des instructions précises. L'observation comme interaction, c'est une « rencontre sociale » constituée de conversations, de gestes, de jeux de regards. Elle ne se réduit pas à une participation psychologique (empathie) ou affective (immersion). C'est un processus d'équilibration entre deux tendances opposées, l'inclusion et la distance, qui n'exclut pas un ensemble de tactiques, d'ajustements par lesquels l'observateur produit sa place, la négocie et renégocie continuellement » (Marcellini, Miliani, 1999, commentant l'œuvre de Piette *Ethnographie de l'action. L'observation des détails*, 1996).

Je n'ai pas réussi à conduire une observation participante à la hauteur de ce qui est décrit par l'anthropologue dans ce passage, la période de volontariat ayant été beaucoup trop courte. Cependant, ce n'était pas le but. L'observation participante a permis de consolider la méthode d'enquête par entretien. Sans anticiper sur la suite, je considère que chaque famille que j'ai enquêté par entretien a constitué une véritable « rencontre sociale ». Il reste à continuer à frayer des itinéraires d'accès aux données empiriques dans cet espace métropolitain si long à appréhender.

3. Le retour à l'habitant ou le virage anthropologique de l'enquête

L'enquête par entretien auprès des familles intervient après une longue période itinérante d'induction des outils méthodologiques. L'objectif a été de recueillir des données d'entretien biographique auprès des habitants agriculteurs urbains. Or, l'accès à l'habitant a nécessité l'induction des outils d'entretien depuis un premier pas dans les quartiers de marge de l'agriculture urbaine jusqu'à la reconstitution de récit biographique d'engagement des habitants dans des pratiques agricoles en milieu urbain. L'enquête famille est constituée par 82 entretiens qualitatifs, en comptabilisant les passages répétés auprès de la même famille et en ayant conduit l'entretien avec le ou les membres pivots de la famille.

3.1. Accéder aux sites et aux familles de l'agriculture urbaine de pleins champs dans Metro Manila

Après avoir identifié les espaces d'agriculture intra-urbaine de plein champ dans Metro Manila et les acteurs organisationnels des politiques de l'agriculture urbaine, accéder en tant que chercheur indépendant aux familles qui cultivent dans des quartiers marginaux de Metro Manila a été le second défi à relever pour la faisabilité de l'enquête⁸¹. La difficulté d'accès et les stratégies développées pour l'enquête sont révélatrices de la particularité des groupes étudiés, de leur organisation et de l'absence de liens aux acteurs publics⁸². Cependant, l'enquête par réseautage révèle ses limites pour l'accès aux familles et la très forte dépendance vis-à-vis d'acteurs intermédiaires. En effet, sur un terrain sensible, la position d'extériorité du chercheur est intenable et son engagement est délicat et périlleux (Bouillon et al., 2006). Par exemple, j'ai pris la précaution d'éviter d'amorcer l'enquête habitante par le biais des équipes politiques des barangays, pour ne pas représenter une étiquette politique auprès des habitants et par la crainte de perdre en liberté de mouvement, de restreindre l'enquête et qu'elle soit chapeautée par une autorité politique.

Cet enjeu de l'accès aux habitants a accaparé une grande partie de mon attention et de mes efforts pendant l'enquête. J'ai d'abord établi un mode d'accès aux habitants de Smokey Mountain, là où l'enjeu s'exprimait de manière inévitable, avant d'engager, de manière plus sereine, l'enquête habitante à Taguig.

⁸¹ Le défi a été double, celui d'accéder aux sites et celui de conduire les entretiens avec les habitants agriculteurs urbains, qui font partie des populations les plus vulnérables de Metro Manila.

⁸² Ce positionnement intervient suite à des recadrages méthodologiques discutés avec Geneviève Cortes par Skype entre Montpellier et Manila, malgré les très mauvais débits des connexions internet aux Philippines.

Accéder à Smokey Mountain : un angle mort au cœur de Tondo

Ce qui freine l'accès à Smokey Mountain, c'est avant tout sa localisation en plein cœur des slums de la zone portuaire, les plus paupérisés du district de Tondo, stigmatisé par les rumeurs de violences urbaines (les *holdups* et les rapt), l'insécurité chronique causée par les vols à l'arrachée et la présence ancienne de gangs urbains. Il faut donc avoir un intermédiaire pour entrer dans ces quartiers ; or, il a été difficile d'en trouver un « bon », c'est à dire à la fois qui connaisse le quartier de Smokey Mountain et qui soit en contact avec des habitants. La figure 9 récapitule l'ensemble des stratégies que j'ai déployé dans les quartiers nord de Tondo pour accéder aux habitants de Smokey Mountain. Certains itinéraires d'entrée ont déjà été évoqués dans la section précédente. Ici, j'évoque en particulier, les deux itinéraires qui aboutissent aux habitants de Smokey Mountain parmi toutes les autres tentatives : UPA et ZoTO.

L'accès à Smokey Mountain et à ses habitants est une longue histoire faite de frustrations et d'un sentiment récurrent de piétinement de l'enquête, jusqu'à ce que je prenne soudainement conscience que l'amorce de l'enquête est réussie. Aucune ONG n'intervient plus sur la décharge depuis sa fermeture et l'expulsion massive des habitants. Il n'y a pas d'organisation de quartier qui rassemble les habitants de Smokey Mountain. La multitude d'ONG philippines et étrangères qui intervient à Tondo se concentre ailleurs, dans les quartiers adjacents à Smokey Mountain.

La coordinatrice des quartiers Nord de Tondo, Jessa (ONG Urban Poor Associates, UPA), a été mon premier contact d'entrée à Smokey Mountain. Bien que le site ne soit pas un quartier d'intervention de l'ONG. Jessa est restée en contact avec une famille qui a déménagé de Sitio Damayan⁸³ pour s'installer à Smokey Mountain. Jessa propose de m'accompagner à Smokey Mountain pour le suivi social de cette famille : c'est la première prise de contact aboutie avec plusieurs familles d'agriculteurs urbains du site. Grâce à l'interprétariat de Jessa, j'ai conduit les premiers entretiens.

Par un autre réseau - celui amorcé auprès du directeur de ZoTO - j'ai participé à une journée de rencontre avec deux organisations d'habitants (Sentro ng Kapatiran nika, SKK et Smokey Mountain Helping Aroma Organisation, SMAHO) qui interviennent dans des quartiers aux alentours de Smokey Mountain⁸⁴. Cependant, la journée d'observation a été extrêmement déroutante, car elle m'a révélé le fonctionnement clientéliste omniprésent des acteurs politiques aux Philippines. J'ai été prise à partie de manière inconfortable et très directe dans ce système : durant la rencontre, les attentes financières de l'organisation sont rapidement établies. Une habitante, membre de l'organisation, propose de mettre à ma disposition une équipe d'enquêteurs et de budgétiser le service (hébergement, interprète et déplacements éventuels). Ensuite, la conversation débouche sur une demande de dédommagement de l'organisation pour la ma participation à la

⁸³ Sitio Damayan est un quartier d'intervention de UPA.

⁸⁴ Au pied de l'ancienne décharge, les organisations disposent d'un cabanon commun faisant office de bureau et d'atelier.

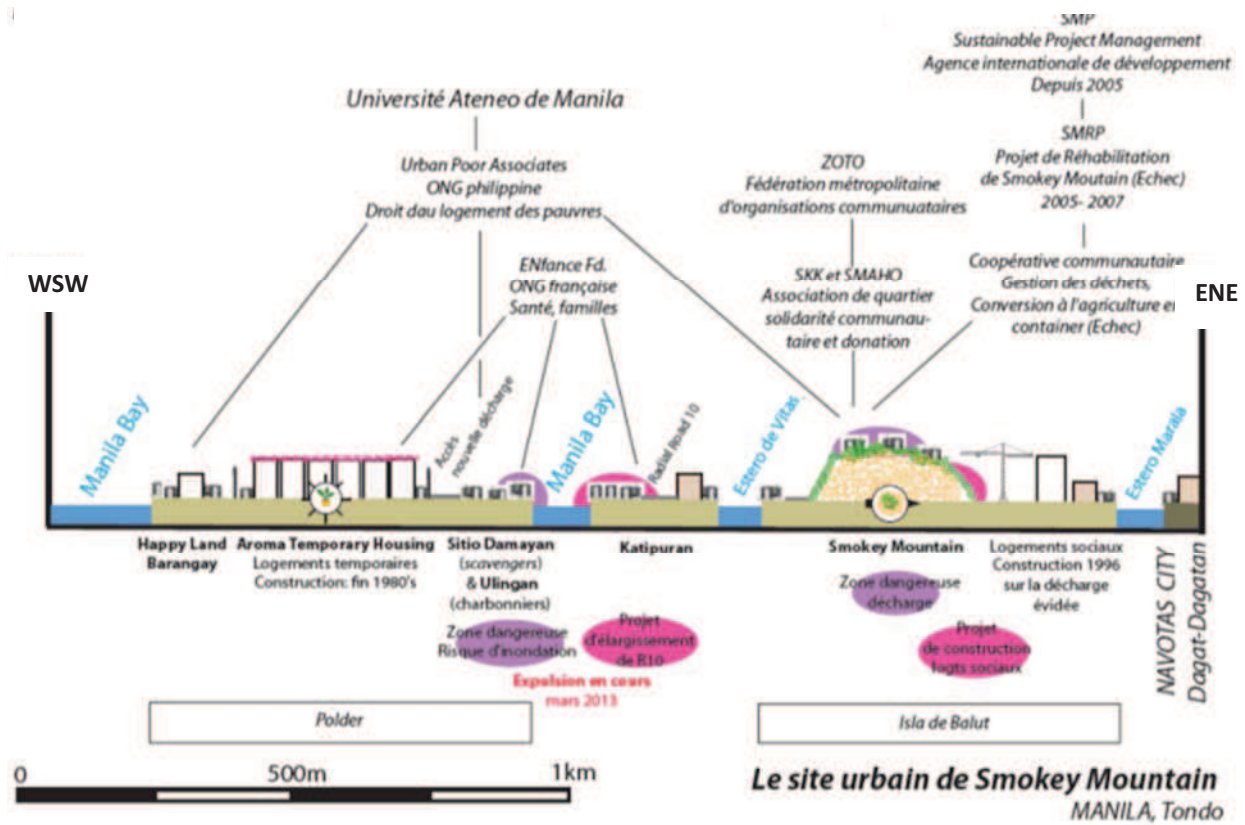
journée d'activités⁸⁵. Cette rencontre avait pourtant été proposée de manière spontanée, suite à l'entretien que j'avais conduit le matin même avec le directeur de ZoTO. Pour finir, un habitant membre sollicite discrètement une participation aux frais de funérailles de sa mère, en nous confiant la facture de la société de pompe funèbre. Je comprendrais plus tard que les organisations de quartier fonctionnent sur des systèmes de donation avec leurs partenaires et, encore plus tard, le rôle primordial de l'entourage pour financer des funérailles. Certes, il faut admettre que l'enquête implique un échange fondé sur un don (l'acceptation dans le groupe, l'information livrée) et un contre-don (la gratification symbolique, l'aide, la restitution du savoir) (Bouillon et al., 2006). Toutefois, j'ai considéré qu'en payant des services liés au déroulement de l'enquête auprès d'une organisation de quartier, je prenais un risque de dérive, celui de s'enfoncer dans des relations intéressées avec les habitants et d'introduire un biais important lors de la récolte des informations.

J'ai poursuivi la conduite de l'enquête avec la coordinatrice de l'ONG, que j'ai rémunérée pour son travail d'interprète, afin de dissocier les temps d'enquête des activités de l'ONG, et de créer mes propres liens aux habitants. Je souhaitais favoriser une posture de différenciation du chercheur par rapport à l'organisation qui permet l'accès aux habitants. Ce qui est important de mentionner dans cette entrée avec l'ONG UPA, c'est que l'accueil qui m'a été réservé par les habitants est resté bienveillant et désintéressé. Pour les habitants, UPA n'est pas associée à la distribution charitable de biens, mais anime des activités d'organisation et de coordination des communautés en faveur du droit au logement et du droit à la ville.

Je n'ai pas poursuivi l'enquête avec les organisations d'habitants (SKK et SMAHO), d'une part, du fait de mon inconfort. D'autre part, recourir à plusieurs intermédiaires pouvait introduire de la confusion chez les familles enquêtées et brouiller leur lecture du positionnement du chercheur et des autres acteurs. L'enjeu était véritablement de soigner les rapports aux habitants et les perceptions qui se développent au fil de plusieurs rencontres.

⁸⁵ Pendant cette journée, j'ai observé et discuté avec les membres de l'organisation qui préparaient la célébration de la Saint Valentin.

FIGURE 8. Itinéraires d'accès en terrain sensible



Ce schéma récapitule les différents itinéraires empruntés pour identifier un intermédiaire d'accès aux habitants de Smokey Mountain.

Le site urbain est décrit sous forme de coupe urbaine (WSW-ENE) au sein des slums de la zone portuaire aux alentours de Smokey Mountain : Happy Land, Aroma Temporary Housing, Sitio Damayan/Ulingan, Katipuran et les slums de la ville de Navotas. Sont indiqués les différents programmes d'habitat très social (logements temporaires et logements sociaux) et le zonage des programmes d'expulsion (zone dangereuse et projet d'infrastructure).



Source : J. Tichit 2013



PHOTO 2. Parcourir Smokey Mountain : trouver les cheminements entre les habitations

Julia Tichit, 2013

Sur les indications d'un habitant, nous marchons, Jessa et moi, vers la prochaine famille à enquêter. Le sentier est à peine visible entre les herbes. De part et d'autre, on observe ici des zones creusées qui ont été dédiées à l'activité de *scavenging*, la collecte de déchets recyclables pour la revente.

Par la suite, Jessa a été disponible une à deux fois par semaine pendant 2 mois, de mai à juillet 2013 ; puis elle a été mutée sur un poste à Davao (Mindanao). J'ai travaillé avec d'autres interprètes à qui je faisais découvrir le site. Dans une certaine mesure, je suis ainsi devenu l'intermédiaire qui connaît le quartier, ses habitants et peut y accéder. A chaque visite, mon interprète et moi conduisons des entretiens avec des familles sur différentes zones de Smokey Mountain, avec l'aide de guides improvisés, souvent des enfants de la famille interviewée qui nous conduisent vers une autre famille d'agriculteurs. Les cheminements sur Smokey Mountain sont particulièrement difficiles à identifier (Photo 2). En début de journée, nous allons toujours rendre visite et nous entretenir avec Allan, qui est une figure de leader à Smokey Mountain, ceci afin de légitimer et sécuriser notre présence sur le site. Par ailleurs, Allan est un bon informateur des tractations politiques sur Smokey Mountain et je peux discuter en anglais sans l'intermédiaire de l'interprète.

Accéder à Taguig

De la même manière qu'à Smokey Mountain, j'ai conduit l'enquête auprès des habitants de manière itinérante, en rencontrant les familles à leur domicile et en marchant à travers les quartiers, de famille en famille. Les entretiens ont été conduits directement sur l'exploitation agricole qui regroupe le plus souvent le domicile.

Si à Smokey Mountain, il faut de bons intermédiaires qui connaissent le quartier et qui soient en contact avec les habitants, à Taguig, il faut surtout maîtriser l'espace. L'enjeu de la localisation et du repérage des pratiques agricoles parmi les déprises détermine l'accès aux habitants. Bien que posant un problème de fiabilité sur l'affectation agricole des parcelles, le repérage préparatoire sur images est essentiel pour identifier des quartiers agricoles dans l'espace métropolitain (voir section 1 de ce chapitre). Ensuite, le repérage préparatoire permet de conduire des observations déambulatoires qui sont à la fois dirigées et itinérantes, car elles suivent les recommandations des acteurs rencontrés (habitants agriculteurs, pêcheurs ou autres, élus de quartier). Sur place, j'ai conduit des relevés paysagers à travers les quartiers de manière itinérante, en suivant les recommandations des habitants et des élus de quartier.

A Taguig, le contexte urbain est plus sécurisé qu'à Smokey Mountain : la taudification est moins dense et la problématique de la violence urbaine est moins aiguë. Il faut souligner la présence importante d'organisations religieuses⁸⁶ et la faible représentation d'ONG. Face à la difficulté de trouver un intermédiaire local connecté aux populations cibles de l'enquête, j'ai décidé d'entrer en contact avec les habitants directement, accompagnée de mon interprète.

Du rôle de l'interprétariat

Les classes populaires de Metro Manila sont en majorité capables de recourir à un *broken english*, mais évoquent souvent leur inconfort à parler anglais à travers l'expression « My nose is bleeding ! », par laquelle il est manifesté que parler anglais s'apparente à la désagréable sensation d'avoir le nez qui saigne. Les classes sociales les plus marginalisées comprennent l'anglais mais le parlent peu, le plus souvent par réserve ou manque d'assurance tout simplement lié au manque de pratique de la langue.

Seule l'enquête famille a été conduite et rendue possible par le recours à l'interprétariat. Il n'a pas été envisagé de se rendre seule dans les quartiers de l'enquête famille, et moins encore pour une étrangère. Le rôle premier de l'interprète a été de constituer un binôme d'enquête sécurisant et facilitant la discussion avec des familles très vulnérables, et parfois impressionnées par la figure de l'étranger. La société philippine est très hiérarchisée et le « blanc » est toujours considéré, de prime abord, comme appartenant à l'élite. J'ai dû travailler avec différents interprètes, cependant ils disposaient de formations et d'accointances fortes avec les enjeux de l'agriculture urbaine⁸⁷. L'interprète a ainsi toujours joué un rôle de facilitateur pour la passation d'entretiens. Il est choisi pour sa capacité et son aisance à évoluer et interagir dans des milieux sociaux très défavorisés.

⁸⁶ Seule une organisation communautaire et religieuse engage des habitants qui cultivent et pêchent sur le front du lac, ce sont des membres convertis au courant religieux de l'organisation qui fonctionne comme une secte.

⁸⁷ Je cite à nouveau Jessa (coordinatrice pour UPA) ou Reuben Muni, sociologue (UP Diliman) ayant publié sur l'agriculture urbaine. Reuben Muni a recommandé, par la suite, une de ses anciennes étudiantes en Master Développement Communautaire (UP Baguio). En période de relais, j'ai été contrainte de solliciter deux proches pour continuer l'enquête.

Nous avons toujours formé au préalable, nos interprètes aux attentes de l'enquête, à la problématique de recherche et aux sites d'entretien. Toutefois, aucune hiérarchie entre le chercheur et l'interprète n'a été introduite, nous avons toujours fonctionné comme un binôme qui découvre ensemble les aléas du terrain.

En outre, il n'a pas été possible de rémunérer un interprète sur le long terme et à temps plein⁸⁸, ni même opportun puisque l'enquête famille a été conduite en plusieurs phases rythmées par des périodes de blocage, de latence et de déblocage.

Echantillon de l'enquête famille

L'enquête par entretien est conduite auprès de l'habitant qui est envisagé comme agriculteur urbain, et surtout de l'habitant saisi dans sa famille. J'ai recueilli 82 entretiens qualitatifs auprès d'habitants, dont 77 auprès d'agriculteurs urbains (Tableau 2). La majorité de ces entretiens contribue à l'enquête sur les récits de vie des familles d'agriculteurs urbains, sur les sites de Smokey Mountain et de Taguig, où nous totalisons la conduite de 70 entretiens auprès de 64 habitants. Ces entretiens représentent 47 familles. Les noms des enquêtés ont été modifiés pour préserver l'anonymat. Les autres entretiens complémentaires (7) ont été conduits sur un site d'agriculture urbaine de projet (à Caloocan City) et sur un site à visée exploratoire pour tester le guide d'entretien (à Quezon City). J'ai aussi conduit des entretiens auprès de cinq habitants dans les voisinages des agriculteurs urbains.

⁸⁸ Cette organisation relève aussi d'un souci budgétaire. Chaque journée d'enquête a représenté un coût moyen de 20€ : 10€ de rémunération pour l'interprète, environ 8€ de transports pour le binôme chercheur et interprète et 2€ pour un repas. Cette enquête n'aurait pas été possible sans le bénéfice d'un contrat doctoral, l'appui financier de l'Irased et l'aide à la mobilité doctorante de l'ED 60 et de l'UMR Art-dev.

TABLEAU 2. Entretiens et repérage de l'enquête famille

Julia Tichit, 2015

J'ai recueilli les récits de vie familial parfois en plusieurs passages auprès de la famille. Le nombre d'entretiens comptabilisent chaque entretien avec une personne à chaque passage réalisé.

	Nb d'entretiens (Nb d'individus)	Familles enquêtées	Foyers agricoles repertoriés	Autres entretiens habitants
TOTAL (entretiens complémentaires non inclus)	70 (64)	47	102	3
Par sites:				
Smokey Mountain (Tondo, Manila)	32 (29)	22	40	
Taguig 6 zones:	38 (35)	25	62	
Santa Ana	9 (8)	4	15	
Calzada	6 (6)	5	10	
Tipas	11 (9)	8	12	2 voisins
Palingon North	6 (6)	3	15 (incluant des familles ne résidant pas sur place)	
Napindan Slum	4 (4)	3	5	
Napindan Lac	2 (2)	2	5	Leader de la communauté religieuse
Entretiens habitants complémentaires (autres sites)				
UP campus (Quezon City)	3	3	Entretiens exploratoires	
Bagong Silang (Caloocan)	4	4	Entretiens conduits dans le cadre de l'enquête sur les politiques de l'agriculture urbaine, en observation participante avec SIBAT NGO.	

J'ai conduit peu d'entretiens avec des habitants du voisinage non agriculteurs, pour plusieurs raisons. D'une part, ils ne constituent pas une composante explicative de l'engagement des habitants dans l'agriculture urbaine : il n'y a pas de conversion immédiate à l'agriculture urbaine par proximité entre voisins. D'autre part, les voisins peuvent pratiquer certaines activités (pêche, charbonnage, scavenging) qui signent un trait commun avec les familles d'agriculteurs urbains ; sinon ils ne relèvent pas d'un profil

d'activité particulier, mais sont engagés dans une multitude d'activités caractéristiques des modes d'existence des populations urbaines vulnérables de Metro Manila.

J'ai estimé que Smokey Mountain et Taguig engagent chacun entre 40 et 60 familles dans l'agriculture urbaine. Le comptage des familles s'appuie sur le recoupement de plusieurs données récoltées à partir des entretiens pendant lesquels les habitants sont conduits à citer leurs voisins agriculteurs, grâce à l'observation déambulatoire, aux relevés de paysage lui étant associés et par le repérage des habitations sur imagerie.

Les familles enquêtées pour l'enquête récits de vie sont réparties entre Smokey Mountain et six différentes zones à Taguig. Je retiens un corpus d'entretiens auprès de 46 familles (une famille est écartée car je manque de données).

Le terme de famille se réfère au foyer, c'est-à-dire aux membres de la famille qui partagent le même toit. Pour une exception, la famille vit sur la même exploitation, tout en étant répartie dans deux habitations (Entretiens Robledo, 2013-2014). La famille au sens de l'enquête, entendue comme constituant un foyer, distingue plusieurs configurations familiales (Tableau 3) :

- La famille est nucléaire (23), si elle est constituée par des couples avec enfants ou bien des couples dont les enfants ont déjà décohabité ;
- La famille est dite étendue (15) quand trois générations cohabitent au sein du même foyer. Le fonctionnement de la famille étendue aux Philippines repose sur la cohabitation de plusieurs degrés de parentés : cohabitation de fratrie, cohabitation de parents, enfants et petits-enfants, qui constituent un socle des solidarités intergénérationnelles, de soutien mutuel aux âges de la vulnérabilité ou face au handicap.
- Il y a d'autres types de famille (8) moins répandus : une famille monoparentale (une femme séparée avec ses enfants), une femme séparée (dont les enfants sont adultes) et deux hommes célibataires.

Les entretiens ont été conduits auprès de la personne ressource au sein de la famille, indistinctement l'époux ou l'épouse à la tête du foyer qui a été disponible lors de mes passages. Dans les quartiers de slums de Metro Manila, les femmes disposent d'une capacité de décision au moins égale à celle des hommes, tout du moins en ce qui concerne l'achat des biens essentiels, de nourriture et d'habillement (Moser C., Mc LLwaine C., 1997). Toutefois, j'aborde peu la question du genre, si ce n'est pour évoquer la répartition genrée de certaines tâches au sein de la famille.

Chez les familles reposant sur un couple (toutes les familles sauf les célibataires et la famille monoparentale), j'ai pu conduire les entretiens le plus souvent en présence des deux conjoints. Parfois l'entretien a réussi à solliciter la parole des deux, parfois un des conjoints est resté en retrait (en proportion équivalente l'époux ou l'épouse). Lorsque le mari a été absent, il l'a été plus souvent dans le cadre de l'enquête à Smokey Mountain, tandis que lorsque que l'épouse a été absente, cela s'est présenté plus souvent à Taguig.

Cela s'explique de la manière suivante : à Smokey Mountain, l'épouse a été interviewée à son domicile pendant que l'époux travaille à l'extérieur (dans les champs ou dans une autre activité) ; alors qu'à Taguig, les lieux de production agricole sont moins souvent les lieux de résidence de la famille, d'où un éloignement des femmes plus fréquent. Les hommes sont restés moins bavards lorsqu'ils sont interviewés sur un temps de travail agricole (travail du sol ou mise en set pour la commercialisation) ou sur un temps de sieste (début d'après-midi). Certaines épouses sont restées peu bavardes, peut être étant intimidées par le protocole d'entretien, pourtant restreint, ou bien lorsque l'entretien a été conduit pendant un temps de convivialité avec les voisins (jeu de cartes et pari dans l'après-midi).

TABLEAU 3. Les contours des familles enquêtées

Julia Tichit, 2017

Les prénoms cités dans le tableau ont été modifiés pour préserver l'anonymat des enquêtés.

	SMOKEY MOUNTAIN	TAGUIG	Total
Familles nucléaires classiques	12	11	23
avec enfants *certains enfants majeurs n'ont pas encore décohabité	Maria (6 enfants) Mate Edilyn Arnel (4 enfants) Jil (3enfants) Ellene* (sa fille handicapée) Jilin Natanael Samuel (un enfant)	Lito* (5 enfants) Elvira* Alex (4 enfants) Flore (2enfants) Zeni (5 enfants) Felix* (2 enfants) Antonio* (ses fils)	7
dont les enfants possèdent leur propres habitations	Jocelyne Eda	Beth Ding Tina Xavier	4
sans enfant	Cita		1
Familles étendues	5	10	15
simple: 3 générations (parents, enfants, petits enfants)	Rodrich (couple, la mère du mari, les enfants) Steeve (couple, deux fils et petits enfants) Reynaline (couple, la mère, les frères et les enfants) Arylne (couple, enfants et parentés: 7 membres)	Armando (couple, la mère de la femme, les enfants) Pepito (couple, 3 enfants dont leur couple, petit-enfant) Nanay Luz (couple, 5 enfants dont leur couple, 3 petits enfants) Joséphine (3 enfants dont leur couple, petits enfants) Erlinda (6 enfants dont leur couple, petits enfants) Siméon (4 enfants - fils - dont leur couple, petits enfants) Fred Berne (enfants - fils - dont leur couple, petits enfants) Martina (enfants dont leur couple, 3 petits enfants)	9
autre	Allan : le couple, une sœur et les enfants de la sœur (combine la cohabitation de la fraterie entre frère-sœur)	Robledo : famille nucléaire (couple et enfants) sur une habitation et famille élargie sur une 2ème habitation (cohabitation du père, deux autres fils et de leurs enfants)	1
Autres types de familles	5	3	8
Familles nucléaires recomposées	Annie : couple, 1 enfant (3 autres enfants d'un 1er mari ne vivent pas avec elle) Merceliza : couple, enfants du mari qui n'ont pas encore décohabité	Janet : couple, 2 enfants (2 autres enfants d'un 1er mari ne vivent pas avec elle)	1
Famille monoparentale	Daisy (3 enfants) séparée Nieves (son fils handicapé est décédé après l'enquête)		2
Célibataire	Perlita (séparée)	Genelito Wilfredo	2
Total	22	24	46

3.2. Enquêter les modes d'habiter : l'entretien biographique

J'ai collecté des entretiens à dimension biographique auprès des habitants et de leurs familles qui habitent et cultivent dans des quartiers marginalisés de Metro Manila, dans l'objectif de renseigner le rapport entretenu à l'agriculture urbaine et sa place dans les parcours de vie des familles (Partie 3 de la thèse). La méthode d'entretien a été construite de manière inductive, sur le terrain, afin de comprendre les pratiques et les représentations des habitants qui prévalent à l'engagement de la famille dans l'agriculture urbaine à Metro Manila, en restituant le rôle du temps (Encadré 12).

Encadré 12. Eléments du parcours de vie de Steeve et sa famille, agriculteurs urbains à Smokey Mountain : extraits choisis des entretiens par récit de vie

Steeve arrive à Metro Manila en 1989. Il est originaire de la province de Kalinga une région agricole au nord de Luzon et sa femme est originaire de l'île de Samar marquée par une pauvreté massive.

« Nous avons vécu dix ans à Dagat-Dagatan à Navotas [ville au nord de Manila], en tant que squatteurs. J'y ai rencontré ma femme »

« Je suis rentré à Kalinga de temps en temps, pendant deux ans, pour entretenir les rizières avec mon frère, qui est resté. Puis... les récoltes ont été détruites par un typhon. Je n'y retourne plus. Je n'ai pas eu de chance avec mes cultures en province, les cultures ont toujours été détruites par les typhons. C'est pourquoi j'ai décidé de partir. »

« J'ai travaillé dans le scavenging et la fabrication de charbon à Sitio Damayan [un slum développé sur une emprise du port où les déchets urbains ont été entreposés après la fermeture de Smokey Mountain], pendant que ma femme vendait du 'taho' [commerce ambulancier de yaourt de soja] à Navotas. Les trajets étaient longs [entre Navotas et Sitio Damayan], alors on a décidé de s'installer à Sitio Damayan. »

« J'ai rencontré un ami qui m'a dit qu'il cultivait sur le Old Smokey Mountain [la décharge est fermée depuis 1995]. Je suis venu voir l'endroit par moi-même [en 2004] et j'ai découvert que le sol était bon pour cultiver des légumes. »

« La ville c'est des opportunités. On peut envoyer les enfants à l'école et une fois qu'ils sont diplômés, ils peuvent avoir un bon emploi et fournir un revenu à leur parent. »

Un guide d'entretien ouvert sur le récit de vie familial

A mesure de la compréhension des dynamiques familiales d'engagement dans l'agriculture urbaine à Metro Manila, le guide d'entretien a été reconstruit et complété de manière inductive, afin d'articuler l'échelle des pratiques habitantes au récit de vie familial. Le récit de vie permet de considérer le rôle du temps dans les phénomènes sociaux étudiés et d'amorcer une compréhension des représentations socio-culturelles

essentielles des populations enquêtées (Bertaux, 1997 ; Copans, 2008). En particulier, l'agriculture urbaine est apparue comme un mode d'existence porté par le groupe familial.

Lors des premiers entretiens de l'enquête, j'ai d'abord cherché à recueillir les éléments qui participent au fonctionnement socio-spatial de l'activité agriculture urbaine, c'est-à-dire les pratiques dédiées à l'agriculture urbaine et les pratiques urbaines déployées dans la métropole pour soutenir la production et la commercialisation des récoltes. Les premiers entretiens enquêtent principalement sur les systèmes de culture, la vocation des récoltes (filrière de commercialisation et/ou auto-consommation), l'accès aux intrants, l'acquisition des savoir-faire agricoles, l'ancienneté sur le site et le mode d'occupation du foncier. En interrogeant les habitants sur la composition des familles, l'implication des membres dans l'exploitation et le système d'activité familial, j'ai compris rapidement que les pratiques agricoles sont intégrées dans la vie quotidienne à l'échelle de la famille.

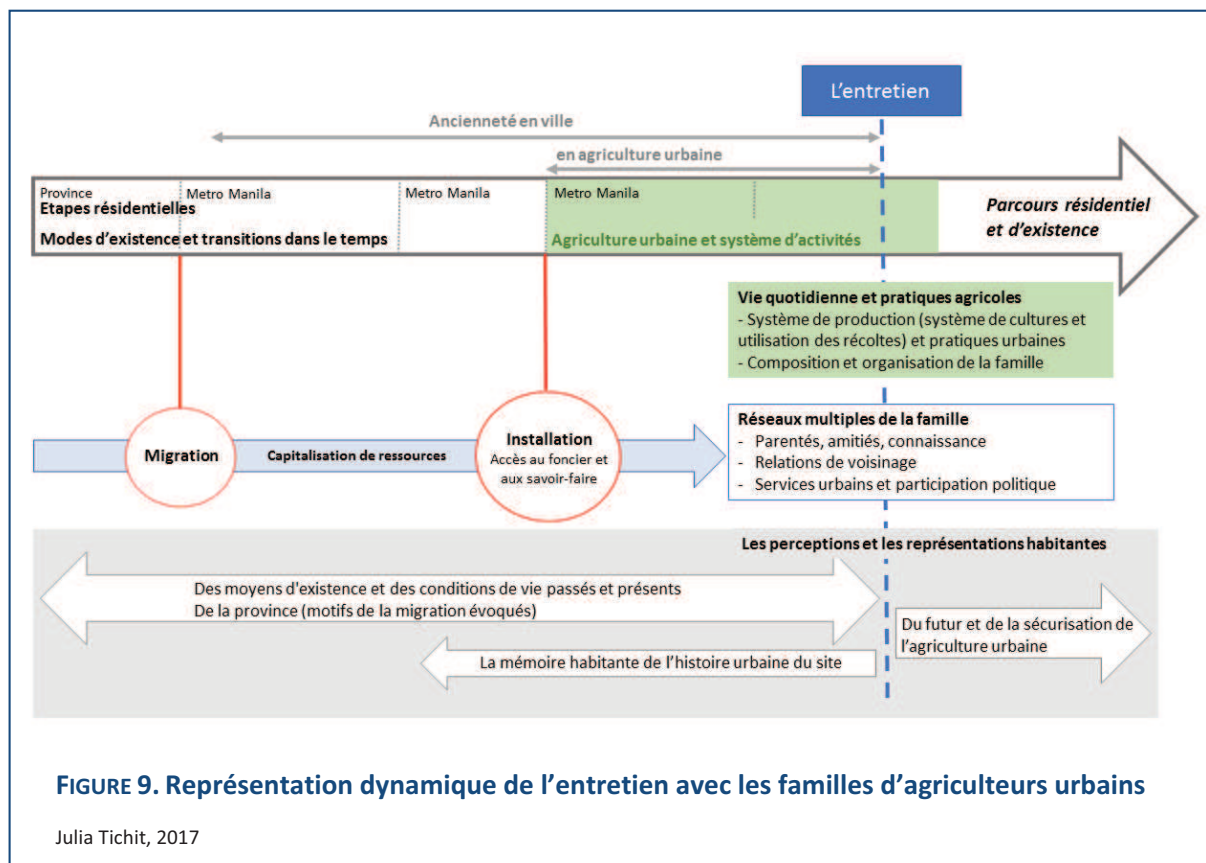
L'importance d'intégrer une approche par récit de vie est apparue au cours d'entretiens exploratoires conduits avec les agriculteurs urbains de UP Diliman. J'ai observé qu'en abordant la question de l'accès au foncier agricole et aux savoir-faire, les habitants sont conduits à récapituler les principales étapes de leurs parcours de vie, aux cours desquelles ils ont capitalisé les quelques ressources (surtout immatérielles) leur permettant d'installer leur famille dans l'agriculture urbaine. J'ai donc réorganisé les entretiens en conservant toujours une approche centrale sur les pratiques agricoles, mais en intégrant aussi le questionnement de plusieurs événements clefs des biographies familiales, et en particulier pour comprendre ce qui détermine l'installation de la famille en agriculture urbaine. Cet événement particulier est renseigné en replaçant l'agriculture urbaine au sein des parcours résidentiels et d'existence des habitants, pour comprendre la manière dont s'opère l'engagement de la famille dans l'agriculture urbaine. L'entretien recueille les précédents lieux de vie de l'habitant, tout en priorisant le questionnement sur les deux mobilités résidentielles les plus caractéristiques du parcours : le moment de la migration d'une province vers Metro Manila (lorsque l'enquêté précise qu'il n'est pas né à Metro Manila) et l'étape résidentielle qui précède l'installation sur le site agricole. Lorsque les parcours résidentiels étaient très syncopés, je n'ai pas systématisé recensé les raisons qui avaient motivé chaque mobilité, car cela s'avérait fastidieux et non indispensable pour ma problématique.

L'entretien est réalisé sur un mode compréhensif et je recueille les données par des entretiens répétés auprès des familles. Le guide est structuré autour de quatre entrées principales : les pratiques agricoles, la biographie familiale (parcours résidentiels et parcours d'existence), les relations sociales (la famille et le voisinage), l'engagement politique (Guide d'entretien en annexe 8). Tout au long de l'entretien, je recueille sur ces différentes entrées les réseaux multiples mobilisés par la famille et les représentations et les perceptions des habitants concernant l'agriculture urbaine. D'une part, je cherche à identifier les réseaux avec lesquels les familles ont pu compter pour s'installer, à comprendre la manière dont elles ont eu accès à l'information concernant un foncier disponible et cultivable et aussi, de manière générale, la manière dont la capitalisation de liens sociaux s'opère dans le temps, en mobilisant des liens de parenté ou de voisinage et

des formes de participation habitante. D'autre part, il s'agit de comprendre la manière dont les habitants perçoivent leurs conditions de vie, l'agriculture urbaine comme mode d'existence, ainsi que les représentations de l'espace qu'ils mobilisent à travers la mémoire de l'histoire des lieux et leur perception du futur et de la sécurisation de leur activité.

L'entretien aboutit à une reconstitution biographique qui croise le système de production, le parcours résidentiel et le parcours d'existence de la famille (Figure 9). L'amorce de l'entretien recueille les données du présent sur les pratiques agricoles, ensuite avec la question de l'ancienneté de l'installation, l'entretien glisse vers le passé et le récit de vie.

En fin d'entretien, la question de la participation de l'habitant permet de revenir sur le présent et d'ouvrir sur le futur avec la question de la sécurisation de l'agriculture urbaine comme mode d'existence.



Conduire des entretiens qualitatifs auprès de familles vulnérables

La conduite d'entretien qualitatif auprès de familles vulnérables est complexe et cela tient avant tout aux décalages socio-culturels que j'ai fortement ressentis avec les populations enquêtées et que j'ai tenté de dépasser. Les principales structures culturelles philippines surgissent à mesure de l'avancée de l'enquête. L'épaisseur des dynamiques sociales, les conditions météorologiques (caniculaires ou trop pluvieuses), ou encore l'indisponibilité

des familles lors des visites agencent des contraintes chronophages face auxquelles j'ai conservé ma patience, bricolé et improvisé. La complexité du terrain nécessite de visiter plusieurs fois certaines familles. Après chaque session d'entretien, il faut décanter les réponses et réajuster les objectifs de l'entretien en fonction du contexte familial, économique, social et agricole, pour une prochaine visite. Entre temps, je « digérais » les histoires familiales les plus dramatiques, en acceptant simplement les travers et les stigmates de la pauvreté.

Cela va de soi, j'ai cherché à tisser des liens avec « mes » familles enquêtées pour faciliter les visites et compléter les données d'entretien. Je peux dire, avec un peu plus de recul, que ma position de femme a facilité l'accès aux familles, en particulier lorsqu'elle libère la parole des femmes, dans une société où l'émancipation féminine est bien présente, mais relève surtout d'une histoire de classe. Il est à noter que quelques hommes sont restés peu bavards et ont évité le regard, peut être par réserve, par machisme, ou bien, par déférence.

En établissant une relation de confiance avec les familles interviewées, ma position de chercheur est rendue beaucoup plus confortable. Dans un contexte de grande pauvreté et où les relations sociales sont basées sur l'échange et la générosité, j'ai choisi d'amorcer une succession de dons et de contre-dons afin de construire, sur plusieurs rencontres, ma relation avec les familles. Car, celui ou celle qui se déplace de lieux en lieux pour conduire une enquête de terrain doit répondre à une tradition philippine, celle qui veut qu'un *pasalubong* (cadeau en tagalog) soit toujours ramené et offert aux proches lorsqu'un déplacement - quotidien ou de plus longue distance - est réalisé.

L'importance des valeurs familiales a surgi à mesure de l'avancée de l'enquête. Lors de la première ou deuxième rencontre, je réalise donc un portrait photographique de la famille. J'ai développé la photo pour l'offrir ensuite lors d'une deuxième rencontre. Ces photos représentent un cadeau inestimable, d'une part parce que même le papier est un bien rare dans les quartiers de l'enquête, et d'autre part, parce que la famille est la plus haute institution de la société philippine. Par la suite, les dons spontanés basés sur le partage de gâteaux, de chips ou de boissons au moment des collations, ont suffi à entretenir des relations très chaleureuses avec les familles. Plusieurs familles ont aussi offert en échange des légumes de leur production, des feuilles de *kamote*, des feuilles de corète et des plantes à repiquer.

Conduire ces entretiens habitants repose sur l'apprentissage d'une multitude de micro-compétences qui favorisent les interactions sociales. A mesure des rencontres, des déconvenues lorsque les entretiens recueillis ont sonné creux, de l'observation de nos interprètes lorsqu'ils se lassent à poser les mêmes questions à chaque famille, j'ai découvert quelques astuces pour améliorer la « rencontre sociale » de l'entretien avec des familles philippines défavorisées. L'enjeu était de rythmer l'entretien, savoir insister lorsqu'une réponse était confuse, ne pas s'en tenir au déroulé prévu mais jongler sur les thèmes que la personne enquêtée aborde, savoir s'arrêter pour revenir une prochaine fois, bref transformer l'entretien en une discussion spontanée, conviviale et informelle. J'ai réduit au maximum la partie introductive de l'entretien. Le cadre de la recherche a été

très peu précisé aux personnes enquêtées car, d'après l'expérience, plus le mode de discussion est informel, plus les habitants sont à l'aise et enclins à accorder du temps à l'entretien. J'ai vite pris conscience que les aspects conventionnels de la recherche ne font qu'introduire de la distance dans la rencontre avec l'habitant. Avec l'expérience, l'entretien est devenu un dispositif extrêmement flexible de discussions auquel l'enquêté, l'interprète et d'autres personnes de l'entourage de la famille prenaient plaisir à participer.

J'ai préféré travailler sans enregistreur et réduire le matériel au minimum, c'est à dire à un cahier et un stylo, qui sont déjà encombrants dans le contexte domestique des familles (Photo 3). Généralement, j'ai conduit les entretiens sur un petit tabouret en plastique ou à même le sol dans la cabane – il y a très peu de meubles dans le contexte domestique des familles. Tout le long de l'entretien, il faut rester vigilant, noter précisément les réponses, suivre la conversation entre l'interprète et l'interviewé pour vérifier la traduction et les éventuelles imprécisions qui nécessitent des relances tant à l'interprète qu'à l'interviewé, garder le fil de la conversation et le fil du guide d'entretien. Il est nécessaire d'intervenir parfois en tagalog – j'ai des notions de tagalog et les entrées du guide d'entretien sont aussi traduites en tagalog – pour revaloriser le travail respectif de l'interprète et mon travail d'enquêteur. Sinon, ma position a tendance à s'effacer derrière l'interprète et la relation aux habitants est court-circuitée.



PHOTO 3. CONDUIRE L'ENTRETIEN DANS LA PROMISCUITE : CAHIER, STYLO ET SAC A DOS

Jessa Margalo, 2013

Nieves, la personne enquêtée, est assise dans le fond de l'habitation, près de son fils handicapé qui reste alité. Sa voisine Maria lui rend visite avec son fils et un neveu. Cet espace est l'unique pièce du baraquement. Le plancher sur lequel les habitants sont assis fait table et lit en fonction des heures de la journée. L'espace de la cuisine donne sur l'extérieur, il est constitué par la tablette au premier plan avec les tasses et les thermos.

Méthode d'interprétation des parcours de vie habitant

Les entretiens sont retranscrits dans un tableau qui facilite la lecture des réponses formulées par chaque famille sur chaque entrée du guide d'entretien. Pour interpréter les entretiens recueillis sur des entrées particulières, plusieurs matrices synthétiques sont construites pour isoler des variables et analyser les relations entre elles en fonction de questions de recherche (les prochains chapitres détaillent à chaque fois la méthode d'interprétation des données de manière plus précise). L'interprétation commence par l'identification de réponses récurrentes, sur l'ensemble de l'échantillon de familles, puis en distinguant les familles en croisant le critère géographique (Smokey Mountain et des différents sites de Taguig) et des critères socio-économiques, afin de mettre à jour les composantes qui participent à une mise en profil des familles. Je procède à l'interprétation des parcours de vie, par comparaison à partir d'une recherche de similarités dans les séquences des parcours de vie (entre familles et entre sites) et par inférence en mobilisant la bibliographie, les apports de l'observation participante dans les slums de Manila et les entretiens auprès des acteurs de la société civile.

CONCLUSION DU CHAPITRE 2

La méthodologie de la recherche repose sur l'induction des outils depuis le terrain et la qualité itinérante de ma position de chercheur au sein de réseaux d'acteurs, dans l'espace et la société métropolitaine de Manila. La problématique de l'engagement habitant dans les agricultures intra-urbaines à Metro Manila a déterminé le choix d'une forte immersion sur le terrain et d'un recueil de données principalement qualitatives, croisant entretiens et récits de vie, observations, relevés de terrain, participation. L'utilisation plus systématique de données statistiques, notamment celles issues des recensements nationaux de population, aurait pu compléter ce dispositif méthodologique. Il convient de rappeler cependant le sous-recensement de la population, lequel met en doute la représentativité de telles données et leur utilité pour notre propos. Ne faisant l'objet d'aucun traitement d'ajustement, les données statistiques sont limitées à l'échelle du quartier et, par manque d'enregistrement, il y a une sous-évaluation structurelle des populations précarisées.

Le corpus de données collectées fonctionne comme un système de données anthropo-géographiques qui embrasse différentes échelles, chacune ayant son propre niveau de complexité. Le jeu d'échelles (de l'espace domestique à la métropole) permet de ne pas être enfermé dans la spécificité de chaque terrain, au sein de chaque quartier enquêté, de chaque famille rencontrée.

L'enquête de terrain et mes choix méthodologiques ont été animés par deux défis principaux : l'identification des espaces et des lieux de l'agriculture urbaine dans Metro Manila et l'accès aux habitants. Les différents volets méthodologiques répondent à trois objectifs de recherche :

- Une analyse morphologique de l'espace urbain et la reconstitution de la géohistoire des sites agricoles au sein du processus de métropolisation dans Metro Manila
- Une analyse des systèmes d'acteurs gravitationnels de l'Agriculture Urbaine dans Metro Manila et sa première couronne, afin de comprendre les configurations de projet et les soutiens institutionnels aux agriculteurs urbains.
- Une analyse des pratiques, des représentations habitantes et des parcours de vie à partir d'une enquête géo-anthropologique auprès des habitants agriculteurs urbains et leur famille.

Conclusion de la 1^{ère} partie

Les recherches conduites sur l'agriculture urbaine ont surtout valorisé jusqu'à présent l'étude des interactions, des intégrations multifonctionnelles entre la ville et l'agriculture, comme élément fondateur et distinctif de l'agriculture urbaine par rapport à une agriculture rurale ; ce qui légitime aussi l'emploi de l'expression par rapport à celle « d'agriculture périurbaine ». Effectivement, s'interroger sur l'agriculture urbaine à Metro Manila ouvre, entre autres, une entrée environnementale, une manière de penser la ville durable et la place de la nature en ville. La métropole est confrontée à la complexité de la gestion de ses services urbains qui entraîne des formes de dégradations environnementales largement susceptibles d'affecter la salubrité des pratiques agricoles en ville. La pollution des eaux de la rivière Pasig, de son réseau de petits affluents, les esteros, ainsi que les défaillances de la gestion des ordures ménagères laissent entrevoir des problèmes sanitaires latents. Le maintien de zones réservoirs dans les zones très inondables est un autre défi sur lequel l'agriculture urbaine peut être positionnée.

Cependant, le choix d'inscrire l'habiter comme entrée prioritaire de cette thèse répond à une volonté de dépasser le strict champ d'étude de l'agriculture urbaine, pour embrasser les enjeux plus larges du développement et de la pauvreté dans les villes au sud. Inscrite dans la lignée de travaux émergents en géographie sociale, cette thèse a aussi l'ambition de participer au retour de l'habitant dans la recherche en géographie. « La géographie fut et reste peu encline à trouver pertinent d'en [l'individu] faire un objet majeur ; face à l'attrait pour les grandes morphostructures physiques ou humaines, pour les fonctions, pour les rouages fondamentaux des systèmes de production de l'espace, l'individu s'est trouvé déclassé, marginalisé tel un épiphénomène, voir un résidu dont on laissait à d'autres le soin de s'occuper. » (Lussault, 2000, p.18). Pourtant, « la géographie humaine est la science de l'homme habitant » (Le Lannou, 1949).

La problématique de l'engagement – comme prisme d'analyse de l'habiter - fait émerger l'importance à considérer les pratiques, les objectifs et les projets des familles d'agriculteurs urbains. La notion de tactique mobilisée dans la thèse envisage d'aller à l'encontre des déterminismes de la pauvreté et de restituer la capacité d'être acteur en tant que familles vulnérables. La mise au jour de ces tactiques est d'autant plus importante que les ressources matérielles dont disposent les familles sont faibles.

De fait, l'objet agriculture intra-urbaine est difficile à saisir du fait du caractère chaotique de l'espace métropolitain de Manila et de sa qualité intrinsèque d'interstice urbain, qui est invisible, transitoire et marginal dans l'espace urbain. Les outils qualitatifs mobilisés, requis par le cadre conceptuel mais aussi par un terrain marqué par l'informalité, la

difficulté d'accès et l'insécurité, ont supposé d'assumer le caractère patient, minutieux et chronophage de l'enquête. La démarche méthodologique est construite en situation. Cependant, le principe des allers-retours entre les outils d'appréhension du paysage et les apports de la démarche d'accès aux familles sont transposables à d'autres contextes urbains et à d'autres populations vulnérables.

En cela, la thèse propose d'aller au-delà d'une monographie sur l'agriculture urbaine à Metro Manila, en concevant la spécificité relative à chaque site de l'enquête. Le terrain permet en lui-même une prise de distance dans la démarche de recherche. Dans l'analyse des résultats, j'introduirai des moments comparatifs par la littérature pour décentrer les données et les interpréter par rapport à d'autres contextes métropolitains, à d'autres systèmes de production agricole en milieu urbain ou bien en mobilisant des résultats généraux sur des entrées thématiques particulières : l'accès à la terre, les systèmes de cultures, la commercialisation, les réseaux des agriculteurs urbains, le rôle de la société civile vis-à-vis de l'agriculture urbaine etc.

2^{ème} partie

Dualité des formes d'agriculture urbaine interstitielle à Metro Manila : plein champ et hors-sol

Beaucoup de mes interlocuteurs philippins sont demeurés perplexes quant à l'annonce de mon objet de recherche : « *Y-a-t-il de l'agriculture urbaine à Metro Manila ? Vraiment ?* ». Oui, des pratiques agricoles existent dans l'intra-urbain à Metro Manila, je présume d'ailleurs que c'est certainement le cas dans toutes les villes et métropoles du monde.

Compte tenu des dynamiques de métropolisation, l'agriculture urbaine reste une fonction urbaine marginale à Metro Manila, dont les pratiques invisibles trouvent malgré tout à s'inscrire à de très petites échelles, selon des dynamiques complexes, dans un espace urbain ultra-dense et largement saturé.

Cette partie a pour objet l'analyse des dynamiques urbaines et des systèmes d'acteurs engagés dans l'agriculture urbaine interstitielle à Metro Manila. Or, l'agriculture urbaine interstitielle est, comme je l'ai évoquée, protéiforme et multi-localisée à travers l'espace urbain. La première distinction qui s'opère entre formes de l'agriculture urbaine s'articule sur les techniques utilisées entre une agriculture urbaine familiale de plein-champ et une agriculture urbaine hors-sol, dite de projet.

L'enjeu est de cette partie est de cerner en quoi les modes d'inscriptions de ces pratiques agricoles en ville traduisent différentes modalités d'organisation des acteurs engagés et, en particulier, déterminent différents modes d'engagement de l'habitant. L'enjeu méthodologique est de combiner la méthode qualitative de la recherche à la nécessaire mobilisation d'outils de géolocalisation.

Le chapitre 3 permet d'introduire une typologie des agricultures urbaines interstitielles à Metro Manila, puis se dédie à l'appréhension des dynamiques urbaines des agricultures urbaines de plein champ. Le chapitre 4 revient sur la configuration particulière de l'agriculture urbaine émergente hors-sol à Metro Manila, concernant ses modes d'inscription dans l'espace urbain et la structuration de scènes d'acteurs publics et parapublics différenciées, et cela dans l'optique de questionner la participation habitante dans les projets.

CHAPITRE 3.

L'AGRICULTURE URBAINE INTERSTITIELLE : UN OUTIL DE LECTURE DE LA FABRIQUE DE LA VILLE FRAGMENTEE

Ce chapitre questionne l'inscription urbaine, l'établissement, le maintien ou le déclin de l'agriculture dans la ville. Le cadre analytique de la recherche envisage l'agriculture intra-urbaine comme un outil de lecture géo-dynamique de l'espace urbain. Les dynamiques spatiales de l'agriculture urbaine permettent de traduire la complexité du processus d'urbanisation et la rapidité des mutations socio-spatiales à l'œuvre dans Metro Manila, où le « pas d'urbanisation [est] très rapide » (Santiago, 1991, p.42). En étant positionnée sur des espaces métropolitains instables, l'agriculture urbaine informe sur la ville en train de se faire, sur le processus d'urbanisation en lui-même.

L'hypothèse introductive a formulé que l'agriculture intra-urbaine est inscrite dans des interstices de la ville, ce qui représente des conditions foncières rares ou marginales. A Metro Manila, ces emprises peuvent avoir été réservées par des acteurs dits organisationnels⁸⁹, ou bien constituent des espaces de marge marqués par des processus d'obsolescence urbaine ou des espaces localisés sur les franges métropolitaines.

Il s'agit dans une première section de positionner les sites d'agriculture urbaine au sein des dynamiques urbaines de la région métropolitaine de Manila. Y-a-t-il des micro-pratiques agricoles dans tous les quartiers de Metro Manila ? La grande différenciation des sites d'agriculture urbaine du point de vue du processus d'urbanisation offre des prises d'analyse pour une lecture d'ensemble de l'espace métropolitain (intra-urbain et franges métropolitaines). La seconde section propose de retracer une géohistoire de l'interstice agricole, qui permettra dans les prochains chapitres de contextualiser les périodes d'installation des agriculteurs urbains. A la manière de ce que Michel Agier décrit à propos des ghettos et des campements urbains, les lieux de l'agriculture urbaine se prêtent au « récit d'une installation, d'une fondation puis de métamorphoses urbaines » (Agier, 2013, p.22). La troisième section amorce le glissement entre objets d'étude, depuis les espaces de l'agriculture urbaine vers les exploitations agricoles et les acteurs de l'agriculture urbaine. Il s'agit d'analyser l'organisation des exploitations agricoles, en particulier la structuration des systèmes de culture et les formes d'habitat des agriculteurs urbains.

⁸⁹ Je rappelle que les acteurs organisationnels constituent une expression générique pour désigner à la fois les acteurs publics et les acteurs de la société civile.

L'échelle d'étude dans ce chapitre est principalement la région métropolitaine, illustrée par des zooms intra-métropolitains sur les principaux sites d'agriculture urbaine. La méthode de recherche repose sur des outils combinés d'analyse du paysage agro-urbain⁹⁰, une mise en typologie des différentes formes d'agriculture intra-urbaine et l'analyse de systèmes de cultures vivrières complexes.

⁹⁰ La démarche recontextualise les aller-retours entre repérage sur imagerie et observation sur le terrain, avec la bibliographie pour caractériser les dynamiques urbaines de Metro Manila et la structuration de l'espace métropolitain.

1. Les places marginales de l'agriculture urbaine dans la ville : « géographie agricole » de Metro Manila

La démarche de recherche repose sur une approche diachronique et morphologique de l'agriculture urbaine. L'analyse paysagère de l'établissement de formes d'agriculture urbaine permet de comprendre son inscription dans le processus de fabrication de la ville et de proposer une « géographie agricole » de Metro Manila (Soulard, 2014). Les dynamiques urbaines à Metro Manila sont analysées selon deux entrées :

- D'une part à travers le processus d'urbanisation à Metro Manila depuis les années 1950 et les structures spatiales plus anciennes de la métropolisation ;
- D'autre part à travers les usages du sol urbain, et notamment les transitions foncières entre usages urbains et usages agricoles du sol à l'échelle régionale.

Dans un premier temps, il s'agit d'envisager les places marginales de l'agriculture urbaine dans les interstices de l'espace métropolitain, des espaces éprouvés par l'urbanisation et ses phénomènes associés : mitage, étalement urbain et fragmentation des espaces urbains (carte 2). Dans un second temps, je propose une typologie de l'agriculture urbaine interstitielle dans ces liens avec ces dynamiques métropolitaines.

1.1. Dynamiques métropolitaines : densification de l'espace urbain, étalement urbain et recul de la ceinture agricole

Depuis le début du 20^{ème} siècle et sous l'influence américaine, les gouvernements philippins ont très largement confié le développement urbain de Metro Manila au secteur privé, sans véritable planification d'ensemble (Shatkin, 2007, p.21), à l'exception relative de la période de gouvernement de Ferdinand Marcos entre 1965 et 1986. Les gouvernements successifs ont maintenu un contexte libéral d'investissement sur le marché foncier favorable aux grandes familles de propriétaires⁹¹. Le développement urbain a affecté de manière spectaculaire les fronts métropolitains, sur lesquels se sont structurés, en une trentaine d'années, les lieux centraux émergents de la métropole⁹², sur des terres agricoles et d'anciens terrains de l'Etat.

⁹¹ Les investissements fonciers et immobiliers en milieu urbain constituent une des principales sources d'intéressement des élites économiques des pays en développement (Shatkin, 2007, p.21). Le phénomène est d'autant plus prégnant aux Philippines où les opportunités d'investissement dans le secteur industriel sont limitées, le pays n'étant pas industriel et dans ce secteur, les investisseurs philippins sont en compétition avec de nombreuses firmes transnationales, tandis que l'acquisition foncière reste un domaine réservé aux citoyens philippins. Notamment, le Foreign Investment Act de 1991 prévoit de nombreuses restrictions pour l'acquisition de biens immobiliers par les étrangers. Il existe toutefois de nombreuses pratiques pour détourner la loi par le biais de mentions spéciales dans les contrats de vente (l'acquéreur philippin prétendu s'engage à respecter les intérêts et les volontés de son partenaire étranger qui est en fait l'acquéreur réel).

⁹² Metro Manila est une métropole multi-polarisée autour de plusieurs grands quartiers d'affaire multifonctionnels : Makati Central Business District, Ortigas Center (Mandaluyong et Pasig), Eastwood City (Quezon City), Global City (Makati), Alabang (Taguig et Muntinlupa), etc.

1.1.1. La structuration de l'espace urbain dans Metro Manila (1940-2010)

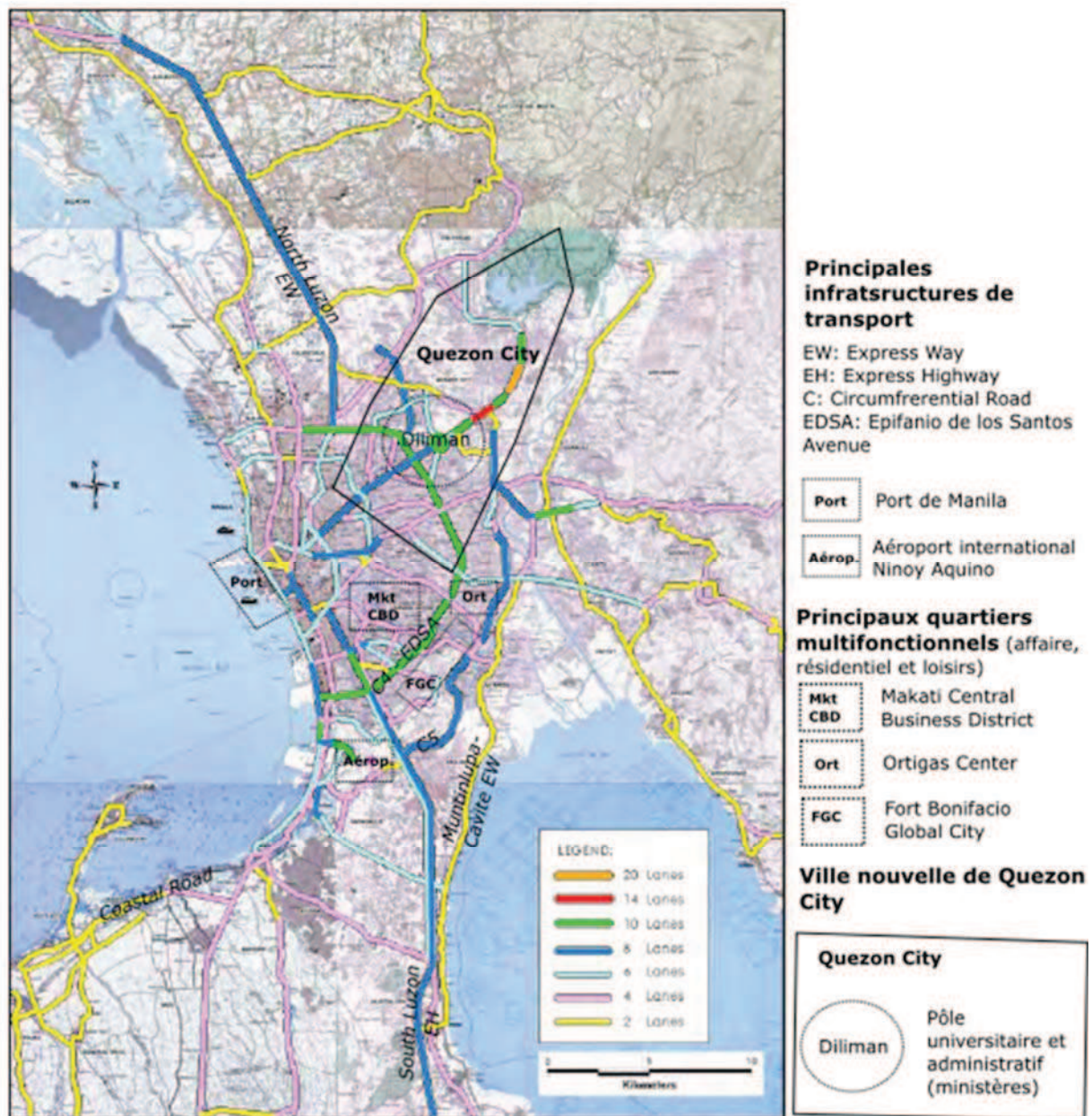
Les investissements publics dans la métropole se sont concentrés dans le secteur de la construction d'infrastructures de transport (Shatkin, 2007). Le système de voies rapides vers les provinces périphériques (North Luzon Express Way vers le nord et South Luzon Express Highway, Muntinlupa-Cavite expressway, coastal road Manila-Cavite vers le sud) a favorisé l'étalement le long des axes de transport et un développement urbain en sautemouton (Shatkin, 2007). Planifié depuis les années 1940, le système routier constitué par six boulevards périphériques a été très lentement mis en œuvre puisqu'en 2017, seules les quatre premières routes sont achevées : la C5 est en cours de construction et le tracé de la C6 en discussion. Le réseau de métros aériens (Light Rail Transit, LRT) qui articule péniblement trois lignes a été très peu amélioré depuis 1985. La construction des quatre boulevards périphériques (C1, C2, C3 et C4 ou EDSA) a structuré jusqu'à la fin des années 1970 une dichotomie entre un « cœur urbain intérieur » desservi et interconnecté par les quatre radiales (englobant Manila, Pasay, le sud de Caloocan, le sud de Quezon City, Makati, Mandaluyong, San Juan, le sud de Navotas et Malabon) et un « cœur intermédiaire » au-delà d'EDSA (composé de Pasig, Parañaque, Muntinlupa, Marikina, Las Pinas, Valenzuela, Taguig et Pateros) (Manasan, Mercado, 1999, traduction libre, p.9). Dans les années 1950 et 1960, le développement de la ville nouvelle de Quezon City et du quartier d'affaire de Makati a complété l'urbanisation du cœur urbain intérieur de l'espace métropolitain (Manasan, Mercado, 1999, p.9). Inaugurant le modèle philippin de la planification privée, le Makati Central Business District, qui s'étend sur 900 hectares, a été entièrement planifié et construit par le conglomérat familial Ayala Corporation sur les terres de l'Hacienda San Pedro de Macati, acquise par la famille Ayala au 19^{ème} siècle. De même, Ortigas Center, le deuxième quartier d'affaire d'importance entre Mandaluyong et Pasig, est développé par Ortigas & Compagny sur une grosse propriété de la famille Ortigas, l'Hacienda de Mandaloyon.

Dans le cadre de son programme de New Society⁹³, le président Marcos (1965-1986) décline une vision de modernisation de la métropole à travers une volonté de planification métropolitaine et de réforme territoriale. D'importants projets urbains sont mis en œuvre et de nombreux équipements publics sont construits. Marcos définit le premier statut administratif supracommunal pour l'espace métropolitain en créant la Metro Manila Commission (MMC), qui devient l'autorité responsable pour la planification et la formulation de politiques publiques métropolitaines (Shatkin, 2007, p. 29), avec Imelda Marcos, « première dame », à sa tête. A la fin des années 1970, le principal enjeu du développement métropolitain se situe le long de la baie de Manila : il s'agit de gagner de l'espace urbain sur la mer et d'organiser la façade maritime de la métropole, du Nord de Manila jusqu'à Parañaque. Entre 1977 et 1986, Marcos conduit un projet visant une

⁹³ Le projet de New Society est le pendant idéologique de la Loi Martiale entre 1972 et 1981. Marcos entend redistribuer les ressources dans le pays en mettant en œuvre une réforme agraire et en structurant l'espace métropolitain, dans le but de soustraire du pouvoir politique à l'oligarchie (Kerkvliet, Mojares, 1991, p.8).

poldérisation sur la baie de Manila⁹⁴ et l'aménagement d'un port industriel à Tondo, au Nord de Manila. Dans la continuité de ce pôle central émergent, à Pasay, un important site de maraîchage urbain de 10 hectares est avalé en 1981, par la construction du Terminal 1 qui agrandit et modernise l'aéroport et la construction de la ligne 1 du LRT (Entretien Department of Science and Technology, 2012 ; De Guzman, 2005, p.5).

CARTE 5. Grandes infrastructures du territoire métropolitain



D'après ALMEC Corporation (2014, p.3-2). Réalisation J. Tichit, 2017.

A partir des années 1980, les espaces agricoles dans Metro Manila sont localisés à l'extérieur du cœur urbain, au-delà d'EDSA. Entre 1986 et 1995, la structure spatiale de

⁹⁴ C'est aujourd'hui un des endroits les plus symboliques de la métropole avec le front de mer et le Mall Of Asia, un des plus grands centres commerciaux au monde.

l'espace métropolitain de Manila s'organise depuis une zone centrale très urbanisée, homogène en termes d'usages du sol, autour de laquelle s'étend un espace d'hybridation rural-urbain aux usages fonciers très hétérogènes, dans la dernière couronne de villes (Murakami et al., 2005)⁹⁵.

Entre 1986 et 1996, les espaces agricoles en zone hybride tendent à disparaître ou bien sont très « fragmentés » par le processus d'urbanisation et de densification de l'espace urbain (Murakami et al., traduction libre, 2005, p.257)⁹⁶. En 1991, 15000 fermes urbaines étaient encore recensées dans Metro Manila (NSO, Farming Census, 1991). Dès la fin des années 1980, deux conglomérats familiaux géants de l'investissement immobilier se lancent dans le développement de quartiers d'affaires et résidentiel sur la frange sud de la métropole. Ayala Corporation, suivie par Filinvest, élèvent les complexes d'Alabang Town Center et de Filinvest City sur les pâtures de fourrage pour bovins et les élevages de poulets de la ville de Muntinlupa.

En 1999, 3,9% de la superficie de Metro Manila est dédiée à l'agriculture ; les terres agricoles sont principalement concentrées au sud à Taguig et le long de la frontière extérieure de Muntinlupa et au nord à Valenzuela (Mubarik, Porciuncula, 2001, p.25). Par ailleurs, la pisciculture occupe plus de 2% de l'espace métropolitain en 1999, près de la baie, au nord de la métropole, dans les villes de Navotas, Malabon et Valenzuela (Mubarik, Porciuncula, 2001, p.25) et aussi le long de Laguna Lake. Au début des années 2000, 9 700 hectares de terres agricoles étaient en cours de conversion pour des projets de développement urbain sur les franges de la métropole (Spreitzhofer, 2002, p.260).

Entre 1980 et 2007, la population et la densité de population de Metro Manila ont quasiment doublé (Porio, 2009, p.21). La densité de population dans le centre de Metro Manila a continué d'augmenter, à la différence de Jakarta et de Bangkok où la densité de population a significativement diminué dans le centre entre 1970 et 1998 (Murakami et al., 2001, p.253). La population augmente toujours de 2,11 %/ an entre 2000 et 2007⁹⁷ (NSO, 2007).

Entre 1991 et 1997, 1 105 nouveaux immeubles sont construits, soit autant que sur la période 1965-1991. Le boom du secteur immobilier entre 1990 et 1997 se traduit par une hausse des prix de 20% par an dans la métropole. Après la saturation du marché du

⁹⁵ Cet article propose une comparaison du processus d'urbanisation entre Jakarta, Bangkok et Metro Manila entre 1986 et 1996. Les auteurs ont eu recours à une analyse spatiale des distributions des densités de population et à un système d'information géographique de l'usage du sol. Une analyse de l'autocorrélation spatiale a permis de déterminer le degré d'hétérogénéité de l'usage du sol, c'est-à-dire les mixtures entre usages agricoles et sol urbanisé. La méthode évalue l'intensité de la relation entre la proximité des lieux et leur degré de ressemblance. A partir d'un quadrillage de l'espace métropolitain et de statistiques spatiales, les auteurs ont mesuré le degré de ressemblance de chaque unité spatiale avec ses voisines à partir des catégories « zone urbanisée » et « zone agricole ».

⁹⁶ Les auteurs ont comparé les changements d'affectation des usages du sol sur un jeu de photos aériennes et l'analyse d'un transect depuis le centre de Manila vers le sud de la métropole entre 1986 et de 1996. (Murakami, p.257).

⁹⁷ Entre 1990 et 1995, la population augmente de 3,3% /an (Günter Spreitzhofer, 2002, p. 254), puis le taux de croissance baisse à 1,06% /an entre 1995 et 2000 (NSO, 2007).

condominium dans les années 2010, l'investissement immobilier se reporte désormais sur la construction de lotissements sur les franges métropolitaines⁹⁸.

1.1.2. L'étalement urbain en périphérie à partir la fin des années 1980

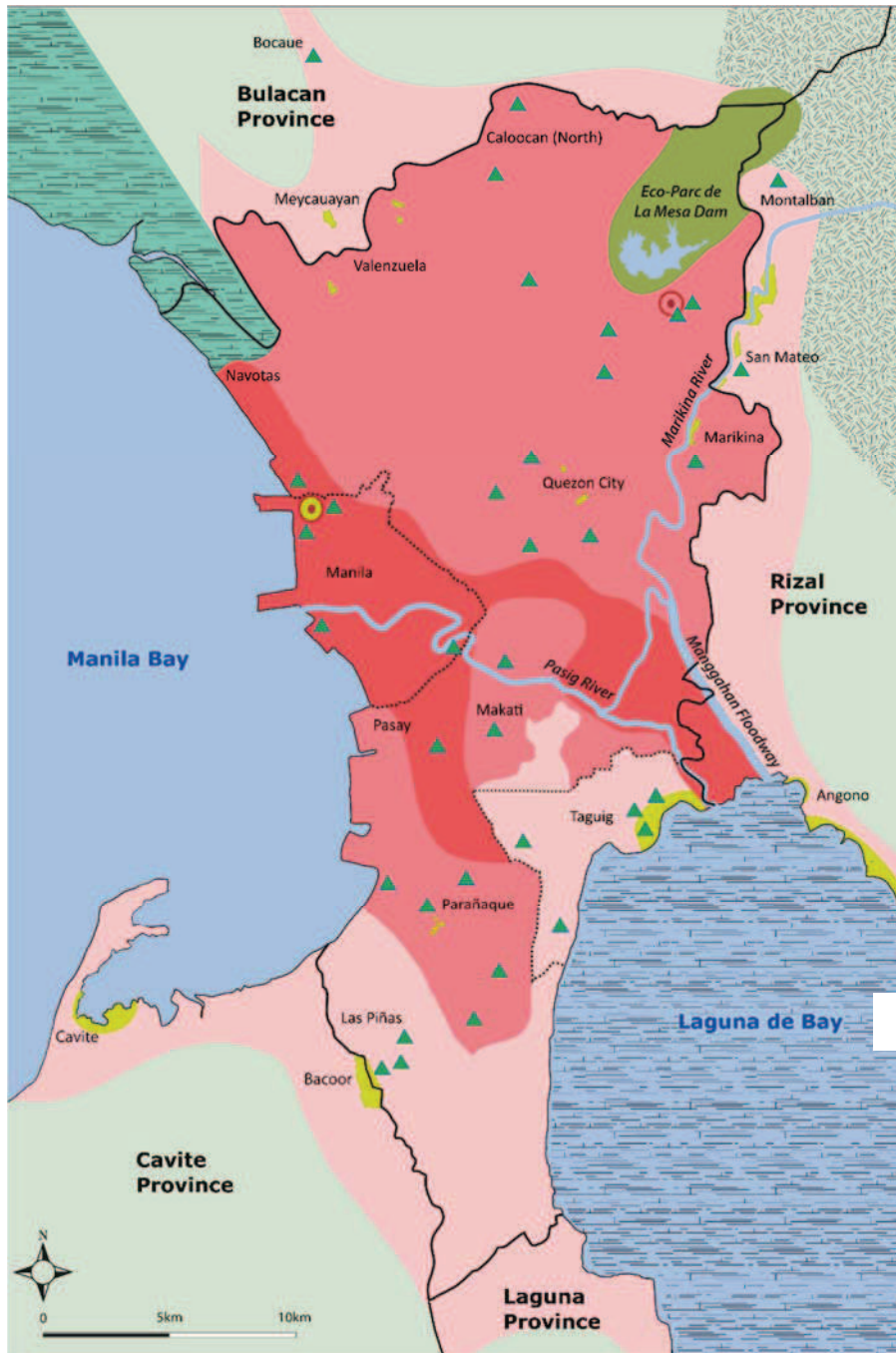
Jusque dans les années 1980, les espaces de la périphérie de Metro Manila sont des espaces de production agricole caractérisés par leur ruralité, tant que l'influence métropolitaine est restée faible (Magno-Ballesteros, 2000, p.4). La périphérie de la métropole, qui était considérée comme un « espace rural continu » en 1986, est devenue en 1995 une zone aux usages plus hétérogènes, à la faveur des espaces urbanisés (Murakami et al., traduction libre, 2005, p.257). Les régions Southern Tagalog (au sud de Metro Manila) et Central Luzon (au nord de Metro Manila), dont les taux de croissance de population urbaine sont parmi les plus élevés du pays, ont fait l'objet de politiques économiques de déconcentration des investissements et des industries, en particulier depuis le début des années 1990, sous l'administration du Président Ramos (Porio, 2009, p.16). L'autorité métropolitaine (rebaptisé Metro Manila Development Authority, MMDA) propose en 1996 un projet de planification métropolitaine⁹⁹ à une échelle régionale, intégrant les provinces périphériques Rizal à l'est, Cavite et Laguna au sud et Bulacan au nord (Manasan, Mercado, 1999, p.10).

En 2016, la zone de continuité du bâti (l'indicateur retient un maximum de 200 m d'intervalle entre zones construites) s'étend sur les provinces de Cavite, Laguna, Bulacan et Rizal, pour former la 5^{ème} aire urbaine la plus peuplée au monde avec 22,93 millions d'habitants sur 1 632 km² (Demographia world urban area, 2016).

La comparaison des images satellites de la métropole entre 2004 et 2016, a permis de témoigner du maintien de différentes formes d'agriculture urbaine interstitielle reléguée par le processus d'urbanisation dans des espaces urbains de marge ou de manière plus ou moins lointaine en dehors des limites administratives de la métropole, sur les espaces périphériques des villes environnantes (Carte 6). Je n'ai pas mis en œuvre d'outils de repérage fins sur le terrain pour confirmer si ces espaces agricoles étaient actifs pendant l'enquête. L'observation repose ici sur un transect paysager, avec un relevé itinérant le long des voies rapides, en sortant de Metro Manila, le long de la North Luzon Express Way et de la South Luzon Express Way. Je soumets l'hypothèse qu'étant donné les superficies engagées, des espaces agricoles demeurent actifs au sein des emprises repérées sur image.

⁹⁸ Amelia H.C. Ylagan, "Condo glut in Metro Manila", *Business World*, 22 mars 2015. Richmond S. Mercurio, "Real Estate boom to continue next year", *The Philippine Star*, 15 décembre 2015.

⁹⁹ Il s'agit du Physical Framework Development Plan for Metro Manila (MMDA, 1996).



CARTE 6.

Géographie des agricultures urbaines d'interstice multi-localisées dans l'espace métropolitain de Manila

L'avancée du front urbain a été plus ancienne (dans les années 1970) mais moins rapide vers le nord de Manila (programme de relogement à Caloocan et organisation de la ville nouvelle de Quezon City), tandis que l'urbanisation, qui a gagné le sud de Manila dans les années 1990, a été plus intense (projets immobiliers, déconcentration des investissements industriels).

Avancée du front d'urbanisation

en 1948
 en 1970
 en 1990
 Desakota

——— Limites de Metro Manila
 Taguig Ville de l'enquête habitante
 Bacoor
 Autre ville
 Décharge

Usages agricoles de l'espace

Agriculture urbaine de plein champ
 Agriculture urbaine mixte hors-sol
 Pisciculture

Éléments paysagers

Marécage
 Réserve naturelle
 Montagne

Julia Tichit
 D'après Google Earth 2014; Enquête de terrain (2012-2014); Akinobu Murakamia, Alinda Medrial Zain, Kazuhiko Takeuchi, Atsushi Tsunekawa, Shigehiro Yokota (2005); Marife Magno-Ballesteros (2000).

1.2. Typologie dynamique des agricultures urbaines interstitielles dans l'espace métropolitain de Manila

Il s'agit de concevoir une typologie qui récapitule de manière dynamique les modalités d'inscription de l'agriculture urbaine interstitielle et sa répartition dans l'espace métropolitain. Pour cela, je travaille à partir d'une grille de lecture du paysage agro-urbain, dont le principal enjeu a été de dépasser le caractère d'illisibilité de l'espace urbain philippin (Chapitre 2). La dimension dynamique de l'analyse est introduite en considérant le facteur temps, c'est-à-dire la manière dont les sites d'agriculture urbaine sont confrontés au processus d'urbanisation (Figure 10).

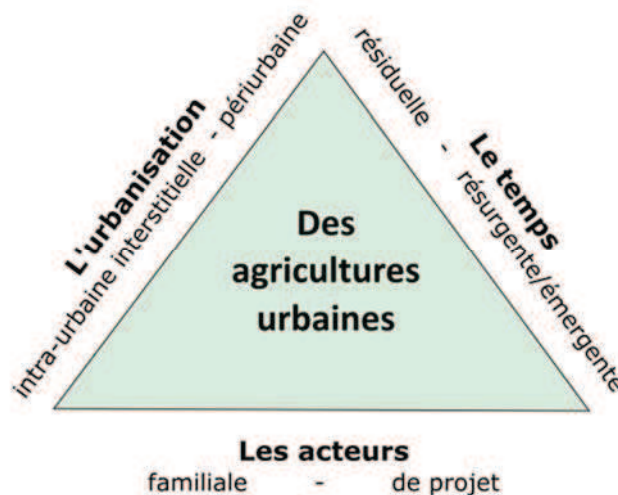


FIGURE 10. Introduire la dimension temporelle et concevoir la multiplicité des agricultures urbaines

Source : J. Tichit, 2015

La typologie paysagère, spatialisée et dynamique des différentes agricultures urbaines interstitielles dans l'espace métropolitain de Manila, est construite à partir de trois entrées : les techniques agricoles utilisées, les échelles de production et les caractéristiques urbaines des sites d'inscription ou « géotype urbain » (Tableau 4). Le « géotype » permet une lecture croisée de la ville et des dynamiques urbaines (Lévy, Lussault, 2003).

La typologie aboutit à la distinction de trois configurations spatio-temporelles de l'agriculture urbaine au sein de la ville.

TABLEAU 4. Méthode de construction de la typologie paysagère, spatialisée et dynamique des agricultures urbaines interstitielles

Source : J. Tichit, 2017

Paysage agro-urbain				
Techniques agricoles		Mixte hors-sol		Plein champs
Echelles		(-) < 100m ²	> 500m ² (+)	(-) < 100m ²
				> 1000m ² (+)
Formes urbaines	Intra-urbain dense	Micro-jardinage urbain intégré à l'habitat ⇐	⇒ Paysage de projet (Jardins de quartier)	
	Franges métropolitaines			Enrichissement du paysage ⇐
	Desakota			⇒ Fragmentation du paysage
Mode d'inscription dans l'espace urbain		<i>Ex nihilo</i>		<i>Ex materia</i>
		Interstices domestiques	Interstices urbains négociés	Interstices urbains détournés
Dynamiques agricoles		Jardinage urbain en développement		Pratiques agricoles en recul dans l'espace métropolitain avec le déplacement du front d'urbanisation vers la périphérie
Typologie d'agricultures urbaines				
		↓ Émergente	↓ Résurgente	↓ Résiduelle

L'agriculture urbaine émergente : une « agriculture urbaine de projet »

La première entrée de la typologie opère une distinction selon le critère des techniques agricoles entre, d'un côté, une agriculture urbaine de plein champ qui repose sur des pratiques traditionnelles de maraîchage et de riziculture et, de l'autre, une agriculture urbaine mixte hors-sol qui associe et recompose les techniques de culture. Cette distinction permet de caractériser une première forme d'agriculture urbaine interstitielle : « l'agriculture urbaine émergente » qui s'appuie sur des techniques hors sol de maraîchage, d'horticulture et d'ornement, sur la base d'innovations scientifiques dont l'objectif est d'adapter l'agriculture à un environnement urbain dense. Il s'agit d'une agriculture urbaine « organisationnelle », c'est à dire impulsée et diffusée par un système complexe d'acteurs publics et privés qui tendent à favoriser la participation des habitants. La forme prise par l'agriculture urbaine émergente ne dépend pas des dynamiques urbaines mais du système d'acteur organisationnel qui la porte. Je reviendrais sur cette forme d'agriculture urbaine dans le chapitre 4. La construction de la typologie ne concerne ici que les agricultures urbaines de plein champ dont les inscriptions sont conditionnées par les dynamiques urbaines.

Déterminer des géotypes urbains : intra-urbain dense, franges métropolitaines et *desakota*

Concernant l'agriculture urbaine de plein champ, les morphologies urbaines permettent de finaliser la typologie en fonction des sites d'inscription. Trois principaux « géotypes urbains » caractérisent l'espace métropolitain de Manila à l'échelle régionale (Metro Manila ou National Capital Region, la Province de Bulacan et la région CALABARZON) : l'intra-urbain densément peuplé, les franges métropolitaines et les *desakotas*.

L'intra-urbain densément peuplé correspond désormais à la quasi-totalité de Metro Manila, exception faite des espaces lacustres de la ville de Taguig. Les espaces urbains dans Metro Manila se caractérisent par leur urbanité qui, du point de vue de la géographie sociale, est définie par une mixité et une densité de populations et d'usages du sol (Lévy, Lussault, 2003). Les usages du sol sont dits « urbains homogènes », mais ils témoignent de fonctions urbaines multiples : résidentiel, commercial, transport et industriel (Murakami et al. 2005). Ces espaces intramétropolitains demeurent cependant animés par le processus d'urbanisation car la densification se poursuit (Murakami et al., 2005). De fait, les enjeux fonciers demeurent prégnants et s'expriment en termes de gestion des habitats illégaux, d'obsolescence urbaine, de rénovation urbaine, d'amélioration des infrastructures routières. Ces enjeux fonciers sont systématiquement assortis de répercussions socio-spatiales importantes, au premier rang desquelles les expulsions massives d'habitants précarisés.

Les franges métropolitaines sont positionnées sur les frontières de Metro Manila à l'interface avec les provinces de Bulacan, de Rizal, de Cavite et de Laguna. Ces franges correspondent aux zones de conversion du rural à l'urbain identifiées dans les années 1990 (Murakami et al., 2005). D'après les outils de lecture du paysage (observation déambulatoire et analyse d'images Google Earth), ces espaces de franges se caractérisent encore par des formes d'hybridation entre usages agricoles et usages urbains du sol. Cependant, l'agriculture y est cependant devenue très minoritaire. Les espaces lacustres de Taguig constituent la dernière frange métropolitaine dans Metro Manila. L'urbanisation s'étale et les infrastructures ont fragmenté le paysage agricole.

Les *desakota*, s'étendent sur les provinces périphériques de Metro Manila. Ce sont des « zones de peuplement urbain sur les couloirs rayonnant vers l'extérieur de la région métropolitaine » (Mc Gee, traduction libre, 1995). Ces espaces de *desakota* ont la particularité d'être constitués par des densités de population élevée et la coprésence d'activités agricoles et d'activités non-agricoles, notamment industrielles.

Distinguer les dynamiques entre agriculture urbaine résurgente et résiduelle

L'ensemble des pratiques agricoles de plein champ dans l'espace métropolitain sont vivrières et développées par de petites exploitations familiales.

L'agriculture résiduelle est déterminée par le passé agricole des lieux ; elle repose sur des formes d'agriculture *ex materia*. Il s'agit de résidus d'anciennes ceintures agricoles ou d'agricultures de *desakota* rattachées au déploiement de la ville, sur les franges métropolitaines. L'agriculture urbaine résiduelle est une forme évolutive d'une agriculture périurbaine¹⁰⁰ qui a toujours côtoyé l'espace urbain dans une relation de proximité (interrelations ville-agriculture) et de coprésence (espace hybride rural urbain). Les franges métropolitaines de Metro Manila constituent des espaces transitionnels caractérisés par une phase de conversion vers l'urbain dense (Murakami et al., 2005). L'agriculture urbaine résiduelle est constituée de formes agricoles qui se sont maintenues au sein d'un mitage continu. Au fil du temps (10 à 20 ans), le mitage positionne les agricultures urbaines résiduelles en interstice. Cette « mise en interstice » d'espaces agricoles, ceinturés par le front urbain, génère de multiples dysfonctionnements pour la production agricole : modification des systèmes d'irrigation, pollution des eaux d'irrigation, ruissèlement d'eaux urbaines polluées, poussières urbaines sur des sites en construction. L'agriculture urbaine résiduelle tend à périr plus ou moins rapidement (5 à 10 ans).

L'agriculture urbaine résurgente est un produit de la ville elle-même : il s'agit d'une agriculture urbaine de plein champ *ex nihilo*. C'est le processus d'urbanisation en lui-même qui fournit les opportunités et les configurations spatiales propices à l'établissement de pratiques agricoles résurgentes. Cette forme d'agriculture urbaine s'inscrit sur des friches urbaines, frappées d'obsolescence (telles que les décharges) ou bien désaffectées par le mitage et la fragmentation de l'espace urbain (jachères urbaines¹⁰¹). De fait, la localisation de l'agriculture résurgente est particulièrement aléatoire. Ces pratiques agricoles constituent une régénération spontanée de friches et de jachères urbaines, qui repose sur le détournement initial d'interstices urbains par des habitants. Il s'agit d'une agriculture urbaine mouvante, qui est à la fois adaptée à la ville, mais dépendante de l'urbanisation et de l'avancée du front urbain.

1.3. Agricultures urbaines résiduelles sur les franges métropolitaines

Les plus vastes espaces d'agriculture intra-urbaine sont situés dans la ville de Taguig au sud-est de la métropole, à proximité des rives du lac Laguna. Sur les franges métropolitaines, j'ai aussi identifié les résidus d'une agriculture de *desakota* pris dans le tissu urbain.

¹⁰⁰ Nous considérons que l'agriculture de *desakota* ou les ceintures agricoles sont des formes d'agriculture périurbaine.

¹⁰¹ Cf. section 2.2.

Agriculture résiduelle entre la ville et le lac à Taguig : l'ultime front urbain intramétropolitain

Les espaces agricoles de Taguig sur les rivages de Laguna Lake (carte 7), sont l'exemple le plus démonstratif d'un passé agricole périurbain récent dans Metro Manila. « *Avant ce n'était que des rizières ici, de Pateros jusqu'à Laguna Lake.* », explique un jeune agriculteur à Taguig, issu d'une famille où l'exploitation de la rizière s'est transmise de père en fils depuis au moins trois générations (Entretien, 2013). Le site de la ville de Taguig est constitué d'une vaste plaine qui était traditionnellement dédiée à l'agriculture (City Government of Taguig, 2011, p.7), avant que le développement métropolitain ne s'amorce de manière très rapide à partir des années 1950.



PHOTO 3. Les rizières de Santa Ana (Taguig) devant la Skyline du Makati Central Business District

Source : J. Tichit, 2014

Les espaces agricoles de Taguig constituent l'ultime front dans Metro Manila, sur lequel on observe le mitage de la ceinture agricole périurbaine et l'avancée des espaces urbanisés.

Parmi les 17 villes de la métropole, Taguig enregistre la plus forte croissance de population sur les périodes 2000-2010 et 2010-2015 (NSO, Census 2010 ; PSA, 2015), avec un taux de croissance annuelle de 3,26% entre 2000 et 2010¹⁰², puis de 4,32% entre 2010 et 2015. A ce titre, l'évolution démographique de la ville de Taguig est comparable à ce que l'on enregistre dans les provinces périphériques de Metro Manila. A Taguig, dans la province de Cavite au sud et dans celle de Bulacan au nord de Metro Manila, la population augmente respectivement de 3.82%, 4,59% et 3.3% par an entre 2000 et 2007 (NSO, Census 2007)¹⁰³. En outre, la densité de la population à Taguig a progressé deux fois plus vite que dans l'ensemble métropolitain entre 2000 et 2010 (NSO, Census 2010)¹⁰⁴.

¹⁰² La population de l'ensemble de la métropole n'a augmenté que de 1,78% par an sur la même période (2000-2010) (NSO, 2010)

¹⁰³ A Taguig, Cavite et Bulacan, la croissance de la population ralentit sur la période 2000-2007, en comparaison de la période 1995-2000 (NSO, Census 2007).

¹⁰⁴ Entre 2000 et 2010, la densité de population de Taguig a subi le plus fort accroissement de Metro Manila : elle a augmenté de 38%, tandis que l'ensemble de la métropole enregistrait une augmentation de la densité de population de 19%. Les autres villes de la métropole qui enregistrent un fort accroissement de leur densité de

CARTE 7. Le site de la ville de Taguig : entre métropole et lac

Source : J. Tichit 2017, d'après Philippine Geoportal, 2017



Encore 20% des terres étaient affectées à l'agriculture à Taguig en 1995 (M. Ali, F. Porciuncula, 2001, p.47). L'enquête de terrain (2011-2014) a révélé l'ampleur des projets immobiliers sur près de deux cents hectares où d'anciennes terres agricoles sont en cours de construction, malgré l'affichage d'une politique municipale de préservation des espaces agricoles (Section 2.3.).

L'agriculture urbaine résiduelle de Taguig est le témoignage d'un passé agricole ancestral. La toponymie en atteste : la racine tagalog de Taguig est *taga-giik*, signifiant « les batteurs de riz ». Le nom de la ville de Taguig provient de la compétence de ses habitants à

population entre 2000 et 2010 sont Pasig, Parañaque, Quezon City et Caloocan, avec une augmentation comprise entre 26 et 33%.

moissonner et à assurer le battage du riz, qui permet de détacher les grains de paddy des tiges de la plante. Dans la pratique des langues philippines, il est d'usage de fusionner et de condenser les mots entre eux, ainsi *taga-giik* est très rapidement devenu *tagiik* pour désigner l'endroit où vivent les batteurs de riz. Puis, la déformation Taguig a été introduite par la prononciation des colons espagnols (entretiens Robledo, 2013 et le barangay captain Hon. Conrado A. Aquino Jr., 2014).

Les espaces agricoles résiduels de Taguig constituent les reliquats d'une ancienne ceinture rizicole et maraîchère autour du lac Laguna. Le long des villes de Taguig et de Muntinlupa, l'actuel front lacustre de Metro Manila a été intégré à un espace agricole étendu de manière continue sur tout le pourtour de Laguna Lake, jusqu'aux lendemains de la 2^{nde} guerre mondiale (Daiz, 1986)¹⁰⁵.

La première couronne agricole, au plus près du lac, était constituée par des rizières. Seuls quelques centres urbains côtiers jalonnaient cet espace agricole, selon un modèle économique tourné vers les ressources de la pêche et de l'agriculture¹⁰⁶ (Daiz, 1986). A l'arrière de cet espace dédié à la riziculture s'étendait une deuxième couronne agricole à l'ouest et au sud du lac¹⁰⁷ : cette deuxième ceinture n'était présente ni autour des rivages lacustres de Metro Manila, ni au nord-est et à l'est où s'étend un espace forestier sur les premiers contreforts du massif de Rizal (Daiz, 1986, cartes en annexe non paginées).

Le site originel du centre urbain de Taguig était ceinturé de rizières et situé en retrait du lac, sur la confluence de la Taguig River et de l'Ilog Tipas (Daiz, 1986, cartes en annexe), où se trouve actuellement la mairie (Carte 3). Les autres établissements urbains des alentours sont des barangays de Muntinlupa établis sur la côte¹⁰⁸, respectivement à 9 et 13 km vers le sud de Taguig (Daiz, 1986, cartes en annexe non paginées). Taguig et Muntinlupa font partie des municipalités¹⁰⁹ où l'espace rizicole s'est le plus réduit sur la période 1946-1984, avec une perte en superficie de plus de 100 hectares par municipalité (Daiz, 1986)¹¹⁰. Au sud-est du lac Laguna, là où l'urbanisation est la plus lente, la riziculture s'est mieux maintenue.

Entre les années 1960 et le début des années 1980, les espaces rizicoles de Taguig se réduisent selon quatre paramètres conjugués (Daiz, 1986, cartes en annexe non paginées) :

- Au centre, le cœur urbain de Taguig s'étale.
- A l'ouest, une réserve militaire est planifiée (Fort Bonifacio).
- Le long du lac, la pisciculture se développe et génère des zones marécageuses.

¹⁰⁵ Cette référence renvoie à un mémoire de Master de Géographie (University of the Philippines Diliman, Quezon City) qui propose une étude comparative de l'usage du sol sur le pourtour du lac Laguna en 1946, 1977 et 1984.

¹⁰⁶ Les municipalités du pourtour du lac enregistraient une superficie moyenne de 1 778 hectares de rizières au sud et au nord-ouest du lac et 907 hectares à l'est en 1946 (Daiz, p.127, 1986).

¹⁰⁷ Cette deuxième ceinture était composée de vergers à l'ouest du lac et par des plantations de noix de coco au sud (Daiz, 1986, cartes en annexe non paginées).

¹⁰⁸ Les barangays Sucat et Alabang de la ville de Muntinlupa.

¹⁰⁹ Avec Cabuyao, Lumban et Tanay au sud du lac.

¹¹⁰ A cette époque, les villes ont un statut de municipalité.

- Et enfin, des rizières sont converties en vergers. Sur tout le pourtour du lac, l'agriculture se diversifie suite à l'impulsion de programmes nationaux sur la productivité agricole et de crédits pour les investissements agricoles¹¹¹.

Sur tout le pourtour du lac, les espaces de riziculture se réduisent suite à l'expansion de centres urbains qui se développent de manière préférentielle le long des espaces côtiers. Dès la fin des années 1960, une urbanisation de type résidentielle s'étire de manière linéaire le long de la route côtière (Manuel L. Quezon Road) qui longe le lac de Taguig jusqu'au sud de Muntinlupa (ralliant les barangays Sucat et Alabang) (Daiz, 1986). C'est à cette époque qu'apparaissent les premiers lotissements et les sites de relogement, au sud et en dehors de la métropole, pour des populations urbaines expulsées.

A Taguig, l'urbanisation se développe le long de la Taguig River et rejoint désormais les établissements urbains qui se sont développés le long de la Pasig River. L'urbanisation s'étend aussi plus modestement sur la berge nord de l'Ilog Tipas (Daiz, 1986). On observe ainsi des prémices de conurbation entre Taguig, Pateros et Pasig. Cependant, cet ensemble urbain reste encore « détaché » des villes du centre de la métropole. Les rivières ont fonctionné longtemps comme des catalyseurs du développement urbain, dans un premier temps résidentiel, puis industriel. Dans le cas de l'Ilog Tipas, la petite rivière a réalisé comme une frontière à l'urbanisation au-delà de ses berges sud, vers le lac.

Avec l'accélération de la croissance de la population urbaine, la conversion de terres agricoles vers un usage urbain s'accélère à partir de la fin des années 1970. Taguig et Muntinlupa qui étaient rattachées à la province de Rizal, rallient Metro Manila en 1975 (par décret du président Marcos). La conurbation avec les villes du centre, Parañaque au Sud, Pasay à l'ouest et de Makati au Nord-ouest, s'amorce à la fin des années 1970.

Au début des années 1980, l'espace rizicole de Taguig est morcelé en trois zones autour du centre urbain. Une zone au nord du centre urbain de Taguig et une zone à l'ouest, sont désormais déconnectées des espaces lacustres. Une zone triangulaire au sud, entre la Pasig River et la Taguig River donne sur le lac.

Par les enquêtes de terrain entre 2012 et 2014, j'ai identifié deux zones d'agriculture urbaine résiduelle à Taguig, dont certaines parties ont été évincées par l'urbanisation pendant l'enquête et qui témoignent du passé agricole des espaces côtiers du lac. Ces zones se situent entre les embouchures de la Tipas River et de la Pasig River et sont délimitées au nord par la route C5-extension (connectée à la C5), dans un espace qui est très inondable (Carte 8).

La première zone agricole, la plus vaste, se situe le long du lac, et elle est constituée de plusieurs emprises entre les barangays Santa Ana et Napindan. L'agriculture s'est maintenue en fonctionnant comme un angle mort de l'urbanisation, rendue moins accessible par les multiples rivières, en particulier dans l'angle du barangay Santa Ana, où

¹¹¹ La déforestation se réalise au profit du développement des pâturages, mais surtout de la canne à sucre qui est en partie cultivée pour l'exportation et dont l'introduction a été permise par l'implantation d'une raffinerie à Calubang (Laguna) à la fin des années 1960 (Daiz, 1986).

l'agriculture s'est le mieux maintenue : les surfaces sont plus importantes et les conditions environnementales ont permis le maintien de la riziculture.

A Calzada (Photo 4), les terres agricoles ont été plus rapidement urbanisées qu'à Santa Ana (Photo 3). Côté lac, vers Calzada et Napindan, les espaces agricoles se rétrécissent et le site devient plus humide qu'à Santa Ana. Côté ville, le quartier a été traversé par la Ruhale Road en 2004. La route a enclenché le très vaste mitage des espaces agricoles.

PHOTO 4. Maraîchage sur les rives du lac dans le barangay Calzada



Source : J. Tichit, 2013

PHOTO 5. L'agriculture Urbaine dans le barangay de Palingon North



L'espace agricole est ceinturée par une cimenterie, un slum et l'étalement urbain. Il a été partitionné par la construction de la route Farm To Market en 2014

Source : J. Tichit, 2014

La seconde zone est une enclave agricole dans le barangay Palingon North (Photo 5), ceinturée par l'étalement du centre urbain de Taguig au sud et les développements liés à la construction de la C5-extension au nord. La route a entraîné l'installation de nouvelles cimenteries et d'un slum sur des terres agricoles.

PHOTO 6. Les vastes déprises agricoles de Napindan partitionnées par Earth Road : A gauche, la friche en cours de lotissement et à droite, la friche en cours de bidonvilisation

Source : J. Tichit, 2013

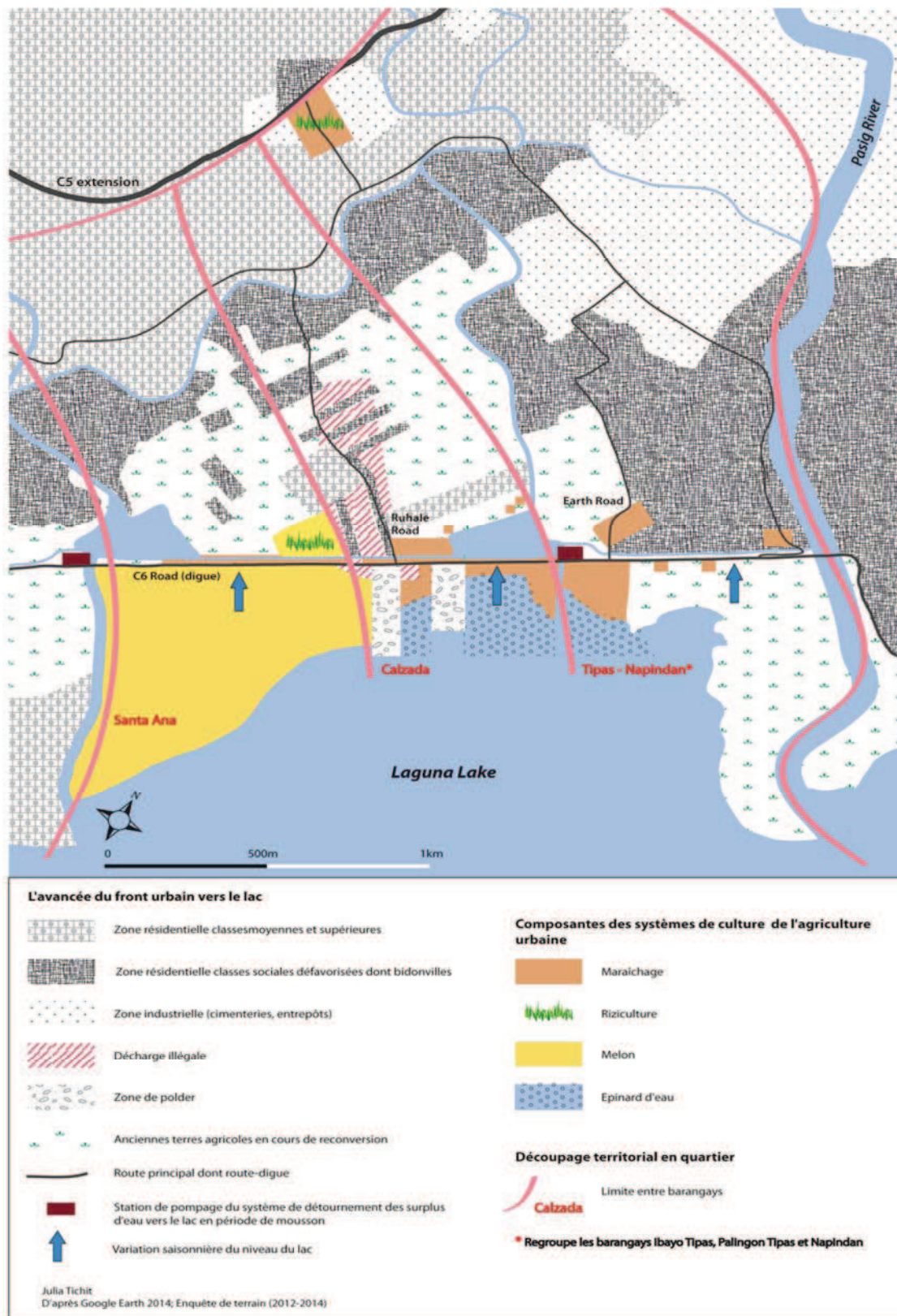


Entre 2000 et 2015, tous les autres espaces agricoles résiduels de Taguig, de Muntinlupa, de Pateros et de Pasig ont disparu sous l'effet de l'urbanisation.

Les vastes terres agricoles de Napindan ont été empoisonnées par un polluant lors d'un conflit entre métayer et propriétaire, ce qui a rendu les terres impropres à la riziculture (Photo 6). En 2004, la route Earth raccorde le centre de Napindan aux terres côtières et à la route digue C6. La construction d'Earth Road partitionne la déprise agricole. La moitié Est est au moment de l'enquête divisée en lots, puis remblayée petit à petit pour la construction d'entrepôts (la vocation industrielle n'est pas confirmée). L'autre moitié est envahie par un « syndicat de squatteurs » qui a organisé la construction de cabanes sur pilotis pour loger à très bas coût (vente ou location) des familles qui ont fui les inondations de quartiers de Pasig¹¹² après le passage du typhon Mario, le 18 septembre 2014 (Enquête familles 2014 ; Enquête barangays des terres côtières, Revue de presse).

¹¹² La ville de Pasig se situe sur les terres parmi les plus basses de la métropole et à la confluence de trois voies d'eau : Pasig River, Marikina River et le canal Manggahan floodway.

CARTE 8. Site urbain des agricultures urbaines résiduelles et résurgentes dans Taguig



Source : J. Tichit (Réalisation 2014, à paraître *Les sentiers du Développement*, PULM, 2018)

Les espaces agricoles ont été fragmentés sur l'interface environnementale ville-lac à Taguig par un système d'infrastructures urbaines et de lutte contre les inondations et par l'intensification du mitage (lotissements, remblai, décharge) depuis les années 2000.

Résidus agricoles de l'étalement urbain : la désagrégation d'une agriculture de *desakota*

La principale caractéristique du paysage de *desakota* est l'extrême imbrication entre des usages agricoles et non agricoles du sol. Le déséquilibre entre usages du sol créé par l'étalement urbain en zone *desakota* conduit à la désagrégation des espaces agricoles et à leur transformation en résidus agricoles au sein d'un tissu urbain qui se densifie.

Ce type de résidus d'une « agriculture urbaine de *desakota* » est identifié sur plusieurs sites épars aux franges de Metro Manila, à l'interface de la région métropole et des provinces de Laguna, de Cavite et de Bulacan¹¹³ (Cf. Cartes 2 et 3) :

- Au sud de la métropole, à l'interface entre la ville de Bacoor (Province de Cavite, région CALABARZON) et la ville de Las Piñas (Metro Manila)¹¹⁴.
- Au nord de la métropole, on trouve des enclaves agricoles dans la ville de Valenzuela (barangays Maysan et Lawang Bato) et, plus vastes et plus nombreuses, dans la Province de Bulacan, dans les villes de Meycauayan (barangays Puntunin, Lawa) et de San Jose del Monte¹¹⁵ ;
- A l'est, le long de la Marikina River, il s'agit d'une agriculture urbaine fluviale qui ne se densifie qu'en sortant de Metro Manila. La rivière pénètre ensuite dans des réserves forestières montagneuses de la province de Rizal. Le site mériterait une étude longitudinale que je n'ai pas poursuivie.

Au sud de Metro Manila, la région CALABARZON est constituée par les espaces périurbains les plus saturés par le processus d'urbanisation. Entre 1988 et 2000, la région a enregistré le plus grand nombre de procédures de conversion du foncier agricole en usage urbain (Malaque, Yokohari, 2007, p.2). Au nord de Metro Manila, dans la province de Bulacan, l'étalement urbain s'est amorcé plus récemment, dans les années 2010.

¹¹³ Les principales cultures de ces provinces sont la noix de coco, le riz et des espèces horticoles (NSO, 2004a et 2004b).

¹¹⁴ Aux débuts des années 2000, ces espaces agricoles sont inscrits au sein d'une mosaïque d'espaces verts comprenant des espaces agricoles, des friches agricoles et des jachères, dont l'ensemble, circonscrit par des cours d'eau, est ceinturé par des lotissements périurbains. Le parcellaire reste visible sur l'ensemble de la période observable sur les images Google Earth (2004-2017), cependant les friches et les jachères agricoles se distinguent en comparant les images : les planches de cultures s'effacent et on note l'assèchement du paysage durant la saison sèche. A partir de 2014, plusieurs friches agricoles sont viabilisées (découpage géométrique par rapport au parcellaire agricole, remblais) de nouvelles routes traversent les enclaves vertes. Le site agricole initial devient une mosaïque de jachères, de terres cultivées et de lotissements.

¹¹⁵ San Jose del Monte est un site urbain vallonné. Les rizières en terrasse sont morcelées par des projets de quartiers résidentiels à bas coût qui se sont développés d'abord sur les parties les plus élevées des collines. L'agriculture est maintenue dans les bas-fonds. Cependant, les nouvelles conditions environnementales deviennent peu favorables à la riziculture. Un article décrit en détail les morphologies agro-urbaines de San Jose del Monte : <http://csjdm.gov.ph/socioeconomic-and-physical-profile/geophysical-sector/>

1.4. **Agricultures urbaines résurgentes sur interstices urbains : entre la ville et la ville**

Agriculture sur décharge en friche : l'exemple de Smokey Mountain

Smokey Mountain, littéralement « montagne fumante », est l'ancienne décharge à ciel ouvert de Metro Manila. Fermée en 1996, Smokey Mountain a été le site de stockage des déchets de la métropole pendant plus de quarante ans. Cette véritable montagne de matières décomposées a été laissée en friche à partir de 1996. La friche est nichée entre les berges de Marala River et d'Estero de Vitas dans Tondo, un district paupérisé et marqué par l'industrie portuaire au Nord de Manila (Carte 9). Aujourd'hui, à la suite de pratiques sociales de réappropriation, le site est devenu un foyer d'agriculture urbaine atypique, étendu sur 9 hectares.

PHOTO 7. Le site de Smokey Mountain : agriculture sur la butte et logements sociaux sur la partie évidée de la décharge



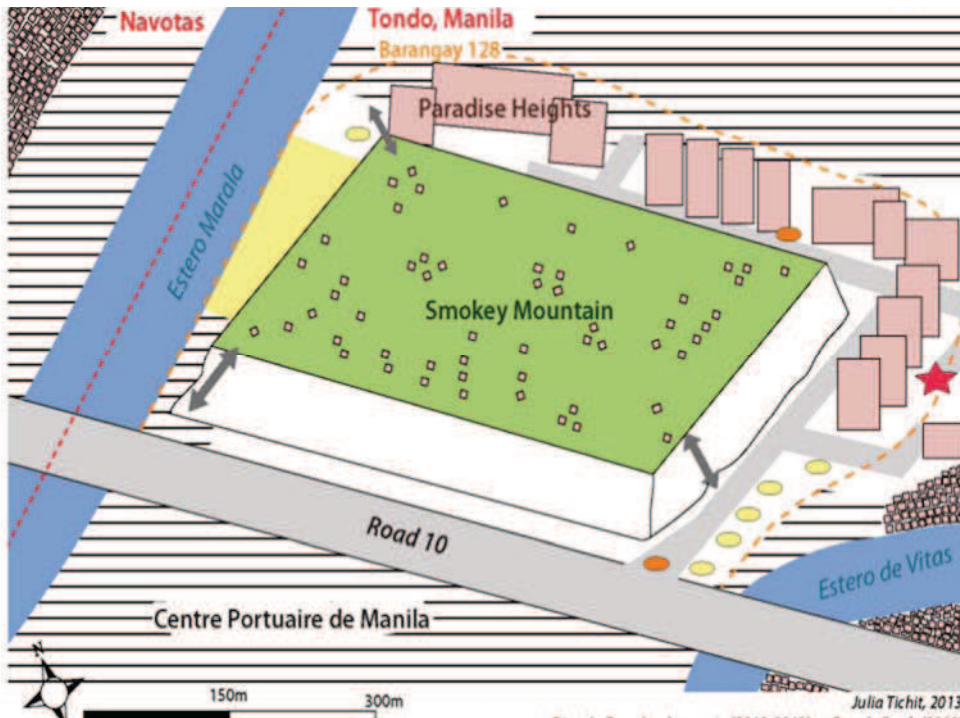
Source : J. Tichit, 2014.

L'agriculture urbaine résurgente de Smokey Mountain est un interstice détourné et son inscription au sein du quartier est, borné par des frontières urbaines multidimensionnelles (Figure 11).

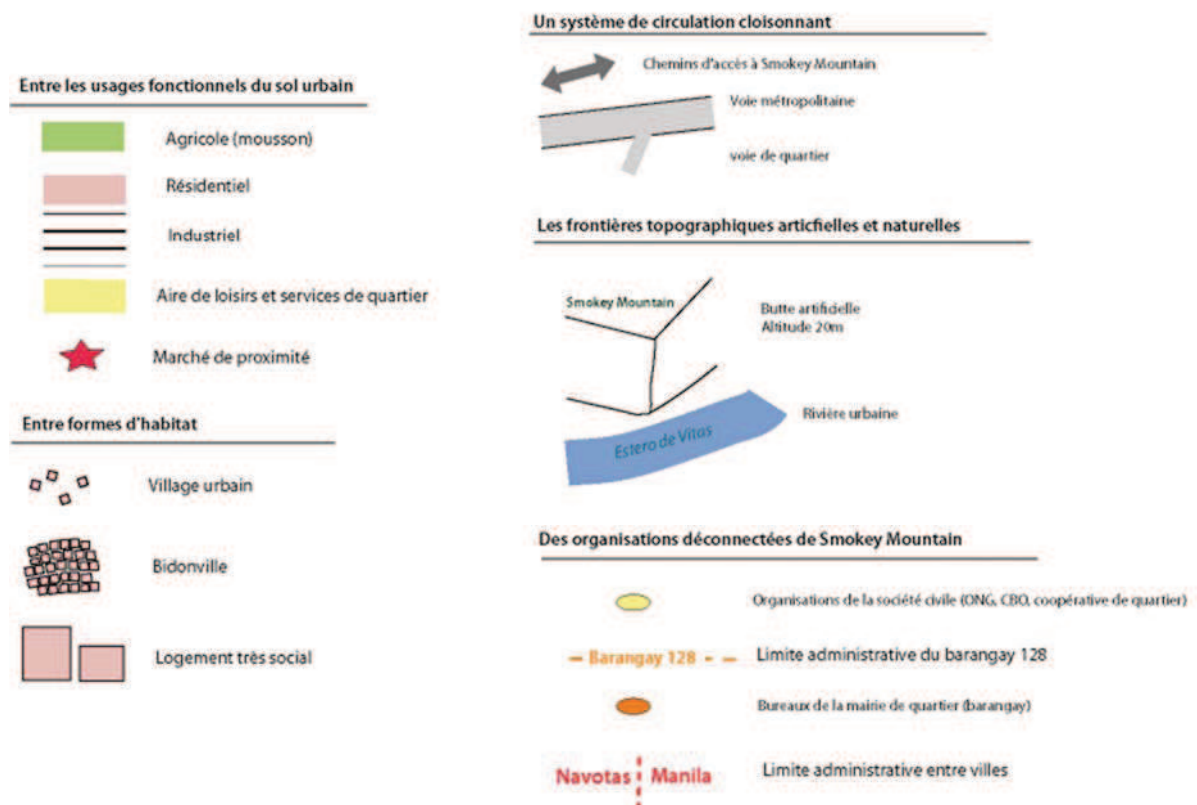
FIGURE 11. Les frontières multidimensionnelles de la décharge en friche de l'interstice de Smokey Mountain dans le quartier (Barangay 128)

Source : J. Tichit, 2013

La frontière urbaine entre le haut et le bas de la butte est multidimensionnelle. Elle détermine les circulations, la répartition de fonctions urbaines, des formes d'habitat, la géographie des organisations socio-politiques du quartier, ainsi que les représentations spatiales des habitants.



Les composantes morphologiques et organisationnelles de la frontière intra-urbaine à Smokey Mountain



Lanières agricoles interstitielles à Taguig

A Taguig, dans la principale zone d'agriculture urbaine résiduelle, j'ai identifié des micro-espaces d'agriculture urbaine résurgente. Cette agriculture urbaine résurgente s'inscrit sur des « lanières interstitielles », qui caractérisent la forme des friches urbaines le long des infrastructures de transport. Il s'agit de couloirs maraichers proches du front d'eau, situés soit entre la route et le canal, soit le long d'Earth Road (Cartes 8 et 13).

Agriculture urbaine temporaire sur lots vacants

L'agriculture urbaine résurgente sur les lots vacants est située sur des parcelles au sein de lotissements dans le tissu urbain (Parañaque, barangay Moonwalk) et dans les espaces verts du campus de UP Diliman¹¹⁶ (Quezon City).

Ces pratiques disparaissent dans Metro Manila¹¹⁷ et réapparaissent dans les espaces rurbains en cours de densification, notamment dans des quartiers de relogement extra-urbain dans les provinces de Laguna, Rizal et Bulacan (Entretiens avec les ONG SIBAT NGO, UPA et FDUP, 2012).

¹¹⁶ A l'intérieur du campus, il s'agit d'un projet d'agriculture urbaine porté par les employés de l'université et à l'extérieur du campus, au Sud de C.P. Garcia Avenue, se trouve une ferme scientifique.

¹¹⁷ Plusieurs sites ont disparu entre 2000 et 2015. Le site d'agriculture urbaine du barangay Fairview à Quezon City a été urbanisé depuis son étude dans une monographie sur l'agriculture urbaine à Metro Manila en 1999 (Mubarik, Porciuncula, 2001). Le site du barangay Talon Dos (Las Pinas) a été entièrement urbanisé en 2015 (Google Earth, 2017).

2. Géohistoire des opportunités foncières des agricultures urbaines interstitielles de plein-champ

Une approche par la géohistoire urbaine restitue la dynamique des lieux agricoles dans le processus temporel et spatial de fabrication de la ville, selon une étude synchronique fondée sur un aller-retour entre l'état présent et les états antérieurs des sites étudiés. Il s'agit de reconstituer la géohistoire des interstices agricoles de Smokey Mountain et de Taguig, en tentant de comprendre comment des opportunités foncières sont demeurées ou devenues favorables à l'agriculture urbaine dans Metro Manila.

2.1. Smokey Mountain : expulsions, ordures et agriculture

L'enjeu est à Smokey Mountain de comprendre l'histoire urbaine du site et, en particulier, la transition opérée après la fermeture de la décharge. Comment la friche a-t-elle été recomposée en foyer d'agriculture urbaine ?

Du village de pêcheurs au barrio¹¹⁸ de squatteurs : Magdagarat avant-guerre

Avant la deuxième guerre mondiale, l'actuel site de Smokey Mountain est un village sur la côte, peuplé par des communautés de pêcheurs, le village Magdagarat. Les habitations sont de type traditionnel, de simples *nipa huts*, des huttes construites en bambou et au toit recouvert de feuilles de nipa. Les habitants pêchent du poisson, des crevettes et des palourdes dans la Marala River (Abad, 1991, p.267).

Dans les années 1940, le Président Manuel L. Quezon promet de céder les terrains où des habitations ont été construites pour légaliser leurs occupants et leur accorder des titres de propriété. Suite à cette annonce, les propriétaires du foncier de Magdagarat vendent à des investisseurs américains qui prévoient un projet de lotissement. Les habitants sont expulsés avec « le sentiment d'avoir été jetés au loin » (Brillantes, traduction libre, 1991, p.191).

En 1945, à la Libération contre l'occupant japonais, des habitants réinvestissent le site et s'installent dans le camp Quonset¹¹⁹ construit par l'armée américaine. Les habitants squatteurs partagent le sentiment de former une « communauté grandissante » qu'ils ont symbolisée à travers la construction d'une chapelle de quartier : le barrio Magdagarat est né (Brillantes, 1991, p.191).

¹¹⁸ Barrio réfère à l'échelle du quartier ou de village avant la réforme territoriale de Ferdinand Marcos en 1974.

¹¹⁹ Le Quonset est une structure préfabriquée en tôle ondulée dont le toit a une forme semi-circulaire. Ces abris ont été fabriqués en masse pendant la seconde guerre mondiale pour les camps militaires de l'armée américaine.

La montagne fumante de Metro Manila : quarante ans de stockage des ordures

A partir de 1954, les ordures de la métropole commencent à être entreposées dans le quartier. Au début, les matériaux sont avalés par la mer, puis les vagues charrient les déchets de plus en plus à l'intérieur des terres jusqu'à constituer une zone de marais. Avec le temps, le volume de déchets augmente jusqu'à ensevelir la côte et une grande partie de la Marala River (Abad, 1991, p.267). Un habitant et agriculteur à Smokey Mountain s'exclame : « *Au départ c'était la mer ici ! Peu à peu, les déchets se sont accumulés et ont remblayé la zone.* » (Entretien 2012)¹²⁰.

Aux débuts des années 1960, le Maire de Manila, Arsenio Lacson (1952-1962), envisage d'expulser les squatteurs de plus en plus nombreux. Le projet est stoppé in extremis par l'intervention du président Macapagal (1961-1965). Pendant l'administration suivante du Maire Antonio Villegas (1962-1971), la zone devient officiellement un site de décharge. L'habitant qui s'est installé en 1965 m'explique : « *C'est à partir des années 1970 que Smokey Mountain est devenue la principale décharge à ciel ouvert de la métropole* » (Entretien, 2013). Une association d'habitants du barrio (la Barrion Magdaragat Homeowners Association) milite pour l'obtention de titres de propriétés. Grâce au lobbying du Barangay Captain, Isaias Dollente, l'association est reconnue et enregistrée par le gouvernement en 1972.

Les conditions sanitaires du quartier se détériorent et les maladies se développent avec l'accumulation des ordures. Malgré les requêtes du Barangay Captain et les revendications pour régulariser les habitants, la National Housing Authority conduit un premier plan d'expulsion en 1983. Les habitations sont démolies et les habitants sont relogés dans un site de relogement à Bulihan (Province de Cavite), à 30 km au sud de Metro Manila, qui à cette époque¹²¹ est à une heure de transport. D'après la parole d'un habitant relogé : « *A Bulihan, les gens reçurent un petit morceau de terre, quatre murs et des toilettes.* » (Abad, 1991, p.193, traduction libre). Un des habitants actuels de Smokey Mountain qui a vécu les démolitions de 1983 raconte : « *Il n'y avait aucun moyen d'existence. Ça n'a servi à rien que l'on soit transféré à Cavite. La seule chose que l'on a trouvée, ce sont des petites toilettes. Tu devais construire ta propre maison. Et, si tu n'as pas d'argent pour construire, tu vends et tu retournes à Manila.* » (Entretien 2013). Au début, de nombreux anciens habitants du barrio Magdaragat ont fait la navette entre Bulihan et la décharge. Ils y ont installé des abris de fortune, puis ils rentraient à Bulihan le week end. Mais « *c'était cher de vivre à Bulihan* », car le coût du transport aller-retour représentait à peu près un tiers des revenus quotidiens (Abad, 1991, p.193, traduction libre). « *Sans revenus, beaucoup retournèrent sur la décharge après seulement trois mois, préférant vivre dans les ordures, là où ils pouvaient gagner leur vie en tant que scavengers* » (Abad, 1991, p.193, traduction libre). Des habitants relogés confièrent : « *A quoi bon avoir des toilettes si vous n'avez rien à déféquer* » ; « *Les maisons sont belles, Mais il n'y a pas d'eau. Il n'y a pas de nourriture. Pas de travail. A Smokey Mountain, même*

¹²⁰ L'habitant est arrivé à Smokey Mountain quand il était adolescent, en 1965.

¹²¹ Aujourd'hui, avec la congestion du trafic urbain, on gagne le site de Bulihan en plusieurs heures de transport.

si nous sommes entourés par les ordures, il y a des moyens d'existence. Les estomacs de mes enfants ont à manger » (Abad, 1991, p.193, traduction libre).

Dans les années qui suivent les expulsions de 1983, de plus en plus de familles décident de revenir s'établir à Smokey Mountain, avec le soutien du Barangay Captain Dollente, qui autorise les installations temporaires (Entretien 2013-2014 ; Abad, 1991). Pendant cette période, une ordonnance est émise par le vice-gouverneur de Metro Manila, Mel Mathay, menaçant de brûler toutes les cabanes du barrio. Grâce à l'intercession du Barangay Captain¹²², le maire de Manila, Ramon Bagatsing, bloque les démolitions. Suite à ces démolitions avortées du quartier de Smokey Mountain, de nombreux anciens habitants relogés à Bulihan sont revenus vivre sur le site de façon permanente.

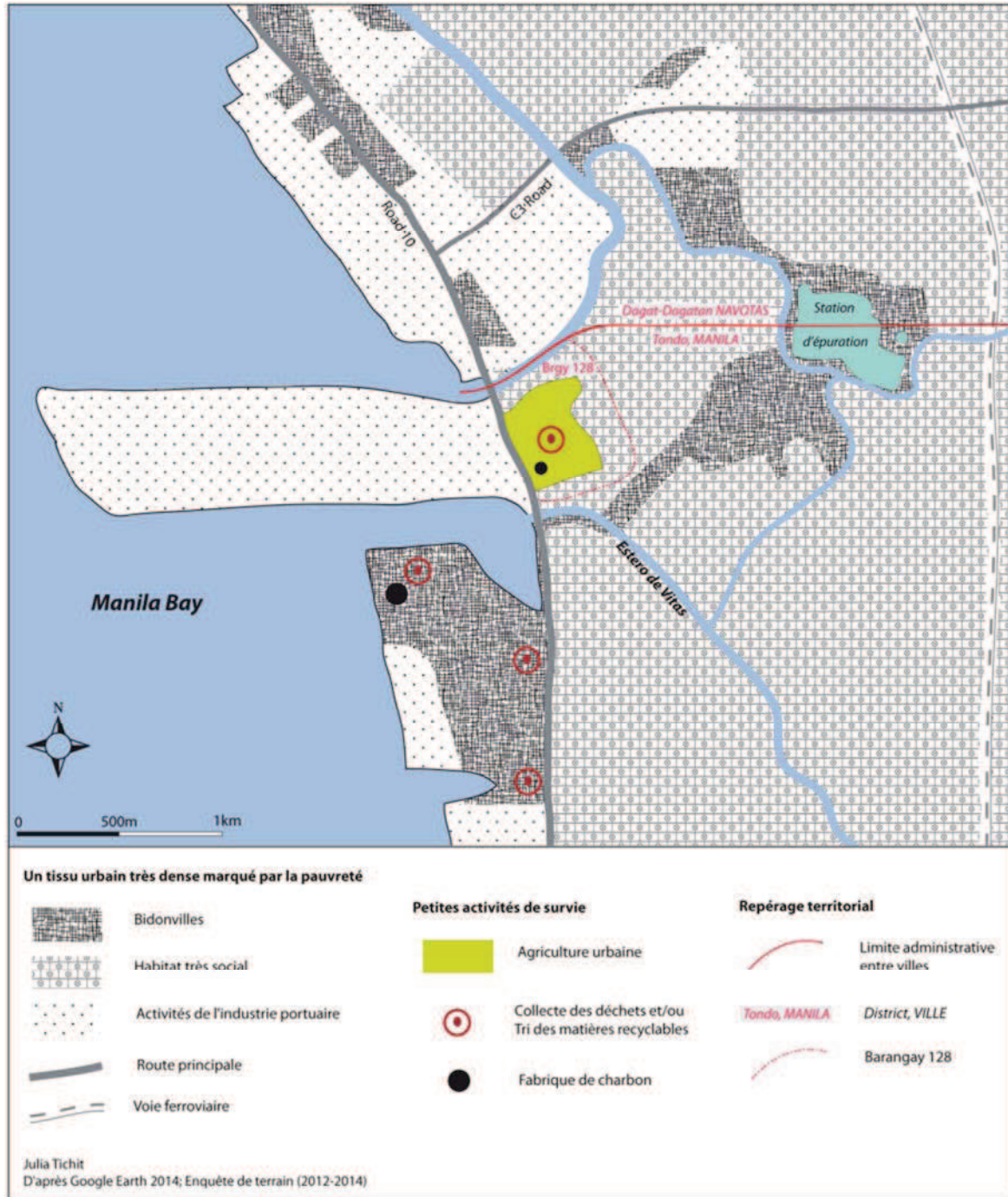
A la fin des années 1980, le site reçoit un tiers des déchets de l'agglomération : Smokey Mountain atteint 20 mètres de haut et recouvre une zone de 29 hectares sur deux barangays : le barangay 128, auparavant connu sous le nom de barrio Magdaragat, et le barangay 129 (Brillantes, 1991). La population vivant aux alentours de la décharge a été estimée à entre 15 000 et 30 000 personnes selon les sources (Abad, 1991). 80% des habitants tiraient un revenu direct ou indirect des activités de recyclage des déchets (Brillantes, 1991), gagnant environ 200 PHP (3,50 \$) par jour (Asian Development Bank, 2005). La décharge devient alors le lieu symbolique de la misère urbaine à Metro Manila¹²³.

Elle est officiellement fermée en septembre 1990, mais des déchets continuent d'y être acheminés jusqu'en 1995. Les dizaines de milliers d'habitants sont expulsés. Certaines familles de *scavengers* ont migré vers Payatas à Quezon City, la nouvelle décharge de la métropole¹²⁴. La majeure partie des habitants de Smokey Mountain sont relogés temporairement à Aroma Temporary Housing au sud de Smokey Mountain, où les conditions de vie sont déplorables (Chapitre 5).

¹²² Dans un courrier, Dollente interpelle le vice-gouverneur : « Seuls les riches sont-ils des êtres humains ? Et les pauvres, ne sont-ils que des animaux ? » (Abad, 1991).

¹²³ Smokey Mountain devient un chemin de croix pendant les processions de la Semaine Sainte (Denis Murphy, Come to Smokey Mountain for the Stations of the Poor, in the Sunday Inquirer Magazine, 27 March 1988, p.11).

¹²⁴ Certaines sources estiment la population de Payatas à plus de 80 000 habitants (Medina, 2007, p. 189). Ce « Nouveau Smokey Mountain » (expression traduite de New Smokey Mountain) est la reproduction des conditions scandaleuses qui avait conduit le gouvernement à fermer Smokey Mountain en 1995.



CARTE 9. L'interstice urbain détourné de Smokey Mountain au cœur d'un district industriel et paupérisé (Tondo, Manila)

Source : J. Tichit, 2014

Tondo héberge des quartiers de slums paupérisés depuis le début du 20^{ème} siècle. Dans les années 1970, le quartier devient industrialo-portuaire et les slums deviennent les bidonvilles les plus densément peuplés de l'Asie du Sud Est (Bernier, 1997 ; Charras, Franck, 2002).

Une rénovation urbaine en suspens depuis les années 1990

Dans un contexte de corruption des organismes publics, de malversation et de détournement d'argent public, la méthode d'investigation choisie ici est fondée sur l'analyse de la presse (revue de presse en annexe 3)¹²⁵.

Les projets de réhabilitation environnementale ou de rénovation urbaine de Smokey Mountain font débat depuis les années 1990.

Lancé sous le mandat de la présidente Cory Aquino (1986-1992), le projet initial de rénovation urbaine de Smokey Mountain (Smokey Mountain Development and Rehabilitation Project, SMDRP) prévoyait la construction de logements sociaux sur site, accompagnée de services urbains et d'emplois, qui auraient dû être favorisés par la proximité des établissements commerciaux et industriels du port et la construction d'un polder. Le projet n'a été que très partiellement réalisé, puis bloqué par la corruption rampante et les dissonances politiques. A peine un tiers de la décharge a été évidée. Sur cette emprise, un ensemble d'immeubles de logement très social¹²⁶ a été construit en 1998 (Photos 7 et 23, figure 11). La construction patauge et la livraison des premiers logements sociaux aux habitants est bloquée¹²⁷.

En 2003, d'anciens habitants de Smokey Mountain organisent un mouvement de protestation à travers l'organisation à base communautaire, Alyansa ng mga Mamamayan ng Smokey Mountain (ALMA-SM, Alliance du Peuple de Smokey Mountain) pour accéder enfin à un relogement permanent. Face à la pression et à l'enjeu des élections présidentielles de 2004, la présidente Gloria Macapagal Arroyo vient en personne inaugurer les logements dans les sept immeubles construits depuis 1998. Plus de 2 000 familles d'Aroma Temporary Housing y sont relogées. Cependant, il manque dans le nouveau quartier des moyens d'existence pour les familles. Plusieurs coopératives d'habitants s'organisent et tissent des partenariats avec des ONG pour développer des moyens d'existence et capter des fonds de charité.

Le programme SMRDP est bloqué par un contentieux entre le promoteur R-II Builder et l'organisme de financement du logement, la Home Guaranteed Commission (HGC). R-II Builder, qui a été refinancé par un apport d'actifs de plusieurs organismes publics de financement (en 1994), est accusé d'avoir dilapidé les fonds publics et attaque en retour la responsabilité de la HGC qui a vendu des terrains de Smokey Mountain aux enchères pour payer ses obligations (*Philippine Daily Inquirer*, « In the know : Smokey Mountain Development Project », 14/08/2015).

¹²⁵ Les journalistes philippins sont victimes d'assassinats de manière récurrente dans l'histoire du pays.

¹²⁶ Au sein de l'ensemble de programmes de logement social, le logement très social désigne les programmes à destination des plus pauvres (financés, construits et gérés par des ONG) ou caractérise certains programmes de relogement destinés aux moins solvables des expulsés.

¹²⁷ En 1993, un accord de joint-venture est signé entre la National Housing Authority (NHA) et le promoteur R-II Builders Inc. pour la construction des logements à bas coût. En 1998, sous l'administration du Président Ramos, 7 immeubles sont construits. Sous l'administration suivante du Président Estrada, le projet est gelé.

2.2. La fragmentation d'une agriculture urbaine ancestrale sur la zone tampon des berges du lac à Taguig

Un ancien agriculteur du quartier de Santa Ana à Taguig témoigne : « *Dans 10 ans peut être il n'y aura plus de terres. Il y a déjà des usines à Napindan. Il y avait des rizières jusqu'à Pateros avant, même Global City.* » (Entretien, 2013). Je propose de conduire une analyse de l'évolution des espaces d'agriculture urbaine à Taguig qui, depuis le début des années 2000, ont été largement fragmentés par les infrastructures urbaines et grignotés par le mitage (Images Google Earth 2004 et 2017 en annexe 5 bis). Il s'agit de distinguer la mise en interstice des espaces agricoles résiduels et les résurgences agricoles sur des interstices urbains détournés.

Sur l'interface entre la ville et le lac : des espaces agricoles à demi-ceints par le front urbain

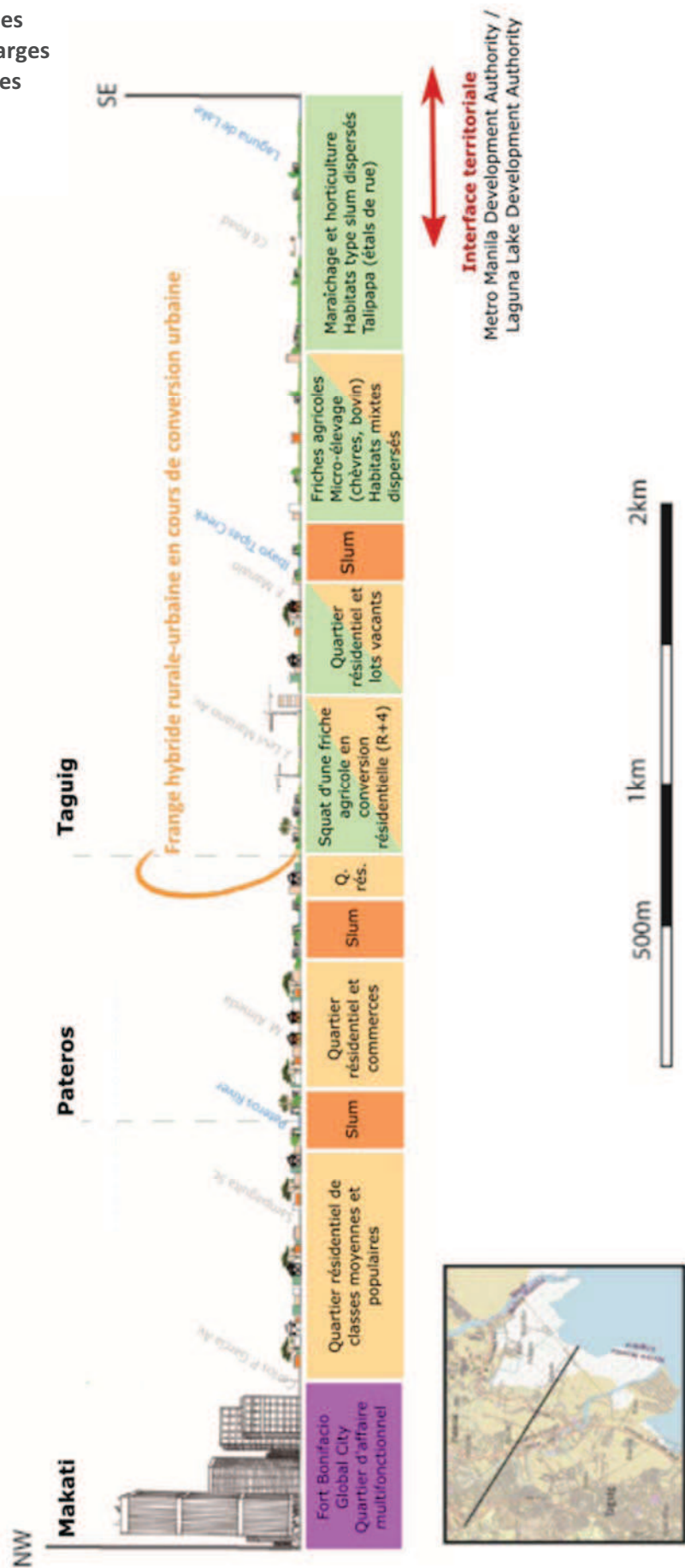
La frange métropolitaine sur l'interface ville-lac à Taguig constitue une zone d'interface où les phénomènes de conversion du rural à l'urbain sont en cours d'achèvement. On observe un gradient de morphologies urbaines depuis l'espace urbain émergent de Fort Bonifacio-Global City¹²⁸ (Makati) jusqu'aux espaces hybrides près du Lac Laguna (Figure 12). Il s'agit aussi d'un gradient social de l'habitat, depuis les logements huppés du Fort vers des habitats précaires sur la frange hybride. L'espace hybride est composé de zones en cours de construction, d'espaces agricoles et de déprises agricoles.

L'agriculture a été prise en étau par la double pression urbaine qui s'exprime, de part et d'autre de la digue, à travers l'avancée du front urbain et l'artificialisation des espaces lacustres. L'hybridation du paysage tend à diminuer dans le temps avec la fragmentation des espaces agricoles, l'étalement urbain et la densification des espaces urbanisés. L'agriculture urbaine résiduelle est ainsi mise en interstice au sein de cet espace hybride.

¹²⁸ Le quartier Fort Bonifacio-Global City émerge dans les années 2000 suite à la vente de réserves foncières militaires.

FIGURE 12. L'agriculture urbaine des rives du lac à Taguig en 2012 : marges urbaines, marges hybrides, marges spatiales

Source : J. Tichit, 2013



Digue, routes et mitage : la fragmentation et la restructuration des espaces agricoles par les infrastructures urbaines

Afin de réduire le risque d'inondation à Metro Manila, un système d'infrastructures a été finalisé entre 2000 et 2007 le long de Laguna Lake à Taguig. Le système comprend une chaussée-digue et trois stations de pompage reliées par un canal d'ajustage (Figure 13, Photo 8). L'ensemble permet la gestion hydraulique des flux entre les cours d'eau de la métropole et Laguna Lake et surtout, le drainage des eaux de crue vers le lac. Depuis 1986, le canal Maggahan Floodway dérive les eaux de crue de la Marikina River vers Laguna Lake. Depuis sa construction, les espaces côtiers du lac ont subi des inondations plus fortes et plus longues. Désormais, la chaussée-digue C6, construite entre 2004 et 2010, maintient les eaux dérivées côté lac et protège l'espace urbain de la montée des eaux du lac. Ce système d'infrastructure a entraîné d'importantes modifications environnementales et profondément impacté l'organisation de l'espace agro-urbain de Taguig. La digue, en maintenant les eaux dérivées dans le lac, a engendré une élévation du niveau d'eau d'environ un mètre (Entretien habitante du barangay Calzada côté digue, 2013). De fait, la lanière agricole enfermée côté lac par la digue et plusieurs îles au sein du lac ont été en partie submergées. Une habitante qui est arrivée enfant à Metro Manila après la seconde guerre mondiale témoigne (sa famille a fui la répression des *Huks* dans la province de Nueva Ecija) : « *Avant toute la zone était couverte de vastes rizières. Il n'y avait pas de route, pas de pont. Quand c'était inondé, il n'y avait plus rien. C'était juste plein d'eau... Au-dessus de la tête. On allait à Antipolo [ville limitrophe à l'est de Metro Manila, située dans les premiers contreforts du massif Rizal] ou à Rizal. Maintenant, pendant les inondations, l'eau arrive au niveau des hanches grâce au système de contrôle des inondations. Il n'y avait aucun moyen de transport avant, seulement les bangkas.* » (Entretien 2014).

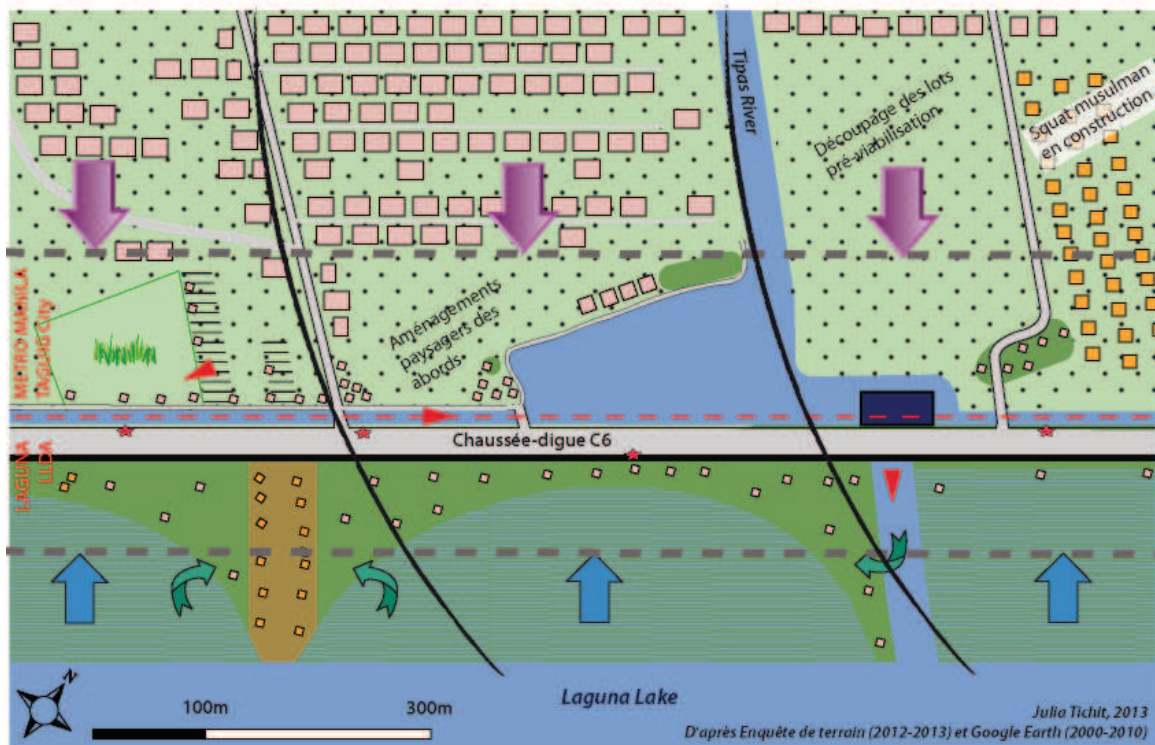
PHOTO 8. Station de pompage côté ville (à droite) et flux des eaux urbaines dérivées côté lac vers l'habitation d'une famille d'agriculteurs urbains (à gauche)



Source : J. Tichit, 2013 (Barangay Calzada, Taguig)

FIGURE 13. Fragmentation des espaces agricoles sur l'interface environnementale entre la ville et le lac, à Taguig

Les espaces agricoles les plus vastes sont des agricultures urbaines résiduelles mises en interstice par l'avancée du front urbain. Les deux plus petits espaces agricoles correspondent à des pratiques agricoles émergentes sur des interstices urbains détournés. Toutes les pratiques résurgentes ne figurent pas sur la carte.



Les composantes socio-spatiales de la frontière entre l'urbain et les espaces lacustres agricoles

Pratiques agricoles et saisonnalité

- Rizières mises en valeur < 5 ans
- Riziculture (mousson)
Melon / tomate (été)
- Maraîchage
- Culture du kangkong (mousson)
Maraîchage divers ou Melon/tomate (été)
- Talipapa (étal de rue)

Périurbanisation du front urbain

- Programmes immobiliers divers en cours de construction
- Avancement du front urbain
- Décharge illégale
- Remblai artificielle

Ségrégation spatiale de l'habitat

- Formes d'habitat**
- Lotissement (Classes moyennes)
 - Habitat précaire
- Modes de logement**
- Putôt a-légaux
 - Putôt légaux

Aménagement et impacts environnementaux du système hydrologique

- Système hydrologique (Lac, Canal et rivière)
- Digue
- Voie de circulation
- Station de pompage
- Sédimentation
- Eaux polluées
- Elévation du niveau d'eau

Limites administratives et environnementales

- Limites entre barangays
- LLDA 1 | MÉTRO MANILA
LAGUNA 2 | TAGUIG
- 1 Autorité de Développement du Lac Laguna
2 Région de Laguna
- Interface environnementale Ville / Lac

L'organisation de l'espace agricole est partiellement disloquée. La mise en interstice des espaces agricoles entraîne des dysfonctionnements, en causant le ruissellement d'eaux urbaines polluées ou par le développement de nouvelles zones humides rendues impropres à l'agriculture.



PHOTO 9. La rizière a été polluée par le ruissellement des eaux depuis la décharge illégale (Santa Ana, Taguig)

Source : J. Tichit (2014)

L'agriculture urbaine résiduelle est le résultat de la fragmentation de l'espace agricole à Taguig qui s'opère par la diffusion de la densification et de l'urbanisation depuis le centre de Manila. Cette agriculture résiduelle de Taguig est constituée par une petite enclave agricole au nord du centre ancien de Taguig, dans le barangay Palingon, et par un grand site fragmenté situé sur le front du lac du barangay Santa Ana à Napindan (Carte 10).

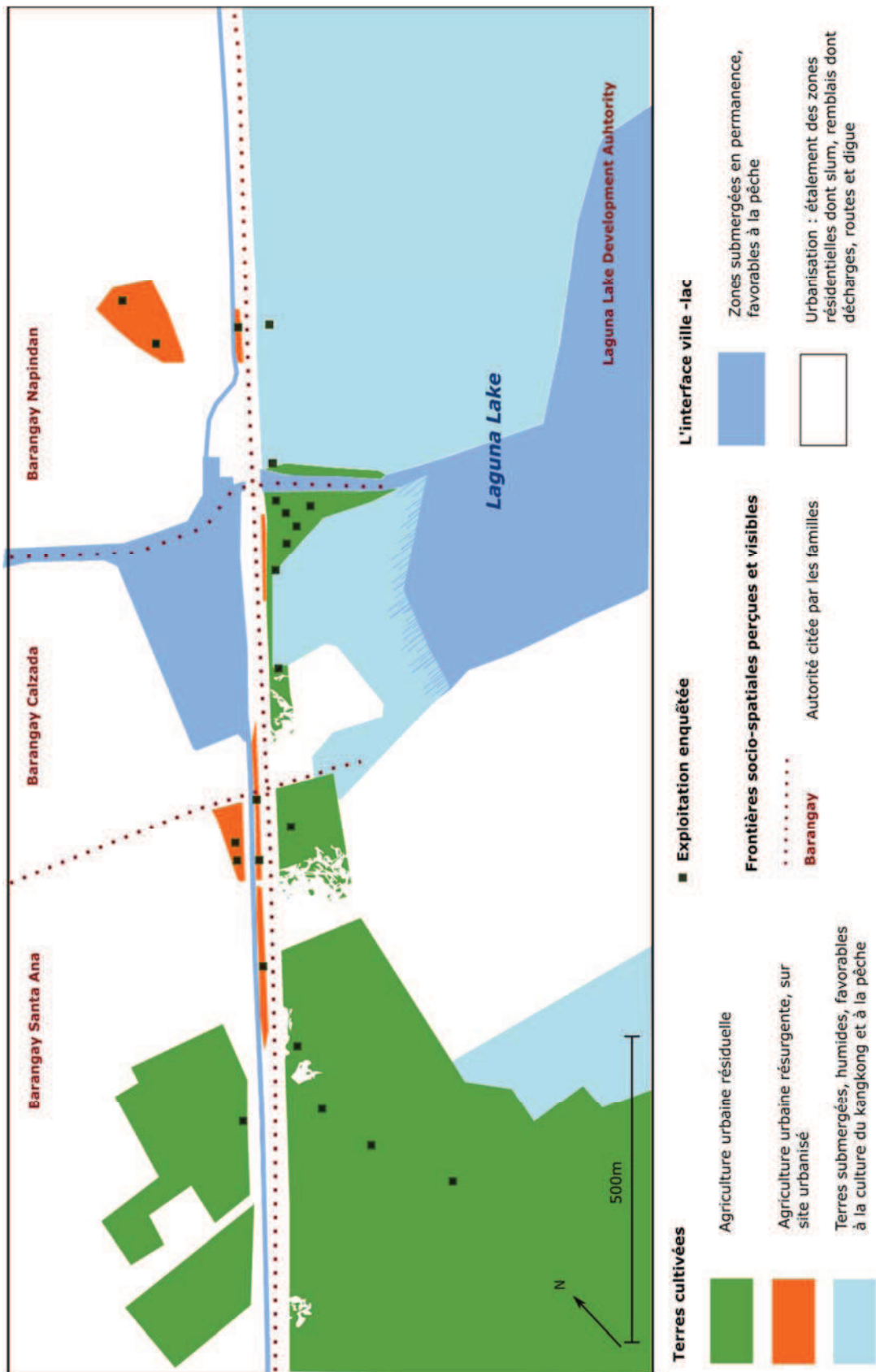
Sur le front du lac, l'espace agricole a été fragmenté et s'est réorganisé autour de la coupure introduite par la construction de la route digue aux débuts des années 2000 :

- A Santa Ana, côté ville, les rizières se sont maintenues, elles sont désormais mieux protégées des inondations. Ce sont les seules rizières du front du lac à s'être maintenues. Côté lac, les terres agricoles sont encore vastes et permettent de bonnes récoltes de melons en saison sèche.
- Du barangay Calzada à Napindan, côté ville, les rizières ont été poldérisées et urbanisées depuis le début des années 2000. Côté lac, l'agriculture est très fragmentée par des zones de poldérisation et l'installation de la station de pompage. Les courants et la sédimentation ont contribué à créer deux petites anses le long du lac et un bras de terre à l'embouchure du canal (Figure 13, Carte 10).

Au sein de cet espace hybride, la fragmentation elle-même crée des opportunités pour l'établissement d'agriculture urbaine résurgente, le long de servitudes publiques.

CARTE 10. Agriculture urbaine résiduelle, agriculture urbaine résurgente sur les terres côtières fragmentées de Taguig

J. Tichit (2012-2014), Réalisation 2017



La disparition des terres agricoles alentours

L'avancée rapide du front urbain a entraîné la disparition de la plupart des espaces agricoles résiduels de Taguig, désormais remplacés par des lots vacants en cours de viabilisation, des lotissements en cours de construction et le déploiement de bidonvilles. Les zones de polder se multiplient et évincent les espaces du maraîchage lacustre. A l'arrière de la digue, les promoteurs réussissent, chaque année, l'achat d'espaces rizicoles, auprès de propriétaires à la recherche d'une meilleure plus-value foncière. La disparition des terres agricoles s'opère selon le séquençage du processus d'urbanisation qui entraîne, dans un premier temps, des remblais épars, une modification collatérale des conditions environnementales de la zone humide cultivée, puis la déprise agricole, enfin l'urbanisation de la zone (slums, lotissements, condominiums ou industries)¹²⁹.

Dans cet espace hybride et ces zones d'enfrichement, des pratiques agricoles émergent sur des lanières interstitielles, le long des axes de communication et sur des espaces remblayés par des aménagements.

2.3. Une précarité foncière « agro-urbaine » : la menace du temporaire

Il s'agit d'analyser les dynamiques de développement ou de régression des espaces de l'agriculture urbaine à Metro Manila. La stabilité du foncier est évaluée en distinguant notamment les formes d'interstitialité de l'agriculture urbaine. L'agriculture urbaine résurgente, celle dont les pratiques reposent sur le détournement d'interstices urbains, renvoie en fait à deux formes d'interstices : les friches urbaines et les jachères urbaines. Les friches urbaines relèvent d'un phénomène d'obsolescence d'un espace urbain ou d'un équipement urbain. La jachère urbaine est le résultat d'un délaissé urbain, par exemple sur les marges d'un projet d'aménagement. Il y a donc un facteur d'échelle important qui rentre dans la problématique du réaménagement de ces deux types d'interstices urbains. L'échelle de l'interstice est un facteur qui joue sur la stabilité foncière de l'agriculture urbaine émergente.

Tout d'abord, le zonage urbain des espaces agricoles détermine les politiques d'expulsions à Metro Manila.

Outre les entretiens, je travaille à partir d'une sélection d'articles de la presse nationale quotidienne (2012-2017) et de la revue de presse de l'ONG d'*Urban Poor Associates* entre 1988 et 2013 (Annexe 3).

¹²⁹ D'après une comparaison des dynamiques entre les espaces agricoles résiduels des alentours : barangay San Miguel et Palingon North (Taguig) et sud de Muntinlupa (Google Earth, 2004-2014).

Un faisceau de menaces d'expulsion : « zones dangereuses » et « zones d'aménagement prioritaires »

La plupart des espaces d'agriculture urbaine sont classés en « zones dangereuses ». L'ancienne décharge de Smokey Mountain présente un risque élevé d'éboulement de terrain, à l'instar de la « tragédie de Payatas » en 2000, qui avait entraîné la mort de 218 personnes. Le littoral lagunaire de Taguig est classé zone fréquemment inondable (tous les 2 ans). Le système de gestion du risque des inondations a réduit la dangerosité des inondations côté ville, mais côté lac, les habitations sont devenues encore plus vulnérables (Entretiens habitants, 2013 et 2014) Photos 4 8 et 10).



PHOTO 10. Des habitats côté lac très vulnérables aux inondations (Calzada, Taguig)

Source : J. Tichit, 2013

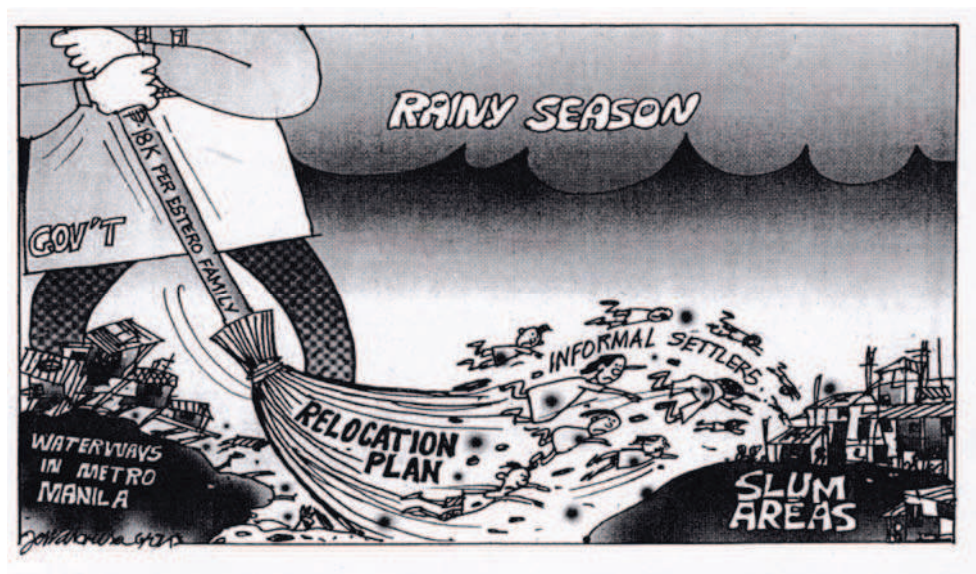
La digue (à droite de la photo) maintient désormais la montée des eaux du lac pendant les typhons et en période de mousson.

Une politique d'infrastructure et de gestion du risque justifie les expulsions sur les terrains publics (Revue de presse, annexe 3)¹³⁰. La gestion du risque d'inondation, érigée en priorité politique, légitime chaque année des campagnes d'embellissement urbain au détriment de dizaine de milliers de familles pauvres expulsées en dehors de la métropole (Figure 14). Le classement en zones dangereuses ou en zones prioritaires pour l'aménagement d'infrastructures métropolitaines légalise la planification de programmes d'expulsion et de relogement d'après l'Urban Development and Housing Act de 1992 (Porio, 1997).

¹³⁰ La revue de presse et l'enquête de terrain auprès des acteurs de la société civile me permet de relever en particulier les expulsions conduites entre 2007 et 2015 sur les sites suivants. A Tondo, les expulsions ont été conduites dans les slums de Sitio Damayan, le long de la route Road 10, de Katuparan et le long d'Estero de Vitas. Dans Metro Manila, les expulsions ont été conduites le long des routes C3 et C5 et le long des rails du PNR. Les expulsions ont toujours été justifiées par des programmes d'élargissement de routes ou par le « nettoyage » des voies d'eau.

FIGURE 14. Caricature des politiques d'expulsion le long des esteros au début de la mousson 2010

Source: Anonyme, Philippine Daily Inquirer, 27 juin 2010.



Zones résidentielles et reconversion du front d'eau à Taguig

D'après le zonage des documents de planification de la ville de Taguig, les espaces agricoles se situent dans trois différentes zones : côté ville, les terres sont dédiées au développement résidentiel et particulièrement au logement social dans les barangays de Napindan et Calzada ; près des berges du lac, les terres agricoles s'inscrivent dans une zone dédiée au tourisme (Official Zoning map, 2003, in City Government of Taguig, 2011). La zone touristique constitue en fait une zone tampon : ce sont les terres inférieures à une élévation de 12,5 mètres par rapport au niveau du lac, sur lesquelles la Laguna Lake Development Authority préconise de ne pas construire (Laguna Lake Development Authority, 1996 ; City Government of Taguig, 2011). Pour échapper à cette limitation, la mairie de Taguig encourage la poldérisation de nouvelles terres du fait de l'accessibilité des berges du lac via la route C6 (City Government of Taguig, 2011, p.53). La préservation de l'agriculture dans la « zone touristique » est préconisée seulement sous critère de productivité (Zoning ordinance 3, 2003, City Government of Taguig, 2011, p.41). Très peu de mentions à l'agriculture sont faites dans le texte des documents de planification : « Taguig fait partie du peu de Metro Manila, où l'agriculture est encore une composante de l'économie locale, bien que les terres agricoles existantes soient graduellement converties en usage résidentiel ou autres usages ». (City government of Taguig, p. 127). Aucune limite à la construction sur les parcelles agricoles n'est émise, malgré le zonage. Les documents de planification des espaces côtiers par la Laguna Lake Development Authority mentionnent : « L'image de ruralité et d'isolement de Taguig ont été mis au défi par la vision dramatique de la ville pour son avenir. » (Laguna Lake Development Authority, 1995, traduction libre, p.43).

Les autorités municipales pratiquent un laisser-aller quant à la conversion des terres agricoles en usage urbain, qui favorise une meilleure rentrée des taxes foncières (Entretien Mairie de Taguig 2014 ; Prain, 2006, p.27). En fait, l'administration a peu de prise sur la conversion du foncier et dans la pratique la procédure est une formalité. « *La classification des terrains est encore en usage agricole, plus précisément de riziculture. Les nouveaux acquéreurs lancent une procédure de reclassification de leur terrain une fois qu'il est construit. Les propriétaires des terrains agricoles tendent à vendre leurs terres à de nouveaux acquéreurs. Les lotisseurs privés préparent les terrains pour la construction et divisent en lots de 50 à 100 m²* » (Ely Braganza, mairie de Taguig, 2013).

Les discours politiques instrumentalisent le besoin en foncier et plaident l'impérieuse nécessité de construire des infrastructures urbaines stratégiques pour moderniser la métropole. De ce fait, les espaces agricoles lagunaires sont convoités par des projets considérés comme prioritaires et structurants par les pouvoirs publics en cours de discussion : le tracé de la voie rapide C6 entre Bulacan et Cavite (l'actuelle « C6 » n'est qu'une voie d'accès rattachée au système de gestion fluviale), l'aménagement d'un front d'eau ou la construction d'un nouvel aéroport sur polder (Entretiens Mairie de Taguig, Documents de projet Laguna Lake Authority et Department of Works and Highways).

La mairie envisage l'aménagement paysager du front d'eau en pronant la valeur récréative des rives du lac. Elle entend ainsi renouer avec le passé de destination touristique du Lac Laguna. Des espaces commerciaux sont en cours de construction sur les zones de polder qui s'étendent et se multiplient. Cependant, la mairie a pris conscience très récemment de la valeur de l'agriculture à Taguig. En 2017, la maire de Taguig, Lani Cayetano, s'exprime dans la presse : « Taguig doit se targuer d'être la Province de Metro Manila ». La maire souhaite « mettre en place des programmes visant à conserver des aspects de la vie agricole tout en maintenant l'ascension rapide de Taguig comme l'une des villes les plus dynamiques du pays », et envisage de préserver 25 hectares d'espaces agricoles « économiquement fonctionnels »¹³¹. Le programme se rattache au lancement d'un programme d'agriculture urbaine hors-sol en 2015 et à un projet d'agritourisme de grande ampleur, le projet « Lakeshore Community » (Chapitre 4).

Le déni d'une agriculture urbaine familiale

De manière générale, le défi technique d'une éventuelle réhabilitation à Smokey Mountain domine les positionnements des acteurs métropolitains (Mairie de Manila, National Housing Authority, Ministère de l'Agriculture et mairie de quartier du barangay 128) et évacue par là même toute représentation des habitants. Les présomptions de pollution de l'agriculture, compte tenu de l'histoire du site, brident tout soutien aux agriculteurs. En particulier le Ministère de l'Agriculture reste très distant et aucune ONG occidentale ne souhaite s'impliquer dans la pérennisation d'une telle agriculture (Chapitre 4). Il y a une forme de légitimation et un certain laisser-faire de la part du barangay qui a organisé un test des récoltes et validé les résultats (chapitre 5).

¹³¹ *Manila Bulletin* (15/01/2017), "Taguig aims for better environment, healthier lifestyle through urban farming".

Par ailleurs, il existe une forme de relégation des faibles densités de population dans les stratégies politiques des barangays. Le nombre d'habitants enregistrés détermine une grande partie du budget des barangays d'après le code des *Local Government Units*. Concernant Smokey Mountain qui est sous la juridiction du barangay 128 à Manila, les élus de ce dernier, préfèrent aller chercher des électeurs nombreux, localisés à l'extérieur des limites du barangay - comme les populations des slums le long de l'Estero de Vitas - plutôt que de développer les liens avec une population d'agriculteurs urbains relativement peu nombreuse à Smokey Mountain (Entretiens élus du barangays 128 ; entretiens habitants de Smokey Mountain, 2012-2014).

Sur les marges de Taguig, le long du lac, l'imaginaire d'un espace vide résonne chez tous les acteurs urbains de la Mairie et des mairies de quartier (Entretiens services de la mairie de Taguig et Barangays Captains de Santa Ana, Calzada, Tipas, Palingon et Napindan, 2013-2014). Les projets de développement et d'aménagement animent les représentations des acteurs métropolitains. Les enjeux financiers sont très forts, entre l'implantation d'un aéroport, d'une voie express périphérique et la valeur commerciale d'un front d'eau récréatif en milieu urbain. La population d'agriculteurs urbains est portée disparue dans les discours de plusieurs élus de quartier, lesquels nient la survivance et la résurgence de pratiques agricoles au sein de leur barangay (Entretiens Barangay Captains Calzada, Tipas et Napindan, 2014).

Pour le Ministère de l'Agriculture, il n'y a pas d'agriculture urbaine au-delà du programme d'agriculture urbaine (chapitre 4) : « L'introduction formelle de l'agriculture urbaine aux Philippines remonte aux efforts déployés par le Secrétaire du Ministère de l'Agriculture, William Dar, pour en faire un programme ministériel. » (Muni, 2008, traduction libre, p.15)

3. Des agricultures urbaines vivrières adaptées à un environnement urbain ultra-dense

L'agriculture urbaine à Smokey Mountain et à Taguig est une agriculture vivrière à vocation commerciale, conduite par de petites exploitations familiales, mettant en œuvre une très grande diversité de systèmes de culture (Glossaire des espèces maraîchères cultivées, p.13). L'assemblage des cultures et l'organisation de l'espace agricole sont adaptés aux conditions environnementales de chaque site urbain. Les pratiques culturelles recomposent souvent des compétences agricoles réactivées en ville par des familles ayant des origines dans les autres provinces de l'archipel (Chapitre 5). L'habitat agricole repose sur des techniques vernaculaires et l'auto-construction.

L'habitat est dit groupé lorsque la famille réside sur l'exploitation et dégroupé si elle réside dans un autre quartier. Une structure paysagère se reproduit d'un site d'agriculture urbaine à un autre. Chaque famille fait valoir une parcelle et généralement dispose d'un habitat sur la parcelle, ou d'un abri (*resthouse*) si l'habitat est dégroupé. Chaque site d'agriculture urbaine est constitué par un ensemble paysager homogène qui articule un plus ou moins grand nombre de familles. Le paysage se traduit par une composition de petites parcelles adjacentes les unes aux autres et par des habitats (principaux et abris) dispersés à travers l'ensemble du site.

L'eau est une ressource de la proximité immédiate. Sa présence est un déterminant important dans les systèmes de culture. A Smokey Mountain, il s'agit d'une agriculture de mousson qui est pluviale et quasiment sans recours à l'arrosage. A Taguig, plusieurs systèmes de culture se différencient en fonction d'une différenciation entre zones humides et zones surélevées. De manière générale, les systèmes d'irrigation des rizières et lorsque les maraîchers recourent à l'arrosage, les eaux utilisées proviennent de rivières urbaines ou de canaux pollués. La vulnérabilité climatique des pratiques agricoles est forte en période de mousson (de juin à septembre).



PHOTO 11. Le flan nord de Smokey Mountain : vers la Marala River et l'industrie portuaire de Navotas

Source : J. Tichit, 2014

3.1. Patate douce et citronnelle à Smokey Mountain

Après quarante années de stockage des ordures, Smokey Mountain est devenue une montagne de compost qui offre des conditions favorables à l'établissement de cultures de plein champ. Après la fermeture de la décharge en 1995 et l'expulsion massive des habitants du quartier, le site de Smokey Mountain s'est enfriché. La végétation a poussé, parmi laquelle des plantes maraîchères, des arbres fruitiers et toutes sortes de graines qui ont pu germer dans le substrat. Le conseiller du barangay 128 explique comment le potentiel agricole de Smokey Mountain a été découvert : « *Ce n'était pas une intention de planter, mais les légumes déchets du marché ont poussé sans avoir été plantés. C'est comme ça que les familles ont créé le concept.* » (Entretien avec le Kagawad Alvin R. Salamat, 2013). Peu à peu, des familles ont réinvesti l'espace.

En 2012, un recensement réalisé par un étudiant comptabilise 123 familles et 87 maisons sur l'ancienne décharge (Entretien avec une femme membre de SKK, 2013). L'agriculture urbaine engage aujourd'hui environ 40 familles (Enquête de terrain, 2012-2014).

L'agriculture est pluviale et quasiment sans irrigation. La saison agricole commence en mai et prend fin en mars, au début de l'été, lorsque les conditions climatiques deviennent impropres à l'agriculture. Avec la canicule estivale, le processus de décomposition et les émanations de méthane élèvent la température du sol au-delà de conditions favorables aux pratiques agricoles (Photo 27, p. 307, Chapitre 6). Dès les premières grosses pluies, les agriculteurs et les ouvriers agricoles travaillent la terre de 5h du matin jusqu'à 6h du soir, pour désherber et préparer le sol pour les semences. « *On doit attendre les premières longues précipitations pour arrêter le feu qui prend sous terre.* » (Entretien habitant, 2013).

La structuration rapide d'une agriculture urbaine à vocation commerciale

En quelques années à peine (2004 à 2008), les familles ont expérimenté et mis en place un système de cultures de mousson qui repose sur un choix d'espèces résistantes, à vocation commerciale (les tactiques de commercialisation sont décrites en chapitre 6).

Les cultures sont assemblées dans l'espace agricole en fonction de leur vocation. Les cultures à vocation commerciale occupent les pleines terres des parcelles, tandis que les cultures d'autoconsommation sont plantées autour des habitations (Photos 13 et 13bis). Les variétés arbustives ont été plantées sur les abords et en particulier, le manioc et la canne à sucre sont utilisés pour délimiter les terrains.

La principale culture commerciale est la patate douce : « *la patate douce est très importante pour nous, c'est un légume de la survie, qui est nourrissant et qui se plante partout.* » (Entretien habitant 2012). La feuille de patate douce ou *camote talbos*, est cultivée par la majorité des familles. La plante se cultive facilement. Les rendements sont bons et continus, avec un cycle très court de récolte : après trois semaines de maturation, il est possible d'effectuer deux récoltes par semaine, de mars à octobre. Les feuilles de patate douce sont ensuite vendues en set dans la rue ou sur des lieux de marchés urbains (Chapitre 6).

Photo 12. Préparation des sets de feuilles de *camote* en famille (une mère et ses filles) pour vendre sur le marché de Divisoria (Manila)

Source : J. Tichit, 2014



Certaines familles ont associé la feuille de patate douce à une autre culture à vocation commerciale. Dans un premier temps, la *camote* est associée au maïs, mais les cultures ont trop souvent été détruites par les rats. Dans un second temps, les familles ont peu à peu remplacé le maïs par la citronnelle¹³². La citronnelle est une plante vivace, qui repousse chaque année dès les premières pluies de la mousson, et qui se récolte en quatre mois. Au début des années 2010, quelques familles lancées dans la citronnelle organisent des filières de vente vers le marché de Divisoria (Chapitre 6). Par la suite, une majorité de familles a adhéré à ce système de culture associant *camote* et citronnelle.

La majorité des agriculteurs n'utilisent aucun intrant, surtout par manque de trésorerie et pour quelques-uns par manque de savoir-faire pour adapter les engrais au sol acide de Smokey Mountain. Perlita explique : « *On a utilisé des engrais en 2011, mais maintenant je n'ai pas assez d'argent pour m'en procurer. J'ai appris à cultiver sans engrais. Avant, on utilisait l'eau de la rivière pour arroser les plantes en spray. Maintenant, on n'arrose plus pendant la saison des pluies.* » (Entretien, Perlita, 2013). Très peu de familles recourent à l'arrosage, quelques-unes mentionnent arroser les semis lorsque la saison des pluies se fait tardive. L'accès à l'eau se réalise dans les rivières en bas de la butte et auprès de vendeurs de bidons d'eau potable. La famille la mieux lotie emploie des ouvriers agricoles pour les différents travaux, et notamment ils arrosent les semis. Le temps et l'énergie nécessaires pour conduire l'arrosage détournent de nombreuses familles de la pratique, d'autant plus si elles doivent puiser l'eau dans la rivière en bas de la butte (Photo 11). Le coût de l'arrosage représente un frein financier pour la majorité des familles, à l'exception d'une seule qui bénéficie d'un accès à l'eau gratuit auprès des agents de la Metro Manila

¹³² Une espèce de citronnelle endémique est cultivée dès 2005 par une des premières familles à s'installer sur la décharge en friche (les tactiques de pionniers sont explicitées en chapitre 5). En 2014, seule une famille continue de planter du maïs, mais tardivement, en août, pour éviter les dommages causés par les rats et les poulets.

Development Authority (MMDA)¹³³ ayant un local de service à l'entrée nord de la butte. Un seul agriculteur utilise des engrais, « une recette gardée secrète » importée de sa province et qu'il a adaptée au sol et aux espèces cultivées à Smokey Mountain. Steeve explique : « *Je sais cultiver en biologique avec du lisier de carabao et de l'écorce de riz. Mais ici, j'utilise des engrais chimiques. Le sol est artificiel. Ce n'est pas comme la terre donnée par Dieu.* » (Entretien, Steeve, 2013).

Des cultures de petit maraîchage sont réservées à la consommation familiale et aux dons entre voisins. Il s'agit de cultures maraichères plus ou moins diversifiées en fonction de l'accès aux semences des familles (vente, don et échange entre voisins ou achat sur les marchés) et de compétences agricoles (autoproduction de graines, capacité à expérimenter). Selon les exploitations, on trouve du taro (un tubercule), de l'épinard de malabar, du gombo, du manioc, différents types de courges, des arbres fruitiers (cocotiers, bananiers, manguiers, papayers, jacquiers, corossoliers), des moringas et de la canne à sucre.



PHOTOS 13 ET 13 BIS. Organisation des exploitations à Smokey Mountain : citronnelle ou camote feuille sur les pleines terres, habitat, espèces arbustives et petites palissades sur les abords

Source : J. Tichit, 2013, 2014

L'association camote-citronnelle concerne surtout les familles installées au sud et au centre de Smokey Mountain (ce sont les installations les plus anciennes, chapitre 5). Les familles installées au nord de Smokey Mountain cultivent seulement de la camote.



¹³³ La MMDA est l'agence gouvernementale de gestion de la métropole en matière de planification, de transport, de gestion du risque d'inondation et de gestion des déchets.

3.2. Pluralités des systèmes de cultures à Taguig

Les cultures de Taguig reflètent des liens traditionnels entre la ville et la production agricole. Sur les terres exondées, la production maraîchère reflète une forme d'agriculture héritière de l'urbanisation (Donadieu, 1998). Dans les bas-fonds, on trouve un « riz de ville » dont le rôle ancien a contribué à l'approvisionnement de la ville de Manila dès la période espagnole au 16^{ème} siècle. Certains font même des rizières de Laguna le déterminant majeur du choix des Espagnols pour localiser la capitale sur le site de Manila plutôt que sur l'île de Cebu, laquelle a vécu les premiers débarquements de colons (discussions informelles).

Le morcellement de l'espace agricole s'est traduit par l'émergence de différents systèmes de culture adaptés à la modification des conditions environnementales de chaque micro site, dont le niveau d'eau en période de mousson est l'un des principaux déterminants (Figure 13 et Carte 8). En particulier, les terres sur les berges du lac sont situées sur la zone de crue saisonnière. La principale distinction entre ces systèmes de culture relève de l'orientation culturelle entre cultures maraîchères ou riziculture.

La culture du riz en association avec le melon

A Taguig, le système de culture dit traditionnel est centré sur l'association du riz et du melon, laquelle est adaptée à l'alternance saison des pluies/saison sèche. Aujourd'hui, on retrouve plusieurs variantes de ce système déclinées au sein de la communauté d'agriculteurs urbains du barangay Santa Ana (15 familles sont impliquées dans l'agriculture à Santa Ana). Il s'agit des plus vastes parcelles de l'agriculture urbaine à Metro Manila (supérieures à 1 hectare). La riziculture est établie à l'arrière de la digue, sur les espaces où se maintient un niveau d'eau adéquat pendant la saison des pluies. Robledo, riziculteur de père en fils, explique : « *A cause de la gestion des inondations et de l'impact de la digue, il n'est plus possible de planter du riz près du lac. Il est juste possible de cultiver des melons et des pastèques pendant l'été. Le niveau d'eau s'élève à chaque fois qu'il pleut, à cause du canal de dérivation. Le gouvernement préfère inonder vers le lac plutôt que Metro Manila. Depuis que la digue a été construite, c'est mieux pour cultiver ici parce que le niveau d'eau est plus bas maintenant.* » (Entretien, 2013). Il existe trois configurations d'exploitation en fonction de la localisation des terres des agriculteurs de Santa Ana.

- Les agriculteurs qui disposent d'une rizière côté terre ont pu maintenir l'association du riz, du melon et de pastèques. Pendant la saison sèche, la rizière laisse place à la culture de melons et de pastèques.
- Les agriculteurs qui disposent aussi de terres côté lac peuvent y étendre la culture du melon en saison sèche.
- Les agriculteurs qui ne disposent que d'un champ côté lac cultivent seulement pendant la saison sèche : des melons, parfois associés à des pastèques et de la tomate.

La culture du riz s'est maintenue très en retrait du lac, à plus d'un kilomètre du rivage, au nord du centre ancien de Taguig, dans le barangay Palingon. Cette enclave agricole témoigne de l'ampleur des espaces dédiés à l'agriculture à Taguig, avant l'intensification de l'urbanisation qui s'est amorcée après la seconde guerre mondiale. La petite communauté d'agriculteurs de Palingon, enclavée dans le tissu urbain, le long de la route C5-extension, a établi un système de cultures qui associe le riz et le céleri.

Certaines familles d'agriculteurs cultivent des espèces maraichères dédiées à l'autoconsommation (courge amère, éponge végétale, aubergines et gombos) et plantées aux abords de l'habitation ou le long du chemin.

Les cultures maraichères

Dans la continuité des champs de melons, se trouve la principale communauté de maraîchers sur les berges du lac, et étendue sur la zone de crue (située dans le barangay Calzada). Par rapport aux exploitations de Santa Ana, les superficies des exploitations sont bien inférieures à Calzada (en moyenne 500m²)

Le maraîchage n'est optimal que pendant la saison sèche, période à laquelle les pratiques culturales sont extrêmement diversifiées - corète potagère, céleri, feuilles de patate douce, épinard de malabar, moutarde brune, céleri, oignon-feuille, différents types de choux chinois, courge amère gombo, piment rouge, aubergine, manioc, citronnelle papaye, moringa, banane - et font l'objet d'une entente dans le voisinage pour diversifier les cultures entre voisins (Chapitre 6).

Pendant la saison des pluies, quelques agriculteurs dont les terres sont surélevées peuvent maintenir leurs cultures. D'autres récoltent le liseron d'eau (*kangkong*), une plante aquatique. Certains transfèrent quelques cultures sur la digue.

Les agriculteurs d'Earth Road, à l'abri de la digue, sont moins vulnérables à la mousson. Les pratiques culturales mises en œuvre sont plus spécialisées : la rotation saisonnière des cultures s'opère autour de l'association corète potagère / patate douce (pendant la mousson) et de l'association moutarde / chou de Chine (pendant la saison sèche).

Quelques familles d'agriculteurs urbains, installées au sein d'un couloir interstitiel laissé vacant entre la route digue C6 et le canal de dérivation des eaux de crue, cultivent en maraîchage.

3.3. Habitats des agriculteurs urbains

La très grande majorité de familles d'agriculteurs urbains (trente-sept familles sur quarante-six) vivent dans une habitation associée à l'espace de cultures. Les habitats sur les terres ont été auto-construits par les familles ou l'occupant précédent. Les habitats reposent sur des techniques d'auto-construction qui empruntent à l'architecture « vernaculaire » du *nipa hut* ou *bahay kubo*, littéralement la « maison cube » fabriquée

traditionnellement en *nipa* (feuille de palmier *nypa*) et en bambou. C'est la forme traditionnelle de l'habitat des familles de fermiers et des familles de pêcheurs en province (Alcazaren et al., 2011). C'est aussi la forme typique de l'habitat de squat aux Philippines puisque c'est sur ce modèle que sont basés les cabanes des bidonvilles (Alcazaren et al., 2011, p. 131). Seulement en ville, les matériaux traditionnels sont délaissés au profit de matériaux recyclés (Photo 14)¹³⁴.

Quelques familles disposent d'une habitation dégroupée dans les quartiers résidentiels des alentours. L'habitat est dégroupé surtout chez les familles qui cultivent en zone inondable à Taguig. Ces familles installent des resthouses, des abris saisonniers, qu'elles démontent chaque année avant la mousson. De même, les ouvriers agricoles saisonniers de la riziculture et du melon (à Palingon North et à Santa Ana) ne résident pas sur place. L'abri agricole peut aussi servir de seconde résidence ou bien devenir la résidence principale : par exemple une famille qui ayant vécu la démolition de son logement dans le cadre d'une expulsion s'est installée de manière permanente sur leur exploitation côté lac à Calzada (Photo 15).

PHOTO 14. Les habitats vulnérables des familles d'agriculteurs urbains : exemples à Smokey Mountain



Source : J. Tichit, 2013

Les cabanes ressemblent à un arrangement improvisé de tasseau, de feuilles de fer, de carton, de bâches et d'autres matériaux récupérés çà et là, et beaucoup sont couronnés d'un ou deux pneus mis au rebut. En fonction de la consolidation de la structure, les habitations sont plus ou moins vulnérables aux orages et aux typhons.

Il existe deux variantes d'habitat en fonction de l'exposition des terres aux inondations. A Smokey Mountain et dans les communautés de Taguig en retrait du lac, les habitations sont peu surélevées (traditionnellement le *nipa hut* est surélevé pour l'hygiène et la

¹³⁴ Par rapport à un *nipa hut* en province la différence se joue en termes d'environnement et pointe l'insalubrité aiguë lié à la morphologie urbaine des slums qui combine une densité forte de population à l'échelle du quartier et le surpeuplement des unités d'habitation. A titre de comparaison de ces modes d'habitat : « un *nipa hut* de 20m² pour une famille de fermier et sa famille a été remplacé par une cabane taudifiée de 10m². Les formes sont similaires. Les deux sont construites manuellement, mais l'environnement urbain est de très loin moins salubre » (Alcazaren et al., 2011, p.132).

ventilation de la pièce à vivre). Sur les berges, les habitations sont construites sur pilotis ou bien il s'agit d'abris saisonniers démontables, installés en dehors de la mousson.

PHOTO 15. La famille s'installe sur les terres agricoles et se construit un logement, après leur expulsion et la démolition de leur logement dans un autre quartier à Taguig

Source : J. Tichit, 2014



La famille d'Armando améliore son abri de jardin pour installer son habitation sur l'exploitation. En 2014, la famille a été expulsée du logement qu'elle occupait dans le quartier d'Ususan (Taguig) depuis 23 ans. Le propriétaire a récupéré le lot pour en faire usage

PHOTO 16. Armando dans sa resthouse, un an avant qu'il ne soit expulsé de son logement dans le quartier d'Ususan à Taguig

Source : J. Tichit, 2013

CONCLUSION DU CHAPITRE 3

Les questions de la structuration des espaces agricoles et de leurs modalités d'inscription au sein des dynamiques métropolitaines révèlent des géohistoires urbaines particulièrement complexes et contrastées sur les différents sites de l'espace métropolitain de Manila. La typologie des agricultures urbaines d'interstice met en évidence l'importance de la dimension spatio-temporelle (processus d'urbanisation et passé agricole) et du type d'acteurs de la production pour caractériser les différentes dynamiques agro-urbaines : des pratiques agricoles qui se développent (dites émergentes hors sol et résurgentes de plein champ) et des pratiques agricoles anciennes et résiduelles, mises en interstice dans l'espace urbain et qui ont tendance à décliner (par fragmentation).

L'agriculture urbaine témoigne d'une croissance urbaine effrénée peu planifiée et questionne la durabilité et l'urbanité du phénomène urbain à Metro Manila. Les dynamiques foncières des agricultures urbaines interstitielles de plein champ sont marquées par l'incertitude.

L'agriculture urbaine résiduelle est peu reconnue auprès des acteurs publics. Certes, les acteurs municipaux de Taguig amorcent une reconnaissance de l'enjeu paysager du maintien d'espaces agricoles résiduels au cœur de la ville, dans le cadre de la mise en valeur touristique des berges du lac. Face à la planification d'aménagements métropolitains stratégiques, il s'agirait d'arbitrer rapidement entre les échelles et les enjeux de l'aménagement urbain pour permettre le maintien des exploitations.

Concernant les agricultures urbaines résurgentes, les pratiques sont invisibles et s'inscrivent en dehors des espaces de représentation des acteurs de l'aménagement du territoire, sur des interstices urbains désaffectés et sur des jachères urbaines liées à des infrastructures métropolitaines. La légitimation politique de telles pratiques impose un renversement des modes de penser et d'intervenir sur l'espace urbain, laissant le champ libre aux appropriations spontanées habitantes. Pour l'instant, les agricultures urbaines résurgentes sont en suspens, pour une période indéterminée, tant qu'aucune expulsion ne menace.

A moins que les emprises n'aient été négociées par ou avec des acteurs publics, l'agriculture intra-urbaine ne peut que s'inscrire sur des interstices urbains et de fait, de manière toujours temporaire. Il reste à revenir sur l'agriculture urbaine de projet qui bien qu'identifiée, n'a pas été traitée dans ce chapitre. Particulièrement multilocalisée à travers la métropole et relativement visible (médiatisation), l'agriculture urbaine de projet est animée par les promoteurs de techniques agronomiques émergentes à Metro Manila. A l'inverse des agricultures urbaines de plein-champ, ces nouvelles pratiques agricoles, en particulier hors-sol, sont très largement soutenues par un système d'acteurs pluriels.

L'AGRICULTURE URBAINE DE PROJET : ENTRE VULGARISATION SCIENTIFIQUE, SOCIÉTÉ CIVILE ET HABITANTS

Une leader habitante¹³⁵ de l'organisation de quartier en charge du projet d'agriculture urbaine du barangay Commonwealth à Quezon City m'explique : « *Je suis partie de rien, je n'avais aucune idée sur l'agriculture urbaine, et ça n'a pas été facile. Tout ça n'a pas été enseigné pendant les séminaires... Les premières cultures que nous avons plantées n'ont rien donné, les plantes n'ont pas grandi. Au départ, j'ai vraiment dû mettre les deux mains dedans, j'ai vraiment été mise au défi. J'ai fait des recherches sur internet et j'ai appris que le compost était très important, qu'il faut le mélanger à de la balle de riz¹³⁶, de l'engrais biologique, de la cendre de charbon de bois, des feuilles décomposées... depuis que l'on utilise cette technique, nos plantes poussent bien. Nous avons arrêté d'acheter du terreau. J'enseigne aux habitants du quartier l'importance du processus de compostage de leurs déchets biodégradables, que l'on mélange ensuite à la terre rouge argileuse qui se trouve dans notre quartier* (Entretien par Messenger, traduit du tagalog, 2016). L'agriculture urbaine émergente est caractérisée par des techniques hors-sol innovantes dont le principe est de rendre la pratique moins dépendante des dynamiques urbaines et des opportunités foncières. Toutefois, l'innovation pose la question de la diffusion et de l'appropriation des compétences par les acteurs et notamment par l'habitant.

L'« agriculture urbaine émergente » est constituée par des pratiques agricoles innovantes (principalement hors-sol) et multilocalisées dans la région métropolitaine de Manila. Ces pratiques sont diffusées par un système d'acteurs politico-scientifiques très étoffé, qui engage des départements universitaires, des agences gouvernementales, des services ministériels, des organisations non gouvernementales (ONG), des organisations à base communautaire (OBC), des équipes municipales, et des organisations internationales. J'introduis le qualificatif « organisationnel » pour qualifier l'ensemble de ces promoteurs publics et parapublics. Ces acteurs organisationnels œuvrent à la diffusion des pratiques agricoles hors-sol vers les habitants, à travers des politiques publiques et des programmes de développement, dont l'ensemble définit une « Agriculture Urbaine de projet », c'est-à-dire qui engage des systèmes d'acteurs selon un mode de projet (partenariats et dimension temporelle).

Les impacts sociaux de ces projets à l'échelle du quartier sont très contrastés en fonction de leurs promoteurs, de leurs référentiels et du mode de participation des habitants

¹³⁵ Les leaders habitants participent au bureau de l'organisation à base communautaire.

¹³⁶ Il s'agit de l'écorce issu du décortilage des grains de riz.

(Bouliane, 2000). Par comparaison, au Mexique, les meilleurs projets de l'Agriculture Urbaine organisationnelle fonctionnent comme « outil de développement local durable » (Bouliane, 2000). En Asie du Sud-Est, les politiques d'introduction d'activités agricoles auprès de populations urbaines sont peu documentées, en dehors de rapports de projets rédigés par les acteurs qui en ont la charge et d'articles de presse approuvés ou complaisants. De fait, les politiques d'Agriculture Urbaine à Metro Manila sont demeurées peu critiquées. La documentation disponible surestime toujours la participation habitante et le nombre de lieux de projet, par rapport à ce qui est observable sur le terrain (entretiens et observations participantes).

Malgré une certaine visibilité médiatique de l'agriculture urbaine hors-sol à Metro Manila, on découvre de nombreux freins à l'engagement des habitants dans l'Agriculture Urbaine de projet. La problématique de l'engagement de l'habitant dans des pratiques d'agriculture urbaine émergente est ici étudiée à partir de la question corollaire des modalités de la participation habitante aux politiques de développement de l'Agriculture Urbaine à Metro Manila. Il s'agit de comprendre comment s'articulent les initiatives de la société civile à celles des acteurs publics et d'analyser la prise habitante au sein d'un système d'acteurs organisationnels qui promeut l'agriculture urbaine. La prise habitante dans les projets repose sur la participation de l'habitant dans les dispositifs et suppose d'interroger sa place dans les modalités de co-construction des projets par les acteurs¹³⁷.

Les politiques de développement de l'Agriculture Urbaine configurent des réseaux d'acteurs transversaux. Ils interconnectent des acteurs appartenant d'une part à la société civile et d'autre part à la sphère publique. Ces réseaux d'acteurs organisationnels sont multi-scalaires, engageant les différentes échelles territoriales de l'action publique, du quartier à l'Etat et au globalisé.

Le quartier mobilise l'échelle politico-administrative du *barangay* et des organisations à base communautaire, c'est-à-dire dont les membres sont des habitants du quartier. Les villes de Metro Manila (ayant le statut de Highly Urbanised City) sont politiquement représentées par une équipe municipale et un parlementaire à la Chambre des Représentants. Ils sont élus tous les 3 ans. Metro Manila est l'échelle de la mise en œuvre de la politique nationale de l'Agriculture Urbaine, à laquelle cependant l'autorité métropolitaine (Metro Manila Development Authority, MMDA) ne participe pas. La MMDA se positionne sur la gestion métropolitaine des infrastructures urbaines et du système urbain (gestion des déchets, gestion des inondations), où l'échelle de quartier est peu apparente. L'Etat intervient à travers ses agences gouvernementales, ses ministères et ses universités. L'échelle du global inclut les ONG et des organisations internationales. Toutefois, la majorité des ONG impliquées dans l'agriculture urbaine à Metro Manila sont philippines (elles œuvrent à l'échelle locale, régionale ou nationale).

¹³⁷ Le terme de co-construction « sert à mettre en valeur l'implication d'une pluralité d'acteurs dans l'élaboration et la mise en œuvre d'un projet ou d'une action. » (Akrich, 2013, p.1).

Dans ce chapitre, il s'agit de proposer une géographie des acteurs et de leurs projets d'Agriculture Urbaine. L'analyse se déroule en trois temps.

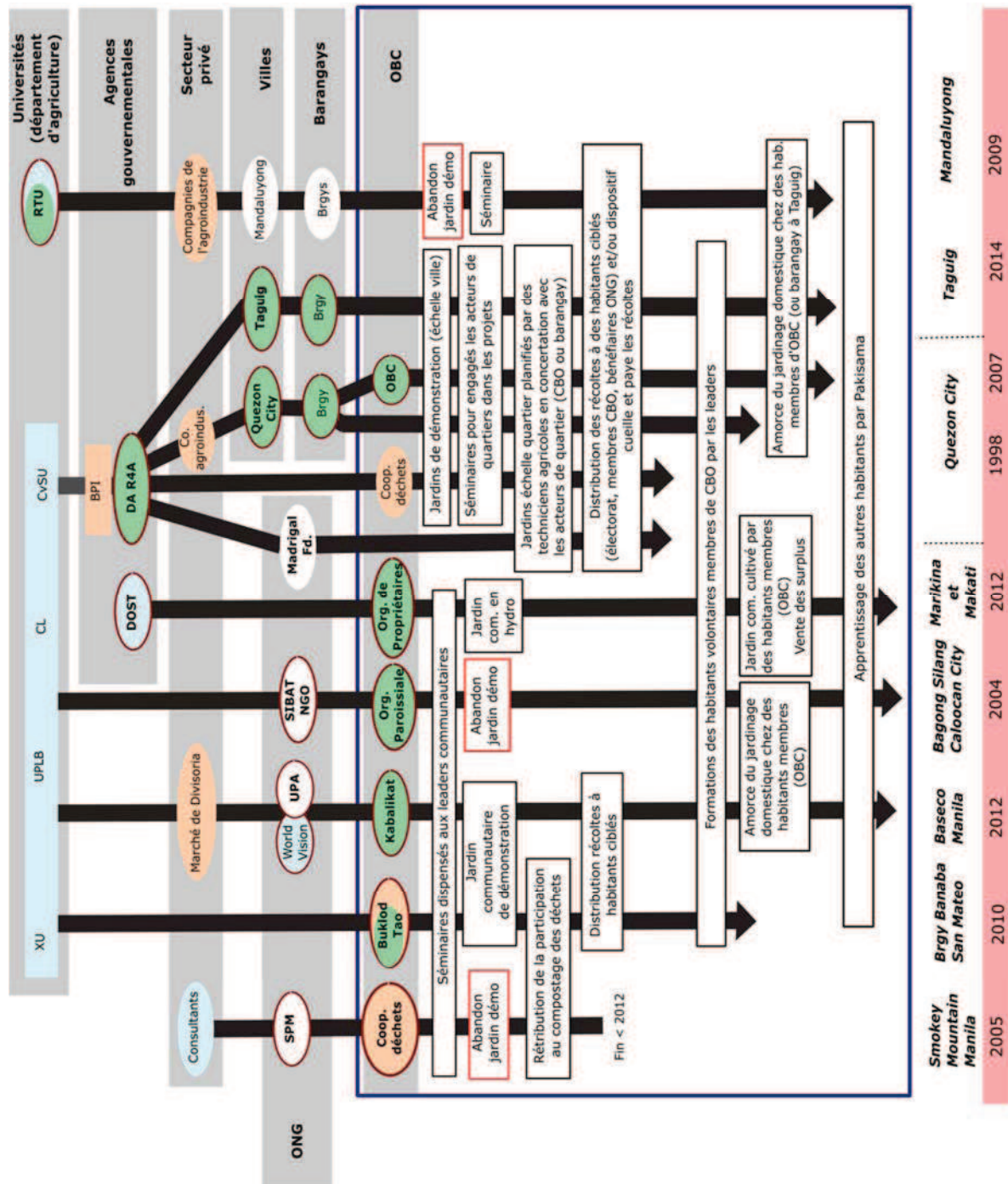
Dans un premier temps, il s'agit d'analyser le système d'acteurs de l'agriculture urbaine émergente à Metro Manila à partir des projets, en considérant les référentiels d'action et leur mise en œuvre, en particulier la répartition des rôles entre acteurs, de l'amont à l'aval, de la recherche appliquée à la vulgarisation, puis la mise en œuvre d'outils pour la participation habitante (Figure 15). Dans un second temps, compte tenu de la multilocalisation de l'agriculture urbaine dans la métropole, il s'agit de comprendre les configurations du système d'acteurs en fonction des quartiers d'inscription (Carte 6). Tandis que les acteurs publics sont mobilisés dans les quartiers résidentiels de classes moyennes et supérieures, seuls des acteurs de la société civile tentent de diffuser l'agriculture urbaine dans des quartiers de *slums* et des sites de relogement, parmi les plus paupérisés de la métropole. Les modalités de la participation habitante parcourent l'ensemble du propos, jusqu'à la dernière section dédiée plus particulièrement à la participation habitante depuis les organisations à base communautaire.

Je travaille à partir des matériaux suivants : le corpus d'entretiens et d'observations participantes auprès des acteurs organisationnels de l'agriculture urbaine (Chapitre 2, section 2), les documents de projet recueillis auprès des acteurs rencontrés (lors de l'entretien ou à travers la consultation de site web). Une attention particulière est accordée au public des projets (en fonction des critères de ciblage établis par les acteurs) et aux mécanismes de la participation des habitants. Des comparaisons avec l'Agriculture Urbaine de projet au Mexique (Mexico, Cuernavaca et Tepoztlan) et à La Havane sont introduites¹³⁸.

¹³⁸ La forme particulière de l'agriculture urbaine de projet dans les villes du Sud est très peu l'objet de références bibliographiques en sciences humaines et sociales. Sur la participation, je retiens particulièrement les travaux comparatifs de l'agriculture urbaine de projet au Canada et au Mexique conduit par l'anthropologue canadienne, Manon Bouliane (Bouliane, 2000 ; Bouliane, 2002). Sur la production politique des projets, il me semble pertinent de comparer les modalités de production politique des projets conduits à Metro Manila, à l'exemple cubain qui est un modèle international en matière de politique de production agricole hors-sol en ville depuis les années 1980 (Moskow, 2000).

FIGURE 15. Les configurations d'acteurs par projet d'agriculture urbaine : de la recherche appliquée à la participation des habitants

Source : J. Tichit, 2017



Notice et abréviations utilisées pour la lecture du schéma

Universités

- XU : Xavier University
- UPLB : University of the Philippines Los Baños
- CL : Central Luzon State University
- CvSU : Cavite State University
- RTU : Rizal Technological University

Agences gouvernementales

- DOST : Department of Science and Technology
- BPI : Bureau of Plant Industry
- DA R4A : Department of Agriculture Region 4A

Secteur privé

- Co. agroindust.: Compagnies de l'agroindustrie

Mairies : Quezon City, Taguig, Mandaluyong

Barangays: Brgy

Organisations Non Gouvernementales : ONG

- SPM: Sustainable Project Management, (ONG international)
- UPA: Urban Poor Associates, "Urbains pauvres associés"
- SIBAT NGO: ONG Sibol na Agham at Teknolohiya, « Les germes de la science et des technologies »
- Madrigal Fd.: Madrigal Fondation, Fondation de la famille Madrigal

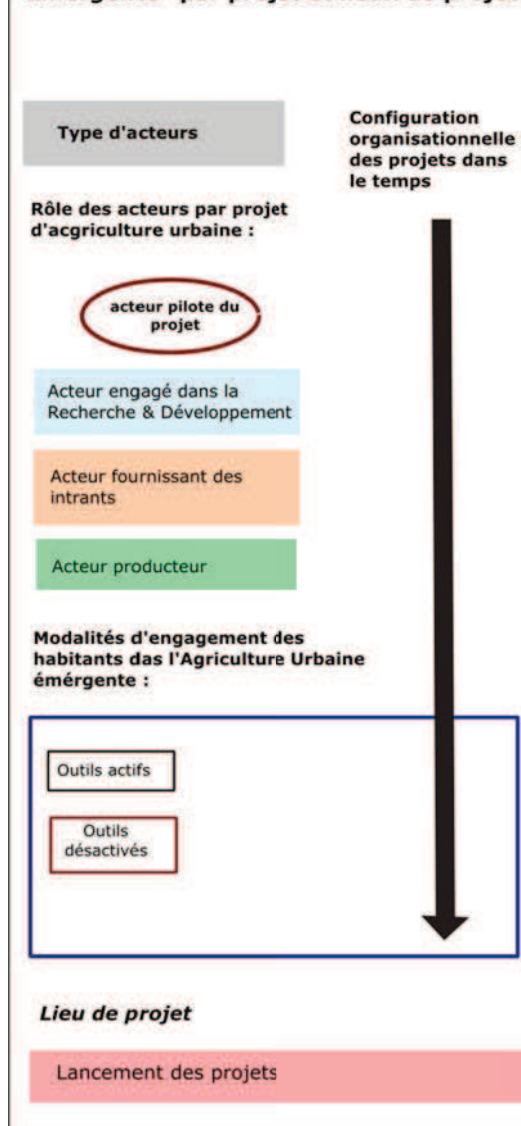
Organisations à Base Communautaire : OBC

- Coop. déchets: Coopérative de quartier pour la gestion des déchets
- Org.: Organisation
- Buklod Tao: « les gens unis »
- Kabalikat: Kabalikat sa Pagpaunlad ng Baseco, « Partenariat pour le développement de Baseco »

Outils : Outils de la diffusion des techniques hors-sol et de la participation habitante

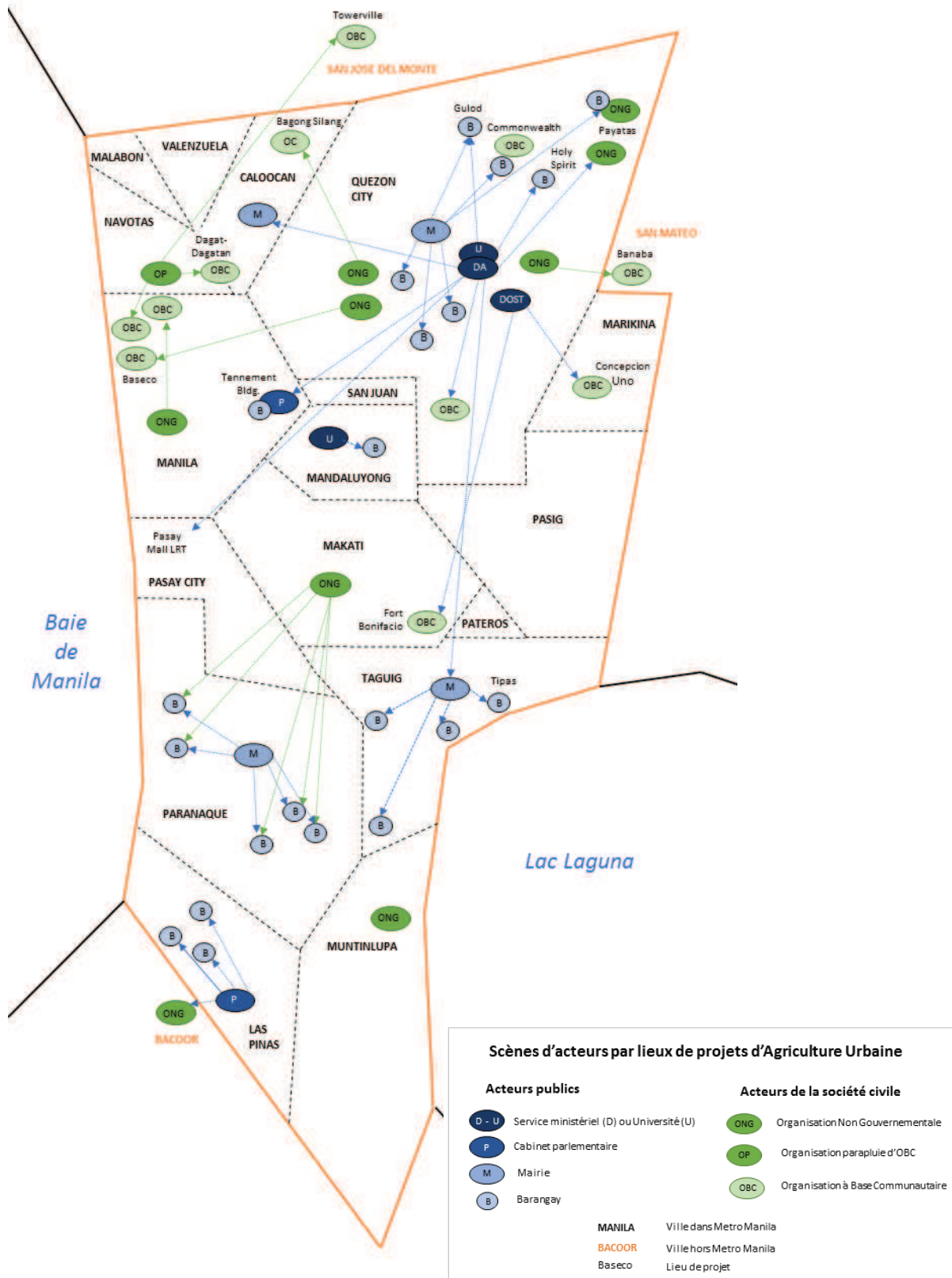
- Jardin démo : jardin de démonstration
- Jardin com. : jardin communautaire (géré par une OBC)
- Hydro : techniques de cultures hydroponiques

Les acteurs de l'"Agriculture Urbaine Emergente" par projet et lieux de projet



CARTE 11. Deux scènes d'acteurs de l'agriculture urbaine configurées en fonction des quartiers d'inscription des projets

Source : J. Tichit, 2017



1. Inventer l'Agriculture Urbaine à Metro Manila : une innovation agronomique pour l'intégration fonctionnelle de l'agriculture à la ville dense

L'agriculture urbaine émergente a été initiée à Metro Manila par divers programmes de vulgarisation agricole qui conçoivent l'agriculture urbaine comme un ensemble de techniques agronomiques. Leur particularité est d'avoir été conçues pour intégrer la production agricole au milieu urbain, d'une part en adaptant des lieux de cultures à un environnement très urbanisé et, d'autre part, en injectant l'utilisation de déchets urbains dans le processus de production.

Dans les années 1980 et 1990, des laboratoires philippins conçoivent des techniques de cultures hors-sol pour le milieu urbain. L'enjeu étant de transférer des techniques hors-sols vers le public, une politique nationale de vulgarisation de l'agriculture urbaine est lancée en 1998. Les principaux outils déclinés par les programmes sont le jardin de démonstration, les formations et le soutien pour l'accès aux intrants.

La méthodologie de recherche repose ici sur les entretiens et les périodes d'observation participante, conduits auprès d'acteurs organisationnels de l'agriculture urbaine de projet (Chapitre 2, section 2). Les outils d'interprétation utilisent la reconstitution de la chronologie des programmes d'Agriculture Urbaine à Metro Manila. Les données qualitatives recueillies sont multiples : documents de projets des programmes (récoltés sur le terrain ou récupérés sur les sites web officiels), revue de presse récente sur l'Agriculture Urbaine de projet à Metro Manila (2010-2017) et bibliographie scientifique sur l'agriculture d'urbaine de projet à Metro Manila rare (Nitural, 2006 ; Crucido et al., 2006 ; Campilan et al., 2000).

1.1. L'émergence précoce de la recherche sur l'Agriculture Urbaine aux Philippines : généalogie des techniques agronomiques hors-sol

1.1.1. Des prémices de la recherche à l'objet de recherche agronomique Agriculture Urbaine

Les prémices de la recherche sur l'agriculture urbaine aux Philippines émergent en 1983, au sein des activités de recherche de la Don Severino Agricultural College, aujourd'hui la Cavite State University (CvSU) (Crucido et al., 2006, p.62). Mais c'est dans les années 1990 qu'elle est diffusée dans les principaux départements d'agronomie des universités philippines. Cette première vague de diffusion-dissémination de la recherche sur les

techniques s'opère en amont de la mise à l'agenda de l'agriculture urbaine par les organisations internationales amorcée à la fin des années 1990¹³⁹.

Dans la décennie 1990, plusieurs centres de recherche philippins, animés par des chercheurs chevronnés, conçoivent et modélisent différentes techniques de culture hors-sol, faisant peu à peu de l'agriculture urbaine un objet de recherche de l'agronomie.

Au début des années 1990, les chercheurs de la Cavite State University (CvSU) étudient comment optimiser la dimension spatiale de systèmes de culture et l'amélioration des rendements en horticulture¹⁴⁰, avec par exemple, la conception de structures étagées pour cultiver la noix de coco et le café (Nitural, 2006, p.137). Toutefois, à ce stade, l'agriculture urbaine n'est pas encore envisagée de manière explicite par la recherche. La première véritable approche est le fait de l'agence de recherche du Ministère de l'Agriculture, le Bureau of Agricultural Research (BAR), dont les activités ciblent des techniques agronomiques adaptées au milieu urbain, qui utilisent notamment du compost fabriqué à partir de déchets biodégradables et des eaux usées (Nitural, 2006, p. 137). En 1995, un séminaire organisé par la University of the Philippines Los Baños (UPLB)¹⁴¹ aboutit à un cadre de recherche global sur l'agriculture urbaine dont l'ambition est d'articuler à l'enjeu des techniques de production en milieu urbain, une analyse des filières amont-aval, le contrôle qualité des récoltes (concernant le risque de pollutions urbaines) et les politiques urbaines susceptibles d'affecter l'agriculture urbaine.

C'est ainsi que s'est constitué un front de recherche sur l'agriculture urbaine aux Philippines. A la fin des années 1990, différentes équipes mettent en place des modèles de techniques d'Agriculture Urbaine hors-sol (Nitural, 2006 ; Crucido et al., 2006). En particulier Pedrito Nitural (CLSU) met au point des techniques culturales hors-sol dites de « container farming », parce qu'elles recourent au recyclage de divers emballages pour les cultures (Crucido et al., 2006, p.62 ; entretien Tita Garcia, 2012). De même, Perfecto « Jojo » Rom, agronome à la Xavier University Ateneo de Cagayan, conçoit le modèle « Urban Container Gardening » (UCG), qui repose sur la fabrication de jardinières à partir de packs de jus de fruit recyclés (Photos 17).

¹³⁹ Lors du Sommet Mondial de l'Alimentation (organisé à Rome, par la FAO en 1996), c'est le forum des ONG, conduit en parallèle, qui introduit l'agriculture urbaine parmi les systèmes alimentaires locaux et familiaux (FAO, 1996). Le Second Colloque international des Maires sur la Gouvernance pour une Croissance Durable et l'Équité (Second International Colloquium of Mayors on Governance for Sustainable Growth and Equity, New York, 1997), a organisé une table ronde dédiée à l'Agriculture Urbaine dont les discussions ont pointé l'apparition des trois phénomènes conjugués : l'urbanisation des agriculteurs (depuis les années 1970), l'émergence des circuits-courts (depuis le milieu des années 1990) et le positionnement de deux pays modèles pour l'Agriculture Urbaine à l'échelle internationale (Cuba et l'Afrique du Sud) (City Farmers, 1997). Les expériences de l'Agriculture Urbaine relayées par les maires des villes convainc la FAO d'inscrire l'Agriculture Urbaine et Périurbaine à l'ordre du jour de son 15^{ème} Comité de l'Agriculture (COAG, 1999). La session reconnaît que l'Agriculture Urbaine et Périurbaine est un mandat de la FAO (Comité de l'Agriculture, 1999).

¹⁴⁰ Le programme de recherche combine différentes techniques de production agricole sur un espace limité : le maraîchage sous serre, la conduite de pépinières, la reproduction rapide des orchidées et l'élevage de poulet.

¹⁴¹ Le séminaire a aussi bénéficié du soutien du Philippine Council for Agriculture, Forestry and Natural Resources Research and Development (PCARRD), qui est l'agence de recherche agricole du Ministère des Sciences et des Techniques.



17a



17b

PHOTOS 17. Techniques hors-sols mixtes dans les jardins de démonstration de Holy Spirit à Quezon City (17c à 17f) et de Banaba à San Mateo (17a et 17b)

Julia Tichit, 2012

Les jardins de démonstration rassemblent techniques agricoles hors-sol et plein champ. Le hors-sol combine la mise en récipient des cultures à des techniques de suspension ou des structures portatives en bambou, en bois ou en métal. Les récipients sont fabriqués à partir matériaux recyclés : des jardinières fabriquées à partir de la méthode « UCG » (17 a et b), une structure de jardinières en bambou étagée, des semis de pak-choï dans des gobelets polystyrènes (17d), transplantés ensuite dans des demi-bouteilles suspendues (17e), des plantations en pneu (17d) et en sacs de jute (17 c et 17f). Sur la photo 17a, le leader de l'ONG Buklod Tao présente le principe du « jardin vertical » qui utilise des plateformes pour étagé les cultures et maximiser l'espace.



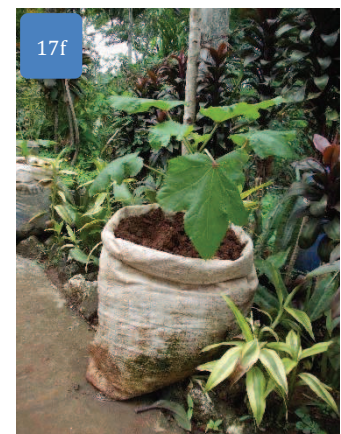
17c



17d



17e



17f

1.1.2. Suspendre, étagé, recycler : les principes de la culture hors-sol

Les techniques de culture hors-sol constituent un contexte technique particulièrement complexe, qui détermine les modalités de la participation des habitants dans l'Agriculture Urbaine de Projet. Les techniques hors-sols aux Philippines visent à reconstituer des lieux propices à l'horticulture en milieu urbain ; cela requiert d'une part, la mise en bac des cultures - parfois associée à des techniques de suspension ou d'étagements - et d'autre part l'utilisation de substrats nutritifs (Photos 17).

Le premier enjeu de ces techniques est de collecter et de préparer des bacs à cultures. L'ensemble des chercheurs philippins ont parié sur des techniques de recyclage d'emballages, des « containers » maraichers fabriqués à partir de bouteilles plastiques, de packs de lait ou de jus de fruit, de recharge de gallon d'eau, de sacs de conditionnement pour le riz, l'alimentation animale ou d'engrais, de pneus usagés, de tubes de bambous, etc.¹⁴². La taille des récipients est adaptée en fonction des types de cultures¹⁴³. En outre, les récipients requièrent une gestion quotidienne stricte afin d'éviter les eaux stagnantes qui favorisent le risque de dengue hémorragique, pandémie aux Philippines. Ces installations en hors-sol et les matériaux de jardinage sont très vulnérables aux risques climatiques (Balderama, entretien 2012)¹⁴⁴ ; or, la récurrence des typhons est pluriannuelle aux Philippines, une vingtaine de typhons traversent le pays chaque année et certains d'entre eux sont extrêmement destructeurs (Gaillard, Luna, Cadag, 2013).

Le deuxième enjeu technique de l'agriculture urbaine hors-sol repose sur la reconstitution d'un substrat fertile, pour conduire les légumes à maturité et aboutir à la récolte. Les agronomes philippins travaillent sur différentes techniques, plus ou moins accessibles. Chacun développe ses propres techniques de culture hors-sol. La plus commune utilise un substrat de compost. Le compost est fabriqué à partir de la décomposition des déchets de la cuisine, auxquels il faut ajouter un ou plusieurs additifs (eau de rinçage du riz, mélasse, fibre de la noix de coco, balle de riz, sucre, urine) ou des intrants plus classiques (engrais biologique, terreau, sable). Les recettes de compostage, les ingrédients et les proportions varient selon les équipes de chercheurs. Certaines d'entre elles développent des techniques pour accélérer le processus de décomposition, telles que le vermi-compost (BAR) ou une broyeuse de compost (UPLB).

¹⁴² Il faut toutefois s'assurer que ces containers n'ont pas contenu de polluants ou qu'ils ne diffusent pas de polluants, avant leur utilisation pour l'agriculture urbaine.

¹⁴³ Les cultures qui nécessitent moins de quantité de substrat peuvent être suspendues dans de petits containers, tandis que les légumes fruits ont besoin de containers ayant une capacité de contenance plus importante. La fréquence des arrosages varie selon la taille des containers, qui doivent, par ailleurs, permettre un drainage approprié aux besoins des plantes. Les semis sont cultivés à part, dans de petits bacs, souvent des barquettes en polystyrène, puis, à maturité, ils sont transplantés dans des containers plus grands.

¹⁴⁴ Le jardin partagé du barangay Gulod (Quezon City, Metro Manila) a été balayé par le typhon Ketsana en 2009 (typhon Ondoy aux Philippines), qui a été le typhon le plus destructeur à Metro Manila depuis 1970. De même, les installations d'agriculture urbaine dans la ville de Cagayan de Oro (Mindanao) ont été détruites par les inondations du typhon Washi (typhon Sendong aux Philippines) en décembre 2011. Ce typhon a touché le nord de Mindanao, les Visayas et Palawan. Il s'agit du typhon le plus meurtrier de l'année 2011 dans le monde, avec 957 victimes (Jojo Malig, « 'Sendong' world's deadliest storm for 2011 », ABS-CBN, 20/12/2011).

D'autres techniques plus complexes sont aussi élaborées, à partir de solutions aqueuses enrichies (hydroponie ou aéroponie)¹⁴⁵ ou des systèmes qui intègrent pisciculture et horticulture (aquaponie). Ces techniques hydroponiques ou aquaponiques se retrouvent en particulier dans des expériences de jardin-toiture (Entretien Tita Garcia, 2012).

Les espèces maraichères cultivées en hors-sol sont extrêmement nombreuses¹⁴⁶ : on trouve différentes variétés de choux (chou chinois, pak-choï, chou-fleur, brocoli), de la tomate, de l'aubergine, des doliques asperges, de la courge éponge, de la courge amère, du radis blanc, de la moutarde brune, du piment rouge, des concombres et de la laitue. Les légumes feuilles et le pak-choï sont des espèces maraichères qui se cultivent rapidement (25 jours) et qui ne nécessitent que d'un espace limité.

1.1.3. Le rôle de l'innovation agronomique : l'amont des projets d'Agriculture Urbaine

L'innovation en matière d'agriculture hors-sol anime plusieurs équipes scientifiques philippines, des départements d'agronomie et des agences ministérielles de recherche, à travers le pays depuis le milieu des années 1990. La majorité des initiatives en faveur de l'Agriculture Urbaine à Metro Manila repose sur un partenariat en amont, avec un acteur du monde de la recherche et du développement en agriculture. Ce partenariat détermine le type de techniques hors-sol utilisées et diffusées par le programme¹⁴⁷.

Dès 1980, Georges Condominas a montré la nécessité, pour tout programme de développement, de considérer les particularités de l'espace social au même titre que les ressources de l'espace (climat, matières premières, énergie...) (Condominas, 1980 ; Cresswell, 1983). Or, mes entretiens avec les acteurs « amont » positionnés sur l'enjeu de la recherche agronomique montrent que l'appropriation des techniques hors-sol par les habitants est un enjeu peu valorisé face à celui de l'innovation. Autrement dit, l'innovation technique est dissociée de la question de l'« appropriation » de son « usage » (Veschambre, 2004 ; Rippol Veschambre, 2006).

C'est pourquoi certaines initiatives restent confinées au stade de laboratoire (comme le jardin toiture de Pasay) ou déconnectées des habitants pendant plusieurs années avant d'être clôturées (comme ce fût le cas du projet d'agriculture urbaine hors-sol à Smokey

¹⁴⁵ La technique hydroponique du Simple Nutrient Addition Program (SNAP) développée par Primitivo Jose A. Santos (UPLB) avec le soutien du Ministère des Sciences et des technologies (Department of science and technology, DOST), permet de cultiver « sans sol », en immergeant les racines des plantes dans la solution nutritive. Cette technique a été mise au point pour plusieurs espèces maraichères : laitue, chou chinois, tomate-cerise, céleri et moutarde (Entretiens, 2012).

¹⁴⁶ Toutefois, certaines espèces maraichères ne sont pas pertinentes au regard des pratiques alimentaires des philippins et de l'enjeu de la sécurité alimentaire qui est largement cité en référentiel des programmes. Certaines espèces maraichères cultivées en hors-sol sont peu couramment utilisées dans la cuisine philippine (chou-fleur, céleri), d'autres ne sont quasiment pas utilisés en dehors de certains restaurants fréquentés par les classes supérieures (brocoli, concombre, laitue).

¹⁴⁷ Par exemple, l'Urban Agriculture Program s'inspire des innovations agronomiques de la CLSU et de UPLB. L'ONG Buklod Tao a intégré la technique « UGC » de la Xavier University et les recherches de UPLB (broyeuse d'ordure) dans son programme d'Agriculture Urbaine.

Mountain). L'agriculture urbaine émergente à Metro Manila illustre les difficultés liées au transfert de techniques agricoles hors-sol et en particulier, « le poids du temps¹⁴⁸ dans le transfert d'une technique du laboratoire à l'exploitation » (Paul Robin, 1998, p.98). L'enjeu du transfert et de l'appropriation de techniques agronomiques par les habitants est une problématique à part entière qui relève de la construction sociale de la connaissance, de la légitimation politique des savoirs et des processus interactionnels entre acteurs.

1.2. Diffuser l'Agriculture Urbaine : une politique classique de vulgarisation agricole transposée en milieu urbain

Malgré des aspects techniques importants et certaines contraintes de la culture hors-sol, il y a eu un fort engouement de la part des acteurs publics pour diffuser ces techniques en milieu urbain, et particulièrement à Metro Manila. Les acteurs de l'Agriculture Urbaine émergente sont mobilisés autour de l'enjeu du transfert des techniques. Les initiatives de l'agriculture urbaine hors-sol à Metro Manila constituent une politique de vulgarisation agricole en milieu urbain dont les objectifs sont de transmettre des compétences aux habitants, en articulant les pratiques agricoles aux pratiques alimentaires et au recyclage des déchets urbains. Les relais politiques sont puissants puisque le Ministère de l'agriculture décline un programme d'agriculture urbaine à Metro Manila depuis 1998. La mise en politique de l'agriculture urbaine à l'échelle nationale fait écho au cas de La Havane où le Ministère de l'Agriculture a décliné une politique efficace d'agriculture urbaine depuis 1991 (Moskow, 2000). A l'instar du modèle cubain, bien que le programme soit national, ayant été mis en œuvre par un système d'acteurs centralisés ou intervenant à Metro Manila, il a été décliné de manière plus précoce et plus intense dans la métropole.

Dans les grandes villes des autres provinces des Philippines, il existe aussi des programmes d'agriculture urbaine qui sont cependant déclinés par d'autres systèmes d'acteurs, à l'initiative d'universités, d'ONG ou de mairies. Les enjeux sont différents car la morphologie urbaine est beaucoup moins dense et les territoires municipaux sont souvent très étendus, incluant des zones rurales où la population d'ouvriers agricoles est encore nombreuse.

1.2.1. Un programme national de vulgarisation : l'Urban Agriculture Program

La mobilisation des acteurs de la recherche universitaire et gouvernementale a abouti au lancement en 1998 de l'Urban Agriculture Program. Cet important programme national dédié à l'agriculture urbaine est né de la rencontre entre plusieurs sphères d'influence : la recherche agronomique, en particulier sous la figure de Pedrito Nitural (chercheur

¹⁴⁸ L'adoption des techniques hors sol dans le secteur horticole apparaît dans les années 1920-1930 aux Etats Unis. Les techniques hors sol sont introduites en France en 1938, mais ne seront appropriées par la profession horticole qu'à partir des années 1980-1990 (Robin, 1998).

agronome à la CLSU), la mobilisation administrative du Ministère de l'Agriculture portée par son secrétaire d'alors, William Dar, et l'initiative politique de Luisa Ejercito Estrada, première dame et médecin de formation, créatrice d'une fondation à vocation humanitaire¹⁴⁹ (Niturat, p. 137-138 ; Entretien Tita Garcia, 2012). A Metro Manila, l'Urban Agriculture Program est mis en œuvre par les services déconcentrés du Ministère de l'Agriculture (Department of Agriculture Region 4A).

Au début des années 2000, le programme est intégré à une politique nationale de vulgarisation de la recherche sur l'agriculture et la pêche¹⁵⁰, dont le BAR assure la coordination à travers une approche sectorielle dite « one system, one program ». Au sein de la coordination, l'agriculture urbaine devient un programme de vulgarisation parmi d'autres (Crucido et al., 2006, p.62) et une politique de coordination des acteurs de l'Agriculture Urbaine (Campilan et. Al., 2000)¹⁵¹. Dans ce cadre, le réseau Urban Agriculture est constitué autour de plusieurs organismes de recherche, réunissant la CvSU, UPLB, CLSU et l'Agence de l'Industrie Horticole (Bureau of Plant Industry, BPI) (Crucido et al., 2006, p.62), réseau au sein duquel il faut noter l'absence de représentants en dehors de la région métropolitaine de Manila. Les travaux du comité de pilotage (la « Core Planning Team », équipe inter-institutionnelle sous la conduite de la CvSU) débouchent sur un programme stratégique de vulgarisation de l'agriculture urbaine (Crucido et al., 2006, p.62 ; Campilan et al. 2000). C'est dans ce contexte qu'intervient Urban Harvest, le programme international sur l'agriculture urbaine et périurbaine du CGIAR¹⁵² lancé en 1999 et dont un des enjeux est de soutenir la mise en œuvre de programmes de vulgarisation agricole en milieu urbain (Prain G., 2006, p.25).

La politique de l'Agriculture Urbaine ainsi mise en œuvre à Metro Manila a reposé sur une batterie d'outils de vulgarisation tout à fait traditionnels des politiques de vulgarisation en Asie du Sud et en Afrique depuis les années 1980 (FAO, 2005). En particulier, on reconnaît à travers l'Urban Agriculture Program un système dit de « Formation et Visite », qui s'appuie sur l'établissement de lieux de démonstration, l'organisation de séminaires, d'ateliers de formation, de visites de terrain et de groupes de discussion (FAO, 2005 ; Crucido et al., 2006, p. 63-67).

¹⁴⁹ OPLA Bayanihan Pusong Makabayan Foundation Inc. (David D. Balilla, *History of Gulayan at Bulaklakan*, Document d'entretien avec Clarito Barron, Directeur de la BPI, 2p., sans date).

¹⁵⁰ Les politiques de vulgarisation agricole sont anciennes. Elles sont mises en œuvre dès la période de colonisation espagnole à travers les *Granjas Modelos*, des fermes de démonstration, qui par la suite deviennent des écoles d'agriculture (Alma B. P, et al., 2016). Dès sa création par l'administration américaine en 1901, le Bureau of Agricultural Research (BAR) est mandaté sur la recherche agricole et la diffusion des progrès en matière de production agricole. Par la suite, on peut en particulier citer l'influence des travaux de l'IRRI sur la vulgarisation scientifique depuis les années 1960.

¹⁵¹ Il s'agit du Programme Interrégional de Vulgarisation, de Développement et de Recherche Intégrée (IIRDEP) sur l'agriculture urbaine ou autrement désigné par Strategic Initiative for Urban and Periurban Agriculture (SIUPA) (Campilan et. al., 2000).

¹⁵² Le CGIAR engage des fonds de recherche sur le développement durable grâce à un financement de la Banque Mondiale.

A l'échelle de Metro Manila, la Direction Régionale de l'Agriculture et l'Agence et l'Agence de l'Industrie Horticole (BPI), soutiennent plusieurs acteurs de projets sélectionnés à leur discrétion, qu'elles assistent à travers des compétences agronomiques en mettant à leur disposition du personnel technique et des cycles de formation et en leur fournissant des intrants et du matériel de jardinage. C'est en priorité au sein de ce système de relations partenariales que les institutions fournissent des ressources matérielles. Par ailleurs, il s'amorce une forme de privatisation des objectifs des différents programmes d'Agriculture Urbaine à travers la question de l'accès aux intrants (Encadré 13).

Encadré 13. Faciliter l'accès aux intrants ou construire un marché pour les clients de l'agriculture urbaine ?

Afin de soutenir la diffusion de pratiques agricoles hors-sol, un autre volet des programmes de vulgarisation consiste à faciliter l'accès aux ressources matérielles nécessaires pour cultiver, principalement à travers la distribution de matériel de jardinage et de graines (FAO, 2005 ; Entretiens 2012). Toutefois, à la vue des résultats de l'enquête de terrain, une question se pose : les programmes de l'agriculture urbaine tentent-ils de favoriser l'accès des habitants aux intrants de l'agriculture urbaine ou bien de diffuser les pratiques d'agriculture urbaine auprès des habitants pour favoriser le marché des intrants ?

Le manque de transparence et d'information sur l'accès aux intrants restreint la circulation des ressources au sein du système d'acteurs organisationnels des projets d'agriculture urbaine. En fait, la distribution des intrants et des ressources, organisé en particulier par l'Urban Agriculture Program et les programmes municipaux, bénéficie principalement aux barangays (Entretiens Clarito Barron du BPI, Tita Garcia du DA-4A, Norberto Bautista de la RTU, 2012). L'ONG environnementale, Manila Seedling Bank Foundation, a même conçu un programme d'agriculture urbaine entièrement dédié à la distribution de graines auprès des barangays de Quezon City. De manière générale, « *les habitants peuvent parfois obtenir des graines gratuitement, mais les graines et les semis sont fournis de manière limitée (...) et lorsque les habitants ont établi leurs pratiques agricoles et qu'ils ont fait la preuve de leurs capacités à cultiver* » (Entretien RTU, 2012).

Il s'amorce une forme de privatisation des objectifs des programmes d'Agriculture Urbaine à travers cette question de l'accès aux intrants, pour preuve l'apparition dans l'arène de compagnies de l'agroindustrie qui commercialisent des semences. Des filières d'approvisionnement dédiées à l'agriculture urbaine émergent, avec le positionnement d'acteurs privés au sein des programmes institutionnels de l'agriculture urbaine. Par exemple, la Rizal Technological University (RTU) conduit son programme d'Agriculture Urbaine en partenariat avec la compagnie Harbest Agribusiness Corporation, des jardinerie de Quezon City et des scieries qui commercialisent des sciures utilisées par le compost. De grandes compagnies de l'agroindustrie participent à l'organisation d'évènements commerciaux dédiés à l'agriculture urbaine. Des acteurs de la recherche (RTU, DOST) tentent d'envisager des débouchés commerciaux pour leurs innovations agronomiques : les solutions aqueuses utilisées par des cultures en hydroponie (DOST, UPLB), les récipients de cultures (les « PVC plant containers » de la RTU).

1.2.2. Le jardin de démonstration : l'outil clef de la politique de vulgarisation

Les jardins de démonstration sont des lieux de formation à l'agriculture urbaine. Le jardin de démonstration a pour vocation de présenter les différentes techniques agronomiques de l'agriculture urbaine et d'être le support pédagogique des formations : c'est l'outil clef de la politique de vulgarisation de l'agriculture urbaine à Metro Manila. Les jardins de démonstration sont développés selon deux modalités complémentaires : dans les quartiers et dans les écoles élémentaires publiques¹⁵³.

A partir de 2000, les services déconcentrés du Ministère de l'Agriculture entreprennent l'aménagement de jardins de démonstration à travers la métropole, en établissant au moins un jardin par ville, pour constituer « un système métropolitain de jardins de démonstration », (Campilan et.al., 2000 ; Entretien Tita Garcia, 2012). Par la suite, une multitude d'autres acteurs récupèrent le principe comme base de leurs projets de diffusion de l'agriculture urbaine auprès des habitants : en particulier, certaines mairies mettent en œuvre des politiques municipales et des ONG portent des programmes d'Agriculture Urbaine dans Metro Manila (Figure 1).

Ces jardins de démonstration sont des vitrines des techniques culturelles adaptées au milieu urbain et développées par la recherche agronomique. A travers ces jardins de démonstration, les acteurs porteurs de projets sont accaparés par l'enjeu de la faisabilité de l'agriculture urbaine dans le contexte urbain de Metro Manila, *a priori* peu propice aux activités agricoles en raison de la morphologie urbaine. Tous plaident la possibilité de pratiquer l'agriculture urbaine à Metro Manila¹⁵⁴.

Le modèle du jardin de démonstration du barangay Holy Spirit

Le jardin du quartier Holy Spirit (Quezon City) est issu d'une initiative de quartier, qui a été « recentralisée » pour devenir un jardin de démonstration et même le site étalon en milieu urbain dense¹⁵⁵ du programme national de l'Urban Agriculture Program.

Au départ, en 1998, le maire du quartier Holy Spirit¹⁵⁶ a porté le projet d'un jardin de quartier avec un groupe d'une centaine d'habitants, dont il a soutenu l'organisation en association, la Samahan ng Munting Manggugulay ng Holy Spirit, l' « Association des petits maraîchers de Holy Spirit ». Des aménagements importants sont apportés au jardin initial. En 2002, le maire de quartier décide de confier la gestion du jardin à un technicien

¹⁵³ L'Urban Agriculture Program décline deux volets. Le volet Gulayan at Bulaklakan (sa Kapitaligiran), « Potagers et Jardins d'ornementation (dans l'environnement) » est mis en œuvre dans les quartiers de Metro Manila. Le second volet, Gulayan sa Paralan ou « Potagers à l'école », est un programme d'éducation agricole à l'école.

¹⁵⁴ La vice-maire de Quezon City s'exprime dans la presse : « L'agriculture urbaine n'est pas impossible. C'est faisable. Sois créatif et intelligent (...) Quand j'ai commencé le programme [Joy of Urban Farming en 2010], il y avait un problème concernant la manière de penser qui présupposait que l'agriculture n'était pas compatible avec la ville. Tout est dans la manière de penser » (Fritzie Rodriguez, « Making farming work in a big city », Rappler, 09/09/2014). Un membre d'une organisation paroissiale de Bagong Silang (Caloocan City) qualifie l'agriculture urbaine comme étant « le nouveau défi contemporain » (Documentaire sur le projet d'agriculture urbaine à Bagong Silang porté par SIBAT NGO, visionné en 2012 dans leurs locaux).

¹⁵⁵ Le barangay Santo Toribio à Lipa City (Batangas) a été choisi pour le contexte urbain en province.

¹⁵⁶ Le barangay Chairman, Superkap Felicitio A. Valmonicina ou Superkap Cito.

agricole. Dépossédés et voyant disparaître la possibilité de se voir attribuer un lot de jardin, les habitants abandonnent, en grand nombre, l'association et le projet (Balilla, *History of Gulayan at Bulaklakan*, Document d'entretien avec Clarito Barron, Directeur du BPI, 2p., sans date, antérieur à 2002). Le jardin de démonstration de Holy Spirit est aujourd'hui considéré comme un modèle des techniques d'agriculture urbaine à Metro Manila (Photo 11).

Cette expérience témoigne d'un grand principe issu des politiques de l'agriculture urbaine à Metro Manila : la gestion du jardin de démonstration demeure (ou retourne) entre les mains du porteur de projet : l'équipe municipale, l'équipe de quartier du Barangay ou les membres leaders d'organisation à base communautaire.

1.2.3. Des formations à l'agriculture urbaine : pour qui ?

De manière générale, le suivi d'une formation aux techniques agricoles hors-sol conditionne l'engagement des acteurs et des habitants dans un projet d'agriculture urbaine. Les formations organisées par les acteurs publics pilotes de politiques d'agriculture urbaine (Direction régionale de l'agriculture, mairies, université) sont dispensées par des techniciens agricoles¹⁵⁷, employés par les porteurs de projet et positionnés dans les jardins de démonstration ou en tournée dans les mairies de quartiers et les écoles intéressées (Entretiens T. Garcia, M. Eugenia et R. Norbe, 2012).

En théorie, les moyens de l'Urban Agriculture Program sont employés afin de transférer une batterie de compétences et de comportements aux habitants afin qu'ils participent à un système de production alimentaire qui intègre la gestion des déchets urbains. Concernant le public des séminaires de l'Urban Agriculture Program (Direction régionale de l'agriculture), la figure de l'habitant a très largement été oubliée derrière une entrée corporatiste (Tableau 5).

L'Urban Agriculture Program, le plus ancien programme dédié à l'agriculture urbaine à Metro Manila, est devenu un programme de soutien à des projets déclinés localement, qui circule entre les différentes échelles organisationnelles jusqu'aux quartiers, sans toutefois atteindre l'échelle des habitants. Lorsque j'ai interrogé la chargée du programme pour le Ministère de l'Agriculture au sujet de la participation des habitants, elle a justifié : « *Il est difficile d'impliquer les habitants. Ils ne veulent pas coopérer. Ils préfèrent jouer aux cartes* » (Entretiens Garcia, 2012).

Le projet BIOTECH (Rizal Technological University, RTU) est une initiative universitaire qui consiste, depuis 2009, à diffuser les innovations développées sur le maraîchage urbain auprès des habitants. Le chef du projet explique le potentiel d'appropriation des innovations développées par son équipe : « *les habitants peuvent fabriquer leur propre matériel. Ils visitent l'université, puis ils suivent la méthode. Ils peuvent aussi convertir leurs déchets en compost.* » (Entretien Bautista, 2012). L'équipe de chercheurs organise des

¹⁵⁷ Ces techniciens agricoles remplissent le rôle de « agents de vulgarisation intermédiaires » entre les institutions et le public (FAO, 2005).

séminaires et travaille en partenariat avec la Ligue des Barangays pour mobiliser les habitants. Le projet est donc resté à une échelle municipale (Ligue de barangays) pour décliner les innovations vers les habitants. Des habitants se mobilisent, mais le chef de projet déplore « *il n’y a pas plus de 25 familles qui participent. C’est peu parce qu’en général les personnes travaillent [aux heures de l’atelier]* (Entretien Bautista, 2012).

TABLEAU 5. La vulgarisation de l’Agriculture urbaine par les acteurs publics

Réalisation : J. Tichit, 2017. Sources : Nitural, 2006 ; Entretiens T. Garcia, R. Norbe, 2012).

Outil: Formations aux techniques agricoles hors-sol par des agents de vulgarisation agricole				
Acteur public pilote	Projet d'AU (intitulé et lancement)	Public		
		des groupes d'agents publics	des membres d'organisations	des groupes scolaires
Direction Regionale de l'Agriculture (Department of Agriculture Region 4A)	Urban Agriculture Program : volet <i>Gulayan sa Barangay</i> (depuis 1998)	<ul style="list-style-type: none"> ■ Des techniciens du gouvernement ■ Des équipes de barangay 	<ul style="list-style-type: none"> ■ Des groupes d'agriculteurs des provinces alentours (syndicats ou coopératives) ■ Des organisations d'habitants propriétaires en lotissements (OBC) 	Des groupes d'étudiants et de scolaires
Mairie de Quezon City (Joy Belmonte: Vice-maire, 3ème mandat 2016-2019)	Joy of Urban Farming (depuis 2007)	<ul style="list-style-type: none"> ■ Les équipes de barangays volontaires de Quezon City ■ Les équipes des écoles élémentaires volontaires de Quezon City 	Les leaders d'organisations à Base Communautaire (OBC) volontaires dans Quezon City	
Université (Rizal Technological University)	BIOTECH (depuis 2009)	Un public d'habitants réunis par la ligue des barangays de Mandaluyong		
Mairie de Taguig (Lani Cayetano: Maire, 2ème mandat 2016-2019)	Urban Farm (depuis 2015)	oui	oui	oui Le jardin de démonstration du projet est installé dans l'école élémentaire Tipas

1.2.4. Des politiques municipales depuis 2007 : la clef de la vulgarisation ?

Les politiques municipales sont considérées comme étant la clef d’une vulgarisation agricole efficace en milieu urbain. Le CGIAR a préconisé, à l’échelle internationale, l’intégration des politiques de vulgarisation de l’agriculture urbaine aux politiques municipales, comme étant une condition de réussite des politiques de vulgarisation agricole en milieu urbain (Prain, 2006, p.27).

Depuis 2007, plusieurs villes de Metro Manila ont mis en œuvre des programmes municipaux en faveur de la diffusion de l’agriculture urbaine : Quezon City en 2007,

Parañaque¹⁵⁸ en 2008, Taguig en 2014 et Las Piñas¹⁵⁹ en 2015 (Carte 6). L'Urban Agriculture Program soutient ces politiques municipales en mettant à disposition des techniciens agricoles et en fournissant des graines. Quezon City, divisée en 142 barangays accueille désormais plus de 70 jardins en agriculture urbaine hors-sol qui ont été aménagés par des acteurs de quartiers, soutenus par le programme Joy of Urban Farming de la mairie¹⁶⁰. Sur le même principe, la mairie de Taguig a lancé en 2014 son propre programme municipal d'agriculture urbaine, qui s'appuie sur des formations organisées depuis un jardin de démonstration aménagé dans l'école élémentaire du barangay Tipas.

Les difficultés à engager les habitants dans les formations conduisent à favoriser l'intervention des barangays dans les programmes d'agriculture urbaine. Effectivement, à Metro Manila, le barangay est un organe de mobilisation habitante pour la formation professionnelle. Par exemple, dans les barangays Gulod et Novaliches (Quezon City), 10% des habitants ont déjà suivi une formation sur les moyens d'existence¹⁶¹ organisée par les barangays (FDUP, PHILSSA, UPall, 2008).

Cependant, au-delà des outils utilisés pour diffuser l'innovation agricole évoqués dans cette première section, la contrainte principale de ces politiques de l'agriculture urbaine est que la vulgarisation est mise en œuvre en milieu intra-urbain et qu'il ne s'agit plus de capter un public d'agriculteurs mais des habitants citoyens aux profils variés.

¹⁵⁸ Le programme d'agriculture urbaine de Parañaque a été initialement mis en œuvre par l'ONG Save the Children, puis a obtenu le soutien de la mairie en 2010 (« Future Resilience and Stronger Households in Parañaque », Alabang Bulletin, 15/12/2010).

¹⁵⁹ Le programme est l'initiative de la sénatrice Cynthia Villar, ancienne Représentante du district de Las Piñas à la Chambre des Représentants. Elle est la sœur de l'actuelle maire de Las Piñas. La sénatrice envisage de détrôner Quezon City en matière de bonnes pratiques d'agriculture urbaine (Philippines News Agency, "Villar pushes Las Piñas City as next best LGU in urban agriculture", in Business Mirror, 4/02/2015).

¹⁶⁰ Raoul Norbe, « Philippines: Quezon City Vice-Mayor Maria Josefina "Joy" Belmonte's campaign "The Joy of Urban Planting" », Business World Weekender, 23/07/2015.

¹⁶¹ Les formations ont porté sur la couture, l'artisanat, la restauration et la micro-finance (FDUP, PHILSSA, UPall, 2008).

2. Les enjeux de développement selon les acteurs : les référentiels de l'agriculture urbaine de projet à Metro Manila

Selon leur appartenance, les acteurs des politiques de l'agriculture urbaine sont porteurs de représentations sociales et de points de vue sectoriels qui influencent les démarches des projets d'Agriculture Urbaine et les modalités de participation des habitants. Analyser les référentiels qui animent les différents projets d'agriculture urbaine permet de situer les enjeux de développement auxquels les acteurs tentent de répondre et de comprendre les impasses ainsi que les leviers de la participation des habitants.

Le concept de développement est introduit selon la proposition de l'anthropologue Jean Pierre Olivier de Sardan : « C'est la présence d'une configuration développementiste qui définit l'existence même du développement. On appellera « configuration développementiste » cet univers largement cosmopolite d'experts, de bureaucrates, de responsables d'ONG, de chercheurs, de techniciens, de chefs de projets, d'agents de terrain [etc.] » (de Sardan, 1995). L'agriculture urbaine émergente à Metro Manila, portée par des réseaux d'acteurs organisationnels multiscalaires, constitue un exemple de « configuration développementiste » dans une grande ville de l'Asie sud Est.

Dans les villes mexicaines étudiées par Manon Bouliane, la participation des habitants à des initiatives d'agriculture urbaine est activée lorsque les registres d'action invoquent l'éducation à l'environnement, la transformation des rapports de genre ou le développement communautaire (Bouliane, 2000).

À Metro Manila, dans un premier temps, la défense de l'agriculture urbaine a mobilisé l'argument de la sécurité alimentaire et de la malnutrition en milieu urbain, avec le constat d'une urbanisation de la pauvreté dans les années 1990. Rapidement, cet enjeu s'est repositionné sur les projets d'agriculture urbaine à l'école (Encadré 14). Dans les années 2000, les enjeux de la ville durable pointent l'urgence à améliorer la mauvaise gestion des services urbains dans les grandes villes des pays du Suds. À Metro Manila, l'agriculture urbaine s'est inscrite dans ce registre d'action à travers la conception d'un système de production écologique qui intègre la gestion des déchets urbains. Enfin, c'est dans les années 2010, que l'agriculture urbaine intègre des programmes de développement communautaire, notamment en faveur de Moyen d'Existence Durable.

Encadré 14. Sécurité alimentaire et modes alimentaires : une agriculture urbaine positionnée dans les écoles

Le principal référentiel invoqué par l'Urban Agriculture Program est de contribuer à l'approvisionnement alimentaire de Metro Manila. Ce référentiel s'inscrit dans l'objectif principal du Ministère de l'Agriculture d'atteindre une « indépendance et une autosuffisance alimentaire » à l'échelle nationale (Department of Agriculture, 2012). Toutefois, l'agriculture urbaine à Metro Manila, dans ses développements actuels, n'a pas l'ampleur nécessaire pour contribuer

significativement à l'approvisionnement urbain, si ce n'est en période de crise (pendant les typhons) en permettant un auto-approvisionnement urbain (Mubarik, Porciuncula, 2001, p.26).

Le second référentiel du programme est d'améliorer la situation nutritionnelle des familles en milieu urbain, en diffusant des techniques agronomiques hors-sol vers les habitants pour favoriser la consommation familiale de légumes et des circuits de commercialisation à l'échelle du quartier. D'après une étude du Ministère des Sciences et des Technologies et de l'Institut de Recherche sur la Nutrition¹⁶², la consommation de fruits et de légumes diminue continuellement sur les 37 dernières années. La représentante parlementaire de Las Piñas, Cynthia Villar, déplore : « *Les Philippines s'illustrent tristement en étant un des pays avec la plus faible consommation de légumes en Asie* »¹⁶³. Les principaux facteurs qui contribuent à la baisse tendancielle de la consommation de légumes sont « les changements dans les modes de vie et les habitudes alimentaires, qui sont eux-mêmes le résultat de l'urbanisation croissante, du manque d'approvisionnement, du prix élevé des légumes et de la baisse du pouvoir d'achat » (Communication de Villavieja, 1989, cité par Campilan, Boncodin, de Guzman, 2000, traduction libre, p.435.). Comparées à d'autres régions des Philippines, les dépenses alimentaires par famille sont deux fois plus élevées à Metro Manila que dans le reste du pays (Ministère de l'Agriculture, *The food and agribusiness yearbook*, 1997, cité par Campilan, Boncodin, de Guzman, 2000, p.435). Une étude du Ministère des Sciences et des Technologies et de l'Institut de Recherche sur la Nutrition préconise de promouvoir la consommation de légumes à l'échelle locale, notamment par le biais du jardinage domestique et dans les écoles (Philippine Information Agency, *Feature: Pinoys' fruits and vegetables consumption decreasing in the past 37 years*, 27/03/2017).

La sécurité alimentaire, qui « est la première problématique des populations urbaines pauvres » à Metro Manila (Balderama, 2012), est devenu le référentiel d'intervention des programmes d'agriculture urbaine à l'école. La dimension scolaire est extrêmement présente dans les politiques de l'agriculture urbaine à Metro Manila et, depuis les années 2010, la participation des établissements scolaires s'intensifie et engage désormais tous les types d'établissement jusqu'au lycée. La production de légumes participe à des programmes d'alimentation et permettent aussi de sensibiliser les enfants à l'importance de la santé et de la nutrition. Les déficiences en fer, vitamine A et en iode concernent la majorité des enfants de moins de cinq ans¹⁶⁴, attribuées à une baisse de la consommation de légumes, particulièrement prégnante dans les aires urbaines où la consommation journalière de légumes par habitant est en moyenne de 133g/jour contre 149g/jour dans les zones rurales (communication de Bayani et al., 1999, cité par Campilan, Boncodin, de Guzman, 2000, p.435). Environ un tiers des enfants de Metro Manila enregistre un déficit pondéral et un cinquième est atteint d'un retard de croissance (Capanzana, p.2, 2003).

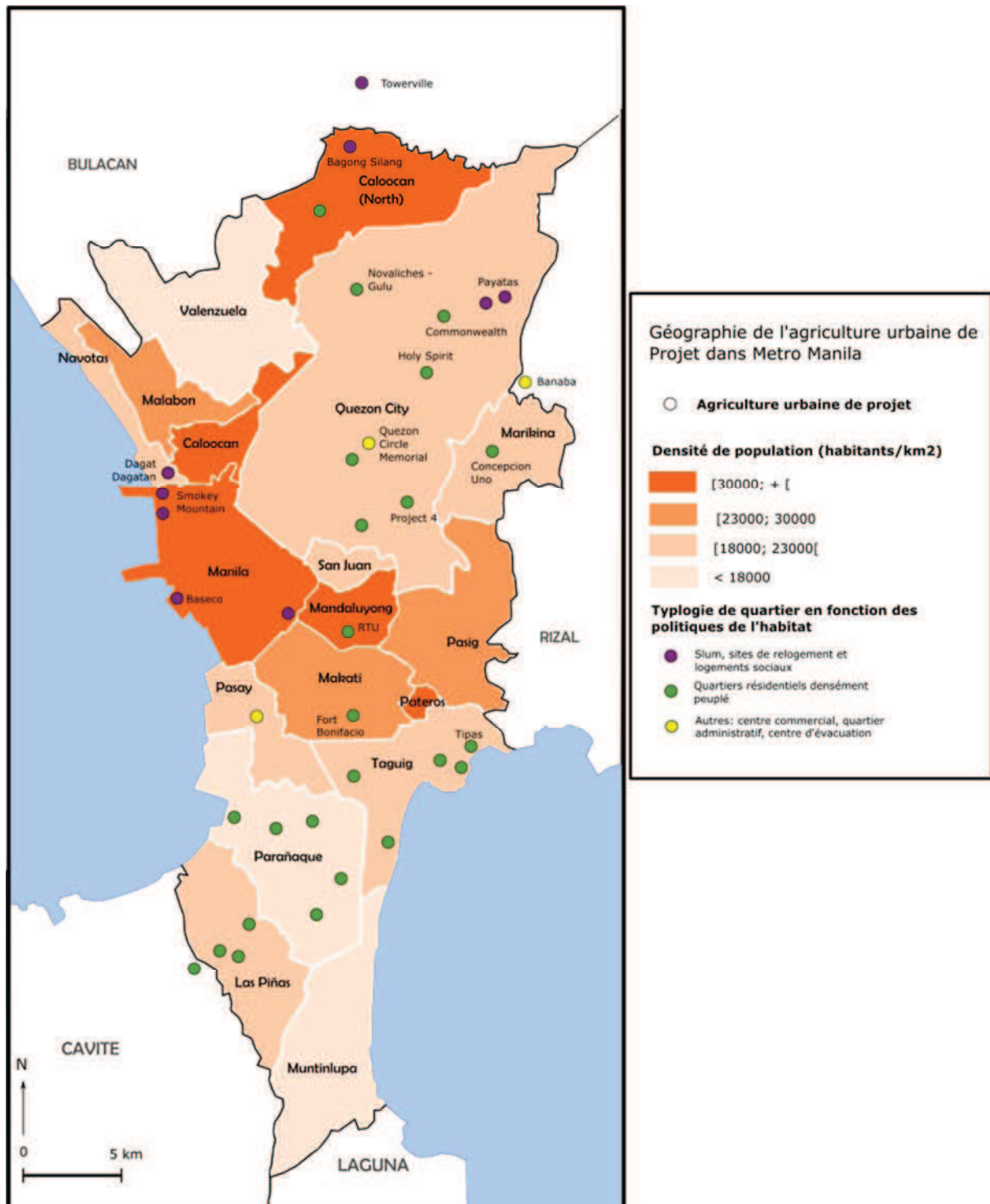
¹⁶² Department of Science and Technology's Food and Nutrition Research Institute, DOST-FNRI, 2017.

¹⁶³ Le régime alimentaire quotidien est composé de riz accompagné par du poisson (plus souvent par du poisson séché chez les familles précarisées), du poulet ou du porc, frit ou en soupe, avec quelques légumes épars. Les Philippines consomment en moyenne 51kg de légumes et fruits par an, soit près de trois fois moins que les recommandations de l'Organisation Mondiale de la Santé (146kg de légumes et fruits par personne et par an. (<http://hvcc.da.gov.ph/vegetables.htm>)

¹⁶⁴ Au niveau national, 65% des bébés entre 6 mois et 1 an sont anémiés, 40% des enfants entre 6 mois et 5 ans sont carencés en vitamine A (MARIO V. CAPANZANA, FRUITS AND VEGETABLE FOR HEALTH: The Health and Nutrition Situation of the Philippines, Food and Nutrition Research Institute Department of Science and Technology, 2003, p.2)

CARTE 12. L'agriculture urbaine de projet par types de quartier dans Metro Manila

Sources : J. Tichit, 2012 ; PSA, 2015. Réalisation : J. Tichit, 2017



2.1. Du jardinage urbain multi-localisé dans les barangays de Metro Manila

L'agriculture urbaine hors-sol dépend plus des opportunités créées au sein des systèmes d'acteurs qui la porte que des opportunités foncières urbaines. L'agriculture urbaine émergente s'inscrit dans l'espace urbain en fonction des dynamiques des acteurs de projet, c'est pourquoi on la retrouve multi-localisée à travers Metro Manila et différentes figures de l'urbanisme philippin (Cartes 11 et 12). La multi-localisation de l'agriculture urbaine émergente obéit à deux caractéristiques :

- D'une part, l'inscription des projets est conditionnée par l'absence de la mobilisation de foncier. Les pratiques habitantes, lorsqu'elles s'activent, investissent des micro-interstices de l'espace domestique ou des interstices négociés par des acteurs de la société civile.
- D'autre part, l'inscription de l'agriculture urbaine hors-sol est conditionnée par les scènes d'acteurs qui participent aux projets et qui distinguent les acteurs publics et les acteurs de la société civile (carte 11). Ces acteurs fondent leurs interventions en mobilisant des référentiels différenciés.

Les acteurs publics et les politiques municipales de l'agriculture urbaine déclinent principalement des projets dans des quartiers de classes moyennes densément bâtis et densément peuplés, sachant que la densité moyenne est de 18 000 habitants/km² dans la métropole (PSA, 2015) (Cartes 11 et 12). Dans les quartiers pauvres (slums et sites de relogement) et bien souvent plus densément peuplés, ce sont les acteurs de la société civile qui pilotent des projets d'agriculture urbaine émergente (Section 3).

Eviter les enjeux fonciers via une agriculture de jardinage urbain

L'ensemble des programmes mis en œuvre à Metro Manila en faveur de l'Agriculture Urbaine se réalise sans la mobilisation d'outils de maîtrise foncière¹⁶⁵. De manière générale, « *les barangays, les écoles, les Organisations à Base Communautaire ou les ONG doivent fournir leur propre terrain et une équipe de maintenance.* » (Entretien technicien du programme municipal de Quezon City, 2012). De fait, par manque d'opportunités, l'agriculture urbaine émergente s'inscrit en bordure de rue, aux abords des mairies de quartiers ou du centre médico-social du quartier (daycare center), parfois le long de ruisseaux urbains ou de parcs. Très rarement à Metro Manila, les projets s'installent sur des interstices urbains négociés entre les parties prenantes. Dans ce cas, l'opportunité foncière est négociée pour un usage agricole par un protocole d'entente (Memorandum of agreement) entre le porteur public du projet (mairie ou service ministériel) et le propriétaire du foncier.

¹⁶⁵ A la Havane, le gouvernement met à disposition des lots vacants de son foncier pour que les habitants cultivent (Moskow, 2000).

Les programmes publics mettent à disposition du quartier « *un technicien agricole [qui] intervient pour concevoir le jardin en fonction de l'espace disponible.* » (Entretien technicien du programme municipal de Quezon City, 2012). L'aménagement de tels espaces agricoles interstitiels relève plus du verdissement de l'espace urbain et de la requalification de l'espace public que de véritables pratiques agricoles en milieu urbain¹⁶⁶. A travers ces opérations de verdissement, les acteurs incitent les habitants à mettre en culture leurs propres interstices domestiques autour de l'habitation. Finalement, les politiques de l'agriculture urbaine émergente promeuvent auprès des habitants la pratique d'un micro jardinage urbain.

Dans les meilleurs contextes observés pendant l'enquête, les habitants font preuve d'une grande créativité en installant des cultures sur les pas de porte, le long des murs des habitations, suspendues aux fenêtres, sur les toitures, sur les balcons ou dans les cours (Photos 18). Le hors-sol ne dispense pas l'agriculture d'une assise spatiale, malgré des systèmes d'étagement et de suspension, les surfaces nécessaires pour cultiver sont presque équivalentes au plein champ (Photos 17). La morphologie urbaine dense des quartiers résidentiels et le climat urbain rendent difficile la pratique de l'agriculture en container et constituent pour les habitants un contexte beaucoup plus contraignant que le cadre expérimental des jardins de démonstration.

¹⁶⁶ Le projet *Gulayan at Bulaklakan (sa Kapaligiran)*, Légumes et fleurs d'ornementation (dans le quartier), était initialement intitulé *Gulayan para sa mesa*, Légumes pour la table. Le changement d'intitulé du programme dénote le glissement du référentiel d'action, de la sécurité alimentaire vers un enjeu de verdissement de l'espace urbain.



18a



18c



18b



18d

PHOTO 18. Le jardinage urbain domestique chez des femmes membres d'OBC à Bagong Silang (Caloocan City) et à Baseco (Manila) : les meilleurs exemples d'appropriation des techniques d'agriculture urbaine par les habitants

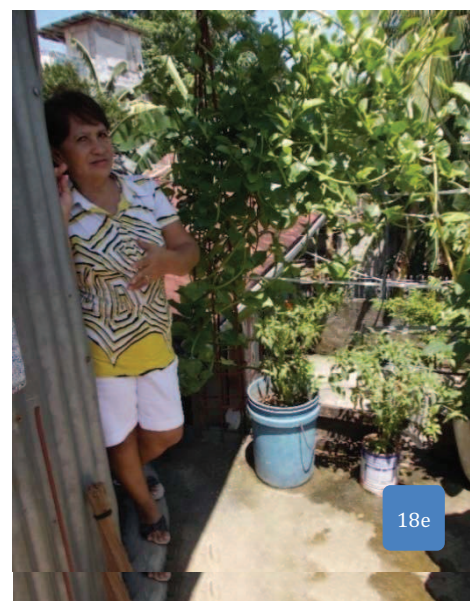
18a : Cultures (courge amère et tomates) le long de l'habitation dans une rue de Baseco.

18b : Cultures (bananiers, taro, manioc et patate douce) sur un lot vacant du programme de relogement de Bagong Silang.

18c : Cultures (canne à sucre et taro) le long d'une ruelle de Bagong Silang.

18d et 18e : Des cultures en pot sur des terrasses toitures (courge amère, piment rouge, calamansi et plantes d'ornementation).

Source : J. Tichit, 2012



18e

Des lieux de projet en résidentiel dense : scène d'acteurs publics

Les lieux de projets déployés à Quezon city sont à l'image de l'ensemble des projets publics d'agriculture urbaine : les projets s'inscrivent dans des quartiers d'habitat formel, résidentiels et densément peuplés, principalement composés de classes moyennes (Tableau 6).

TABLEAU 6. Répartition du jardinage urbain en quartiers résidentiels densément peuplés

VILLES	Barangays des lieux de projet des acteurs publics	
QUEZON CITY	Nord de Quezon City	(+ densément peuplé)
	Commonwealth	Mosaïque d'habitats classes moyennes et slums.
	Novaliches - Gulod	Classes supérieures avec jardins et des lots vacants,
	Gulod	Classes moyennes et populaires et industries
	Centre :	(- densément peuplé)
	Pinyahan	mosaïque institutions, classes moyennes, quelques slums
	Sud de Quezon City :	(densément peuplé)
	Bagumbuhay	Classes moyennes
	Project 4	Classes moyennes
PARANAQUE	B.F. Homes, San Dionisio, Don Bosco, Moonwalk, San Isidro, San Antonio	Classes moyennes et supérieures. Front de mer : mosaïque d'habitats, du pavillonnaire très chic aux slums
MANDALUYONG		Classes moyennes et populaires
LAS PINAS	Talon dos, BF Homes/CAA	Classes moyennes, Classes populaires et industries
TAGUIG	Calzada, Western Bicutan, San Miguel, Bagumbayan	Classes moyennes et classes populaires

La ville nouvelle de Quezon City, dont la planification est demeurée proche du gouvernement depuis sa création par Manuel L. Quezon¹⁶⁷, est la commune la plus peuplée du pays avec 2,9 millions d'habitants (PSA, 2015). La morphologie urbaine est plus aérée que dans l'historique Manila, la densité de population deux fois moins élevée. Quezon City, qui fonctionne comme le cœur administratif du pays¹⁶⁸, a hébergé le premier jardin de démonstration de la politique d'Agriculture Urbaine, aménagé dans le barangay Holy Spirit en 1998 (Section 1). Désormais, la ville accueille le plus grand nombre de projets d'Agriculture Urbaine, car la superposition du programme ministériel Urban Agriculture Program et d'un programme municipal depuis 2007 (Joy of Urban Farming, la joie de l'Agriculture Urbaine)¹⁶⁹, contribue à démultiplier les initiatives de quartier à travers la

¹⁶⁷ Manuel L. Quezon a été le deuxième président du pays entre 1935 et 1944. Son intention était de faire de Quezon City la capitale administrative du pays à la place de Manila. Quezon City a été la capitale des Philippines entre 1949 et 1976.

¹⁶⁸ Quezon City héberge de nombreux ministères, les deux plus prestigieuses universités du pays et les sièges de la majorité des ONG philippine.

¹⁶⁹ La politique municipale de diffusion de l'Agriculture Urbaine est mise en œuvre à Quezon City depuis 2007. Il a d'abord s'agit du programme Halamanan ng Bayan (Jardins pour la ville) de l'ancien maire Jr Feliciano Belmonte qui, au terme de trois mandats consécutifs de 2001 à 2010, ne peut plus se représenter aux élections municipales d'après la Constitution (Rudy A. Fernandez, "QC urban farming program expanded", The Philippine Star, 07/08/2011). Le programme a été repris par sa fille, Maria Josefina Belmonte ou Joy Belmonte - devenue vice-

ville. 75% de l'agriculture urbaine se réalise dans les jardins des habitants (Kimani, 2015). Les barangays Gulod et Novaliches comptent parmi les premières initiatives de quartier amorcées en 2007-2008, dès le début du programme Joy of Urban Farming de Quezon City. Les quartiers attenants l'un à l'autre sont densément peuplés et en reconversion industrielle. La taille moyenne des lots résidentiels est de 42m², avec une surface d'habitation au sol de 31m² (FDUP, PHILSSA, Urban Poor Alliance, *Participatory research mapping*, mars 2008).

Encadré 15. Jardins toitures : des projets isolés

Les jardins toitures sont encore peu répandus en comparaison de Tokyo au Japon, où les toitures sont mises à disposition pour l'agriculture urbaine dans le cadre de contrats d'usage (Niwa, 2015).

Sur les toitures, les cultures requièrent une gestion stricte d'apport en intrant ou des filets de protection pour que les plantes supportent des températures élevées et un ensoleillement intense dû aux phénomènes de réverbération depuis les surfaces bétonnées. Le jardin toiture de la gare de correspondance des trains urbains aériens (Pasay) constitue un laboratoire de techniques hydroponiques, aéroponiques et aquaponiques.

Le jardin toiture sur le logement social Tenement Building, à Santa Ana (Manila) engage de multiples partenaires publics (parlementaire, barangay et Direction régionale de l'agriculture), sans toutefois mobiliser les habitants de l'immeuble.

maire en 2010 et réélue en 2013 et 2016 –, programme qu'elle a rebaptisé Joy of Urban Farming (Christina Mendez, « Belmonte endorses daughter as vice mayor. "Bistek" as mayor », The Philippine Star, 25/06/2009).

2.2. Le barangay : organe de contrôle et de mobilisation des habitants

Le barangay est l'interface entre les acteurs publics de l'Agriculture Urbaine émergente et les habitants, qui reçoit les ressources des projets d'agriculture urbaine. Si le barangay fonctionne comme un organe de mobilisation locale, il n'est pas considéré comme un organe de la participation habitante, étant donné l'histoire de la structure administrative (Rüland, 1986).

L'habitant et le barangay

Le barangay, est la plus petite unité administrative du pays. La population des barangays de Metro Manila varie de 1000 à 200 000 habitants (PSA, 2015). Lors de sa création en 1972, le barangay a constitué en milieu urbain, une nouvelle échelle politico-administrative, dont l'équivalent serait la mairie de quartier. En milieu rural, le barangay remplace l'ancien système de barrios, basé sur un découpage administratif en villages (Rüland, 1986, p.2).

En plein cœur du mouvement insurrectionnel communiste, Marcos créé les barangays, trois mois après l'établissement de la loi Martiale en 1972. Il s'agit de contrôler « l'organisation communautaire de gauche » et « la mobilisation à l'échelle des voisinages et des villages » (Shatkin, 2007, traduction libre, p.29). La création des barangays participe d'un « contre-mouvement » du régime autoritaire de Marcos face à l'émergence de mouvements sociaux urbains aux débuts des années 1970 (Rüland, 1986, p.4)¹⁷⁰. L'étymologie de barangay est une référence au passé migratoire des populations malaises. Le terme est issu du malais, *balangay* qui désigne, dans la société philippine préhispanique, à la fois un bateau à voile et un groupe d'habitants ayant fait allégeance à un *datu* (le chef ou le roi d'une localité dans les Philippines préhispaniques). La réintroduction de ce terme par Marcos participe au socle de son projet de Nouvelle Société, valorisant des « éléments précoloniaux d'organisation politique » pour construire « la véritable démocratie philippine » (Rüland, 1986, traduction libre, p.2). Le début des années 1970 est aussi une période charnière dans la formulation des théories du développement. En particulier, on assiste à un renversement de la relation entre développement et participation : « la participation n'a plus été conçue comme étant une variable dépendante du développement socio-économique. (...) une relation inverse entre participation et développement fut formulée. » (Rüland, 1986, traduction libre, p.5).

Le barangay dont la responsabilité institutionnelle est de contrôler les organisations d'habitants et la participation habitante, est restée l'institution de la démocratie locale aux Philippines (Rüland, 1986 ; Shatkin, 2007). Le barangay est constitué par une équipe politique : le *barangay kapitan* ou maire de quartier et les membres du conseil de barangay, les *barangay kagawads* ou conseillers de quartier. Sur la base du volontariat¹⁷¹,

¹⁷⁰ A l'instar d'autres régimes autoritaires ou semi-autoritaires en Asie, tels que le Pakistan, le Népal, l'Indonésie et Singapour (Rüland, 1986, p.4).

¹⁷¹ Le statut a de nombreux avantages et il est parfois rémunéré.

les *barangay tanods* ou policiers de quartier, sont les gardiens du quartier et coopèrent avec la police nationale.

La gestion et le copilotage de l'agriculture urbaine de projet par le barangay

La formation du personnel du barangay déclenche la mise en œuvre de l'agriculture urbaine de projet à l'échelle du quartier. Le barangay bénéficie de ressources matérielles et techniques pour aménager un jardin de démonstration. Dans le cadre de la politique municipale d'agriculture urbaine de Quezon City, les barangays engagés se voit confier la responsabilité de piloter l'ensemble des initiatives d'agriculture urbaine du quartier (F. Rodriguez, « Making farming work in a big city », *Rappler*, 01/09/2015, traduction libre). En particulier, certains barangays mobilisent les balayeurs de rue et les policiers de quartier (contre rétributions) pour gérer le jardin de quartier (F. Rodriguez, « Making farming work in a big city », *Rappler*, 01/09/2015).

Il existe une limite politique à la mobilisation des barangays dans les projets d'agriculture urbaine. Les mandats électoraux des barangay Captains sont de trois ans et limités à trois mandats consécutifs, ce qui constitue une vulnérabilité des projets importante face à l'alternance politique. La chargée du projet Joy of Urban Farming déclare que « *le plus grand des défis pour la réussite de l'agriculture urbaine est de dépasser le manque de volonté politique des barangays Captains (...) Par exemple, un captain va soutenir l'agriculture urbaine, mais après la fin de son mandat, le prochain captain pourrait ne pas être aussi favorable.* » (F. Rodriguez, « Making farming work in a big city », *Rappler*, 01/09/2015, traduction libre).

Par ailleurs, les équipes des barangays ont tendance à distribuer les récoltes de projets d'agriculture urbaine aux habitants du quartier, sélectionnés à leur discrétion. Il peut s'agir de ménages pauvres du quartier : « *Les récoltes sont distribuées aux familles les plus pauvres. Les officiels du barangay [barangay captain, barangay tanod (police) et barangay kagawad], savent qui est dans le besoin.* » (Tita Garcia, entretien 2012). Selon un mode de régulation clientéliste particulièrement courant aux Philippines, le barangay captain peut aussi utiliser la distribution de récoltes de manière stratégique pour asseoir le soutien de son électorat.

Le levier de la gestion des déchets urbains dans les années 2000

La compétence de la gestion des déchets urbains est transférée aux barangays par l'Ecological Waste Management Act de 2000 et le National Solid Waste Management de 2001¹⁷². Le dispositif législatif de décentralisation de la compétence en matière de gestion des déchets urbains a amorcé un glissement du référentiel d'intervention des politiques de l'Agriculture Urbaine vers la dimension environnementale de l'agriculture urbaine et une intégration de plus en plus fonctionnelle de l'agriculture au système urbain. Les

¹⁷² En 1998, un glissement de terrain dans la décharge de Payatas (Quezon City) tue 200 personnes. L'évènement est connu sous le nom de tragédie de Payatas. Face à l'embarras, le gouvernement vote l'Ecological Waste Management Act en 2000, appuyé par les fonds de la Banque Asiatique du Développement (ADB), qui pourvoit 1,8 millions de dollars pour la mise en œuvre de la loi (Medina, 2007)

barangays ont l'obligation d'établir des coopératives pour le recyclage et le compostage des déchets (Material Recovery Facility). De fait, les barangays sont incités à mettre en œuvre des projets d'agriculture hors-sol inspirée de l'écologie urbaine¹⁷³, qui s'articulent justement avec des modalités de recyclage et de compostage des déchets. Selon une approche écosystémique, la ressource en compost pour la production est puisée directement parmi les déchets des ménages urbains (Photo 13). Le potentiel d'intégration entre pratique de recyclage et pratique de jardinage est infini : le compost peut être fabriqué directement par les ménages à partir des déchets du foyer et les récipients utilisés pour cultiver proviennent des emballages utilisés par la consommation quotidienne.

Il y a des tentatives pour articuler les projets d'agriculture urbaine à une coopérative de quartier de gestion des déchets. Par exemple, l'emprise initiale du jardin de démonstration Holy Spirit a été partagée pour permettre l'installation d'une coopérative de gestion de déchets (Photo 13). Dans le quartier de UP Diliman Campus, la coopérative de gestion des déchets a été aménagée avec un jardin maraîcher. Cependant, aucune filière d'approvisionnement n'est encore organisée entre les habitants, le centre de compostage et les agriculteurs urbains du quartier.

PHOTO 19. Panneau d'affichage pour promouvoir une gestion organisée des déchets urbains et l'utilisation de compost dans l'agriculture urbaine (coopérative de quartier pour la gestion des déchets urbains du barangay Holy Spirit, Quezon City)



« Une bonne gestion des déchets... Comment ça marche ?

- Préparer les déchets qui sont enlevés par un camion aux jours et à heures fixes.
- Les déchets sont triés : ce qui pourrait/ce qui ne pourrait pas.
- Les déchets sont pesés. Le carton, les bouteilles et le fer sont emmenés au centre de tri.
- Les déchets biodégradables sont broyés, passés au composteur et tamisés pour une production maraîchère biologique »

Source : J. Tichit, traduction libre, 2012.

Le barangay Holy Spirit accueille le jardin pilote de l'Urban Agriculture Program, adossé à une coopérative de gestion des déchets qui fournit du compost et des engrais organiques. Le barangay a reçu le prix du quartier le plus propre, le plus sain et des meilleures pratiques pour la gestion des déchets solides à Quezon City, par la Metro Manila Development Authority en 2014¹⁷⁴.

¹⁷³ Il s'agit d'une agriculture urbaine qui repose sur une vision écosystémique de la relation ville-agriculture, à travers la boucle de rétroaction vertueuse d'un maraîchage urbain qui utilise des intrants à base de déchets urbains et, dont la production participe à la sécurité alimentaire des ménages urbains.

¹⁷⁴ Site de la mairie de Quezon City : <http://quezoncity.gov.ph/index.php/recent-news/1800-2-qc-barangays-receive-awards-in-metro-wide-tilt>

Le Smokey Mountain Remediation and Development Program (SMRDP) est un projet global sur les moyens d'existence dans le quartier urbain défavorisé de Smokey Mountain, porté selon une approche communautaire par l'ONG suisse Sustainable Project Management (SPM)¹⁷⁵ en partenariat avec la Sambayanan ng Muling Pagkabuhay Multi Purpose Cooperative (SMP-mpc), la Coopérative de la Communauté Ressuscitée¹⁷⁶. Le programme soutient¹⁷⁷ la mise en œuvre par la coopérative d'un centre de gestion des déchets¹⁷⁸, de services de quartier (une laverie et une station d'eau potable) et d'une micro-entreprise d'artisanat en matériaux recyclés (bijoux, paniers). Le programme est positionné sur des activités de recyclage, car il s'agit du secteur que les habitants connaissent le mieux (beaucoup sont des anciens habitants de la décharge de Smokey Mountain). La coopérative fournit une alternative légale aux *junk shops*¹⁷⁹ qui sont nombreux dans toute la zone portuaire.

A partir de 2010, l'ONG SPM a tenté d'introduire un projet d'agriculture urbaine dans le quartier, avec l'objectif de réorienter les pratiques agricoles des agriculteurs de Smokey Mountain vers du hors-sol, afin de réduire le risque sanitaire des cultures¹⁸⁰. L'ONG a fourni l'ensemble des matériaux pour soutenir le transfert des techniques auprès des habitants : il s'agit d'une agriculture conçue en « boucle fermée », alimentée par des eaux de pluie et du compost fabriqué par la coopérative de quartier de gestion des déchets. Cependant, bien que développé à travers un partenariat étroit avec une coopérative de quartier très dynamique, le projet (Rainwater Harvesting, composting and Urban Gardens Project) est un échec : le jardin et les installations sont abandonnés rapidement (avant 2012). Le projet échoue pour plusieurs raisons. D'une part, la coopérative n'engage pas d'habitants de Smokey Mountain, sa base communautaire est parmi les habitants de Permanent Housing¹⁸¹. Par ailleurs, il est peu envisageable de détourner les agriculteurs urbains du compost de Smokey Mountain, ressource dont ils disposent en grande quantité, d'autant plus, pour les orienter vers de nouvelles techniques agricoles qu'ils ne

¹⁷⁵ SPM est établie en 1994 pour mettre en œuvre les recommandations du Sommet de la Terre de 1992. Le projet de SPM est de travailler dans et avec des organisations communautaires pour construire des projets sur les Moyens d'Existence à forte composante environnementale. L'objectif est de développer la capacité des habitants à s'approprier les projets à travers la création de micro-entreprises de développement.

¹⁷⁶ En 2012, la coopérative était constituée de 1 054 membres (des habitants de Permanent Housing) qui reçoivent des dividendes et peuvent accéder à des micro-crédits.

¹⁷⁷ L'ONG SPM engage des fonds de l'OCDE (Comité d'Aide au Développement), de l'Agence de Réhabilitation du Développement (ARD), de la Banque Asiatique de Développement (le Poverty and Environment Fund : PEF, ADB) et des partenariats publics privés, avec le soutien de l'Université De La Salle pour des formations en management et en comptabilité.

¹⁷⁸ Issue d'une organisation paroissiale, le statut de la coopérative de gestion des déchets est formalisé en 2005 avec la mise en place d'un Material Recovery Facility (encadré par la loi de 2001, National Solid Waste Management). La coopérative explore désormais des opportunités pour remonter la chaîne de valeur de sa filière de traitement des déchets, en achetant des matériaux déjà ségrégés.

¹⁷⁹ Le *junk shop* désigne un commerce plus ou moins légal des matériaux de récupération.

¹⁸⁰ Je n'ai pas obtenu de données fiables sur le risque de pollution des récoltes à Smokey Mountain. D'après la chef de projet de l'ONG SPM, une expertise scientifique suisse a conclu sur la pollution de la production, tandis que pour les habitants, les récoltes ont été déclarées sans risque pour la santé par le gouvernement et une université japonaise.

¹⁸¹ Il s'agit du programme de logement social qui a été construit sur la partie évidée de l'ancienne décharge pour reloger les habitants en attente d'un relogement à Aroma Temporary Housing.

maîtrisent pas. Georges Condominas a montré, en comparant deux espaces sociaux (Lao et Mnong Gar), qu'une nouvelle technique de production n'élimine pas d'un coup les techniques anciennes (Cresswell Robert. 1983). Par contre, il existe un public d'habitants dans la proximité, que l'ONG n'a pas su capter dans son projet hors-sol. Sans aucun soutien sur les techniques agronomiques, les membres de l'organisation communautaire de Aroma Temporary Housing¹⁸² ont pour habitude de récupérer du compost à Smokey Mountain pour cultiver des herbes médicinales en pot, qu'ils revendent ensuite dans le quartier.

Aux termes de l'enquête à Metro Manila, la passerelle entre pratiques habitantes de jardinage et pratiques habitantes de recyclage et de compostage des déchets demeurerait encore à construire¹⁸³. La gestion des déchets urbains, qui représente un enjeu majeur dans la métropole, a introduit une dimension environnementale dans les projets d'Agriculture Urbaine qui tend à absorber les acteurs organisationnels et dominer les référentiels d'action. Les porteurs de projets, qui insèrent l'agriculture urbaine au sein de l'objectif plus large de la gestion des déchets urbains, évince la dimension habitante ou du moins la réduit à un maillon de la chaîne au profit d'une amélioration du fonctionnement écosystémique de la ville, tenant peu compte des représentations habitantes et des contextes socio-spatiaux (Section 3).

2.3. Un moyen d'existence promu par la société civile dans les années 2010

Le transfert de la gestion des déchets à l'échelle du quartier a créé de nouvelles opportunités pour établir des programmes de développement communautaire sur les Moyens d'Existence Durable à destination des habitants précarisés. Dans les années 2010, des acteurs de la société civile se saisissent de l'Agriculture Urbaine comme un volet de programme sur les moyens d'existence, car elle peut potentiellement fournir un complément de revenus avec la mise en marché des récoltes. Ce type de programme est conduit par des organisations de quartier ayant une base communautaire, c'est à dire dont les membres sont composés par des habitants du quartier.

L'ONG locale Buklod Tao Inc. fonctionne sur une base communautaire avec les habitants du quartier Banaba à San Mateo (en dehors de Metro Manila, à l'est de Marikina) : elle regroupe 600 membres habitants du quartier. Le projet de l'ONG vise la diversification des moyens d'existence en lien avec la question de la gestion du risque d'inondation¹⁸⁴.

¹⁸² Ce sont les logements de relogements temporaires qui ont accueilli les habitants expulsés de Smokey Mountain en 1995.

¹⁸³ Par exemple, d'après une enquête par questionnaire, aucun habitant de Quezon City ne perçoit le rôle de l'agriculture urbaine dans la gestion des déchets (Kimani, soutenance de Mémoire de Master, UP Diliman, 2015).

¹⁸⁴ Constituée en 1996, cette ONG locale a conçu une approche communautaire de la gestion des risques naturels dans le quartier de Banaba qui est inondé deux fois par an. Le quartier est situé sur un méandre de la Nangka River (affluent de la Marikina River). Lors du typhon Ketsana en 2009, 96% de la communauté a été inondée. Les programmes concernent la gestion communautaire des risques naturels, l'éducation à l'environnement, des moyens d'existence durable, un système de soutien psycho-social pour la gestion post-catastrophe, un plaidoyer

En 2010, l'ONG a mis en œuvre un volet de programme qui intègre l'agriculture urbaine et la gestion des déchets des ménages comme moyens d'existence dans le quartier. Les habitants sont mobilisés en amont de la filière de production agricole à travers la fabrication du compost et des récipients de cultures. Les familles qui participent au compostage suivent une formation préalable sur le tri des déchets. Les familles sont incitées à produire le compost à domicile par un système de jetons qui permet d'obtenir des biens en nature en fonction de la quantité de compost produite¹⁸⁵. Les femmes membres de l'ONG fabriquent les récipients de culture dans le cadre d'un atelier de couture (Photo 20).



PHOTO 20. Atelier de fabrique à partir de matériaux de récupération : jardinières et cabas

La fabrication de jardinières et de cabas participe du programme de diversification des moyens d'existence pour les habitants du quartier Banaba. Cet atelier permet aussi de soutenir le programme d'agriculture urbaine en fournissant les jardinières pour les cultures hors-sol. Les packs de jus de fruit individuels sont récupérés puis assemblés par couture. L'activité est destinée à fournir des moyens d'existence aux femmes de la communauté.

J. Tichit, 2012 (Barangay Banaba, San Mateo)

Lors de l'enquête, le jardin de démonstration était installé dans le centre multifonctionnel de la communauté, qui est un site d'évacuation pendant les inondations et un centre d'ateliers (fabrique de bateau, artisanat et agriculture urbaine). Il faut cependant du temps avant que l'agriculture urbaine puisse devenir un levier pour améliorer les moyens d'existence des habitants. Le leader de Buklod Tao explique : « *La construction de l'agriculture urbaine comme moyen d'existence à l'échelle communautaire se réalise en trois étapes : il y a une période de mise en place des techniques agricoles, une étape de vulgarisation au sein de la communauté et enfin, l'organisation de la mise en marché des récoltes.* » (Entretien, 2012).

pour les droits communautaires, un plan de gestion d'urgence pendant les calamités et la protection de l'environnement.

¹⁸⁵ Les familles volontaires reçoivent un récipient de compostage. : chaque seau de compost est échangé contre des jetons et douze jetons permettent d'obtenir un pain de savon. Le compost est collecté chaque samedi.

3. Dans les *slums* et les sites de relogement : une agriculture urbaine diffusée par la société civile

Dans les quartiers paupérisés de la région métropolitaine, l'agriculture urbaine de projet ne se greffe qu'à certaines conditions de faisabilité, liées au contexte organisationnel du quartier. Les projets d'agriculture urbaine émergent avec la densité d'acteurs de la société civile dans des slums et quelques sites de relogement.

Les slums et les sites de relogement sont des quartiers pauvres de la région métropolitaine de Manila, qui se définissent par des conditions de tenure conditionnées par les politiques de l'habitat. Ces quartiers pauvres se caractérisent par des conditions de vie insalubres au quotidien dues au manque de services urbains (collecte organisée des déchets, assainissement, électricité, eau courante). Le risque sanitaire se combine à la précarité : l'immense majorité des habitants vit dans des conditions de vie insalubres. Typiquement la morphologie urbaine est constituée d'un bâti (plus ou moins vulnérable) qui atteint deux à trois étages maximums avec, le long des rues principales, des commerces de proximité en rez-de-chaussée et des logements dans les étages courants. On pénètre à l'intérieur de ces quartiers résidentiels par de très étroites venelles, le long desquelles ruissent les eaux grises de la vaisselle et des douches.



PHOTO 21. Une rue de slum dans le barangay Baseco (Manila)

Source : J. Tichit, 2013

Par ailleurs, si l'ensemble des quartiers de Metro Manila est menacé par un faisceau de risques urbains, les quartiers de slums et leurs habitats vulnérables le sont de manière plus systématique et exacerbée¹⁸⁶. Les slums se définissent par une très grande vulnérabilité physique des habitats aux expulsions, aux typhons¹⁸⁷ et aux incendies. Les incendies accélèrent parfois la mise en œuvre de programmes d'expulsion, à l'instar de ce qui a été observé à Jakarta (Bénil-Gbaffou, Tadie, 2016).

¹⁸⁶ Les multiples risques urbains auxquels les quartiers pauvres sont confrontés dans la région métropolitaine de Manila ont été identifiés dans une revue de presse rassemblée sur la période 1980-2017 : inondations, glissements de terrain, incendies et expulsions.

¹⁸⁷ Le risque de typhon est récurrent et imprévisible, engendrant des inondations massives et parfois des coulées de boue meurtrières qui détruisent les espaces bâtis (à l'instar de la Tragédie de Payatas en 2000).

3.1. Typologie de quartiers pauvres à Metro Manila

Les slums sont des quartiers où l'habitat n'est pas encadré par des tenures formelles d'occupation¹⁸⁸. Les politiques de l'habitat encadrent les quartiers de slums de manière plus ou moins menaçantes : menace d'expulsion, insécurité de la tenure urbaine ou relogement dans la région métropolitaine hors de Metro Manila (Porio, 2004 ; Shatkin, 2007). Les habitants vivent sous la menace perpétuelle d'un éventuel programme d'expulsion et de démolition des habitats¹⁸⁹. Les expulsions de *slums* sont devenues de plus en plus systématiques à partir de 1986 : malgré la « restauration démocratique », les expulsions sont demeurées jusqu'à présent massives et parfois très violentes¹⁹⁰.

Les sites de relogement sont des quartiers construits, dans le cadre des politiques de l'habitat, pour le relogement des habitants expulsés des slums. En majorité, ils sont localisés en dehors de Metro Manila, dans les provinces de Cavite et de Bulacan. Le manque de moyens d'existence a conduit des générations d'expulsés à retourner au cœur de l'activité urbaine, du commerce informel et des opportunités de revenus offertes dans les slums. Dagat-Dagatan, dans la ville de Navotas, a constitué le premier site de relogement intraurbain dans Metro Manila. Il a permis de reloger des habitants expulsés des quartiers nord de Tondo, lors du renouvellement urbain du port de Manila dans les années 1970¹⁹¹. L'avantage du site de Dagat-Dagatan est qu'il s'inscrit dans la proximité du site expulsé au nord de Tondo.

Les sites de relogement intra-urbains demeurent des quartiers précarisés, où il manque toujours les infrastructures urbaines et les emplois promis par le gouvernement. Par exemple, 40 ans après sa mise en œuvre, le barangay de relogement de Bagong Silang (Caloocan City) manque toujours d'un système d'assainissement complet. Et, dans le temps, le gouvernement n'apporte en général, aucune maintenance ou réhabilitation dans ses programmes. Au départ, les sites de relogement sont dépourvus d'activités économiques : les activités informelles s'amorcent suivies par des activités formelles (chaînes de commerce et développement communautaire). En même temps, les dynamiques d'amélioration de l'habitat se sont opérées lorsque ceux qui ne parvenaient plus à survivre ont vendu leur unité de relogement à des acquéreurs plus solvables, et retournant ainsi vivre à proximité du slum démantelé. Ce phénomène est l'échec majeur

¹⁸⁸ Le slum est lié à un phénomène de squat du foncier urbain par des habitants urbains, sur des emprises publiques ou sur des terrains privés.

¹⁸⁹ Les « eviction programs » sont amorcées par le président Marcos dans les années 1970. Depuis, plusieurs lois ont été votées pour encadrer les programmes. Le relogement, après un programme d'expulsion, est devenu un droit en 1996 avec l'Urban Development and Housing Act (UDHA), la Loi sur le Logement et le Développement Urbain.

¹⁹⁰ Les expulsions sont conduites sous le contrôle de brigades anti-émeutes armées et concernent des milliers de personnes (et font des dizaines de victimes) chaque année, depuis les années 1990 (analyse de revues de presse 1980-2017). En amont, les habitants des quartiers de slums qui prennent part aux mouvements sociaux urbains pour lutter contre les projets d'expulsion, sont régulièrement victimes d'exécutions extra-judiciaires.

¹⁹¹ Cette alternative à la localisation périphérique du relogement est formulée face à l'émergence d'un mouvement social urbain actif, capable d'organiser des luttes urbaines.

des politiques d'expulsion et de relogement des politiques de gestion de l'habitat slum à Metro Manila.

Des projets d'agriculture urbaine sont mis en œuvre en quartiers paupérisés, dans les slums et les sites de relogement identifiés de la manière suivante (Carte 12, tableau 7).

- Dans le *slum* intra-urbain de la décharge de Payatas (Quezon City), un slum où les conditions sanitaires sont les plus déplorables
- Dans un *slum* modèle de la réhabilitation *in situ* à Baseco (Manila), où la société civile s'est mobilisée pour soutenir le droit à la propriété des habitants et la participation équitable de tous les habitants au programme d'amélioration de l'habitat
- Dans des sites de relogement intra et extra-métropolitains (Navotas, Caloocan City et San Jose Del Monte).

TABLEAU 7. Projets d'agriculture urbaine dans des quartiers paupérisés de la région métropolitaine : place à l'action de la société civile

Source : Enquête (2012-2014). Réalisation : J. Tichit, 2017.

VILLES	Barangay	Acteurs	Type de quartier
Quezon City	Payatas	Madrigal Fondation - Direction Regionale de l'Agriculture	Slum sur décharge urbaine
		Fairplay For All - Bahay Kubo Organics	
Manila	Baseco	Urban Poor Associates - Kabalikat	Slum en réhabilitation <i>in situ</i> et proclamation de la propriété aux habitants
Caloocan	Bagong Silang	SIBAT NGO - Organisation paroissiale	Sites de relogement
Navotas	Dagat Dagatan	ZOTO - Organisation à Base Communautaire	
San Jose Del Monte (Bulacan)	Towerville	ZOTO - Organisation à Base Communautaire	

3.1.1. Dans les slums à proximité de la décharge de Payatas

La décharge de Payatas (Quezon City) est un lieu d'intervention de programmes humanitaires. Depuis 2012, deux ONG sont implantées dans le quartier de la décharge d'Agriculture Urbaine. Ces organisations ont travaillé en partenariat avec un autre acteur organisationnel de la Recherche et du développement sur l'agriculture urbaine, pour aménager un jardin de cultures sur une de leur emprise disponible :

- Sur un lopin de terre de la vaste emprise foncière de la Consuelo Madrigal Fondation, autour de son centre médical et de sa crèche (avec les techniciens de la Direction régionale de l'Agriculture).
- Sur la toiture du centre d'accueil pour enfants de Fairplay For All Foundation, Bahay Kubo Organics (une entreprise de l'Economie Sociale et Solidaire) a été installé un jardin en aquaponie.

Lors de l'enquête, les récoltes du programme d'agriculture urbaine de la Consuelo Madrigal Fondation étaient utilisées comme programme d'alimentation pour les bénéficiaires de soins (environ mille familles très pauvres d'un slum à proximité du centre). Des étudiants sont invités à venir apprendre les techniques agricoles et s'entraînent dans le jardin de démonstration. Du côté de l'ONG Fairplay For All, les récoltes sont utilisées par un programme monté par des mères du quartier : une *carienderia* (restaurant) de quartier.

3.1.2. Dans un quartier de slums en réhabilitation

Baseco Compound, qui tient son nom de la compagnie de réparation et de fabrication des navires Bataan Shipping and Engineering Company, est un vaste quartier de squat dans Manila. Baseco a émergé à partir des années 1950. Au départ, c'est une zone de chantier naval où résident seulement les employés de la compagnie. Puis, la zone maritime a été petit à petit remblayée par les polders successifs construits par le gouvernement et par les habitants eux-mêmes, qui ont remblayé avec les ordures accumulées sur la côte. Le barangay accueille 59 847 habitants (PSA, 2015) sur près de 100 hectares, cependant la moitié de la zone (à l'est) est strictement dédiée aux activités portuaires, soit finalement 1363 habitants par hectare¹⁹² (Carte 13).

Morphologie urbaine et politiques participatives d'amélioration de l'habitat à Baseco Compound

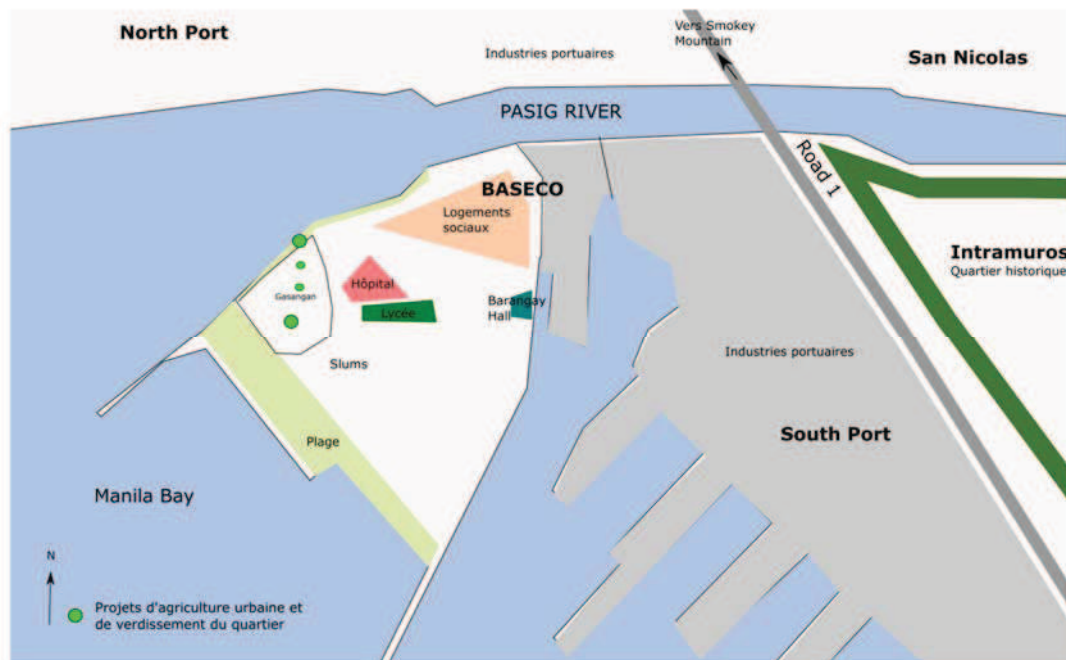
Baseco est la zone urbaine paupérisée qui accueille le réseau le plus dense d'organisations communautaires et d'ONG de Metro Manila (Entretiens UPA, FDUP, PHILSSA, 2012). Les habitants sont activement « organisés » et certains participent à la Koalisyon ng mga Organisadong Samahan sa Maynila (KOSMA), la Coalition des groupes organisés de Manila¹⁹³. Suite à la mobilisation des habitants, le gouvernement a déclaré les habitants propriétaires de leurs terrains par proclamation en 2002, juste avant que Baseco ne soit ravagé par un incendie, qui a touché plus de 3 000 ménages (Murphys, p.11)¹⁹⁴.

¹⁹² Les superficies ont été calculées depuis les données Google Earth : la superficie du barangay est estimée à 97,7 hectares : 43,9 hectares strictement dédiés à des activités portuaires, à l'est, et 53,8 hectares dédiés à un usage résidentiel, à l'ouest.

¹⁹³ Il s'agit d'une « loose coalition », c'est-à-dire une coalition qui rassemble, en fonction de l'agenda des politiques de gestion de l'habitat en slum, des organisations d'habitants, pour conduire des plaidoyers en faveur de la sécurité de tenure dans les slums. Chaque quartier est à un moment donné concerné par un programme d'expulsion, selon différentes problématiques (programme de nettoyage le long des esteros pour lutter contre les inondations, programme d'élargissement de route, zones dangereuses, etc.). Le mode d'action est collectif afin de faire pression sur le gouvernement.

¹⁹⁴ Entre 2001 et 2004, trois incendies détruisent différentes zones dans le quartier : « Certains habitants suspectent des incendies délibérés pour retirer des familles de la liste des bénéficiaires du « land proclamation ». Cependant, il n'y a eu ni plainte, ni enquête. » (UN-Habitat, 2012, traduction libre, p. 22).

CARTE 13. Projets d'agriculture urbaine dans le quartier de Gasangan, dans le Barangay BASECO (Manila)



Baseco est constitué par Engineer's Island et deux brise-lames en pierre, une au nord à l'embouchure de la Pasig River et une au sud pour protéger South Port. Entre les industries portuaires et la baie, des slums s'étendent sur une cinquantaine d'hectares. En 2012, un projet d'agriculture urbaine est mis en œuvre à Gasangan, dans la zone de Baseco la moins équipée en termes d'infrastructures, composée de baraquements de contreplaqués et de matériaux recyclés.

Sources : Enquête de terrain 2013 ; Google Earth 2017. Réalisation : J. Tichit, 2017

En janvier 2010, la zone de Gasangan est totalement rasée par un incendie. L'ONG UPA s'est mobilisée pour coordonner un programme de réhabilitation participatif et innovant, pour fournir des logements sur place et rapidement aux populations affectées¹⁹⁵. Le projet d'agriculture urbaine a été activé dans le cadre de ce programme de réhabilitation et d'amélioration de l'habitat in situ.

L'intégration de l'agriculture urbaine au programme d'amélioration de l'habitat

Un jardin maraîcher et des plantations éparses de cultures et d'arbres ont été aménagés dans les rues et sur la plage de Gasangan grâce aux projets de l'organisation *Kabalikat sa Pagpaunlad ng Baseco*, Partenariat pour le développement de Baseco, qui réunit des habitants de Baseco pour améliorer le cadre de vie du quartier.

¹⁹⁵ Il s'agit du BASECO On-Site Incremental Improvement Project (BOSIIP). La reconstruction est conduite sur un principe incrémental par phase, de la construction d'abris temporaires en matériaux légers, à la consolidation des unités de logement en brique, puis à leur extension par l'ajout d'un étage. Le projet permet l'amélioration de l'habitat et en même temps plus de sécurité, car moins de matériaux inflammables sont utilisés (UPA, BASECO On-Site Incremental Improvement Project (BOSIIP), présentation powerpoint, 2011, 68p.).

La coordinatrice du secteur de Baseco pour l'ONG UPA décrit les projets : « *Les habitants plantent des arbres autour de leur maison parce qu'il fait trop chaud. Les habitants plantent aussi des arbres pour constituer une mangrove, sur le littoral. L'objectif est de protéger le quartier résidentiel des ondes de tempête [marée de tempête associée aux cyclones], il répond à la volonté des habitants de nettoyer la baie de Manila (...) Certains habitants pratiquent du jardinage urbain, mais ce n'est pas encore une culture de masse. (...) C'est difficile pour eux de planter des légumes. Des habitants avaient commencé un projet de jardin en 2011, mais tout a été emporté par le typhon du 27 septembre.* » (Entretien Jessa, 2013).



PHOTO 22. Le jardin de quartier et la plantation de mangroves sur la plage de Gasangan (Baseco, Manila)

Source : J. Tichit, 2013

Le quartier de Gasangan est un quartier en cours de réhabilitation avec maintien des habitants sur place. On observe un verdissement de l'espace urbain, rendu possible car les espaces publics ne sont pas encore cimentés. Le mélange de formes urbaines formelles et informelles constitue un quartier hybride où les opportunités pour cultiver sont plus importantes



3.1.3. Dans les sites de relogement intra-métropolitains et extra-métropolitains

Bagong Silang (Caloocan City) est le barangay le plus peuplé des Philippines avec 246 515 habitants (PSA, 2015) et aussi le plus vaste (524 hectares), soit une densité de population de 470 habitants par hectare. Bagong Silang, qui signifie nouveau-né, émerge aux débuts des années 1970 comme quartier de relogement intra-urbain pour des populations expulsées de Tondo (Manila), Quezon City et San Juan. Dans les quartiers de relogement, l'architecture et les plans d'urbanisme sont généralement moins denses que dans les slums. Le barangay, partagé entre quatre paroisses, est divisé en quartiers selon les phases du programme de construction (de Phase 1 à Phase 10).

Le quartier est essentiellement résidentiel, habité par des classes populaires et des classes moyennes, et parsemé de petits commerces de proximité. D'après l'ONG SIBAT, les femmes sont le plus souvent assignées à domicile pour s'occuper des enfants, tandis que la majorité des hommes, embauchés dans le secteur de la construction, sont des travailleurs itinérants dans les chantiers de Metro Manila. « *Il y a un problème latent de chômage dans le quartier et l'accès à des moyens d'existence est un enjeu important. Il faut générer des revenus en particulier pour les femmes* » (Entretien, Sœur Pen, 2012).

L'ONG SIBAT (Sibol na Agham at Teknolohiya, Les germes de la science et des technologies)¹⁹⁶ a conduit un programme d'Agriculture Urbaine dans la Paroisse Santo Niño de 2004 à 2011, en partenariat avec UPLB pour les techniques et une organisation (non formelle) de femmes du quartier très proche du prêtre de la paroisse. J'ai accompagné la responsable du projet dans le quartier en 2012, après la fin du programme. Le jardin de démonstration initialement installé sur les abords de l'église n'existe plus. A son emplacement, nous observons les travaux de rénovation et d'extension de l'église. Toutefois, plusieurs familles qui habitent les ruelles aux alentours de l'église pratiquent encore un jardinage urbain (Photos 12). Ce sont des familles qui disposent d'espaces pouvant être mis en culture selon différentes situations :

- Le long des rues.
- Car leurs habitations disposent d'une cour, d'un balcon ou d'un toit terrasse.
- Pour des familles ayant accès à un lot qui n'a pas été construit par le programme de relogement.

Cependant, cela concerne peu d'habitants et les pratiques se limitent aux espaces domestiques disponibles et à des interstices aux alentours de la chapelle. Dans l'espace public, le principal problème demeure le vol des récoltes.

Le directeur du réseau des ONG philippines (PHILSSA) commente : « *Sur les espaces disponibles, les gens plantent. Les gens préfèrent planter dans le sol. (...) Dans les programmes d'habitation plus spacieux, sur des lots de 60 à 100m², qui intègrent plus de terrain, il peut y avoir plus d'effort en faveur du jardinage. (...) Par exemple, dans le site de relogement massif de Montalban, l'agriculture urbaine n'est pas organisée. Mais il est facile de la promouvoir.* » (Entretien B. Dalderama, 2012). Il y a un potentiel d'intégration de l'agriculture urbaine de projet en amont de la planification des programmes de relogement.

¹⁹⁶ Les programmes de SIBAT NGO concernent la mise en œuvre de technologies dans le secteur de l'agriculture biologique et des énergies renouvelables, appropriées pour le développement communautaire. Les principaux projets de l'ONG sont à Bantayog et à Matatag. Le projet de SIBAT NGO à Bagong Silang est un projet situé en périphérie de la zone d'intervention principale, dans les provinces de la région métropolitaine.

3.2. La participation des habitants grâce au binôme ONG-OBC : agriculture urbaine et développement communautaire

Les projets d'agriculture urbaine hors-sol témoignent d'une amorce d'appropriation des techniques et des pratiques par les habitants. L'enquête ne permet pas de conclure en effet à une véritable appropriation de cette agriculture urbaine émergente, et cela principalement car les projets enquêtés les plus récents ont été lancés pendant l'enquête (Tableau 8). Dans le cas Mexicain, les projets d'agriculture urbaine qui relèvent d'une véritable écologie sociale s'inscrivent dans des temporalités longues qui s'appuient sur des organisations populaires existantes et des démarches participatives au sein-même des organisations (Bouliane, 2000). A Metro Manila, les projets qui ont duré dans le temps sont portés par des acteurs publics et n'ont pas garanti une participation habitante effective. J'ai pu observer cependant que la participation habitante s'amorce avec la participation de la société civile, lorsque l'agriculture urbaine de projet est animée par des pratiques de développement communautaire.

Aux Philippines, le développement communautaire est un modèle politique participatif, qui, en référence à une culture politique nord-américaine, envisage l'habitant du point de vue de son rattachement à une communauté (Donzelot, Mével, Wyvekens, 2003). Le développement communautaire est une forme de gouvernance qui repose sur l'échelle sociale la plus locale, impliquant les gouvernements locaux et la société civile, au sein de laquelle les habitants sont représentés à l'échelle du quartier par des organisations dites à base communautaire. Cette forme de communauté est donc une instance de participation de l'habitant. Les organisations de type Organisation à Base Communautaire (OBC) sont des relais, des partenaires ou des opposants à l'action publique. Le directeur de l'ONG UPA, qui est une organisation protestante, cite l'influence de l'œuvre de Saul Alinsky dans les communautés noires de Chicago des années 1930¹⁹⁷. Cette référence obligerait à approfondir la base religieuse du développement communautaire aux Philippines.

L'assise des organisations à base communautaire est politico-géographique : en milieu urbain, il s'agit d'un quartier en général concerné ou qui a été concerné par une politique de l'habitat. Les politiques de l'habitat en zone urbaine paupérisée tendent à être le premier élément de constitution des organisations communautaires. L'organisation communautaire se constitue en fonction des zonages des politiques de l'habitat et de la planification de programmes d'expulsions, de relogement ou de réhabilitation qui affectent le quartier et ses habitants. Butch Ablir, le directeur de ZOTO explique : « *Il y a différentes formes de communautés d'urbains pauvres : les communautés en zones dangereuses [Danger Areas], les habitants qui vivent sous les ponts, le long des berges de rivières, dans leur charrette, ceux qui dorment dans les rues. Une autre forme de*

¹⁹⁷ Saul Alinsky est un activiste communiste qui a initié un modèle de développement communautaire dans les quartiers de Chicago. Son dernier ouvrage publié en 1971, *Rules for Radicals: A Pragmatic Primer for Realistic Radicals*, synthétise des règles et des tactiques d'organisation à destination de leaders communautaires.

communauté concerne aussi les habitants sur des zones déclarées prioritaires pour le développement [Areas for Priority Development, APDs], par exemple le long de la Road 10 dans Tondo qui va être élargie, cela va entraîner la démolition concernant environ 90 800 familles. Il y a aussi les zones concernées par le développement d'infrastructure [Areas earmarked for government infrastructure], comme à Smokey Mountain, où le gouvernement veut construire 30 immeubles. » (Entretien B. Ablir, Directeur de ZOTO, 2012).

TABLEAU 8. Agriculture urbaine de projet en quartiers pauvres : une majorité d'acteurs de la société civile, dont deux binômes ONG-OBC

Source : Enquête (2012-2014) et revue de presse (2010-2017).

Quartier	Acteurs				Début du projet
	ONG (ou fédération d'OBC)	OBC	Public	Privé	
Bagong Silang (Caloocan)	SIBAT NGO	Organisation paroissiale			2004
Baseco (Manila)	Urban Poor Associates	Kabalikat			2012
Dagat Dagatan (Navotas)	ZOTO (fédération d'OBC)	OBC			2012
Towerville (San Jose Del Monte)		OBC			2012
Payatas (Quezon City)	Madrigal Fondation		Direction Regionale de l'Agriculture		2012
	Fairplay For All			Bahay Kubo Organics	2012

Les acteurs de la société civile interviennent face à la vulnérabilité des habitants et ils sont plus ou moins engagés dans le mouvement social urbain pour défendre le droit au logement, développer des moyens d'existence durables ou des programmes de charité auprès des populations vulnérables de Metro Manila. Aux Philippines, « le mouvement pour le droit au logement est le plus fort et le mieux organisé de toute l'Asie du Sud Est » (Shatkin, 1999, p.19).

Certaines ONG se sont saisies de l'agriculture urbaine parce qu'elle est devenue un domaine d'investigation dans le registre du développement des pays du sud. Cependant, aux Philippines, l'agriculture urbaine demeure périphérique dans le projet des ONG. L'agriculture urbaine de projet conduite par des binômes ONG-CBO relève des meilleurs exemples d'appropriation des techniques par les habitants, observés pendant l'enquête (Photos 14).

Dans les quartiers pauvres de Metro Manila, la participation habitante dans le cadre de l'agriculture urbaine de projet fonctionne sur des leviers à l'échelle communautaire avec l'intervention du binôme constitué d'une ONG et d'une CBO.

3.2.1. Les ONG : plaidoyers, coordination des OBC et ressources pour l'agriculture urbaine

Les ONG philippines ont des aires d'intervention déterminées par deux types d'enjeux. En milieu urbain, les ONG sont positionnées sur les travers de la pauvreté (Madrigal Fd., Enfance Fd.) tels que l'accès aux soins et la sécurité alimentaire, ou bien sur l'accès à une sécurité de tenure (UP, FDUP, la fédération ZOTO). En milieu rural ou rural, les ONG se positionnent sur des enjeux de développement rural pour œuvrer en amont des flux migratoires vers la métropole (SIBAT NGO, Migrant Fd.). Les deux principaux rôles des ONG philippines sont de mettre en œuvre des stratégies discursives à l'échelle politique et de coordonner le développement communautaire dans les quartiers paupérisés (Werning, Reese, 2013, p.359 ; Shatkin, 2004)¹⁹⁸. Les ONG qui ont une culture du plaidoyer, construisent et défendent la visibilité politique d'un plaidoyer pour faire du lobbying politique. Notamment, UPA (ONG) et ZOTO (organisation parapluie), positionnés en faveur du logement des pauvres en ville, défendent un droit à l'habitat sécurisé pour les habitants squatteurs et luttent contre les expulsions. Ces acteurs « réformistes » participent activement aux politiques urbaines de l'habitat qui sont alternatives aux expulsions (telles que des programmes de relogement intra-urbain, le Community Mortgage Program ou des réhabilitations de slums in situ) et ils interviennent aussi auprès des populations relogées.

Dans le cadre d'un mode de développement communautaire, les ONG ont le rôle de veiller et d'accompagner l'organisation des communautés, ce qui a été qualifié comme une forme de contrôle de l'ONG sur les organisations de quartier : « Bien que les ONG clament leur intention de rendre les OBC autonomes, elles exercent souvent plus de contrôle qu'elles ne le reconnaissent, et en fait, les leaders d'OBC eux-mêmes perçoivent les ONG comme des guides critiques à l'influence politique. La solidarité communautaire est souvent considérablement plus faible que ce que prétendent les ONG et les fédérations d'OBC, et dans certains cas, c'est la volonté acharnée des coordinateurs communautaires [personnel d'ONG ou de fédération] qui rassemblent les OBC. » (Shatkin, 2004, traduction libre, p.31-32). Par exemple, dans le cadre du Smokey Mountain Remediation and Development Program (SMRDP), l'ONG SPM a engagé en amont un large travail de coordination et de rationalisation des activités de son OBC partenaire. Cette OBC était née dans les années 1990 comme une organisation paroissiale de charité. Lorsque l'ONG SPM intervient dans le quartier de Smokey Mountain en 2004, elle juge l'OBC très mal gérée, avec des comptes déficitaires, une équipe d'employés peu qualifiés et une faible participation des membres. SPM a soutenu activement la transformation de l'OBC en coopérative (SMP-mpc) en 2005.

L'engagement d'organisations à base communautaire dans des projets d'agriculture urbaine se réalise dans le cadre de l'établissement d'un binôme ONG-OBC.

¹⁹⁸ Werning et Reese introduisent aussi dans la typologie des ONG philippines, les blocs politiques et les organisations de la recherche appliquée.

Dans un premier temps, l'intervention d'une ONG garantit le dynamisme de l'OBC et l'accès à des ressources (matérielles et savoir-faire) pour établir les pratiques agricoles. Les membres leaders de l'OBC sont associés à la mise en œuvre du projet d'agriculture urbaine dans le quartier, ce sont eux qui suscitent, dans un second temps, la participation d'autres habitants membres de l'organisation. Grâce à ses partenariats dans le monde de la recherche appliquée, l'ONG facilite l'organisation de séminaires à destination des leaders et des membres les plus actifs de l'OBC.

Par exemple, UPA a soutenu l'agriculture urbaine de projet à Baseco, en permettant la formation des membres de l'OBC et leur accès à des graines (fournis par le Department of Environment and Natural Resources, DENR, et le BPI). UPA est une interface qui permet à l'OBC d'obtenir le soutien des agences gouvernementales. Sur le même modèle, un professeur de l'Université de UP Diliman est intervenu auprès de SIBAT NGO pour introduire les techniques d'agriculture hors sol¹⁹⁹, à travers des sessions de formation organisées à partir de 2004 dans le quartier de Bagong Silang.

La responsable de projet de SIBAT NGO, qui intervient en partenariat avec une organisation paroissiale de Bagong Silang, explique que l'engagement des habitants dans un projet d'agriculture urbaine « *dépend de la manière dont est conduite l'organisation [à base communautaire]. De nombreux membres décident d'avoir des responsabilités dans l'organisation. Mais, il y a de nombreuses histoires sur des leaders qui ont été détruits. Le travail de pacification entre les membres de la communauté est un volet important de notre travail. Enseigner la base de bonnes relations communautaire, c'est l'opportunité aussi de promouvoir l'agriculture urbaine.* » (Entretien, 2012).

3.2.2. Les OBC : des acteurs pivots de l'agriculture urbaine de projet dans les quartiers

A Metro Manila, les organisations à base communautaire sont un acteur pivot de la mise en œuvre de l'agriculture urbaine de projet à l'échelle du quartier. La diffusion des techniques auprès des habitants est amorcée et relayée par le biais d'organisations à base communautaire. Il y a donc un premier effet de filtre parmi les habitants du quartier : ce sont d'abord les habitants membres d'OBC qui participent à l'agriculture urbaine de projet.

L' enrôlement des habitants dans les communautés organisationnelles se fait sur un mode politique ou religieux, et témoigne à la fois d'un mouvement social urbain actif à Metro Manila et du corporatisme omniprésent de la société philippine. Les organisations religieuses représentent les églises (catholique, protestante, évangéliste ou autre secte communautaire) et rassemblent les habitants les plus fervents du quartier. Le prosélytisme religieux est extrêmement intense et s'exprime dans toutes les sphères

¹⁹⁹ Au départ, les habitants ont été formés pour cultiver des plantes ornementales, ce n'est que par la suite que les formations ont été réorientées vers du maraîchage hors sol.

socio-politiques de la société philippine : les campagnes électorales, l'enseignement, l'urbanisme, etc.

La place et le rôle des acteurs religieux dans la vie locale varient selon les rapports de pouvoirs et les sphères d'influence qui se sont établis dans chaque quartier. Le site de relogement de Bagong Silang, où 80% de la population est catholique, est réputé pour la ferveur catholique de ces habitants. Les acteurs religieux disposent d'une grande visibilité dans le quartier (cathédrale, églises, chapelles et organisations religieuses) et d'une légitimité d'action auprès des habitants. Dans le quartier Phase 1 de Bagong Silang, la chapelle joue le rôle de place publique dans le quartier. Elle est, dans sa conception, un espace ouvert : l'espace s'organise autour d'un chapiteau ouvert ceinturé d'espaces verts et de lieux d'assise. Véritable espace de sociabilités, elle recompose un espace public central dans le quartier.

Des habitants « enrôlés » dans les organisations communautaires

L'OBC est définie autour d'un leader sur des bases politiques et/ou religieuses. Les « leaders communautaires » jouent un rôle de pivot concernant l'enrôlement des habitants dans les programmes. L'influence des leaders dits communautaires est essentielle pour diffuser les techniques agricoles auprès des habitants.

La chef de projet de l'ONG SIBAT explique : « *C'est difficile d'organiser les communautés d'habitants pauvres en milieu urbain²⁰⁰ et de faire avancer les projets. Les habitants appartiennent à des organisations religieuses. Ils suivent donc en priorité les activités de l'église. Tout dépend du prêtre, s'il n'est pas intéressé par l'agriculture urbaine et l'environnement. Les habitants ne sont pas indépendants et suivent le prêtre.* » (Entretiens SIBAT, 2012). Dans ce quartier de Bagong Silang, le prêtre de la chapelle, Father Nonong, littéralement Père Parain, est un personnage très influent et habite le quartier depuis 1986²⁰¹(entretien Prêtre de Bagong Silang, 2012). Le prêtre a activement promu l'agriculture urbaine à Bagong Silang. Il a véritablement « prêché » auprès des habitants pour qu'ils rejoignent les sessions de formations.

L'agriculture urbaine de projet à Bagong Silang soulève plusieurs questions restées en suspens concernant les modalités de l'enrôlement des habitants dans l'OBC : la question du rapport entre le centre du quartier plus cossu et irrigué par les acteurs paroissiaux et les périphéries plus précarisées, et la question aussi de l'intégration des habitants les plus modestes à l'action paroissiale.

Pakisama : la diffusion des pratiques agricoles dans les voisinages

A l'échelle du quartier, la principale limite de l'agriculture urbaine de projet est celle du rayonnement des leaders locaux qui ne s'étend qu'auprès des habitants impliqués dans

²⁰⁰ L'ONG intervient aussi auprès d'organisation communautaire en milieu rural.

²⁰¹ La paroisse a été créée en 1978 avec la construction du quartier.

l'action collective de quartier. Cependant, à Bagong Silang, les techniques ont été diffusées selon un principe de « réseau en cascade ». Tout d'abord, le prêtre a été la « porte d'entrée du quartier » pour accéder aux habitants et les enrôler dans le programme. Le prêtre a sélectionné une trentaine d'habitants, les plus intéressés parmi les « membres de l'Eglise », pour qu'ils s'engagent à suivre un cycle de formations aux techniques agronomiques. Ces habitants sont alors devenus des leaders du programme d'Agriculture Urbaine dans le quartier. Il s'agit principalement de femmes, proches de l'influence des sœurs de la paroisse organisées autour de la figure d'Ate Pen (littéralement Grande Sœur Pen), qui président l'organisation de femmes de la paroisse, soutenue par le prêtre. Leur rôle a été d'enseigner à leur tour auprès d'autres habitants du quartier²⁰². La responsable de projet de SIBAT NGO explique : « *L'agriculture urbaine est devenue contagieuse, les habitants ont été très créatifs* ». (Entretien, 2012).

La transmission des techniques en cascade est permise par le *pakisama* qui anime les relations de voisinages aux Philippines. Le mot *pakisama* signifie littéralement « accompagner amicalement »²⁰³. A l'usage, *pakisama* revêt une connotation d'appartenance et de compagnonnage qui sont des valeurs importantes des relations sociales aux Philippines (Leoncini, 2005, p. 161 à 163).

L'importance d'un soutien des pratiques habitantes dans le temps

Les habitants n'ont pas seulement besoin d'une batterie d'outils et d'intrants pour produire de manière autonome, mais aussi d'un soutien organisationnel dans le temps. Le chef de projet de BIOTECH (RTU) explique : « *Le problème c'est que les familles perdent rapidement leur intérêt pour l'agriculture urbaine. Il est difficile d'aboutir à des pratiques durables dans le temps, ce n'est pas continu. C'est difficile aussi pour les familles d'y consacrer un petit budget* ». J'ai observé les mêmes tendances que dans le cas mexicain : les « personnes qui ont aménagé un jardinet l'ont abandonné faute de connaissances suffisantes pour faire face aux imprévus ; laissés à eux-mêmes, les jardiniers et jardinières en herbe n'y arrivent pas. Avec seulement trois personnes qui fournissent des conseils de façon individualisée, la tâche est colossale, voire irréalisable. Et ce, d'autant plus que la priorité est d'établir de nouveaux jardins pour respecter les échéanciers présentés au bailleur de fonds. » (Bouliane M., 2000, p.106).

²⁰² Notre requête pour récupérer les données chiffrées sur le nombre de familles engagées dans le programme n'a pas abouti. Les données auraient dû être collectées par la paroisse, puis être ensuite transmises à SIBAT NGO.

²⁰³ *Pakisama* est formé de *sama* qui signifie « accompagner » et du préfixe *paki*, qui désigne « amicalement ».

CONCLUSION DU CHAPITRE 4

A Metro Manila, l'agriculture urbaine de projet est un néo-maraîchage sous assise scientifique qui génère des pratiques de jardinage urbain déployées dans la métropole à travers un système de jardins-pilotes, à partir desquels il s'agit de transférer les techniques auprès des habitants. Si effectivement la politique nationale de l'Urban Agriculture Program « représente l'amorce d'une mise en réseau entre les universitaires, le gouvernement et les communautés où le projet est mis en œuvre » (Muni, 2002, traduction libre, p.4), la multiplication des jardins de démonstration et des outils de vulgarisation conduit à l'essaimage d'une agriculture urbaine souvent expérimentale sur des sites pilotes, sans toutefois faciliter une participation de l'habitant à l'échelle quartier.

L'agriculture urbaine émergente hors sol est mise en œuvre par des méthodes de projet où la participation habitante est limitée par l'enjeu de la transmission organisationnelle de techniques vers l'habitant. L'engagement des acteurs de quartier (de la société civile et du barangay) dans un programme d'agriculture urbaine est subordonné au suivi préalable de séminaires de formation, qui enclenche un processus d'« allégeance » au projet. Deux principales configurations organisationnelles sont observables en fonction des réseaux d'acteurs constitués par des démarches de projet et du rôle de chaque acteur au sein du projet, tel que la coordination d'acteurs, la vulgarisation de techniques culturelles, l'approvisionnement en intrants et l'enrôlement des habitants.

Une configuration « écologiste », d'une part, rassemble plus souvent les experts des services déconcentrés du Ministère de l'Agriculture et les élus du barangay, autour d'un projet alternatif de gestion des déchets à l'échelle du quartier. Ces réseaux d'acteurs sont absorbés par les techniques de l'innovation hors sol, parfois très contraignantes pour l'habitant. L'agriculture urbaine devient l'étendard scientifique d'une technique qui est promue par le programme et dupliquée sur des sites pilotes à travers de la ville ou bien la vitrine de l'action publique avec la récompense des bonnes pratiques de quartier.

Une configuration « développementaliste », d'autre part, voit intervenir la société civile et, en particulier, les acteurs philippins de l'aide humanitaire et du développement. Les projets les mieux ancrés auprès des habitants combinent l'activisme d'échelle métropolitaine d'une ONG philippine et l'action pragmatique et locale d'une organisation base communautaire.

Même si l'agriculture urbaine de projet emprunte à des modes de développement communautaire, à l'échelle habitante, la dimension technique de l'agriculture urbaine hors-sol représente un frein pour les non-initiés. La principale limite est l'espace : la densité du bâti et de population est plutôt défavorable aux cultures hors-sols à Metro Manila, dans la mesure où elle requiert la maîtrise de techniques agronomiques innovantes pour réussir les récoltes.

Par ailleurs, la participation des habitants à l'agriculture urbaine de projet reste un processus limité et socialement différencié. La participation habitante nécessite

l'enrôlement politique ou religieux des habitants dans les réseaux d'acteurs locaux porteurs de l'agriculture urbaine de projet. Ces réseaux d'acteurs forment, à la manière de ce que Jérôme Tadié a observé dans les quartiers de Jakarta, un « répertoire d'intermédiaires », qui dans le cas des projets d'agriculture urbaine constitue des sas à franchir entre les porteurs de projet et les habitants (Bénit-Gbaffou, Tadié, 2016). La mobilisation des habitants par le barangay ou l'enrôlement des habitants dans des organisations à base communautaire sont des phénomènes associés qui esquissent les figures d'habitant captées par les politiques de développement social urbain à Metro Manila :

- L'habitant membre d'une OBC ;
- L'électeur, un habitant qui entretient des relations clientélistes avec une équipe politique de quartier ;
- Le pauvre, bénéficiaire de programme de charité et qui entretient des relations de type guichet avec les institutions et les organisations de la société civile.

Le changement social envisagé par les politiques de développement de l'Agriculture Urbaine à Metro Manila est très partiel. La limite de cette enquête est de ne pas avoir pu évaluer le rôle du temps qui semble être un facteur déterminant d'une participation habitante active dans les projets d'agriculture urbaine. Pour l'instant, au mieux, le transfert de techniques s'opère vers les habitants qui habitent dans la proximité immédiate du jardin.

Je suggère aussi que la participation des habitants est limitée par le mode de faire même des projets. Le système d'allégeance des acteurs de quartier constitue une barrière et dépossède les habitants d'outils participatifs. Le cas mexicain illustre ce problème : « même si l'ONG derrière ce projet est locale, ce programme représente néanmoins une intervention de développement « du haut vers le bas ». Les « bénéficiaires » ne participent ni à la planification, ni à la formation des autres, ni au suivi. Tout cela demeure sous l'entière responsabilité des administratrices et du personnel employé par l'ONG. Les groupes, constitués de façon ad hoc pour faciliter le travail de formation, n'ont pas d'existence en dehors des ateliers. » (Bouliane, 2000, p.106)

La nouvelle modalité de mobilisation des habitants les plus pauvres pour l'agriculture urbaine de projet n'introduit pas d'innovation participative. Depuis 2015, des séminaires sur l'agriculture urbaine hors-sol sont intégrés aux formations obligatoires que doivent suivre les familles bénéficiaires du 4Ps²⁰⁴, sur des sites expérimentaux dans un quartier de relogement de Bacoor (au sud et en dehors de Metro Manila) et dans le quartier de Baseco à Manila

²⁰⁴ Le Pantawid Pamilyang Pilipino Program (Programme de transition pour la famille philippine) représente une aide pour la scolarisation des enfants et l'accès au soin. Le paiement de l'aide sociale aux familles bénéficiaires est conditionné, notamment, à la participation des parents à des ateliers mensuels.

Conclusion de la 2^{ème} partie

Cette partie a permis de faire émerger des correspondances entre formes d'agriculture intra-urbaine et formes urbaines de la ville fragmentée.

L'agriculture urbaine de projet hors-sol qui repose sur la flexibilité et l'optimisation spatiale de la pratique agricole, permet d'inscrire de nouvelles pratiques dans une très grande variété d'espaces urbains. Cependant, les compétences agricoles des habitants doivent être articulées aux innovations agronomiques.

L'agriculture urbaine de projet se positionne dans Metro Manila en fonction des acteurs et de leurs référentiels d'action : en quartier résidentiel densément peuplé composé de classes moyennes et en quartiers précarisés formels ou informels dont la gestion fait ou a fait intervenir des politiques métropolitaines de l'habitat (slums et sites de relogement). Les modalités d'inscription de l'agriculture urbaine de projet demeurent cependant encore peu clarifiées par les acteurs de projet eux-mêmes, dont les objectifs dépassent encore rarement la phase d'expérimentation de l'innovation agronomique. Diffusée par la société civile, l'agriculture urbaine de projet s'articule depuis très récemment à des démarches de développement communautaire, démarche participative qui organise les initiatives habitantes en milieu urbain et aux Philippines de manière générale.

L'agriculture urbaine résiduelle de plein-champ s'inscrit sur des espaces « post-périurbains ». Son inscription urbaine se caractérise par un maintien isolé mis en interstice et fragmenté par l'urbanisation. Cette modalité d'inscription dans un espace en cours d'urbanisation et de densification, traduit la disparition massive de l'agriculture périurbaine à Metro Manila, au cours des vingt dernières années et sa transformation en une multitude de friches qui se déclinent en fonction de stades d'urbanisation plus ou moins aboutis, de la « jachère agricole » à la « jachère urbaine », laquelle caractérise les différentes phases du projet de construction (division en lots, remblai, viabilisation, etc.). Or, ces différents types de « jachères » constituent des opportunités temporaires de résurgence agricole.

L'agriculture urbaine résurgente se caractérise par des pratiques de détournement de jachères urbaines aux échelles interstitielles et à la morphologie différenciées en fonction de leur usage passé, de leur usage en cours de formulation ou de structuration : friches de décharge, servitudes le long d'infrastructures ou lots vacants en lotissement résidentiel. C'est dire que l'agriculture urbaine résurgente repose sur l'invention de l'usage agricole d'espaces urbains disponibles par les acteurs, et en particulier à Metro Manila, ces acteurs sont des familles caractérisées par des situations de pauvreté.

L'agriculture urbaine de plein champ à Metro Manila est une agriculture urbaine familiale, qui engage, dans son fonctionnement, les membres de la famille dans le travail agricole. Une partie de sa production est consommée au sein de la famille et le capital est familial²⁰⁵. Or, les politiques de l'agriculture urbaine de projet ne ciblent pas ces familles d'agriculteurs urbains, mais plutôt la pratique habitante du jardinage, parfois conjugué à la pratique du recyclage des déchets urbains. D'après les entretiens habitants que j'ai recueilli entre 2012 et 2014, les agriculteurs urbains de Smokey Mountain n'ont obtenu aucun soutien de la part des programmes d'Agriculture Urbaine, bien qu'ils aient tous formulé des besoins en graines pour soutenir leur production, expérimenter de nouvelles espèces maraîchères ou encore diversifier leurs cultures d'auto-consommation.

Cette partie a permis de révéler une appropriation habitante des compétences agricoles largement différenciée selon le caractère spontané ou promu de l'agriculture urbaine. Seule la compréhension conjugée de l'agriculture urbaine de projet et de l'agriculture urbaine spontanée peut permettre de dégager des pistes de réflexion pour les politiques publiques en articulant nécessairement les enjeux de la compétence agricole, de la participation habitante et de la légitimation d'espaces interstitiels pour la pratique de l'agriculture urbaine.

Au regard de ces résultats et de ces perspectives, l'enjeu de la thèse se positionne désormais sur la compréhension de l'organisation sociale des agricultures urbaines de plein champ à Metro Manila, dans l'objectif de comprendre les pratiques d'habiter des habitants et des familles engagées.

²⁰⁵ Ce sont des critères de fonctionnement, au-delà du simple critère de taille des exploitations (inférieures à 5 hectares), d'après la définition proposée par le Cirad (<http://www.cirad.fr/nos-recherches/themes-de-recherche/agriculture-familiale/definition>).

3^{ème} partie

Devenir agriculteur urbain et « mieux vivre » à Metro Manila

Partant du constat d'un rapport de la FAO, caractérisant l'agriculture urbaine comme une complexité de moyens d'existence qui « s'inscrivent dans des systèmes d'occupation opaques » (FAO, 2012, p.21), l'objectif de cette partie propose de conduire une analyse croisée des moyens d'existence et des modes d'occupation des familles. Cependant l'approche revendique l'importance de saisir la dimension temporelle de l'agriculture urbaine, étant donné les dynamiques urbaines qui participent à ses mutations et que la problématique considérant l'engagement des agriculteurs revient d'abord à comprendre le processus d'installation en agriculture urbaine. Je rappelle que la démarche s'inscrivant en Géographie sociale, les mécanismes et les processus sont saisis à travers les pratiques des acteurs et leurs représentations de l'espace, revenant ainsi à considérer les parcours de vie des habitants à travers la reconstitution croisée de leur parcours résidentiels et de leur parcours d'existence.

La terre est ici considérée comme la ressource primordiale de l'agriculture de plein-champ. En effet, l'accès à la terre est le premier facteur d'engagement des habitants dans l'agriculture urbaine (Ellis, Sumberg, 1998, p. 217)²⁰⁶. Dans le contexte de rareté du foncier agricole à Metro Manila, seules les terres arables interstitielles permettent des cultures de plein champ. Le chapitre 5 a pour objet de positionner le parcours d'installation des familles en agriculture urbaine au sein de leur parcours résidentiel²⁰⁷, à partir d'une grille de compréhension des modes d'occupation plutôt non formels des familles.

²⁰⁶ Le maintien des agriculteurs urbains en ville est ensuite déterminé par l'accès à d'autres ressources, qui engagent notamment des négociations, des interactions entre différents acteurs au sein de l'espace urbain, des « arrangements » (Robineau, 2015).

²⁰⁷ L'interprétation des entretiens est accompagnée par une méthode de traitement quantitatif des données, à partir de l'organisation d'une base de données sur les parcours résidentiels des familles (Annexe 10).

Afin de saisir comment vivre de l'agriculture urbaine à Metro Manila, le chapitre 6 identifie les tactiques commerciales de l'agriculture urbaine à Metro Manila, pour l'accès aux intrants et aux filières permettant de cultiver et de vendre ; et appréhende l'agriculture urbaine comme moyen d'existence combinée avec d'autres activités rémunérées au sein d'un système d'activités familial. Saisies par une approche diachronique, les multiples tactiques d'existence des familles traduisent leur tentative de maintenir leur place en ville et d'améliorer leur qualité de vie. Il s'agit donc aussi de questionner comment se tisse le lien au politique des familles d'agriculteurs urbains une fois installée.

CULTIVER EN VILLE : TACTIQUES D'INSTALLATION EN TERRES AGRICOLES METROPOLITAINES

Allan dont la situation est représentative des nombreuses familles qui cultivent à Smokey Mountain et à Taguig, explique ses conditions d'installation : « *J'ai juste fourni des efforts pour débiter et me lancer ici. Je n'ai pas eu besoin d'investir de l'argent.* » (Entretien 2013). L'hypothèse de ce chapitre est que, dans un contexte qui mobilise peu de capital financier, l'installation des familles en agriculture urbaine à Metro Manila repose sur l'articulation de trois ressources principales : la terre, des réseaux et des compétences. L'articulation de ce système de ressources définit les tactiques d'installation des familles d'agriculteurs urbains à Metro Manila. En effet, les terres arables étant une ressource particulièrement rare à Metro Manila, l'accès à la terre nécessite la mobilisation de réseaux sociaux pour s'installer et de compétences agricoles pour mettre en valeur. Deux questions sont posées à travers ce chapitre. Dans un contexte de rareté et d'informalité de la ressource foncière, comment les familles parviennent-elles à contourner la contrainte foncière afin d'établir des pratiques agricoles en milieu urbain très densément peuplé ? L'origine provinciale des familles joue-t-elle un rôle dans l'installation en agriculture urbaine à Metro Manila, concernant notamment la maîtrise de compétences agricoles, et au regard du lien entre l'ancienneté en ville et l'accès au foncier ?

La première section de ce chapitre restitue une démarche qui a permis de construire des profils d'installation des familles d'agriculteurs urbains, à partir de leurs modes d'occupation des terres, de l'ancienneté de l'exploitation et de l'histoire agro-urbaine du site. Les sections 2 et 3 mettent en œuvre cette méthode dans l'objectif d'analyser la diversité des tactiques d'installation des familles en fonction des formes de l'agriculture urbaine à Metro Manila. J'interprète, dans un premier temps, les tactiques d'installation déployées par les familles de Smokey Mountain qui constitue un site d'agriculture urbaine résurgente. Dans un second temps, sur les divers sites de Taguig, je distingue les tactiques d'installation de familles installées sur trois sites d'agriculture urbaine résiduelle et les tactiques déployées sur plusieurs micro-sites d'agriculture urbaine résurgente, en utilisant par inférence les premières conclusions dégagées sur le site de Smokey Mountain.

Dans la section 4, je propose une différenciation entre trois types de tactiques d'installation : celles dites verticales qui concernent la passation de l'activité agricole entre générations, celles propres aux « familles de pionniers » et celles mobilisées par les « familles de suiveurs ». Ensuite, j'interroge le rôle des migrations dans l'engagement des familles dans l'agriculture urbaine, à travers le double questionnement de leur ancienneté en ville et du rôle de l'origine provinciale dans l'acquisition des compétences agricoles par la famille.

Les données utilisées sont tirées d'une enquête qualitative conduite auprès de 46 familles²⁰⁸ d'agriculteurs urbains, réparties entre Manila et Taguig (22 familles à Smokey Mountain et 24 familles à Taguig²⁰⁹). La méthode repose sur l'analyse des récits de vie familiales et individuels des agriculteurs urbains. L'analyse des récits de vie est étayée par les entretiens que j'ai conduits auprès de *barangays Captains* et de *kagawads* à Manila et à Taguig. En outre, concernant le corpus d'entretien de familles à Taguig, les récits de vie ont été complétés par des entretiens auprès d'habitants qui cultivent ou pêchent dans les voisinages enquêtés et par l'entretien par récit de vie du président d'une organisation communautaire religieuse.

²⁰⁸ Pour rappel, comme cela a été évoqué dans le chapitre 2 de la thèse, les contours retenus pour la famille se réfère ici aux membres de la famille qui partagent la même habitation. Il y a plusieurs configurations familiales en fonction du nombre de membres pivots : la famille nucléaire (les deux membres pivots du couple), la famille étendue (plusieurs couples de différentes générations) et la configuration monoparentale ou célibataire (un membre pivot).

²⁰⁹ Les familles enquêtées à Taguig sont distinguées selon les deux types d'agriculture urbaine de plein champ : 16 familles sont réparties sur trois sites d'agriculture urbaine résiduelle et 8 familles sont réparties sur plusieurs micro-sites d'agriculture urbaine résurgente.

1. Modes d'occupation et d'installation sur des terres agricoles dans Metro Manila

L'accès au foncier se réalise largement en dehors de pratiques formelles et relève de modes d'occupation des terres agricoles urbaines à la fois divers et complexes étant donné le jeu des acteurs engagés. Les tactiques d'installation des familles reposent sur la négociation de modes d'occupation des terres avec les acteurs qui participent au contrôle du foncier. Cette section propose une méthode d'interprétation des données de l'enquête concernant les modes d'occupation et d'installation des familles d'agriculteurs urbains à Metro Manila. L'enjeu de cette section est de construire une méthode d'analyse qui permette de comprendre comment et dans quelles conditions les familles réussissent à s'installer sur des terres agricoles en milieu urbain.

A Metro Manila, aucune famille n'exploite en faire-valoir direct, ni ne cultive grâce à un mode de tenure formellement légal. Cette situation des agriculteurs urbains vis-à-vis de la tenure est caractéristique : « dans la plupart des pays étudiés [Afrique], la vaste majorité des maraîchers travaille sur des terres qui ne leur appartiennent pas, en vertu de divers arrangements temporaires, voire sans aucun titre. » (FAO, 2012, p.21). L'hypothèse cependant est que les modes d'occupation des familles d'agriculteurs urbains évoluent dans le temps en fonction de profil d'installation.

Dans un premier temps, je dégage les différents modes d'occupation des terres en fonction du statut du foncier et des accords que les familles ont négociés pour obtenir le droit de cultiver une terre agricole en milieu urbain auprès d'acteurs publics ou privés, qui participent au contrôle du foncier. Dans un second temps, je propose une méthode de construction de profils d'installation des familles d'agriculteurs urbains en fonction des sites et des formes de l'agriculture urbaine à Metro Manila.

1.1. Foncier public, foncier privé et ambiguïtés cadastrales

Un état des lieux du foncier de Taguig et de Smokey Mountain permet d'identifier les acteurs qui participent au contrôle des terres agricoles.

A Smokey Mountain, le foncier est public, sous la juridiction de la National Housing Authority (NHA). L'emprise actuelle est dédiée à un programme de rénovation urbaine qui est bloqué par un contentieux administratif et financier entre le bailleur public de l'habitat (HGC) et le maître d'œuvre du programme (R-II Builder) (chapitre 2). *De jure*, tous les agriculteurs urbains et les habitants de l'ancienne décharge de Smokey Mountain sont en situation de squat.

A Taguig, deux facteurs contribuent à créer un contexte d'ambiguïtés cadastrales et foncières :

- La majorité des terres agricoles de Taguig est classée en « zone tampon », d'après le Programme de Gestion des Côtes du lac Laguna (Laguna Lake Development Authority, Shoreland Management Program, Resolution 23). Les terres en dessous de 12,5 mètres sont situées dans le lit du lac et sont alternativement submergées (ou exposées) par l'élévation et l'abaissement annuel du niveau d'eau du lac. Le classement en « zone tampon » limite l'utilisation des terres à l'agriculture, à la pêche et à un usage récréatif, sans construction permanente (Laguna Lake Development Authority, 1996, p.3).
- L'absence de titre de propriété et de compatibilité entre les documents d'urbanisme favorise le non-respect des règles d'urbanisme.

Les zones côtières sont propriété de l'Etat et sous la juridiction de l'agence de gestion du lac : la Laguna Lake Development Authority²¹⁰. Les propriétaires privés ne sont reconnus que s'ils justifient de titre de propriété sur leurs parcelles (LLDA, p. 4, 1996) ; or, ce n'est pas le cas du foncier agricole de Taguig.

Pourtant, d'après le cadastre du service fiscal de la mairie, toute la zone d'étude (Carte 8, p.137)²¹¹ est découpée en parcelles longues et étroites. Le foncier appartient en grande majorité à de petits propriétaires sans titre de propriété, qui vivent à Taguig ou à Pasig. Les quelques parcelles publiques ont été surélevées et loties en logement très social (Urban Poor Village, MPC Urban Poor Housing, Caritas Housing, Kasarinhan Homes).

²¹⁰ Il s'agit d'une agence ministérielle sous la responsabilité du Ministère de l'Environnement et des Ressources Naturelles (Department of Environment and Natural Resources, DENR).

²¹¹ La zone est délimitée par Levi Mariano Avenue au nord, la Pasig River à l'est, la Taguig River à l'ouest et s'étend jusque dans les eaux du lac.

La reconnaissance des propriétés sans titre s'opère par déclaration fiscale : les propriétaires paient une taxe foncière à la mairie de Taguig²¹². Cette forme de propriété par déclaration fiscale est précaire et témoigne d'un système de propriété coutumière qui caractérise encore de petites terres agricoles rurales aux Philippines, où la mise en conformité n'a jamais été finalisée²¹³.

Par ailleurs, certains propriétaires engagés dans la politique locale ont su tirer parti des ambiguïtés cadastrales aux marges de la ville, sur les terres côtières. Un ancien Barangay Captain de Santa Ana est propriétaire sans titre de vastes terres côtières (les lots sont supérieurs à 1000m²), qu'il loue par contrat de métayage à plusieurs familles d'agriculteurs urbains de Santa Ana.

Les parcelles qui ne sont plus déclarées au service fiscal sont situées sur les zones du lac les plus longtemps submergées après la saison des pluies²¹⁴ et sur les servitudes publiques (le long du canal, de la digue et des routes). L'aménagement de nouvelles infrastructures (routes, digue et canal de dérivation) a affecté le découpage parcellaire et créé des zones de servitude d'une largeur de trois mètres, sans que le cadastre n'ait été mis à jour. Or, ce sont sur ces servitudes publiques que se développent, à Taguig, des pratiques d'agriculture urbaine résurgente.

²¹² La taxe foncière est moins élevée en zone agricole. Les propriétaires de foncier bâti doivent demander la conversion a posteriori de leurs terrains en zone construite (Enquête auprès de la mairie de Taguig, 2014).

²¹³ L'absence de titre de propriété représente un manque de garantie pour les propriétaires. En aparté, cette forme incomplète de propriété alimente le *land grabbing* de terres rurales en cours de valorisation et convoitées. Le *land grabbing* est un phénomène de récupération des terres par celui qui achève la procédure de titrisation. Certaines personnes bénéficiant de relations ou appartenant à l'administration, peuvent accéder aux données foncières du Land Title Office, afin de repérer le foncier non titrisé. Le « land grabbing » consiste à s'approprier les terrains en payant la procédure de mise en conformité des documents jusqu'à obtenir un titre de propriété. L'acquéreur peut ensuite réclamer le départ des occupants, désormais considérés comme squatteurs. Certains occupants sont de petits propriétaires coutumiers, au sens traditionnel du terme, c'est-à-dire propriétaire par lignage ou par usufruit non formel, d'une terre qui n'avait pas été administrativement attribuée.

²¹⁴ Ce sont des terres sans aucun autre propriétaire connu en dehors de l'Etat.

1.2. Les accords d'usage négociés par les familles d'agriculteurs urbains

Etant donné les statuts fonciers des terres agricoles (foncier public ou ambiguïté cadastrale) à Metro Manila, les accords négociés par les familles pour occuper les terres sont « des arrangements fonciers [plutôt] informels » (FAO, 2012, p.44)²¹⁵. Les ambiguïtés foncières étant prégnantes, les tactiques d'occupation du sol sont d'autant plus complexes et multiples. Toutefois, divers arrangements fonciers entre acteurs distinguent les modes d'occupation des familles en fonction du statut du foncier (Tableau 9).

L'agriculteur urbain exploitant négocie l'usage de la terre avec deux types de propriétaire ou d'organisme :

- le propriétaire du lot déclaré au service fiscal, qui est un propriétaire sans titre de propriété sur le foncier privé à Taguig
- le « propriétaire coutumier ou parallèle » et/ou l'agence de juridiction du foncier public et/ou l'autorité locale de la mairie de quartier si le foncier est public.

De fait, il existe différentes déclinaisons de la propriété en fonction du statut du foncier. Sur le foncier public de Smokey Mountain, les familles qui s'identifient à des propriétaires, sont en fait des « propriétaires coutumiers » s'appropriant la terre par le défrichage ou des « propriétaires parallèles », lorsque le lopin de terre a été acheté sur un marché foncier parallèle (le foncier de Smokey Mountain étant public)²¹⁶. A Taguig, les propriétaires du foncier sont sans titre de propriété et la légalité de leur statut est ambiguë.

Sur le foncier privé de Taguig, les agriculteurs urbains exploitent en faire-valoir indirect, de manière plus formelle, malgré les ambiguïtés foncières évoquées précédemment. Ces familles accèdent à la terre par des contrats de métayage (usage contre une part de récolte), de ferme (usage contre un loyer fixe) ou de gardiennage (usage à titre gratuit en échange d'une veille) avec des propriétaires sans titre de propriété. La fragmentation du foncier agricole à Taguig et les ambiguïtés cadastrales favorisent le développement de

²¹⁵ A Yaoundé (Cameroun), « bien que le maraîchage de bas-fond soit la principale source d'approvisionnement de la ville en légumes, il est aussi illégal puisque toutes les terres riveraines sont domaniales. (...) des enquêtes ont mis en évidence toutes sortes d'arrangements fonciers informels : les deux tiers des cultivateurs payaient un loyer à des propriétaires terriens coutumiers, certains avaient « emprunté » des terres, et moins de 10 pour cent se considéraient comme des occupants illégaux. » (FAO, 2012, p.44).

²¹⁶ L'emploi des expressions « propriétaires parallèles ou coutumiers » se justifie dans la mesure où l'appropriation et le sentiment de la propriété ont été recueillis auprès des habitants du slum de Smokey Mountain au début des années 1990 : 85% des habitants affirmaient qu'ils étaient propriétaires de leur maison : « Pour les habitants, la propriété signifie avoir construit une structure sur un endroit choisi et ne pas payer de loyer ou d'autres contributions pour son utilisation » (Brillantes, 1991, traduction libre, p.269). De même, un autre auteur postule à propos de l'ampleur du squat à Metro Manila : « Les philippins considèrent qu'une terre ou qu'un lot appartient à son occupant, tant qu'une personne de plus grande légitimité ne les déplace » (Porio, Crisol, traduction libre, 2003, p.207).

statut d'occupation de type squat chez les nouvelles familles qui s'installent pour cultiver. Les familles installées récemment accèdent à la terre selon des modes d'occupation qui se dévalorisent avec le temps : le droit d'usage devient de plus en plus éphémère et précaire. Le glissement des modes d'occupation - du métayage vers des modes d'occupation à titre gratuit - traduit la dévalorisation du foncier agricole de Taguig, de plus en plus fragmenté par l'urbanisation. A Taguig, les modes d'occupation en squat offrent de très hypothétiques garanties en cas d'expulsion (chapitre 6).

TABLEAU 9. Modes d'occupation des familles d'agriculteurs urbains en fonction du statut du foncier et des arrangements entre acteurs

Modes d'occupation du foncier agricole					
Smokey Mountain: foncier Public		Taguig: Servitudes et domaine publique en "zone tampon" (Etat)			
Modes de squat	Accord avec:	Modes de squat	Accord	Sur foncier déclaré à la mairie de Taguig	Accord
"Propriétaires parallèles " Achat du droit d'usage sur un marché foncier parallèle	Propriétaire coutumier				
Propriétaires coutumiers ou "Squatteurs légitimés" Usage à titre gratuit négocié	Autorités qui participent au contrôle du foncier: NH-A, Barangay, HGC	"Squatteurs" + ou - légitimé Usage à titre gratuit + ou - négocié	Autorités qui participent au contrôle du foncier: LLDA, MMDA, barangay		
"Gardiens agricoles" sur squat Usage agricole à titre gratuit en échange d'une veille des terres	Propriétaires coutumiers ou Propriétaires parallèles			"Gardiens agricoles" usage agricole à titre gratuit en échange de l'entretien des terres et/ou d'une veille contre le squat	Propriétaires sans titre qui s'acquie de la taxe foncière (Mairie de Taguig)
"Metayers" sur squat Usage agricole contre une part des ventes de la récolte				"Metayers" usage de la terre contre une part des ventes de la récolte	
				"Fermiers" usage de la terre contre un loyer annuel fixe	

Usage à titre gratuit

Source : J. Tichit (Enquête 2012-2014).

La gratuité concerne près de la moitié des modes d'occupation des familles (23 familles sur 48), et caractérise deux modes d'occupation en fonction des conditions d'usage : le squat légitimé (une occupation des terres à titre gratuit) et le gardiennage agricole (une occupation des terres à titre gratuit en échange d'une veille contre le squat et de la mise en valeur agricole de la parcelle).

Le squat concerne la majorité des familles d'agriculteurs urbains enquêtées (36 familles sur 48) : 14 familles à Taguig et l'ensemble des familles installées à Smokey Mountain. Les

espaces vacants publics ou privés dans Metro Manila sont fortement exposés aux occupations illégales, à moins que la zone ne soit clôturée, signalée et gardée de manière rapprochée par son propriétaire (Porio cite Richard Stone ,1973). Cependant, le squat se réalise très rarement sans accords préalables avec les autorités qui contrôlent le foncier : la NHA, la HGC et le barangay 128 à Smokey Mountain ; la LLDA, la MMDA et le barangay concerné par la zone à Taguig. Certaines familles multiplient les accords avec différentes autorités qui contrôlent le foncier afin de mieux légitimer leur mode d'occupation en squat.

De facto, le squat se décline en fonction des modes d'appropriation, des conditions de l'usage du sol et des relations entretenues entre l'habitant, les autorités qui contrôlent le foncier et parfois un « propriétaire parallèle » ou « coutumier ». La relation aux autorités qui contrôlent le foncier est plus ou moins distendue et le rôle qu'elles jouent dans les installations et l'organisation de l'occupation du sol est parfois subalterne. On distingue divers modes de squat chez les familles : les « propriétaires parallèles », les « squatteurs légitimés », « les gardiens agricoles » sur squat et les « métayers » sur squat.

La figure du « squatteur » est très péjorative²¹⁷ aux Philippines. Si aucun habitant ne se définit comme « squatteur », tous les habitants admettent très facilement que la terre ne leur appartient pas et tous expliquent leurs modes de faire-valoir parallèles aux acteurs qui contrôlent le foncier. Ceux qui ont négocié une légitimation sédimentée²¹⁸ de leur mode de squat connaissent bien ces acteurs, les autres familles évoquent simplement la position du barangay sur le contrôle des installations et des constructions à Smokey Mountain ou l'ambiguïté de la propriété foncière entre acteurs publics à Taguig et la dérive de propriété sans titre. Seule une famille utilise le terme de squat afin de caractériser l'environnement urbain et l'habitat : *« C'est plus confortable ici. On préfère vivre dans une zone de squat, même sans toilettes, c'est plus facile »*.

Les tactiques multiples d'occupation en squat représentent un dépassement de la propriété, à travers la réinvention d'une nouvelle organisation de l'occupation de l'espace fondée sur des modes d'appropriation régulée au sein du groupe hétérogène de « squatteurs » et des relations optimisées (a minima) avec les autorités qui contrôlent le foncier. Finalement, la diversité et la complexité des modes d'occupation des familles d'agriculteurs urbains conduisent à conclure que leurs multiples tactiques de squat témoignent d'une véritable compétence au détournement du foncier urbain, compétence déterminante pour l'occupation d'un foncier agricole en milieu urbain, qui plus est interstitiel (les parcours résidentiels des familles analysés en dernière section de ce chapitre abondent dans ce sens).

²¹⁷ La loi UDH de 1992 dépénalise désormais le squat. Cependant, le « squatteur » désigne les stratégies opportunistes, qui permettent de faire une plus-value en revendant les unités de relogement attribuées en cas d'expulsion. Ce statut de « squatteur professionnel » est puni par la loi.

²¹⁸ L'expression fait référence aux familles qui multiplient les accords avec différentes autorités qui contrôlent le foncier afin de mieux légitimer leur mode d'occupation en squat.

1.3. Des profils d'installation en fonction de l'ancienneté de l'exploitation et de l'histoire agro-urbaine du site

Le rapport de la FAO sur l'horticulture urbaine en Afrique constate que les maraîchers urbains investissent « des systèmes de propriété opaques, les droits fonciers officiels et coutumiers se superposant en partie, et dans un contexte d'évolution rapide des usages et de la valeur des terres » (FAO, 2012, p.21).

La pression urbaine conduit à une diversification des modes d'occupation dans le temps. Les premiers arrangements informels - le squat légitimé pour vingt-sept familles à Smokey Mountain²¹⁹ et les contrats de métayage avec des propriétaires sans titre à Taguig - se diversifient avec le temps sur la période récente : à partir de 2004 à Smokey Mountain et dès 1986 à Taguig (sections suivantes).

Construire des profils d'installation des familles en fonction du temps permet de proposer une lecture des modes d'occupation du sol complexes que déploient les familles d'agriculteurs urbains. Les profils d'installation des familles d'agriculteurs urbains varient selon l'ancienneté de l'exploitation, l'histoire agro-urbaine du site et les parcours de vie des familles. Introduire la dimension temporelle permet de considérer également en quoi l'urbanisation affecte les tactiques d'installation des familles d'agriculteurs urbains.

L'ancienneté des pratiques d'agriculture urbaine et de l'exploitation au moment de l'enquête (2014) constitue un indicateur particulièrement discriminant entre les populations qui cultivent à Metro Manila (Tableau 10). Si les moyennes apparaissent contrastées entre Taguig et Smokey Mountain (Manila), il est cependant plus pertinent d'opérer la distinction non pas par ville, mais entre sites d'agriculture urbaine résurgente et sites d'agriculture urbaine résiduelle²²⁰. Les pratiques d'agriculture urbaine et des exploitations sont beaucoup plus anciennes sur les sites d'agriculture urbaine résiduelle (en moyenne environ 25 ans) que sur les sites d'agriculture urbaine résurgente (en moyenne environ 5 ans).

Dans les sections suivantes, je propose de construire une mise en profil dynamique des agriculteurs en prenant en compte de leurs modes d'occupation de la terre et de leur profil d'installation. Les profils d'installation sont construits en identifiant des périodes caractéristiques de l'histoire agricole de chaque site d'agriculture urbaine. La démarche est appliquée de manière successive, à Smokey Mountain, puis sur les sites d'agriculture urbaine résiduelle et résurgente de Taguig.

²¹⁹ Entre 1995 et 2004, seules les familles qui ont bénéficié d'un accord privilégié avec les gardes de la NHA, se sont installées en squat à Smokey Mountain : ce sont les « vingt-sept familles » (section 2.2.1.).

²²⁰ Pour rappel, l'agriculture urbaine résiduelle est localisée sur deux sites à Taguig : sur les espaces côtiers du lac entre le barangay Santa Ana et le barangay Napindan et, plus au nord, dans le barangay de Palingon. L'agriculture urbaine résurgente est localisée à Smokey Mountain et sur deux autres sites dans Taguig, qui sont constitués par deux lanières interstitielles entre la route C6 et le canal et, le long de la route Earth Road (Chapitre 3).

TABLEAU 10. Ancienneté moyenne des exploitations et des pratiques d'agriculture urbaine des familles en fonction des sites

	Ancienneté en 2014 (en années)		Nb de familles	
	Pratiques d'agriculture urbaine	Exploitation		
Moyenne de l'ensemble de l'échantillon	14,2	12,4	48	
Moyenne à Smokey Mountain	4,64	4,64	22	
Moyenne à Taguig	22,3	18,9	26	
			Répartition des familles	
Moyenne sur sites AU Résurgente	5,04	4,96	30	<ul style="list-style-type: none"> ■ 22 à Smokey Mountain (Manila) ■ 5 entre la route C6 et le canal de dérivation (Barangay Calzada, Taguig) ■ 3 le long d'Earth Road (Barangay Napindan, Taguig)
Moyenne sur site AU résiduelle	25,9	24,4	18	<ul style="list-style-type: none"> ■ 15 le long du lac entre le barangay Santa Ana et le barangay Napindan (Taguig) ■ 3 sur l'enclave au Nord du barangay Palingon (Taguig)

Source : J. Tichit, enquête auprès des familles d'agriculteurs urbains (2012-2014).

La différence entre l'ancienneté de la pratique de l'agriculture urbaine et l'ancienneté de l'exploitation s'explique par le fait que plusieurs familles ont relocalisé leurs exploitations, suite à une perte d'accès à la terre. A Taguig, quatre familles ont transféré leur exploitation, à une ou deux reprises. De fait, l'ancienneté de l'exploitation est en moyenne plus récente que l'ancienneté des pratiques d'agriculture urbaine, sauf à Smokey Mountain. A Smokey Mountain, toutes les familles d'agriculteurs urbains mettent en valeur une exploitation agricole en milieu urbain pour la première fois.

2. Tactiques d'appropriation et de détournement de la friche de Smokey Mountain

A Smokey Mountain, l'ancienneté de l'exploitation, c'est-à-dire la période à laquelle la famille s'est installée, correspond à une séquence particulière de l'histoire urbaine du site agricole, qui détermine différentes tactiques d'accès à l'espace. La discrétisation de périodes en fonction de l'histoire de la mise en valeur agricole de la friche urbaine de Smokey Mountain permet de déterminer plusieurs profils d'installation des familles (Tableau 11).

TABLEAU 11. Profils d'installation et modes d'occupation des familles d'agriculteurs urbains de Smokey Mountain

Installation et modes d'occupation à Smokey Mountain (Agriculture urbaine résurgente)			
Profil d'installation des familles	Familles anciennement installées (10) (avant 2009)		Familles de suiveurs (12) (installées partir de 2009)
	"Familles originelles" (1) réinstallées à partir de 1995	"Familles de pionniers" (9) (2004-2008) dont "Familles originelles" (2)	dont une 'famille originelle" récemment installée
Modes d'occupation: des modes de squat			
"Squatteurs légitimés": des propriétaires coutumiers Usage à titre gratuit négocié avec les autorités qui participent au contrôle du foncier	Perlita	Mate Ellen	Cita (1) Edilyn Arnel Allan
"Propriétaires parallèles " Ayant acheté la terre à un propriétaire coutumier, sur un marché foncier parallèle (foncier public)			Eda Maria Nieves Jil Reynalin Rodrich Jilin (1) Annie (1)
"Gardiens agricoles" sur squat Usage agricole à titre gratuit en échange d'une veille des terres	Pour un propriétaire coutumier ou parallèle (familles installées à partir de 2011)		Natanael
"Metayers" sur squat Usage agricole contre une part des ventes de la récolte			Arlin
			Daisy
			Annie (2) Jilin (2) Samuel
Mode de travail de la terre sans mode d'occupation			
Ouvrier agricole	Pour un propriétaire (coutumier ou parallèle)		Cita (2)

Usage à titre gratuit

(8) Indique le nombre de familles par colonne, c'est-à-dire dans chaque situation distinguée vis-à-vis de l'ancienneté de l'installation

Les noms mentionnés dans le tableau indiquent un des membres pivots de la famille

(1) et (2) signale des statuts d'occupation doubles chez quelques familles (une tactique d'existence marginale face à la pauvreté (chapitre 6). Ces familles ne sont comptabilisées qu'une seule fois.

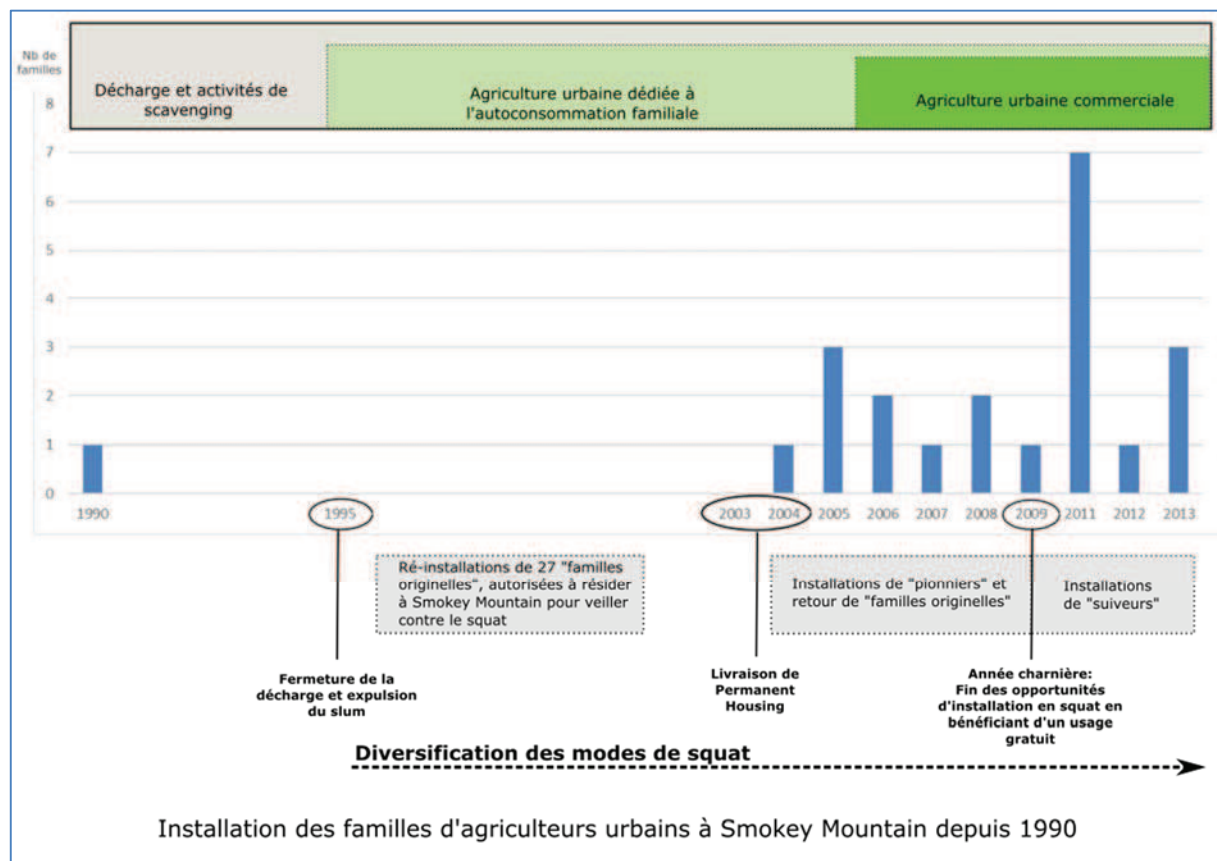
Source : J. Tichit (Enquête familles, 2012-2014)

2.1. Le détournement de la friche de Smokey Mountain en espace agricole

A Smokey Mountain, les tactiques d'installation évoluent dans le temps en fonction du processus d'urbanisation et de la conjoncture agricole des sites d'agriculture urbaine, pour des familles anciennement installées, puis des familles de suiveurs, installées plus récemment (Figure 16).

Les familles qui se sont installées jusqu'en 2008 sont définies comme des familles anciennement installées sur le site. Celles-ci sont constituées de « familles originelles », qui ont habité la décharge avant sa fermeture, et de « familles de pionniers » installées entre 2004 et 2008. La dynamique de l'installation des suiveurs est encore plus récente, puisqu'elle s'opère à partir de 2009.

FIGURE 16. Installation des familles d'agriculteurs urbains en fonction de l'histoire agro-urbaine de Smokey Mountain



Le *scavenging* désigne les activités de collecte des déchets ayant une valeur monétaire à la revente (emballages divers, métaux, bois, verres, etc.)

Source et Réalisation : J. Tichit (Enquête 2012-2014).

Les « vingt-sept familles » maintenues à Smokey Mountain

Après le démantèlement du slum en 1995, Smokey Mountain est une vaste friche à l'espace disponible. Un agriculteur urbain qui a habité la décharge entre 1965 et les démolitions de 1995 précise : « *il n'y a pas eu d'habitations tout de suite après la fermeture de Smokey Mountain.* » (Entretien, 2014). Bien que le contrôle des lieux soit sous la responsabilité de la NHA, rapidement quelques familles s'installent sur la décharge en friche : ce sont « *les vingt-sept familles* » autorisées à résider sur le site par les gardes employés de la NHA, en échange leurs marqueurs d'appropriation de l'espace constitue une prévention contre les installations illégales (Entretien *kagawad* Alvin R. Salamat du barangay 128 à Manila en 2013, Entretien des familles d'agriculteurs urbains de Smokey Mountain en 2013 et en 2014). Parmi les familles de l'enquête à Smokey Mountain, une seule bénéficie de ce privilège²²¹. Je présume que, parmi les autres familles, certaines habitent toujours à Smokey Mountain sans cultiver et que d'autres ont loué ou vendu leur terre. Je n'ai pas conduit l'investigation auprès de la NHA pour ne pas compromettre la famille qui a témoigné de ces accords, les gardes employés de la NHA, ainsi que l'ensemble des familles qui vivent à Smokey Mountain et qui sont, *de jure*, illégalement installées.

Après les expulsions de 1995 et jusqu'en 2004, seules ces « vingt-sept familles » sont autorisées à résider à Smokey Mountain. Ainsi, pendant près de dix ans, le site demeure peu investi. Quelques familles cultivent, mais seulement pour une consommation familiale. Edilyne, dont le mari a exploré Smokey Mountain en 2006 explique : « *Après les démolitions, (...) Smokey Mountain est devenue verte et herbeuse. Quelques familles cultivaient pour leur propre consommation mais elles n'avaient pas appris à mettre toutes les terres en culture.* » Effectivement, à titre d'exemple, la famille installée depuis 1990 que j'ai rencontrée pendant l'enquête, ne commence à cultiver qu'à partir de 2008 (Entretien famille en 2013).

Des « familles de pionniers », puis de « suiveurs » à Smokey Mountain : la transition marchande de l'agriculture urbaine

A partir de 2004, les installations de familles à Smokey Mountain deviennent constantes (Figure 16). Ce phénomène est lié à la livraison du programme de logements sociaux de Paradise Heights ou « Permanent Housing », en 2003 (Chapitre 3, section 2.1). La livraison des vingt-et-un immeubles rend visible la disponibilité de l'espace de Smokey Mountain pour des milliers de nouvelles familles relogées²²² (Photo 23).

²²¹ Il s'agit de la famille de Perlita qui habite à Smokey Mountain depuis 1990 grâce à cette autorisation. Cette famille illustre un parcours de vie familial particulièrement complexe. Il s'agit d'une cohabitation distante de deux femmes dans une situation de bigamie plus ou moins assumée par le mari : une des femmes réside à Smokey Mountain et l'autre femme à Permanent Housing. Sur le temps long, la famille incarne une figure de misère urbaine, immortalisée dans le documentaire *Mga yaman Sa Basura!* [URL] : <https://www.youtube.com/watch?v=couf3Asbo60>

²²² La population est estimée à 3 150 familles sur l'ensemble du programme soit près de 30 000 habitants répartis sur 21 immeubles (par immeuble : environ 150 familles, composées de 6 à 8 membres, ou plus lorsqu'il y a cohabitation de plusieurs générations) (Sustainable Project Management, 2005, p.2).

PHOTO 23. Panorama sur Paradise Heights depuis Smokey Mountain (flan est)

Source : J. Tichit, 2013



Paradise Heights permet, en 2003 et 2004, le relogement définitif de familles expulsées de Smokey Mountain en 1995, qui avaient été relogées temporairement dans les hangars d'Aroma Temporary Housing (Carte 18)

En 2004, la friche de Smokey Mountain correspond à une situation de front pionnier agricole. Jusqu'en 2008, la friche se transforme petit à petit en un espace agricole habité, avec l'installation de nouvelles familles qui défrichent et développent une agriculture urbaine commerciale. Je définis ces familles installées entre 2004 et 2008, comme étant des « familles de pionniers »²²³, dans la mesure où ce sont elles qui accomplissent véritablement la mise en valeur agricole de Smokey Mountain : elles organisent des espaces agricoles structurés par un système de cultures et des filières de commercialisation qui permettent la mise en marché des récoltes. Parmi elles, certaines sont des « familles originelles » de Smokey Mountain qui reviennent s'installer une dizaine d'années après leur expulsion. Ces « familles originelles »²²⁴ constituent un profil complémentaire qui permet d'introduire un degré d'appartenance au site de Smokey Mountain. Ce sont des familles qui ont habité la décharge de Smokey Mountain en activité, avant sa fermeture en 1995, puis qui sont venues s'y réinstaller soit immédiatement, en cas d'accord avec la NHA, soit plus tard, après la livraison de Permanent Housing en 2003. Le choix du mot « originel » est volontairement fort pour retranscrire l'aspect mythologique et symbolique de Smokey Mountain dans la société philippine et l'intensité des processus d'identification des anciens habitants, liée à un passé de *scavengers*, dans ce qui fut un des scandales humanitaires des années 1980 et 1990, et qui résonne encore dans des témoignages récents²²⁵.

²²³ Ce groupe de familles est composé de 9 familles, et inclut 2 « familles originelles » qui, expulsées en 1995, ont amorcé leur retour à Smokey Mountain en 2006 et 2007.

²²⁴ Cela concerne quatre familles de l'échantillon d'enquête de Smokey Mountain : une famille qui a bénéficié d'une autorisation à rester sur le site en friche depuis sa fermeture en 1995, deux familles qui participent à la structuration de l'espace agricole à Smokey Mountain à partir de 2004 et une famille installée récemment en 2013.

²²⁵ La journaliste qui accompagne Al Gore, en 2016, en visite aux Philippines, décrit « les profondeurs de l'horreur à Smokey Mountain ». Elle pense visiter Smokey Mountain près du port de Manila, mais elle se trouve en fait de

Avant de s'installer sur le site de Smokey Mountain, les « familles de pionniers » ont conduit des « explorations » sur la butte et « découvrent » le potentiel agricole du site (Entretiens 2012-2014). Ces éléments laissent transparaître dans plusieurs discours la volonté d'être l'instigateur de la reconversion de Smokey Mountain. Steeve s'exclame : « *J'ai découvert que le sol était bon pour cultiver des légumes. [...] J'ai prouvé qu'il était possible de cultiver ici. Et, depuis tous les nouveaux arrivants sur Smokey Mountain ont cultivé.* ». (Entretien 2012). La voisine, Jocelyne, lorsqu'elle comprend que je viens de m'entretenir avec Steeve, rétorque : « *Nous sommes arrivés ici les premiers, avant Steeve. [...] J'ai découvert qu'en produisant plus de récoltes, nous pourrions soutenir la concurrence sur le marché. Nous avons appris à gérer la propriété à des fins commerciales et à traiter avec des acheteurs.* ». (Entretien 2012). Allan, un habitant leader à Smokey Mountain, qui bénéficie de connexions politiques multiples, m'explique, sur le même registre, les conditions d'exploration de Smokey Mountain et la mise en valeur agricole : « *J'ai escaladé la butte pour la 1ère fois en août 2005. (...) Je suis le premier à avoir escalader la butte. (...) J'ai escaladé en face de l'immeuble 15, mais dans l'après-midi j'ai trouvé l'accès par Paradise Gate. (...) La première année, j'ai commencé à planter des camote feuilles pour dégager un revenu supplémentaire à côté du scavenging. Puis ensuite, j'ai cultivé la citronnelle. (...) Je suis le premier à avoir cultivé la citronnelle et à en faire une source de revenu. J'ai trouvé un pied de citronnelle dans mon terrain et j'ai tenté de le repiquer.* ». Cita, de manière plus humble, explique simplement : « *On est venu à Smokey Mountain, avec mon mari, en 2004 pour du « scavenging », récolter des ferrailles, des boîtes de sardines. C'est en creusant qu'on a découvert que la terre pouvait être cultivée.* ». Edilyne récapitule le contexte d'installation à Smokey Mountain en 2006 : « *Quand les 'Lowlanders' [gens d'en bas] ont compris que c'était calme et qu'il faisait bon vivre, ils sont venus sur la butte et ont construit juste des 'nipa huts'²²⁶* » (Entretien 2013).

Ces incohérences chronologiques entre les discours des habitants proviennent, pour une part, du fait que les familles ne connaissent pas avec précision les parcours de vie de leurs voisins. En outre, le déroulement des séquences d'installation des familles à Smokey Mountain varie selon les familles et se décale plus ou moins dans le temps, entre la première exploration du site par un membre de la famille, l'établissement de l'exploitation agricole et l'installation du domicile. Plusieurs familles ont d'abord utilisé les différentes ressources de Smokey Mountain avant d'y installer leurs habitations ou inversement, l'installation de l'habitation, une fois réalisée, permet de découvrir le potentiel de Smokey Mountain pour la mise en œuvre de modes d'existence diversifiés (Chapitre 6).

l'autre côté de la métropole, dans la ville de Quezon City, sur le site du nouveau Smokey Mountain ; la confusion est très courante. Face aux conditions de vie sur la décharge, la journaliste exprime son émotion : « Mes yeux pleuraient d'angoisse des plumes rances expulsées de ma poitrine. C'était un cocon d'horreur et de vérité » (Kate Lawlor, "Into the depths of horror at Smokey Mountain", The Irish Times, Traduction libre, 24/10/2016 [URL]: <https://www.irishtimes.com/life-and-style/travel/into-the-depths-of-horror-at-smokey-mountain-1.2841447>

²²⁶ Une hutte traditionnelle en bambou, avec un toit en feuille de nipa. Ici, cela désigne plutôt le type d'architecture de la cabane traditionnelle, mais construite en matériaux légers. Les habitations disposent généralement d'un plancher surélevé par rapport au sol et sont composées d'une pièce unique.

A partir de 2009, les familles dites « suiveuses » qui se sont installées, recopient le système de cultures et les filières de commercialisation initiées par les familles de pionniers et les familles originelles installées entre 2004 et 2008. Par exemple, Rodrich et Jil expliquent dans les mêmes termes : « *J'ai vu des gens vivre ici* » ; Rodrich ajoute : « *j'ai voulu essayer.* » (Entretiens 2014).

2.2. Une diversification des modes de squat dans le temps

A Smokey Mountain, les modes de squat se diversifient dans le temps (Tableau n°8). L'ensemble des familles de pionniers sont des propriétaires coutumiers ou parallèles de leurs lopins de terre à Smokey Mountain. Les suiveurs bénéficient de modes de squat qui se diversifient et s'hybrident avec des modes de tenure agricole, comme le métayage de squat ou le gardiennage agricole.

Une forme de « propriété coutumière »

Jusqu'en 2008, les familles s'installent à Smokey Mountain en s'appropriant des portions de friches disponibles. Cette tactique d'appropriation concerne les vingt-sept familles réinstallées en 1995 et les familles de pionniers installées entre 2004 et 2008.

Il s'agit d'une forme de mise en propriété coutumière du foncier. L'appropriation de l'espace se réalise par le défrichage, la mise en valeur agricole des bouts de friche de Smokey Mountain et la construction d'habitats de fortune sur les espaces vacants. Le défrichage et l'aménagement du lopin de terre mettent l'espace en propriété. « *Les premiers à avoir nettoyé cette zone sont les premiers propriétaires* » témoigne Natañael qui gardienne pour un propriétaire parallèle qui s'est approprié l'espace. Samuel qui détient un lopin de terre explique : « *Je n'ai pas acheté la terre. J'ai juste nettoyé la zone pour l'obtenir.* ». Allan explique comment depuis son arrivée en 2005, les terres de Smokey Mountain ont peu à peu été appropriées et clôturées : « *Quand je suis arrivé, il n'y avait aucun propriétaire ici. Le seul propriétaire, c'était le gouvernement. (...) Quand j'étais le seul ici, il n'y avait pas de maisons autour. Maintenant c'est territorial. Personne ne possédait de propriété avant. C'est devenu des territoires. Comme ici, c'est mon territoire.* » (Entretiens 2013 et 2014).

Plusieurs familles bénéficiaires d'une unité de relogement à Permanent Housing sont représentées parmi ces propriétaires coutumiers de l'espace²²⁷. Certains sont restés vivre

²²⁷ Les bénéficiaires d'unité de logement à Permanent Housing sont, en principe, des familles expulsées de Smokey Mountain en 1995, identifiées par le programme de relogement. Toutefois, plusieurs familles réussissent à bénéficier de passe-droit pour obtenir une unité de logement à Permanent Housing ou rachètent le droit au logement à des familles de bénéficiaires qui ne peuvent pas payer les loyers mensuels.

à Permanent Housing, comme Mate par exemple, qui cultive à Smokey Mountain depuis 2006 : « *J'ai décidé de posséder des terres lors de mon transfert à Permanent Housing* ». Parmi les propriétaires coutumiers résidant à Permanent Housing, certains ont installé des familles pour le faire valoir des terres (voir plus loin). Il existe aussi des couples de parents âgés bénéficiaires d'un relogement à Permanent Housing, qui ont saisi, à Smokey Mountain, l'opportunité pour décohabiter du reste de la famille entassée dans une unité de relogement (cohabitation de plusieurs de leurs enfants et petits-enfants) (Entretiens 2013 et 2014).

Légitimer le squat à Smokey Mountain : défendre le droit d'usage des terrains pour l'existence

Les propriétaires coutumiers, dont une majorité sont des familles de pionniers, ont tous obtenu un accord d'occupation avec des institutions : le barangay 128 et/ou la National Housing Authority.

Cita, parmi les premières familles de squatteurs, installée en 2005 explique : « *Je me suis rendue à la NHA Paradise Heights pour demander la permission de rester à Smokey Mountain, pour creuser (...) Je savais que les terrains appartiennent à la NHA depuis que le slum a été démoli en 1995 et que les habitants ont été transférés à Permanent Housing. Après la démolition, les gens ont été autorisés à creuser mais les constructions ont été interdites. (...) J'ai demandé à la NHA la permission que l'on s'installe et la NHA a été d'accord. J'ai aussi demandé la permission au barangay et le barangay a répondu d'accord dans la mesure où il s'agit d'une activité, d'un mode d'existence.* »

Face à une menace d'expulsion en 2009, Allan, leader communautaire²²⁸ et propriétaire coutumier par le squat, a construit un plaidoyer²²⁹ pour défendre les habitants de Smokey Mountain auprès des institutions : « *Je suis celui qui parle avec l' élu de quartier, sans guerre et sans émeute. En 2009, j'ai reçu une lettre de démolition, suite à la visite d'un contrôleur [de la NHA], venu lister les 27 familles originelles. A travers mon action, j'ai négocié et gagné la compassion de l' élu de quartier* ». Allan plaide la légitimité de l'installation d'agriculteurs et de *scavengers* à Smokey Mountain, à travers un discours qui fonde le droit des habitants de Smokey Mountain à des moyens d'existence : « *Nous ne sommes pas ici pour squatter, nous sommes ici pour trouver un moyen d'existence, pour être agriculteurs, pour être scavengers (...) Nous restons ici seulement pour les moyens d'existence et pas pour squatter. Je violerai la promesse que j'ai faite à l'ancien élu de quartier en restant ici pour squatter. Le gouvernement autorise d'utiliser les terrains pour dégager des moyens d'existence* »

²²⁸ Allan explique sa position et son rôle de leader communautaire auprès des habitants : « En 2008, j'ai travaillé au barangay hall 128 pour l'amélioration et l'embellissement de l'environnement. J'ai aussi fait partie de la police de quartier. L' élu m'appelait pour avoir des nouvelles. Je faisais donc le tour en demandant quels étaient les problèmes de la communauté. » (Entretien 2014)

²²⁹ Le plaidoyer est un des principaux modes d'action de la société civile philippine et des mouvements sociaux urbains.

(Entretien 2013-2014). Ce plaidoyer, construit autour d'un argumentaire sur le droit à des moyens d'existence, a amorcé un processus de légitimation des familles installées sans autorisation, après la fermeture de la décharge. Ce droit à des moyens d'existence demeure un laisser-faire temporaire tant que le programme de rénovation urbaine de Smokey Mountain est bloqué en justice (Chapitre 2). Allan cite aussi dans son discours le principe d'un droit à cultiver les terres sans faire-valoir : « *La présidente Macapagal-Arroyo a dit que si un terrain était vacant, il pouvait être cultivé* ». En fait, ce principe est évoqué par plusieurs présidents à propos de leviers pour mettre en œuvre la réforme agraire.

La légitimité à habiter Smokey Mountain demeure précaire. Allan précise : « *Nous avons demandé la faveur des officiels du barangay. La maison est seulement ouverte et en plastique. Elle ne peut pas être en dur parce que ce n'est pas pour un usage résidentiel* ». Jocelyne témoigne de son accord avec le barangay : « *nous ne devons pas autoriser de nouveaux habitants à construire un logement. Le barangay fixe et contrôle le nombre de familles qui vivent ici* ». De même, Merceliza explique : « *Le barangay n'autorise pas de construire de nouvelles habitations ou des structures séparées. Seulement les extensions sont autorisées* ». D'après Steeve le contrôle du barangay est distant : « *le barangay 128 ne se soucie pas de ce qui se passe ici. Les élus passent parfois ici pour demander des poulets, que je leur offre généreusement, parce qu'il faut être généreux et bon envers les autres. (...) J'ai même été en conflit avec un ancien kagawad.* » (Entretiens familles 2012-2014).

La mise en marché de droits à cultiver : propriétaires parallèles, gardiens agricoles et métayers

Les droits à cultiver ont ensuite fait l'objet d'une mise en marché par certains propriétaires coutumiers sur l'ensemble de la période 2004-2013. Désormais, Allan résume : « *Maintenant, il n'y a plus de lot vacant c'est pourquoi tu dois acheter si tu veux cultiver* ». Steeve confirme : « *Le moindre pouce de Smokey est possédé par un propriétaire maintenant* ». Cita qui a refusé plusieurs propositions d'achat pour son terrain explique : « *Il y a une demande, c'est exploitable et productif donc les acheteurs viennent* ». Cependant, par respect pour la NHA et le barangay, elle n'a pas vendu ses terres : « *j'ai refusé de vendre car nous avons un accord avec le barangay et la NHA.* » (Entretiens 2012-2014).

Les agriculteurs urbains qui ont acheté leurs terres ne sont plus des « propriétaires coutumiers », mais ce sont des « propriétaires parallèles », puisqu'ils ont acheté leur droit d'usage de la terre à des propriétaires coutumiers sur un marché foncier parallèle. La propriété parallèle est un mode d'accès à la terre à Smokey Mountain plus spécifique aux « familles de suiveurs », installées à partir de 2009²³⁰.

²³⁰ Les deux seules familles de pionniers qui ont acheté leurs terres bénéficient d'exploitations relativement importantes (500m² et 2000m²) par rapport à l'ensemble des familles d'agriculteurs urbains. Leur installation à

L'achat permet l'installation de familles aux situations très contrastées. C'est au sein de ce statut de propriétaire parallèle que l'on rencontre les bornes situationnelles de taille d'exploitation minimale et maximale de Smokey Mountain. Les familles propriétaires parallèles ont investi de 4,80€ à 229€ pour un lopin de terre dont la taille varie de 100 m² à 2 000 m². Seule une famille propriétaire parallèle n'a pas acheté ses terres, car elles lui ont été données par une tante du couple principal. La fixation des prix sur ce marché parallèle conserve une part d'aléatoire et le temps n'a pas créé de véritable tendance sur le marché²³¹ : les prix varient de 1 à 10 PHP/m² (0,02 à 0,20 €/m²) en fonction de la superficie, de la topographie, de l'habitabilité des terrains et des connivences éventuelles entre le vendeur et l'acquéreur.

La mise en marché des droits à cultiver précède l'apparition de modes de faire-valoir indirects à partir de 2011. Les familles qui s'installent en 2011 et 2012 accèdent à la terre par des modes d'occupation de type gardiennage et métayage, auprès de propriétaires parallèles ou coutumiers. Ces statuts d'occupation permettent l'installation de familles parmi les plus précaires de Smokey Mountain (chapitre 6).

Le gardiennage et le métayage constituent une déclinaison du squat urbain spécifique à l'agriculture urbaine. Ils représentent des statuts d'occupation hybrides entre les modes de faire-valoir indirects et précaires en milieu rural (Dufumier, 2002) et la tactique urbaine du squat légitimé. Ces modes de faire valoir garantissent au propriétaire à la fois l'entretien et la mise en valeur de la terre et une veille anti-squat.

Smokey Mountain témoigne d'une capacité d'investissement importante et de tactiques de commercialisation spécifiques : la filière de la citronnelle pour Steeve et la revente de l'électricité aux habitants de Smokey Mountain pour Jocelyne (chapitre 6).

²³¹ Eda, qui a le moins investi, possède un minuscule baraquement et le plus petit lopin de cultures de Smokey Mountain (100 m² acheté à 2,5 PHP/m²), très marqué par les cavités laissées par la pratique du scavenging. Steeve qui exploite la plus grande superficie de terres de Smokey Mountain, a investi 229 € pour 2 000m² à 6PHP/m². Les terres qu'il acquière en 2005 sont nues, sans cultures, mais possèdent un petit abri. La même année, Jocelyne achète des terres qui portent les récoltes de la consommation familiale de l'ancien propriétaire, pour un prix au m² deux fois moins élevé. La famille de Jocelyne bénéficie de relations auprès des policiers de quartier. Jil qui a bénéficié du prix au m² le plus bas (1 PHP/m²), a acheté à un ami. Il a dû aplanir le terrain pour pouvoir cultiver. Jilin achète « juste un petit bout de terrain » 5 PHP/m² et a dû construire sa maison.

3. Transmission traditionnelle, familles de suiveurs et tactiques d'installation résurgentes à Taguig

L'objet de cette section est de distinguer les tactiques d'installation des familles de l'agriculture urbaine résiduelle (16 familles) et des familles de l'agriculture urbaine résurgente (8 familles), à Taguig.

Les familles d'agriculteurs urbains les plus anciennement installées de Metro Manila, cultivent sur des sites d'agriculture urbaine résiduelle, à Taguig. L'ancienneté moyenne de leurs exploitations est d'environ 25 ans (Tableau 10). Ces familles se sont donc maintenues, malgré l'urbanisation des espaces agricoles (Chapitre 3).

Sur les sites d'agriculture urbaine résurgente, il y a plus de familles récemment installées que de familles anciennes. Les familles les plus anciennes sont installées depuis 2000, cependant le foncier agricole demeure très instable. Les tactiques d'installation sont multiples et plus souvent temporaires. Une analyse des données issues de la biographie familiale permet d'identifier le phénomène récurrent de la transmission intergénérationnelle de l'exploitation agricole, qui s'opère au sein de la famille nucléaire et du réseau plus large des parentés. Lorsque cette transmission de l'exploitation se réalise au sein de la famille nucléaire, de parent à enfant, je qualifie cette transmission de directe ; tandis que lorsque la transmission engage d'autres degrés de parentés, la transmission est dite indirecte (par exemple d'oncle à neveu ou nièce).

3.1. Sites d'agriculture urbaine résiduelle : des familles installées sur le temps long

Sur les sites de l'agriculture urbaine résiduelle à Taguig, on rencontre des « familles anciennement installées », avec plus de dix ans d'ancienneté, et quelques « familles de suiveurs » installées à partir de 2009 (Tableau 12).

Dans un premier temps, j'analyse l'installation des familles sur les sites d'agriculture urbaine résiduelle les mieux protégés de l'urbanisation, à Santa Ana et à Palingon. Ce sont toutes des familles de métayers, dont les tactiques d'installation s'inscrivent sur le temps long et traduisent le plus souvent une passation de l'activité agricole au sein de la famille. Ces familles ont poursuivi sur plusieurs générations les cultures traditionnelles du riz et/ou du melon (Chapitre 3).

Dans un second temps, j'analyse les multiples tactiques des familles pour s'installer et se maintenir sur le site d'agriculture urbaine résiduelle le plus fragmenté par l'urbanisation et très inondable, sur les terres côtières, entre le barangay Calzada et le barangay Napindan. Les terres sont très humides et ne permettent plus les cultures traditionnelles. En saison des pluies, les terres sont trop inondées pour la culture du riz puisque le niveau

du lac peut passer au-dessus des pilotis des habitations. En saison sèche, les terres se drainent trop tardivement pour permettre la culture du melon. Le maraîchage a remplacé les cultures traditionnelles qui ne sont plus possibles. Parmi les modes d'existence traditionnels, la pêche et la culture du *kangkong* se sont maintenus à côté de l'agriculture (Chapitre 6).

TABLEAU 12. Profil d'installation et modes d'occupation des familles sur les sites d'agriculture urbaine résiduelle à Taguig

Sur les trois sites d'agriculture urbaine résiduelle à Taguig						
Profil d'installation	Familles dont l'ancienneté de l'exploitation >10 ans			"Familles de suiveurs" installées à partir de 2009		
	Autre	Succession des pratiques agricoles au sein de la famille		Membres non natifs et sans passation d'activité intergénérationnelle	avec relocalisation de l'exploitation	1ère installation en AU
Statut d'occupation de la terre	Membres (de la famille ou organisation) natifs de Taguig		Membre ayant migré enfant à Taguig			
"Propriétaire sans titre de propriété" s'acquittant de la taxe foncière	Organisation religieuse (1980's)					
"Squatteur" + ou - légitimé Usage à titre gratuit + ou - négocié avec les acteurs qui contrôlent le foncier			Wilfredo (1973)	Eleolina (1998) : LLDA et aucun propriétaire ne déclare la terre Berme (1986) : il n'y a plus de déclarant vivant de la taxe foncière		
"Gardien agricole" usage agricole à titre gratuit en échange de l'entretien des terres et/ou d'une veille contre le squat	Pour un propriétaire sans titre qui s'acquie de la taxe foncière					Ding (1984, puis 2009) Zeni (2009)
"Fermier" usage de la terre contre un loyer annuel fixe				Antonio (2003) Félix (2003)	Armando (2005, puis 2009)	
"Metayer" usage de la terre contre une part des ventes de la récolte	Robledo (1999) et son père (1970's) Belen (1987)		Elvira (1976) Josephine (1972) Nanay Luz (1982)	Pepito (1984) Xavier (1973)	Alex (2009, natif de Taguig)	

Usage à titre gratuit
■ Organisation religieuse
■ (1999) Situation vis-à-vis du mode d'occupation, mais n'est pas comptabilisée dans l'échantillon de familles
■ Année d'installation dans l'AU

Localisation des sites d'agriculture urbaine

Terres côtières en digue aval (côté ville) Terres côtières en digue amont (les moins exposées aux crues du lac)	Barangay Santa Ana
Terres côtières en digue amont (les plus exposées aux crues du lac)	Barangay Calzada, Barangay Tipas, Barangay Napindan
Enclave agricole au nord du barangay Palingon	Barangay Palingon

Source : J. Tichit (Enquête 2012-2014)

3.1.1. Tactique d'installation verticale à Santa Ana et à Palingon : transmission de l'agriculture urbaine au sein des parentés

A Santa Ana, l'agriculture occupe environ 80 hectares et engage une quinzaine de familles. L'échantillon d'enquête est constitué de quatre familles. A Palingon, l'agriculture occupe environ 3,8 hectares et engage trois familles de manière permanente et une dizaine de familles d'ouvriers agricoles (l'échantillon comprend les trois familles permanentes).

Les modes d'installation des familles anciennement installées à Santa Ana et à Palingon se distinguent en majorité (6 sur 7 familles anciennement installées) par une passation de l'exploitation agricole au sein de parentés, de manière directe de parents à enfants (5 familles) ou de manière indirecte d'oncle à neveu (1 cas). Pour la suite, je définis ce mode de succession de l'agriculture urbaine au sein de la famille comme une tactique d'installation verticale.

L'installation verticale se réalise à Santa Ana sur des générations d'agriculteurs urbains nés à Taguig. Deux familles d'agriculteurs urbains de Santa Ana sont natives de Taguig et installées depuis plusieurs générations dans l'agriculture urbaine. Robledo (28 ans) cultive la rizière depuis l'âge de 12 ans, avec son père et ses deux autres frères. Son père s'est installé en 1970, et le récit de la famille fait référence à plus de trois générations d'agriculteurs. Belen (51 ans) née à Taguig reprend, avec son mari (migrant de Bulacan) les terres cultivées par son père en 1987²³². Pepito arrive de la province d'Aklan (dans les Visayas, au cœur de l'archipel) en 1977 pour rejoindre son oncle, sur les terres cultivées à Santa Ana. Pepito reprend l'exploitation en 1983.

Sur l'enclave agricole de Palingon, les familles d'agriculteurs urbains forment un groupe homogène de familles migrantes qui ont mobilisé leurs liens de parenté pour s'installer. Les parcours d'installation tiennent à de jeunes femmes ayant migré à Taguig avec leurs parents en fin d'adolescence (Carte 14). Dès leur arrivée, les parents s'installent sur les champs de Palingon et vivent de l'agriculture. Les filles vivent avec eux sur les terres, pour former ensuite la deuxième génération d'agriculteurs urbains. Une fois en couple, elles décident de rester auprès de leurs parents, d'aider à continuer l'exploitation avec leurs maris, puis, de poursuivre une fois les parents décédés. Aujourd'hui, leurs propres enfants et petits-enfants participent à l'exploitation.

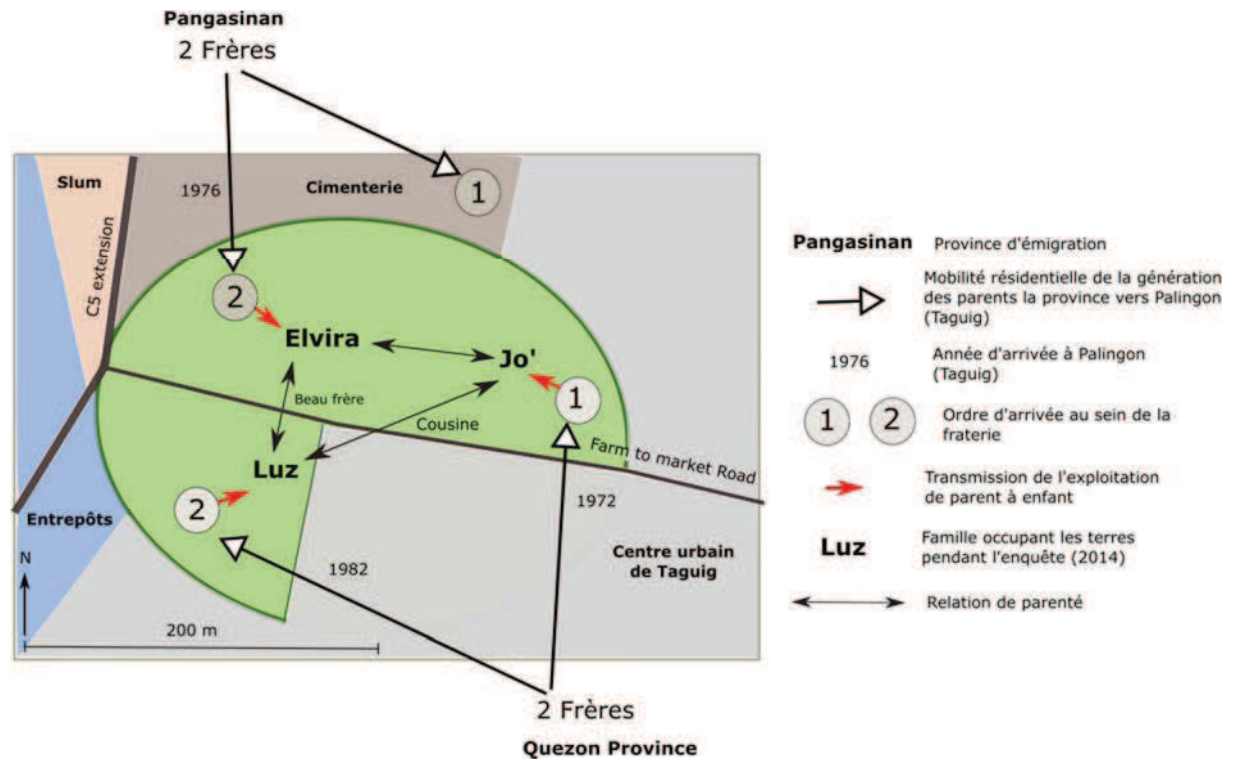
Les familles d'agriculteurs urbains de Santa Ana et Palingon sont épaulées désormais par une nouvelle génération, celle de leurs enfants qui participent à la gestion agricole depuis la fin des années 1990. La possibilité pour ces nouvelles générations de poursuivre l'exploitation en agriculture urbaine est désormais très réduite.

²³² A son arrivée à Taguig, Simeon est d'abord ouvrier agricole pour le père de Belen.

CARTE 14. Installation directe de familles migrantes sur l'enclave agricole de Palingon

Entre 1972 et 1982, deux fratries se sont suivies depuis les provinces de Pangasinan et de Quezon Province pour s'installer en agriculture urbaine à Palingon (Taguig).

Source : J. Tichit



La passation d'activité au sein des parentés garantit un meilleur positionnement des terres. Xavier (non natif de Taguig) et Alex (natif de Taguig) n'ont pas bénéficié d'une passation d'activité au sein de la famille pour s'installer ; or, ils cultivent les terres les plus exposées à l'urbanisation²³³. Plus à l'est, les cultures traditionnelles ne sont plus possibles (section suivante).

²³³ Les terres d'Alex sont moins productives, car elles se drainent tardivement après la fin de la saison des pluies. Elles sont doublement exposées à la pollution générée par la construction d'un polder et par une décharge illégale qui représente une nouvelle menace de poldérisation. Les terres de Xavier sont encore moins productives, cependant il a réussi à maintenir une agriculture traditionnelle depuis 1973, autour de la culture du melon à laquelle il a associé du maraichage. Ses terres ont été encerclées par les polders en 2015, après le déroulement de l'enquête famille.

Les derniers métayers de l'agriculture urbaine résiduelle à Santa Ana et Palingon

Les familles de Santa Ana et Palingon louent leurs terres par contrat de métayage à des propriétaires sans titre de propriété. Les terrains se louent pour des durées de cinq ans. Les accords prévoient formellement que les métayers redistribuent en valeur monétaire au moins 10% des revenus de la récolte aux propriétaires. Le montant doit couvrir l'équivalent de l'impôt foncier versé à la mairie. Sur les taxes foncières collectées, une allocation est ensuite reversée aux Barangays. Le propriétaire est quelquefois appelé « *collecteur de taxe* » par les familles d'agriculteurs urbains ; dans des situations plus rares, il emploie un intermédiaire - le « *médiateur* » -, chargé de collecter le paiement du fermage (Entretiens Luz, Elvira et Joséphine, 2014). La famille de Xavier, qui exploite des terres moins productives, redoute les mauvaises récoltes, auquel cas le montant du fermage peut atteindre 50% de ses revenus agricoles (Entretien famille de Xavier, 2013-2014).

Le métayage protège l'agriculteur urbain par un bail : les propriétaires ont l'obligation de dédommager les métayers expulsés, en cas de vente des terrains. En fonction de la négociation avec le métayer, le propriétaire peut proposer une relocalisation sur un autre lot. Robledo explique comment sa famille a bénéficié d'indemnités ayant permis à la famille de se réinstaller en agriculture urbaine : « *Le Barangay Calzada a été le premier endroit de notre famille pour cultiver. Maintenant il y a le lotissement Camella Homes. Mon père était métayer mais le propriétaire nous a foutu dehors. On a attaqué le propriétaire en justice en 1991. Et, on a gagné l'affaire la même année. Mon père a reçu 2 millions de pesos²³⁴. Mon autre frère a obtenu un terrain de 300m², c'est suffisant pour commencer en agriculture.* ».

3.1.2. Tactiques de maintien sur les terres côtières de Calzada à Napindan

De Calzada à Napindan, les terres côtières agricoles enfermées par la digue côté lac sont beaucoup plus étroites que dans le barangay Santa Ana, à l'ouest. Les familles cultivent des lopins de terre très réduits par rapport à Santa Ana (environ 500 m², contre plus d'un hectare à Santa Ana).

Les tactiques d'installation des familles varient en fonction de la géographie particulière du site (Carte 10, p. 152, Chapitre 3) :

- Dans les anses du lac, ce sont des familles anciennement installées qui se sont maintenues malgré les transformations importantes du site et la hausse du niveau du lac.

²³⁴ Avec cette somme, le père de Robledo a relocalisé son exploitation à Santa Ana et il a construit seulement le gros œuvre d'une grande villa encore en travaux au moment de l'enquête en 2014.

- Sur le bras de sédiments créés par le canal de dérivation et la station de pompage, les familles se sont installées plus récemment.

Quelques anciens installés en squat dans les petites anses du lac

Dans les petites anses du lac, les terres sont très inondables, toutes ou en partie submergées par les crues du lac. Il n'y a plus de propriétaires déclarants au service fiscal. Quelques familles ont saisi l'opportunité de s'installer en squat et se maintiennent sur la zone depuis plus de seize ans (Enquête familles 2014, trois familles). Seule une organisation religieuse, installée dans les années 1980, s'acquitte de la taxe foncière pour le lot occupé, qui est mis en valeur par les membres de la communauté. Les familles et l'organisation religieuse, anciennement installées, sont orientées vers la culture du kangkong (épinard d'eau) possible toute l'année. Eleolina et Berne plantent aussi des cultures maraichères pendant la saison sèche, car ils disposent de terres émergées en saison sèche.

Eleolina qui s'est maintenue tant bien que mal depuis 1998, explique : « *La construction de la digue a entraîné une élévation du niveau d'eau d'environ six pieds pendant la mousson. J'ai dû transférer ma maison plusieurs fois, plus près de la digue à cause de l'élévation du niveau du lac* » (Entretiens 2013). Le site est grignoté par l'élargissement de la zone de polder à l'est. Eleolina précise : « *Il y avait peu d'agriculteurs sur cette zone. La construction du polder a commencé en 2012 pour un projet public de logement.* » (Entretien, 2013). En 2014, une nouvelle extension du polder menace l'habitation de la famille. Grâce à une très bonne entente mutuelle avec son voisin, la famille a décalé son habitation plus près de celle de son voisin (Entretien 2014).

Des familles installées plus récemment sur le bras de terre : gardiennage agricole et fermage

Aux débuts des années 2000, suite à la construction de la station de pompage, les sédiments déposés à l'embouchure du canal de dérivation forment un bras de terre surélevé sur environ un hectare, plus propice au maraîchage que sur les petites anses du lac. Les terres sont divisées en lots de moins de 500 m². Le foncier est déclaré par de petits propriétaires sans titre, dont certains sont des acteurs politiques locaux (un policier de quartier et un conseiller municipal). Cependant, Zeni explique : « *Certaines personnes sont propriétaires de terres ici, mais sans autorisation, parce que c'est considéré comme propriété du gouvernement. Des personnes peuvent revendiquer leurs terres parce qu'elles ont de l'argent.* » (Entretien 2013). En majorité, les familles louent leurs terres, par des accords de fermage. Antonio est confus concernant le statut du foncier des terres qu'il

loue : « *Quelqu'un dit être le propriétaire, mais je ne sais pas si c'est le réel propriétaire.* » (Entretien 2014).

Les deux familles d'agriculteurs urbains les plus anciennement installées, sont arrivées à partir de 2003. Antonio a découvert le site en y achetant des légumes pour revendre sur le marché de Pasig. Félix a été informé par un ami pour s'installer.

Cinq autres familles se sont installées récemment, en 2009, grâce à des connaissances ou de parentés. Lorsque la famille a un lien de parenté ou de connaissance parmi les propriétaires déclarés, elle bénéficie d'un mode d'occupation de type gardiennage, selon lequel l'usage des terres est accordé à titre gratuit, en échange de la mise en valeur agricole (Entretiens Zeni et Ding, 2013-2014).

Parmi les nouvelles installations, deux familles ont relocalisé leur exploitation, après avoir perdu leur accès à la terre sur un autre site d'agriculture urbaine résiduelle ayant été urbanisé (barangay Napindan et dans la ville de Pasig). Ding cultivait auparavant dans le barangay Napindan depuis 1984. Ses terres sont envahies en 2009 par un « syndicat de squatteurs »²³⁵. Il déménage ses cultures en 2009 sur les terres déclarées en propriété par un conseiller municipal de sa connaissance. Armando a cultivé à Pateros tout en récoltant aussi l'épinard d'eau sur les terres submergées du lac à Taguig, entre 2005 et 2009. Lorsqu'il perd ses terres à Pateros, il installe son exploitation sur les terres côtières, en ayant été informé d'une opportunité par son oncle qui cultive sur place depuis 2003.

3.2. Tactiques résurgentes : squat sur les servitudes publiques

A Taguig, l'agriculture urbaine résurgente concerne des lanières interstitielles du tissu urbain. Ce sont des zones de servitude publique aux alentours d'infrastructures urbaines : le long de la route digue C6, le long du canal de dérivation et le long de la route Earth Road. Ces servitudes sont surélevées et, donc, moins vulnérables aux inondations, que les terres côtières. Les tactiques d'installation sur ces micro-sites d'agriculture urbaine résurgente à Taguig engagent peu de familles (Tableau 13). L'enquête est limitée par l'instabilité des familles et la difficulté à les identifier sur des micro-sites urbains très interstitiels. La taille de l'échantillon est restreinte à huit familles, auprès desquelles je n'ai pas pu réaliser de double entretien de suivi.

L'installation des familles sur sites d'agriculture urbaine résurgente à Taguig fonctionne selon une configuration similaire aux installations de familles à Smokey Mountain. Les échelles de temps sont plus courtes et les relations de voisinage engagent moins de

²³⁵ Un « *syndicat de squatteurs* » est un « promoteur parallèle » qui envahit un terrain, l'aménage, le lotit et revend l'usage à des familles pauvres, en mal de logement (Entretiens barangays à Taguig, 2014).

familles. Le tableau 10 distingue des familles anciennement installées qui parfois ont défriché l'espace, puis l'installation de familles de « suiveurs ».

TABLEAU 13. Profil d'installation et modes d'occupation des familles sur les sites d'agriculture urbaine résurgente à Taguig

Sur les micro-sites d'agriculture urbaine résurgente à Taguig				
Profil d'installation	Famille dont l'ancienneté des pratiques agricoles >10 ans	Famille de pionnier pour le défrichage et la mise en valeur agricole du site	Famille de suiveur installée à partir de 2009	
Statut d'occupation de la terre			avec relocalisation de l'exploitation	1ère installation en AU
"Squatteur" + ou - légitimé Usage à titre gratuit + ou - négocié avec les acteurs qui contrôlent le foncier		Fred (2010) accords multiples MMDA, LLDA et barangay. Site 2		Janet (2009). Site 1 Flore (2014). Site 2
			Dolmen (2009) partage de terre avec un ami. Depuis 1950, des relocalisations successives des terres car perte d'accès à la terre	Martina (2013). Site 3
"Gardien agricole" usage agricole à titre gratuit en échange d'une veille pour le propriétaire	Genelito (2000)			
	Lito (2004) Erlinda (2003)			

 Usage à titre gratuit

Localisation des sites d'agriculture urbaine

Enclave agricole le long d'Earth Road	Barangay Napindan
Lanières agricoles entre route et canal (site 1, 2 et 3)	1. Barangay Santa Ana 2. Barangay Calzada 3. Barangay Napindan
Lanière agricole le long du canal	Barangay Calzada

Source : J. Tichit (Enquête 2013-2014).

3.2.1. Des installations très instables

Les familles sont installées de manière instable. Aucune famille n'envisage la possibilité de maintenir leur accès à la terre sur le long terme (chapitre 6).

Le gardiennage agricole est un mode d'occupation formel qui hybride les avantages du squat (usage à titre gratuit) et les droits du métayage (en cas de conflit avec le propriétaire). Genelito, ayant un statut de gardien, explique comment il a réussi à obtenir le droit de maintenir son exploitation à l'encontre des projets de son propriétaire : « *En 2007, le propriétaire a voulu m'expulser, mais j'ai refusé parce que c'est l'endroit que je garde et que j'ai mis en valeur depuis si longtemps. La plainte du propriétaire est allée devant le Peace and Order Committee du Barangay. La plainte a échoué parce qu'il n'y avait pas assez d'éléments contre moi et que j'ai un accord avec le propriétaire pour lutter contre le squat [caretaker agreement]. Si le propriétaire réclame sa terre, il devra me payer des indemnités, sinon c'est un autre cas de procédure judiciaire.* » Grâce à son statut de gardien, Genelito est assuré d'avoir des droits en cas d'expulsion. Il est l'un des seuls à exprimer une certaine assurance quant à l'avenir : « *Je ne peux pas dire si je vais pouvoir vivre ici pour toujours. Cela dépend des plans. Mais, je suis prêt à abandonner si les opportunités sont bonnes. Mais, je ne suis pas sûr de pouvoir maintenir le terrain ici.* » (Entretien 2014).

Le long de la route Earth Road, à Napindan, quelques familles ont cultivé, pendant plus de dix ans, un hectare de terres en maraichage, des terres qui avaient été remblayées par les travaux de la construction de la station de pompage au début des années 2000. Fin 2014, la zone est construite, intégrée à un vaste slum (environ 28 hectares) qui s'est développé sur presque toutes les friches agricoles de Napindan entre 2012 et 2014. Les familles, bien que bénéficiant d'accords de gardiennage avec le propriétaire sans titre, ont perdu leur accès à la terre pendant l'enquête. Erlinda confie un an avant son expulsion : « *Ce n'est pas durable ici. Nos conditions de vie dépendent du propriétaire.* » (Entretien 2013).

Janet installée en squat entre le canal et la route depuis 2009 explique : « *Cette terre peut être perdue à tout moment à cause d'un projet de promenade de type Roxas boulevard. Je m'attends à perdre la terre à n'importe quel moment, à cause des projets de développement urbain* » (Entretien 2014). A une centaine de mètres, Flore installée quelques mois avant l'entretien (2014) : « *Je ne suis pas sereine pour maintenir la maison ici. Des employés de la mairie de Taguig m'ont annoncé que mon logement ne sera pas permanent. Il y aura un projet d'élargissement de la route. La mairie a l'habitude de patrouiller dans la zone pour prévoir des aménagements.* ».

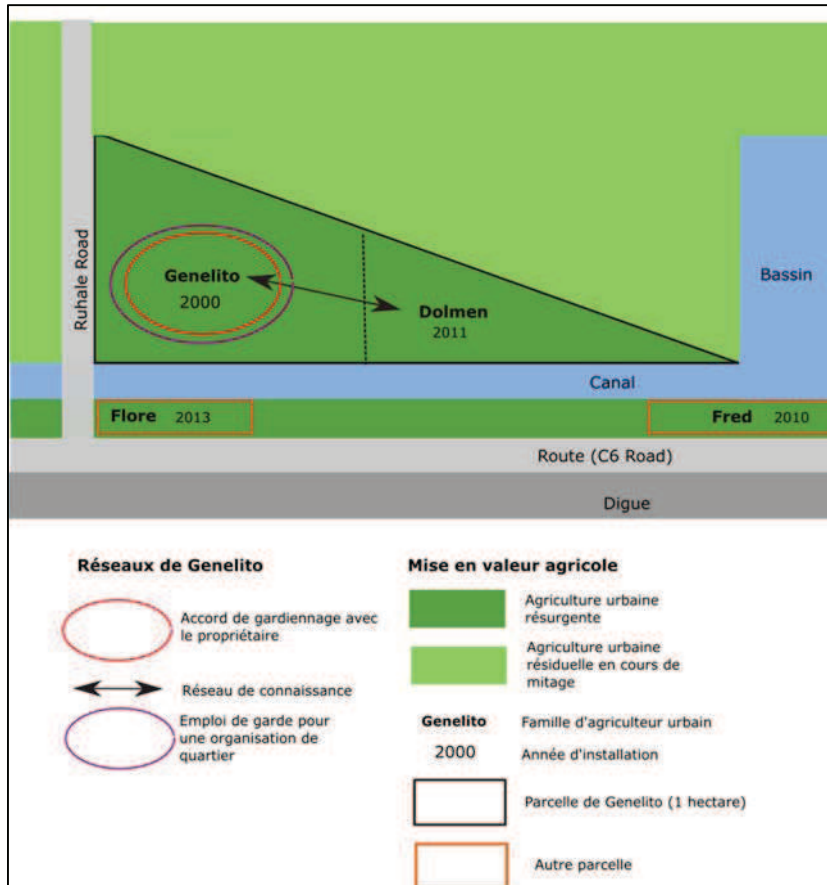
Dolmen cultive depuis le début des années 1950 à Taguig. Il a perdu à plusieurs reprises l'accès à ses terres. Pourtant, il explique : « *J'ai été agriculteur toute ma vie. Je n'ai essayé aucun autre métier. (...) J'ai toujours eu l'habitude de trouver des terres à cultiver avec une habitation (...) C'est la même terre partout !* ». Dolmen se définit comme étant dans l'agriculture depuis qu'il est arrivé à Taguig avec ses frères en 1950, il avait 6 ans. Malgré l'ancienneté de sa pratique de l'agriculture urbaine à Taguig, Dolmen se retrouve, au

terme de son parcours, relégué sur un petit lopin interstitiel. Il a d'abord grandi dans l'agriculture à Taguig, au sein de sa fratrie, dans le quartier de Calzada. A l'âge adulte, il a vécu et cultivé le riz à Tuktukan, puis à Ususan, où il a conservé son habitation. A chaque fois, il a perdu ses terres à cause du développement de lotissements. En 2005, il cultive des terres côtières en amont de la digue et il y construit une habitation. Cependant, tout est lavé par le typhon Ondoï en 2009, puis irrémédiablement perdu après la construction du premier polder en 2011. Un ami, Genelito, l'invite à le rejoindre en digue aval et ils partagent la parcelle.

3.2.2. Le système « familles de pionniers » et « familles de suiveurs » : le partage des terres

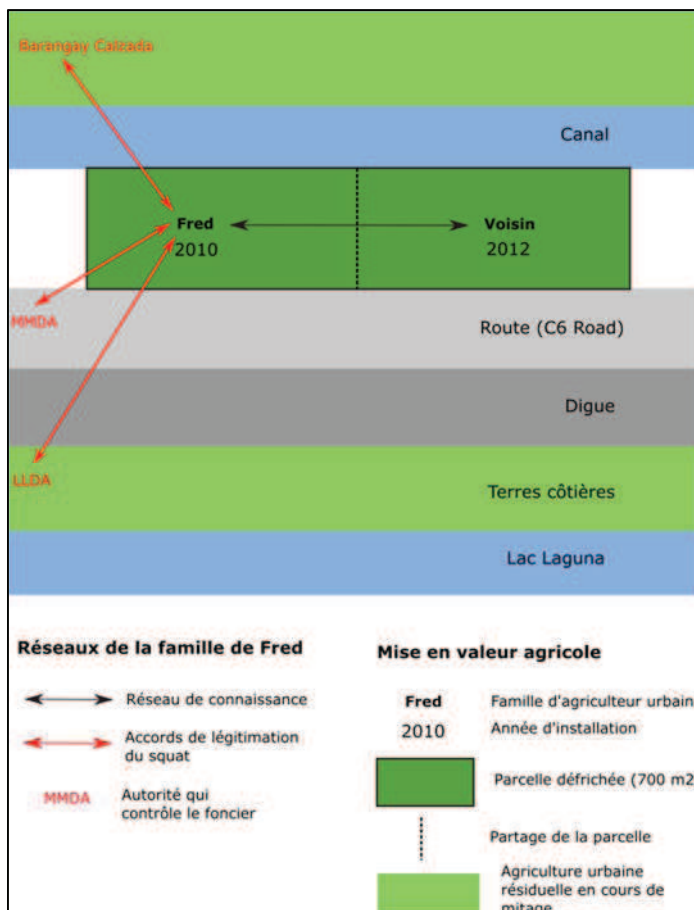
Les familles de pionniers ont pris en charge le défrichage et la mise en valeur des terres lors de leur installation. Le défrichage participe à la légitimation de leur mode d'occupation auprès des autorités qui contrôlent le foncier. Le statut du foncier sur les sites d'agriculture urbaine résurgente étant particulièrement ambiguë, bien souvent plusieurs autorités participent au contrôle du foncier. Les familles de suiveurs, quant à elles, s'installent grâce à des connaissances qui les informent sur les opportunités du foncier agricole. Certaines bénéficient d'un partage ou d'une passation des terres auprès d'une connaissance ou d'une parenté.

Selon une tactique de pionnier, Genelito s'est installé en 2000, en défrichant un hectare de terres le long du canal (Carte 15). Il explique : « *Le propriétaire m'a dit que je pouvais m'occuper du terrain. C'était plein d'herbe et j'ai développé l'agriculture. J'ai planté des bananiers et des légumes.* ». Il est membre actif d'une association de maintien de l'ordre dans le quartier (il patrouille dans le quartier). En 2011, il partage ses terres, avec son ami Dolmen qui est un ancien de l'agriculture à Taguig et qui vient de perdre son lopin sur les terres côtières (après le passage du typhon Ondoï puis la construction d'un polder).



CARTE 15. Tactique d'installation de Genelito : un gardien pionnier

Source : Enquête familles (2012-2014). Réalisation J. Tichit, 2017.



CARTE 16. Tactique d'installation de Fred : un pionnier du défrichage

Source : Enquête familles (2012-2014). Réalisation J. Tichit, 2017.

La famille de Fred défriche en 2010, une parcelle de terre entre la route et le canal, dans la barangay Calzada. En ce sens la famille a mobilisé une tactique d'installation de type pionnier (Carte 16). Par la suite, Fred consent à partager sa parcelle pour répondre à la sollicitation d'un ami et lui rendre service.

La parcelle de Fred est située sur une zone de servitude, dont la MMDA a la charge de l'entretien. La famille s'est installée selon un mode de « squat légitimé » qui s'apparente à une forme de gardiennage accordée par des employés de la MMDA, cependant sans aucune protection du droit d'usage. Fred explique les circonstances de son installation et les accords dont il a bénéficié auprès des employés de la MMDA, puis des autres autorités qui contrôlent le foncier : *« J'avais l'habitude de pêcher dans la rivière. Avant, c'était seulement de l'herbe ici. Un employé de la MMDA m'a vu et m'a proposé de désherber le terrain et de planter mes propres cultures en échange. Je n'ai pas été payé pour ce travail, à la place la MMDA m'a offert ce terrain pour cultiver. Puis, j'ai obtenu l'autorisation du barangay Calzada et de la LLDA (...) Je suis celui qui m'occupe du terrain ici pour la MMDA. Ma tâche est de contrôler qu'il n'y ait pas d'autres personnes qui s'installent ici, que le seul usage des terres soit agricole. »* (Entretien, 2014). L'arrangement de gardiennage avec l'autorité foncière se réalise sur la base d'un échange de bons procédés. Le potentiel agricole du terrain permet à l'occupant de dégager un revenu, tandis que la mise en culture de l'espace et la construction d'un baraquement constituent des marqueurs qui transforment la friche en espace approprié et signalent la non disponibilité du lieu pour d'autres occupants éventuels. Comme certaines familles de Smokey Mountain, Fred assure la légitimité de son occupation en obtenant aussi des autorisations orales auprès de représentants du barangay et de la LLDA : l'habitant accumule les procédés de légitimation du lopin de terre. Alors que Fred est enregistré dans le barangay de son domicile à Pateros²³⁶, il connaît aussi des *kagawads* du barangay Calzada : Fred bénéficie de connexions aux politiques. Ensuite, il fait bénéficier une personne de son réseau d'ami en partageant généreusement son lopin de terres. Fred explique : *« Le terrain s'étendait jusqu'au pont mais des voisins m'ont demandé s'ils pouvaient planter ici, alors je leur ai offert de la place et des plantes. »*

Les trois autres familles enquêtées qui cultivent sur cette lanière interstitielle, entre la route C6 et le canal, n'ont pas d'autres lieux de vie. Leurs conditions de vie sont très précaires : les familles vivent sans électricité, ni système d'assainissement, dans des cabanes de fortune. En outre, Janet et Flore ont toutes les deux de très jeunes enfants à charge.

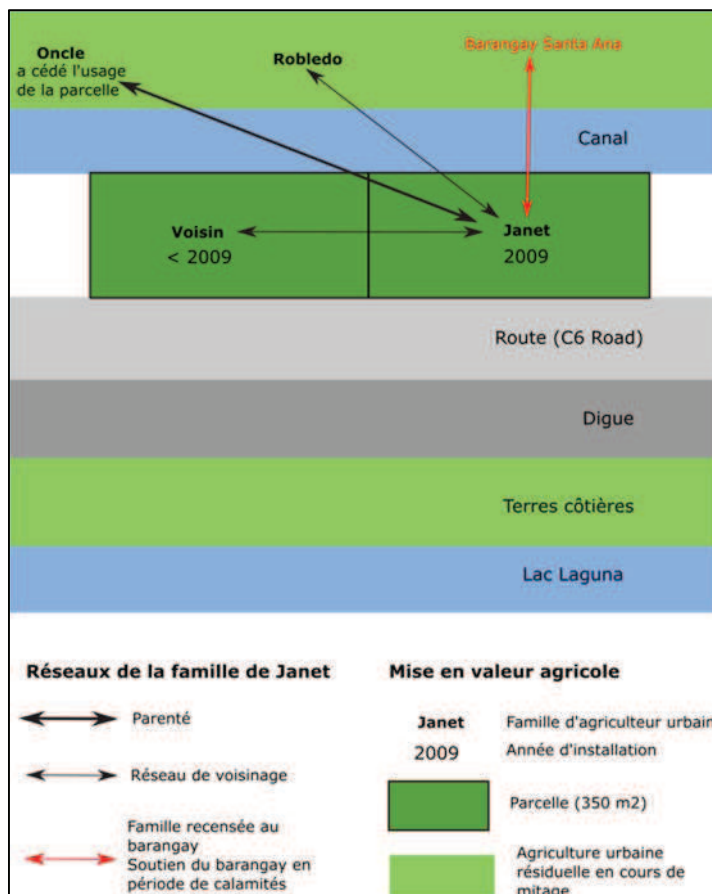
La famille de Janet s'est installée sur la parcelle en 2009 en squat, en bénéficiant d'un arrangement de parenté : un oncle cède à la famille l'usage de la parcelle qu'il ne souhaite plus cultiver (Carte 17). Concernant le risque d'inondation, Janet explique : *« Nous avons*

²³⁶ Fred n'habite pas sur son terrain agricole, tout du moins pas de manière permanente car la zone est très inondable. Cependant, ses visites sont devenues de plus en plus régulières jusqu'à ce qu'il choisisse de passer la nuit sur place, pour protéger ses récoltes contre le vol.

ces deux cabanes, la plus grande en contrebas [le long du canal] est très vite inondée pendant la mousson. Quand c'est inondé, on s'installe dans la deuxième cabane [le long de la route] ».

La famille de Flore s'est installée en 2013, quelques mois avant l'entretien, invitée à rejoindre un ami qui cède un bout de ses terres (Photo 20). Les conditions de vie demeurent extrêmement précaires, puisque le lopin de terre ne dispose pas de cabane d'habitation. Flore apprécie cependant d'avoir pu s'installer ici en squat, après quatre ans à vivre dans un *tricycle*²³⁷ dans la rue. A propos du risque d'inondation, Flore ne sait pas : « Peut-être que l'endroit est inondé pendant la saison des pluies. » (Entretien, 2013).

De même, la famille de Martina s'installe en 2013 en squat, en suivant les recommandations d'un ami. Cependant, la famille cherche un endroit plus vaste pour cultiver, dans l'espoir de financer la scolarisation des petits-enfants.



CARTE 17. Tactique d'installation de Janet en suiveur de l'agriculture urbaine résurgente

Source : Enquête familles (2012-2014). Réalisation J. Tichit, 2017.

²³⁷ Le mari de Flore est conducteur de tricycle à Taguig. Il conduit des passagers pour des courses de proximité. La course coûte 20 PhP.

4. S'installer comme agriculteur urbain à Metro Manila

Il s'agit dans cette section de dégager des profils d'installation des familles au regard des modes d'occupation du sol précédemment dégagés et selon d'autres phénomènes observés de manière récurrente dans les tactiques d'installation des familles.

En effet, si les familles tendent à légitimer leur mode de squat, toutes ne sont pas connectées à des réseaux politico-administratifs. De même, la simple mise en relation avec un propriétaire déclaré du foncier ne suffit pas à expliquer toutes les installations de familles dans l'agriculture urbaine résiduelle à Taguig. Les réseaux d'installation font intervenir d'autres acteurs que les acteurs qui contrôlent le foncier. Le caractère interstitiel de l'agriculture urbaine à Metro Manila requiert à minima que la famille ait recouru à des informateurs concernant la disponibilité foncière et l'opportunité agricole des sites d'agriculture urbaine. L'objectif est donc de comprendre comment les familles d'agriculteurs urbains se sont orientées vers l'agriculture urbaine à travers une analyse de leurs parcours résidentiels et du rôle de filières d'installation dans l'agriculture urbaine.

La rareté du foncier détermine un accès à la terre socialement régulé, c'est-à-dire qui nécessite la mobilisation de filières d'installation ou a minima d'informateurs sur la disponibilité de la ressource, au sein de parentés, de connaissances ou dans le milieu professionnel de la famille. L'ensemble de ces acteurs constituent les « réseaux d'installation » des familles d'agriculteurs urbains et sont définis comme étant les relations qui participent et facilitent l'accès à la terre des familles d'agriculteurs urbains.

Il s'agit dans un premier temps d'aboutir à des profils d'installation de familles dans l'agriculture urbaine à Metro Manila et dans un second temps, d'envisager le rôle de l'ancienneté en ville dans l'accès au foncier agricole, en discutant des différents profils migratoires des familles d'agriculteurs urbains.

4.1. Un choix géographique soutenu par des réseaux

Mon hypothèse de recherche est que, concernant les tactiques d'installation en dehors de la succession intergénérationnelle, la proximité à la fois géographique et sociale favorise la connaissance du potentiel agricole des sites d'agriculture urbaine. D'une part, l'installation des familles dans l'agriculture urbaine est une opportunité géographique qui se réalise dans la proximité. D'autre part, l'accès aux lieux et l'installation effective des familles sont conditionnés par une connaissance géographique préalable des sites. Celle-ci, pour la plupart des familles, passe par la mobilisation d'un réseau social.

4.1.1. De l'opportunité géographique

L'analyse des parcours résidentiels, que je limite dans un premier temps à l'étape résidentielle précédant l'installation sur les sites d'agriculture urbaine, permet d'identifier le rôle de la proximité dans le mode d'habiter des agriculteurs urbains. J'analyse d'abord les parcours résidentiels des agriculteurs urbains de Smokey Mountain, puis ceux de Taguig, l'objectif étant d'établir des rapprochements entre les conditions d'installation des familles, alors même que les sites d'agriculture urbaine et leurs sites d'inscription urbaine sont très différents.

Le site urbain aux alentours de Smokey Mountain est particulièrement complexe et les quartiers sont marqués par une très grande pauvreté urbaine. Le fait d'avoir résidé antérieurement dans le quartier de Smokey Mountain ou dans ses alentours caractérise l'ensemble des parcours résidentiels des agriculteurs urbains de Smokey Mountain (Carte 13). L'ensemble des familles s'est installé à Smokey Mountain après avoir résidé dans le district de Tondo (17 familles) ou le sud de la ville de Navotas (5 familles) (Carte 18).

- Les parcours résidentiels depuis Navotas concernent des familles issues des bidonvilles insalubres et surpeuplés installés dans les couloirs interstitiels de la zone portuaire. Navotas offre des modes d'existence précaires dans une économie dominée par l'industrie portuaire et la pêche (Shatkin, 2004, 44). « Les nombreux habitants des slums [de Navotas] dépendent des emplois d'une économie orientés sur la pêche (Shatkin, 2004, traduction libre, 2480).
- Toutes les autres familles (17 familles) se sont installées après avoir quitté divers quartiers précaires situés dans le district de Tondo : aux alentours de Smokey Mountain (12 familles) ou bien ailleurs dans Tondo (cinq familles dont quatre venues depuis Divisoria et une famille ayant vécu à la rue dans le quartier de Don Bosco Church).

La moitié des familles installée à Smokey Mountain (11 familles) proviennent de quartiers liés au passé de la décharge : l'emprise initiale de la décharge (étendue sur les barangays 128 et 129, et débordant sur le barangay 124) et Sitio Damayan qui a accueilli le transfert des activités d'entrepôt des ordures après la fermeture de Smokey Mountain. Sitio

Damayan est un slum densément peuplé, très affecté par l'insalubrité et les nuisances liées aux ordures et à la fabrique du charbon de bois (observation participante, 2013).

Cinq familles d'agriculteurs urbains installées à Smokey Mountain ont habité auparavant un quartier de la proximité immédiate de Smokey Mountain, des barangays 128 et barangay 129, qui forment l'emprise initiale de la décharge. Parmi elles, quatre sont des familles de pionniers.

- Une famille s'est installée depuis un slum insalubre et densément peuplé du barangay 129 (Entretiens Edilyne, 2013).
- Il y a trois familles originelles de Smokey Mountain. L'une a été autorisée à rester sur la décharge depuis sa fermeture. Les deux autres se sont réinstallées à partir de 2005 depuis leur relogement à Permanent Housing (Entretiens Mate et Ellene, 2013-2014).
- Il y a une autre famille installée depuis son logement à Permanent Housing (Entretien Jocelyne, 2013).

Les habitants de Permanent Housing sont en principe des familles originelles ayant vécu sur la décharge en fonctionnement, expulsées en 1995, puis relogées de manière temporaire à Aroma Temporary Housing. C'est le cas de la famille d'Ellene et de Mate qui a vécu une dizaine d'années à Aroma²³⁸. En revanche, la famille de Jocelyne qui s'installe à Permanent Housing, en arrivant d'un autre quartier de Tondo (Gagalangin), a bénéficié d'un passe-droit pour obtenir une unité de relogement. Gagalangin ne fait pas partie des quartiers d'attribution de relogement. La famille a acheté le droit d'usage de l'unité de logement à une famille relogée qui n'a pas pu s'acquitter du loyer²³⁹.

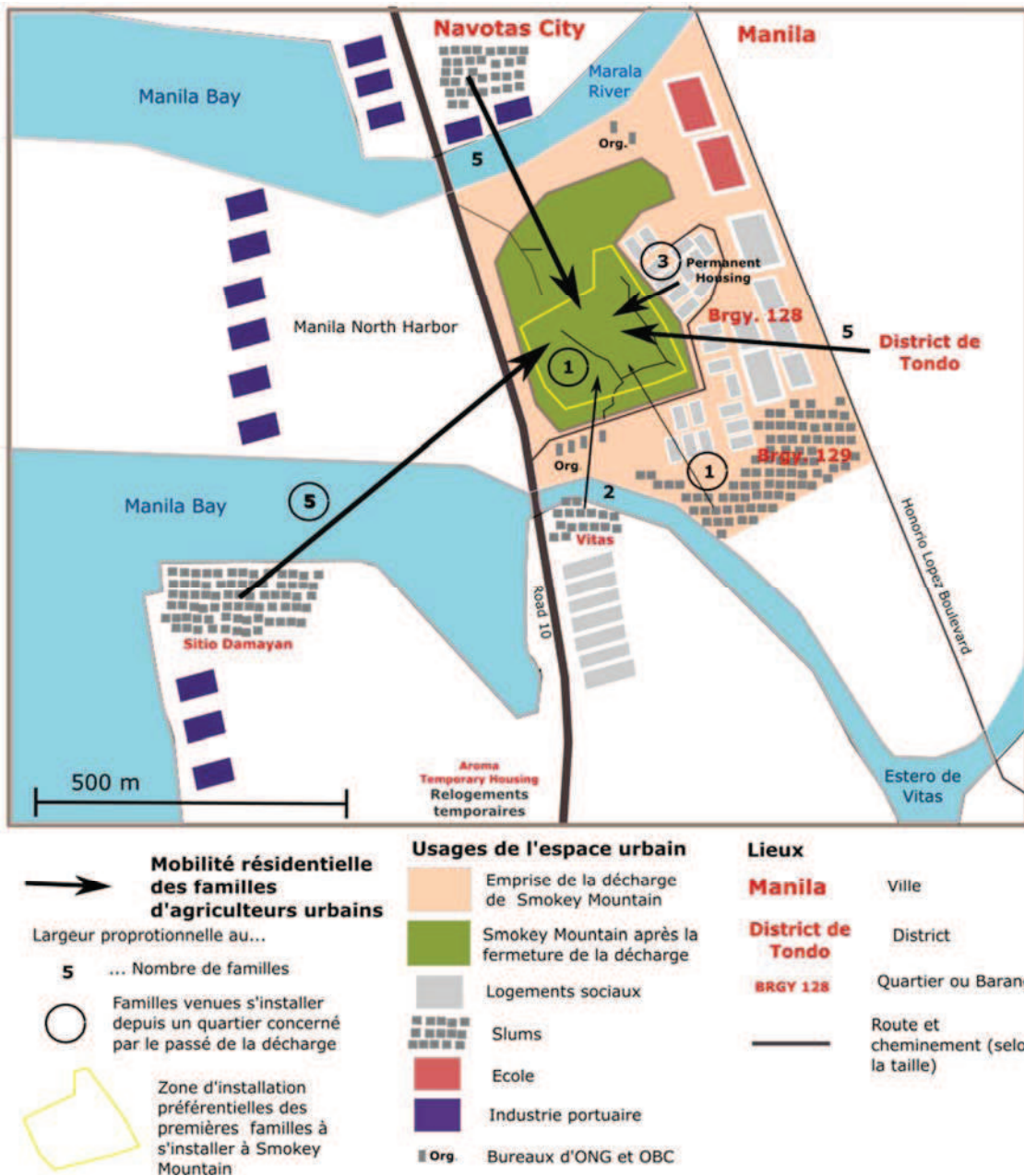
Les parcours résidentiels depuis Sitio Damayan concernent cinq familles parmi lesquelles quatre sont des familles de pionniers à s'installer à Smokey Mountain (Entretiens Steeve, Allan, Arlyne, Cita, Edilyne, 2013-2014).

Deux familles ont habité de l'autre côté de l'Estero de Vitas. Elles s'installent à Smokey Mountain après avoir quitté leurs habitats très précaires et extrêmement vulnérables aux inondations, sur les berges de la rivière Vitas (Entretiens Edilyne, Daisy et Maria, 2013-2014).

²³⁸ Le programme de relogement temporaire a été abandonné par le gouvernement dès la fin de la construction du gros œuvre en 1995. Seule la structure du bâtiment a été construite (murs porteurs et toiture). Des milliers de familles s'entassent dans d'immenses hangars divisés par des cloisons de fortune qui ont été consolidées avec le temps. Les habitants relogés de Smokey Mountain ont divisé et construits eux-mêmes les unités de logements à l'intérieur (Observation participante, 2013).

²³⁹ Ce phénomène met en échec la politique d'éviction à Metro Manila, malgré l'amélioration des conditions d'expulsions et du droit au relogement depuis le début des années 1990.

CARTE 18. Les installations des familles d'agriculteurs urbains à Smokey Mountain depuis Tondo et le sud de Navotas



Le site actuel de Smokey Mountain représente 9 hectares sur les 21 hectares de la décharge en fonctionnement. Les barangays, 124, 128 et 129 forment l'ancienne emprise de la décharge, avant qu'elle ne soit évidée par le programme de rénovation urbaine SMRDP. A l'est de Smokey Mountain, le polder de Manila North Harbor a été construit avec les matériaux issus de l'évidement de la décharge dans le cadre du programme de modernisation du port (Master Plan for the Manila North Harbor Modernization). Le Manila North Harbor est partiellement représenté sur la carte. La superficie totale est de 48.5 hectares, soit deux fois l'emprise initiale de la décharge.

Aroma Temporary Housing est le quartier du relogement des populations expulsées de Smokey Mountain en 1995. Sitio Damayan atteint 10 hectares en 2013, avant d'être démoli en 2014 après la période d'observation participante conduite sur le site, avec l'ONG Enfance Fondation.

Source : Enquêtes familles et acteurs organisationnels et observation participante, 2012-2014 ; Smokey Mountain Remediation Development Project ; Master Plan for the Manila North Harbor Modernisation. Réalisation : J Tichit, 2017

L'étape résidentielle antérieure à l'installation des familles à Smokey Mountain est caractérisé par un mode de vie insalubre dans des quartiers désaffectés des slums situés dans les alentours de Smokey Mountain et au sud de Navotas ou ailleurs, dans des quartiers précarisés de Tondo. De fait, pour l'ensemble des familles, l'installation à Smokey Mountain représente une amélioration des conditions de vie au quotidien. Le chapitre 6 montrera que, bien les difficultés persistent pour certaines familles, l'agriculture urbaine participe de tactiques d'existence des familles.

Allan se souvient de Sitio Damayan : « *Je ne pouvais pas rester là-bas, à cause de l'odeur et de l'environnement. (...) La nuit, les gens brûlent le carrelage pour récupérer l'acier. C'est interdit par le gouvernement. On a l'impression de vivre en Enfer.* » (Entretien Allan, 2013-2014). La famille d'Arlyne, installée à Smokey Mountain quelques mois avant l'entretien, est encore marquée par la vie très dure à Sitio Damayan : « *Depuis que nous sommes arrivés, tout le monde va beaucoup mieux parce que c'est calme ici et les voisins sont bons. Avant, on vivait au milieu des slums. J'ai trouvé la paix ici. L'agriculture, c'est bon et sain.* » (Entretien, 2013). Sitio Damayan est ravagé par un incendie en 2013, juste avant que le gouvernement organise l'expulsion des habitants en 2014 (les décharges à ciel ouvert sont interdites d'après l'Ecological Solid Waste Management Act de 2000). Les habitats du slum de Vitas sont construits en matériaux de fortune, sur pilotis au bord de la rivière, et ne disposent ni de système d'assainissement, ni d'eau courante, ni d'électricité. Daisy se réjouit de s'être installée à Smokey Mountain : « *C'est plus confortable ici !* ».

Les logements sociaux de Permanent Housing sont surpeuplés²⁴⁰ par la cohabitation intergénérationnelle dans les familles et la re-division des unités de logement entre plusieurs familles. Les espaces communs sont rendus insalubres par le scavenging, que pratiquent toujours les habitants (Observation participante, 2014).

La proximité à Smokey Mountain permet aux familles ayant vécu à Navotas, de maintenir une activité liée à la pêche ou un emploi dans l'industrie portuaire. Smokey Mountain offre un environnement moins insalubre que les slums de Navotas. Annie explique les raisons du départ de sa famille de Navotas : « *Nous avons déménagé parce que nous ne voulions pas passer une longue période dans une zone congestionnée et notre système immunitaire s'affaiblissait.* ». L'insécurité de l'installation à Smokey Mountain équivaut aux modes d'occupation en slums. Jil s'exclame, content d'avoir évité le pire dans son habitation précédente, en slum à Navotas : « *Nous avons presque été démoli à Navotas* » (Entretiens Annie, Merceliza, Nieves, Jil, Rodrich, 2013-2014).

Le sud et l'est de Smokey Mountain sont plus peuplés, là où les familles ont préféré s'installer en premier (les pionniers, les familles originelles, les premiers suiveurs). Il s'agit de l'ancien cœur de la décharge où, d'une part, il y a plus de ressources pour le scavenging et la fabrication du charbon, et, d'autre part, de bonnes terres aplanies ou terrassées pour l'agriculture. Ces terres bénéficient d'un meilleur accès : il y a des

²⁴⁰ La population est estimée à plus de 30 000 habitants répartis dans 21 immeubles (Sustainable Project Management, 2005, p.2).

cheminements complets entre chaque exploitation et l'accès Paradise Gate²⁴¹ ce qui, outre une meilleure régulation des relations de voisinage, permet mieux la desserte pour les activités de commerce.

A Taguig, compte tenu du risque d'inondation, toutes les familles ne résident pas sur le site d'exploitation : c'est le cas de 9 familles de l'échantillon. Cela fonde une particularité importante qui isole le phénomène de l'installation en agriculture urbaine du parcours résidentiel en lui-même (la tactique du dégroupage de l'habitat est traitée en chapitre 6).

Malgré tout, comme à Smokey Mountain, toutes les familles d'agriculteurs urbains, ont résidé à proximité du site d'agriculture urbaine, avant d'installer leur exploitation. Une majorité d'entre elles habite le même quartier au moment de l'installation sur le site d'agriculture urbaine. Cela concerne les agriculteurs urbains installés à Santa Ana. Sinon, les familles habitent un autre quartier de Taguig, de Pasig ou de Pateros. Il faut rappeler que les villes de Pasig et Pateros ont été constituées de sites d'agriculture urbaine, jusqu'à leur disparition récente : les anciennes terres de la riziculture traditionnelle s'étendaient jusqu'à la Pasig River, c'est-à-dire incluait Pateros ; il existait des formes d'agriculture urbaine fluviale sur les berges de la Pasig River (à Taguig, Pateros et Pasig).

4.1.2. Du rôle des réseaux dans l'installation des familles en agriculture urbaine : parentés, connaissances et réseaux politiques

L'opportunité géographique ne suffit pas à déterminer l'installation des familles d'agriculteurs urbains. L'opportunité foncière étant rare et peu accessible, l'accès à la terre est socialement régulé. Le foncier agricole interstitiel étant invisible dans la ville, l'accès est toujours au préalable informé. De fait, la majorité des familles ont mobilisé leur réseau social pour s'installer en agriculture urbaine : une parenté, un ami ou un contact professionnel. Les filières d'installation mobilisent plus souvent des parentés (directes ou indirectes), ensuite des connaissances et, enfin, des contacts professionnels. L'ensemble de ces contacts est mobilisé dans la proximité géographique, celle-ci étant déterminante dans les représentations spatiales des sites interstitiels de l'agriculture intra-urbaine. Ces contacts participent à l'activation de filières d'installation en jouant, à des degrés divers, des rôles de facilitateur : en informant sur le potentiel agricole du site ou sur la disponibilité de terres, en partageant le mode d'occupation de la terre entre familles ou en transmettant le mode d'occupation d'une famille à l'autre, la transmission au sein de la famille constituant une variante particulière.

A Smokey Mountain et à Taguig, quelques familles de pionniers ont conduit des explorations selon une logique de proximité²⁴², avant de s'approprier une portion de

²⁴¹ Je renvoie à la photo 2 (p.81, Chapitre 2) et à son commentaire.

²⁴² Un habitat (Permanent Housing ou les slums du barangay 129) ou un emploi de la proximité immédiate (scavenging ou emploi pour des travaux le long de la Road 10) qui permet à l'habitant d'avoir des représentations

friche. Dans ce cas, les familles n'ont pas mobilisé de filières d'installation. En revanche, elles ont tissé par la suite des liens avec les institutions pour légitimer leur mode d'occupation. Outre ces cas, la majorité des familles accèdent à la terre en mobilisant des réseaux. Leur rôle est principalement d'informer sur la disponibilité des terres et sur les conditions d'usage des lots (squat, propriété parallèle, gardiennage, métayage).

Il y a autant de familles qui ont mobilisé le contact d'un ami que de familles qui ont mobilisé des parentés. Le recours à un contact est plus systématique à Taguig qu'à Smokey Mountain puisque, sur ce site, plusieurs habitants expulsés y reviennent, et n'ont donc pas besoin d'informateurs. De manière générale, plus le contact est un proche²⁴³, plus le bénéficiaire tend à être important pour l'installation. A Smokey Mountain comme à Taguig, le contact d'une parenté ou d'un proche permet de bénéficier de meilleures conditions d'occupation. Le contact d'un proche ou d'une parenté, qui est propriétaire déclaré ou informel, garantit plus d'avantages que lorsque la famille bénéficie de contacts parmi les familles installées dans le voisinage. L'avantage obtenu auprès de parenté ou de proches est plus important à Taguig qu'à Smokey Mountain, car les parentés permettent un accès à la terre par transmission et que les connaissances assoient quelques cas de solidarité forte qui conduisent au partage de lopins de terre.

En effet, les parentés permettent à Taguig la passation de l'activité agricole au sein de la famille. Cette tactique d'installation verticale est particulière de l'agriculture urbaine résiduelle à Taguig (à Santa Ana et à Palingon). Cependant, elle concerne aussi une famille installée depuis 2009 sur un site d'agriculture urbaine résurgente le long du canal (Entretien Janet, 2014). La famille a pu s'installer grâce au réseau de parenté du mari : l'oncle, qui cultive des terres à Santa Ana, leur a cédé l'usage de son terrain. Le rôle des parentés permet aussi d'accéder à un propriétaire (le propriétaire des terres est l'oncle de la famille de Zeni) ou dans une moindre mesure, d'informer sur la disponibilité d'une terre (Armando est informé par son oncle qui cultive déjà sur les terres côtières de Calzada). Sur les terres côtières de Taguig, le lien de parenté ou de connaissance avec le propriétaire déclaré permet à quelques familles de bénéficier d'un usage à titre gratuit, par rapport aux autres familles qui ont négocié des accords de fermage.

Le rôle des connaissances est aussi très important à Taguig, puisqu'elles permettent pour plusieurs familles un accès à la terre en mode de squat, soit directement par la passation de l'activité lorsque l'occupant a prévu son départ, soit par le partage du lopin de terre entre amis (sur les micro-sites d'agriculture urbaine résurgente). Sinon, à minima, les réseaux de connaissance ont permis la circulation de l'information sur la disponibilité des terres (auprès de trois familles).

spatiales précises de Smokey Mountain ou même d'avoir pu pratiquer l'espace en lui-même. Par exemple, Cita explique : « *Le scavenging sur Smokey Mountain nous a donné l'idée de venir cultiver ici.* » (Entretien 2013).

²⁴³ La parenté est considérée comme plus proche que la connaissance, elle-même plus proche que le contact professionnel.

A Smokey Mountain, les parentés ayant permis à d'autres familles de s'installer étaient déjà elles-mêmes installés, et donc jouent surtout un rôle d'informateur sur la disponibilité de terres et les modalités d'occupation. L'installation grâce à une parenté « automatise » la légitimation du squat pour les familles, dans la mesure où elles bénéficient des négociations antérieures entamées par le parent. Notamment, elles ne vont pas sédimenter les accords entre plusieurs autorités qui contrôlent le foncier. Dans un contexte où le foncier est de plus en plus contrôlé par les autorités publiques propriétaires (NHA et HGC), les familles les plus récemment installées sont des familles bénéficiant d'un contact auprès d'acteurs contrôlant ce foncier (autorités publiques ou « propriétaire coutumier »). A Smokey Mountain, l'ami déjà installé (ou qui opère un service de maintien de l'ordre) informe de la disponibilité d'une terre et des conditions d'occupation. La connaissance d'un propriétaire parallèle permet de bénéficier d'un mode d'occupation à titre gracieux comme le gardiennage.

Le rôle des réseaux professionnels est plus avéré à Smokey Mountain (4 cas) qu'à Taguig. A Taguig, une seule famille s'est installée après avoir découvert le site grâce à une activité d'achat et de revente de produits maraîchers.

A Smokey Mountain, les contacts professionnels ont été constitués, dans un premier temps, par des acheteurs de matériaux recyclables qui connaissent bien le site. Alan, un pionnier de l'agriculture à Smokey Mountain, explique comment il a découvert le site : « *Un acheteur de matériaux m'avait appelé pour aller sur Smokey Mountain... il recherchait des volontaires pour collecter des matériaux.* » (Entretien 2014). Dans un second temps, lorsque la mise en valeur agricole est amorcée à Smokey Mountain, des réseaux d'acheteurs des filières de commercialisation vers le marché de Divisoria (chapitre 6) informent et soutiennent l'installation de plusieurs nouvelles familles d'agriculteurs urbains. Avant de s'installer, Jilin a d'abord travaillé pour un acheteur de légumes du marché Divisoria : « *l'acheteur m'envoyait récolter des feuilles de camote à Smokey Mountain* » (Entretien 2014). De même, Samuel a été positionné sur les terres d'un propriétaire parallèle qui est vendeur de légumes de Divisoria à Smokey Mountain. Samuel explique qu'il cultive pour approvisionner son « patron ».

Ainsi, l'installation à Smokey Mountain et à Taguig est motivée par une combinaison de facteurs géographiques (habitat ou emploi dans la proximité) et d'accès à des filières d'installation. A Smokey Mountain, les contacts se déploient en majorité au sein des parentés ou engage une relation d'amitié. Sinon, les réseaux mobilisent les milieux professionnels du scavenging ou des filières de commercialisation des produits agricoles. A Taguig, l'installation repose souvent sur le rôle très fort des parentés (qui ont permis la transmission de l'activité de parent à enfant ou d'oncle à neveu) et de la solidarité entre amis (qui va jusqu'au partage du lopin de terre)

Finalement, trois principales tactiques d'installation se distinguent en fonction de la principale ressource mobilisée lors de l'installation :

- Concernant les agriculteurs urbains de type pionniers, leur installation repose principalement sur une démarche individuelle, c'est-à-dire que des réseaux peuvent avoir facilité l'installation, mais n'ont pas été déterminants. A Smokey Mountain, bien que Steeve ait été informé par un ami, il explique : « Je suis venu voir l'endroit par moi-même. » (Entretien 2013). Le mari d'Edilyne, un des pionniers de Smokey Mountain, explore la butte avec le frère dès 2006, puis s'installe. Edilyne explique « Mon frère et mon mari Alberto sont montés en 2006 pour voir s'ils pouvaient s'installer ici. Puis, ils ont construit la maison. » (Entretien, 2013). A Taguig, Fred a d'abord bénéficié d'une très bonne connaissance de l'endroit avant de s'installer, grâce à ses activités de pêche. De fait, l'installation des pionniers mobilise surtout une ressource dite individuelle sur laquelle ont reposé la découverte du potentiel agricole du site, son défrichage et sa mise en valeur agricole ;
- La tactique d'installation verticale permet la passation de l'activité au sein de la famille, ce qui mobilise donc une ressource héritée (cette tactique caractérise les installations de familles sur les sites d'agriculture urbaine résiduelle, à Santa Ana et à Palingon) ;
- Les suiveurs mobilisent leurs réseaux de parentés, de connaissance ou professionnels pour s'installer. Ces réseaux d'installation fonctionnent comme des filières de migration vers les sites d'agriculture urbaine.

La mobilisation de réseaux pour s'installer en agriculture urbaine est une donnée similaire de l'habiter en slum à Manila, d'après Hollnsteiner qui a étudié les modes de vie, la perception environnementale et les aspirations des habitants de Magsaysay Village, un slum dans Tondo (Hollnsteiner, 1974, p.250). Les résultats de son enquête (bien que datés) informent sur la dimension holistique de la société philippine, qui s'organise autour des parentés (*kamag-anak*), des provincialités (*kababayan* désigne les personnes du même endroit après une migration), des parrainages lors des cérémonies religieuses (*compadre, comadre*), des groupes d'amis (*barkada*), des fraternités, etc.

La tactique du pionnier constitue la base du développement de nouveaux sites d'agriculture urbaine résurgente. Néanmoins, elle est très minoritaire. De même, dans le slum étudié par Hollnsteiner : « très peu d'habitants s'installent en conduisant l'investigation par eux-mêmes. » (Hollnsteiner, p.250). De fait, la tactique du pionnier est difficile à enquêter, avec le temps, les familles initiales sont plus difficiles à repérer. Le rôle du pionnier consiste à assurer la légitimité de l'occupation et du nouvel usage agricole de la parcelle, en négociant des autorisations orales auprès des autorités qui participent au contrôle du foncier (les représentants du barangay, de la NHA, de la MMDA et de la LLDA). Généralement, les familles de pionniers multiplient les accords pour sédimenter le processus de légitimation de leur squat. Très rarement ce rôle de pionnier s'incarne sur un foncier agricole résiduel, auquel cas la parcelle agricole est menacée de jachère par le développement urbain alentour (nuisances fortes, fragmentation du foncier agricole).

4.2. Les profils de familles de l'agriculture urbaine à Metro Manila : migrants des provinces, natifs de Metro Manila

L'objectif de cette section est d'identifier le rôle des parcours migratoires et résidentiels des familles dans l'accès à l'agriculture urbaine à Metro Manila. Est-ce que naître en province ou naître en ville est une variable explicative de l'engagement des familles dans l'agriculture urbaine à Metro Manila ? La figure récurrente de l'enquête de terrain à Metro Manila est celle du sourire de l'enquêté à ses mots : « *J'ai appris à cultiver dans ma province, là-bas.* ». Les agriculteurs urbains de Metro Manila sont majoritairement des migrants issus des provinces de l'archipel philippin (Carte 14). Il s'agit d'analyser en quoi le profil de migrant participe à l'engagement des familles dans l'agriculture urbaine à Metro Manila, où le foncier agricole de la métropole de Manila est très interstitiel. Existe-t-il un profil homogène de migrant chez les familles d'agriculteurs urbains de Metro Manila ? Comment la compétence agricole est-elle remobilisée, réactivée par l'agriculture urbaine et comment les natifs ont-ils appris à cultiver dans la ville ?

4.2.1. Analyser les parcours résidentiels et migratoires des agriculteurs urbains

L'objectif de la démarche est de construire un indicateur pertinent qui permette de renseigner le rôle des parcours résidentiels des familles concernant leur engagement dans l'agriculture urbaine à Metro Manila.

De l'ancienneté en ville et du profil de migrant de l'agriculteur urbain dans les villes du Sud

L'accès à la terre est une question récurrente des recherches conduites sur l'agriculture urbaine et péri-urbaine. Nombreux sont les travaux qui interrogent les origines rurales de l'agriculteur et le rôle de son ancienneté en ville (Ellis, Sumberg, 1998 ; Calas, 1999 ; Mougeot, 2000 ; Shenghe et al., 2003 ; Franck, 2009 ; Le Gall, 2011 ; Robineau, 2015).

Plusieurs travaux fondateurs de l'agriculture urbaine comme champ de recherche en économie du développement ont démontré le rôle de l'ancienneté en ville dans l'accès à la terre en milieu urbain, à partir du constat partagé que les agriculteurs urbains sont des migrants ruraux vers la ville (Ellis, Sumberg, 1998 ; Mougeot, 2000). A partir d'une comparaison bibliographique des travaux conduits dans les villes africaines, Ellis et Sumberg soulignent que l'accès à la terre est déterminé par l'ancienneté en ville : les possibilités d'accès à la terre seraient plus grandes pour des urbains bien établis, plutôt que pour des populations migrantes récemment arrivés en ville (Ellis, Sumberg, 1998, p. 217). S'engager dans l'agriculture urbaine requiert en effet d'avoir pu s'approprier une place dans l'espace et les réseaux urbains, d'avoir d'une bonne expérience de la ville, expérience qui s'acquière avec le temps (Mougeot, 2000).

Plusieurs travaux de géographes nuancent cependant le constat : le profil de l'agriculture urbain migrant est plus ou moins avéré en fonction du faire-valoir de la terre, des rôles assumés dans ce faire-valoir entre propriétaire, exploitant et ouvrier (Shenghe et al., 2003 ; Franck, 2009 ; Robineau, 2015) et des rôles joués dans la commercialisation des récoltes (Le Gall, 2011). De fait, la réponse, les profils des populations de l'agriculture dans les villes du Sud ne sont pas toujours convergents. Par ailleurs, les identités urbaines ou rurales de l'agriculteur urbain sont mobilisées de différentes manières en fonction de l'histoire des villes, de leurs structures sociales et politiques (Robineau, 2015 ; Frank, 2009 ; Le Gall, 2011 ; Calas, 1999).

A Khartoum et à Bobo Dioulasso, le mode de faire-valoir direct de l'agriculture urbaine favorise de fait l'engagement dans l'agriculture urbaine des petites élites urbaines propriétaires du foncier agricole, souvent ancrées dans la ville depuis des générations, appartenant à des « lignages » établis (Robineau, 2015 ; Frank, 2009). Dans ce cas, effectivement, l'ancienneté en ville lorsqu'elle accompagne la propriété foncière, garantit un meilleur accès à l'agriculture urbaine²⁴⁴. Finalement, l'agriculteur urbain migrant resurgit à Khartoum et à Bobo Dioulasso en fonction des contextes, et offre toujours différents visages (origine, ethnie, profil socio-économique) : les propriétaires exploitants emploient plus souvent des ouvriers agricoles parmi les migrants ruraux (Frank, 2009), des migrants cultivent sur certaines emprises publiques dans le cas de projet de soutien à l'agriculture urbaine (Robineau, 2015), sinon les migrants sont plus ou moins engagés dans l'agriculture urbaine en fonction de la nature de l'agriculture. L'élevage urbain relève plus souvent de migrants, car l'accès à la terre est moins déterminant que pour la conduite de cultures maraîchères (Frank, 2009 ; Robineau, 2015, p.139). Malgré le rôle des migrants dans cette configuration de « villes agricoles africaines », Bernard Calas évacue l'hypothèse d'une agriculture urbaine comme étant la survivance de pratiques rurales importées en ville. A partir de son étude de Kampala en Ouganda, il relève que l'agriculture urbaine participe d'une véritable urbanité africaine et d'une intégration réussie à la cité (B. Calas, 1999, p.94). Metro Manila, où le foncier agricole est très interstitiel, diffère de ces villes africaines où la propension à pratiquer l'agriculture urbaine semble beaucoup plus importante. Malgré le développement de l'agriculture urbaine de projet, l'agriculture urbaine ne participe pas d'une urbanité manillaise ou tout du moins, n'y participe plus à Taguig.

Dans le périurbain de Beijing en Chine, l'agriculteur urbain offre un profil plus homogène. Les fermes périurbaines maraîchères de Beijing sont le plus souvent cultivées par des migrants de la province de Henan, lesquels ont négocié des accords de fermage avec les « comités locaux de village », les organisations locales qui contrôlent le foncier agricole (Shenghe et al., 2003). Les stratégies d'exploitation de ces migrants s'accompagnent de stratégies résidentielles et familiales particulières : la plupart d'entre eux sont de jeunes couples et, pour minimiser leurs dépenses, « ils laissent leurs enfants dans le village d'origine avec les grands-parents, et construisent des habitats temporaires à côté des

²⁴⁴ Pour rappel, le faire-valoir de la terre est toujours indirect à Metro Manila.

abris de jardin » (Shenghe et. al, 2003, p.8). Là encore, le cas de Metro Manila ne présente pas les mêmes caractéristiques puisque le foncier agricole est beaucoup moins encadré et les origines migratoires des agriculteurs urbains sont très diversifiées (carte 14).

Julie Le Gall apporte un autre regard en analysant les stratégies différenciées de migrants boliviens dans les réseaux d'acteurs et d'espaces du complexe maraîcher de Buenos Aires, dans le contexte d'une filière de migration pour le travail agricole de la Bolivie rurale vers l'agriculture urbaine à Buenos Aires (Le Gall, 2011). L'auteur montre que la compétence agricole fait ressource en ville et permet des parcours d'insertion sociale de migrants ruraux dans la métropole. A priori, l'origine provinciale de l'agriculteur urbain permettrait la mobilisation de compétences agricoles en faveur de l'engagement dans l'agriculture urbaine.

La construction des indicateurs « origine » et « ancienneté en ville » chez les familles d'agriculteurs urbains

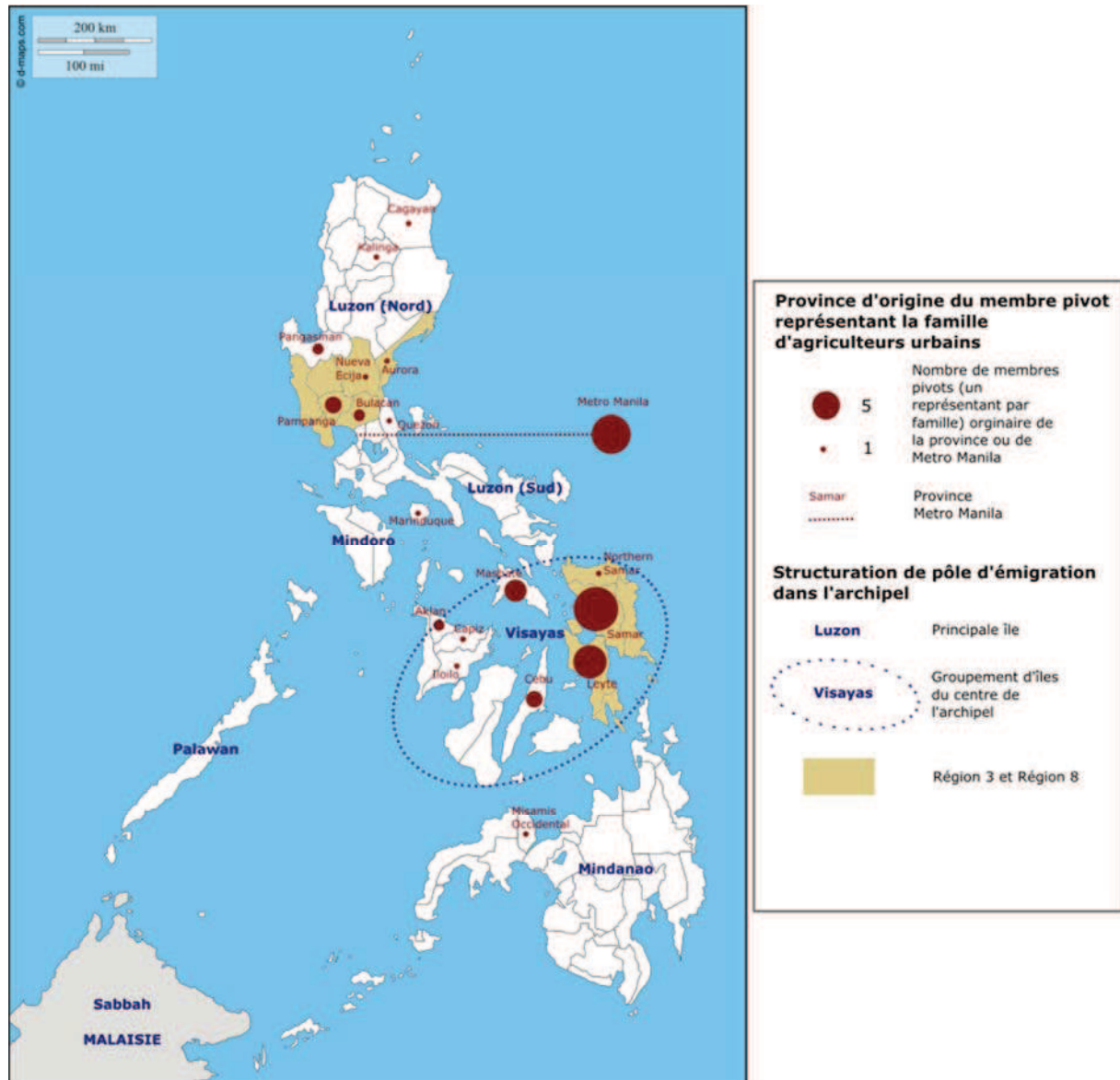
L'« origine » est un indicateur socio-spatial construit à partir des données recueillies dans la reconstitution des parcours résidentiels des familles d'agriculteurs urbains. L'indicateur permet de construire un profil famille migrante, en considérant la province de naissance des membres du couple pivot de la famille. La famille est dite migrante lorsque les deux membres du couple pivot (ou le membre pivot si célibataire ou famille monoparentale) sont arrivés à Metro Manila dans le cadre d'une mobilité résidentielle qui s'est effectuée ou amorcée depuis la province de naissance. De fait, les enfants et les petits-enfants qui composent ces familles sont nés le plus souvent à Metro Manila. Le profil de famille native de Metro Manila est construit par défaut : il s'applique aux familles dont au moins un des membres du couple pivot est né à Metro Manila, en l'occurrence à Manila ou à Taguig. Sur 46 familles enquêtées, 39 familles correspondent à un profil de famille migrante, dont les origines provinciales sont très diverses (Carte 19).

Outre la question des provinces d'origine qui intervient plus tard dans la démarche, il reste à intégrer l'indicateur lié à l'ancienneté en ville dans l'élaboration des profils de familles migrantes. En effet, je suppose que le fait d'être migrant ne détermine pas des parcours homogènes dans la ville, mais plutôt divers parcours d'immigrés. Par comparaison, la composition sociodémographique des bidonvilles marocains laisse entrevoir qu'« il ne s'agit pas exclusivement d'immigrés ruraux en première phase d'accès, mais également d'immigrés ayant largement transité parfois plus de vingt ans, dans d'autres quartiers de la ville, ainsi que de natifs de la ville elle-même ayant connu ces mêmes parcours intra-urbains. » (Dansereau, 2013, p.45). En m'inspirant de ce constat, je propose de conduire une analyse comparée des parcours résidentiels²⁴⁵ des familles migrantes et des familles de natifs au moment de leur installation en agriculture urbaine. L'ancienneté en ville des agriculteurs urbains lors de l'installation devient une variable des cycles et des projets de vie des familles migrantes arrivées en ville. Les cycles de vie

²⁴⁵ Pour rappel, les parcours résidentiels des familles sont reconstruits à partir des informations recueillies auprès d'un membre pivot de la famille (parmi le couple principal ou auprès de la personne adulte seule en cas de célibat).

sont distingués par l'enfance, l'adolescence, la vie active et le temps de retraite. A chaque étape du cycle de vie correspondent des projets de vie (section 4.2.2.).

CARTE 19. Provinces d'origine des familles d'agriculteurs urbains à partir de l'indicateur « origine d'un membre pivot de la famille »



Afin de comprendre la valeur explicative de l'origine et de l'ancienneté en ville dans les tactiques complexes d'installation des familles d'agriculteurs urbains à Metro Manila, j'ai procédé par induction en recherchant à partir de mes données d'entretiens sur les parcours résidentiels des familles et l'installation des familles dans l'agriculture urbaine, les liens entre le profil de la famille (migrante ou native), l'amorce de l'agriculture urbaine dans les cycles de vie et l'ancienneté en ville des familles migrantes. Pour la suite de la démarche, l'ancienneté en ville est considérée dans la mesure où elle est repositionnée dans les cycles de vie des familles. Il reste à caractériser le rôle de l'origine dans

l'engagement des familles dans l'agriculture urbaine. Pour cela, il s'agit de repositionner les familles d'agriculteurs urbains, le ratio familles migrantes/ familles natives et l'origine des familles migrantes, par rapport à la structure démographique de la population métropolitaine.

4.2.2. Les migrations intérieures aux Philippines et la composition de la population urbaine depuis 1960 : un corpus incomplet de données démographiques et géographiques

Dans la littérature, que ce soient les travaux de sociologues, économistes, démographes ou géographes, les migrations intérieures aux Philippines sont identifiées comme étant la principale variable explicative de l'urbanisation rapide du pays depuis au moins les années 1960 (Rotthof, 1995 ; Van Naerssen, 2001 ; Spreitzhofer, 2002 ; Jeanette et al., 2004 ; Shatkin, 2004 ; Porio, 2009 ; Ballesteros, 2010 ; United Nation, 2011 ; POPCOM, 2015). Cependant, les migrations intérieures aux Philippines ne participent pas d'un phénomène classique d'exode rural. En effet, tout en profitant au développement indiscutable de Metro Manila dans le pays, les migrations intérieures entre certaines régions voisines ont été, dans le même temps, très intense, phénomène renvoyant au modèle de *frontierward migration* (Rotthof, 1995 ; Jeanette et al., 2004). Ces migrations participent à des échanges de populations importants entre les Visayas et Mindanao et au sein même de Mindanao²⁴⁶ (POPCOM 2015 ; Jeanette et al., 2004).

Sur la période 1965-1990, les flux profitent globalement à l'accroissement de la population de Metro Manila et des autres centres métropolitains du pays, Metro Cebu (sur l'île de Cebu dans les Visayas) et Metro Davao (sur l'île de Mindanao) (POPCOM, 2015, Rotthof, 1995). Les migrations intérieures s'intensifient vers les métropoles de Cebu et Davao à partir de 1995 (POPCOM, 2015). A partir de 1990, les migrations intérieures vers Metro Manila diminuent (POPCOM, 2015 ; United Nation, 2011), mais pourvoient environ 100 000 nouveaux habitants chaque année (Van Naerssen, 2001, p.678). A la fin des années 2000, 60% de la croissance urbaine de Metro Manila est toujours imputable à l'accroissement migratoire (Ballesteros, 2010, p.2). Le taux de croissance de la population de Metro Manila ralentit, passant de 2,25% entre 1990 et 2000, à 1,78% entre 2000 et 2010 et à 1,58% entre 2010 et 2015 (PSA, POPCEN, 2015).

Je retiens deux principaux phénomènes migratoires concernant les migrations intérieures au profit de Metro Manila :

- Les migrations intérieures ne se réalisent pas à sens unique des régions vers Metro Manila : dès 1965, il y a des échanges de migrants entre Metro Manila et la Region

²⁴⁶ Les migrations intérieures des Visayas vers Mindanao ont été particulièrement fortes entre 1965-1970 (notamment dans le cadre du Land Settlement Program), puis entre régions de Mindanao entre 1985 et 2000 (POPCOM, 2015).

3 (Central Luzon) et, sur la période 1985-2000, les échanges de migrants s'activent entre Metro Manila et la Region Calabarzon (Jeannete ; 2004 ; POPCOM, 2015).

- Les régions où les taux de migration orientés vers Metro Manila sont les plus forts, sur la période 1985-1990 sont (cités par ordre décroissant) : la région 4 (Southern Tagalog), la région 5 (Bicol), la région 8 (Eastern Visayas), la région 6 (Western Visayas), la région 1 (Ilocos), la région 2 (Cagayan Valley), la région 3 (Central Luzon) et la région 7 (Central Visayas)²⁴⁷

Au-delà de ces tendances générales, il n'existe pas de données sur la composition de la population de Metro Manila qui, à une échelle fine, nous informent sur les profils migratoires des habitants et leur répartition par région d'origine. De même, les données démographiques précises sur la composition et les modes de vie des familles vivant en slum à Metro Manila sont rares et datées (Laquian's, 1969, Hollnsteiner, 1971 ; Landa Jocano F., 1975 et réédité en 2002)²⁴⁸. L'enquête ménage conduite en 1971 dans le quartier de type slum de Magsaysay, près de l'Estero de Vitas, est une des rares enquêtes quantitatives réalisées, en porte à porte, auprès des familles habitant un slum de Tondo à Manila (Hollnsteiner, 1975)²⁴⁹. D'après les données recueillies, moins de 4/5 (équivalent à 80%) des ménages de Vitas étaient des familles migrantes (Hollnsteiner, 1975). Cet ordre de grandeur est proche des données collectées auprès des familles d'agriculteurs urbains enquêtées à Metro Manila : parmi les 46 familles d'agriculteurs urbains, 39 familles sont migrantes (équivalent à 85%), tout au moins selon l'indicateur « origine » tel que défini précédemment (membre(s) pivot(s) nés ailleurs qu'à Metro Manila).

En comparaison, une enquête quantitative conduite en 1999 auprès des agriculteurs urbains de Muntinlupa, Quezon City et Taguig évalue à 66% la part des agriculteurs urbains originaires d'autres provinces (Ali et al., 2000, p.31)²⁵⁰. Toutefois, les sites d'agriculture de Muntinlupa et de Quezon City ont désormais disparu. Tous les agriculteurs urbains de Quezon City, sur des lots vacants, étaient migrants et seulement 16% à Muntinlupa. A Taguig, « 78% » des 23 enquêtés ont été identifiés comme migrants en 1999 (Ali et al., 2000, p.31). L'enquête conduite dans le cadre de cette thèse a comptabilisé 21 familles migrantes sur 24 installées dans l'agriculture urbaine à Taguig, soit « 91% ».

²⁴⁷ Dans les régions de l'île de Mindanao, les migrations sont plus actives selon un modèle de *frontierward*. Les migrations intérieures se sont réalisées soit au profit de régions dans les Visayas, soit au profit de régions à Mindanao, avant de s'orienter vers Metro Manila (Jeanette, 2004).

²⁴⁸ Ces recherches novatrices, conduites au début des années 1970, sont repris dans de nombreux travaux (Van Naerssen, 1993 ; Shatkin, 2004 ; Porio, 1997 et 2009). Les recherches actuelles sur la gouvernance de la pauvreté urbaine à Metro Manila (Van Naerssen, 1993 ; Shatkin, 1999, 2004 et 2007 ; Porio, 1997 et 2009) se consacrent désormais beaucoup plus à l'échelle organisationnelle des habitants en slum, plutôt qu'aux familles et aux pratiques habitantes elles-mêmes.

²⁴⁹ L'échantillon représente 48 ménages au sein d'une population de quartier de 350 ménages (Hollnsteiner, 1975, p.249).

²⁵⁰ L'échantillon de cette enquête est de 84 agriculteurs urbains.

Selon toute hypothèse, et tout en restant prudent face à la portée limitée de ces données, les résultats de mon enquête conduisent à considérer que les familles d'agriculteurs urbains de Metro Manila sont plus souvent des familles migrantes, au même titre que la majorité des ménages de Metro Manila. Autrement formulé, la prégnance du profil de migrant au sein des familles d'agriculteurs urbains de Metro Manila ne permet pas de conclure à une propension plus spécifique des migrants à pratiquer l'agriculture urbaine. Par ailleurs, il convient de noter les similarités des origines géographiques des familles de mon échantillon avec celles des populations urbaines pauvres de Metro Manila. Comme détaillé plus bas, seules deux familles d'agriculteurs urbains ont des origines dans une province identifiée comme urbanisée (Cebu). L'ensemble des autres familles migrantes (37 cas) ont des origines dans des provinces identifiées comme agricole ; et parmi elles, 21 familles de migrants ont des origines dans des régions identifiées comme pauvres ou très pauvres²⁵¹.

Il convient de rappeler à ce titre que « les conditions de vie dans les zones rurales [des Philippines] sont plus difficiles. Même si les possibilités d'autosuffisance sont plus importantes, les salaires sont significativement plus bas et le taux de chômage est beaucoup plus élevé. » (Reese, 2013, p.65). Dans les zones agricoles du pays, « un système quasi féodal persiste, au sein duquel les petits métayers, fermiers et ouvriers ruraux sont à peine capables d'assurer leur survie. » (Wolf, traduction libre, p. 126). Le riz, le maïs et la noix de coco sont les seules productions agricoles des régions les plus pauvres des Philippines. Les systèmes de production requièrent une main-d'œuvre nombreuse et laborieuse. Ces agricultures sont considérées comme « low-value » et permettent difficilement de gagner de l'argent (Dones, 1990).

Des origines provinciales en correspondance avec les migrations intérieures philippines

L'analyse des origines provinciales des membres de familles d'agriculteurs urbains permet d'identifier deux principaux pôles d'émigration : le pôle des Visayas (Graphe 1) et le pôle de la région de Central Luzon (Carte 19).

Selon mes enquêtes, la principale aire régionale pourvoyeuse d'agriculteurs urbains est située dans les Visayas, structuré par le pôle d'émigration de la région Eastern Visayas²⁵². Les Eastern Visayas constituent un pôle d'émigration vers Metro Manila depuis les années 1970 (Jeanette et al., 2004 ; Rotthof, 1995) et sont identifiées comme un pôle de pauvreté rurale aigue (Dones, 1990 ; Wolf, 2013)²⁵³. La région des Eastern Visayas, qui englobe les

²⁵¹ D'après les classements opérés par Jeanette (2004) et Rotthof (1995) et les indicateurs de pauvreté de PSA (2010 et 2012).

²⁵² D'après une analyse des taux de migration par région (qui utilise les données du recensement de 1990), les taux de migration de la région 8 vers Metro Manila positionne la région en troisième position pour l'exode de sa population vers Metro Manila (16,2 pour mille) dans les années 1985-1990 (Jeanette, Jimenez, Christel, Sotto, 2004). Dans les années 1970, l'origine des Eastern Visayas est la plus citée par les habitants du slum Magsaysay et concerne un tiers des habitants (Hollnsteiner, 1971).

²⁵³ C'est à l'occasion d'une visite officielle à Samar en janvier 1990, que la présidente Cory Aquino déclare « une guerre totale contre la pauvreté », lançant un nouveau programme de développement sur l'enjeu de la modernisation agricole dans l'île (Dones, 1990, p. 1).

îles de Samar et de Leyte, est une des régions les plus pauvres de l'archipel. Par exemple, au sein de cette région, l'incidence de la pauvreté de la province Eastern Samar atteint 63,7%, taux parmi les plus élevés du pays²⁵⁴ (National Statistical Coordination Board, 2013). Les îles de Samar et de Leyte sont qualifiées de « berceaux de pauvreté » (Wolf, traduction libre, p. 127), les structures agricoles de la région étant principalement incriminées (Encadré 16). Dans mon échantillon de familles d'agriculteurs urbains, 15 familles viennent de la région des Eastern Visayas (des provinces de Samar, de Leyte et de Northern Samar) parmi les 39 familles migrantes. Les autres familles sont originaires de provinces identifiées comme agricoles et comme pauvres (Masbate, Aklan, Capiz et Iloilo) avec d'un taux de pauvreté autour de la moyenne nationale, à savoir 23% en 2012 (Jeanette, 2004 ; PSA, 2012). Seulement deux familles ont des origines plutôt urbaines, puisqu'elles proviennent de Cebu, province polarisée par Metro Cebu.

Encadré 16. Pourquoi Samar est-elle « sous-développée » dans l'archipel ?

D'après Dones, le « sous-développement » de Samar est expliqué par l'incapacité des structures agraires en place à produire un contexte économique favorable au développement de l'île (Dones, 1990, p.1). A l'encontre des *a priori* les plus répandus, cet auteur réfute l'hypothèse d'une géographie qui ne serait pas clémente à l'agriculture, car bien que l'île soit extrêmement montagneuse, l'utilisation des basses-terres arables qui s'étendent sur le littoral, en plaine et dans quelques vallées encaissées, n'est pas optimale (Dones, 1990, p.1). Depuis la moitié du 19^{ème} siècle, l'économie de Samar a été orientée par les colons espagnols vers la production de matière brute (Dones, 1990). L'orientation de la production agricole vers le marché et l'exportation a détruit depuis le début du 20^{ème} siècle, les systèmes de culture vernaculaires autosuffisants des populations locales. La réduction de la diversité des cultures, avec pour corolaire la mise en place de monocultures pour l'export, s'est réalisé au détriment du riz de montagne, culture dominante au 19^{ème} siècle et qui disparaît au 20^{ème} siècle. A partir des années 1930, « berceau de la guérilla communiste », Samar est restée sous le contrôle exclusif du New People's Army (NPA) pendant plusieurs décennies (Wolf, 2013, p.125). Le NPA a bénéficié de la sympathie des fermiers et des ouvriers agricoles des *haciendas*, dans un contexte où le travail de la terre est marqué par l'oppression et l'exploitation.

Le pôle de la région Central Luzon (Région 3) est identifié comme une région riche et agricole²⁵⁵, émettrice de candidats à la migration vers Metro Manila depuis les années 1960 (Jeanette, 2004, POPCOM ; 2015). D'ailleurs, le contre-flux migratoire de Metro Manila vers Central Luzon est important (Jeanette, 2004 ; POPCOM, 2015). La proximité géographique de la métropole de Manilla explique en grande partie l'intensité des mouvements de populations depuis et vers cette région (Jeanette, 2004 ; Rotthof, 1995).

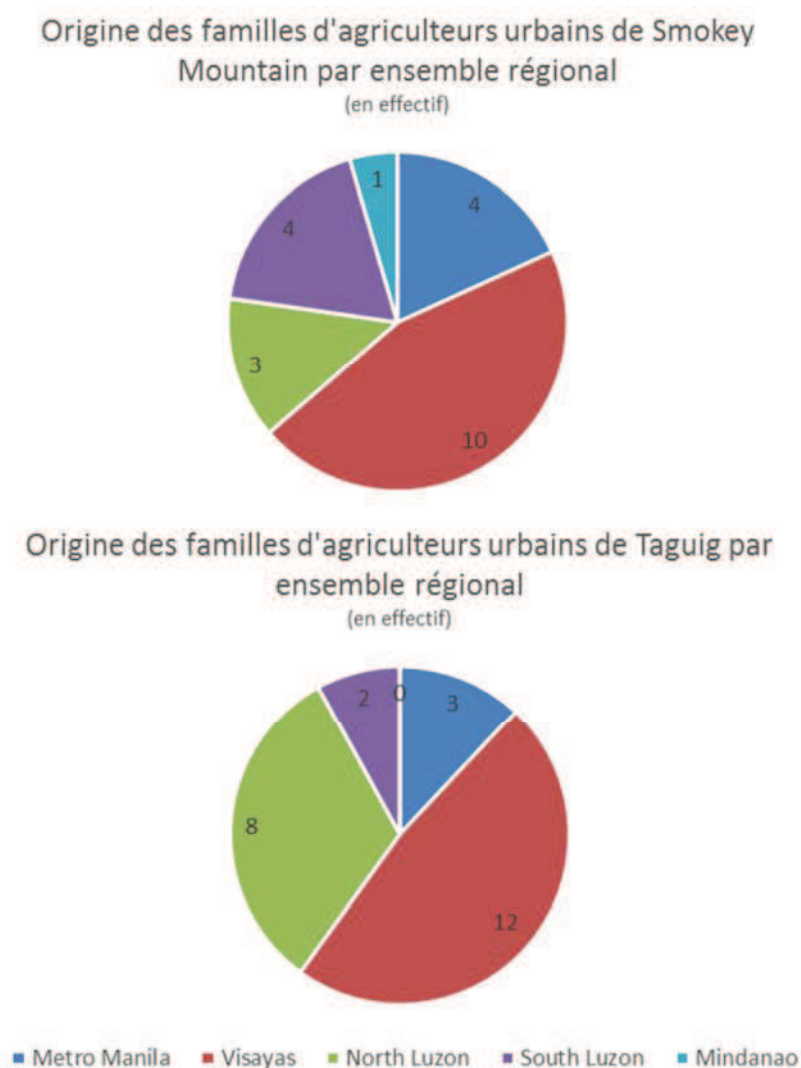
²⁵⁴ Lanao del Sur, à Mindanao, est la région la plus pauvre avec 73,8% de la population vivant en dessous du seuil de pauvreté (National Statistical Coordination Board, 2012)

²⁵⁵ Les taux d'emplois, les revenus et le niveau d'éducation sont parmi les plus élevés du pays (PSA, 2012 et 2015). La région 3 est une région agricole où une relativement bonne application de la réforme agraire a permis à de petits métayers d'accéder à des statuts de fermiers, certains ayant même accédé à la terre (Lataillade, Dumontier, Grondard, 2002, p.57). L'application de la réforme par la loi martiale a aboli le métayage sur les terres à riz et à maïs, tandis que les plantations et les cultures de rente ont échappé à la réforme (Lataillade, Dumontier, Grondard, 2002, p.57).

En 1971, dans le slum Magsaysay, Hollnsteiner identifiait déjà le Central Luzon comme significatif parmi dans les régions d'origine des familles.

Parmi les autres zones d'origine citées par les familles enquêtées, les provinces localisées au nord de Luzon (Pangasinan, Kalinga et Cagayan Valley) et au sud de Luzon (Quezon), sont considérées comme des régions agricoles qui émettent des candidats à la migration. Kalinga et Cagayan Valley sont identifiées comme des provinces pauvres tandis que celle de Quezon est caractérisée par l'extrême pauvreté (PSA, 2012 et 2015 ; Jeanette, 2004).

GRAPHE 1. Origine des agriculteurs urbains par ensembles régionaux : le pôle d'émigration des Visayas



Les ensembles régionaux concernent Metro Manila et des regroupements géographiques entre 16 autres régions : North Luzon (Cordillera Administrative Region, Régions 1, 2 et 3), South Luzon (Régions 4 et 5), Visayas (Régions 6, 7 et 8) et Mindanao (région ARMM, régions 9, 10, 11, 12 et 13). La région MIMAROPA (acronyme), incluant notamment les îles de Mindoro (au sud de Luzon) et de Palawan (au sud-ouest de l'archipel), n'est pas représentée.

Source : J. Tichit

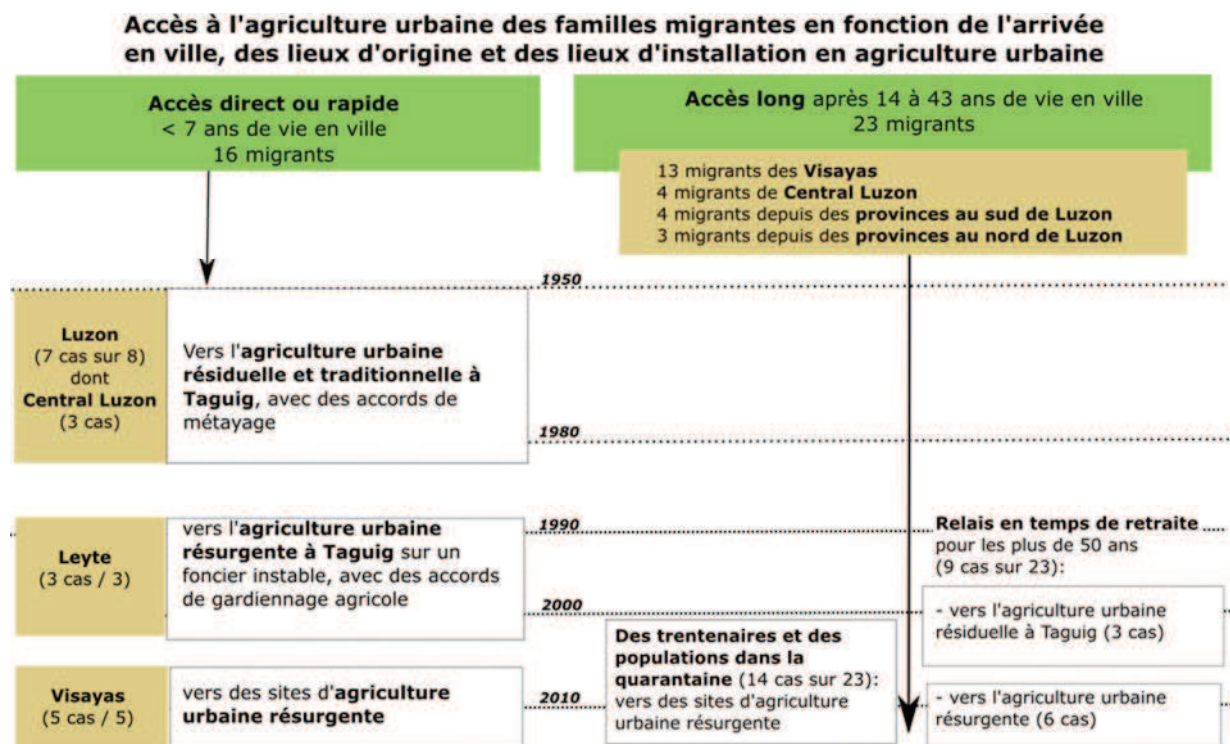
4.2.2. Du rôle de l'ancienneté en ville : des tactiques d'installation en fonction des cycles de vie

Les agriculteurs urbains de Metro Manila ont donc un profil de migrant au même titre que la majorité des habitants de Metro Manila. Les parcours des familles migrantes (39 cas) présentent cependant des variations selon le temps passé en ville par le membre pivot de la famille, avant de s'engager dans l'agriculture urbaine. Le temps d'engagement (ou temps d'amorce) dans l'agriculture urbaine, après l'arrivée en ville, permet en effet de distinguer deux groupes de familles migrantes (Figure 17) :

- Les familles migrantes qui s'installent dans l'agriculture urbaine selon des temps d'amorce très courts (16 cas), en accès direct (dès leur arrivée à Metro Manila) ou selon un accès rapide (en moins de sept ans après leur arrivée).
- Les familles migrantes en accès long ayant des temps d'amorce contrastés, de 14 ans à 43 ans (23 cas).

FIGURE 17. Temps d'engagement dans l'agriculture urbaine après l'arrivée en ville des migrants : des accès directs ou rapides et des accès longs

Source : J. Tichit



Des accès directs vers...

L'accès à l'agriculture urbaine a été direct ou très rapide pour seize migrants arrivés de Luzon ou des Visayas et dont les arrivées en ville d'échelonnent de 1950 à 2010. Les agriculteurs urbains de Taguig (11 cas sur 16) sont surreprésentés dans ce profil par rapport aux agriculteurs urbains de Smokey Mountain. En fonction de la période d'arrivée, les familles migrantes ont plus ou moins anticipé un projet de vie dans l'agriculture urbaine à Taguig. Ceci est lié aux mutations de l'agriculture urbaine de Taguig sur la période 1950-2010, à savoir le passage d'une agriculture périurbaine traditionnelle à une agriculture urbaine résiduelle dans les interstices du mitage. Puis le mitage a permis l'émergence d'une agriculture urbaine résurgente sur de micro-interstices urbains. Jusque dans les années 1990, l'agriculture périurbaine de Taguig (la riziculture associée au maraîchage) est une agriculture intégrée au « complexe agricole interstitiel de Metro Manila »²⁵⁶. Intégrant au nord la région agricole de Central Luzon²⁵⁷ et au sud connectant les provinces de Batangas et de Cavite qui s'industrialisent au début des années 1990, les parcelles agricoles prennent place, de manière plus ou moins « interstitielle », dans les régions limitrophes de Metro Manila.

... le maraîchage et la riziculture urbaine traditionnelle à Taguig, jusque dans le milieu des années 1980 : une place stable en périurbain

Grace à l'agriculture urbaine traditionnelle à Taguig, les familles se sont construites une place en ville et ont maintenu leur exploitation sur le temps long. Les familles accumulent de 28 à 64 années d'ancienneté. Les accords de métayage, auxquels accèdent les migrants, représentent à Taguig moins de dépendance et d'exploitation par le travail qu'en province où les grands propriétaires dominent. La dernière installation de familles migrantes de ce type remonte à 1986. Par la suite, la raréfaction du foncier agricole à Taguig ne permet plus ce type d'opportunité.

La majorité de ces familles migrantes a quitté une province située dans l'île de Luzon, au nord ou au sud de Metro Manila, et certaines continuent de circuler entre leur province et Taguig pour s'approvisionner en intrants. La proximité des provinces à Metro Manila et leur dominante agricole participent des représentations spatiales des migrants. Les migrants ont identifié les opportunités dans une agriculture urbaine à Taguig, depuis des provinces agricoles qui approvisionnent Metro Manila²⁵⁸. Plusieurs familles migrantes ont des liens avec les filières de vente agricole et circulent au sein de ce complexe agricole. L'accès direct ou rapide des familles depuis les provinces du nord de Luzon indique les

²⁵⁶ L'expression fait référence au « complexe maraîcher interstitiel de Buenos Aires » (Le Gall, 2011).

²⁵⁷ Central Luzon est constitué de provinces demeurées largement agricoles, à l'instar de Pampanga. Seule la province de Bulacan est marquée par la périurbanisation (étalement urbain de Metro Manila, planification de centres de relogement pour les expulsés de Metro Manila) à partir des années 2000 (Ballesteros, 2010).

²⁵⁸ Taguig est pendant longtemps identifiée par son agriculture : la riziculture urbaine traduit un mode d'habiter traditionnel et ancien à Taguig, Pateros et Pasig, où des familles de natifs ont cultivé sur plusieurs générations. Dans les années 1980 et 1990, l'agriculture urbaine à Taguig demeure une partie intégrante du « complexe agricole interstitiel » de Metro Manila.

opportunités agricoles attractives de Taguig pour des agriculteurs en mal de terre, des ouvriers agricoles et des primeurs de gros des provinces aux alentours de Metro Manila (Pampanga, Quezon et Bulacan). Par ailleurs, jusqu'en 1975, Taguig est administrativement rattachée à la province de Rizal, et celle-ci est une province de la Région Central Luzon. Les familles migrantes de Central Luzon ont en fait effectué une migration intra-régionale, de province à province, d'exploitation agricole à exploitation agricole, avec cependant un différentiel de dynamisme agricole, c'est-à-dire des débouchés commerciaux garantis à Taguig, compte tenu de la proximité à la demande métropolitaine.

L'agriculture urbaine à Taguig a représenté une place stable pour les familles migrantes, sur un peu moins de deux générations. La première passation d'activité intergénérationnelle de l'agriculture urbaine à Taguig s'est opérée, mais une seconde passation est condamnée par l'urbanisation. La passation de l'exploitation agricole entre générations a permis à des familles migrantes de se maintenir et de transmettre les terres en agriculture urbaine. Notamment, plusieurs migrants sont arrivés enfants avec leurs parents, et ils ont poursuivi l'exploitation agricole familiale à l'âge adulte.

Encadré 17. Des familles migrantes qui accèdent à l'agriculture urbaine sans « décrochage agricole »

Seul un migrant est arrivé des Visayas en 1977. Pepito quitte sa province à 18 ans, où ses parents étaient agriculteurs, pour rejoindre un oncle agriculteur urbain à Santa Ana. Il travaille sur l'exploitation pendant sept ans, avant que cela ne devienne sa propre exploitation, au décès de son oncle. L'agriculture urbaine à Taguig représente ici une opportunité d'insertion sociale, saisie sur place, pour les migrants des Visayas.

Toutes les autres familles sont originaires de Luzon. Berne quitte Pampanga en 1980, lorsqu'il cède la ferme à son frère. Il arrive à Taguig et vend des pastèques sur le marché de Pasig Market. Il découvre le potentiel agricole des terres côtières de Taguig en vadrouillant et en prospectant dans le cadre de son emploi dans la filière de vente maraîchère. Il cherche un endroit pour planter des pastèques et il a emporté des graines de Pampanga avec lui. Il trouve les conditions clémentes et s'installe en 1986.

Xavier, quant à lui, formule un projet dans l'agriculture urbaine à Taguig, lorsqu'il perd l'accès à ses terres dans la province de Bulacan.

De même, Dolmen, Wilfredo, Luz, Elvira et Jo, arrivés entre 1950 et 1982, représentent la deuxième génération de familles migrantes installée dans l'agriculture urbaine à Taguig. Enfants migrants engagés tôt dans l'agriculture urbaine auprès des leurs, ils ont repris l'exploitation agricole avec des modes d'occupation et des modes de faire-valoir hérités de leurs parents.

... le gardiennage agricole entre la fin 1990 et le début 2000 : un foncier agricole devenu instable à Taguig

L'agriculture urbaine résurgente à Taguig absorbe trois familles arrivées aux alentours de 2000, depuis la province de Leyte, dans la région des Eastern Visayas. La région est identifiée comme très pauvre et agricole. L'agriculture urbaine représente pour ces familles une opportunité d'intégration à la ville qui a été saisie sur place, moins d'un an après leur arrivée en ville, alors que le projet de migration des familles s'inscrivait dans une recherche d'emplois et de revenus en ville. Les familles s'installent à Taguig ou à Pateros pour rejoindre une parenté déjà installée. Rapidement, elles trouvent une opportunité pour s'installer sur de petites exploitations en gardiennant les terres de propriétaires sans titre. Les terrains agricoles ont tous subi de très fortes modifications : remblai sur les basses-terres, fragmentation par l'aménagement du canal et de la route digue C6. Les exploitations ont une dizaine d'années au moment de l'enquête, mais sont situées sur un foncier très instable : deux familles sont expulsées en 2014 et l'autre famille a dû résoudre un conflit au maintien avec le propriétaire.

... des sites d'agriculture urbaine résurgente aux débuts des années 2010

L'agriculture urbaine résurgente absorbe rapidement cinq familles arrivées des Visayas, aux alentours de 2010, de l'île urbanisée de Cebu ou de l'île très pauvre et agricole de Samar. Deux situations très contrastées se distinguent : des familles en situation de vulnérabilité sociale et la figure d'un leader à Smokey Mountain.

La majorité des familles est en situation de grande vulnérabilité sociale. Il y a deux jeunes familles avec des enfants en bas âges, une famille monoparentale avec un enfant handicapé et un couple de personnes très âgées. L'agriculture urbaine résurgente représente une opportunité saisie dans une trappe de pauvreté pour certains migrants arrivés récemment en ville.

La famille d'Allan constitue l'unique leadership communautaire de Smokey Mountain qui a activement participé à la légitimation des modes d'existence et des modes d'habiter à Smokey Mountain, pour maintenir les familles d'agriculteurs urbains en squat. Après avoir quitté Cebu, Allan, circule dans le sud de Luzon et Metro Manila. Il va d'opportunités en opportunités, avant de rencontrer sa femme dans un slum de Navotas. Très vite, la famille s'installe à Sitio Damayan avec le premier fils de la femme d'Allan. La famille vit de petites activités commerciales informelles cumulées. Lorsqu'Allan découvre le site de Smokey Mountain, il y installe rapidement sa famille, selon une tactique de pionnier. Grâce à Allan, la famille s'installe dans l'agriculture urbaine après plusieurs étapes résidentielles courtes dans des slums insalubres de Tondo. L'agriculture urbaine représente ici une opportunité construite dans une situation de pauvreté, notamment grâce à l'engagement politique de l'habitant.

Encadré 18. Agriculture urbaine résurgente et trappes de pauvreté

Janet était venue à Taguig pour un emploi d'aide à domicile, pour soutenir ses deux enfants laissés en dans sa province à Cebu. Elle a une nouvelle relation à Taguig et perd son emploi de manière automatique ainsi que son hébergement lorsqu'elle tombe enceinte. Son conjoint active une parenté pour les installer sur une lanière agricole le long du canal. Au moment de l'enquête, Janet a eu un deuxième enfant.

Depuis son arrivée, Flore vit à la rue à Taguig et survit grâce à l'activité de transport de passagers en tricycle. Lorsque son conjoint tombe malade, la famille est obligée de se « rapatrier » pendant un an, chez de proches parents dans la province de Laguna au sud de Metro Manila. Flore envoie ses enfants à Cebu auprès de leurs grand-parents. Puis elle les récupère rapidement car ses parents sont trop âgés. La famille saisit une opportunité pour s'installer le long du canal, car le voisin est un ami et que l'ancien occupant a été incarcéré.

Une famille très âgée s'est installée à Smokey Mountain après avoir vécu un an dans la rue. La famille s'est retrouvée captive à Manila, après un enterrement et des conflits de parenté. Eda formule l'espoir inatteignable de repartir en province.

Un accès long chez...

Les autres familles de migrants ont accédé à l'agriculture urbaine après un long temps de vie en ville, à savoir 14 à 43 ans d'ancienneté en ville. Ce sont des migrants issus de régions pauvres et agricoles des Visayas ou des régions agricoles du nord de Luzon (Central Luzon, Cagayan Valley et Cordillera Administrative Region) et du sud de Luzon (Bicol, Southern Tagalog). Les raisons invoquées de la migration vers Metro Manila évoquent les facteurs classiques « push and pull » de la migration.

Plusieurs familles ont rencontré des difficultés pour se maintenir dans une exploitation agricole en province. Certaines familles ont perdu l'accès à leur terre, d'autres ont cédé l'exploitation dans la fratrie ou encore ont dû faire face à un conflit au sein de la fratrie lié à la terre (*land saga*). La lenteur et les lacunes de la mise en œuvre de la réforme agraire aux Philippines entretient les phénomènes de *land grabbing*, les conditions de vie très difficiles des agriculteurs sans terre et les tensions au sein des fratries lors des transmissions de modes d'occupation.

En outre, la majorité de ces migrants a quitté la province à la recherche d'un emploi urbain à Metro Manila. Tous sont arrivés avant l'âge de 34 ans. Les membres pivots des familles ont occupé des emplois d'aide à domicile, des emplois en usine, ou ont vécu du cumul de petites activités commerciales informelles. Depuis la reconstruction après la seconde guerre mondiale, Metro Manila a fourni des milliers d'emplois en usine et dans la construction, attirant une main-d'œuvre migrante depuis les provinces où les taux de chômage sont toujours plus élevés que dans la capitale. Plusieurs femmes témoignent de la féminisation des migrations vers Metro Manila pour l'emploi à partir des années 1980-1990, tel que l'a développé Jeanette et al., (2004). Certaines d'entre elles ont migré par le biais d'agences de placement de personnel d'aide à domicile.

La nomadisation des parcours résidentiels s'observe chez plusieurs familles de Smokey Mountain (10 cas). Ces familles s'installent à Smokey Mountain après une ou deux étapes en slums. S'ajoute parfois une étape en site de relogement temporaire à Manila ou une étape en site de relogement permanent mais off-city, exceptionnellement précédée d'une étape à la rue. Smokey Mountain constitue donc une étape supplémentaire qui perpétue la précarité et entretient le « nomadisme urbain » des familles (Dupont, 2010)²⁵⁹.

Des trentenaires en quête d'une place dans la ville

Après avoir longtemps vécu en ville (de 14 à 33 années), des familles de migrants s'installent au cours de leur vie active²⁶⁰ (12 cas). Les membres pivots de ces familles, âgés entre 30 et 40 ans sont arrivés en ville à un âge précoce, souvent au cours de leur adolescence (sauf Steeve qui arrive de Kalinga à 25 ans). Les familles se sont installées à partir de 2005 à Taguig et à Smokey Mountain et accumulent donc moins de dix ans d'ancienneté²⁶¹.

Pendant les premières années en ville, certaines de ces familles réalisent des circulations migratoires entre Metro Manila et la province d'origine. Ces circulations représentent une période d'insertion progressive dans la ville.

Pour les familles migrantes arrivées en ville depuis longtemps, l'installation dans l'agriculture urbaine au cours de la vie active témoigne d'une quête de place dans la ville.

Les plus de cinquante ans : relais sur des temps de retraite

Des familles migrantes (9 cas), ayant vécu longtemps en ville (entre 19 et 43 années), s'installent en agriculture urbaine au terme de leur vie active, autour de la cinquantaine (de 53 ans à 61 ans). Ces familles de « retraités », au terme de leur vie active en ville, ne perçoivent pas de pension retraite, ou sinon un montant très faible, et parfois ils perdent l'accès au logement qu'ils occupaient lors de leur emploi à l'usine. Plusieurs familles, dont les enfants sont diplômés et obtiennent un emploi urbain, comptent sur leur aide financière pour survivre. Pour d'autres familles, les enfants survivent à peine, avec des difficultés à scolariser leurs enfants. L'agriculture urbaine constitue d'autant plus un relais à l'emploi, en période de précarisation sur des temps de retraite. Deux tendances s'observent en fonction de la période des installations :

- Dans les années 2000, les familles de retraitées s'installent sur des sites d'agriculture urbaine résiduelle affectés par la construction de la digue et les plus exposées aux crues (les terres côtières de Calzada).

²⁵⁹ Les programmes d'éviction en Inde urbaine participe à des formes de nomadisme urbain observables dans les parcours résidentiels des habitants (Dupont, 2010).

²⁶⁰ Dans ces cas, le membre pivot de la famille a entre 29 ans et 45 ans au moment de l'installation.

²⁶¹ Sauf Ding, pour qui l'agriculture urbaine a été un complément d'activité pendant près de trente ans et qui devient, sur le tard, une activité essentielle en temps de retraite.

- A la fin des années 2000, des retraités s'installent sur les micro-sites d'agriculture urbaine résurgente à Taguig et sur le site de Smokey Mountain en cours de structuration.

Encadré 19. Une agriculture urbaine sur le campus de UP Diliman pour les retraités

Dans les interstices du campus de UP Diliman, un groupe d'employés de l'administration universitaire a permis la mise en œuvre d'un projet d'agriculture urbaine pour les retraités qui habitent toujours le campus. La distribution des lopins a été réalisée en 1996 avec des permis pour jardiner. Les lots sont cultivés par des retraités qui habitent le campus. Ayant perdu leur logement de fonction, ils vivent au sein de familles élargies, et cohabitent souvent avec leurs enfants devenus eux-mêmes employés dans l'administration universitaire. Les retraités cultivent pour la consommation de la famille, et éventuellement vendent à leurs voisins lorsqu'ils ont des surplus.

Aujourd'hui, le dynamisme du projet impulsé par l'administration universitaire a très largement décliné. Les friches sont désormais plus importantes que les lopins cultivés. Basilio explique : « *De nombreux retraités sont intéressés pour jardiner mais ils n'ont pas les compétences et les savoir-faire pour ça. Ce serait bien si UP pouvait donner des séminaires pour inciter ceux intéressés à s'engager dans l'agriculture. Il faudrait aussi un soutien financier pour ceux qui ont quitté le campus après la retraite, pour qu'ils puissent débiter dans le jardinage ailleurs* » (Entretien, 2013). Francisco explique l'intérêt de l'agriculture urbaine pour un retraité : « *J'ai choisi le jardinage pour l'exercice, en tant que senior. Les récoltes, c'est secondaire. Je marche et je cours depuis ma maison jusqu'à mon jardin, c'est bien. C'est récréatif et je fais de l'exercice.* » (Entretien, 2012).

Pour revenir à la démarche inductive de cette section, qui a envisagé de comprendre la relation entre l'ancienneté en ville, le profil migratoire des familles et leur accès à la terre en milieu urbain, je conclus qu'il n'y a pas de relation évidente entre ces variables. L'origine urbaine de la famille ne permet pas en effet de servir un accès à la terre plus rapide ou de faire émerger des tactiques d'installation distinctives. Les familles natives ne disposent pas systématiquement de lopins de terre mieux positionnés, plus productifs que les familles migrantes. De même, il existe des familles de natifs (tactique verticale) et des familles migrantes à Taguig qui accèdent à l'agriculture urbaine sans qu'il y ait eu de décrochage agricole dans leur parcours de vie. Il existe plusieurs familles migrantes ayant accédé très rapidement à des terres agricoles en ville, tandis que d'autres ont accédé à l'agriculture urbaine après plusieurs années, voire plusieurs décennies de vie en ville ; et cela ne détermine pas un meilleur positionnement des terres urbaines cultivées. Pour résumer, ni l'origine urbaine de la famille, ni l'ancienneté en ville ne sont des paramètres de l'engagement dans l'agriculture urbaine à Metro Manila.

Par contre, la considération des cycles de vie des familles permet de distinguer un engagement différencié dans l'agriculture urbaine qui évoque les projets de vie des familles. L'engagement dans l'agriculture urbaine au cours de la vie active se distingue d'un engagement qui apparaît tardivement dans les parcours résidentiels des familles, et qui signale plutôt une activité pratiquée sur le tard, vers des périodes de retraite.

4.2.2. Familles d'origine provinciale et familles natives : l'acquisition de compétences agricoles

La question des compétences agricoles relève de plusieurs dimensions socio-spatiales. Il s'agit d'une ressource sociocognitive, transmise par différents intermédiaires sociaux, traduisant parfois des liens organiques au sein des familles. C'est une compétence mouvante qui, avec le temps, se spatialise et s'enracine, pour se matérialiser dans un espace agricole à travers des modes de faire-valoir et des systèmes de cultures. La compétence agricole est parfois réactivée après de longues années d'ancienneté en ville.

Les modes d'acquisition des compétences agricoles des familles d'agriculteurs urbains se distinguent en fonction de l'intermédiaire social de la transmission et du lieu d'apprentissage. Concernant le lieu d'apprentissage, l'appropriation de la compétence agricole s'opère soit dans la province d'origine, soit sur le site d'agriculture urbaine, soit ailleurs, dans le milieu professionnel. L'intermédiaire social de l'apprentissage de la compétence agricole est positionné soit au sein de la famille auquel cas la transmission de la compétence est dite verticale, soit par un autre intermédiaire social en fonction du lieu d'apprentissage, auquel cas la transmission est dite horizontale. Ainsi, je distingue trois modes principaux d'acquisition des compétences agricoles chez les familles d'agriculteurs urbains :

- Les familles ont bénéficié d'une première sensibilisation aux pratiques agricoles auprès de leurs parents dans la province d'origine.
- La transmission des compétences agricoles s'est réalisée *in situ*, sur le site d'agriculture urbaine, au sein de la famille.
- La transmission des compétences a été horizontale, soit dans le milieu professionnel, soit *in situ*.

Une transmission des compétences agricoles verticale en province

La majorité des familles d'agriculteurs urbains a acquis des compétences agricoles dans la province d'origine, auprès de leurs parents, certaines familles ayant même conduit une exploitation. Ce résultat corrobore la forte proportion de familles migrantes issues de provinces dans l'échantillon, dont au moins un des membres pivots bénéficie de compétences agricoles acquises par transmission verticale. La proportion de ce mode d'acquisition est plus importante à Smokey Mountain (15 familles sur 18) qu'à Taguig (15 sur 21). Sur ce dernier site, les modes d'acquisition des compétences agricoles autrement et ailleurs qu'en province sont plus représentés (Graphe 2).

Cependant, si les compétences agricoles reposent sur la réactivation de compétences héritées en province, il s'agit souvent d'une première sensibilisation à l'agriculture. En réalité, l'apprentissage se poursuit, se renouvelle et se renforce lors de l'expérience urbaine, *in situ*. En effet, Pepito originaire d'Aklan explique : « *J'ai appris à cultiver par expérience, mais j'ai hérité de mon savoir de cultivateur de mes parents* ». De même, Zeni semble se contredire : « *J'ai appris à cultiver à Samar (...)* Le cousin de mon mari m'a

enseigné comment cultiver ici. ». Fred témoigne clairement de l'articulation nécessaire des modes d'apprentissage de la compétence agricole : « *Mes parents étaient des paysans à Iloilo. Les voisins m'ont aussi appris à planter.* ».

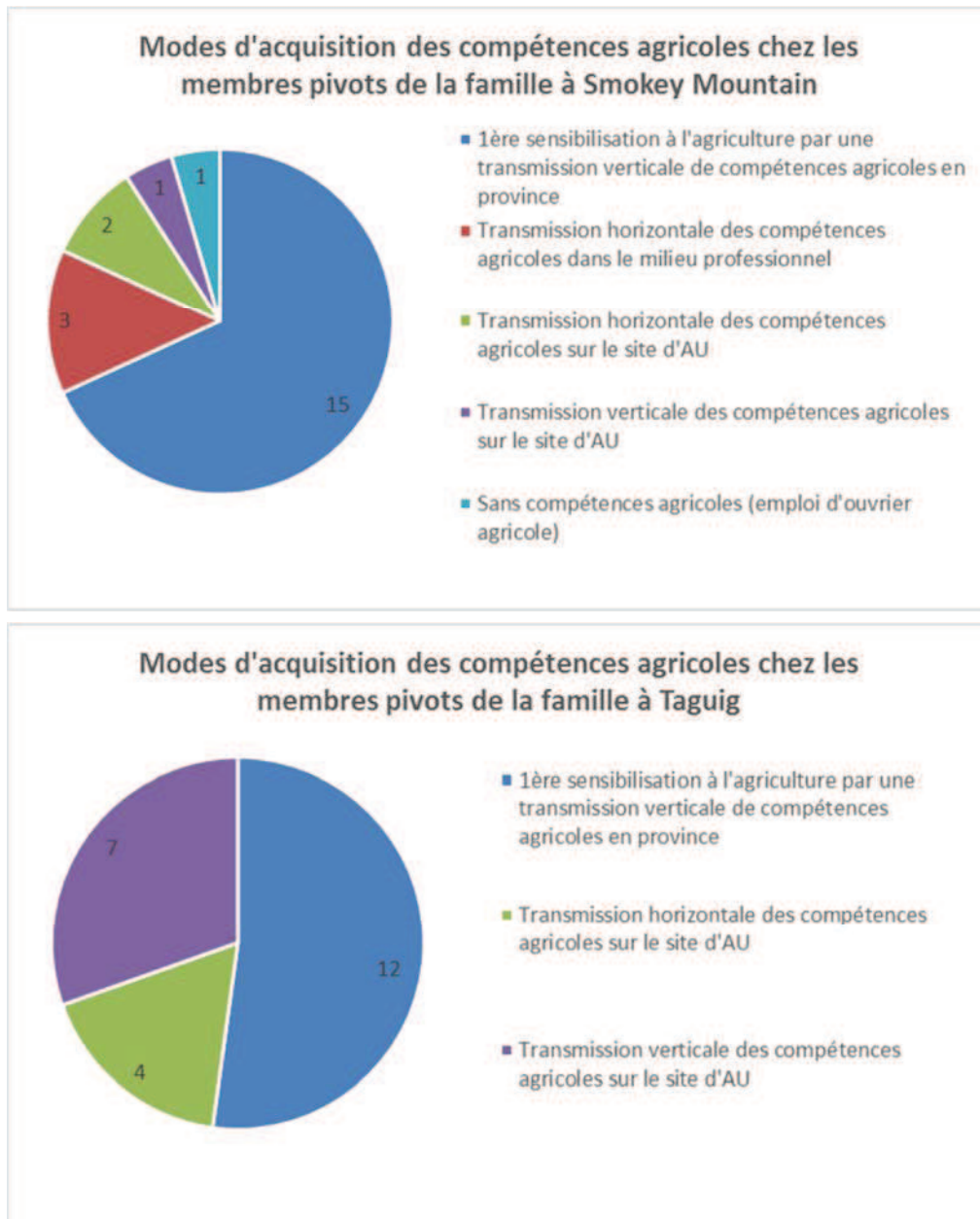
Les données recueillies sont insuffisantes pour pouvoir affirmer le caractère agricole des milieux d'origine des familles enquêtées, ni même pour caractériser un « degré de ruralité » dans un contexte d'urbanisation croissante des provinces. Pour cela, il aurait fallu recueillir la provenance plus précise des migrants au sein des provinces, à l'échelle fine de la municipalité et du barrio ou du barangay d'origine ; puis, formaliser des critères distinguant la ruralité et l'urbain, pertinents sur l'ensemble de l'archipel. Il aurait fallu également évacuer l'incertitude des données concernant la forme de l'agriculture pratiquée en province.

Certaines familles ont témoigné du statut d'« *agriculteurs* », de « *cultivateurs* » ou de « *paysans* » de leurs parents, et parfois de leur participation à des cultures de plantation comme le riz ou le maïs, ce qui permet de déduire avec confiance que les familles sont issues d'un milieu agricole : cela concerne 4 familles à Taguig (sur 12 familles) et 6 familles à Smokey Mountain (sur 15 familles). En revanche, les seules mentions à des cultures de « *camote* », de « *banane* », de « *noix de coco* » ne permettent pas de conclure avec certitude que les familles sont issues d'un milieu agricole. La *camote* est le parfait exemple d'une culture qui n'est pas distinctive du milieu agricole, car elle peut être plantée sur des terres très diverses, sur de toutes petites surfaces et pour la consommation familiale, à la manière des lanières agricoles interstitielles le long du canal à Taguig. Effectivement, Flore qui est arrivée de Cebu, une province urbanisée structurée par Metro Cebu, explique : « *je plantais les mêmes cultures [camote] à Cebu* ». Les mentions faites à la banane ou à la noix de coco ne signalent pas obligatoirement, non plus, un milieu agricole, car très souvent les familles peuvent récolter les fruits de quelques arbres du voisinage pour la consommation familiale. C'est d'ailleurs ce qui définit la province aux yeux de beaucoup de Philippins de Metro Manila ; de manière plus ou moins sublimée, la « *province* » représente la possibilité de récolter des fruits dans le voisinage et de les échanger entre parents ou amis, en contraste avec le milieu urbain où les fruits sont strictement l'objet de transactions marchandes.

Si ce résultat ne permet pas de conclure, voire évacue l'hypothèse de l'identité agricole des familles de migrantes engagées dans l'agriculture urbaine à Metro Manila, la prégnance d'une première sensibilisation à l'agriculture en province traduit la diversité des opportunités pour cultiver dans les provinces des Philippines, quel que soit le milieu, agricole ou non, strictement rural ou aux abords des villes. C'est ainsi qu'Armando conçoit ses compétences agricoles comme tout à fait évidentes : « *Ici, les récoltes sont faciles. Il n'y a pas besoin d'enseignement.* »

GRAPHE 2. Modes d'acquisition des compétences agricoles des familles d'agriculteurs urbains à Smokey Mountain et à Taguig (en effectif)

Source : J. Tichit, Enquête familles (2012-2014)



La transmission des compétences agricoles de manière verticale et in situ

La transmission des compétences agricoles *in situ* au sein de la famille concerne à la fois des familles natives et des familles migrantes.

A Taguig, en effet, cinq migrants arrivés dans l'enfance ont bénéficié d'une transmission verticale *in situ* des compétences agricoles, leurs parents s'étant installés dans l'agriculture urbaine directement à leur arrivée. Les compétences agricoles sont parmi d'autres ressources essentielles héritées par la famille : les modes d'occupation des terres et les systèmes de culture.

La transmission des compétences *in situ* par la famille est également bien représentée parmi les familles natives de Metro Manila engagées dans l'agriculture urbaine (2 cas à Taguig et 2 cas à Smokey Mountain, sur sept familles natives).

Encadré 20. L'acquisition des compétences agricoles chez les familles natives de Metro Manila : in situ au sein de la famille ou du voisinage, ou bien dans le milieu professionnel du « complexe agricole interstitiel de Metro Manila »

Le principal mode d'acquisition des natifs de Metro Manila s'opère au sein de la famille sur le site d'agriculture urbaine. Robledo né à Taguig a hérité de la compétence à cultiver le riz par ses parents à Taguig. Il souligne la place transgénérationnelle de l'agriculture dans sa famille, ainsi que son identité agricole : « *J'ai appris à cultiver par mes ancêtres.* » (Entretien 2013). De même pour Belen née à Taguig, son père lui a enseigné la culture du melon et lui a transmis le mode d'occupation de ses terres. A Smokey Mountain, Edilyne qui est née à Manila a cultivé les terres avec sa mère pendant un an, avant de décohabiter avec son mari pour créer sa propre exploitation. Reynaline, née à Manila, témoigne avoir appris à cultiver grâce à sa mère qui est originaire de la province de Bicol, dans le sud de l'île de Luzon. Reynaline bénéficie d'un effet deuxième génération d'une famille migrante de la province.

Rodrich qui est né à Manila et cultive à Smokey Mountain a appris à cultiver au sein de son réseau professionnel de l'approvisionnement maraîcher de Metro Manila. Dans le cadre de son travail, il circule dans le « complexe agricole interstitiel » de Metro Manila, entre le marché de Divisoria Market (Manila) et les espaces agricoles productifs de Batangas au sud de Metro Manila, où il explique avoir pu « observer » l'agriculture.

Arlyne, également née à Manila et cultivant à Smokey Mountain, ainsi qu'Alex né à Taguig et y cultivant, ont acquis un savoir-faire en observant le voisinage. En plus, Alex a été informé par ami dans le voisinage de l'opportunité d'une terre. C'est ce même ami qui lui a transmis son expérience dans la culture du melon.

La transmission des compétences agricoles de manière horizontale, in situ ou ailleurs

La transmission horizontale des compétences agricole a été le premier mode d'acquisition des compétences pour seulement six familles. La transmission des compétences s'est réalisée soit sur le site d'agriculture urbaine grâce à une transmission de l'expérience des anciens occupants ou grâce aux voisins, soit dans le milieu professionnel.

L'acquisition de compétences agricoles sur le site d'agriculture a été plus fréquente à Taguig, et se réalise souvent auprès de l'ancien occupant des terres (Entretiens Félix, Berne, Zeni, Lito, 2013-2014). Lito témoigne : « *Même si je viens de province, j'ai appris à cultiver ici. J'ai appris grâce aux gens qui vivaient ici avant.* » (Entretien 2013). Seule Arlyne, à Smokey Mountain, explique avoir appris à cultiver en observant le voisinage. Si l'acquisition de compétences agricoles s'opère rarement par le biais des sociabilités de voisinage, celui-ci constitue un vecteur d'échange d'informations sur les cultures, pour parfaire les compétences déjà acquises. Fred explique le rôle du voisinage : « *Entre voisins,*

on partage du savoir et des connaissances à propos des cultures. Mais, j'écoute aussi la radio pour avoir des astuces pour jardiner. » (Entretien 2014). Il faut aussi noter le rôle de la transmission au sein du couple pivot, entre mari et femme, évoquée par plusieurs familles²⁶².

Les autres familles sont constituées par des « urbains avérés », soit natifs de villes en province, soit natifs de Manila. L'acquisition de la compétence agricole s'est opérée de manière horizontale ou bien ne se s'est pas opérée du tout. C'est le cas d'une famille à Smokey Mountain, originaire de la ville de Roxas dans les Visayas, qui n'a pas appris à cultiver mais qui embauche des ouvriers agricoles. Pour les autres familles, les circonstances de l'apprentissage ont été divers. Allan, originaire de la ville de Cebu dans les Visayas, a observé des pratiques agricoles chez les voisins de ses parents, puis dans le cadre de circulations de travail dans le sud de Luzon et dans Metro Manila. Jilin, originaire de la ville d'Ozamis située sur l'île de Mindanao, a appris à cultiver dans son milieu professionnel à Manila, auprès des acheteurs des filières de commercialisation maraîchère de Divisoria Market. Comme pour Rodrich, né à Manila, il s'agit d'une transmission horizontale des compétences agricoles au sein du réseau professionnel.

²⁶² Par exemple, à côté de la rizière, la femme de Robledo cultive en maraîchage les terres vacantes le long du chemin pour une consommation familiale. La femme de Robledo est originaire de la province d'Iloilo. Elle explique qu'elle n'a pas appris à cultiver dans sa province, car elle est arrivée à Metro Manila à l'âge de 3 ans et qu'elle a ensuite vécu à Navotas. C'est donc Robledo né à Taguig qui a enseigné à sa femme comment cultiver. De même, Janet originaire de la province urbanisée de Cebu, a appris à cultiver grâce à l'expérience de son conjoint, originaire d'une autre province.

CONCLUSION DU CHAPITRE 5

L'enjeu de ce chapitre a été de décrypter les tactiques d'installation des familles d'agriculteurs urbains, en analysant d'une part les parcours d'installation des familles (ancienneté des exploitations, modes d'occupation des terres et réseaux mobilisés pour s'installer) et, d'autre part, leurs parcours résidentiels (familles migrantes et natives, ancienneté en ville des familles migrantes). L'analyse des parcours des familles a permis d'introduire une dimension à la fois géographique et temporelle dans la compréhension de l'engagement des familles dans l'agriculture urbaine.

Les tactiques des familles d'agriculteurs urbains pour capter les ressources essentielles à l'installation sont mises en œuvre au cours de parcours résidentiels complexes, qui évoquent d'une certaine manière les « parcours d'accès au clandestin » (Dansreau, 2013, p.45). Plus le site d'agriculture urbaine devient interstitiel - à travers les différents statuts du foncier, plus ou moins ambiguës, et la fragmentation du foncier agricole -, plus les familles qui s'y installent ont mobilisé des tactiques informelles (squat, réseaux d'installation) pour accéder à la terre. L'installation des familles sur les sites d'agriculture urbaine résurgente s'amorce au cours de parcours de vie souvent très chaotiques, dont certains évoquent des formes de nomadisme urbain (Dupont, 2010).

L'analyse des parcours résidentiels des familles, et en particulier de la dernière étape résidentielle, a permis d'introduire une dimension géographique importante. Les tactiques d'installation en agriculture urbaine se réalisent en effet dans la proximité, grâce au soutien d'informateurs ou grâce à de véritables filières d'installation. Ces parcours résidentiels, appréhendés sur le temps long, a permis d'introduire une caractérisation des profils d'installation en fonction des délais d'accès à l'agriculture urbaine (court ou long), de la période d'arrivée en ville et du cycle de vie des familles. Contrairement à ce que l'on aurait pu attendre, l'origine urbaine de la famille ou l'ancienneté en ville de la famille migrante n'est pas un paramètre déterminant de l'accès au sol des familles.

Sur les sites d'agriculture urbaine résurgente, les familles d'agriculteurs urbains ont déployé des tactiques de détournement du foncier urbain. Ces tactiques d'installation articulent un système de « familles de pionniers » qui défrichent l'espace, ouvrant la voie à des « familles de suiveurs » qui bénéficient de réseaux de parentés pour s'installer. A Smokey Mountain, les premières familles à s'être installées bénéficient de plus de légitimité dans leurs modes de squat. Désormais plusieurs autorités contrôlent strictement les nouvelles installations. Aujourd'hui, le foncier agricole de Taguig tend à se dévaloriser et les opportunités d'installation, dans un contexte de mitage urbain, deviennent de plus en plus interstitielles, notamment sur la période très récente. Depuis 2010, les nouvelles installations de familles se réalisent seulement sur des sites d'agriculture urbaine résurgente, à Smokey Mountain, et dans les configurations les plus interstitielles et précaires de l'agriculture urbaine à Taguig. Sur ce site, la distinction des parcours d'installation s'opère entre, d'un côté, un partage de terres interstitielles entre

familles et, de l'autre, des tactiques verticales ayant permis le maintien de plusieurs générations dans l'agriculture urbaine résiduelle, qu'il s'agisse de familles migrantes ou natives.

De manière générale, les modalités d'acquisition des compétences ont permis de faire ressortir le rôle de la famille comme intermédiaire social. Les compétences agricoles constituent pour la majorité des familles migrantes une ressource héritée de la province natale dont le caractère agricole ou rural n'est pas systématiquement avéré. Ces compétences agricoles héritées s'articulent presque toujours à un apprentissage des techniques de culture sur place. Pour une minorité de familles migrantes et natives, les compétences agricoles et les savoirs faire s'acquièrent *in situ*. L'agriculture urbaine constitue un espace social sur lequel les héritages, les apprentissages et les transmissions se cristallisent.

POUR UN « MIEUX VIVRE » DANS LA VILLE : TACTIQUES ET PARCOURS D'EXISTENCE DES AGRICULTEURS URBAINS A METRO MANILA

Le témoignage d'un habitant de Smokey Mountain résume en peu de mots la situation des familles de l'agriculture urbaine à Metro Manila. Interrogé sur les conditions de vie de sa famille à Smokey Mountain, Arnel répond : « *Je trouve ça dur mais c'est mieux que d'aller en bas de la butte²⁶³ et lutter plus encore* » (Entretien, 2013). « En bas » désigne effectivement ce qui s'étend au pied la butte de Smokey Mountain, c'est-à-dire les slums et les quartiers paupérisés de Tondo. L'évocation de la lutte dans le discours de l'habitant traduit les difficultés à vivre en ville, à y trouver un emploi précaire ou à jongler avec des activités informelles. L'utilisation de la citation d'un habitant à Smokey Mountain illustre de manière générale la place de l'agriculture urbaine dans la qualité de vie de toutes les familles enquêtées. Il n'y a pas une définition unique de la qualité de vie, mais l'introduction du terme a permis de reconnaître, d'une part, que la seule considération des ressources financières n'est pas suffisante pour envisager les conditions de vie des personnes ; d'autre part, l'évaluation de la qualité de vie par de multiples indicateurs postule le caractère situé d'une telle démarche et intègre la dimension subjective des individus auxquelles elle se rapporte (Nussbaum, Sen, 1993).

Dans ce chapitre, la qualité de vie est mobilisée afin de caractériser l'amélioration relative des conditions de vie des familles d'agriculteurs urbains par rapport à leur engagement dans l'agriculture urbaine, où l'amélioration des conditions de vie est considérée le long des parcours d'existence des familles et comme étant relative d'une famille à l'autre et subjective au sein de chaque famille. L'amélioration des conditions de vie saisie au travers de la notion de qualité de vie me permet de proposer l'hypothèse suivante : l'amélioration de la qualité de vie permise par l'engagement des familles dans l'agriculture urbaine représente un « mieux vivre » dans la ville, dans la mesure où l'agriculture urbaine tout en représentant une composante essentielle de l'existence des familles, ne résout ni leur précarité, ni toutes les situations de pauvreté.

Comment l'agriculture urbaine contribue-t-elle à améliorer la qualité de vie des familles d'agriculteurs urbains à Metro Manila ? Une approche par la qualité de vie requiert de caractériser les situations sociales des familles et la précarité du maintien de l'agriculture urbaine. Comment s'opère l'amélioration de la qualité dans des situations de pauvreté d'une part, et dans un contexte caractérisé par l'incertitude d'autre part ?

²⁶³ « En bas de la butte » est traduit de *downhill*. La locution anglaise est utilisée par Arnel pendant l'entretien et elle est aussi utilisée de manière récurrente par les autres familles enquêtées à Smokey Mountain. En effet, je rappelle qu'il existe une frontière multidimensionnelle forte qui dissocie Smokey Mountain du reste des quartiers alentours (Figure 11, p. 140, chapitre 3)

Ma démarche de recherche qui demeure rattachée au champ de la géographie sociale, s'inscrit ici dans l'analyse de la composante *capabilities* du modèle analytique des Moyens d'Existence Durable (MED). Il ne s'agit pas de tronquer le modèle mais de postuler que les *capabilities* sont dans le cadre de mon terrain d'enquête la composante essentielle des moyens d'existence des familles (étant donné le faible capital financier, les faibles ressources matérielles et des structures peu interventionnistes en dehors des chocs)²⁶⁴. Me référant aux travaux d'Amartya Sen, ainsi qu'aux critiques et commentaires qu'ils ont soulevés, je propose de traduire *capabilities* en langue française, comme étant les « combinaisons » d' « opportunités » et de « compétences²⁶⁵ » dont dispose un individu ou un groupe au regard d'une situation donnée (Bénicourt, 2007, p.59 ; Nussbaum, Sen, 1993). De fait, en mobilisant cette approche des *capabilities*, je considère que la pauvreté repose sur des déterminants liés aux personnes elles-mêmes et sur des déterminants externes. Amartya Sen caractérise la pauvreté de manière situationnelle, à travers l'expression « *capabilities deprivation* », comme étant la manifestation d'un manque ou d'une restriction des « opportunités-compétences »²⁶⁶ de la famille. De manière corollaire, l'amélioration de la qualité de vie des familles au regard de situations de pauvreté représente une expansion de leurs « opportunités-compétences ». L'amélioration de la qualité de vie en situation de pauvreté revient donc à identifier les espaces de liberté dégagés par l'engagement des familles dans l'agriculture urbaine.

Le mode d'existence, par définition précaire de l'agriculture urbaine à Metro Manila, implique la mobilisation d'une approche diachronique, qui a longtemps fait défaut au champ d'étude des *livelihoods*. Mobilisée par des courants alternatifs issus de la géographie sociale anglo-saxonne, la notion de « parcours d'existence », traduite librement de l'expression *livelihood pathways*, permet de dépasser les critiques adressées au modèle des *livelihoods* (Rigg, 2007). Ici, les parcours d'existence envisagent l'analyse des changements de moyens d'existence opérés par les familles dans le temps, et les modalités de ces transitions. Les parcours résidentiels des familles en sont une composante, puisque les mobilités résidentielles participent à la reconfiguration des moyens d'existence. Le parcours de vie des familles à partir de leur parcours d'existence et de leur parcours résidentiel, dont les principales étapes articulent des transitions conjointes entre moyens d'existence et entre différents lieux de vie.

Reformulées dans le cadre analytique des *capabilities*, les tactiques d'existence des familles d'agriculteurs urbains renvoient aux opportunités et aux compétences qui permettent d'améliorer la qualité de vie. Les opportunités et les compétences des familles d'agriculteurs urbains sont saisies le long des parcours de vie et captées en situation. De fait, les approches diachronique et synchronique se complètent et se répondent pour analyser les processus et les mécanismes socio-spatiaux des tactiques familiales liées à la qualité de vie.

²⁶⁴ Je renvoie aux sections 2.2 et 3 du chapitre 1 et notamment à la figure 4, p.65.

²⁶⁵ J'ai choisi de traduire « aptitude » par la notion de compétence, par souci de clarté et pour l'harmonisation de la démarche scientifique, la compétence étant inscrite dans le champ des *livelihoods*.

²⁶⁶ Il s'agit bien de considérer la dialectique entre les termes.

La méthode repose sur l'analyse des parcours de vie familiales et individuels des agriculteurs urbains à partir d'un échantillon de 46 familles (22 à Smokey Mountain et 24 à Taguig). Je mobilise les données recueillies en période d'observation participante auprès d'une ONG intervenant dans les quartiers autour de Smokey Mountain et d'un service de quartier à la petite enfance au pied de Smokey Mountain. Je mobilise aussi des entretiens conduits auprès des élus de quartiers à Taguig et à Smokey Mountain et auprès d'acteurs de la société civile : un leader religieux, des membres et un leader d'organisations professionnelles dédiées à la pêche à Taguig. Certains agriculteurs urbains enquêtés appartiennent à des organisations dédiées à l'agriculture et à la pêche.

La première section discute de la qualité de vie, de la pauvreté et de la précarité des familles d'agriculteurs urbains, en distinguant des situations, des tactiques de maintien et les trajectoires sociales ascendantes de l'agriculture urbaine. La deuxième détermine les modes d'habiter des familles d'agriculteurs urbains à Metro Manila, à partir d'une démarche qui analyse la multilocalisation des familles. La section aboutit notamment à positionner la polarité principale des modes d'habiter des familles d'agriculteurs urbaine à l'échelle de la localité. La troisième section envisage le rôle joué par les voisinages dans le quotidien des familles et dans la pratique de l'agriculture urbaine. Enfin, la quatrième envisage les tactiques citadines et les tactiques d'ajustement des agriculteurs urbains face à la précarité.

Le chapitre est illustré par des parcours de vie des familles représentant des situations et quelques-uns de ces parcours sont représentés sous forme de schéma interprétatif.

1. La combinaison précaire habiter-cultiver en situation de pauvreté à Metro Manila

La notion de « mieux vivre », se référant à la qualité de vie, requiert une démarche située, qualitative et dynamique pour évaluer le quotidien de familles d'agriculteurs urbains en situation de pauvreté à Metro Manila.

Si l'agriculture urbaine participe d'un mieux-vivre pour des familles pauvres, il s'agit cependant de différencier les situations de pauvreté en concevant plusieurs paliers. Ces derniers sont construits à partir d'un agrégat d'indicateurs qualitatifs tirés des entretiens avec les familles, en particulier des récits de vie.

Il s'agit de considérer, ensuite dans la démarche, l'agriculture urbaine comme un moyen d'existence combiné à d'autres moyens d'existence, constituant un système d'activités familial. Cela permet de distinguer les formes et l'efficacité de la pluriactivité des familles.

Enfin, il s'agit de distinguer des parcours d'existence et des trajectoires de pauvreté qui différencient les situations des familles d'agriculteurs urbains. Ces distinctions permettent d'envisager que l'agriculture urbaine à Metro Manila, malgré sa contribution à l'amélioration de la qualité de vie des familles et parfois à l'amélioration de leur situation de pauvreté, demeure un moyen d'existence et un mode d'habiter qui perpétue la précarité.

L'ensemble de cette section est dédié à l'explicitation de cette triple démarche d'évaluation : celle des situations de pauvreté des familles, celle de l'amélioration de leur qualité de vie par l'agriculture urbaine et celle du maintien de la précarité dans les parcours de vie des familles.

1.1. Evaluer la qualité de vie des familles de l'agriculture urbaine à Metro Manila : une « approche fonctionnelle » en situation de pauvreté

Cette section reprend le postulat initial du mieux vivre des familles grâce à l'agriculture urbaine, et pose la question de savoir en quoi l'agriculture participe à une amélioration de leur qualité de vie. Il faut donc définir la qualité de vie, sachant que l'évaluation de la qualité des familles pose un triple défi. Il s'agit de positionner les familles par rapport à la population métropolitaine, de positionner les familles d'agriculteurs urbains entre elles et enfin de saisir, de manière diachronique, les dynamiques d'amélioration de la qualité de vie le long des parcours de vie.

L'évaluation de la qualité de vie est toujours limitée par l'enjeu méthodologique et épistémologique de la sélection des indicateurs (Serban-Oprescu, 2011). L'évaluation de la qualité de vie en situation de pauvreté est limitée par le double enjeu méthodologique

de l'accès aux populations et du caractère chronophage du recueil de données qualitatives (Chapitre 2). Malgré ces contraintes méthodologiques, la démarche envisage de respecter les principales recommandations critiques de l'approche par les capacités, à savoir le dépassement des approches utilitaires basées seulement sur la prise en compte des ressources, en particulier matérielles et le choix de critères d'évaluation en fonction des espaces de vie de la population étudiée (Nussbaum et Sen, 1993).

Je propose de recourir à un critère classique d'évaluation des situations de pauvreté à travers la satisfaction de besoins essentiels (alimentaires et besoins de base), dans l'objectif de situer les familles en fonction de leurs conditions de vie. Je considère que cette méthode d'évaluation de la pauvreté des familles d'agriculteurs urbains constitue en même temps une approche de leur qualité de vie, dans la mesure où elle mobilise une combinaison d'indicateurs qualitatifs sur les conditions de vie des familles et intègre la dimension subjective des perceptions des familles sur leurs conditions de vie, recueillie par entretiens.

L'amélioration de la qualité de vie en situation de pauvreté est définie ici par la satisfaction de besoins essentiels du quotidien : s'alimenter, se loger, se soigner, s'éduquer et se déplacer. La satisfaction combinée de ces besoins est difficile à saisir compte tenu du terrain d'enquête et de la complexité des situations sociales des familles. Ces critères de l'évaluation ont été choisis en fonction des espaces de vie des familles et en fonction du recueil de leurs perceptions par l'entretien.

Les données qualitatives sont recueillies à partir des récits de vie, et permettent de saisir dans quelle mesure les familles sont capables ou non de pallier leurs besoins essentiels, ainsi listés : se nourrir, se loger, se soigner, s'éduquer et se déplacer. Il s'agit donc d'une méthode alternative au recueil de revenus, mise en place pour positionner socialement les familles d'agriculteurs urbains²⁶⁷. La méthode intègre une description attentive et qualitative des situations familiales et des conditions de logement, permise par la connaissance fine des familles et les périodes d'immersion sur le terrain.

En ne considérant que les besoins essentiels des familles, la démarche pourrait malgré tout apparaître minimaliste. J'ai considéré avant tout que le choix, la « liberté effective » des familles s'exprime à travers leurs multiples tactiques d'engagement dans l'agriculture urbaine (Nussbaum, Sen, 1993). Loin de considérer que les désirs des individus soient étriés en situation de pauvreté, je n'ai pu considérer -par limite méthodologique - qu'uniquement les opportunités que les familles sont en mesure de saisir²⁶⁸ et qui ne représentent bien évidemment que la dimension palpable et holistique des désirs des individus.

²⁶⁷ Les revenus de l'agriculture, instables et saisonniers, sont particulièrement difficiles à enquêter, d'autant plus dans le contexte d'une ville du Sud, où l'agriculture urbaine est le plus souvent une activité du secteur informel et participe à la pluriactivité des familles. A Metro Manila la majorité des familles ne dispose pas de modes d'occupation sécurisés de la terre et cumule l'agriculture urbaine avec d'une à quatre autres activités. Les systèmes d'activités familiaux complexes sont plus ou moins efficaces. C'est pour ces multiples raisons que j'ai fait le choix de ne pas enquêter systématiquement les revenus des familles.

²⁶⁸ Effectivement, la pauvreté est envisagée par Sen comme une restriction d'opportunités.

L'évaluation de la qualité par la satisfaction des besoins essentiels constitue une approche « fonctionnelle » (*functionings*), et non pas une approche « utilitaire » (*utility*), basée seulement sur la prise en compte des ressources. Ici, la satisfaction des besoins permet d'introduire des « indicateurs de ressources », c'est à dire le mode d'accès à la ressource : l'accès au logement, l'accès au soin, l'accès aux services urbains, etc. Par ailleurs, la méthode développée tient compte des situations différenciées des familles.

J'intègre une approche dynamique de l'évaluation de la qualité de vie des familles en reconstituant le discours de la famille sur ses conditions de vie actuelles (lieu de résidence actuelle et agriculture urbaine) et ses conditions de vie passées (système d'activités précédents et précédent lieu de vie s'il y a eu changement de résidence). La méthode permet d'identifier les trajectoires de pauvreté, ascendantes ou stables des familles, permises par l'agriculture urbaine. Autrement dit, la méthode permet d'évaluer l'amélioration ou le maintien de la qualité de vie dans les parcours de vie des familles d'agriculteurs urbains.

1.1.1. Des paliers de pauvretés des familles agriculteurs urbains à Metro Manila : subsistance, pauvreté, précarité et vie modeste

Un sentiment d'indigence partagé avec le reste de la population métropolitaine

La méthode de discrétisation des statistiques nationales philippines distingue un seuil d'extrême pauvreté et un seuil de pauvreté, en fonction de seuils de revenus permettant de couvrir les besoins essentiels des familles : les besoins alimentaires de base et les besoins de base non alimentaires (habillement, habitation, transports, santé et éducation) (PSA, 2015).

- L'extrême pauvreté caractérise les familles qui vivent en dessous du seuil alimentaire de subsistance²⁶⁹ évalué à 8741 PhP par mois pour un ménage composé de cinq membres en 2015, soit 175,98 €/mois²⁷⁰ (PSA, 2015a).
- La pauvreté caractérise les familles qui se situent entre le seuil alimentaire de subsistance et le seuil de pauvreté, fixé à 12517 PhP par mois pour un ménage composé de cinq membres en 2015, soit 252€/mois²⁷¹ (PSA, 2015a). Le seuil de pauvreté est calculé sur la base du seuil alimentaire par habitant, auquel est ajouté le coût des besoins non alimentaires de base (PSA, 2015).

La population pauvre de Metro Manila a été évaluée à 4,5% des ménages en 2015, soit en quantité absolue 139 500 ménages, sur 3,1 millions de ménages (PSA, 2015a). Après une

²⁶⁹ L'institut statistiques retient que les besoins alimentaires de base sont satisfaits à hauteur de 100% de l'apport nutritionnel recommandé pour les protéines et l'énergie (200 calories) et 80% pour les autres nutriments (PSA, 2015).

²⁷⁰ Conversion calculée selon le taux de change du 23 janvier 2015, de 1€ pour 49,67 PhP.

²⁷¹ Ibid.

longue enquête en immersion à travers plusieurs quartiers et villes de la métropole, je conçois comme une évidence que les estimations officielles sous-évaluent le nombre de ménages pauvres à Metro Manila et ce, pour plusieurs raisons.

Il y a d'abord un biais introduit par le sous-enregistrement de certains ménages parmi les plus pauvres. Un nombre considérable de familles n'est pas enregistré dans les registres des mairies de quartier, ou bien n'actualise pas ses changements de résidence, échappant ainsi à l'appareil statistique. Bien que conscient du problème, l'institut national des statistiques ne pratique aucune mesure d'ajustement.

Ensuite, les seuils de revenus retenus sont très questionnables : comment une famille peut-elle réussir à satisfaire les besoins essentiels de cinq membres, incluant le logement dans Metro Manila, avec seulement un revenu supplémentaire de 76€ par mois, la situant entre le seuil de la subsistance alimentaire et le seuil de pauvreté ? Le seuil de pauvreté est d'abord sous-évalué à l'échelle nationale : déjà en 2002, un institut de recherche économique indépendant, Ibon Foundation, caractérisait les seuils de pauvreté retenus par le gouvernement et repris par la Banque Mondiale, de « ridiculement bas » et concluait, par sa propre enquête, que la pauvreté caractérisait 88% des philippins (Auvray, Galang, Jimenez-Hallare, 2003, p.5).

Ensuite, bien qu'ajusté de manière différentielle selon le coût de la vie de chaque province, le seuil de pauvreté à Metro Manila est d'autant plus sous-évalué qu'il concerne le lieu du pouvoir et qu'il n'est politiquement pas envisageable vis-à-vis de l'opinion publique de relever drastiquement le seuil de pauvreté. Dans la presse qui reprend les rapports de PSA, le seuil de pauvreté est d'abord mentionné comme une estimation du coût de la vie, l'incidence de la pauvreté ne devenant au final qu'une information subalterne (Revue de presse en annexe 3). Un tout autre résultat concernant le sentiment de pauvreté dans la population est produit par des sondages régulièrement conduits par un institut de sondage, Social Weather Stations. De manière attendue, ces sondages aboutissent à une proportion bien plus considérable de la population de Metro Manila s'autoqualifiant comme pauvre : par exemple, 31% de la population de Metro Manila se considère pauvre au premier trimestre 2015, soit près de 4 millions de personnes (Social Weather Stations, 2015). Cependant, la récurrence des sondages et la publication des résultats dans les journaux participent à une acceptation de la pauvreté : la population se considérant comme pauvre baisse par tranche de 5 à 10% par trimestre entre 2014 et 2015 !

Dans l'échantillon de familles d'agriculteurs urbains, le sentiment d'indigence est très largement partagé (41 familles sur 46). Les témoignages des familles reflètent une forme d'acceptation de la pauvreté ou de conditions de vie très modeste (44 familles).

La satisfaction de besoins essentiels : s'alimenter, se loger, se soigner, s'éduquer et se déplacer

Je conserve le principe d'une distinction entre paliers de pauvreté sur la base de la satisfaction des besoins essentiels des familles, selon un critère classique de définition de

la pauvreté. J'emprunte le critère de la satisfaction des besoins essentiels des familles à la méthode de discrétisation des statistiques nationales philippines, et je retiens les besoins essentiels suivant : tout d'abord s'alimenter, puis se loger décentement (caractérisé par une sécurité de tenure et des services urbains de base : assainissement, eau et électricité), enfin se soigner, se déplacer, accéder à l'éducation. Alors que les catégories statistiques de la pauvreté s'opèrent en fonction de la capacité des revenus à pourvoir aux besoins essentiels de la famille, je reconvertis la méthode en évaluation qualitative de la pauvreté, en estimant la satisfaction des besoins essentiels des familles directement à partir des données d'entretiens.

L'analyse des perceptions des habitants sur les conditions de vie de la famille, l'analyse descriptive des habitats et des quartiers cités dans les parcours résidentiels des familles et la compréhension du récit de vie familial permettent de positionner les familles en fonction de la satisfaction de leurs besoins essentiels.

Les deux entrées principales qui permettent de situer les familles sont leurs conditions de logement et les perceptions des familles relatives à leurs conditions de vie. D'une part, il s'agit de considérer la particularité du besoin en logement dans les besoins essentiels des familles (section suivante). D'autre part, l'analyse des perceptions des familles est essentielle pour comprendre la satisfaction des besoins essentiels. En effet, on considère que « le passage entre bien être / mal être suggère le franchissement d'un seuil d'extrême pauvreté » (Chambers, traduction libre, 2004, cité par Rigg, 2007).

TABLEAU 14. Evaluer de manière qualitative la satisfaction des besoins essentiels des familles : s'alimenter, se loger, se soigner, s'éduquer et se déplacer

Evaluer la satisfaction des besoins essentiels par famille	
S'alimenter	Perceptions des conditions de vie par la famille
	Signes apparents de malnutrition
S'éduquer	Niveau de scolarité atteint pas les enfants Difficultés évoquées
Se soigner	Accès aux soins évoqué dans les récits de vie Problèmes sanitaires graves
Se déplacer	Perceptions des conditions de vie par la famille Formulation de frein au retour en province
Se loger (l'habitat à la rue n'est pas considéré comme un logement)	Dégroupage du logement en dehors de l'exploitation : accès aux services urbains de base moins de précarité de l'habitat
	Groupage du logement sur l'exploitation (=mode d'occupation subordonné aux terres agricoles) - taille et nombre de pièces en fonction du nombre de membres de la famille; matériaux de construction utilisés - pas d'électricité / accès informel à l'électricité (consommation régulée ou confortable) / énergies alternatives - vulnérabilité climatique

La démarche d'évaluation procède par élimination, en évaluant en premier lieu la satisfaction du premier besoin essentiel : s'alimenter. Là-dessus, les familles s'expriment sans pudeur et expriment de manière explicite si elles ont accès à une quantité de nourriture qui les satisfait ou non. Ensuite, j'évalue l'entrée du logement à partir de l'analyse du contexte de l'entretien (Chapitre 2) et par l'appréhension du parcours résidentiel de la famille pendant l'entretien. Enfin, j'affine les situations de pauvreté avec les éléments disparates qui émergent dans les discussions avec les familles concernant l'accès à l'éducation, aux soins et leurs pratiques de mobilité.

En fonction de la satisfaction de ces besoins essentiels, je distingue quatre paliers de pauvreté (Tableaux 14 et 15) : la subsistance (qui relève de l'extrême pauvreté), la pauvreté, la précarité (ou pauvreté maintenue par la précarité du logement et des moyens d'existence) et la vie modeste.

La subsistance caractérise des situations relevant de l'extrême pauvreté pour les familles dont la subsistance alimentaire est fragile. Plutôt que d'évaluer finement les régimes alimentaires des familles, je retiens dans l'échantillon les familles qui ont confié avoir difficilement accès à trois repas par jour ou bien présentant des signes de malnutrition apparents. Par exemple, Janet confie : « *Parfois, on ne mange pas parce qu'on n'a pas eu d'entrées d'argent* » (Entretien, 2014).

La pauvreté caractérise les familles dont les besoins alimentaires de base sont couverts, mais qui rencontrent des difficultés pour satisfaire les autres besoins essentiels. Je cite ici

quelques extraits d'entretiens avec les familles, sur la perception de leurs conditions de vie. Par exemple, Jil admet la pauvreté des conditions de sa famille, mais il reste confiant : « *C'est dur de vivre ici, mais on est encore capable de survivre. Tant qu'il y a à manger et que l'on est heureux !* » (Entretien, 2013). De même, Nieves évoque sa satisfaction à pouvoir manger à sa faim : « *Même si c'est difficile de vivre ici, au final on a à manger* » (Entretien, 2013). Genelito éprouve de la gratitude : « *Par la bénédiction de Dieu, je mange des repas tous les jours.* ». Le mari d'Ellene qui est dans une situation de mono-activité agricole, répond, quant à lui, de manière elliptique, pour éviter de se plaindre : « *Si je disais que je suis satisfait, je mentirais* » (Entretien, 2013). Reynaline résume bien la situation : « *C'est difficile pour ceux qui n'ont pas assez de moyens d'existence.* ». Eleolina est satisfaite : « *Je suis heureuse et contentée ici. J'ai assez de nourriture pour survivre. J'ai été capable de laisser mes enfants aller à l'école* » (Entretien, 2014).

Les familles d'agriculteurs urbains peuvent être positionnées en fonction de leur situation de pauvreté, de la subsistance alimentaire à la vie modeste, en tenant compte du système d'activité organisé autour de l'agriculture urbaine (taille de la parcelle agricole, de la longueur de la césure), de leurs conditions de logements, de leurs perceptions vis-à-vis de leurs conditions de vie et des vulnérabilités familiales. S'il est important de disposer des perceptions des familles concernant leurs conditions d'accès aux soins, à la scolarisation des enfants et aux déplacements, il est indispensable de recontextualiser ces perceptions à travers le récit de vie familial qui permet d'avoir une connaissance fine et une approche dynamique de la situation familiale afin d'affiner le positionnement des familles vis-à-vis de paliers de pauvreté.

La famille est considérée comme maintenue dans la pauvreté, lorsque les besoins essentiels sont couverts mais que les conditions de logement et les systèmes d'activités maintiennent la précarité de la famille, de part des modes d'occupation et des modes de faire-valoir informels. Marceliza par exemple assume : « *Si tu es assez humble pour cultiver, tu ne peux pas ressentir la pauvreté, tu peux survivre au quotidien.* ». Dans le même sens, Annie confie : « *Si tu vis avec diligence, tu ne peux pas ressentir qu'il est difficile de vivre ici. La vie ici est très légère ici pour les gens pauvres. Mon mari a tellement de talents. Il peut faire tellement de chose ici* ». Toutefois, la qualité de vie des familles s'améliore (subjectivement) grâce à certains éléments de confort de la vie quotidienne, en particulier liés à la capacité des familles de gérer un poste de dépenses pour l'électricité, leur permettant d'accéder à un ventilateur et à la télévision.

La vie modeste caractérise les familles qui pourvoient aux besoins essentiels de la vie quotidienne et dont les modes d'habitat et les systèmes d'activité sont assurés sur le long terme. Pepito confie « *C'est juste moyen. Ce n'est pas difficile mais c'est pas facile.* » (Entretien 2014).

TABLEAU 15. Les paliers de pauvreté des familles d'agriculteurs urbains en fonction de l'évaluation qualitative de la satisfaction de leurs besoins essentiels (alimentation, logement, santé, éducation, déplacements)

Extrême pauvreté (revenus ≤ 8741Php/mois pour une famille de 5 membres) ¹		Pauvreté (revenus ≤ 12517 Php/mois pour une famille de 5 membres) ¹		Vie modeste (revenus > 12517 Php/mois) ¹
Subsistance alimentaire non réalisée Situation caractérisée par: – un manque de moyens d'existence – des habitats à la rue ou des habitats très insalubres en slum désaffecté	Subsistance alimentaire atteinte 3 repas/jour	Subsistance alimentaire assurée mais besoins essentiels difficiles à couvrir , notamment: – Très mauvaise couverture des besoins en eau et électricité: risque d'insalubrité – Précarité du logement et du système d'activités	Précarité au seuil de pauvreté: – Besoins essentiels couverts – Accès informels aux services urbains satisfait les besoins. – Précarité du logement et/ou du système d'activités	– Besoins essentiels couverts – Logement pérenne assuré – AU précaire mais Système d'activités résilient

¹Les seuils de revenus sont indiqués de manière indicative d'après les données de Philippines Statistics Authority, pour évaluer les revenus des familles qui n'ont pas été recueillis par l'enquête.

Source : J. Tichit, Enquête de terrain 2012-2014 et PSA, 2015.

1.1.2. La qualité du logement : un indicateur du niveau de vie qui se substitue aux revenus des familles

Les conditions de logement fonctionnent comme un indicateur de niveau de vie des familles, en l'absence de données systématisées sur les revenus et l'allocation du budget. Comme la majorité des familles pauvres et modestes de Metro Manila, les familles d'agriculteurs urbains se caractérisent par le mal logement et les difficultés d'accès à un logement du parc formel. Cependant, différentes qualités de logement sont distinctives de différents paliers de pauvreté.

Concernant les familles d'agriculteurs urbains, le premier élément discriminant de la qualité du logement des familles concerne le dégroupage ou le groupage de l'habitat sur les terres cultivées.

Un habitat en dehors de l'exploitation agricole traduit toujours de meilleures conditions de logement, en termes de sécurité de la tenure foncière et d'accès aux services urbains de base : accès à l'eau, à un système d'assainissement et à l'électricité. Cette forme d'habitat ne concerne que sept familles sur l'ensemble de l'échantillon et six sont installées à Taguig. Parfois, malgré tout, l'agriculture urbaine oblige à une forme de bi-

résidentialisation, lorsque les abris de jardin se transforment en abri pour passer la nuit et surveiller les récoltes. A minima, l'agriculture urbaine nécessite la surveillance des cultures prêtes à la récolte.

Le groupage de l'habitat sur l'exploitation (39 familles) traduit l'impossibilité d'accéder à une autre forme de logement et caractérise des conditions de logement précaire, subordonnées aux modes d'occupation plutôt informels des terres agricoles et des conditions sanitaires relativement mauvaises. Compte tenu des matériaux de construction utilisés, cette forme d'habitat s'accompagne d'une très grande vulnérabilité aux intempéries. Allan confie avoir dû reconstruire six fois sa maison depuis son installation à Smokey Mountain en 2005 (Entretien, 2014). Sur les terres côtières de Taguig, Eleolina qui habite une maison sur pilotis a reconstruit trois fois son logement depuis 1998 (Entretien, 2014). Les habitats des terres agricoles de Taguig sont régulièrement inondés (récurrence annuelle), bien que le système de lutte des inondations ait réduit l'aléa en digue aval (les inondations durent moins longtemps).

En situation de regroupement de l'habitat sur l'exploitation, le deuxième élément discriminant au regard de la qualité de logement des familles, concerne le logement en lui-même : l'espace intérieur, le nombre de pièces par rapport à la composition de la famille et l'accès à des services de base. Il n'y a pas de système d'assainissement. L'accès à l'eau potable se réalise auprès de points de vente. L'eau pour laver et pour arroser est pourvue par les rivières urbaines ou des puits dont certaines familles disposent et partagent (des puits existent seulement à Taguig).

L'accès à l'électricité est très variable en fonction des familles et des sites. Smokey Mountain a été raccordé de manière informelle au réseau électrique de Permanent Housing. Certaines familles accèdent à l'électricité de manière confortable (poste de télévision), d'autres régulent difficilement leur consommation et tendent à s'endetter, et enfin les plus pauvres ne sont pas connectés au réseau. A Taguig, les familles qui vivent sur leur exploitation ne sont pas connectées à l'électricité. Si elles en ont les moyens, elles utilisent une source d'électricité alternative (générateur ou batterie de camion), sinon les familles les plus pauvres utilisent des lampes à huile, *gazolera*, pour s'éclairer.

Concernant le besoin en logement, les paliers de pauvreté sont donc estimés de la manière suivante :

- Au regard de la situation de l'habitat par rapport aux terres exploitées, le dégroupage du logement garantit une meilleure sécurité de tenure et un accès aux services sanitaires de base (réseaux d'eau et d'électricité formels). Le besoin en logement décent est donc satisfait.
- Lorsque le logement est groupé sur l'exploitation, les paliers de pauvreté sont différenciés en fonction de la qualité du logement et des autres indicateurs qualitatifs de satisfaction des besoins (tableau 13). La satisfaction des besoins est évaluée en fonction des situations familiales.

1.1.3. Des familles fragiles : repérer les vulnérabilités à la pauvreté

A Metro Manila, les situations sociales des familles d'agriculteurs urbains sont complexes et caractérisées par de multiples vulnérabilités. L'enquête a permis la rencontre de familles dans leur quotidien et leur intimité familiale. La parole des femmes est très ouverte et sans pudeur sur les problèmes liés à la vulnérabilité familiale, aux conflits conjugaux, aux conflits entre familles, aux tragédies familiales, au manque de confort de la vie quotidienne, etc. La composition²⁷² et l'organisation de la famille sont déterminantes dans les tactiques d'existence des familles pour faire face à la pauvreté. L'efficacité des tactiques d'existence à améliorer la qualité de vie est relative face à des vulnérabilités familiales conjuguées à la précarité des modes d'existence, des logements ainsi qu'au risque climatique. Les vulnérabilités des familles déterminent notamment leur résilience face aux « chocs », qui se situent de manière aigüe dans les événements de type catastrophe naturelle ou dans le risque d'expulsion.

La présence de membres dépendants (enfants, handicapés) et la configuration des familles nombreuses (plus de quatre membres) demande que le système d'activité combinant l'agriculture urbaine à d'autres types d'activité soit assez efficace pour pouvoir survivre. Par exemple, avec une mono-activité agricole et peu de terres (500m²), la famille de Rodrich composée de sept membres (dont 4 enfants et une personne âgée) n'a pas vécu plus d'un an à Smokey Mountain. Le nombre et l'âge des enfants constituent une vulnérabilité à la pauvreté. Le nombre important d'enfants à scolariser crée une tension sur les moyens d'existence. Le risque de déscolarisation est important en fin de lycée, par rapport au potentiel d'emploi de l'adolescent. Il n'y a pas de scolarisation avant l'âge de six ans, donc les enfants en bas-âge monopolisent les femmes qui ne participent plus ou peu au système d'activités familial. L'enjeu pour ces femmes est de combiner le travail avec le soin accordé aux enfants. Par exemple, Reynaline exprime le besoin de trouver un mode d'existence qui permette aux femmes de travailler tout en portant les enfants. C'est pourquoi les activités commerciales développées sur le lieu domestique ont plus souvent la faveur des femmes. En outre, l'âge élevé des membres de la famille, ou la présence de membres en situation de dépendance, constituent aussi une plus grande vulnérabilité à la pauvreté. A partir de 60 ans, il y a un moindre accès à l'emploi et les pensions retraites sont inexistantes ou très faibles (maximum 30€ par mois). A partir de 70 ans, les difficultés physiques se répercutent sur les pratiques agricoles. Par exemple, plusieurs agriculteurs âgés arrosent moins souvent ou plus du tout les plantes qui dépérissent. Les familles qui ont été exposées à des conditions de travail et des environnements urbains insalubres présentent des santés défailtantes, notamment les familles ayant vécu à Sitio Damayan où la fabrique du charbon et le *scavenging* contribuent de manière considérable à la pollution de l'environnement. Le manque d'accès aux soins est fatal pour les familles pauvres vivant dans un environnement urbain caractérisé par l'insalubrité. L'enquête a recueilli des événements tragiques : signes de malnutrition chez les enfants en bas-âge,

²⁷² Le nombre moyen de membres des familles de l'échantillon correspond à la moyenne des ménages de Metro Manila, soit 4,4 membres au recensement de la population de 2010 (PSA, 2010).

mortalité infantile liée à la présence de la rage, amputation d'un membre gangréné à cause de l'absence de traitement contre le diabète.

Les conflits au sein des couples affectent les familles. La dispersion du couple²⁷³ par la migration est un facteur de vulnérabilité important (les familles de Perlita, Merceliza et Janet). Les circulations migratoires n'ont pas empêché la destructuration des couples dispersés. Les familles se recomposent, avec certains membres affaiblis (Perlita, délaissée par son mari qui vit avec une nouvelle femme) ou bien renforcés (les familles recomposées de Merceliza et d'Annie). En situation de famille monoparentale, les femmes seules peinent toujours à collecter des moyens d'existence suffisants pour subvenir aux besoins de leurs enfants. De manière plus large, l'absence de réseau de parentés ou de voisinage prive les familles d'un filet de sécurité essentiel face aux aléas du quotidien.

1.1.4. L'agriculture urbaine comme mode d'accès au logement

Pour les familles qui disposent d'un habitat groupé sur les terres agricoles (39 familles), l'agriculture urbaine constitue un mode d'accès au logement. L'installation en agriculture urbaine représente une amélioration des conditions de logement à Smokey Mountain et le long du canal à Taguig. Sinon, l'agriculture urbaine permet l'accès à un logement précaire vulnérable aux inondations à Taguig.

L'accès à un logement précaire vulnérable aux inondations à Taguig

L'installation d'un habitat groupé en agriculture urbaine à Taguig traduit l'accès des familles à un logement précaire. Ici, la précarité du logement est avant tout définie par sa vulnérabilité aux inondations. Les habitats côtiers sur le lac Laguna sont les plus vulnérables aux crues en période de mousson. On peut voir ici une forme de relégation d'habitants pauvres dans la zone tampon. Cependant, les tactiques adaptatives aux inondations annuelles (en termes de choix du site pour l'habitation, d'architecture et de pratiques quotidiennes) constituent un véritable mode d'habiter, qui s'accompagne d'un fort attachement des habitants au lieu. Toutefois, ces modes d'habiter sont condamnés par le principe de précaution de la gestion actuelle du risque climatique et vulnérabilisés par des inondations plus intenses depuis la construction de la digue, ainsi que par des typhons qui ont été plus récurrents dans la décennie 2000 que dans la décennie 1990 (City Government of Taguig, 2011). Néanmoins, les familles sont toutes satisfaites de cet accès au logement. Dans l'évaluation de leur qualité de vie, je considère que cela représente une mobilité résidentielle qui ne représente ni amélioration, ni détérioration des conditions de vie.

²⁷³ En effet, en ce qui concerne les familles nucléaires migrantes et leur installation en slum, seule une très faible proportion de familles est arrivée en incluant tous les membres (Hollnsteiner, 1971, p.250).

Une amélioration des conditions de logement

L'installation en agriculture urbaine représente une amélioration des conditions de logement pour les familles de Smokey Mountain (en habitat groupé sur l'exploitation) et pour deux familles de Taguig qui ont échappé à une vie dans la rue. De fait, l'amélioration des conditions de logement est intrinsèquement liée à une amélioration de la qualité de l'environnement urbain. L'agriculture urbaine représente un mode d'accès au logement qui améliore les conditions sanitaires des familles.

En fonction du parcours résidentiel de la famille, les familles en s'installant en agriculture urbaine ont réussi à échapper à la rue, à quitter un habitat insalubre dans un slum densément peuplé ou un habitat surpeuplé, grâce à la possibilité de décohabiter. L'amélioration des conditions de logement existe bien, même si elle est loin d'être optimale. Flore témoigne (photo 21) : « *Les conditions de vie sont très difficiles. Mais l'endroit est beaucoup mieux que de vivre dans la rue. On ne paye rien pour vivre ici. Les locations sont très chères à Taguig.* » (Entretien, 2014).

Après avoir considéré principalement l'échelle domestique de la qualité de vie des familles d'agriculteurs urbains, à travers la question de l'alimentation, du logement et des vulnérabilités familiales, il reste à poursuivre la démarche sur l'appréhension de leurs moyens d'existence.

1.2. Combiner l'agriculture urbaine à d'autres activités : la nécessaire pluriactivité des familles d'agriculteurs urbains

L'agriculture urbaine est ici analysée comme moyen d'existence parmi les autres activités génératrices de revenus conduites par les membres de la famille. Les combinaisons d'activités présentent des configurations complexes : quelques rares familles, en effet, ne recourent qu'à l'agriculture urbaine pour leur existence, tandis que certaines familles combinent jusqu'à quatre moyens d'existence. Ces combinaisons définissent pour chaque famille le système d'activité familial. En particulier, les systèmes d'activités des familles d'agriculteurs urbains sont caractérisés par le nombre et le type d'activités cumulées au côté de l'agriculture urbaine, en considérant les modes de commercialisation des récoltes et la taille des exploitations. La démarche permet de comparer entre les familles les modes de combinaison de l'agriculture urbaine aux autres activités familiales, en considérant la modalité spatiale de la combinaison des activités.

L'enjeu est de considérer à la fois la manière dont l'agriculture urbaine se combine à d'autres activités au sein des systèmes d'activités des familles et la manière dont ces systèmes d'activités participent à la qualité de vie des familles, ou bien témoignent simplement de situations de pauvreté. La démarche envisage de comparer les situations de pauvreté des familles d'agriculteurs urbains au regard de leurs systèmes d'activités, en comparant les configurations d'activités et leurs contributions à la qualité de vie des familles.

Dans un premier temps, il s'agit de considérer les modes de commercialisation des récoltes par les familles et les différentes filières de vente. Dans un second temps, j'analyse la manière dont les familles combinent l'agriculture urbaine à d'autres moyens d'existence. En fin de section, il s'agit de resituer les transitions de moyens d'existence que les familles ont opérées dans le temps en faveur de l'agriculture urbaine, afin de comprendre en quoi l'agriculture urbaine a contribué à améliorer leur qualité de vie.

1.2.1. Commercialiser les récoltes : bénéficier d'un réseau d'acheteurs ou de filières de proximité défavorisées

Le principal mode de commercialisation des récoltes est constitué par le recours systématisé à des intermédiaires de vente fidélisés qui acheminent les récoltes sur de grands marchés urbains, principalement les marchés de Divisoria (district de Tondo, à Manila) et de Pasig (au nord de Taguig).

La vente indirecte signale toujours une meilleure rentabilité de l'agriculture urbaine ou du système d'activités de la famille. Le recours à des intermédiaires de vente par les familles ayant des systèmes productifs plus rentables s'expliquent au regard d'une

optimisation de la qualité de vie au quotidien : les familles évitent des mobilités contraignantes, coûteuses en temps et en énergie (transport de marchandises) et risquées (transport de liquidités) dans la ville fragmentée. Les variations à ce mode de commercialisation principal traduisent les difficultés des familles à tirer un revenu suffisant de l'agriculture urbaine et de leurs systèmes d'activité. Les familles d'agriculteurs urbains à Metro Manila ne cherchent donc pas à privilégier la vente directe au consommateur. Celle-ci constitue un mode de commercialisation choisi par dépit, faute d'accès à des réseaux d'intermédiaires organisés, ou bien correspond à des situations de grande pauvreté, les familles jouant au maximum sur les marges de la vente pour subsister.

Réseau d'acheteurs ou autres modes de commercialisation de la vulnérabilité à Smokey Mountain

Le mode de commercialisation principal à Smokey Mountain se caractérise par le recours des familles à un réseau d'acheteurs réguliers qui achètent les récoltes, puis les acheminent sur le marché de Divisoria, à une dizaine de minutes en *tricycle*. La structuration de la filière de vente vers le marché de Divisoria s'opère entre 2007 et 2011.

Avant que cette filière de vente n'ait été structurée, la vente directe a été le premier mode de commercialisation des récoltes. Les premières familles installées à Smokey Mountain (à partir de 2005) vendaient directement leurs produits dans les zones proches de chez eux : sur les *palinkes* ou par la vente ambulante²⁷⁴. Par principe, les habitants ne vendent pas leurs récoltes au voisinage ; les légumes sont offerts aux voisins et participent à un système de don et contre-don.

La structuration d'une filière de vente permet aux familles de ne plus se déplacer. Allan explique : « *Au départ les habitants manquaient d'acheteurs. Depuis 2011, les acheteurs grimpent la butte. Je texte "Récolte" et l'acheteur répond "Je grimpe"* » (Entretien, 2013). Le discours de l'habitant permet de noter ici l'importance de l'usage des téléphones portables même parmi les familles les plus pauvres de Metro Manila. Cependant, l'usage revêt une particularité importante dans la mesure où, pour réduire le coût, les communications s'opèrent essentiellement pas texto²⁷⁵.

La structuration récente d'un réseau d'acheteurs vers le marché de Divisoria a modifié les modes de commercialisation des familles de Smokey Mountain. Désormais, la majorité des familles (14 sur 22) recourent à des intermédiaires. Cela concerne toutes les familles anciennement installées, c'est-à-dire pour lesquelles les modes de faire-valoir de la terre ont été stabilisés sur plusieurs années (installation avant 2009), et quelques familles de suiveurs qui ont bénéficié des compétences et des réseaux de parentés déjà installés (Entretiens Maria, Reynaline, Annie, Natañael, 2013 et 2014).

²⁷⁴ Entretiens Allan et Mate, 2013.

²⁷⁵ Cette pratique de communication n'est pas seulement une pratique distinctive de situations de pauvreté mais caractérise l'ensemble de la population. Elle permet d'améliorer la communication : étant donné la mauvaise performance des réseaux, la qualité d'écoute est très médiocre. La situation monopolistique qui caractérise le secteur des télécommunications ne favorise ni l'amélioration de la performance des réseaux, ni l'émergence d'offre compétitive pour les consommateurs.

Les acheteurs réguliers, intermédiaires entre les agriculteurs de Smokey Mountain et le lieu de marché de Divisoria, se rendent eux-mêmes à Smokey Mountain pour récupérer les récoltes et les acheminer sur le marché. Les intermédiaires réalisent une marge d'environ 50% en fonction du prix de vente sur le marché. Rarement (une seule famille), les intermédiaires procèdent aussi à la récolte, ce qui représente une marge supplémentaire de 25%.

La « *lemongrass story* » témoigne des effets d'aubaine sur des filières de commercialisation peu stabilisées et les risques pris par les familles d'agriculteurs urbains pour tenter d'améliorer leurs revenus (Entretiens Allan et Steeve, 2013-2014). En 2013, des intermédiaires promettent une plus-value importante sur la citronnelle, ce qui suscite un « *boom* » de cette production chez plusieurs familles (Entretiens Allan et Steeve, 2013-2014). Les familles achètent des graines de citronnelle, en négociant le prix de vente des récoltes à l'avance²⁷⁶. Cependant, au moment de la récolte²⁷⁷, les cours de la citronnelle chutent brutalement suite à une surproduction sur l'île de Mindoro. Les intermédiaires renégocient le prix de rachat à la baisse. Plusieurs familles, menacées de perdre leurs investissements, ont été contraintes de récupérer des circuits de vente traditionnels, sans intermédiaire, vers le marché de Divisoria. Suite à cet épisode, une famille a décidé d'amorcer un refuge vers la monoculture de la feuille de patate douce.

La vente directe et les variations au mode de commercialisation principal (encadré 21) témoignent d'une plus grande vulnérabilité des familles. En effet, ces autres modes de commercialisation concernent les familles de suiveurs installées récemment, dont les pratiques agricoles sont en cours de stabilisation, qui sont aussi les familles les plus pauvres de Smokey Mountain. Parmi elles, se trouvent en particulier des familles nombreuses, ou bien ayant de petits lopins de terre ou encore, des familles monoparentales avec des enfants à charge.

Concernant la vente directe, les familles y recourent en vue de compléter des revenus déjà faibles. Cependant, cela suppose que la famille puisse déployer des mobilités urbaines pour acheminer les récoltes vers des lieux de marché. La vente directe n'est possible que si l'un des membres de la famille prend en charge le déplacement sur le lieu de marché, ce qui devient difficile lorsque les membres de la famille sont trop âgés ou bien que des enfants en bas-âge mobilisent la femme de la famille (Encadré 21).

Il n'est pas rare que les familles les plus pauvres, en période de difficultés, suspendent la commercialisation de leur récolte. Lorsque la subsistance alimentaire est menacée, la famille réserve les récoltes à l'autoconsommation. C'est ainsi que la famille la plus paupérisée, parmi celles que j'ai suivies à Smokey Mountain, réserve ses récoltes à la consommation familiale, sans avoir encore pu structurer son système productif pour atteindre une échelle commerciale.

²⁷⁶ La citronnelle est une plante vivace et « endémique » à Smokey Mountain, dans la mesure où elle a poussé spontanément (Chapitre 1). Il y a donc eu un effet d'aubaine par l'achat de graines.

²⁷⁷ La citronnelle a été plantée en juin, au début de la saison des pluies, pour être récoltée après quatre mois.

Encadré 21. La vente directe et les variations au mode de commercialisation principal

Généralement, les femmes sont en charge de la commercialisation directe. Mais les situations et les modalités peuvent être très diverses. Daisy, mère célibataire, assure la vente directe de ses récoltes sur le marché de Divisoria. Nieves, qui a eu la charge de son fils handicapé (avant son décès en 2014), vend directement sur le marché Agora Market à Navotas (Entretien Nieves, 2013). Jil envoie ses enfants vendre les récoltes sur le marché au pied de la butte. Rodrich procède à la vente directe, car sa femme s'occupe de leurs jeunes enfants (Entretien Jil, 2013). Jilin vend directement les récoltes de son terrain à de petits *talipapas* au pied de la butte, tandis que les récoltes de son terrain en gardiennage sont vendues à des intermédiaires qui les acheminent sur le marché de Divisoria (Entretien Jilin, 2014). Samuel livre ses récoltes au propriétaire de son terrain à Divisoria (Entretien Samuel, 2014). Autre variante : la famille d'Eda, qui ne dispose que d'un très petit lopin de terre (150m²) et qui est constituée d'un couple très âgé (plus de 70 ans), vend à des intermédiaires qui vend les produits sur le marché le plus proche, « au pied de la butte », dans le barangay 129 (Entretien Eda, 2013).

Réseaux de sukis, vente sur le marché ou talipapas à Taguig

Les filières de commercialisation des sites d'agriculture urbaine résiduelle de Taguig sont stabilisées, et notamment sécurisées pour le riz. La stabilité des filières concerne des sites où les exploitations sont relativement anciennes et où les cultures reflètent une spécialisation²⁷⁸ : sur les sites de Santa Ana, Palingon et Napindan, les familles sont anciennement installées (avant 1990) ou établies depuis plusieurs générations.

A Santa Ana, les familles qui cultivent le riz ou le melon bénéficient de filières de commercialisation organisées autour de réseaux d'acheteurs établis depuis plusieurs décennies (Entretiens 2013-2014). S'il manque des acheteurs de gros, la mairie fait intervenir la National Food Authority (l'agence gouvernementale responsable de la sécurité alimentaire) pour garantir la vente du riz. A Napindan (côté lac), Berne et l'organisation religieuse supervisent des récolteurs indépendants pour recueillir l'épinard d'eau. Ensuite, les récoltes sont vendues à des acheteurs réguliers, des *sukis*, qui acheminent les récoltes sur les grands marchés métropolitains. Ces acheteurs de gros se déplacent en *jeepneys* à usage privé vers les marchés de Pasig, de Pasay, de Divisoria (Manila) ou d'Alabang (sud de Taguig), situés à vingt minutes ou plus d'une heure de transport selon les marchés. A Palingon, les acheteurs sont aussi récolteurs. Ils acheminent ensuite les récoltes (riz et production maraîchère) sur le marché de Pasig par *tricycle* motorisé situé à environ vingt minutes.

Sur les autres sites d'agriculture urbaine de Taguig²⁷⁹, les familles cultivent diverses associations d'espèces maraîchères, ce qui a pour principale conséquence d'échelonner les récoltes et de rendre plus difficile l'efficacité d'un réseau d'acheteurs. Les familles procèdent à la récolte, saisissent les opportunités de commercialisation au sein d'un

²⁷⁸ Le site de Santa Ana est spécialisé dans la production de riz et de melon ; le site de Napindan est spécialisé dans la production de l'épinard d'eau et le site de Palingon est spécialisé dans l'association maraîchage et riz.

²⁷⁹ Cela concerne le site résiduel sur les terres côtières du barangay Calzada et l'enclave agricole résurgente du barangay Napindan (côté ville).

réseau d'acheteurs réguliers et sinon recourent à des modes de commercialisation diversifiés. Les modes de commercialisation complémentaires pour écouler les récoltes varient en fonction des couples et selon une différenciation genrée. Plus souvent, les femmes prennent en charge la livraison des récoltes à des *talipapas* du voisinage, quelque fois sur un marché de proximité (à pied ou en *pedicab*, un *tricycle* sans moteur). Les hommes livrent les récoltes sur les marchés de Pasig ou de Pateros (en *tricycle* motorisé ou en *jeepneys* publics)²⁸⁰. Ce n'est qu'en dernier ressort que les familles écoulent leurs récoltes sur les *talipapas*²⁸¹ qui jalonnent le quartier (Photos 25 et 28).

PHOTO 24. L'agriculture urbaine : un mode d'habiter très précaire entre la route et le canal



PHOTO 25. Le *talipapa* de Flore, le long de la route C6



Source : J. Tichit, 2013

La famille de Flore cultive des feuilles de patate douce. Sur le *talipapa*, Flore revend aussi les productions maraîchères achetées aux alentours. La famille habite et cultive une lanière interstitielle, entre la route C6 et le canal de dérivation des trop-pleins des eaux urbaines, à Taguig (Photo 24). Le *talipapa* (photo 25) est véritablement intégré à l'espace domestique, puisque la famille utilise l'étal comme une extension pour dormir la nuit, en plus du *pedicab* (le *pedicab* blanc se discerne à l'angle de la rue, à droite sur la photo 24).

Sur les lanières interstitielles le long du canal où les pratiques agricoles sont très récentes et dont la vocation éphémère est manifeste, les filières de commercialisation sont peu établies : les familles ont peu ou pas d'acheteurs réguliers ce qui génère une multitude de modes de commercialisation en fonction des tactiques individuelles des familles. Les

²⁸⁰ C'est par exemple, le rôle d'Antonio, qui achète les productions maraîchères de ses voisins et reprend, au moment des récoltes, un rôle d'acheteur dans la filière maraîchère, son emploi principal avant de s'installer agriculteur urbain.

²⁸¹ Les *talipapas* sont des étals primeurs entreposés le long des rues et parfois intégrés à l'habitat, auquel cas, ils prennent la forme d'un comptoir. L'usage est souvent intermittent ou temporaire en fonction des opportunités saisies dans le quartier auprès des familles d'agriculteurs urbains ou auprès de certains *sukis* qui transportent aussi des productions maraîchères achetées dans la province de Batangas (au sud de Metro Manila) et qui participent à l'approvisionnement métropolitain.

familles prennent donc en charge une grande partie de la vente, en combinant les modes de commercialisation. Le plus souvent, les familles vendent leurs récoltes sur des lieux de marché : soit directement aux consommateurs en s'installant à même la rue sur un marché (Pasig, Pateros, Santa Ana) afin de garantir de meilleurs revenus, soit à un *talipapa* du voisinage qui constitue alors un intermédiaire de vente. La moitié des familles vend aussi les récoltes sur son propre *talipapa*, lorsque l'exploitation donne sur la rue (Photo 22, Photo 25). Une famille organise aussi la vente ambulante de ses récoltes

1.2.2. La nécessaire pluriactivité des familles d'agriculteurs urbains à Metro Manila

L'insuffisance des revenus générés par l'activité agricole, mais aussi leur intermittence et leur saisonnalité, conduisent à la pluriactivité massive des familles d'agriculteurs urbains. L'analyse de la combinaison des activités au sein des familles permet de dégager plusieurs situations (de la plus fréquente à la moins fréquente) :

- La pluriactivité urbaine (concerne la majorité des familles) : l'agriculture urbaine est combinée à des moyens d'existence caractéristiques du milieu urbain (activités de commerce informel ou emplois dans le secteur de la construction, de l'industrie portuaire, du bâtiment, etc.).
- La pluriactivité agro-urbaine (seulement à Taguig) : les lieux et formes d'agriculture sont combinés, l'agriculture est parfois combinée à la pêche.
- La mono-activité (seulement à Smokey Mountain) : l'agriculture urbaine est l'unique activité de la famille.
- La pluriactivité rurale-urbaine ou hybride (seulement à Taguig) repose sur des interactions fortes entre un espace agricole en province et l'espace métropolitain, ainsi que sur la double territorialité de la famille (Figure 19).

A Taguig, bien que certaines exploitations puissent conduire des activités agricoles durant toute l'année, l'ensemble des familles pratique l'agriculture urbaine au sein de systèmes d'activités familiaux complexes.

A Smokey Mountain, les familles mettent en œuvre en très grande majorité (17 familles sur 22 familles) une diversification de leurs systèmes d'activité compte tenu de la saisonnalité des pratiques agricoles (l'agriculture n'étant possible qu'en dehors de la saison sèche, Chapitre 3). Les autres activités sont conduites en coprésence de l'agriculture à Smokey Mountain (le *scavenging*, la fabrication du charbon, *sari sari*²⁸², des travaux agricoles pour d'autres exploitants) ou à proximité (industrie portuaire de Navotas, activités de commerces en bas de la butte).

²⁸² Le *sari sari* est un petit commerce d'approvisionnement intégré à l'espace domestique.

L'analyse des systèmes d'activités des familles est conduite en comparant le nombre, le type d'activités combinées à l'agriculture et le mode de combinaison de l'agriculture urbaine dans les parcours d'existence. Dans toutes les familles élargies avec des enfants en âge de travailler, l'emploi des enfants contribue aux systèmes d'activité des familles (sept familles à Taguig, seulement deux familles à Smokey Mountain). Seules quelques familles perçoivent de faibles pensions de retraite (une famille à Smokey Mountain, quatre familles à Taguig).

Des familles majoritairement pluriactives à Smokey Mountain

Davantage de pluriactivité ne garantit pas systématiquement de meilleurs moyens d'existence entre les familles (Tableau 16, p. 309). Cependant, la mono-activité agricole peu répandue caractérise des familles pour lesquelles le maintien de l'agriculture urbaine est particulièrement fragile et nécessite d'être soutenue par des solidarités actives dans le voisinage (Encadré 22).

La mono-activité agricole de familles fragiles à Smokey Mountain

La mono-activité agricole concerne seulement cinq familles dans tout l'échantillon, toutes installées à Smokey Mountain. La mono-activité en agriculture urbaine témoigne de situations relativement peu soutenables pour les familles, en fonction de la superficie des parcelles cultivées et de la composition de la famille, qui varie selon le nombre de membres dépendants enfants ou handicapés et selon l'âge du couple pivot (Encadré 22).

Encadré 22. Vulnérabilités familiales diversifiées des familles engagées dans une mono-activité agricole à Smokey Mountain

Avec 500m² de terres, Natañaël sans enfants à charge, a quitté son emploi au port et se contente de ses conditions de vie à Smokey Mountain. La situation est plus difficile pour Nieves, à l'âge de la retraite qui vit seule avec son fils en situation de très grand handicap (décédé après l'enquête). La famille subsiste avec 500m² de terres, grâce aux solidarités des voisins, originaires de l'île de Samar, dans les Visayas.

Avec 500m² de terres, la famille de Rodrich (sept membres) n'a vécu qu'un an à Smokey Mountain. La famille s'était installée dans l'espoir « *que le gouvernement fournisse un logement temporaire ou permanent pour notre famille* » (Entretien, 2013). Il s'agit d'une famille élargie à la grand-mère, avec quatre enfants à charge. La famille est pauvre et bénéficie d'aides sociales à la grande pauvreté (1500PhP par trimestre). Les femmes n'ont pas d'activités rémunérées, elles s'occupent des enfants et du quotidien. Avec seulement 500m² de terres, Rodrich est contraint de vendre directement ses récoltes sur le marché de Divisoria. Il confie : « *C'est dur, mais c'est ok parce que nous pouvons encore survivre tous les jours* ». Après un an, la famille est partie s'installer à Divisoria et Rodrich a récupéré l'emploi dans la filière de commercialisation des légumes qu'il avait quitté pour l'agriculture urbaine (Entretien Rodrich 2013, entretien voisins, 2014). L'agriculture urbaine n'a pas amélioré les conditions de vie espérées par la famille, mais a constitué une étape intermédiaire, maintenant la subsistance alimentaire de la famille, pendant un an.

La famille d'Arnel, avec quatre enfants à charge, assure un peu mieux que la subsistance avec 1000m². Dès qu'il le peut, Arnel recourt à la vente directe et se rend lui-même à Divisoria pour améliorer ses revenus (Entretien, 2013).

La famille d'Ellene est constituée d'un couple âgé et de leur fille, adulte handicapée. Leur installation à Smokey Mountain s'effectue dans le cadre d'une tactique de décohabitation du reste de leurs enfants qui ont été bénéficiaires d'une unité de relogement à Permanent Housing²⁸³. Le mari n'a pas de pension de retraite, mais n'a pas souhaité reprendre un autre emploi, après une carrière dans la construction en Arabie Saoudite. Avec 1000m² de terres, la famille subvient difficilement aux besoins du quotidien grâce aux transferts d'argent de leurs autres enfants. Le mari explique : « *Trois de nos filles nous soutiennent parce que la camote ne peut pas pourvoir à toutes nos dépenses. Comment est-ce qu'on survivrait en été sinon ?* » (Entretien, 2014).

La diversification des systèmes d'activités des familles vers les ressources du sol ou l'industrie portuaire

Il existe deux principales formes de diversification des systèmes d'activités familiaux en fonction de l'orientation des familles vers l'exploitation des ressources du sol de Smokey Mountain (très majoritaire) ou vers des emplois dans l'industrie portuaire de Navotas (minoritaire).

A Smokey Mountain, une majorité de familles (15 familles) combine l'agriculture urbaine avec d'autres modes d'exploitation des ressources du sol : le *scavenging*²⁸⁴ et le charbonnage (Tableau 13). La mise en place de ces modes d'exploitation des ressources du sol est antérieure à l'agriculture, permise par les structures de proximité et l'usage originel du foncier de Smokey Mountain.

Le *scavenging* est une des activités principales des populations qui vivent à proximité ou sur une zone de décharge. En l'occurrence, c'est l'activité originelle des familles qui ont habité la décharge de Smokey Mountain. L'activité a largement persisté malgré la fermeture de la décharge dans tous les quartiers à proximité de la Road 10²⁸⁵. L'activité est aussi pratiquée un peu partout dans Metro Manila, dans la rue, de manière itinérante, la nuit, en allant de poubelle en poubelle avec un *tricycle* (vélo équipé d'une charrette sur le côté, Photo 23).

La fabrique du charbon quant à elle, est une activité dérivée du *scavenging* : le charbon de bois se fabrique à partir des morceaux de bois récupérés dans les déchets par les activités de *scavenging*. Les familles enterrent le bois et le brûlent à couvert pendant plusieurs jours. Le charbon de bois est ensuite emballé pour la vente. Le charbon est l'énergie utilisée pour la cuisine sur les sites d'agriculture urbaine : c'est l'énergie la moins coûteuse

²⁸³ Ellene explique les conditions de relogement de sa famille dans le hangar de Aroma Temporary Housing, qui ont conditionné par la suite le relogement définitif à Permanent Housing : « *On a été expulsés à Aroma Temporary Housing sous le nom de notre fille, parce qu'on avait déjà bénéficié d'une unité de relogement à Cavite* » (Entretien 2013). La famille a été expulsée une première fois de Smokey Mountain en 1983 et a été relogée à Cavite. En 1988, la famille revend le relogement et revient s'installer à Smokey Mountain, jusqu'en 1995.

²⁸⁴ Le *scavenging* désigne les activités liées au tri, à la collecte et à la revente de déchets (plastiques, métaux, verre).

²⁸⁵ La Road 10 longe les quartiers de la zone portuaire du nord de Manila, jusqu'à Navotas. Le *scavenging* caractérise en particulier le quartier d'Happy Land, d'Aroma Temporary Housing, le slum de Sitio Damayan (expulsé en 2014) et l'ensemble de Permanent Housing.

qui est aussi largement répandue dans les *slums* (Observations 2013 ; Hollnsteiner, 1971 ; Jocoano, 1992).

L'exploitation de ces ressources du sol est combinée à l'établissement de commerces informels de proximité. Les modes d'existence liés à l'exploitation du sol (agriculture, scavenging, charbon) engagent systématiquement les hommes et les femmes lorsqu'elles n'ont pas la charge d'enfants en bas âge. De même, les enfants dès le plus jeune âge participent au tri des déchets, à la maintenance des cultures et à l'empaquetage du charbon.

Initialement permises par les ressources originelles du sol de Smokey Mountain, l'exploitation et la structuration des filières d'approvisionnement du *scavenging* et du charbon ont subi des mutations importantes. L'exploitation des déchets de Smokey Mountain conduit inexorablement à l'épuisement des ressources sur place, puisque le site ne reçoit plus aucun déchet depuis 1995. Steeve pratique le scavenging en été, il explique : « *il faut creuser plus profond maintenant pour récupérer des matériaux.* » (Entretien, 2013). Allan, qui s'est installé à Smokey Mountain initialement pour les opportunités offertes par le *scavenging*, se souvient : « *Les premières années, le scavenging a dégagé d'importants revenus.* » (Entretien, 2014). Cependant Allan considère aussi que l'exploitation des ressources du sol, et le *scavenging* notamment, demeurent des activités rémunératrices : « *Comparé à Caloocan²⁸⁶, c'est un lieu d'opulence, où il est facile de trouver de l'argent. Je marche et je dors sur l'argent.* » (Entretien 2014).

Le scavenging continue d'être pratiqué à Smokey Mountain et surtout dans les rues alentour. Le quartier de Permanent Housing (où sont en principe relogés les expulsés de Smokey Mountain) est devenu un pôle de *scavenging*, avec le maintien de multiples pratiques informelles, mais aussi grâce à la création d'une filière de tri et de recyclage formalisée dans le cadre d'un programme communautaire de Material Recovery Facility (Chapitre 4, note bas de page 184, p.196).

Concernant la fabrique du charbon, Allan explique : « *Au départ la fabrique de charbon était seulement alimentée par les bois récupérés par les scavengers durant leur activité.* » (Entretien 2014). A partir de 2012, les activités de charbonnage se développent, soutenues par de nouveaux investisseurs qui alimentent la fabrique sur place avec des matériaux collectés à l'extérieur (Photo 26). Les gains sont prometteurs. Allan explique : « *Les investisseurs ont d'abord eu des "resthouse" [abris de repos] ici, avant d'établir leur business. Ils ont commencé à acheter des quantités de bois de plus en plus importantes à l'extérieur. Ils ont alors produit des centaines de sacs de charbon. Ils ont eu besoin d'eau et d'électricité. C'est donc eux, les investisseurs capitalistes, qui ont investi pour l'installation de l'électricité dans cette zone. Maintenant, nous on paye juste notre consommation d'électricité que les investisseurs fournissent [par raccordement illégal au réseau électrique]* » (Entretien Allan, 2014).

²⁸⁶ La famille d'Allan a vécu à Caloocan pendant plusieurs années, avant de déménager à Sitio Damayan, l'étape résidentielle précédent son installation à Smokey Mountain.



PHOTO 26. Un chargement de bois sur un *pedicab* pour approvisionner la fabrication de charbon

La photographie a été prise au pied de Smokey Mountain, avant l'intensification de la fabrique du charbon.

Source : Jessa Margalo, 2012.

En 2013, la filière du charbon s'intensifie et entraîne de très fortes nuisances (Photo 27). Les activités de charbonnage sont interdites en mai 2014 par la mairie de quartier, suite aux plaintes déposées par les habitants de Permanent Housing exposés aux nuisances et dont les systèmes d'activité ne dépendent pas du charbon, mais toujours du scavenging. Allan, le leader de la communauté²⁸⁷ n'est pas intervenu pour défendre les charbonniers, étant lui-même très largement affecté par les nuisances de la production à proximité de sa maison. Par ailleurs, ses moyens d'existence reposent sur l'agriculture et le scavenging. Allan, explique : « *Les gens m'ont demandé pourquoi je n'ai rien fait pour défendre le charbon. Moi, je suis contre le charbon puisque je n'en suis pas. Il y a plus à faire du côté du scavenging pendant l'été (...). Les "ulingan people" [les gens du charbon] ont été convoqués pour une rencontre au barangay hall. La fabrique de charbon est en train de s'arrêter. C'est le dernier charbon fabriqué depuis le 1er mai [2014] ».*

PHOTO 27. Nuisances liées à la pleine saison de la fabrique du charbon de bois



La photographie a été prise depuis la terrasse du leader communautaire de Smokey Mountain, pendant la saison sèche, en mai 2014.

La fabrique du charbon de bois requiert de brûler le bois à couvert pendant plusieurs jours, en fonction de la quantité. Le processus génère des fumées massives, continues et suffocantes durant la saison sèche (mi-mars à fin mai).

Source : J. Tichit, 2014

²⁸⁷ La section 3 de ce chapitre introduit le concept de communauté dans l'analyse des voisinages d'agriculteurs urbains et positionne le rôle de leader communautaire.

En complément : le commerce de proximité, une activité plus souvent féminine

Le *sari sari*²⁸⁸ est un complément d'activité qui engage généralement les femmes et les enfants. Les hommes participent à l'approvisionnement du commerce qui nécessite des déplacements en dehors de Smokey Mountain (vers des lieux de marchés ou des supermarchés). Les hommes participent à la vente seulement pour relayer les femmes. Quelques familles pratiquent la vente ambulante pour approvisionner le voisinage en poisson ou en *balut* (les œufs avec embryons de canards) achetés sur des lieux d'approvisionnement spécifiques (port de pêche de Navotas et le quartier de Blumentrit à Manila).

Il faut noter la présence d'activités commerciales plus rémunératrices pour deux familles. La famille de Jocelyne dispose de la meilleure situation sociale à Smokey Mountain grâce à la revente de l'électricité depuis un raccordement illégal au réseau de l'immeuble de Permanent Housing. La famille de Mate, qui vit à Permanent Housing, dispose aussi de bonnes conditions de vie grâce au commerce des matériaux du scavenging, un *junk shop* tenu par le mari, et grâce à une cantine de rue, tenu par sa femme, installée au pied de Smokey Mountain.

²⁸⁸ Le *sari sari* désigne une petite épicerie de proximité, intégrée à l'espace domestique.

TABLEAU 16. Matrice d'interprétation des systèmes d'activités des familles d'agriculteurs urbains de Smokey Mountain et paliers de pauvreté

Autre activité: commerciale ou autre	Monoactivité agricole	Agriculture urbaine (AU) + ...	Diversification des modes d'exploitation des ressources du sol			AU + Emploi au port de Navotas + ...
			AU + Scavenging + ...	AU + Charbon + ...	AU + Scavenging + Charbon + ...	
Aucune	Rodrich Ellene Natañael Arnel Nieves		Edilyne Steeve	Perlita Annie	Eda	Samuel
+ une autre activité (commerciale ou autre)			Arlyne (poisson ¹) Reynaline (sari sari) Allan (sari sari)	Maria (sari sari) Merzeliza (œuf)	Daisy (sari sari) Cita (autre: emploi ouvrier agricole)	Jilin (autre: emploi ouvrier agricole)
+ deux autres activités commerciales		Jil (sari sari + poisson ¹) Jocelyne (électricité + sari sari à Permanent housing)	Mate ² (cantine + sari sari)			

¹ Le poisson est acheté au port de Navotas

² Le scavenging désigne ici la filière d'achat des matériaux recyclés. Il ne s'agit donc pas de l'activité de collecte, mais d'une activité commerciale: Mate tient un *junk shop* en bas de la butte de Smokey Mountain.

Système d'activités des familles et situation de l'exploitation agricole:
Taille de la parcelle (en m2) et modes d'occupation (PP: Propriétaire Parallèle, PC: Propriétaire Coutumier, G: Gardien, M: Métayer)

Autre activité: commerciale ou autre	Monoactivité agricole	Agriculture urbaine (AU) + ...	AU + Scavenging + ...	AU + Charbon + ...	AU + Scavenging + Charbon + ...	AU + Emploi au port de Navotas + ...
Aucune	Rodrich (500) PP Ellene ¹ (1000) PC Natañael (≤500) G Arnel (1000) PC Nieves (500) PP		Edilyne (500) PC Steeve ² (2000) PP	Perlita (200) PC Annie (1000) PP + M	Eda (100) PP	Samuel (≤500) M
+ une autre activité			Arlyne (150) G Reynaline (600)	Maria ² (250) PP Merzeliza (300) PP	Daisy (1200) G Cita (500) PC	Jilin (≤500) PP + M
+ deux autres activités		Jil (1000) PP Jocelyne (500) PP	Allan (400) PC Mate (500) PC			

(superficie des terres exploitées en m²)

PP: Propriétaire parallèle

PC: Propriétaire coutumier

G: Gardien

M: Métayer

1, Transfert d'argent depuis les enfants vers les parents

2, Emploi des enfants en âge de travaillé contribue aux systèmes d'activité familial

Palliers de pauvreté en fonction de la satisfaction des besoins élémentaires (définis en section 1.1 du chapitre 6)	Besoins alimentaires	Besoins essentiels	Pérennité du logement et système d'activités résilient
Subsistance alimentaire	Partiellement satisfaits		
Pauvreté	X	Partiellement satisfaits	
Seuil de pauvreté / vie modeste	X	X	Logement et système d'activités demeurent précaires
Vie modeste	X	X	X Des activités pérennes au sein du système d'activités
	X	Besoins satisfaits	

Source : J. Tichit (Enquête de terrain, 2012-2014).

Une pluriactivité systématique à Taguig

A Taguig, toutes les familles ont combiné l'agriculture urbaine à d'autres activités. Les systèmes d'activités des familles d'agriculteurs urbains à Taguig sont multiples et moins modélisables qu'à Smokey Mountain. Les familles combinent l'agriculture avec un à trois autres types d'activités : la pêche, un ou des emplois, du petit commerce de proximité et d'autres activités moins représentées (charbon, *scavenging*). Quelques familles (quatre familles) perçoivent aussi de très faibles pensions de retraite.

Tactiques de combinaison des systèmes de cultures ou des sites de production agricole

La majorité des familles qui cultivent à Taguig (22 familles) ont mis en place des tactiques de combinaison de leurs systèmes de cultures et parfois de sites de production, qui évite une césure liée à la saisonnalité des récoltes. Les terres agricoles étant toutes situées en zone tampon, il s'agit à l'inverse de Smokey Mountain de pouvoir continuer à cultiver pendant la saison des pluies. La complémentarité saisonnière se réalise selon quatre scénarios géographiques distinctifs des tactiques d'exploitation des familles.

- La parcelle permet l'alternance de deux systèmes de cultures sans ajustement en digue aval à Santa Ana, à Palingon et le long d'Earth Road. Durant la mousson, les parcelles de Santa Ana et Palingon sont dédiées à la riziculture. Surélevées sur un polder, les parcelles le long d'Earth Road permettent le maintien du maraîchage.
- En digue amont, de Calzada à Napindan, le maintien saisonnier des cultures se réalise grâce à une bi-localisation de l'agriculture avec une exploitation en province.
- Sinon le maintien saisonnier de l'agriculture se réalise sur place, en fonction de la topographie de la parcelle. L'épinard d'eau (*kangkong*) est cultivé en mousson sur les parties submergées et le maraîchage est pratiqué sur les terres émergées hors mousson. Une famille maintient un peu de maraîchage sur la digue en période de mousson (cette micro-agriculture de mousson constitue une forme de multilocalisation de l'agriculture urbaine à une très petite échelle de production).
- Le long du canal, le maintien des cultures en période de mousson est très limité et le risque de perdre les récoltes à cause des inondations est très fort. Seules deux familles maintiennent quelques cultures. Janet cultive quelques patates douces pendant la mousson. Fred ne cultive pas sur ces deux parcelles le long du canal en période de mousson, mais s'est résolu à transférer quelques cultures sur la digue.

L'association pêche et agriculture urbaine

La pêche est une activité traditionnellement pratiquée par les habitants du pourtour du lac Laguna. La pêche constitue une activité tout autant complexe à analyser que l'agriculture urbaine. A Taguig, la pêche distingue différentes proies (poissons, coquillages), différentes techniques et différents lieux de pêche (bassin d'aquaculture dans le lac, pose de pièges au bord du lac, pêche au filet). Neuf familles associent l'agriculture urbaine à la pêche, dans la mesure où leurs terres agricoles sont localisées à

proximité des espaces de pêche²⁸⁹. Les terres côtières du lac Laguna constituent des accès directs aux espaces de pêche, privilégiés par les pêcheurs. D'ailleurs, des conflits à l'accès au lac existent entre les pêcheurs et certains occupants des terres côtières, en particulier lorsque les terres sont remblayées et privatisées.

La localisation de terres à proximité des espaces côtiers du lac Laguna garantit un accès à la pêche. Il existe cependant des freins importants pour l'accès à la pêche des familles d'agriculteurs urbains. En termes d'espace, les espaces de pêche sont formellement accessibles, donc régulés par des associations et la mairie de Taguig. L'accès à la pêche est aussi freiné en termes d'accès au matériel. Pour pêcher, les familles doivent disposer de matériel de pêche adapté (une barque, des filets de pêche, etc.) et aussi de compétences. Un pêcheur voisin d'une famille d'agriculteur sur les terres côtières explique : « *Tous les voisins pêchent. Si tu as le matériel de pêche, tu peux pêcher.* » (Entretien, 2014). La famille peut se procurer le matériel par l'achat auprès d'une association de pêcheurs qui fabrique les équipements (par exemple à Napindan) ou bien doit disposer des compétences et des matériaux pour construire elle-même ses équipements.

Le rôle de l'emploi salarié

Pour neuf familles d'agriculteurs urbains, l'homme du couple pivot a conservé un emploi, saisonnier, à temps partiel ou à temps plein. L'emploi salarié masculin représente des rentrées d'argent fréquentes et assurées (Encadré 23).

L'emploi salarié féminin est très rare. Il ne concerne qu'une femme de l'échantillon qui occupe un emploi de balayeuse de rue²⁹⁰ pour la mairie de quartier. Il s'agit d'un emploi à temps partiel très précaire : 100 PhP pour trois heures par jour, soit environ 2 € par jour travaillé.

Encadré 23. Le rôle prépondérant de l'emploi salarié masculin chez les familles d'agriculteurs urbains à Taguig

Alex a conservé son emploi dans le secteur du bâtiment, qu'il a combiné avec une agriculture de saison sèche à Santa Ana (la culture du melon). Robledo, qui a un emploi à plein-temps dans l'électromécanique, considère l'agriculture urbaine à Santa Ana comme une activité complémentaire à son activité principale : « *Je suis bien ici. J'ai un revenu supplémentaire sans patron.* » (Entretien Robledo, 2014). Pour deux familles, le mari a conservé un emploi à mi-temps dans le secteur de la construction (Entretien Zeni, 2013 ; entretien Janet, 2014). Armando, qui combine l'agriculture urbaine et la pêche, récupère chaque année un emploi saisonnier dans la fabrication artisanale des décorations de Noël (Entretien Armando, 2013). Les autres emplois combinés à l'agriculture urbaine sont divers : le transport de passagers en *pedicab* (*tricycle* non motorisé), le patrouillage du quartier pour une association, l'achat des récoltes pour la filière de vente maraîchère et la réflexologie.

²⁸⁹ Aucune famille de Palingon ne pêche, car elles sont bien trop en retrait du lac et de rivières urbaines.

²⁹⁰ Les femmes qui occupent cette fonction sont en situation de pauvreté tout en disposant de contacts et de la reconnaissance du barangay hall. Certaines balayuses habitent dans la rue, la vie à la rue n'étant pas une donnée discriminatoire pour bénéficier de connexions à la mairie de quartier et bénéficier de l'embauche.

Les petits commerces de proximité intégrés à l'espace domestique : talipapas et sari-sari

Les *talipapas* (étal primeur) et les *sari sari* (épicerie) sont de petits commerces de proximité intégrés aux habitations, situés sur des lieux de passage. Ces activités commerciales engagent cinq familles, dont les habitations sont situées sur leurs exploitations le long de la route C6.

Les *sari sari* sont rares dans les zones agricoles de Taguig. Pour la famille de Zeni dont le mari travaille à mi-temps, le *sari sari* est une activité importante pour soutenir la famille. Les revenus sont garantis, car leur commerce est visible depuis la route C6 qui est un lieu de passage peu achalandé.

Les *talipapas* caractérisent les systèmes d'activités des familles installées le long du canal (photos 25 et 28). L'étal permet de vendre la production maraîchère et les productions maraîchères récoltées ou ayant été livrées dans les alentours. Pour ces familles pauvres²⁹¹, les *talipapas* constituent une activité tout aussi importante, voire plus rémunératrice que l'agriculture (Encadré 24).



PHOTO 28. Le talipapa tenu par Janet le long de la route C6 pendant la saison des melons

Source : J. Tichit, 2014

Encadré 24. La prépondérance de l'activité primeur sur l'agriculture urbaine en situation très interstitielle, le long du canal

Janet explique comment elle donne priorité au *talipapa* : « *Je n'ai pas le temps de mettre en culture tout l'espace. Parce que maintenant je vends des fruits [saison des melons, cultures à proximité]* ». La mise en valeur partielle de la parcelle traduit une allocation du temps de travail qui donne priorité à l'étal de vente sur l'activité agricole. L'agriculture suppose d'investir du temps qui sera récupéré en revenu, plus tard, au moment de la récolte, tandis que le commerce permet des rentrées d'argent immédiates. Les melons sont achetés le matin et vendus dans la journée. Par ailleurs, pendant la journée, la mère de la famille est très peu disponible, car elle s'occupe de ses deux très jeunes enfants. L'homme jongle avec un mi-temps dans la construction. Le différé des rentrées d'argent de l'agriculture urbaine constitue un frein à l'investissement en temps des familles les plus pauvres, qui comptent sur chaque journée de travail pour assurer leur subsistance alimentaire quotidienne.

²⁹¹ La section suivante caractérise les familles en fonction de paliers de pauvreté : subsistance, pauvreté, précarité et vie modeste.

1.2.3. Transition ou maintien de l'existence le long des parcours de vie des familles d'agriculteurs urbains

L'analyse des parcours d'existence des familles d'agriculteurs urbains permet de comprendre la dynamique de l'installation en agriculture urbaine dans les parcours de vie des familles. Les formes de transition opérées dans les systèmes d'activités des familles en faveur de l'agriculture urbaine mettent à jour plusieurs parcours d'existence.

Considérant les parcours d'existence des familles, l'agriculture urbaine se traduit par une amélioration des moyens d'existence lorsqu'elle complète un système d'activités qui a été transposée d'une étape résidentielle à l'autre. L'agriculture urbaine peut aussi, a minima, améliorer les conditions de travail lorsqu'elle a participé à la recomposition du système d'activités (hors situation de retraite). Lorsque l'agriculture urbaine intervient comme relais en temps de retraite ou lorsqu'elle correspond à des situations de maintien agricole sur le long terme, elle participe d'un maintien précaire en ville de la famille. Je propose donc de considérer les trois tactiques principales qui se dégagent de l'analyse diachronique des moyens d'existence des familles :

- Une agriculture urbaine qui a été maintenue sur le long terme, depuis l'arrivée en ville ou transmise par les parents, et relevant de tactiques de maintien du niveau de vie (16 familles).
- Une agriculture urbaine qui complète un système d'activités reposant sur des compétences que les familles ont transposées le long des parcours résidentiels, (15 familles) et qui constitue une tactique de diversification et d'amélioration des revenus.
- Une agriculture urbaine qui recompose le système d'activités familial en se substituant à l'activité principale de la famille (15 familles) et qui constitue une tactique d'amélioration des conditions de travail ou un relais à l'emploi en temps de retraite.

Ainsi, deux principaux parcours d'existence se distinguent chez les familles d'agriculteurs urbains :

- (i) L'agriculture urbaine représente une transition de l'existence (30 familles), lorsqu'elle améliore les termes du travail (revenus ou conditions de travail) ou lorsqu'elle constitue un relais à l'emploi en temps de retraite.
- (ii) L'agriculture urbaine relève d'un maintien sur le temps long (16 familles), plus de vingt ans ou d'une perpétuation entre générations. Cependant, les données de l'enquête ne permettent pas de saisir de façon détaillée la dynamique des moyens d'existence de ces familles d'agriculteurs urbains stabilisées dans le temps.

Maintien de l'agriculture urbaine sur le long cours et tactique de relocalisation de l'exploitation à Taguig

L'agriculture urbaine est une activité qui a pu être maintenue le long des parcours d'existence des familles, depuis l'arrivée en ville ou depuis que l'activité leur a été transmise par la génération de leurs parents. L'agriculture urbaine relève de tactiques de

maintien du niveau de vie en ville lorsqu'elle s'inscrit sur le long cours, soit dans le cadre d'une reprise de l'activité transmise par les parents, soit lorsque l'installation est ancienne et s'est réalisée très rapidement après l'arrivée en ville de l'habitant migrant²⁹². Ces situations ne concernent que des installations antérieures à la fin des années 1990 et se sont réalisées à travers les différents sites d'agriculture urbaine résiduelle et résurgente de Taguig²⁹³,

Le maintien de l'agriculture urbaine relève d'une multitude de tactiques déployées dans la gestion du quotidien des familles. Or, l'enquête ne permet pas d'appréhender finement ce type d'ajustement, étant donné que l'approche diachronique se centre sur l'analyse des principaux événements qui infléchissent les parcours.

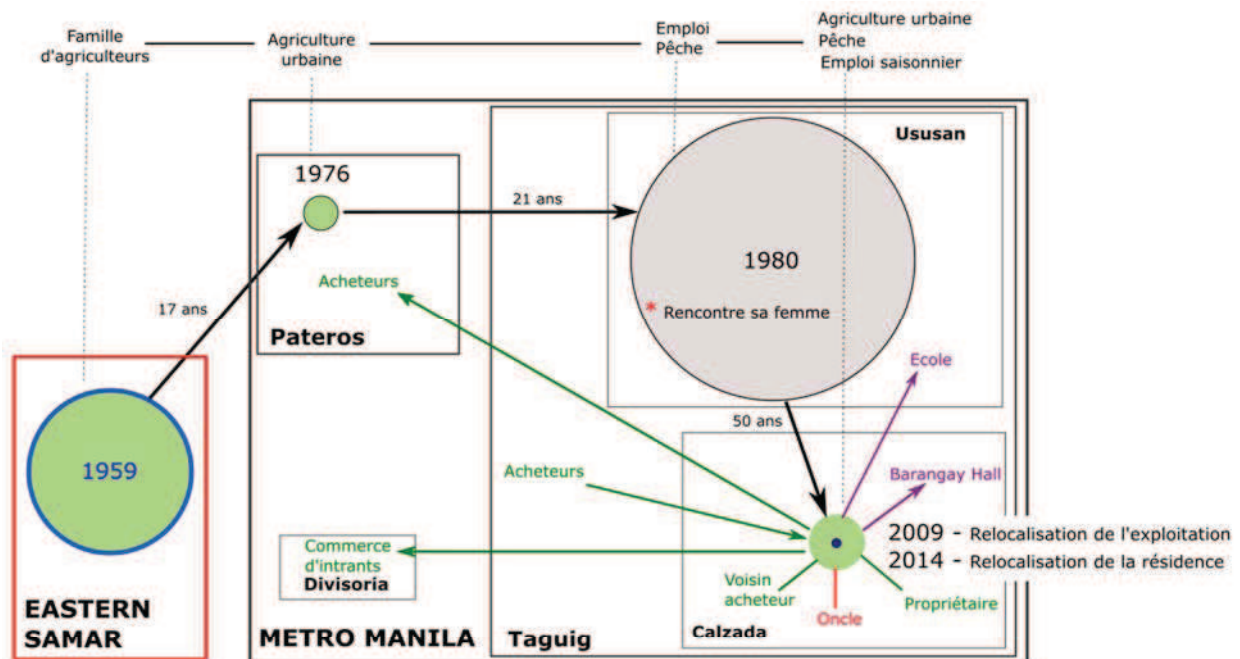
De fait, une seule tactique de maintien relevant de la gestion extraordinaire a été renseignée par l'enquête : la tactique de relocalisation de l'exploitation en cas de perte d'accès à la terre. En effet, dans l'ensemble de ce groupe de familles caractérisé par le maintien de l'agriculture sur le long terme, une part significative d'entre elles (6 cas sur 16) a déjà déplacé l'exploitation suite à une perte d'accès à la terre et afin de poursuivre l'activité d'agriculture urbaine (Encadré 25, figure 18).

Les familles ont perdu leurs accès à la terre dans des quartiers de Taguig (Ususan et Tuktukan) ainsi que dans les villes de Pateros et de Pasig. Quant aux familles de Palingon, elles cultivent les dernières terres agricoles, enclavées et très menacées par l'urbanisation : l'étalement du quartier résidentiel ancien depuis le centre de Taguig, les nouvelles routes, le développement des cimenteries, des usines et d'un slum (Photo 5, p. 135 ; Carte 14, p. 241). Nanay Luz témoigne : « *Avant, il n'y avait pas de constructions, ni d'usines. C'était de vastes hectares de terres agricoles ici. Maintenant, ce sont les maisons qui poussent ici, plus les plantes.* » (Entretien Nanay Luz, 2013).

²⁹² Je rappelle que, outre les installations verticales, l'accès direct et l'accès court à l'agriculture urbaine ont caractérisé les installations de nombreuses familles migrantes à Taguig (Chapitre 5, section 4.2.2.).

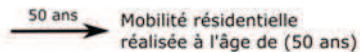
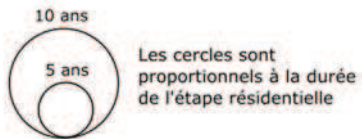
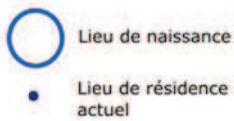
²⁹³ D'une part, il s'agit de cinq familles caractérisées par des parcours d'installation verticale (natifs de Taguig et migrants, installés à Santa Ana et à Palingon, Chapitre 5). D'autre part, il s'agit de onze familles migrantes, anciennement installées et ayant amorcé l'agriculture urbaine dès leur arrivée en ville (Chapitre 5).

FIGURE 18. Du nomadisme agro-urbain : le parcours de vie d'Armando

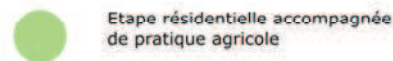


Indications de lecture du parcours de vie:

Parcours résidentiel



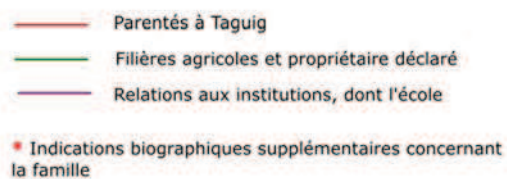
Parcours d'existence



Echelle de lieux



Fragments du réseau social et pratiques de mobilités induites (si flèche)



Armando (56 ans) réside et cultive sur les terres côtières dans le barangay Calzada à Taguig. Il vit avec sa femme, leurs cinq enfants et son beau-père.

Source : J. Tichit (2014-2014). Réalisation 2017.

Encadré 25. Vers un nomadisme agro-urbain des familles d'agriculteurs urbains

Comme l'indique la figure 18 dès son arrivée en ville en 1976, Armando cultive pendant quatre ans une parcelle dans la ville de Pateros, qu'il est contraint de quitter. En 2009, il réussit à réinstaller son exploitation grâce à une opportunité sur les terres côtières de Calzada, opportunité renseignée par son oncle. En 2014, il saisit l'opportunité d'installer sa résidence sur son exploitation après avoir été expulsé de son logement dans le quartier d'Ususan.

Cette forme de nomadisme agro-urbain concerne bien d'autres familles²⁹⁴. Robledo, par exemple, a perdu en 1991 les terres cultivées depuis plusieurs générations dans le barangay Calzada ; la famille a été indemnisée et a pu déplacer l'exploitation sur d'autres rizières dans le barangay Santa Ana.

De même, toutes les familles installées à Earth Road ont été expulsées en 2014. ; la famille d'Erlinda a d'abord cultivé à Santa Ana, puis s'est installée à Napindan, le long d'Earth Road, avant d'être expulsée en 2014.

Ding a perdu l'accès aux terres agricoles qu'il a exploitées à Napindan, dès son arrivée en ville en 1984 et jusqu'en 2010, lorsque les terres sont envahies par un syndicat de squatteurs organisés (Photo, chapitre 3). Cependant, il réussit à transférer son exploitation vers les terres côtières de Calzada, exposées aux crues du lac, en digue amont.

A son arrivée en 1980, Berne a d'abord cultivé un lopin de terre à Pasig, le long de la rivière Pasig jusqu'en 1986, puis il a saisi une opportunité d'installation sur les terres côtières de Napindan.

Dolmen, quant à lui, cultive depuis qu'il est arrivé enfant à Taguig au début des années 1950. Il a transféré ses terres à plusieurs reprises. Il raconte : « *J'ai vécu à Tuktukan, près de la mairie de Taguig. J'y cultivais aussi, c'était une zone de rizière avant. Mais, les terrains à Tuktukan ont été utilisés pour une zone résidentielle. Ensuite, j'ai cultivé des terres à Ususan [quartier d'habitation actuel]. Puis, la zone s'est développée et j'ai perdu mes terres. En 2005, on a installé nos cultures à Laguna, de l'autre côté [terres côtières de Calzada, en digue amont]. Mais, nos installations ont été emportées par les inondations en 2009 [Typhon Ondoi]. L'eau arrivait jusqu'au-dessus du toit. Aujourd'hui, la zone a été remblayée, c'est un polder. Depuis 2006, on dispose d'un abri ici. On a commencé à cultiver à partir de 2009.* » (Entretien Dolmen, 2014).

Tactiques de diversification et d'amélioration des revenus par l'agriculture urbaine engagées au cours d'une mobilité résidentielle

L'agriculture urbaine répond à une tactique de diversification et d'amélioration des revenus, lorsque la famille s'installe en agriculture au cours d'une mobilité résidentielle (installation de la résidence sur le lieu de l'exploitation) et que les familles ont en même temps transposé l'ensemble de leur système d'activités. L'agriculture urbaine vient alors compléter le système d'activités familial qui a été maintenu et transposé de l'étape résidentielle précédente vers le nouveau lieu de vie sur l'exploitation agricole. Ainsi, les moyens d'existence ont tous été transposés et combinés à l'agriculture urbaine. Cela concerne treize familles de Smokey Mountain et seulement deux familles de Taguig. Toutes ces familles cultivent sur un site d'agriculture urbaine résiduelle.

²⁹⁴ L'expression fait référence à l'instabilité des habitats des populations ayant subi des expulsions sans relogement dans les villes indiennes (Dupont, 2010).

La différenciation sociale des systèmes d'activités familiaux s'effectue en fonction des compétences des familles, et parfois ces compétences traduisent une acquisition de savoir-faire au cours des parcours résidentiels. La spécialisation professionnelle des quartiers d'habitation traversés au cours des parcours résidentiels des familles a facilité l'acquisition de certaines compétences spécifiques : par exemple le scavenging ou, de manière plus significative encore, la pêche et la fabrique du charbon :

- Le *scavenging* est une pratique courante dans l'espace public à Metro Manila, mais est d'autant plus pratiquée dans les alentours de l'ancienne décharge de Smokey Mountain ;
- La pêche (la capture ou l'élevage de poisson et son commerce) est une pratique qui caractérise la façade maritime de la métropole, incluant le port de pêche à Navotas et les espaces lacustres de Laguna Lake, incluant la ville côtière de Taguig ;
- La fabrique du charbon de bois est pratiquée dans les interstices urbains les plus marginalisés et invisibles car l'activité est illicite dans l'espace urbain et proscrite par les autorités ;
- Le petit commerce intégré à l'espace domestique ou pratiqué de manière ambulante dans l'espace public caractérise l'urbanité de Metro Manila, et des espaces urbains philippins de manière générale.

La recomposition du système d'activité par l'agriculture urbaine

L'agriculture urbaine, qui participe à la recomposition du système d'activités familial en se substituant à un autre emploi, relève d'une tactique d'amélioration des conditions de travail ou bien constitue une tactique de relais à l'emploi en temps retraite. Quinze familles ont recomposé leur système d'activités en s'installant dans l'agriculture urbaine, soit en substituant l'agriculture urbaine à un emploi (11 familles) plus souvent à Smokey Mountain, soit en utilisant l'agriculture urbaine comme relais en temps de retraite (4 familles) à Taguig.

J'ai observé que la tactique d'amélioration des conditions de travail par l'agriculture urbaine a échoué pour une famille. La famille de Rodrich a quitté Smokey Mountain et récupéré un ancien emploi salarié en moins d'un an. La situation de la famille de Rodrich est particulière dans la mesure où la famille a transposé une activité salariée vers une mono-activité agricole en s'installant à Smokey Mountain. Seul l'homme du couple pivot était disponible pour conduire une activité, qui devait par ailleurs subvenir au besoin d'une famille nombreuse. La composition de la famille a constitué une vulnérabilité importante : nombreux enfants en bas âge et une personne âgée.

1.3. Mieux-vivre de l'agriculture urbaine : les trajectoires de pauvreté ascendantes ou stables des familles d'agriculteurs urbains

Selon les familles, l'agriculture urbaine représente une amélioration de la subsistance, une stabilisation de la situation de pauvreté ou une forme de précarité urbaine au seuil de pauvreté.

L'agriculture permet à des familles d'amorcer leur sortie de l'extrême pauvreté, et de pouvoir satisfaire certains de leurs besoins essentiels. Dans ces situations, l'agriculture urbaine améliore la subsistance, améliore les conditions de vie en situation de grande pauvreté, mais ne participe pas aux systèmes d'activité des familles de manière assez efficace pour permettre à la famille de satisfaire l'ensemble de ses besoins essentiels.

Pour la majorité des familles d'agriculteurs urbains, l'agriculture représente une stabilisation de la pauvreté : la subsistance alimentaire est bien assurée, mais la situation de pauvreté est maintenue ainsi que la précarité du logement. Au mieux, l'agriculture permet d'accéder à la vie modeste, mais maintient toujours les familles dans la précarité, dans la mesure où les besoins essentiels du quotidien sont pourvus, mais que la précarité des modes d'occupation (exploitation et habitat groupé) n'est pas résolue.

1.3.1. Des tactiques de survie face à la très grande misère

L'agriculture urbaine représente une tactique de survie pour sortir de la misère pour douze familles de l'agriculture urbaine résurgente : dix familles à Smokey Mountain et deux familles installées sur la lanière agricole interstitielle le long du canal à Taguig.

Les deux familles installées à Taguig, et une famille très récemment installée à Smokey Mountain dont les récoltes restent réservées à l'autoconsommation, constituent le seul groupe de familles pour lesquelles la subsistance alimentaire constitue un palier encore très fragile. Pour toutes les autres familles, les moyens d'existence à Smokey Mountain leur ont permis d'accéder à des repas quotidiens, désormais rarement irréguliers. Trois familles à la rue ont pu accéder à un logement ou sont en voie d'y accéder²⁹⁵ grâce à l'agriculture urbaine. Pour cinq autres familles, l'installation en agriculture urbaine représente l'amélioration d'un environnement urbain très insalubre, puisqu'elles ont vécu dans les parties les plus désaffectées d'un slum paupérisé (Sitio Damayan, Vitas). Pour Daisy, dont le parcours résidentiel à Manila s'est amorcé dans la rue, l'installation à Smokey Mountain symbolise la très grande résilience d'une femme confrontée à des événements extrêmement tragiques (Encadré 26).

²⁹⁵ La famille de Flore arrivée depuis quelques mois n'a pas encore construit d'abri sur son terrain : la famille dort dans le tricycle qui sert au transport de passagers en journée et sur l'étal primeur (Entretien 2014).

Encadré 26. Daisy, une vie nouée de drames

Daisy est née sur l'île de Leyte, dans les Visayas. En 1986, Daisy a quatre ans. Sa famille est confrontée à une *land saga*, un conflit d'héritage pour les terres au sein de la fratrie. La mère de Daisy est assassinée par son oncle. L'année suivante, le père de Daisy s'installe avec une autre femme. Daisy est emmenée par sa tante à Manila. Elle s'échappe et devient *street children*, une enfant des rues de Manila. Son père réussit à récupérer sa fille et l'emmène vivre à Surigao, dans le sud de l'archipel avec une nouvelle compagne. Daisy s'échappe encore pour retourner vivre à la rue. En 1993, Daisy a onze ans. Elle est recrutée par une femme qui tient une agence de personnel de maison. Daisy est emmenée à Manila. Elle travaille sans rémunération de famille en famille. L'agence la retient captive et la menace. Elle réussit à s'échapper. Elle vit en slum avec un compagnon violent, addict à la méthamphétamine, avec qui elle a trois enfants (la consommation et le trafic de la méthamphétamine particulièrement rampant dans les milieux pauvres, sont combattus brutalement par le régime de Rodrigo Duterte qui entend l'éradiquer). En 2009, elle quitte son compagnon en abandonnant ses enfants. Pendant 19 mois, elle vit près de l'*estero* de Vitas, dans le quartier insalubre et paupérisé de Katuparan, qui signifie « espoir ». En 2011, elle s'installe à Smokey Mountain, elle dit : « *pour tenter ma chance* » (Entretien 2013). En 2014, Daisy a réussi à récupérer ses trois enfants, grâce à la stabilisation de ses moyens d'existence à Smokey Mountain.

Les autres besoins essentiels de ces familles ne sont que très partiellement couverts. Les enfants sont scolarisés, cependant la poursuite d'études longues n'est pas soutenable pour les familles, qui éprouvent des difficultés à maintenir leurs enfants jusqu'aux dernières années de lycée. L'accès aux soins est impossible sans l'intervention d'un tiers (solidarité de voisinage ou aide sociale du barangay). Les déplacements urbains représentent une dépense coûteuse, pour l'accès à l'école et aux services urbains en général. L'exemple de la famille d'Eda, couple âgé (plus de soixante-dix ans) et resté captifs à Manila, est significatif des grandes difficultés d'accès à la mobilité pour certaines familles (Encadré 27).

Encadré 27. Un couple âgé, resté captif à Manila

Eda et son mari (plus de 70 ans) sont arrivées à Manila depuis l'île de Samar (Province d'Eastern Samar) pour assister les funérailles d'un proche. La famille a été hébergée à Manila et financée pour le trajet en bateau par une parente.

Suite à des mésententes, la famille d'Eda est poussée à la rue et se retrouve sans aucun moyen pour survivre, ni pour retourner en province. La famille a vécu un an à la rue et deux ans à Smokey Mountain au moment de l'enquête, sans avoir pu financer le trajet retour en province (environ trente euros pour deux personnes). Eda confie : « je suis vieille maintenant, j'aimerais retourner dans ma province ».

1.3.2. Une stabilisation de la situation de pauvreté

La majorité des familles d'agriculteurs urbains (26 familles) sont des familles pauvres qui manquent de moyens d'existence pour sortir de la pauvreté, malgré des systèmes d'activités familiaux déjà complexes pour la plupart d'entre elles. Ce sont des familles sans capacité d'épargne, ce qui rend l'activité agricole particulièrement difficile à pratiquer et à optimiser. C'est pourquoi les familles n'achètent que très peu d'intrants et favorise le recueil des graines de leurs propres plantes ou les échanges, et parfois les dons entre voisins. La nécessité d'assurer la subsistance devient plus difficile en cas de césure de la saison agricole.

Pour autant, l'agriculture urbaine représente une stabilisation des parcours d'existence des familles. Les familles pourvoient à de nombreux besoins essentiels et la subsistance est assurée. Avec l'agriculture urbaine, un emploi à mi-temps, un peu de *scavenging* et une épicerie intégrée à l'espace domestique, la famille de Zeni a particulièrement bien amélioré sa qualité de vie en s'installant en agriculture urbaine. Malgré une vulnérabilité très forte aux inondations, Zeni s'estime « *contentée, c'est ok. Je mange trois fois par jour. La vie est facile ici par rapport à Pasig. Je n'avais pas de travail à Pasig et le seul revenu de la famille provenait [du secteur] de la construction.* » (Entretien 2013). L'agriculture pourvoit un revenu à la mère de famille dont les enfants les plus jeunes sont en début d'adolescence. Elle est disponible pour travailler la terre et s'occuper du *sari sari*. L'agriculture lui fournit un emploi à domicile. « *On a pu améliorer la maison, s'acheter une moto, des vélos et des enceintes grâce au travail ici.* ». La moto permet de scolariser les enfants qui sont encore inscrits à l'école à Pasig.

1.3.3. Le maintien de la précarité

La précarité demeure chez toutes les familles d'agriculteurs urbains. La précarité signifie ici la double incertitude du foncier agricole et de l'habitat - conjuguée à la vulnérabilité climatique. De fait, l'agriculture urbaine ne constitue pas un mode d'habiter qui permette aux familles de remédier à la précarité de leur place dans la ville.

Les opportunités de logements et les systèmes d'activités familiaux efficaces à pourvoir une vie modeste sont rares. La configuration se réalise seulement pour deux familles cultivant à Smokey Mountain, pour lesquelles la précarité du logement et de l'agriculture sont résolues à travers un système d'activité complexe et performant, relativement peu dépendant de l'agriculture urbaine et un logement pérenne en logement social. Dans ces conditions seulement, l'agriculture urbaine s'inscrit dans des parcours de vie de sortie de la pauvreté.

Bien que l'agriculture urbaine permette parfois l'amélioration simultanée des moyens d'existence des familles et de leurs conditions de logements, l'agriculture urbaine fonctionne malgré tout à la manière d'une compétence précaire, définie par Florence

Bouillon. Les « compétences précaires (...) enclavées dans des contraintes particulièrement prégnantes (...) se construisent à l'intersection des histoires biographiques, des contextes sociétaux et des interactions. (...) Acquisées par l'expérience, elles constituent des supports inégalement efficaces de constructions identitaires et de neutralisation de l'incertitude, sans bouleverser radicalement la structure des positions sociales et leur « reproduction » » (Bouillon, 2009, p. 201 et p.213).

Les modes d'occupation largement informels des terres ne garantissent pas le maintien à long terme de l'agriculture urbaine comme mode d'existence, ni le maintien de l'agriculture urbaine comme habitat. En cas d'expulsion, la majorité des familles perdent leur habitat et un de leurs principaux moyens d'existence, l'agriculture. Les quelques familles qui bénéficient d'accords formels d'occupation (métayage, fermage et gardiennage) à Taguig peuvent espérer des indemnités en cas d'expulsion, mais il s'avère de plus en plus difficile de trouver des opportunités pour relocaliser les exploitations. Lorsque l'habitat est groupé sur la terre agricole occupée par un mode de squat, la famille est mieux garantie, en cas d'expulsion, d'obtenir un relogement, a minima, dans un des multiples quartiers de relogement hors Metro Manila.

Les modalités de relogement évoluent en fonction des politiques publiques. Depuis la fin des années 2010, les relogements en cœur de métropole sont désormais proposés aux familles, notamment à Quezon City où la densité de population est moins élevée. Cependant, cela représente une option plus coûteuse (loyers supérieurs) que dans les traditionnels quartiers de relogement en dehors de Metro Manila, dans les provinces de Cavite et Bulacan (Revue de presse, annexe 3). Les relocalisations de l'habitat informel bouleversent, comme chaque mobilité résidentielle, les systèmes d'activités des familles. Cependant, dans le cas d'une mobilité subie, les tactiques de transposition des activités ne s'inscrivent plus dans des objectifs et des projets fixés par les familles elles-mêmes (section 4).

La sortie de la précarité des familles d'agriculteurs urbains oblige de penser à la fois la sécurisation de l'occupation des logements et des terres. A Smokey Mountain, il est peu probable que les habitants bénéficient d'un programme d'amélioration de l'habitat *in situ* et accèdent à des modes d'occupation pérennes et salubres sur leurs terres. L'absence de données fiables de risque sanitaire lié à la pollution du sol de l'ancienne décharge condamne a priori cette option.

A Taguig, les agriculteurs urbains manquent d'une intervention politique pour protéger les terres agricoles résiduelles de l'urbanisation et de ses nuisances. Au-delà de l'agriculture, une autre activité traditionnelle, la pêche est aussi très largement menacée par l'urbanisation du front d'eau. Or, la pêche engage toujours un très grand nombre de familles. Par ailleurs, il est aussi difficile d'envisager la sortie de précarité du logement des agriculteurs urbains à Taguig, car elle nécessite une politique de l'habitat forte pour reloger les habitants en dehors de la zone tampon, tout en restant dans la proximité de leurs exploitations. Comme l'agriculture urbaine fonctionne le plus souvent en associant un habitat groupé sur l'exploitation, il s'agirait plutôt de concevoir une politique de gestion du risque innovante respectueuse des habitats côtiers vernaculaires.

2. Modes d'habiter et territorialités des familles d'agriculteurs urbains

Je considère, dans cette section, les modes d'habiter sous l'angle plus particulier des territorialités familiales. Le mode d'habiter est la configuration des pratiques récurrentes et des représentations des lieux signifiantes pour l'individu, en l'occurrence ici l'échelle d'appréhension est la famille (Chapitre 2). La territorialité désigne le ou les ancrages structurants du mode d'habiter.

Les modes d'habiter des familles d'agriculteurs urbains, ou plutôt leurs territorialités structurantes, sont décryptées à partir d'une analyse de la multi-localisation des familles. L'enjeu est de comprendre les tactiques d'ajustement développées par les familles dans des situations de pauvreté, pour faire face à leur statut précaire dans la ville. L'hypothèse est que la multi-localisation des familles d'agriculteurs urbains favoriserait des modes d'habiter résilients pour faire face à la précarité. La pluriactivité des familles est-elle associée à une multi-localisation des familles ? Les modes d'habiter diffèrent-ils selon les situations de pauvreté (familles subsistantes, pauvres ou maintenues dans la précarité) ?

L'analyse de la multi-localisation familiale s'appuie sur la captation de ressources qui relèvent de l'existence des familles et qui renvoient à trois composantes essentielles de l'habiter : l'habitat (espace domestique) et l'intégration de la famille dans l'espace du voisinage (la localité)²⁹⁶, les moyens d'existence de la famille (pratiques de lieu à différentes échelles) et le rapport au politique, entendu comme le rapport de l'habitant à la ville en tant que cité. Ces composantes et ces échelles de l'habiter reposent sur de multiples ressources multi-localisées : le(s) habitation(s), le(s) espace(s) de culture, les compétences héritées ou transposées, les moyens d'existence (des systèmes d'activités familiaux multi-localisés) et les réseaux (voisins, parentés, organisationnels). Les pratiques urbaines des familles, pour accéder à ces ressources multi-localisées, construisent différentes territorialités familiales. Je considère en effet que la (multi)localisation construit des territorialités dans la mesure où il s'agit de ressources essentielles à l'existence des familles et que, par ailleurs, elle induit des pratiques urbaines de mobilités et d'interactions sociales denses qui construisent des rapports aux lieux. Si la répartition spatiale des ressources de l'existence de la famille permet de caractériser les modes d'habiter des familles, les pratiques récurrentes de certains lieux construisent des territorialités, des pôles d'ancrage dans ces modes d'habiter.

²⁹⁶ La bibliographie montre que les relations de voisinage aux Philippines sont particulièrement denses et construisent une échelle socio-spatiale signifiante (subjective) dans les modes d'habiter des familles, particulièrement des familles pauvres en milieu urbain ; certes c'est une échelle relative mais elle distingue une échelle de l'hyper-proximité dans les modes d'habiter : la localité (Jocano, 1992 ; Hollnsteiner, 1971 ; Shatkin, 2004).

2.1. Analyser la multi-localisation des familles d'agriculteurs urbains

La démarche analyse la multi-localisation des familles selon deux principaux registres de considération de la ressource : d'une part, la ressource en elle-même (intrants, logement, terres, etc.), et d'autre part, ce qui fait ressource (le système d'activités, les réseaux et les solidarités). Plus concrètement, il s'agit de considérer dans l'analyse de la multi-localisation des familles :

- Le(s) lieu(x) d'habitation pouvant prendre plusieurs configurations : habitat groupé ou dégroupé, bi-résidentialité et décohabitation de proximité.
- Les systèmes d'activités familiaux multi-localisés (Fréguin Gresh et al., 2015), du fait d'une dispersion des lieux de pratique des moyens d'existence et de captation des ressources nécessaires à la pratique de l'agriculture urbaine (lieux de production, lieux et réseaux de commercialisation).
- L'ancrage dans le voisinage en fonction des réseaux d'installation et de l'intégration communautaire des relations de voisinage.
- Les relations aux institutions multi-localisées qui permettent la mobilisation de ressources matérielles et immatérielles, notamment la légitimation des modes d'habiter.

Les territorialités familiales émergent donc de la multi-localisation de ces registres de ressources mobilisées pour l'existence. Il est possible de distinguer différentes formes de territorialités familiales en fonction de la localisation des ressources mobilisées pour l'existence et des réseaux multi-scalaires engagés (réseaux de voisins, de parentés et relations institutionnelles).

Multi-localisation des systèmes d'activités familiaux et de l'agriculture urbaine

La multi-localisation des systèmes d'activité des familles fait intervenir deux registres d'analyse :

- L'analyse de la multi-localisation des systèmes d'activité des familles vise « conjointement à la reconnaissance de la pluriactivité, à intégrer pleinement la multi-localisation et à rompre avec les représentations dominantes et normatives d'exploitation agricole spécialisée dont les membres sont ancrés à un territoire » (Fréguin Gresh et al., 2015, p.8). Dans le cas de Metro Manila, les systèmes d'activité des familles d'agriculteurs urbains, s'ils se caractérisent par la pluriactivité, combinent peu de lieux distants et traduisent plutôt l'ancrage de la famille sur un pôle de territorialité : la localité.
- Au sein de ces systèmes d'activités, la multi-localisation de l'agriculture urbaine peut se définir par le degré de dispersion des ressources nécessaires à la pratique agricole (lieux de culture et d'approvisionnement, réseaux de la commercialisation). Ici encore, l'agriculture urbaine relève surtout d'un ancrage dans la localité.

La faible multi-localisation des systèmes d'activité des familles d'agriculteurs urbains fait émerger le rôle de la localité dans les modes d'habiter des familles. La localité se distingue du lieu en « fournissant le contexte humain et physique de la vie quotidienne » (Rigg, 2007, p.27). Cependant, l'analyse des modes d'habiter requiert de repérer à quels autres lieux la localité est associée dans les pratiques quotidiennes des familles d'agriculteurs urbains.

La multi-localisation des lieux de culture et de l'habitat : une tactique minoritaire

L'agriculture urbaine repose pour quelques familles sur une dispersion des lieux de culture. Il s'agit d'une tactique minoritaire, mise en œuvre par seulement cinq familles à Taguig et une famille à Smokey Mountain. Cette tactique présente des avantages puisqu'elle permet l'association de systèmes de cultures et permet une production tout au long de l'année.

La multi-localisation des sites d'agriculture participe à différentes échelles de territorialité de la famille (Encadré 28). Si les tactiques de dispersion et d'alternance saisonnière des cultures se réalisent généralement dans la proximité - dans le quartier ou dans des quartiers proches - la multi-localisation des pratiques agricoles consolident des territorialités familiales dans leurs liens à la localité.

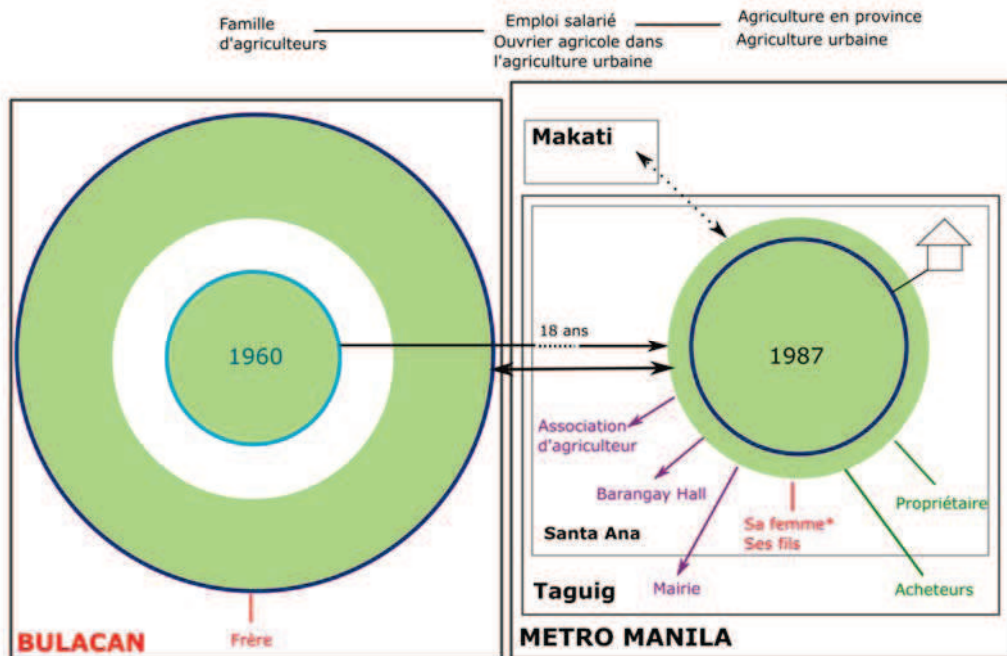
Encadré 28. Multilocalisation et échelles des territorialités de la famille : du quartier à la province

A Taguig, Fred et Eleolina ont développé des micro-pratiques agricoles en saison des pluies qui leur permettent de survivre. Eleolina explique : « *On peut maintenir des cultures sur la digue pendant la mousson, mais avant sa construction, on pouvait cultiver autour de la maison même pendant la mousson, c'était assez élevé.* » (Entretien, 2013). Pepito combine deux parcelles à Santa Ana (Taguig), situées de part et d'autre de la digue. En complément de son exploitation à Smokey Mountain, Jilin cultive en saison sèche un autre lopin de terre à Navotas. La famille de Belen et la famille de Felix, quant à elles, combinent une parcelle en digue amont sur les terres côtières de Taguig, avec une exploitation maintenue dans la province natale d'un des membres du couple pivot de la famille. Dans le cas de la famille de Felix, l'exploitation est maintenue à Pampanga dans la province d'origine de la femme. Dans le cas de la famille de Belen, l'exploitation est maintenue à Bulacan dans la province d'origine de l'homme (Figure 19).

Ces familles illustrent une tactique familiale de territorialités combinées, renvoyant « aux capacités (...) circulatoires, et aux interactions entre les activités dans un espace multipolaire entre le rural et l'urbain » (Fréguin Gresh et al., 2015, p.8). La multi-localisation dans la proximité n'est pas une tactique qui résout pour autant les conditions de précarité de l'agriculture urbaine. Les micro-pratiques de multi-localisation font sortir en effet très peu de familles de leur situation de pauvreté. La combinaison de plusieurs sites d'agriculture (à proximité ou, pour certains, plus loin en province) permet cependant à ces familles d'accéder à une vie modeste, avec moins de précarité.

FIGURE 19. Combiner des sites d'agriculture : le parcours de vie de Siméon et de sa famille²⁹⁷

Simeon (64 ans) cultive à Taguig, dans le quartier de Santa Ana, sur les terres transmises par les parents de sa femme. Il cultive à Bulacan des terres qu'il partage avec son frère. A Taguig, la famille habite un logement dégroupé de la parcelle agricole. La famille est composée du couple et de leurs fils qui participent tous au travail de la terre.



Indications de lecture du parcours de vie:

Parcours résidentiel

○ Lieu de naissance
Date de naissance

● Lieux de résidence actuel
Année d'installation dans la résidence actuelle

15 ans
Les cercles sont proportionnels à la durée de résidence

🏠 Habitat dégroupé de l'exploitation en agriculture urbaine

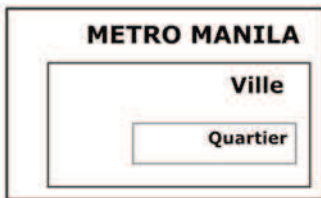
Parcours d'existence

— Principale transition du système d'activités

● Espace résidentiel accompagné de pratique agricole

⬅️ ⋯ ⬆️ Navette entre un lieu de travail et la résidence désactivée

Echelle de lieux



Fragments du réseau social et pratiques de mobilités induites (si flèche)

- Parentés à Taguig
- Filières agricoles et propriétaire déclaré
- Relations aux institutions, dont l'école

* Indications biographiques supplémentaires concernant la famille: sa femme est née à Taguig sur une exploitation agricole. La famille reprend à Taguig en 1987, l'exploitation transmise par les parents.

Source : J. Tichit (2012-2014). Réalisation, 2017.

²⁹⁷ Dans l'analyse des parcours d'installation des familles, la famille est considérée comme ayant bénéficié d'une installation verticale en agriculture urbaine. La ressource a été considérée depuis le parcours de vie de la femme de Simeon (Belen).

La localisation de l'habitat participe de toute évidence à l'expression des territorialités familiales. Il s'agit de rappeler la distinction introduite précédemment entre le groupage ou le dégroupage de l'habitation sur l'exploitation agricole. Seules quelques rares familles bénéficient de formes de bi-localisation de leurs lieux de résidence :

- Soit qu'il s'agisse d'une bi-résidentialité entre Manila et la province pour combiner deux formes d'agriculture ;
- Soit que la dernière mobilité résidentielle de la famille traduise une dé-cohabitation depuis un logement occupé par la famille élargie et situé dans la proximité ; ce qui entraîne la continuation de liens très forts entre les deux lieux de vie et les parentés directes (de parent à enfant).

2.2. La localité : pôle de territorialité familiale

La place de la localité est donc essentielle dans les modes d'habiter de toutes les familles d'agriculteurs urbains. Seules les familles de Taguig se distinguent par des territorialités combinées entre la localité et d'autres espaces métropolitains ou d'autres espaces en province.

2.2.1. Des familles territorialisées dans la localité à Smokey Mountain

Smokey Mountain représente le pôle principal de la territorialité des modes d'habiter des familles agriculteurs urbains, à travers la localisation de leurs systèmes d'activités et d'habitats légitimés sur la butte de Smokey Mountain. Les familles cultivent et habitent toutes à Smokey Mountain ou à Permanent Housing, dans la proximité immédiate. En installant leur exploitation à Smokey Mountain, la majorité des familles ont soit recomposé sur place leur système d'activités, soit transposé sur place leur système d'activités antérieur, organisé autour de l'agriculture urbaine. Quelques rares familles illustrent différentes situations de territorialité combinée entre deux pôles de la proximité : Permanent Housing et Smokey Mountain ou, de manière plus lâche entre Smokey Mountain et Navotas.

Modalités et formes de localisation de l'habitat

L'installation en agriculture urbaine à Smokey Mountain, on l'a vu, est une étape d'une mobilité résidentielle réalisée dans la proximité (Chapitre 5). Après l'installation à Smokey Mountain, les anciens quartiers de résidence font peu l'objet de mobilisation active de ressources par les familles :

- Les familles n'ont pas conservé de lien au quartier de Sitio Damayan qui a pourtant assis l'acquisition de compétences en matière de *scavenging* et de fabrication du charbon de bois. Cela peut s'expliquer par le fait que les familles expriment toutes un soulagement à avoir quitté le quartier qui par ailleurs a été démoli en 2014.
- Les familles récemment installées et venues de Navotas ont maintenu des liens à la pêche, à l'industrie portuaire et aux barangays de leur ancien lieu de vie.
- Il n'y a aucune forme de bi-résidentialité entre Manila et la province, ou tout du moins la pratique a concerné très peu de familles et elle est désactivée depuis longtemps. Seulement trois familles ont déployé des circulations migratoires entre Manila et leur province d'origine, durant les premières années de leur vie en ville, puis elles ont concentré leur mode d'habiter à Manila et ce, pour différentes raisons (Encadré 29).

Encadré 29. La désactivation de circulations migratoires après plusieurs années de vie en ville

Les circulations de Steeve s'arrêtent après deux ans de vie en ville, lorsqu'il abandonne l'idée de dégager un revenu avec la saison du riz à Kalinga, lieu de sa résidence antérieure. La famille de Steeve se territorialise dans un premier temps (pendant huit ans), entre Navotas (lieu de vie et lieu d'activités de la femme de Steeve) et Sitio Damayan (lieu d'activité de Steeve), puis seulement à Sitio Damayan (regroupement du lieu de vie et d'activités), pendant neuf ans, et enfin à Smokey Mountain, depuis près de cinq ans.

Dans une autre situation, celle d'un couple dispersé entre Navotas et la province, Merceliza a d'abord circulé, pendant dix ans, entre Masbate et Navotas pour entretenir les relations de son couple et voir ses enfants. Puis, le couple n'a pas survécu à la distance. Merceliza a recomposé sa famille et recentré son lieu de vie à Navotas pendant dix-sept ans, avant de s'installer à Smokey Mountain, avec son nouveau conjoint et ses enfants les plus jeunes. Le parcours de vie de sa fille Annie, lui est en tout point parallèle : un départ de la province pour une activité d'emploi d'aide à domicile à Manila, des liens distendus au conjoint et aux enfants restés en province, puis la recomposition à Manila d'une famille avec un nouveau conjoint et la naissance d'un enfant à Smokey Mountain.

Les liens entretenus par quelques familles de Smokey Mountain au complexe de logement social de Permanent Housing construisent une territorialité familiale entre deux localités de quartier. Deux familles habitent à Permanent Housing (habitat dégroupé). Pour deux autres familles, le complexe de proximité entre Smokey Mountain et Permanent Housing a constitué une opportunité de décohabitation. L'installation à Smokey Mountain a permis à la famille d'Ellene de décohabiter entre générations ; tandis que pour Perlita, le complexe Permanent Housing-Smokey Mountain constitue une opportunité de séparation dans une situation conjugale conflictuelle, le conjoint ayant choisi de vivre avec une autre femme.

Systemes d'activités conduits en coprésence de l'agriculture urbaine

La localisation des activités des familles se concentre sur la butte de Smokey Mountain et relativement peu de familles pratiquent des activités complémentaires dans le quartier²⁹⁸ ou bien dans d'autres quartiers. La pluriactivité des familles est le plus souvent conduite en coprésence de l'agriculture urbaine sur Smokey Mountain et les filières de vente indirecte garantissent la commercialisation des récoltes sans déployer de mobilités en dehors de l'exploitation (Figure 20).

Le système d'activité familial est multi-localisé à l'échelle du quartier (barangay 128) pour seulement deux familles de Smokey Mountain. Ces deux familles ont accédé à un niveau de vie modeste grâce à l'agriculture urbaine à Smokey Mountain, grâce à l'accès à un logement pérenne à Permanent Housing et grâce au déploiement d'activités commerciales rémunératrices permises par le lien entretenu par les familles avec le reste du quartier, qui s'étend au bas de la butte de Smokey Mountain. Ainsi, la famille de Jocelyne qui réside à Smokey Mountain tire un revenu annuel de la revente de l'électricité

²⁹⁸ Le quartier désigne l'échelle du barangay et englobe donc Smokey Mountain et les logements sociaux adjacents.

aux habitants : la connexion illégale au réseau électrique est effectuée depuis un logement social de Permanent Housing occupé par ses enfants. Mate, quant à lui, bénéficie de bons revenus grâce à des activités commerciales conduites au pied de la butte de Smokey Mountain : un commerce des matériaux du scavenging et à une cantine de rue.

Seules les familles parmi les plus pauvres pratiquent la vente directe de leur récolte dans les quartiers alentours (en bas de la butte, Navotas ou Divisoria). Des familles pauvres venues de Navotas continuent de tirer un revenu de la vente du poisson ou d'un emploi dans l'industrie portuaire. La multi-localisation se déployant sur plusieurs quartiers caractérise ici des familles pauvres contraintes de pratiquer des mobilités pour diversifier leurs moyens d'existence ou optimiser l'agriculture par la vente directe.

De manière générale, un système d'activité familial seulement localisé à Smokey Mountain (Figure 20) traduit la capacité des familles à compléter ou recomposer un système d'activités, grâce à la mobilisation de compétences et d'opportunités saisies sur place :

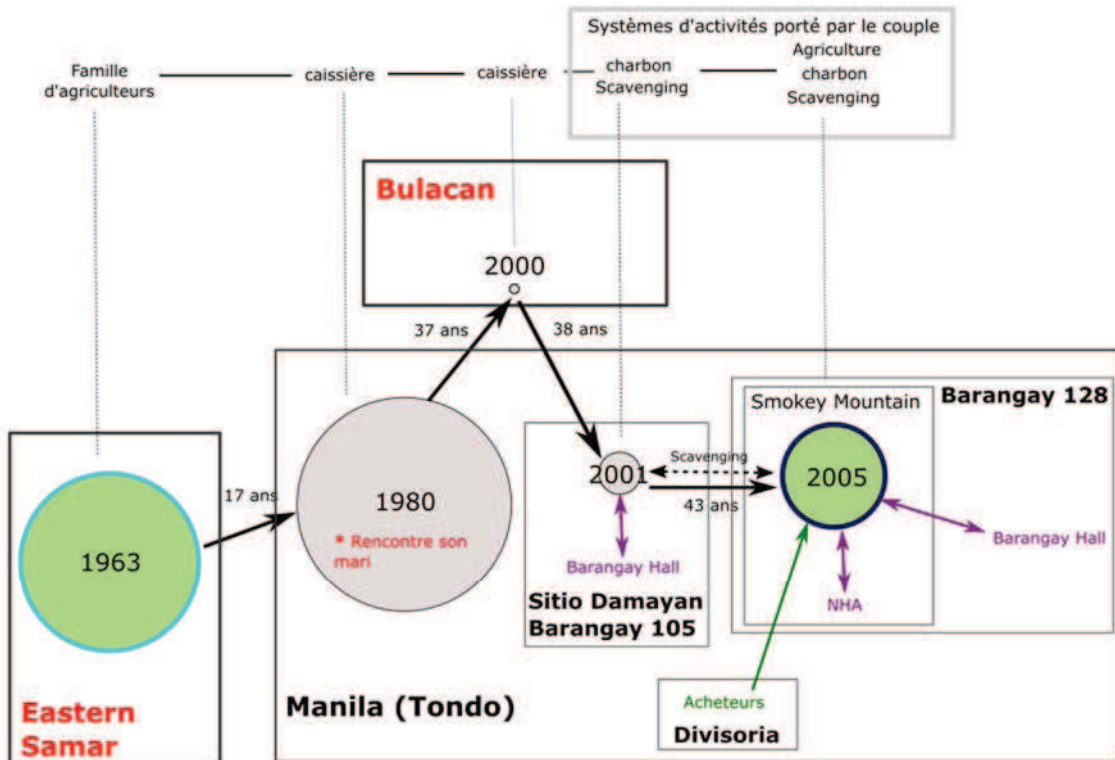
- Des compétences acquises le long des parcours d'existence sont réactivées en fonction des opportunités des familles. Il s'agit de compétences artisanales (*scavenging*, fabrication du charbon²⁹⁹) ou commerciales transposées depuis une précédente étape résidentielle en ville, et de la compétence agricole lorsqu'elle est réactivée longtemps après un début de vie dans un milieu rural agricole.
- Dans une moindre mesure, des compétences acquises *in situ* (agriculture par observation du voisinage ou par l'enseignement des parents, participation à l'emballage du charbon) permettent aussi de démultiplier les moyens d'existence de la pluriactivité familiale.

De fait, les multiples compétences de travail constituent chez les familles une « capacité » forte face à la précarité, dans la mesure où les compétences libèrent des opportunités pour se re-territorialiser et créent de la résilience dans les parcours de vie des familles.

²⁹⁹ Le charbon serait plutôt une compétence acquise en province, dans la mesure où l'activité est illégale en ville. Cependant, dans le cas des familles de Smokey Mountain, la compétence a été acquise ou bien réactivée à Sitio Damayan, le slum de la nouvelle décharge dont l'autre nom est *Ulingan* qui signifie justement charbon.

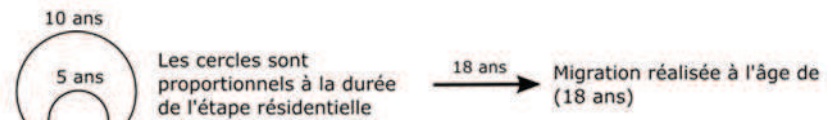
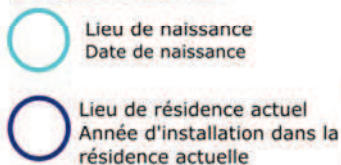
FIGURE 20. Une territorialité centrée sur la localité : le parcours de vie de Cita et de sa famille

Cita (52 ans) cultive à Smokey Mountain avec son conjoint. Leur système d'activités (transposé et complété par l'agriculture urbaine) a construit une territorialité familiale dans la localité. En dehors de la mobilisation des compétences au *scavenging* et pour la fabrication du charbon de bois, la famille n'a conservé aucun lien actif avec leurs précédents lieux de vie, en particulier le slum démolé de Sitio Damayan et le site de relogement de Bulacan.



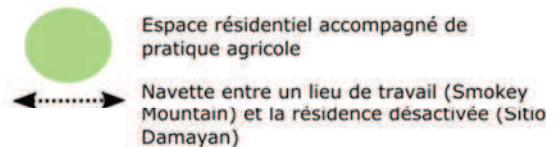
Indications de lecture du parcours de vie:

Parcours résidentiel

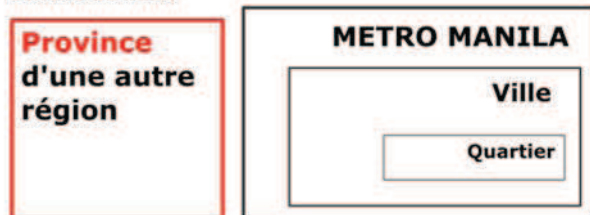


* Indications biographiques supplémentaires concernant la famille.

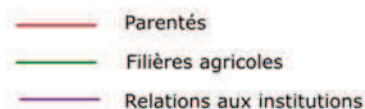
Parcours d'existence



Echelle de lieux



Fragments du réseau social et pratiques de mobilités induites (si flèche)



2.2.2. Des territorialités familiales combinées à Taguig

Dans leurs modes d'habiter, les familles à Taguig cherchent à éviter le parcours de longues distances entre lieux d'activité et lieux de résidence. La tendance est au contraire d'essayer de les regrouper. Ce souhait est très largement perceptible dans l'appréciation de l'activité de l'agriculture urbaine par les habitants eux-mêmes et dans plusieurs parcours d'installation à Taguig.

Bien que la tension entre proche et lointain demeure relative d'un individu à l'autre, les habitants affichent une préférence pour s'inscrire dans la localité. Dans le langage, le « loin » - *malayo* - tend à caractériser tout ce qui est en dehors de la vue, comme une forme d'ailleurs, tandis que le terme « *malapit* » tend à valoriser le proche. Landa Jocano démontre que les voisinages en slum sont des territoires mouvants construits sur l'appréciation subjective de cette distinction proche/ailleurs (F. Landa Jocano, 2002, p. 181-183). La valeur du près s'accompagne aussi de valeurs familiales profondes dans la société. De fait, la territorialité familiale dans la localité traduit la valeur accordée à la présence des proches³⁰⁰.

Toutefois, très peu de familles correspondent à une situation où le système d'activité et le logement garantissent la territorialité de la famille unie dans la localité. L'agriculture urbaine traduit soit un ancrage fort de la famille dans la localité, par le maintien d'une exploitation sur plusieurs générations, soit des tactiques de recomposition des systèmes d'activités au profit d'une pluriactivité qui tend à s'inscrire dans la localité. Dans la mesure où l'emploi urbain d'un ou plusieurs membres de la famille complète souvent l'association de l'agriculture urbaine à la pêche ou au petit commerce intégré à l'habitat, les systèmes d'activité inscrivent les familles dans des territorialités combinées entre la localité et la ville de Taguig. La forme de l'habitat dégroupé participe aussi à cette forme de territorialité combinée à l'échelle de la ville, puisque les familles concernées habitent toutes, un quartier de Taguig à proximité de l'exploitation (sauf la famille de Fred qui réside à Pateros).

Les territorialités familiales combinées, c'est-à-dire qui combinent l'échelle de la localité et l'échelle de la ville de Taguig, caractérisent des modes d'habiter multiples, dont les polarités sont plus ou moins différenciées.

Le groupage de l'habitat sur l'exploitation favorise la polarité de la localité, de manière plus ou moins forte en fonction du degré d'intégration communautaire des voisinages d'agriculteurs urbains. Inversement le dégroupage de l'habitat (qui repose sur les mobilités de la famille entre l'exploitation et l'habitat), induit une multiplication des lieux pratiqués à proximité de la résidence, notamment pour s'approvisionner en intrants et parfois commercialiser les récoltes sur le *palinke*. Le dégroupage de l'habitat

³⁰⁰ Les termes *malapit/malayo* renvoient aussi à ce qui est immédiat et ce qui ne l'est pas. La double signification des termes construit une dualité entre le présent et l'absent.

s'accompagne souvent de relations plus denses à la mairie de Taguig ou au barangay du lieu de résidence. La combinaison de plusieurs parcelles cultivées à Santa Ana favorise des liens denses à la fois au barangay de Santa Ana et à la mairie de Taguig. La combinaison de plusieurs parcelles ou le dégroupage de l'habitat joue donc en faveur d'une polarité de l'échelle ville dans les modes d'habiter. Cependant, celle-ci s'articule toujours à une polarité de la localité. Les familles utilisent des *resthouses* (abris attenants aux terres) sur l'exploitation étant donné le besoin de surveillance, de soins des cultures et de gestion de l'exploitation. Le *resthouse* est un lieu pour gérer le matériel et les récoltes, pour accueillir les intermédiaires de la vente, entretenir des sociabilités avec les autres voisins exploitants, pour se reposer, et parfois pour y dormir pour surveiller les cultures à maturité pendant la nuit.

Malgré les navettes, la bi-activité d'un membre de la famille (généralement le mari) engagé dans un emploi urbain favorise peu la polarité de l'échelle ville des modes d'habiter des familles d'agriculteurs urbains. En termes d'ancrage territorial, aucune famille n'articule les pratiques urbaines liées à l'exploitation aux pratiques urbaines liées à l'emploi urbain. En revanche, la présence de parentés à Taguig favorise à la fois la polarité de la localité et la polarité à l'échelle ville, dans la mesure où les parentés ont bien souvent constitué des filières d'installation et qu'elles entraînent des mobilités de sociabilité.

Les parcours résidentiels dans Taguig ou depuis Pasig (ville limitrophe), et les parcours de délocalisation de l'exploitation agricole sur différents sites agricoles de Taguig, favorisent la polarité à l'échelle ville, dans la mesure où les familles continuent de pratiquer les lieux précédemment investis, notamment pour s'approvisionner en intrants. Les parcours résidentiels à étapes multiples favorisent aussi la polarité des modes d'habiter à l'échelle ville lorsque les familles ont maintenu leur enregistrement auprès du barangay du précédent lieu de résidence ou le lieu de scolarisation des enfants.

Les territorialités combinées à l'échelle de la métropole sont rares, représentées seulement par deux familles qui articulent lieu de l'exploitation, lieu de résidence et lieux de commercialisation entre plusieurs villes³⁰¹.

Les territorialités combinées entre la ville et la province caractérisent deux familles dont l'activité agricole est bi-localisée entre Taguig et la zone d'origine d'un membre de la famille. Les circulations migratoires saisonnières sont rendues possibles par la proximité à la province d'origine : Bulacan est une province limitrophe au nord de Metro Manila et Pampanga demeure située sur l'île de Luzon, plus au nord. Au-delà d'une certaine distance à Metro Manila et de manière encore plus aiguë concernant les provinces sur les autres

³⁰¹ Antonio vit sur son exploitation à Taguig, dont il vend les récoltes et celles de ses voisins sur les marchés métropolitains de Taguig, Pasig et Pateros. Fred vit à Pateros et cultive le long du canal à Taguig. Les modes de commercialisation auxquels il recourt pour vendre ses récoltes articulent les deux pôles de territorialités.

îles de l'archipel, le frein financier aux circulations est extrêmement fort, pour toutes les familles, que ce soit en situation de pauvreté ou de vie modeste.

La localité apparaît comme le principal pôle de la territorialisation des familles d'agriculteurs urbains à Metro Manila. Cette territorialité qui caractérise les modes d'habiter des familles invite à appréhender le rôle fondamental du système d'entraide entre voisins. La fonction sociale de l'agriculture urbaine qui se joue à l'échelle du voisinage et entre familles d'agriculteurs urbains, a peu suscité l'intérêt des recherches conduites sur l'agriculture urbaine dans les villes du Sud. La plupart dépassent l'échelle très locale du groupe d'exploitations agricoles pour investir la question de l'intégration multidimensionnelle de l'agriculture urbaine à la ville (Robineau, 2015 ; Frank, 2009). L'intérêt de ces approches, loin d'être remis en cause dans cette thèse, est simplement différent. Je retiens en particulier que, concernant l'agriculture urbaine, le voisinage a été identifié comme un des lieux d'arrangements parmi d'autres lieux urbains pour l'accès aux intrants (Robineau, 2015). Ce résultat issu d'une longue enquête de terrain conduite à Bobo Dioulasso, est à nuancer concernant les agriculteurs urbains à Metro Manila où les pratiques d'accès aux intrants³⁰² engagent plus un système d'acteurs inscrits dans la localité qu'un système de lieux urbains. Les familles pauvres de Smokey Mountain évitent d'acheter des intrants. Elles préfèrent s'arranger entre elles pour la ressource en graines ou sinon s'en procurer sur le marché de Divisoria. Les familles à Taguig préfèrent obtenir des intrants livrés sur place par leur réseau d'acheteurs, sinon elles s'en fournissent sur des lieux de marché à Taguig ou à Pasig.

³⁰² Je considère par intrants tout ce qui est apporté pour amender la terre et planter, incluant donc les graines, l'eau, les engrais et les pesticides.

3. Le voisinage des familles d'agriculteurs urbains : l'intégration de liens communautaires à l'échelle de localités

Les pratiques spatiales des familles d'agriculteurs urbains traduisent la priorité donnée à la localité. Compte tenu de l'ancrage fort des familles d'agriculteurs urbains à l'espace de la localité, il importe de questionner le rôle du voisinage dans le « faire ressource » pour les familles d'agriculteurs urbains. Il s'agit donc d'analyser les modalités des interactions sociales qui se jouent entre familles d'agriculteurs urbains à l'échelle de la localité.

Les agriculteurs urbains et leurs familles sont ici envisagés en tant qu'habitants, l'agriculture urbaine devenant une composante parmi d'autres de la structuration des relations de voisinage. Les approches de l'anthropologue philippin F. Landa Jocano, qui a analysé les structures sociales du voisinage en milieu urbain à Metro Manila, permettent de mettre en perspective mon propos (F. Landa Jocano, 1992). F. Landa Jocano a vécu en immersion sur son terrain, dans un slum de Manila, pendant trois ans. Il y est devenu habitant, avec sa famille, sans divulguer son statut de chercheur. Il dégage de son analyse des structures sociales du voisinage le principal résultat : « il est attendu des voisins de l'entraide en période de grand besoin et même dans les corvées quotidiennes qui nécessitent l'assistance d'une autre personne. » (F. Landa Jocano, traduction libre, p.189).

Ce résultat est utilisé ici pour formuler une hypothèse concernant les mécanismes des relations de voisinage structurées par l'agriculture urbaine à Metro Manila. Je suppose en effet que les relations de voisinage sont animées par des solidarités entre familles auxquelles s'agrègent des solidarités propres à la pratique commune de l'agriculture urbaine. L'enjeu est donc dans un premier temps d'identifier l'agrégation de ces solidarités de voisinage. Dans un second temps, il s'agit de différencier le contenu des interactions et des solidarités de voisinages en fonction des localités de l'agriculture urbaine.

3.1. Un système de solidarités organiques et mécaniques entre familles d'agriculteurs urbains

L'objectif de cette section est d'identifier le contenu des interactions de voisinage, c'est-à-dire les formes de solidarité entre familles d'agriculteur urbains.

3.1.1. Don et contre-don dans les voisinages

Le fonctionnement des voisinages aux Philippines articule des relations sociales relativement denses et fréquentes. La « culture du voisinage » conduit les habitants à donner, partager, s'échanger des biens au sein de la localité. Jocano (1992) retient que les voisinages en milieu urbain défavorisé sont structurés par l'exigence de relations interpersonnelles d'échange de services. L'absence d'aménités et l'isolement social de la localité contribuent à créer un haut degré de solidarité sociale (Shatkin, 2004, p.73). De fait, pour qualifier les relations de voisinage entre familles d'agriculteurs urbains, caractérisées par des situations de pauvreté, il apparaît pertinent de retenir de la théorie du don et du contre-don le principe de réciprocité (Mauss, 2006)³⁰³. Le don et le contre-don lient les personnes par des obligations mutuelles et « il y a une vertu qui force les dons à circuler, à être donnés, à être rendus » (Mauss, 2006, p. 217). Ce propos renvoie très précisément à la vivacité des valeurs d'échange aux Philippines, laquelle m'apparaît comme étant exacerbée par une culture métisse marquée par la christianisation : la valeur accordée à la générosité est particulièrement élevée.

Les dons et les contre-dons entre familles d'agriculteurs urbains permettent l'échange de multiples ressources du quotidien. A travers l'ensemble des sites, les familles donnent à leur voisin et reçoivent des graines, des légumes et de la nourriture (pratique non spécifique aux familles d'agriculteurs urbains). Les dons sont fréquents car animés par la générosité envers les voisins, envers les familles qui en font ressentir le besoin (par charité) ou qui le sollicitent (peu de pudeur à demander et il y aura un contre-don en retour, généralement en services si la famille est dépourvue).

3.1.2. Solidarité par le travail et *Bayanihan*

L'agriculture urbaine représente un intérêt commun entre voisins. La pratique commune de l'agriculture entretient les accointances entre voisins. En matière agricole, les relations de voisinage participent aux circulations des compétences agricoles (initiation et diffusion des savoir-faire agricoles par le voisinage) et les dons et contre-dons organisent parfois le recours à une main-d'œuvre agricole. Les solidarités par le travail permettent d'organiser également des temps de travaux collectifs. La figure la plus traditionnelle de

³⁰³ Le don et le contre-don repose sur la triple obligation de « donner, rendre, recevoir » (Mauss, 2006, p.205).

l'entraide communautaire aux Philippines est représentée par le *bayanihan* qui désigne, sous différentes formes, une entraide entre voisins en milieu rural (Photo 29). Littéralement, *bayanihan* signifie « être communauté ». Pour les linguistes, *bayanihan* signifie « faire des choses en tant que groupe et les rapporter à la communauté » (Leoncini, 2005, traduction libre, p.173).

Sur les sites d'agriculture urbaine, l'entraide entre voisins de type *bayanihan* intervient pour les travaux agricoles de gros œuvre, pour soulever et transporter du gros matériel, et durant les périodes qui nécessitent plus de main-d'œuvre, comme la préparation de la mise en culture et la récolte.

PHOTO 29. L'entraide communautaire du *Bayanihan* : scène de la vie rurale et sujet traditionnel de la scène artistique philippine



Source : Galerie d'art à Ermita, Collection privée, Manila.

La manifestation la plus ancienne du *bayanihan* s'exprime à travers le rassemblement d'une vingtaine de volontaires, *liga*, pour transporter la maison vers un nouveau site d'installation. Les motifs du transfert relèvent du déplacement saisonnier des lieux de travaux agricoles ou de la perte de l'accès à la terre.

Le *bayanihan* est évoqué par les familles d'agriculteurs urbains dans plusieurs localités à Taguig. Pour les familles, il signifie l'échange de services et de compétences agricoles à l'échelle du voisinage. Si le *bayanihan* entre en compétition avec l'emploi d'ouvriers ou si la main-d'œuvre de la famille est suffisante, il y a moins d'effort collectif à fournir.

Bien que les réseaux de familles au sein des voisinages soient plus ténus que les liens communautaires, les parentés familiales et l'échelle communautaire coexistent toujours selon un principe de subsidiarité. L'entraide dans les travaux aux champs sollicite en premier lieu les parentés à proximité, mais la communauté est tout aussi réactive pour fournir une aide occasionnelle. Le *bayanihan* représente la forme collective la plus intégrée de solidarités par le travail au sein des voisinages.

Les interactions de voisinage sur les sites d'agriculture urbaine permettent d'identifier des solidarités « organiques » de coopération entre familles, et des solidarités « mécaniques » introduites par la pratique commune de l'agriculture³⁰⁴. Si les dons et contre-dons animent le quotidien des interactions entre voisins, il reste cependant à introduire une question d'échelle et de variation spatiale de ces interactions à travers les sites d'agriculture urbaine, où les voisinages sont plus ou moins denses et homogènes. En outre, le *bayanihan*, comme dimension communautaire du travail agricole renvoie à la question de l'intégration du groupe.

³⁰⁴ La distinction est empruntée à la théorie de la solidarité qu'introduit Durkheim dans *De la division du travail social* (Durkheim, 1967)

3.2. Des localités à des échelles de voisinage variables et au fonctionnement communautaire différencié

Les différents systèmes de relations (réseaux d'installation, don et contre-don, *bayanihan*) participent à des solidarités plurielles qui invitent à formuler l'hypothèse de l'édification de communautés de voisinage. La dimension collective des voisinages d'agriculteurs urbains s'incarne à travers les différents domaines de l'entraide liée aux travaux agricoles, à l'échange des savoir-faire et à la solidarité quotidienne. Toutefois, les « intérêts communs » à la base des relations sociales qui permettent de « supporter des efforts collectifs » ne sont que des « hypothèses sous-jacentes de la communauté » (Nakanishi, 2006, traduction libre, p.2).

L'existence du groupe d'agriculteurs urbains à l'échelle de la localité n'est pas postulée à priori ; il s'agit en effet de comprendre si le fonctionnement des interactions entre voisins participe à l'intégration d'un groupe de voisins. Dans cette thèse, la notion d'intégration est mobilisée à l'échelle du voisinage, pour comprendre le fonctionnement du groupe : selon la sociologie durkheimienne, l'intégration désigne le processus par lequel un groupe social s'approprie l'individu pour assurer la cohésion du groupe (Akoun, Ansart, p.288, 1999). Autrement dit, l'intégration renvoie certes au processus d'assimilation de l'individu par le groupe, mais qualifie aussi et surtout le fonctionnement du groupe. L'analyse étant conduite sur les dynamiques collectives qui s'observent à l'échelle du voisinage, l'intégration permet de qualifier le degré et la forme des interactions entre voisins, jusqu'à considérer l'avènement d'une communauté.

Je postule donc que les relations de voisinage sont animées par des solidarités entre familles qui s'agrègent à des solidarités propres à la pratique commune de l'agriculture urbaine. Je cherche à comprendre comment et où le voisinage constitue un filet de sécurité pour les familles d'agriculteurs urbains de Metro Manila, dans des situations de pauvreté et en l'absence de soutien gouvernemental. Considérer le degré et les formes d'intégration du groupe permet d'identifier les solidarités les plus actives selon les localités.

3.2.1. Le rôle initiateur des réseaux d'installation et des affinités linguistiques

Comme je l'ai évoqué, les réseaux d'installation jouent un rôle fondateur dans le peuplement de l'interstice agricole et les accords d'installation entre familles se multiplient avec le temps (Chapitre 5). La majorité des installations relèvent des réseaux de parenté et des réseaux d'amis. De la même manière, Gavin Shatkin observe, dans plusieurs localités urbaines pauvres de Metro Manila, que « les habitants invitent des parentés ou des amis à s'installer », et que cela « contribue à renforcer les liens sociaux » (Shatkin, traduction libre, p.73).

Les solidarités familiales sont importantes et structurent les voisinages d'agriculteurs urbains, puisque la majorité des familles établies a été aidée par une autre famille déjà

installée en agriculture urbaine. Cette solidarité est plus souvent activée par des liens de parenté. En effet, le jeu des liens à l'échelle des familles élargies est le mode d'accès au foncier le plus répandu. En dehors des parentés, les solidarités provinciales (géolinguistique) animent des relations de voisinages plus denses. De même, dans les slums de Manila, le partage du même dialecte renforce les liens communautaires (J. F. Landa, 2002).

Le rôle des « filières de migration », important dans l'édification de communautés, a été amplement observé (Shatkin, 2004, p.73). Les multiples réseaux d'installation sédimentent les familles d'agriculteurs urbains et jouent ainsi un rôle d'initiateur dans le processus d'édification communautaire du voisinage. Dans les villes indiennes, par exemple, les regroupements communautaires s'opèrent dans les localités défavorisées : « les modalités d'insertion des migrants en ville renforce les regroupements résidentiels sur des bases communautaires » (Dupont, 2002, p.15). A Metro Manila cependant, très peu de migrants accèdent désormais, directement ou rapidement à l'agriculture urbaine dès leur arrivée en ville (Chapitre 5). Ces dynamiques de regroupement communautaires sont donc plus susceptibles de caractériser des sites où les installations de familles sont relativement anciennes.

Ce sont, plus largement, les réseaux d'installation qui participent à la structuration du voisinage d'agriculteurs urbains et amorcent la dynamique communautaire des voisinages. Puis, d'autres liens communautaires se créent entre voisins par accointance autour de la pratique agricole et par affinités linguistiques.

Le voisinage et la communauté sont définis et reconnus depuis « le consensus habitant » (F. Landa Jocano, p. 181). La communauté relève toujours d'une définition endogène, qui émane de l'échelle communautaire, des membres qui s'y reconnaissent et du sens qu'ils lui accordent (Gouesset, 2002 ; Shatkin, 2004)³⁰⁵. La signification de la communauté varie selon les voisinages de familles qui organisent différentes solidarités et divers degrés d'entraide collective.

L'agriculture urbaine structure des localités de voisinage à échelle variable et dont la dimension communautaire est plus ou moins forte. Sur chaque localité de Taguig et dans la localité de Smokey Mountain, l'agriculture urbaine engage de 5 familles à environ 40 familles (Chapitre 2). Ces localités sont constituées par une majorité de familles agriculteurs urbains, vivant en permanence sur le site.

³⁰⁵ « La « communauté » exige de ses membres reconnaissance et légitimation, sans quoi elle perdrait toute capacité d'action, donc d'existence » (Gouesset, p.18, 2002). Au sens de Shatkin, la communauté est localement située, constituée de voisins et dont le sens partagé contribue à son achèvement politique (Shatkin, 2004).

3.2.2. Une localité sans base politique à Smokey Mountain

Les familles d'agriculteurs urbains de Smokey Mountain reconnaissent la nature communautaire du voisinage, « à la manière d'une vie rurale en province » comme l'évoque une habitante. Les interactions entre voisins sont animées par un esprit de solidarité et de générosité : les surplus de graines, les cultures de la consommation familiale et parfois les intrants sont régulièrement partagés entre les familles. La générosité est une valeur de la culture catholique certes, mais elle constitue surtout, dans la vie quotidienne des familles, une valeur permettant de favoriser l'échange de ressources entre voisins. Allan, leader communautaire, explique les systèmes de don et contre-don établis entre les familles de Smokey Mountain : « *La cassava [manioc] par exemple, si un voisin veut en acheter, c'est bon de juste lui donner. Comme en province. Le voisinage est comme une communauté* » (Entretien, 2014). Les travaux agricoles demeurent à une échelle strictement familiale ou font appel à l'emploi d'ouvriers agricoles. Le *bayanihan* n'est pas cité dans les discours habitants. Maria explique : « *Chaque famille est une organisation en soi, et les familles ne s'intéressent pas les unes aux autres.* » (Entretien, 2013).

À Smokey Mountain, si plusieurs habitants sont affiliés à des organisations professionnelles pour la collecte de déchets (*junk shop association*), aucune association ne regroupe les agriculteurs urbains. Et, les agriculteurs n'éprouvent pas la nécessité de constituer une organisation formalisée ad hoc : la régulation informelle de voisinage leur apparaît suffisante et suffisamment flexible pour répondre à leurs attentes. Le leadership le plus formalisé à Smokey Mountain est représenté par Allan qui est une figure de leader communautaire (Encadré 30).

Encadré 30. Une figure de leadership pour les familles d'agriculteurs urbains à Smokey Mountain

Allan se définit lui-même comme un leader et un porte-parole de la communauté. Il est politiquement et religieusement engagé. Il est membre actif de plusieurs organisations à caractère politique et religieux. En particulier, il participe à un groupe municipal de maintien de l'ordre : il surveille les actes de violences, réconcilie les parties ou réfère les cas à la police du barangay. Son engagement lui a permis de tisser des liens forts auprès du maire de quartier. Cependant, les connexions politiques d'Allan se sont érodées après les élections de barangay en 2010, qui se sont soldées par un changement d' élu (au sein du même parti politique). Allan explique son désarroi : « *Maintenant, mon élu a perdu les élections. Avant l' élu m'appelait pour avoir des nouvelles. Je faisais donc le tour en demandant quels étaient les problèmes de la communauté. Mais maintenant, avec le nouvel élu, il m'a juste demandé une fois.* » (Entretien, 2014). Il ne souhaite pas impliquer une organisation politique pour défendre le logement et les moyens d'existence à Smokey Mountain, par loyauté politique à l'ancien élu de quartier.

Smokey Mountain constitue un voisinage délimité par une frontière géographique et paysagère très forte entre le haut et le bas de la butte. Sur la butte, il y a un marquage fort de l'espace entre les exploitations des familles et les circulations entre voisins sont parfois difficiles. Il est impossible de circuler entre le sud et le nord de Smokey Mountain sans franchir de propriétés. Par exemple, Edilyne explique les barrières qui fragmentent le

voisinage : « *Le centre de Smokey Mountain est une mauvaise localisation parce que les autres résidents autour ferment les passages et il faut trouver d'autres routes.* » (Entretien, 2013). D'un point de vue paysager, le complexe domestique habitat-terres agricoles est moins ouvert qu'à Taguig : des arbustes et des barricades délimitent systématiquement chaque propriété. Ces pratiques paysagères font écho aux récits habitants qui qualifient l'espace de Smokey Mountain de « *territorial* » (Entretiens Allan, Steeve, 2013 et 2014). Bien que les voisins de la famille d'Ellene soient de nouveaux arrivants, Ellene reconnaît l'importance de l'entraide entre voisins. Elle note cependant un conflit mineur de territoire : « *Parfois, il y a de petits conflits... avec les délimitations... les barrières bougent, petit à petit, d'un demi-mètre.* » (Entretien, 2013).

3.2.3. Une localité politiquement représentée à Santa Ana

Pepito résume le sens de la communauté des familles d'agriculteurs urbains à Santa Ana : « *J'aime le voisinage, nous allons les uns chez les autres pour passer du temps (...) On fait bayanihan, on invite certains des travailleurs des autres exploitations pour cultiver.* » (Entretien, 2014). Le voisinage des agriculteurs urbains de Santa Ana, parce que l'échelle des exploitations agricoles est importante, met en œuvre de manière systématique une entraide de type *bayanihan* pour transporter les tracteurs et les gros outils. Côté lac, les agriculteurs quittent le site qui est submergé pendant la saison des pluies. Les habitats temporaires sont transportés, mis à l'abri pendant la mousson, puis réinstallés à la saison suivante, sur un modèle de *bayanihan* entre voisins. Par contre, les travaux ordinaires au champ sont gérés au sein des réseaux de parentés et par l'emploi d'ouvriers agricoles.

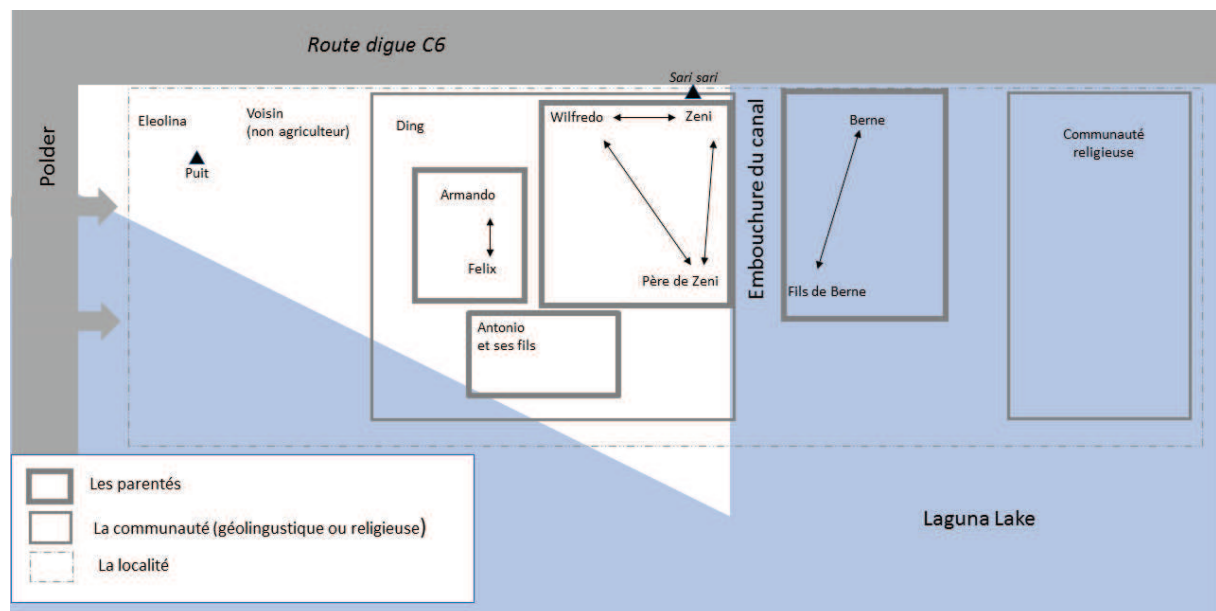
Une association représente les agriculteurs urbains de Santa Ana, pour défendre les métayers lorsque les propriétaires procèdent à la rétention de certaines parties cultivables ou que le métayer n'a pas accès à la surface réelle de la parcelle. Le Bureau d'Enquête de Résolution des Conflits du Barangay intervient pour résoudre les conflits de la partie constituée par les propriétaires. Le Barangay Captain déplore : « *Les tenanciers sont malhonnêtes. Les métayers ne donnent pas le montant exact de leur gain au propriétaire (...) Parfois le conflit s'élève jusqu'au Ministère de la Paix et de l'Ordre [Department of Peace and Order]. Du niveau du Barangay jusqu'à la Cour de Justice, le plus haut niveau d'investigation.* » (Barangay Captain Santa Ana, Entretien 2014). Ce bureau, qui reçoit les plaintes des propriétaires, est intégré à la mairie de quartier. Or, plusieurs propriétaires sont issus des équipes politico-administratives de Taguig. De fait, les conflits d'intérêts sont réels et remettent en cause l'impartialité des pratiques judiciaires du domaine foncier.

3.2.4. Une localité fragmentée sur les terres côtières de Calzada à Napindan

Les agriculteurs urbains du bras de terre à Calzada ont établi un système de *bayanihan* plus spécifique et adapté aux besoins, qui incarne un voisinage relativement intégré, dont le fonctionnement devient parfois communautaire (Figure 20). La majorité des familles a migré depuis l'île de Samar (dans les Visayas, au centre de l'archipel) et parle le *waray*.

Le choix des cultures est discuté entre voisins afin d'organiser la complémentarité des récoltes et d'éviter la concurrence. Zeni explique comment les voisins coordonnent leurs systèmes de cultures pour éviter la concurrence entre voisins : « *Les gens qui cultivent ici se comprennent et s'aident entre eux mais on n'a pas d'organisation. On plante toujours des choses différentes pour ne pas entrer en compétition entre nous.* ».

CARTE 20. Le principe de subsidiarité entre les réseaux de la localité fragmentée en terres côtières de Calzada à Napindan



Les terres côtières, isolées en digue aval du reste de Taguig, sont fragmentées par des éléments paysagers forts : l'extension des polders entre le barangay Santa Ana et le barangay Calzada. Les zones de polder en cours de multiplication constituent une menace forte d'expulsion des populations aux abords du barangay Santa Ana.

Source : J. Tichit, Enquête de terrain 2012-2014

Les travaux agricoles quotidiens sont réalisés au sein de la famille et, parfois des parentés élargies. Cependant, la solidarité s'active systématiquement, en cas de besoin, pour des chantiers spécifiques ou en fonction des événements. Si un voisin est malade, une collecte est assurée pour permettre l'accès à une assistance médicale. Un *bayanihan* traditionnel s'est activé pour transférer la maison d'une famille, menacée par la construction d'une nouvelle zone de polder.

Eleolina, qui ne parle pas la langue régionale majoritaire, est la seule à disposer d'un puits et partage son accès à l'eau avec les voisins. Eleolina a bénéficié d'une aide de type *bayanihan* auprès de son voisin pour transférer sa maison sur le bord de la parcelle, la zone étant en cours de remblaiement. Le voisin a mobilisé des amis pour démonter, transporter et réinstaller sa maison. Il y a eu une semaine de travail pour réinstaller la maison. Pourtant, elle explique « *Il n'y a pas d'aide entre voisins. Il n'y a pas de solidarité. Il n'y a pas de communauté. Chacun a sa propre stratégie. Chaque famille a ses propres affaires, donc chaque famille ne s'occupe que de ses intérêts.* ». Malgré les solidarités actives dont Eleolina a bénéficié, l'absence du partage de la langue régionale, ne lui permet pas d'adhérer à une dynamique d'intégration communautaire.

3.2.5. De petites localités isolées le long des routes et du canal

A l'échelle de petites localités isolées (le long d'Earth Road, de la C5 et de la C6), les pratiques agricoles sont soutenues par des solidarités de voisinage qui articulent plus ou moins activement des liens de parenté et des formes d'organisation communautaire entre habitants. L'isolement est ici entendu en termes de nombre de voisins et de frontières paysagères. Les voisinages sont réduits à quelques familles et le système de solidarité est parfois affaibli par l'échelle : moins de familles, c'est moins de parentés, c'est à dire moins de ressources à partager et à s'échanger. Ces localités réduites, qui rassemblent de 2 à 5 familles mettent en œuvre des solidarités correspondant aux illustrations précédentes. Il existe des formes de partage des terres, de l'accès à l'eau, un soutien communautaire pour l'accès aux soins. Le travail agricole et les savoir-faire constituent les échanges les plus actifs entre habitants.

Le temps permet de construire la confiance entre voisins. Flore installée en 2013, explique un an après son installation : « *Le voisinage est bon (...) Il n'y a pas encore de confiance dans le voisinage pour ressentir une communauté.* » (Entretien Flore, 2014).

Sur le site de Palingon (Carte 9, chapitre 5), les familles d'agriculteurs urbains sont organisées en réseau de parenté. Grace à ce réseau, le principe de subsidiarité peut s'opérer entre l'échelle familiale et l'échelle communautaire.

Encadré 31. Les petites lanières agricoles le long du canal : de petits voisinages à l'intégration variable en fonction du temps et des solidarités activées

Sur une petite lanière agricole le long du canal (Carte 15, chapitre 5), Genelito a partagé sa terre avec son ami Dolmen, en difficultés après le passage du typhon Ondoï sur ses terres, puis leur remblaiement et leur privatisation par un polder. Dolmen qui a vécu à Taguig depuis 1950 explique le fonctionnement de ce petit voisinage : « *Il y a de l'empathie. On s'entraide. Les voisins sont de bons voisins. Ici, la culture est si tu n'as pas de parents autour de toi, seuls tes voisins peuvent t'aider.* »

A une centaine de mètres, Janet (Carte 17, chapitre 5) connaît ses voisins et elle apprécie les sociabilités entretenues. Cependant, elle explique son mal-être vis-à-vis du voisinage où elle ne bénéficie d'aucun réseau de parenté, ni de solidarité géolinguistique : « *C'est un voisinage agréable, mais ce n'est pas une communauté. Je me sens seule, isolée d'un système de soutien de type familial (...) On a aussi l'habitude de passer des soirées avec nos voisins (...) avec Robledo. (...) on utilise le tagalog au sein du voisinage.* ». Elle a confié la garde de ses deux premiers enfants aux grands-parents qui vivent à Cebu (Visayas), ainsi que toutes ses parentés. Seul son mari dispose de parenté à Santa Ana. L'oncle a permis leur installation à Calzada. Janet poursuit : « *Je voudrais retourner à Cebu. Mais il n'y a pas de travail. Je voudrais aller là-bas pour bénéficier du système de soutien au sein de ma famille. Quelqu'un peut t'offrir un abri, te donner de la nourriture et les premières nécessités.* » (Entretien Janet, 2014).

Egalement sur une autre petite lanière agricole à proximité, Fred (Carte 16, chapitre 5) a aussi partagé généreusement ses terres avec un ami en difficulté. Il explique son lien avec les autres voisins : « *Le voisinage fonctionne comme une communauté. Chaque soir, si on a le temps, on se retrouve pour parler. Les voisins viennent de Samar, Leyte ou Pangasinan (...) La seule entraide entre voisins est le partage du savoir et des connaissances à propos des cultures.* » (Entretien, 2014).

3.3. Éléments pour une intégration communautaire et politique du voisinage d'agriculteurs urbains

Qu'est-ce qui participe à l'avènement d'une communauté d'agriculteurs urbains intégrée à l'échelle du voisinage ? L'environnement urbain, la taille du voisinage et la combinaison de différents types de réseaux participent à l'intégration de la communauté de voisins.

Le paysage détermine la structuration des localités de voisinage dans la mesure où les liens entre les familles d'agriculteurs sont moins favorisés entre les espaces agricoles en lanière. Les voisinages sont constitués par des groupes de familles d'agriculteurs plus ou moins denses et nombreux. F. Land Jocano éclaire ce principe géographique de l'organisation des interactions entre voisins : « *Plus les habitations sont proches les unes des autres, plus fréquentes sont les interactions ; et par conséquent, plus ténus sont les liens.* » (F. Landa Jocano, traduction libre, 1992, p.183). Effectivement, l'échelle des localités d'agriculteurs urbains affecte l'édification de dynamiques communautaires. Sur les sites très interstitiels des lanières agricoles le long du canal, les pratiques agricoles sont conduites par le regroupement de deux à trois familles. Les agriculteurs sont spatialement isolés et socialement moins connectés. L'interconnaissance entre localités voisines est cependant permise à Taguig, de Santa Ana jusqu'à l'ensemble des terres côtières. La fragmentation du paysage ne favorise pas les échanges. Les rencontres entre voisins sont favorisées autour de points d'eau, dans les *sari sari* ou les *talipapas*.

A Smokey Mountain et à Taguig, les don et contre-don lorsqu'ils s'amorcent entre voisins font résilience dans les parcours de pauvreté différenciées. L'entraide est favorisée par la combinaison de parentés, d'amitiés ou de solidarités géolinguistiques sur place.

Cependant, il existe plusieurs freins à la cohésion, interne ou externe à la communauté. Les relations de voisinage à Smokey Mountain et à Taguig révèlent certaines. A Smokey Mountain, les nuisances du charbon dégradent les relations de voisinage et l'arrivée de nouveaux arrivants exacerbe les conflits territoriaux entre voisins concernant les limites entre les exploitations. De même, à Taguig, l'agriculture est vulnérable aux activités de décharge illégale et au développement du squat organisé par des syndicats illégaux.

3.3.1. Les communautés de voisinage de l'agriculture urbaine : une base communautaire sans organisation politique ?

Le voisinage édifié sur des liens communautaires est-il une base d'organisation politique pour les familles ? A la manière de J. Landa Jocano, je considère que communauté et voisinage sont des manifestations socio-spatiales équivalentes³⁰⁶. Le voisinage désigne les

³⁰⁶ Jocano assume le fait d'utiliser de manière indistincte voisinage et communauté : « les distinctions sont très fines, les variations négligeables » (Jocano,1992, p.181).

systèmes de relations intégrés entre voisins. La communauté s'en distingue seulement lorsque le voisinage prend une forme d'intégration politique entre familles. La participation communautaire a été définie comme étant nécessaire à la conquête du droit à la ville pour les habitants de localités défavorisées de Metro Manila (Shatkin, 2004 ; Berner, 1997 ; Porio). En effet, « ils [les habitants] doivent s'organiser eux-mêmes pour conquérir un pouvoir de négociation » (Berner, 1997).

Le rôle de la communauté instituée sur les liens de voisinage ne rejaillit pas à une échelle politique et ne déborde pas l'échelle du voisinage. Les communautés d'entraide sont relativement efficaces et dynamiques dans le soutien du quotidien des familles. Cependant, il n'y a pas de mise en politique de la communauté. La communauté de voisinage se révèle limitée du point de vue de ses dimensions politiques et d'éventuelles revendications autour du développement de l'agriculture urbaine.

L'absence de mouvement social émergent d'une base communautaire depuis les familles d'agriculteurs urbains à Metro Manila tient à deux raisons principales :

- A Smokey Mountain, malgré la présence d'un leader communautaire, aucune famille n'envisage la mise en politique de la communauté de voisinage. Les familles considèrent que l'agriculture urbaine et leur mode d'habiter relèvent d'intérêts régis à l'échelle strictement familiale.
- A Taguig, aucun habitant charismatique n'endosse le rôle de leader communautaire pour intercéder avec les institutions politiques. Certaines familles de Santa Ana sont affiliées, mais de manière passive, à l'association d'agriculteurs de Santa Ana. L'association est dormante et ne joue aucun rôle pour défendre l'agriculture urbaine auprès de la mairie. Au mieux, les membres obtiennent des conseils techniques à l'agriculture. Certains sont politiquement engagés par le corps professionnel des pêcheurs, de manière plus ou moins active. L'engagement politique est en effet nécessaire pour obtenir le statut de pêcheur et accéder aux espaces de pêche.

Allan est le seul leader communautaire de l'agriculture urbaine dont j'ai eu connaissance dans mes enquêtes. Il joue le rôle d'intercesseur entre les habitants et les institutions (mairie de quartier, associations de quartier, organisation non-gouvernementale). La famille d'Allan s'est installée, à Smokey Mountain, en 2005, parmi les premières familles. L'ancienneté d'installation au sein du voisinage agricole est nécessaire pour endosser ce rôle de leader, mais n'est pas suffisante. Le rôle de leader d'Allan s'est construit sur des interactions avec les acteurs institutionnels, permises par un engagement politique et religieux dans la sphère publique. La légitimité du leader à l'échelle des familles s'est ensuite appuyée sur son rôle à défendre les intérêts des familles de Smokey Mountain. Comme déjà mentionné, il a perdu de l'influence depuis l'alternance d'élus de quartier en 2010.

A Taguig, les familles les plus anciennes sont connues et respectées à travers les localités d'agriculteurs urbains. Berne est un ancien agriculteur urbain, reconnu des agriculteurs urbains et des pêcheurs des quartiers de Napindan et de Calzada. Il n'a aucune solution collective pour maintenir l'agriculture urbaine. Il entend poursuivre son activité, en bravant le risque climatique : *« J'espère que cette terre se perpétuera et progressera, que ma famille aura une vie meilleure et que cet endroit sera conservé dans le futur. Je redoute que beaucoup plus de maisons et de projets ne surgissent ici. Certaines parties des hectares sont déjà vendues. Ce sont des chinois philippins qui achètent les terres pour des projets de logement (...) Je m'adapterai, je reculerais ma maison dans le lac. Tant qu'il y aura des opportunités, je continuerai de planter du kangkong et de pêcher. »* (Entretien, 2014).

Sans mouvement social, l'agriculture urbaine de squat ou de type métayage, maintient les familles dans la précarité de leur statut d'occupation. Dans les situations de squat, l'agriculture urbaine et les modes d'habiter demeurent légitimés au cas par cas, en fonction des arrangements entre la famille et les autorités qui contrôlent le foncier. La reconnaissance de la famille par les autorités détermine l'accès de la famille à une solution de relogement. Sur les terres résiduelles d'agriculture urbaine, l'engagement politique des métayers est en perte de vitesse.

3.3.2. Les tactiques syndicales érodées de l'agriculture urbaine résiduelle

Le syndicalisme agricole est en perte d'influence à Taguig, espace urbain de longue tradition agricole. A titre de comparaison, selon une enquête conduite avant 2000, sur les sites résiduels de Taguig et de Quezon City (aujourd'hui disparus), environ 74% des agriculteurs étaient membres d'une organisation ou d'une association, leur permettant de se prémunir des revendications foncières d'éventuels propriétaires ou d'une réaffectation des sols vers des usages industriels (M. Ali, F. Porciuncula, 2001). A Taguig, désormais, la représentation au sein d'organisations agricoles traditionnelles, de type syndicat, n'est pas ou plus effective. Présentes et actives jusque dans les années 1990 à Taguig, de telles structures ont souffert de la désuétude d'un corporatisme centré sur l'agriculture dans un contexte où l'agriculture est devenue de plus en plus périurbaine. Effectivement, comme en France, *« les déséquilibres de représentativité de l'agriculture s'expliquent par l'affaiblissement de la présence des agriculteurs dans les scènes politiques locales, notamment dans les zones périurbaines (Jarrige et al., 2006, cité par Soulard, 2014) »*.

Les agriculteurs de Taguig, initialement affiliés à la Federation of Free Farmers, ont été représentés par un nombre de plus en plus faible de membres au sein de ce mouvement national, ce qui a conduit à un mauvais portage de leurs intérêts. Le sentiment de relégation a entraîné les leaders dans un mouvement de dissidence, au début des années 1980, à travers la création de la Federation of Free Farmers of Santa Ana. Le père de Robledo, qui a transmis l'exploitation à son fils, exploitation qu'il avait lui-même hérité de

son père, explique : « *Du temps de Marcos*³⁰⁷, on appartenait à la *Federation of Free Farmers. Maintenant, c'est Santa Ana Free Farmers Association et ce n'est que pour Taguig. Parce que quand Marcos est mort, personne ne s'est occupé de l'organisation et ils ont décidé de la quitter. Avant, Marcos aidait les agriculteurs. La responsabilité est allée au maire après la mort de Marcos, mais ils n'ont perçu aucun fonds. A cause d'arnaques, pas le pork barrel [le scandale du détournement des fonds régionaux au développement par des projets fantômes qui a éclaté en 2013] mais de la mairie de Taguig.* » (Entretien, 2013).

En 1975, la ville de Taguig a été détachée de la province agricole de Rizal pour être intégrée à la métropole de Manila³⁰⁸. D'une part, les politiques prioritaires de la Metropolitan Manila Development Authority s'articulent autour de stratégies calculées en termes de développement métropolitain (chapitre 3). D'autre part, les services déconcentrés du Ministère de l'Agriculture à Metro Manila sont orientés sur les enjeux scientifiques d'une agriculture urbaine hors-sol (chapitre 4). Le changement d'interlocuteurs politiques et de leurs référentiels d'action centrés sur les enjeux d'un développement métropolitain a rapidement essoufflé les tentatives de lobbying de la part de l'association des agriculteurs urbains de Santa Ana. Le nombre d'agriculteurs affiliés a rapidement diminué et les attentes sectorielles des agriculteurs sont devenues très faibles, dans un contexte de désarroi politique.

L'association des agriculteurs de Santa Ana ne joue aujourd'hui aucun rôle pour défendre un droit à la terre chez les agriculteurs urbains de Santa Ana. Xavier explique : « *La mairie donne la licence. Les gens du bureau nous rendent visite pour donner des conseils : les besoins en engrais, la santé des plantes, etc. Maintenant, il y a très peu de fermiers parce qu'ils commencent à vendre les lots et à construire des maisons.* » (Entretien Xavier, 2013). Le père de Robledo confirme : « *L'organisation fournit gratuitement les graines, mais elle les demande au maire. Le rôle de l'association est de demander au maire.* » (Entretien, 2013).

Le rapport de force au sein de l'organisme FARMC (Fisheries and Aquatic Resources Management Council) qui représente agriculteurs et pêcheurs auprès de la mairie de Taguig, bénéficie largement aux pêcheurs qui sont mieux représentés (Entretien Ramos Rodelio, président de la communauté religieuse de Napindan, 2014). Il existe des discordances d'intérêts très fortes au sein de la corporation de pêcheurs, selon les techniques de pêche et aussi en fonction de stratégies politiques fortes. En 2014, la réélection des membres du bureau de la FARMC a barré la route au renouvellement de l'adhésion à tous les membres de la secte religieuse de Napindan (qui pratique pêche et agriculture sur les terres côtières), dans le seul but de sécuriser la majorité en place. Rodelio explique : « *Il y a un conflit entre la FARMC et notre organisation. Le président de*

³⁰⁷ Le syndicat a été créé aux débuts des années 1950. Le président Ferdinand Marcos a réorganisé drastiquement le syndicat national, pour contrer l'ampleur de la guérilla communiste. Le mouvement communiste philippin est encore particulièrement actif dans les milieux ruraux agricoles du pays.

³⁰⁸ Le transfert s'est opéré de la région Calabarzon vers la National Capital Region ou Metro Manila.

la FARMC dirige seul et ne tient pas compte des idées lancées par les autres membres. Il est aussi corrompu (...) C'est un conflit personnel contre le groupe religieux, avec des enjeux plus politiques. Le problème est que notre groupe n'a pas pu inscrire ces membres cette année. Le renouvellement d'inscription se fait tous les deux ans, mais quand nous avons déposé notre demande, le leader n'a pas accepté notre formulaire de renouvellement. Le leader envisage de se présenter aux élections [du bureau] et il pense que notre groupe religieux ne va pas voter pour lui. Nous aurons des restrictions pour pêcher dans Laguna de Bay. Il y a un garde-côte, donc nous avons besoin d'être membre de FARMC pour ne pas être illégaux. Nous avons besoin de l'intermédiaire du barangay captain, de la LLDA et de la mairie. Si cette rencontre [prévue le lendemain de l'entretien] ne règle pas le problème, nous irons plus haut, devant le maire. » (Entretien 2014).

La pêche dans le lac Laguna est règlementée. L'engagement politique est essentiel pour la pratique de la pêche, puisqu'il conditionne la légitimité du statut de pêcheur et l'accès aux espaces de pêche. Berne qui est membre d'un groupe de pêcheurs à Napindan, explique : « *L'organisation sert à créer des voies navigables pour les bateaux en dégagant des accès dans les nénuphars. L'organisation a son propre parti politique One Lambat, qui s'est présenté aux élections du barangay. Je suis juste membre ordinaire du parti. Je n'ai pas de responsabilités particulières.* » Il n'envisage pas un engagement politique concernant sa pratique agricole.

Les priorités entre pêcheurs et agriculteurs sont différentes et les intérêts parfois divergents. Le corporatisme professionnel du secteur de la pêche concerne peu les familles qui combinent la pêche et l'agriculture. Il existe des freins à l'émergence de revendications communes entre corps professionnels. Les pêcheurs de Taguig, n'étant pas par ailleurs agriculteurs, revendiquent des accès au lac par des chemins qui traversent les espaces agricoles. De même, à Smokey Mountain, les usages multiples de l'espace s'avèrent difficilement conciliables entre le charbonnage, l'agriculture et le scavenging, entraînant des formes de compétition spatiale, selon les systèmes d'activité des familles, qui représentent autant de sources potentielles de conflits. Bien que le commerce du charbon ait permis une meilleure couverture de Smokey Mountain par la structuration d'un réseau illégal d'électricité et d'accès à l'eau, l'activité a été combattue par le leader communautaire (Entretiens Allan, Edilyne, 2014).

Toutefois, à Taguig, bien que l'activisme syndical des agriculteurs ait aujourd'hui presque entièrement disparu, les communautés d'agriculteurs urbains issus de ces anciens corporatismes sont les seules qui bénéficient des aides matérielles de la part du service de l'agriculture de la mairie de Taguig.

Finalement, le corporatisme agricole ne constitue pas une base politique qui permette à la communauté de familles d'agriculteurs urbains de s'incarner dans un mouvement social urbain. Je considère qu'il s'agit d'une structure socio-politique caractéristique de l'agriculture urbaine dans les villes du Sud. En effet, les organisations d'agriculteurs urbains « font souvent défaut et leur accomplissement est (...) difficile à réaliser » (De

Zeeuw, 2004, p.5, traduction libre). Cependant, De Zeeuw raisonne par rapport à un contexte d'agriculture rurale : l'organisation politique des agriculteurs urbains fait défaut par rapport à une agriculture rurale où les organisations sont « souvent déjà en place et plus facile à mettre en œuvre puisque les agriculteurs partagent la même origine sociale » (De Zeeuw, 2004, p.5, traduction libre). Je propose de raisonner par rapport au contexte sociopolitique de la métropole de Manila. Qu'est-ce qu'un citoyen à Metro Manila ? Les agriculteurs urbains sont-ils citoyens ?

4. Citadins agricoles, citadins précaires

Je considère que la citadinité s'articule entre le rapport que les habitants construisent aux lieux et leur engagement à faire valoir leur droit, entendu comme place dans la ville ou Droit à la ville (Lefebvre, 1968 ; Berry-Chikhaoui, 2009 ; Deboulet, Jole, 2013). Je considère que la citadinité n'est pas seulement un lien créé à la ville, à travers des pratiques et des représentations, mais aussi un lien à la dimension politique de la ville, c'est-à-dire à la cité. C'est pourquoi je considère que le rapport citadin à la ville n'est pas freiné par les territorialités des familles inscrites dans la localité. La citadinité des agriculteurs urbains à Metro Manila est légitime à questionner au regard du caractère précaire de l'agriculture urbaine.

A Metro Manila, les agriculteurs urbains entretiennent un lien fort à la localité, en même temps qu'ils entretiennent un lien fort à la terre, bien que ce lien ait peu d'épaisseur temporelle pour les familles récemment installées dans l'agriculture urbaine. Cependant, le rapport des familles à la localité agricole s'incarne dans un lien fort, dans la mesure où la localité structure les modes d'habiter des familles et que les familles éprouvent de la gratitude envers l'agriculture urbaine, dans des registres de discours parfois très profonds. L'agriculture urbaine est conçue comme un privilège pour de nombreuses familles. Par exemple, Steeve : « *la famille prie Dieu pour rester encore ici au moins 5 ans de plus* » ou encore Maria : « *C'est vraiment très bien ici parce que l'agriculture est une bonne occupation et permet de gagner de l'argent d'une bonne manière. Je suis fière de ça.* » (Entretiens 2013).

Pourquoi les agriculteurs urbains n'activent-ils pas des tactiques citadines pour faire valoir leur droit, pour défendre l'agriculture urbaine comme mode d'habiter, c'est à dire pour défendre leur place incertaine dans la ville ? Je considère qu'il s'agit du paradoxe apolitique de l'agriculture urbaine à Metro Manila : alors que les mouvements sociaux urbains ont été particulièrement vifs, à Metro Manila depuis les années 1970, pour défendre le Droit à la ville des habitants pauvres ou relégués dans les quartiers de squat, les agriculteurs urbains, eux, demeurent silencieux.

D'une part, ce paradoxe permet de faire ressortir les caractéristiques de l'engagement, ou plutôt du désengagement politique, des agriculteurs urbains à Metro Manila. L'analyse de leurs discours sur leurs liens et leurs représentations du politique conduit à formuler que la citadinité des agriculteurs urbains s'inscrit dans une citadinité d'invisible, caractéristique d'une société duale entre faibles et puissants.

Si le mouvement social ne s'amorce pas, c'est que l'agriculture urbaine ne fait pas « sens » pour les habitants dans le contexte politique philippin. Considérant la culture politique philippine et les modes d'occupation des familles, la précarité foncière des terres agricoles en milieu urbain demeure. L'agriculture urbaine représente une cause perdue.

4.1. Des pauvres, citoyens invisibles comme les autres

4.1.1. Des freins classiques d'accès aux aides sociales à la pauvreté et...

Les situations de pauvreté transposées le long des parcours de vie de nombreuses familles d'agriculteurs urbains nécessitent une intervention sociale forte.

Malgré les besoins visibles de certaines familles, j'ai constaté qu'aucune famille de Smokey Mountain ne fréquente le service dédié à la petite enfance située au pied de la butte, qui pourtant met en œuvre un programme de lutte contre la malnutrition (Observation participante Day Care Center, 2014). L'ONG Enfance Fondation intervient dans les quartiers alentours de Smokey Mountain auprès des « *plus pauvres parmi les pauvres* ». Dans ces quartiers d'intervention, de nombreux freins psycho-sociaux empêchent les familles les plus vulnérables d'accéder aux services sociaux et médicaux disponibles : il s'agit, par exemple, de freins au déplacement vers un lieu institutionnel, à la démarche administrative, pour des familles qui se sont « ajustées » à la répétition d'un quotidien noué de drames (Observation participante conduite avec les éducatrices de rue de l'ONG dans les quartiers les plus insalubres aux alentours de Smokey Mountain en 2013).

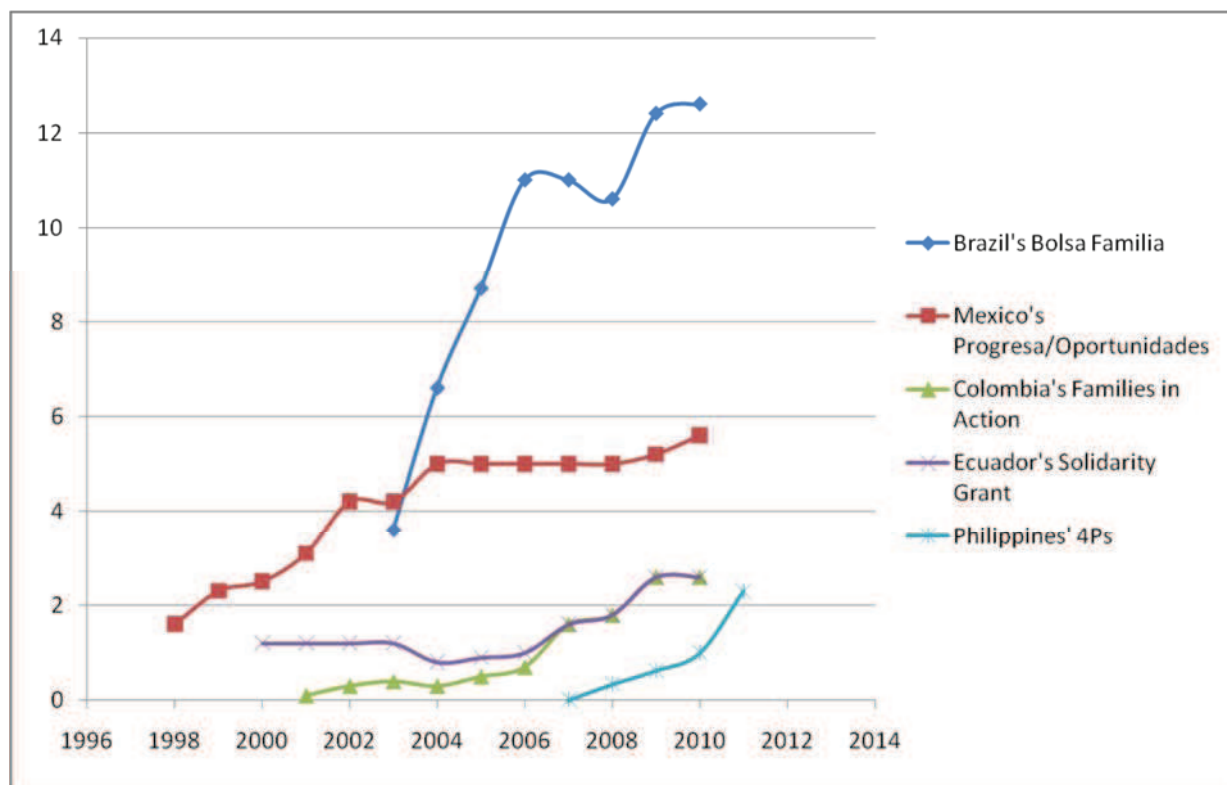
A Manila, les multiples organisations non-gouvernementales concentrent leurs interventions dans des poches de pauvreté urbaine densément peuplées du district de Tondo. De fait, Smokey Mountain n'est pas une zone d'intervention humanitaire. Il est normal qu'aucune famille de Smokey Mountain ne soit affiliée à un programme humanitaire. Deux femmes, pourtant, ont formulé être dépourvues de solutions et recherchent le soutien d'une ONG, l'une, pour maintenir la scolarisation des enfants au lycée et l'autre pour mettre en place un moyen d'existence dédié aux femmes. Près de dix familles ont formulé un besoin en graines ou en engrais pour expérimenter d'autres pratiques agricoles.

Trois familles d'agriculteurs urbains sont bénéficiaires du « 4P's », Pantawid Pamilyang Pilipino Program, un programme d'aides à la famille pour favoriser la scolarisation et le suivi médical des enfants. Le programme cible des bénéficiaires situés en dessous du seuil de pauvreté et résidant dans les barangays les plus pauvres. Les familles d'agriculteurs urbains bénéficiaires du 4P's sont parmi les pauvres. Les familles de l'agriculture urbaine les plus pauvres (tout juste subsistantes) ne sont pas captées par le programme. Les mobilités résidentielles brouillent ou retardent l'identification de bénéficiaires potentiels. Par exemple, Daisy explique : « *J'ai été interviewée pour bénéficier du 4P's mais depuis que je suis partie de Vitas, il n'y a pas eu de suite.* » (Entretien 2014). L'enregistrement de la famille au barangay est une des conditions initiales pour accéder au programme. Parmi les familles d'agriculteurs urbains, surtout à Taguig où le contrôle de l'espace par les autorités est peu assuré, plusieurs familles ne sont pas enregistrées auprès du barangay. Le 4P's est la première politique de lutte contre la pauvreté mise en œuvre aux Philippines, à l'échelle nationale, depuis 2006. Le 4P's est un programme de Conditionnal

Cash Transfer (CCT), financé par la banque mondiale et la banque asiatique de développement. Le modèle de CCT a été transposé aux Philippines depuis sa mise en application dans plusieurs pays d'Amérique du Sud et d'Amérique centrale, depuis la fin des années 1990 (Graphe 3). Le 4P's ne représente, encore, qu'un fin saupoudrage pour quelques bénéficiaires (Graphe 2). L'allocation familiale est de seulement 1400 PhP par mois en 2012 (environ 7€). Seuls 21000 ménages de Metro Manila sont ciblés par le programme entre 2008 et 2013, dont 3000 familles à Manila et 3000 familles à Taguig (Department of Social Welfare and Development, DSWD, 2006)³⁰⁹. Par ailleurs, l'efficacité du programme est relative du fait des structures administratives, scolaires et hospitalières du pays : il y a un manque d'écoles, d'enseignants et d'hôpitaux publics et le fonctionnement des administrations n'est pas optimisé (Reyes, 2012, p.11)

GRAPHE 3. Bénéficiaires des programmes de Conditionnal Cash Transfer dans plusieurs pays du Sud depuis la fin des années 1990 (en millions de ménages)

Source : Reyes, 2012, p.8



Le CCT philippin engage relativement peu de bénéficiaires, alors que la population du pays est proche de celle du Mexique.

³⁰⁹ En 2012, 2,3 millions de ménages sont enrôlés dans le programme, répartis dans 80 provinces (soit 28750 ménages par province) (Reyes, 2012, p.1). La mise en application du programme a d'abord ciblé les provinces rurales pauvres, avant de cibler des populations urbaines.

4.1.2. ...Des relations institutionnelles détournées par le clientélisme et le patronage

En dehors des aides ponctuelles distribuées par les mairies de quartier à Noël et en période de catastrophe naturelle, très peu de familles bénéficient d'une aide sociale de la part du gouvernement.

Les aides ponctuelles déployées par les barangays et les mairies représentent les seules aides à atteindre l'ensemble des familles pauvres et très pauvres de l'agriculture urbaine à Metro Manila. Les familles reçoivent des colis alimentaires à Noël, en période de calamités et, pour les personnes âgées, à leur date d'anniversaire. Certains habitants déploient des tactiques de maintien de leur enregistrement auprès de l'ancien barangay qui a prouvé sa générosité envers la famille. En échange, la famille lui donne son vote aux élections.

Ce système participe de la dimension clientéliste qui anime la relation au politique aux Philippines, et qui, par ailleurs, est assumé de part et d'autre. D'une part, « les classes pauvres ont conscience que ces relations avec les hommes politiques sont de nature instrumentale, et qu'une fois que tout est dit et fait [la campagne et l'élection], ils sont des « populations jetables » dont les droits socioéconomiques ne sont pas perçus comme acquis. » (Reese, 2013b, traduction libre, p.372). D'autre part, concernant par exemple les élus du Congrès, « la longévité politique dépend de leur capacité à maintenir un réseau politique jusqu'à l'échelle du village ou du barangay. » (Reese, 2013a, traduction libre, p.319). Le système clientéliste est nourri par des actions de charité. En particulier, les épouses d'hommes en politique, ont été caractérisées de véritables « partenaires politiques », dans la mesure où leurs actions de charité ou de développement communautaire représentent une « condition nécessaire » pour assurer la réussite politique de leur mari (Reese, 2013a, p.319)

Le leader communautaire de Smokey Mountain, Allan regrette l'ancienne équipe du barangay parce qu'elle a signé la fin d'un système de « charity business » à Smokey Mountain : « *Le nouvel élu de quartier [Chairman Sigfried Hernane, élu en 2010] ne priorise plus les gens qui vivent ici. La gestion du barangay est différente (...) C'est le même parti politique mais les équipes politiques sont différentes. L'une rattachée au vice-maire Visko Moreno et l'autre au Maire Lim. Avant le terme de l'élu [Chairman Carlo Palma], l'aide provenait de différents pays. Maintenant, avec le nouvel élu il n'y a plus aucune aide qui arrive jusqu'ici. Avant, des visites étaient planifiées et les visiteurs venaient pour aider et apporter de la nourriture. Maintenant, on est négligé.* » (Entretien Allan, 2013 et 2014).

4.1.3. Un statut de sans-voix

Le statut de pauvre condamne les familles à ne pas être audibles dans la culture politique philippine (Blanco, 2013). L'onomatopée *wang-wang* désigne dans le langage courant les sirènes des véhicules gouvernementaux prioritaires dans les bouchons interminables de

Metro Manila : « Les sirènes sont devenues le symbole de la clameur des privilèges des puissants et des riches qui recourent à leurs relations pour suspendre les lois ou les faire se courber à leur faveur » (Reese, traduction libre, 2013, p. 314). Niklas Reese évoque une société qui fonctionne sur un système à deux classes : les puissants (*malakas*) et les faibles (*mahina*). Les faibles sont « méthodiquement forcés au silence par un système judiciaire » qui leur est inaccessible et corrompu (Reese N., traduction libre, 2013, p.314).

Par ailleurs, la politique constitue une prise de risque importante. La violence politique est « le fléau le plus préoccupant de la culture politique philippine » (Blanco, p. 112, 2013). Les exécutions extra-judiciaires et les morts violentes constituent une pratique politique ordinaire depuis au moins les mandats de Ferdinand Marcos (Blanco, p.112, 2013). Les victimes se comptent dans la presse quotidienne parmi les journalistes, les militants écologistes, les paysans et aussi les leaders communautaires en milieu urbain défavorisé. Depuis l'élection de Rodrigo Duterte en 2016, se rajoutent à cette liste de victimes, les personnes soupçonnées d'être impliquées dans le trafic du *shabu* ou méthamphétamine, et les consommateurs. Dans l'histoire politique récente, les exécutions extrajudiciaires demeurent généralement des affaires irrésolues. Le doute plane toujours sur les circonstances des assassinats, entre bavures policières, règlements de compte de quartier, délation au détriment d'innocents, commanditaires politiques ou complots politiques pour déstabiliser le pouvoir. Dans le district de Tondo, en 2012, Marilou Valle, présidente de l'association de quartier Samahan sa Sitio Damayang Nanambakan, est assassinée devant chez elle, alors que son action en tant que leader communautaire à Sitio Damayan prend de l'ampleur à l'encontre du projet de démolition et d'expulsion porté par le gouvernement. Des conseillers de quartier sont soupçonnés dans l'affaire.

4.1.4. Désaffection et défiance vis-à-vis du politique

A propos du politique, les registres de langage de la grande majorité des enquêtés (entretiens 2012-2014) évoquent le fatalisme, la désaffection ou la défiance. Eleolina dénonce la corruption et le populisme : « *Je trouve que les hommes politiques sont corrompus. Ils viennent ici pour faire des promesses pendant les campagnes électorales.* ». Zeni évoque sa désaffection vis-à-vis du politique : « *Je ne sais pas, ça m'est égal. Je vais juste voter. Je n'attends rien du gouvernement parce que le gouvernement ne nous accorde aucune attention.* ». De même, Felix évoque un certain fatalisme : « *Je ne peux rien dire, je n'espère rien. Si les élus nous donnent quelque chose on l'accepte. Si ce n'est pas le cas, ça va (...)* Bien sûr, je veux que le gouvernement donne des terres aux agriculteurs. Mais c'est tout à fait impossible, parce que le gouvernement est inefficace ». Fred, désintéressé, s'exprime sur le sujet : « *La politique ça va... Je crois que la responsabilité individuelle est plus importante. L'important est de progresser dans la vie et d'avoir un retour d'investissement.* ». De même, Berne explique sa position : « *Je ne suis pas intéressé par la mairie ou d'autres organisations parce que je suis capable de vivre ici et de subvenir à mes besoins. (...) Je ne me soucie pas du tout de politique. Ce que je sais, je le dois à moi-même.*

Quand tu travailles dur, tu gagnes de l'argent. Je n'attends pas les actions du gouvernement. ».

La période d'enquête (conduite avant l'élection de Rodrigo Duterte en 2016) s'inscrit dans une ambiance politique particulièrement désespérante : depuis les espoirs déçus par la chute de Marcos en 1986, la « restauration démocratique » du pays s'est soldée par le retour au pouvoir de grandes familles, un marasme économique, une corruption rampante à toutes les échelles d'administration, d'autant plus dramatique au sein du système judiciaire et de la police. « La politique au quotidien est désespérante car minée par la corruption et la violence. Les Philippins habitués aux frasques de leurs représentants ne se font guère d'illusion. » (Blanco, 2013, p.119). Les réponses des enquêtés à propos de politique sont révélatrices de ce contexte. L'élection de Rodrigo Duterte, qui a mauvaise presse à l'international, mais qui a incarné et incarne encore les espoirs d'une majorité de Philippins, bouleverse l'immobilisme politique du pays, ce qui très certainement bouleverse aussi de manière plus ou moins profonde les représentations des habitants vis-à-vis de la politique et de leurs représentants.

4.2. Une cause perdue : fatalisme, acceptation ou attentisme ?

Les mouvements de citoyens dans les localités précarisées de Metro Manila, s'amorcent, là où l'épaisseur des liens sociaux tissent une communauté de voisinage, là où se constitue un « sens partagé », « une cause commune » (Shatkin, 2004 ; Berner, 1997). Or, si l'agriculture urbaine constitue du « commun » dans les localités étudiées à Metro Manila, elle ne constitue pas une cause.

Le sentiment d'insécurité est partagé par la majorité des agriculteurs urbains. Cependant aucune revendication politique ne peut émerger car la prise politique de l'agriculture urbaine est rendue difficile par la culture politique aux Philippines et du fait des modes d'occupation dont bénéficient les familles. En effet, trois configurations se distinguent et toutes aboutissent à faire de l'agriculture urbaine une cause perdue.

Si les familles ont négocié à l'avance leur mode d'occupation sur un foncier public, avec des autorités qui participent au contrôle du foncier, elles sont engagées à respecter les termes de l'accord qui se basent sur le principe d'une occupation temporaire (la majorité des familles installées sur des sites d'agriculture urbaine résurgente). Considérant la culture politique aux Philippines, il est très peu envisageable que les habitants s'organisent à l'encontre de ces accords qui engagent des corps relativement puissants, notamment des notables de quartier.

Les familles qui ne sont engagées dans aucun accord pour occuper leurs terres, disposeraient d'une marge de négociation. Cependant, elles sont minoritaires à Smokey Mountain et isolées à Taguig (quelques familles installées sur des sites d'agriculture urbaine résurgente).

Pour les familles disposant de contrats d'occupation avec un propriétaire (sur les sites d'agriculture urbaine résiduelle), le maintien des terres est strictement subordonné au projet du propriétaire. Les propriétaires vendent les uns après les autres, compte tenu du fait que les projets de développement en zone tampon valorisent leur foncier. La mairie n'exerce pas son contrôle pour faire respecter le principe de non-construction dans la zone tampon et les remblais sur les basses-terres constituent un moyen de détourner les critères définissant les zones non-constructibles. Robledo explique : « *C'est impossible à défendre ces terres agricoles, parce qu'au final, c'est la décision du gouvernement ou de la mairie.* » (Entretien, 2013). De même, Alex confie : « *Des techniciens sont venus mesurer le terrain donc je pense que la zone va être récupérée à cause d'un projet. S'il n'y a pas de développement, cette terre peut rester. Si ce n'est pas le cas, je ne peux rien faire à propos de ça.* » (Entretien, 2014). Pepito exprime calmement : « *Nous ne pouvons rien faire parce que c'est une propriété du gouvernement [le propriétaire est sans titre de propriété]. Mais, j'aimerais suggérer que cette zone ne soit pas touchée. Mais on ne sait pas.* » (Entretien, 2014).

Menacées de perdre leurs terres, les familles d'agriculteurs urbains envisagent leur condition de dépossédés vis-à-vis du pouvoir dans une acceptation tranquille et silencieuse. La précarité d'occupation des terres est acceptée dans toutes les configurations. A Smokey Mountain, Arnel n'investit plus dans sa maison car il ne sait pas quand ils vont être démolis (Entretien, 2013). Samuel explique : « *Dans cinq ans, on sera déplacé et Smokey Mountain sera retirée, d'après les gardes du port. Il n'y a pas encore de projet de site de relocalisation, peut-être qu'ils vont juste nous payer pour la maison.* » (Entretien, 2014). A Taguig, Pepito formule : « *on aimerait suggérer que cette terre ne soit pas touchée. Mais, on ne peut pas.* » (Entretien, 2014). Jo parle au nom de sa famille : « *Si nous n'avons pas à quitter cet endroit, nous serons reconnaissants. Mais, sinon, on ne sait pas ce qu'on fera. Nous n'avons aucune autre maison en province.* » (Entretien, 2014). Ellene exprime son fatalisme : « *Nous attendons notre heure, parce nous sommes vieux, donc il n'y a rien à attendre. Des personnes disent que Smokey Mountain a déjà été vendu à des gens riches.* » (Entretien, 2013). Fred répond serein malgré l'incertitude : « *Si le gouvernement nous prend la terre, tant pis, on retournera à Pateros.* » (Entretien, 2014). Steeve exprime sa confiance : « *Il n'y a aucune menace pour être démolis* » ». (Entretien Steeve, 2013).

Pour les habitants, la menace représente quelque chose d'imminent. Tant que cette menace ne se concrétise pas par un processus d'expulsion en lui-même, c'est-à-dire par le recensement des habitants par des employés pour lister les expulsés et organiser les relogements, tant que ce processus n'est pas amorcé, beaucoup de familles demeurent confiantes. Jil explique : « *je ne me sens pas très stable ici parce qu'on peut être "démolis" à n'importe quel moment* ». Mais, sa femme quant à elle se dit « *confiante, parce que le gouvernement n'a pas encore envoyé un représentant ici.* » (Entretien, 2013).

A Smokey Mountain, les familles formulent de la confiance pour conserver leur mode d'existence compte tenu de leurs représentations du temps vis-à-vis de la menace. En effet, les procédures pour la récupération de terrains squattés peuvent accorder une relative sécurité et protection aux occupants à court ou moyen terme (Richard Stone 1973 cité par Porio, 2009). Il a été observé dans les bidonvilles marocains, qu'en cas de rumeur de démolitions, « le maintien sur place [...] l'attentisme devient la règle d'autant plus que la garantie de recasement à terme fait monter le prix des baraques. » (Dansereau, 2013, p.45). Les familles d'agriculteurs urbains seraient donc dans des situations d'attentisme, soit dans l'attente d'un relogement ou d'une indemnisation. Toutefois, je ne retiens pas cette hypothèse : l'attentisme caractérise la situation d'incertitude plutôt qu'une véritable tactique des familles. Le leader communautaire de Smokey Mountain dénonce l'attentisme : « *On ne reste pas ici pour squatter et demander un relogement.* » (Entretien Allan, 2013). Seule la famille de Rodrich, partie au bout d'un an, a formulé s'être installée à Smokey Mountain dans le cadre d'une tactique liée à l'attentisme et ce, dans une situation familiale de forte vulnérabilité face à la pauvreté : « *On espère que le gouvernement fournisse un logement temporaire ou permanent pour notre famille.* » (Entretien, 2013). Plutôt que de voir de l'attentisme dans les tactiques des familles d'agriculteurs urbains, je considère leur maintien passif comme une manière d'optimiser,

jusqu'au-boutiste, l'opportunité de pouvoir bénéficier de l'agriculture urbaine comme moyen d'existence et comme composante constitutive de leur mode d'habiter. Eleolina installée depuis 1998 sur les terres côtières de Taguig, explique : « *J'attends juste de voir les plans du gouvernement concernant la poldérisation* » (Entretien, 2014). Robledo formule : « *On est chanceux au final. Ça fait 3 ans que l'on peut rester ici. On s'attend à pouvoir rester encore 5 ans seulement. Après il se peut qu'on soit démoli parce qu'il y a déjà beaucoup d'acheteurs [intéressés par le foncier].* » (Entretien, 2014). Steeve explique son projet face à l'incertitude : « *La famille prie Dieu pour rester ici encore une fois 5 ans pour épargner et s'installer à Bocaue [Bulacan]. Je souhaite donner la terre à mon fils. J'aurais voulu qu'il étudie mais son rêve est de gérer l'exploitation ici à Smokey Mountain.* » (Entretien, 2014).

Finalement, l'enjeu pour les familles d'agriculteurs urbains n'est pas de trouver un moyen pour revendiquer une sécurité de tenure pour la terre, mais plutôt de maintenir leurs moyens d'existence, l'agriculture ou autre chose, en considérant que les opportunités sont plus nombreuses, ici, dans la ville, plutôt qu'ailleurs.

4.3. Quelles tactiques d'ajustement face la précarité de l'agriculture urbaine ?

Il s'agit ici de discuter des évolutions des parcours de vie des agriculteurs urbains de Metro Manila face à la précarité de l'agriculture urbaine, tout en considérant leurs situations de pauvreté. L'hypothèse est que les familles établissent des tactiques d'ajustement permettant de faire face à la précarité. Je qualifie ces tactiques de tactiques « transitionnelles ». Celles-ci se traduisent par la reconfiguration constante des systèmes d'activités de la famille au cours du temps. Les tactiques transitionnelles permettent de considérer les transitions dans les parcours de vie des familles, c'est à dire la manière dont à la fois elles amorcent l'agriculture urbaine et dont elles se reconvertissent dans un nouveau système d'activités. A l'instar des tactiques d'installation en agriculture urbaine (chapitre 5) et de recomposition des systèmes d'activités des familles par l'agriculture urbaine (section 1 de ce chapitre), les tactiques de reconversion qui s'amorcent chez certaines familles en cas de perte d'accès à la terre, sont donc ce que j'appelle les tactiques transitionnelles.

Les tactiques transitionnelles sont déterminées par les formes de territorialités des familles et les compétences que les familles peuvent déployer dans la pluriactivité. En ce sens, la démarche revient au champ d'étude des *capabilities* : les « capacités » des familles d'agriculteurs urbains sont donc définies à travers leurs territorialités (les territorialités font opportunités) et leurs compétences à la pluriactivité familiale. La tactique représente donc une manière de mobiliser ces « capacités », ces opportunités et cette capacité à la pluriactivité.

Il ne s'agit pas ici de systématiser le raisonnement sur l'ensemble des familles enquêtées, ni de prétendre envisager l'ensemble des tactiques mises en œuvre par les familles, mais plutôt de mettre en perspective les parcours de vie des familles d'agriculteurs urbains à partir de quelques situations significatives et d'envisager les possibilités des familles face à la perte de leur accès à la terre agricole en milieu urbain.

4.3.1. Des degrés de précarité

Les degrés de précarité des familles, comme déjà mentionné, se différencient en fonction des modes d'occupation des familles sur leurs terres. Toutefois, les scénarios demeurent incertains.

Sur les emprises publiques, l'éventualité d'un accès au relogement pour les familles d'agriculteurs urbains dépend de leurs modes de squat (légitimés ou pas), de la situation de l'habitat (groupé ou dégroupé sur l'exploitation) et de la taille de l'interstice (plus l'interstice urbain est réduit et moins les familles peuvent compter sur la mise en route d'un programme de relogement et sur l'exercice de leur droit au relogement). Les modes de squat légitimés constituent une amorce pour la reconnaissance (recensement des

familles) des bénéficiaires de relogement. Le droit au relogement ne peut pas être exercé par les familles ayant déjà été bénéficiaires d'un relogement dans le passé. Le droit au relogement est difficile à faire valoir si la famille ne réside pas sur son exploitation. La corruption permet alors, pour les familles qui disposent des réseaux nécessaires, la négociation de passe-droit.

Sur les emprises déclarées par un propriétaire, l'accès à des indemnités est conditionné à la capacité des familles à faire valoir leur droit vis-à-vis de ce propriétaire. Là encore, le relogement est difficile à indemniser si la famille ne réside pas sur l'exploitation.

En cas d'expulsion, les familles d'agriculteurs urbains peuvent donc, selon les scénarios, ne rien obtenir du tout, ou bien elles peuvent espérer un relogement ou des indemnités en exerçant leurs droits.

4.3.2. Des tactiques transitionnelles par la territorialité

Les tactiques transitionnelles par la territorialité concernent surtout les familles dont les modes d'habiter définissent des territorialités combinées. Ce sont des familles qui cultivent à Taguig ou bien des familles qui disposent d'ancrage fort à Permanent Housing, à proximité de Smokey Mountain. Les territorialités combinées permettent aux familles soit de recentrer leurs modes d'habiter sur un pôle de territorialité en province, soit de rester territorialisées dans la ville.

Les familles qui disposent d'un ancrage actif en province, ou qui envisagent de réactiver cet ancrage, sont très minoritaires (trois familles). Cela ne concerne que des familles dont les ancrages sont situés dans les provinces au nord de Metro Manila. Cette territorialité combinée des familles d'agriculteurs urbains fait résilience face à la précarité des modes d'habiter de l'agriculture urbaine à Metro Manila. La famille de Belen, bi-territorisée entre Taguig et la province de Bulacan, explique : « *Cette terre va disparaître à cause de projets de développement. Les agriculteurs d'ici iront en Province et trouveront des moyens d'existence là-bas.* » (Entretien, 2014). La famille d'Elvira, dont l'ancrage en province est désactivé, explique : « *Si ces terres nous sont prises, nous retournerons à Pangasinan. On a une ferme aussi là-bas mais on préfère vivre ici parce que c'est là où on a grandi et où on a vécu.* » (Entretien 2014). Ces situations renvoient à un questionnement sur la circulation migratoire des familles : « A quel moment et dans quelles conditions les flux de circulation entre les lieux de la mobilité font système du point de vue des logiques de reproduction familiale ? » (Fréguin Gresh et al., p. 7, 2015). Ma capacité de réponse est ici très limitée compte tenu du peu de situations rencontrées et du peu de données recueillies par l'entretien sur les circulations migratoires. Les projets de retour et d'installation en province aux Philippines ne font l'objet, par ailleurs, d'aucune référence bibliographique récente. A propos des habitants du slum de Magsasagay à Manila, ayant des origines provinciales, Hollnsteiner avait observé dans son étude déjà datée que les liens avec les

provinces d'origines étaient rapidement désactivés, considérant que trois habitants sur dix n'étaient jamais retournés dans leur province. De même, la visite des parentés de la province à Manila était peu fréquente. Selon l'auteur, cependant, ces contacts limités avec la province ne signifient pas la disparition des liens de parentés, mais plutôt le fait qu'ils restent dormants jusqu'à une réactivation en cas de besoin ou de nécessité à accompagner de nouveaux migrants arrivant en ville (Hollnsteiner, 1975, p.252).

Il s'agirait de considérer les opportunités des familles à recomposer un système d'activités en province autour de terres dont elles « disent » disposer, c'est-à-dire considérer les modes d'occupation de ces terres, les modalités de partage dans les fratries et aussi les vulnérabilités psychologiques, celles liées au fait de quitter la ville qui a incarné de manière très forte l'espoir de s'en sortir.

Concernant les familles qui disposent d'un ancrage combiné dans la ville, les tactiques transitionnelles en cas de perte de l'accès à la terre laissent présager un recentrement sur l'emploi urbain, une dépendance accentuée des familles âgées aux transferts d'argent de la part de leurs enfants ou la recombinaison de la pluriactivité des familles. On peut supposer que le maintien de la qualité de vie puisse être affecté dans tous les scénarios.

4.3.3. Les compétences à la pluriactivité et à la mobilité des familles : la gestion anticipée des transitions

La compétence des familles à la pluriactivité fait résilience dans tous les parcours de vie des familles d'agriculteurs urbains. Le rôle des compétences devient moins déterminant aux âges avancés dans la mesure où les familles peuvent compter sur un soutien de leurs enfants.

Quelques parcours de vie de familles d'agriculteurs urbains à Smokey Mountain permettent d'illustrer le fonctionnement de tactiques transitionnelles qui s'appuient sur la compétence des familles à la pluriactivité et une capacité à mobiliser des lieux, dans la proximité, mais également entre Metro Manila et la province pendant les périodes d'installation en ville. Ces tactiques reposent sur une gestion anticipée de l'étape délicate qui se joue entre la mobilité résidentielle et la recombinaison du système d'activités familial.

Cette dimension transitionnelle du processus d'installation apparaît clairement chez certaines familles à Smokey Mountain. A la première exploration du site, succèdent ensuite des étapes successives pour l'installation du système d'activité familial et l'installation de l'habitat.

Encadré 32. Le rôle de la gestion anticipée et de circulations migratoires dans les parcours de vie de familles installées à Smokey Mountain

Dans le cas de la famille d'Allan, la résidence à Smokey Mountain a précédé la pratique de l'agriculture urbaine. Avant même d'y résider, en 2005, Allan développe une activité de scavenging à Smokey Mountain. Après quelques temps, la famille y installe son habitat. En 2009, Allan découvre le potentiel agricole du site et commence à cultiver. Dans un premier temps, la famille structure sa production agricole pour la commercialisation et, dans un second temps, participe à la structuration d'un réseau d'acheteurs en 2011. Dans le même temps, la sœur d'Allan établit un *sari sari*. En 2013, Allan saisit l'opportunité de revendre des bidons d'eau qu'il achète aux négociants du charbon. Autrement dit, les tactiques transitionnelles de cette famille se sont développées au fur et à mesure de la découverte d'opportunités sur place, non envisagées au départ. La famille a saisi ces opportunités en mettant en œuvre des compétences spécifiques, réactivées en situation.

Pendant une période de transition de trois mois, Jil cultive à Smokey Mountain sans y résider. Il a d'abord évalué les modalités de logement et la possibilité de bénéficier d'un accord pour légitimer le squat, avant de s'installer à Smokey Mountain. L'installation de la famille à Smokey Mountain permet à la fois de sortir la famille d'un slum très insalubre de Navotas et d'assurer une meilleure surveillance des récoltes. Entre 2011 et 2013, la famille se consacre à l'agriculture et à structurer la production et, parallèlement, tire un petit revenu par la vente ambulante du poisson acheté à Navotas. En 2014, la famille se stabilise et établit un *sari sari*. Après une courte période d'évaluation des opportunités, la famille s'installe et améliore son système d'activité en sédimentant les moyens d'existence.

La famille de Steve met en place des tactiques de transition prévisionnelles. La famille retarde le changement du lieu de résidence pour pouvoir réaliser la recomposition du système d'activités de la famille. Cette tactique a été mise en œuvre à trois reprises dans le parcours de vie de la famille, et s'amorce dans l'hypothèse d'un relogement à Bulacan.

Lors de l'arrivée de Steve à Navotas en 1989, et de sa mise en ménage avec Merci, Steve continue à circuler pendant deux ans entre Kalinga et Navotas pour conserver son activité agricole à Kalinga. Face à la perte répétée de ses récoltes, il laisse l'exploitation à son frère et recentre son mode d'habiter en ville.

Pendant près de dix ans, Steve pratique le *scavenging* et la fabrication du charbon à Sitio Damayan, pendant que sa femme vend du *taho* (un yaourt à base de soja) dans les rues de leur quartier à Navotas. Puis, finalement, en 2000, la famille s'installe à Sitio Damayan pendant huit ans.

En 2004, Steve commence à cultiver et à pratiquer le scavenging à Smokey Mountain, en habitant le quartier à proximité de Sitio Damayan. La pratique du scavenging initialement pratiquée à Sitio Damayan est transposée à Smokey Mountain, mais la fabrication du charbon est abandonnée. Enfin, la famille installe sa résidence à Smokey Mountain en 2008.

Au moment de l'enquête, Steve envisageait que la famille puisse obtenir un relogement à Bulacan. Cependant, il connaît l'absence d'opportunités agricoles des sites de relogement à Bulacan : « *Il n'y a pas de possibilité de cultiver. Les terres appartiennent à des grands propriétaires de rizières que les promoteurs ne cessent d'acheter pour construire. C'est juste une zone de relogement.* » (Entretien Steve, 2013). Il envisage la possibilité que ces enfants puissent le soutenir : « *La ville, ce sont des opportunités. On peut envoyer les enfants à l'école et une fois qu'ils sont diplômés, ils peuvent avoir un bon emploi et fournir un revenu à leurs parents* » (Entretien Steve, 2014).

Le cas de Steeve (Encadré 32) représente une situation exemplaire de tactique transitionnelle, dans la mesure où la famille a réussi à combiner des circulations migratoires pendant la période d'installation à Metro Manila. Dans la ville, par la suite, la famille a déployé des tactiques de proximité et de gestion anticipée pour recomposer son système d'activité et améliorer sa qualité de vie. Les étapes d'installation et de reconversion des systèmes d'activités de la famille démontrent l'existence d'une gestion anticipée dans le parcours de vie de familles en situation de pauvreté.

L'activation de telles tactiques pose question quant à l'éventualité de relogement dans les sites off-city. La distance à la ville oblige les familles à pouvoir assumer le coût de migrations pendulaires entre le site de relogement et le centre urbain où elles maintiennent souvent une activité, tout en recomposant sur place un nouveau système d'activités avec moins d'opportunités.

Une éventuelle expulsion de Smokey Mountain conduirait à la fragilisation de l'ensemble des familles aujourd'hui résidentes sur le site. Le squat du foncier public de Smokey Mountain, avec un enregistrement auprès du barangay, constitue des conditions favorables à l'obtention d'un relogement en cas d'expulsion. Cependant, l'expulsion oblige à recomposer le système d'activités familial, en fonction des opportunités du site de relogement.

Par ailleurs, le droit au relogement passe par le recensement des familles. Il est donc fort probable que les familles récemment installées n'ayant pas légitimé leur installation auprès de la mairie de quartier, ne soient pas inscrites sur la liste des bénéficiaires³¹⁰. Le cas échéant, ces familles sont maintenues dans une forme de « nomadisme urbain » (Dupont, 2010). Comme ailleurs, à Manila, les démolitions de l'habitat de type slum « entraînent l'appauvrissement de nombreux exclus des programmes de réinstallation » (Dupont, p.43, 2010).

Le droit au relogement ne peut pas être appliqué pour les familles ayant déjà bénéficié d'une unité de relogement à Permanent Housing, qu'elles y habitent ou qu'elles aient dé-cohabité. L'accès à un relogement ne pourrait intervenir que par un passe-droit. Reste à ces familles à recomposer leur système d'activités sans l'agriculture urbaine.

³¹⁰ Les nouveaux arrivants sont de plus en plus illégitimes. Les patrouilles de contrôle des installations se sont intensifiées entre 2013 et 2014 : les gardes de la HGC patrouillent plusieurs fois par jour.

CONCLUSION DU CHAPITRE 6

L'agriculture urbaine constitue des localités où il fait « mieux vivre » pour des familles dans des situations de pauvreté dans Metro Manila. Le mieux-vivre des familles grâce à l'agriculture urbaine se réalise selon trois registres perceptibles dans les parcours de vie des familles : par une amélioration du logement, par une amélioration des moyens d'existence ou par une amélioration conjuguée du logement et des moyens d'existence.

Les sites d'agriculture urbaine représentent une moindre désaffectation du quartier, une densité de population relativement faible, peu de nouveaux arrivants, des usages relativement homogènes de l'espace et des réseaux de voisinage qui tendent à s'édifier en communauté de soutien avec le temps. L'agriculture urbaine s'inscrit de manière différenciée dans les parcours de vie des familles ; soit elle représente une transition de l'existence en ville, soit elle relève d'un maintien sur le temps long.

Les familles d'agriculteurs urbains maintiennent ou améliorent leur qualité de vie et leur situation de pauvreté, en multipliant différents types de tactiques économiques (liées à l'optimisation des systèmes d'activités de la famille), sociales (en mobilisant des réseaux multiples) et, dans une moindre mesure, politiques (tactiques syndicales et tactiques citadines). De fait, l'agriculture urbaine est une activité flexible qui permet aux familles de la combiner à des systèmes d'activité complexes qui tendent à améliorer les moyens d'existence des familles. La pluriactivité des familles d'agriculteurs urbains est nécessaire à leur subsistance et quelques-unes ont pu accéder à une vie modeste grâce à l'agriculture urbaine à Manila ou à Taguig. La pluriactivité ne tend pas à la multi-localisation des familles, car celles-ci optimisent leur pluriactivité en termes de nombre d'activités mais aussi leur localisation sur le site de résidence.

Les territorialités des familles sont particulièrement ancrées dans la localité et mobilisent le voisinage. Les voisinages représentent un soutien nécessaire – voire fondamental – au quotidien des familles, pour palier la précarité matérielle et financière, dans un contexte de déficit d'assistance de la part d'un gouvernement très inefficace à juguler la pauvreté.

Quel que soit le site d'étude, l'agriculture urbaine occupe une place précaire dans la ville, largement soumise à l'incertitude. Il n'y a pas de stratégies citadines fortes qui émergent de la pratique de l'agriculture urbaine à Metro Manila et qui permettrait de faire valoir les droits de l'agriculteur urbain : le droit à cultiver dans la ville et à habiter la ville par l'agriculture urbaine. Celle-ci constitue une « cause perdue », elle ne permet pas l'assise d'un mouvement social dans le contexte politique philippin. Les agriculteurs urbains se tiennent à l'écart du politique et évitent la mise en politique de leurs intérêts. Les modes d'action politique des familles d'agriculteurs urbains sont rares et demeurent à l'échelle de tactiques.

Les tactiques transitionnelles mises en œuvre par les familles pour s'installer dans l'agriculture urbaine reposent sur la mobilisation de multiples compétences, héritées, réactivées, transposées le long des parcours de vie ou bien acquises sur place qui

permettent la mise en œuvre d'une pluriactivité permettant à la famille de subsister. Cette compétence à la pluriactivité est la principale source de résilience des familles face à la précarité de l'agriculture urbaine.

L'agriculture urbaine traduit une amélioration de la qualité de vie des familles, entendue chez Sen comme une ouverture de l'espace de liberté. Or d'un point de vue géographique cette ouverture se réalise dans la localité, conduisant à repenser les représentations de la pauvreté. En situation de pauvreté, la localité n'incarne pas (sauf exceptions) une échelle captive du quotidien mais participe au processus de construction de l'habiter.

Si l'habiter est une notion qui met en avant les pratiques de lieux et les jeux d'échelles (de l'espace domestique à la ville et au-delà), il s'agit de considérer les échelles comme des échelons subsidiaires de l'existence : le passage de l'une à l'autre n'étant pas neutre mais l'existence de l'une conditionnant la mobilisation de l'autre. L'agriculture urbaine, comme mode d'habiter, permet la construction de ce jeu d'échelons subsidiaires à partir de l'espace domestique et de la localité. Dans cette mesure, l'agriculture urbaine est une activité distinctive de la pauvreté : elle permet aux familles d'établir un mode d'habiter qui répond à leurs attentes de localité ; et cette localité leur permet l'accès à un cadre de vie plus salubre et à des relations de voisinage qui tendent à faire communauté et filet de sécurité (lorsque les systèmes de relation entre les voisins favorisent le partage de ressources)

Enfin, ce mode d'habiter dans la localité, qui singularise ici les familles d'agriculteurs urbains, invite à penser plus largement le lien entre modes d'habiter et qualité de vie dans la ville fragmentée. N'est-ce pas là l'une des rares formes possibles de l'habiter qui permette d'accéder à une certaine qualité de vie pour des populations urbaines en situation de pauvreté, et même au-delà ?

Ces questions soulèvent aussi celle de l'impossible légitimation des familles d'agriculteurs urbains dans le contexte politique actuel de Metro Manila. Les familles d'agriculteurs urbains sont à la fois peu reconnues du politique et évitent de mettre en politique l'échelle de la localité sur laquelle repose les mouvements citoyens philippins. Comment penser alors une forme de légitimation des espaces de l'agriculture urbaine qui maintienne les populations marginales qui les pratiquent, les ont créés et les recréent ?

Conclusion de la 3^{ème} partie

Les parcours de vie des familles d'agriculteurs urbains de Metro Manila sont souvent chaotiques et imprévisibles face à la densité des événements. Pour s'installer et vivre de l'agriculture urbaine, ces familles ont combiné une multitude de tactiques de réseaux, de tactiques socio-économiques et micro-politiques qui traduisent l'importance de la localité dans les modes d'habiter (malgré des liens différenciés à l'espace) et leur place précaire dans la ville.

Les tactiques d'installation des familles en agriculture urbaine sont déterminées par des modes d'occupation plutôt informels qui varient en fonction de leur période d'installation :

- Les modes de squat plus ou moins légitimés - mais *de jure* strictement informels - caractérisent les installations de familles depuis la fin des années 1990 sur des jachères urbaines ou des sites résiduels où les conditions de culture ont été affectées par l'urbanisation³¹¹ ; cela tend à favoriser des systèmes de cultures désormais basés sur un maraîchage diversifié.
- Toutes les installations antérieures aux années 2000 caractérisent des familles qui de fait ont réussi à se maintenir en agriculture urbaine sur le long terme et sur des sites d'agriculture urbaine résiduelle. Ces installations s'accompagnent généralement de modes d'occupations plutôt formels par le métayage ou le gardiennage auprès de propriétaires fiscalement déclarés, mais sans titre de propriété.
- Les installations antérieures aux années 1990, minoritaires, se distinguent de manière significative par des exploitations dont les modes d'occupation (plutôt formels et informels) ont été transmis au sein de la famille ou par des parentés élargies.

Les installations reposent toutes sur la mobilisation de réseaux sociaux mobilisés au sein des parentés ou des connaissances. En particulier, concernant l'agriculture urbaine résurgente, les familles de pionniers se sont appuyées sur des informateurs pour initier le détournement de jachère urbaine en usage agricole et négocier des formes de légitimation auprès des autorités qui participent à en contrôler le foncier. De manière

³¹¹ La modification des conditions environnementales sur les terres côtières de Taguig a conduit à une réadaptation des systèmes de culture traditionnelles : l'abandon du riz, des melons et des pastèques au profit du maraîchage.

générale, toutes les autres familles à s'installer en agriculture urbaine, les « suiveurs » bénéficient d'un réseau *in situ* (dans la localité ou dans le quartier) pour s'installer.

Outre les réseaux mobilisés par les familles, leur installation en agriculture urbaine est généralement conditionnée par une proximité résidentielle à un site d'agriculture urbaine au cours de leur parcours résidentiel, bien que l'on ait observé quelques installations en accès direct depuis la province. Autrement dit, le caractère de plus en plus interstitiel de l'agriculture intra-urbaine tend désormais à favoriser l'installation de familles natives de Metro Manila ou bien de familles migrantes des provinces déjà installées en ville.

Concernant les parcours d'existence des familles, la transition de leurs moyens d'existence vers l'agriculture urbaine représente une optimisation de leur mode d'habiter qui participe à leur qualité de vie. L'agriculture urbaine relève presque toujours d'une combinaison complexe de moyens d'existence dans les systèmes d'activités des familles. Selon les parcours de vie des familles, l'agriculture urbaine a participé à :

- une amélioration de la subsistance permettant d'atteindre un seuil de subsistance alimentaire et ce, toujours grâce à des tactiques de commercialisation. L'agriculture urbaine s'accompagne, certes, d'une consommation familiale, cependant elle est non déterminante pour la sécurité alimentaire, puisque ces familles produisent surtout des espèces maraîchères (en particulier des légumes feuilles) et que les récoltes sont saisonnières ;
- à une stabilisation de la situation de pauvreté ou une forme de précarité urbaine au seuil de pauvreté. Malgré des systèmes d'activités familiaux déjà complexes, l'agriculture urbaine permet à très peu de familles de sortir de la pauvreté, étant donné l'intermittence des revenus et que la césure agricole concerne une majorité de familles. Sans capacité d'épargne et par manque de temps, les familles vulnérables peuvent difficilement optimiser l'activité agricole, en particulier arroser régulièrement les cultures, expérimenter d'autres cultures par l'achat de graines ou améliorer les rendements en introduisant des engrais.

La précarité des modes d'occupation de l'exploitation et de l'habitat (lorsqu'il est groupé sur les terres) n'est jamais résolue. Pourtant, l'appropriation de l'espace et de son usage s'accompagnent de différentes tactiques de connexion au politique :

- Des formes de légitimation temporaire de l'agriculture urbaine sont négociées entre les familles et les autorités qui contrôlent le foncier dans le cas de modes d'occupation informels ;
- Des stratégies syndicales, permettant l'exercice des droits des métayers et des gardiens agricoles dont les terres sont les plus menacées par l'urbanisation, sont érodées par des conflits d'intérêts majeurs dans les contentieux du foncier et étant donnée la désaffection vis-à-vis du corporatisme agricole en milieu urbain.

Aucune force de revendication n'émerge pour défendre le droit à la ville des agriculteurs urbains à Metro Manila.

Conclusion générale

Vers le Droit à la ville des agriculteurs urbains

« Il y avait et il y a des "villes de citadins des champs" ».

Max Weber, La ville, 1982

L'enjeu de la recherche a été double, en proposant de comprendre l'organisation de micro-espaces de production agricole en ville au sein des structures de la société métropolitaine philippine. Il s'agit dans cette conclusion générale de repositionner les enjeux politiques de l'engagement des familles dans l'agriculture intra-urbaine à Metro Manila³¹². Ces enjeux se tissent depuis la question « fil rouge de la thèse » : en quoi l'agriculture urbaine permet-elle d'habiter la ville ? l'agriculture urbaine participe-t-elle d'une consolidation des processus de l'habiter précaire à Metro Manila ?

J'amorce ici un retour sur les a priori de la démarche de recherche, sur ce que j'aurais voulu observer mais que je n'ai pas observé, dans l'optique d'objectiver une part subjective de la thèse. J'avais présupposé que l'appropriation de l'espace et de son usage par le détournement agricole allait conduire les agriculteurs urbains à revendiquer leur Droit à la ville, à la manière des mouvements sociaux urbains qui se sont amorcés depuis certains slums de Tondo. L'absence effective de stratégie citadine d'une part et l'épaisseur des dynamiques socio-spatiales des pratiques agricoles intra-urbaine d'autre part, m'ont conduit à identifier une multitude d'autres tactiques par lesquelles les familles d'agriculteurs urbains se construisent une place dans la ville.

Je qualifie les tactiques d'engagement des familles en agriculture urbaine familiale à Metro Manila d'« empiètement silencieux » ou d'« empiètement tranquille de l'ordinaire »,

³¹² Les éléments de conclusion s'appuient sur la démarche de recherche (partir 1) et les enjeux spatiaux et socio-économiques de l'engagement des familles en agriculture urbaine ayant fait l'objet des conclusions des parties 2 et 3 de la thèse.

concept explicité par Bayat lui-même comme une « forme particulière d'une base activiste sans mouvement (...) [qui] se réfère aux actions directes non collectives des individus et des familles pour acquérir les nécessités de base (terre, abri, consommation collective urbaine, emplois informels, débouchés commerciaux) de façon discrète et modeste. » (Bayat, 2000, p.IV)³¹³.

Malgré son déni politique, l'agriculture urbaine spontanée dans Metro Manila fonctionne avec très peu, voire aucun soutien politique, cependant elle ne fait pas l'objet de revendication : elle est « cause perdue » pour les habitants.

1. Une agriculture urbaine de circonstances

La thèse a permis de rendre visibles les pratiques habitantes, créatives et résilientes de l'agriculture urbaine familiale à Metro Manila. Cette focale a contribué à une meilleure compréhension des parcours de vie de familles parmi les urbains pauvres de Metro Manila, permettant de considérer leurs enjeux quotidiens et leurs attentes, afin d'incarner le rôle social de l'agriculture intra-urbaine.

Par ailleurs, l'agriculture urbaine résurgente renseigne sur le processus de formation des *slums*, puisque à la manière du *slum*, l'agriculture urbaine résurgente repose sur le détournement d'un interstice, sur lequel l'usage agricole a suspendu ou ralenti le peuplement. L'agriculture urbaine et ses échantillons restreints facilitent l'approche diachronique : l'appréhension des parcours d'installation et de la combinaison dynamiques des tactiques des familles.

Les parcours de vie des familles qui se sont engagées dans l'agriculture urbaine à partir des années 1990 sont caractérisés par la prégnance du squat et sa reconduction, jusqu'à des formes de « nomadisme urbain » (Dupont, 2010), et même de nomadisme agro-urbain. Les tactiques d'existence multiples des familles d'agriculteurs urbains traduisent leurs tentatives pour maintenir et améliorer leurs moyens d'existence, pour maintenir l'agriculture urbaine dans leurs systèmes d'activités et pour maintenir leurs modes d'habiter.

La fragmentation spatiale affecte inexorablement l'agriculture urbaine. L'agriculture urbaine résiduelle disparaît par désagrégation des espaces stratégiques du développement urbain et, sur les interfaces, les pratiques agricoles affectées se renouvellent pour s'adapter aux impacts de l'urbanisation. La fabrique de la ville contemporaine est aussi créatrice d'opportunités pour l'agriculture urbaine, puisque les interstices qu'elles génèrent constituent l'espace support des détournements agricoles (résurgents et émergents).

³¹³ Le texte original de la citation est: « particular form of activism grassroots non-movement that I call the quiet encroachment of the ordinary. This refers to non-collective direct actions of individuals and families to acquire basic necessities (land, shelter, urban collective consumption, informal jobs, business opportunities) in a quiet, unassuming fashion » (Bayat, 2000, p.IV)

Dans la ville fragmentée de Metro Manila, l'agriculture urbaine est devenue temporaire et fragile, inscrite dans un espace mouvant dans lequel les familles s'engagent et se désengagent en mettant en œuvre des tactiques de transition. Les familles d'agriculteurs urbains n'ont cessé de transposer, d'ajuster, d'activer ou de réactiver des ressources dans l'espace et entre espaces. Dans la ville fragmentée, l'agriculture intra-urbaine est donc une agriculture de circonstances, qui participe cependant à l'amélioration de l'existence et de la qualité de vie de familles dans des situations de pauvreté.

Quels sont les registres du Droit à la ville pour les agriculteurs urbains à Metro Manila ? La question corollaire étant faut-il soutenir l'agriculture urbaine et comment ?

2. Le Droit à la ville de l'agriculteur urbain

Je propose de travailler la formulation d'un Droit à la ville de l'agriculteur urbain en partant des registres d'action des mouvements sociaux urbains de Metro Manila, dans la mesure où les populations et leur condition de précarité en ville sont proches et comparables.

L'accès à des moyens d'existence est l'enjeu dominant du Droit à la ville à Metro Manila et conditionne les mouvements sociaux urbains, des urbains pauvres et plus généralement des habitants en slums. Plus que les habitats eux-mêmes, les habitants défendent leur droit d'accéder aux opportunités d'emploi urbain. En surplomb de leurs moyens d'existence, les habitants défendent leur droit à habiter l'urbanité. De manière parallèle, le Droit à la ville des agriculteurs urbains passe nécessairement par la reconnaissance de l'agriculture urbaine comme moyen d'existence dans l'espace urbain. Cependant, de quel espace s'agit-il ?

En confrontant les deux principaux modes d'engagement des familles en agriculture urbaine³¹⁴ – l'engagement spontané d'une agriculture urbaine familiale et l'engagement organisationnel de l'agriculture urbaine de projet – l'espace de l'agriculture urbaine à Metro Manila se positionne à la fois dans l'espace domestique et dans la localité. C'est sur cette articulation d'échelles très locales que travaillent les tactiques d'engagement des familles dans l'agriculture urbaine, en faveur de leur qualité de vie.

Concernant le fonctionnement de l'agriculture urbaine familiale, la démarche qui a considéré les familles d'agriculteurs urbains comme des « citoyens ordinaires » a permis de faire émerger la prédominance de l'échelle du voisinage dans leurs modes d'habiter (Berry-Chikhaoui, Deboulet, 2002). Cet ancrage dans la localité est tout autant fonctionnel - au regard de la pratique agricole - que désiré par les familles, étant donné les tactiques déployées pour optimiser leur système d'activités dans l'espace.

³¹⁴ La formulation du Droit à la ville de l'agriculteur urbain n'est pas une formulation politique mais s'articule nécessairement au mode d'habiter identifié auprès des familles d'agriculteurs urbains.

Cependant, l'engagement en agriculture urbaine est conditionné généralement par l'identification d'un espace de cultures dans la localité ou à proximité, permettant la nécessaire articulation à l'habitat³¹⁵. Or, effectivement, l'identification balbutiante d'espaces de cultures articulés aux espaces domestiques dans les quartiers résidentiels densément peuplé freine l'engagement des habitants vers l'agriculture urbaine hors-sol.

En outre, de manière générale à Metro Manila, les modes d'habiter de l'indigence se caractérisent par une fusion entre habitat et moyen d'existence, c'est-à-dire littéralement habiter le lieu propre à son moyen d'existence : l'épicerie comptoir intégrée au domicile (*sari sari*), l'espace domestique offert par un étal primeur (*talipapa*), le siège qui permet de s'aliter dans le *tricycle*, ou de manière encore plus précaire le carton sur le bout de trottoir depuis lequel on régule le parking ou vend des cigarettes et des bonbons, etc. Tant que la famille est dans une situation de pauvreté aigüe en ville, l'accès aux moyens d'existence domine, en évacuant la question de l'habitat. Le respect de cette assimilation entre habitat et moyen d'existence constitue les fondations du Droit à la ville à Metro Manila, sur lequel le Droit à la ville des agriculteurs urbains peut être positionné.

L'appropriation chez Lefèbvre constitue le socle indispensable du Droit à la ville, permettant la réalisation de l'œuvre dans la vie quotidienne (Lefebvre, 1968). A Metro Manila, les agriculteurs urbains construisent cet horizon de droit à travers les multiples tactiques d'engagement qu'ils déploient en faveur d'une double appropriation, de l'espace et de ressources³¹⁶, permettant la pratique agricole combinée dans un système d'activités. Cette appropriation conjointe favorise l'agriculture urbaine comme moyen d'existence et mode d'habiter dans la mesure où l'espace agricole s'articule à l'habitat.

Les pouvoirs publics devraient-ils réguler les usages du sol en faveur du maintien et de l'installation des agriculteurs urbains ?

Raisonné depuis le Droit à la ville des agriculteurs urbains permet d'introduire la question du regard des populations étudiées sur les politiques de l'agriculture urbaine à Metro Manila. Considérer les tactiques d'activation de ressources mobilisées par les familles elles-mêmes, soulèvent un enjeu de reformulation des politiques publiques de l'agriculture urbaine :

- Il ne s'agit pas seulement de penser une démarche participative, la participation n'étant qu'un moyen, un horizon de droit, qui demande à l'habitant de s'adapter à une norme sociale. Les impératifs de gouvernement vis-à-vis de l'agriculture urbaine et de la gouvernance urbaine sont de favoriser l'appropriation qui œuvre en faveur du Droit à la ville (Lefebvre, 1968).

³¹⁵ L'articulation entre agriculture urbaine et habitat se réalise selon différentes modalités : groupage, dégroupage, décohabitation, bi-résidentialisation, etc.

³¹⁶ Je rappelle que la Géographie Sociale considère l'appropriation depuis l'appropriation de l'espace et de son usage (Veschambre, 2004 ; Veschambre, Ripoll, 2006).

- Soutenir l'agriculture urbaine en faveur d'un Droit à la ville revient donc à soutenir les modalités d'appropriation des agriculteurs urbains vis-à-vis de l'espace, des ressources nécessaires à son usage agricole et notamment des compétences.
- Le soutien à l'agriculture urbaine s'exprime en particulier par le soutien de la transition des familles vers l'agriculture urbaine et des modalités d'accès aux ressources permettant son maintien.

Il s'agit donc de réinterroger les pratiques de gouvernement et la gouvernance urbaine au regard des tactiques d'appropriation mobilisées par les familles. Au regard de ces multiples tactiques³¹⁷, il s'agit de positionner l'enjeu des politiques publiques concernées par l'agriculture urbaine (vulgarisation agricole, développement métropolitain, habitat, développement social urbain) non pas sur le maintien des espaces agricoles, mais sur l'enjeu global du soutien des conditions d'activation des ressources primordiales à l'engagement des familles dans l'agriculture urbaine en ville.

Quel que soit les profils de familles, l'engagement en l'agriculture urbaine se situe sur l'enjeu de l'accès à trois ressources primordiales : l'espace cultivable dans la localité, des compétences agricoles appropriées et quelques intrants dont l'accès aux graines est le plus déterminant.

3. Les ressources en conditions de marginalité : inégalité et médiation

Articuler les démarches de l'agriculture urbaine de projet et les populations de l'agriculture urbaine de plein champ revient à faire émerger les impératifs de la médiation dans les politiques concernées par l'agriculture urbaine. Le développement communautaire constitue à la fois un levier et un biais pour ces politiques.

En milieu urbain défavorisé à Metro Manila, le Droit à la ville et son exercice s'articulent à l'échelle de la localité et s'activent dans le cadre de mouvement à base communautaire en vue d'atteindre l'amélioration du cadre de vie du quartier, qui constitue un enjeu collectif (Shatkin, 2004). Or, l'agriculture urbaine familiale est caractérisée par l'absence de leader local et si les relations de voisinages participent à l'intégration du groupe, les agriculteurs urbains, dans des situations de marginalité sociale, politique et spatiale, ne font pas toujours groupe.

Les politiques de l'agriculture urbaine qui s'orientent vers un modèle de développement communautaire repose sur l'intermédiaire d'une organisation à base communautaire comme relais de ressources, ce qui pose la question de la médiation. La médiation construite sur un modèle de développement communautaire pose problème car elle sélectionne le public et interroge sur la « nature du pouvoir des leaders locaux » (Collectif

³¹⁷ A travers le texte, les tactiques ont décliné diverses modalités d'accès aux ressources : « tactiques de détournement, tactiques d'installation (verticale, du pionnier ou du suiveur), tactiques d'occupation, tactiques de combinaison, tactiques de maintien, tactiques de relais, tactiques de l'attentisme, tactiques transitionnelles, tactiques de transposition, tactiques d'ajustement, tactiques citoyennes, tactique syndicales, etc. ».

Inverses, 2016). Effectivement, les ressources des programmes d'agriculture urbaine n'atteignent que les acteurs de la coordination du développement communautaire. L'entrée par l'appropriation oblige en effet à mettre le doigt sur l'inégal accès à l'espace (Ripoll, Veschambre, 2006) et aux ressources.

Les praticiens du développement social urbain à Metro Manila permettent d'envisager l'échec de la participation des familles les plus pauvres au programme d'agriculture urbaine par l'enrôlement communautaire. Kristy Milev, la directrice de l'ONG Enfance Fondation explique « *les plus pauvres parmi les pauvres ne peuvent pas être atteints par une approche communautaire. Les familles ont besoin d'une approche individuelle (...) au cas par cas (...) pour tisser leur lien aux services urbains* » (Entretien Kristy Milev, 2013). Un renouvellement des modes de faire de l'action sociale aux Philippines semble s'imposer par la psychologie environnementale.

Les politiques d'agriculture urbaine doivent trouver le moyen d'articuler gouvernance et gouvernement afin que les aides directes (les formations, les intrants, les graines) en faveur de l'agriculture urbaine se réalisent en direction des familles. En particulier, les acteurs des politiques de l'agriculture urbaine doivent concevoir une intervention auprès des habitants agriculteurs urbains de plein champ, qui n'ont pas été envisagé par les démarches de projets. Ceci passe indéniablement par une révolution dans les représentations de l'espace de l'agriculture intra-urbaine, c'est-à-dire à la fois par une agriculture hors-sol que ne soit plus conçue en dehors de l'espace et une agriculture de plein champ qui soit rendue visible ou intelligible aux acteurs du projet urbain.

A Metro Manila, la médiation est indispensable pour repositionner l'objectif initial des politiques d'agriculture urbaine de lutte contre l'insécurité alimentaire en milieu urbain, alors que dans la pratique les programmes ont repositionné et dédié cet enjeu à l'école.

▪ **La compétence agricole et l'intermédiaire social de l'apprentissage**

La réactivation de compétences agricoles héritées de la province – qui n'est pas forcément agricole mais qui offre des opportunités de cultiver importantes – devrait être considérée comme un acquis par les acteurs des politiques d'agriculture urbaine hors-sol afin de construire des outils de diffusion de l'innovation situés par rapport aux populations urbaines vulnérables. La part importante dans la population urbaine de la deuxième génération de migrants d'origine provinciale suggère qu'une politique de vulgarisation agricole en milieu urbain à Metro Manila s'appuie sur la diffusion des compétences agricoles au sein des parentés et entre générations. Les modes de transmission spontanées sur lesquelles repose l'agriculture urbaine familiale fabriquent des compétences agricoles appropriés par rapport aux modes de transmission organisationnels empruntés par l'agriculture urbaine hors-sol faisant intervenir un « répertoire d'intermédiaires » (Bénit-Gbaffou, Tadié, 2016). Par ailleurs, la transmission des compétences agricoles au sein des voisinages, par *pakisama*, intervient pour consolider les compétences agricoles relatives aux pratiques *in situ*.

4. Planifier pour une appropriation pérenne de l'agriculture urbaine

En considérant que l'agriculture urbaine s'articule nécessairement à des modes d'habiter polarisés sur la localité (en situation de pauvreté certes, et concernant la nécessaire articulation de la proximité entre exploitation et résidence), une appropriation pérenne de l'agriculture urbaine revient à penser la double échelle de la planification urbaine, par le geste architectural et le projet urbain, à la fois pour l'agriculture urbaine de plein champ et pour l'agriculture urbaine hors-sol, afin d'articuler l'habitat à des espaces de culture.

Concernant l'habitat, la nomadisation des modes d'habiter est concomitante de l'avènement de la ville fragmentée ; dans la ville ségréguée de Metro Manila, la précarisation des habitants par la nomadisation appelle l'intervention de politiques raisonnées de l'habitat et suggère leur articulation à l'agriculture urbaine dans les programmes de relogement et d'amélioration de l'habitat.

L'articulation entre formes urbaines et formes agricoles mobilise les politiques de l'habitat sur le geste architectural à travers l'intégration de pratiques de « ménagement » de l'espace dans les programmes de logement (relogement et amélioration de l'habitat *in situ*) favorisant l'appropriation agricole spontanée d'espaces articulés à l'habitat dans la proximité, l'aménagement de jardin de démonstration n'étant pas suffisant.

La planification mérite d'intervenir en zone inondable pour réduire le risque sur les terres côtières de Laguna Lake et le long des berges de rivières. L'agriculture urbaine peut participer à une politique de gestion de l'habitat en zone inondable à travers la conception d'une politique d'amélioration de l'habitat sur pilotis à l'instar des modes d'habiter des familles sur les terres côtières de Laguna Lake. A défaut, les programmes d'expulsion devraient enclencher une politique de réserves foncières pour l'agriculture urbaine en zone inondable et intégrer dans la conception des sites de relogement une articulation des formes agricoles et des formes urbaines.

- **L'espace interstitiel de la ville fragmentée.**

En l'absence de mobilisation du foncier (et dans le contexte de la ville dense), l'agriculture intra-urbaine repose sur une appropriation des interstices par l'usage. Toutes les politiques urbaines concernées par l'agriculture intra-urbaine (développement métropolitain, habitat et agriculture urbaine) doivent repenser son assise spatiale et ses temporalités pour intervenir. Soutenir l'agriculture intra-urbaine à Metro Manila revient à multiplier les opportunités géographiques dans la proximité à l'habiter des familles

5. Libérer les usages temporaires de l'espace de la ville fragmentée

Considérant l'« impossibilité à prendre place dans l'interstice » de manière permanente (Tonnelat, 2003), l'agriculture urbaine interstitielle est par nature temporaire et repose sur un impératif de flexibilité dans les modes de gouvernement et de gouvernance de la ville fragmentée.

Libérer des espaces pour l'agriculture urbaine revient à penser la légitimité des appropriations temporaires des interstices de la ville fragmentée, passant par un droit foncier flexible. Le leader habitant et agriculteur urbaine de Smokey Mountain exprime la légitimité intrinsèque de son mode de squat par l'agriculture urbaine : « *La présidente Macapagal-Arroyo a dit que si un terrain était vacant, il pouvait être cultivé.* » (Entretien, 2014).

Bien que la fragmentation de l'espace urbain multiplie les jachères, la régulation politique ne peut pas intervenir en termes de planification urbaine, car elle induirait de fait à évincer l'indétermination de l'interstice qui le définit et qui fait son attrait (Tonnelat, 2003). Toutefois, la régulation des espaces de la ville fragmentée peut s'affranchir de l'aspect normatif et fonctionnaliste du projet urbain. En effet, par son pouvoir d'édicter la règle, le gouvernement dispose de la capacité de formuler la flexibilité du droit foncier et sa mise en application par des instances de régulation. Une telle intervention plutôt que de contraindre et d'encadrer l'usage au détriment des pratiques de détournement, au contraire maintient la qualité indéterminée des interstices et en libère les possibilités d'appropriation temporaire. L'enjeu est d'inventer « une politique du squat » (Bouillon, 2009). L'appropriation non-formelle de l'espace étant un déterminant majeur de l'engagement des familles dans l'agriculture urbaine, favoriser l'agriculture urbaine revient à reconnaître le squat comme une capacité libérant des opportunités pour cultiver dans la ville fragmentée. Promouvoir l'agriculture urbaine revient, à Metro Manila, à légitimer les modes d'occupation des interstices de type squat de gardiennage agricole.

Considérant les appropriations et les usages multiples que l'interstice comme espace potentiel, est susceptible d'accueillir, comment réguler la concurrence des usages sur les interstices de la ville fragmentée ? L'agriculture urbaine, par sa multi-dimensionnalité, son inscription au registre de la ville durable, sa contribution à la réintroduction de « nature » dans la ville, doit-elle nécessairement être favorisée ?

Considérer la marginalité représentative des usages est un élément à considérer pour arbitrer en faveur de l'agriculture intra-urbaine à Metro Manila. Auquel cas, l'enjeu de la gouvernance intervient en termes de régulation des acteurs et des usages, faisant peser le risque à la fois de perdre en route l'interstice et les populations marginales qui les détournent. L'enjeu se rattache à penser un mode de gouvernement en contexte d'« informalité politique », dont l'enjeu pour l'agriculture urbaine se situe sur la médiation socio-politique de l'appropriation d'interstices urbains par des populations marginales (Collectif Inverses, 2016), guider par l'objectif du Droit à la ville (Lefebvre, 1968).

La pertinence de soutenir l'agriculture urbaine à Metro Manila est conditionnée à l'amélioration de la gestion des services urbains en particulier d'assainissement pour lutter contre la pollution des rivières urbaines. A défaut, l'alternative identifiée est de promouvoir les systèmes de cultures pluviaux développées par les familles d'agriculteurs urbains vulnérables. L'approche diachronique qui a été conduite en focalisant sur les événements dans les parcours de vie au détriment de l'approche synchronique, ne permet pas d'appréhender finement les micro-tactiques quotidiennes des pratiques agricoles intra-urbaines. Seule une agronomie des pratiques (Soulard, 2014) articulée aux pratiques urbaines quotidiennes (De Certeau ; 1990) peut permettre d'arbitrer sur les leviers concernant le maintien de l'agriculture urbaine à Metro Manila, en particulier concernant les enjeux environnementaux, tels que l'accès à l'eau propre et la gestion des eaux usées. De même, la recherche a peu évoqué la gestion des risques qui aux Philippines fait ressortir l'efficacité de l'échelle communautaire (Gaillard, Luna, Cadag, 2013) et qui dans le cadre de l'agriculture urbaine à Metro Manila oblige à transposer le cadre d'analyse de l'écosystème en milieu urbain et en y intégrant les échelles de l'habiter des pratiques habitantes vulnérables : la localité et l'espace domestique.

L'agriculture intra-urbaine est circonstanciée et modulée en fonction de l'activation de tactiques d'appropriation des interstices urbains. L'enjeu dans la ville fragmentée est de concevoir une médiation souple permettant le contrôle temporaire des interstices et de considérer dans les programmes de construction eux-mêmes, le ménagement de l'espace pour favoriser le maintien de jachères urbaines cultivables.

Au terme de la recherche, je propose de requalifier, de manière plus stable, l'interstice par « jachère urbaine » afin de souligner l'interdépendance de l'interstice et de la production de la ville, son indétermination temporaire en vue de sa remobilisation au processus d'urbanisation (Tonnelat, 2003) et afin de repenser aussi, quant à mon objet de recherche, la relation spatiale, dialectique et historique entre l'agriculture et la ville.

Annexes

Annexe 1.

Liste des régions et provinces des Philippines

Annexe 2.

Caractérisation des formes urbaines de l'habitat informel aux Philippines

Annexe 3.

Revue de presse 1989-2017, selon trois entrées principales : agriculture urbaine, slums et vie politique

Annexe 4.

Géographie des langues aux Philippines

Annexe 5.

Repérage de l'agriculture urbaine à Taguig par des outils mixtes : lecture d'images et déambulations

Annexe 5 bis.

Images Google Earth de l'espace agricole de Taguig en 2004 et 2017

Annexe 6.

Synthèse de l'enquête auprès des acteurs organisationnels

Annexe 7.

Exemples de guides d'entretien conduits avec des acteurs organisationnels

Annexe 8.

Guide d'entretien auprès des familles d'agriculteurs urbains

Annexe 9.

Typologie de profils socio-économiques des familles d'agriculteurs urbains

Annexe 10.

Représentation graphique de la base de données « parcours résidentiels » des familles

Annexe 1.

Liste des régions et provinces des Philippines

Source : Guéraiche (dir.), 2013, p.11.

Régions et provinces

I Ilocos 1 Ilocos Norte 2 Ilocos Sur 3 La Union 4 Pangasinan	IVb MIMAROPA 28 Mindoro Occidental 29 Mindoro Oriental 30 Marinduque 31 Romblon 32 Palawan	X Northern Mindanao 57 Camiguin 58 Misamis Occidental 59 Misamis Oriental 60 Bukidnon 61 Lanao del Norte
CAR (Cordillera Administrative Region) 5 Abra 6 Apayao 7 Benguet 8 Ifugao 9 Kalinga 10 Mountain Province	V Bicol 33 Camarines Norte 34 Catanduanes 35 Camarines Sur 36 Albay 37 Sorsogon 38 Masbate	XI Davao 62 Compostela Valley 63 Davao del Norte 64 Davao del Sur 65 Davao Oriental
II Cagayan Valley 11 Batanes 12 Cagayan 13 Isabela 14 Nueva Vizcaya 15 Quirino	VI Western Visayas 39 Antique 40 Aklan 41 Capiz 42 Iloilo 43 Negros Occidental	XII SOCCSKSARGEN 66 Cotabato 67 Sarangani 68 South Cotabato 69 Sultan Kudarat
III Central Luzon 16 Zambales 17 Tarlac 18 Nueva Ecija 19 Pampanga 20 Bataan 21 Bulacan 22 Aurora	VII Central Visayas 44 Oriental Negros 45 Cebu 46 Bohol 47 Siquijor	XIII CARAGA 70 Agusan del Norte 71 Agusan del Sur 72 Dinagat Islands 73 Surigao del Norte 74 Surigao del Sur
IVa CALABARZON 23 Rizal 24 Cavite 25 Laguna 26 Batangas 27 Quezon	VIII Eastern Visayas 48 Northern Samar 49 Samar 50 Eastern Samar 51 Leyte 52 Southern Leyte 53 Biliran	ARMM (Autonomous Region of Muslim Mindanao) 75 Lanao del Sur 76 Maguindanao 77 Basilan 78 Sulu 79 Tawi-Tawi
	IX Zamboanga Peninsula 54 Zamboanga del Norte 55 Zamboanga Sibugay 56 Zamboanga del Sur	NCR (National Capital Region) 80 Metro Manila

Annexe 2.

Caractérisation des formes urbaines de l'habitat informel aux Philippines

Source : Alcazaren et al., 2011, p.148.

INFORMAL	VS.	FORMAL
	URBAN	
Organic	<i>Urban Pattern</i>	Rigid
Incremental	<i>Growth Pattern</i>	Planned
Fragmented	<i>Street Pattern</i>	Gridded
Opportunistic/Residual	<i>Open Space</i>	Imposed
Sporadic	<i>Landscape</i>	Designed
	ARCHITECTURE	
Mixed Use	<i>Uses</i>	Segregated/Single Use
Varies	<i>Height</i>	Monotonous
No Standard/Varies	<i>Openings</i>	Follows Standard
Recycled	<i>Building Material</i>	New
Clustered	<i>Housing Profile</i>	Cluster/Gridded
Laborers, Service Industry Providers, Unemployed	<i>Resident Profile</i>	Professionals, Entrepreneurs, Academic
	INFRASTRUCTURE	
Undefined	<i>Street Types</i>	Defined
Shared or None	<i>Water Supply/Sewage</i>	Individual
Unplanned/Illegal	<i>Energy Supply/Cable</i>	Individual

Annexe 3.

Revue de presse 1989-2017, selon trois entrées principales : agriculture urbaine, slums et vie politique

Sélection dans les archives de presse d'Urban Poor Associates (1988-2010) et complétées (J. Tichit)

Denis Murphy, "Asian evictions follow cultures", *Manila Chronicle*, July 02, 1989

Denis Murphy, "A mass with the poor", *Manila Chronicle*, October 27, 1988

Denis Murphy, "Smokey Mountains, slums are our own death camps", *Manila Chronicle*, Aug; 16, 1988

Denis Murphy, "The poor must organize to get themselves heard", *Manila Chronicle*, June 21, 1988

Denis Murphy, "Another view of housing for the poor", *Manila Chronicle*, Sept. 22, 1988

Denis Murphy, "Has nothing changed for the poor?", *Manila Chronicle*, Dec. 19, 1988

Denis Murphy, "Come to Smokey Mt. For the Stations of the poor", *Phil. Daily Inquirer*, March 27, 1988

Denis Murphy, "Uses and misuses of religion", *Manila Chronicle*, Dec. 13, 1988

Denis Murphy, "Day of the disappeared", *Manila Chronicle*, Dec. 08, 1988

"GMA Brings cheers to Smokey Mountain", décembre 2003, OPS weekly, p.2. En ligne [URL]: <http://nlpdl.nlp.gov.ph:81/ga01/analytics/docs/NLPGASROW2003Dec1401i00301.pdf>

Denis Murphy, "Hunger and fear, Phil". *Daily Inquirer*, April 21, 2006

Denis Murphy, "No painless successes if land is involved", *Phil. Daily Inquirer*, March 21, 2004

Denis Murphy, "Fearful and trembling, Phil". *Daily Inquirer*, Nov. 02, 2007

Denis Murphy, "Hunger in the eyes of the poor", *Phil. Daily Inquirer*, Nov. 16, 2007

"Estrada given life sentence for corruption", *The Guardian*, En ligne [URL]: <https://www.theguardian.com/world/2007/sep/12/philippines>

Denis Murphy, "Land reform: just another bill?", *Phil. Daily Inquirer*, May 05, 2008

Cynthia Alberto Diaz, "Homeowners practice urban farming in QC subdivision", *Philippine Daily Inquirer*, May 5, 2008

Denis Murphy, "Urban land reform now", *Phil. Daily Inquirer*, May 11, 2008

Denis Murphy, "David Balondo of Tondo (1922-1988)", *Phil. Daily Inquirer*, Aug. 25, 2008

Denis Murphy, "By the side of the road in Tondo", *Phil. Daily Inquirer*, Dec. 22, 2008

Denis Murphy, "Inhumanity", *Phil. Daily Inquirer*, March 08, 2010

Denis Murphy, "An offer the President cant refuse", *Phil. Daily Inquirer*, Aug. 30, 2010

ChitoA. Chavez, "QC Gov't Bats for Urban Gardening", *Manila Bulletin*, November 2, 2010.

Denis Murphy, "Organizing forever," *Phil. Daily Inquirer*, Nov. 08, 2010

James Konstantin Galvez, "Informal settlers in esteros demand on-site housing program", *Manila Time* Aug. 28, 2010

Macon Ramos-Araneta "Urban poor group slams eviction by Aquino govt", *Manila Standard Today*, March 01, 2012

Tarra Quismundo, Marlon Ramos and TJ Burgonio, “100,000 slum folk must go”, *Manila Standard Today*, August 15, 2012

Paolo Romero, “P50B allocated for eviction of waterway squatters”, *The Phil. Star*, June 20, 2013

Aurea Calica, “Estero settlers must go”, *The Philippine Star*, June 20, 2013

Nina P. Calleja, Marlon Ramos and Nathaniel R. Melican, “Relocation of estero families on”, *Phil. Daily Inquirer*, August 05, 2013

TJ A. Burgonio, “P123-B Laguna Lake road OKd”, *Phil. Daily Inquirer*, June 21, 2014

Fritzie Rodriguez, “Making farming work in a big city”, *Rappler*, September 9, 2014

Nestor Corales, “Flood hit Metro Manila”, *Inquirer*, September 19, 2014. En ligne [URL] : <http://newsinfo.inquirer.net/639146/flooded-areas-in-metro-manila-mmda>

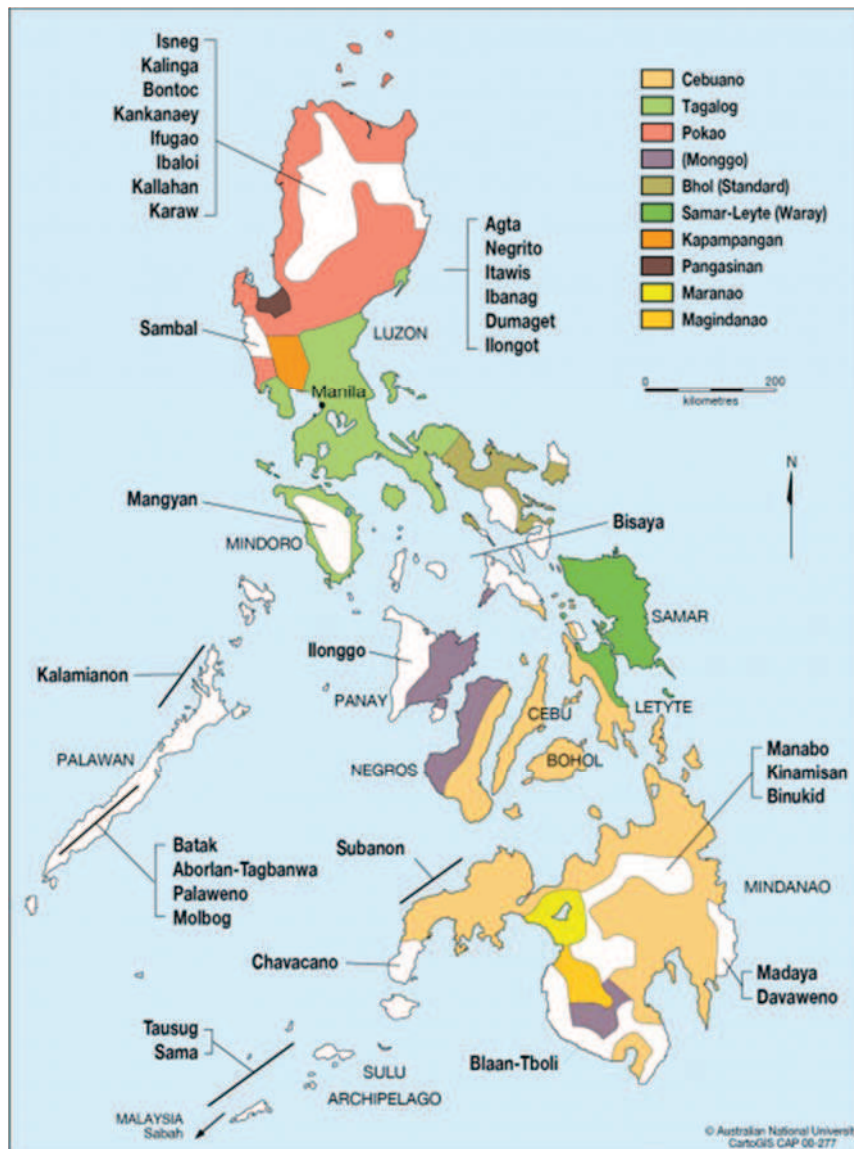
Mark Merueñas, “Manila court stops state firm from selling Smokey Mountain”, GMA, July 27, 2015. En ligne [URL]: <http://www.gmanetwork.com/news/money/companies/529362/manila-court-stops-state-firm-from-selling-smokey-mountain/story/>

“In the know : Smokey Mountain Development Project”, *Philippine Daily Inquirer* August 14, 2015. En ligne [URL] : <http://newsinfo.inquirer.net/712876/in-the-know-smokey-mountain-development-project>

“Taguig aims for better environment, healthier lifestyle through urban farming”, *Manila Bulletin*, January 15, 2017.

Annexe 4. Géographie des langues aux Philippines

Source: Australian National University, CartoGIS, College of Asia and the Pacific (CAP), 2007



Les corrections suivantes sont apportées à la légende : Pokao devient Ilocano ; Monggo devient Hiligayon ; Bhol devient Bikol (Gonzales, 1998 et NSO, 2010).

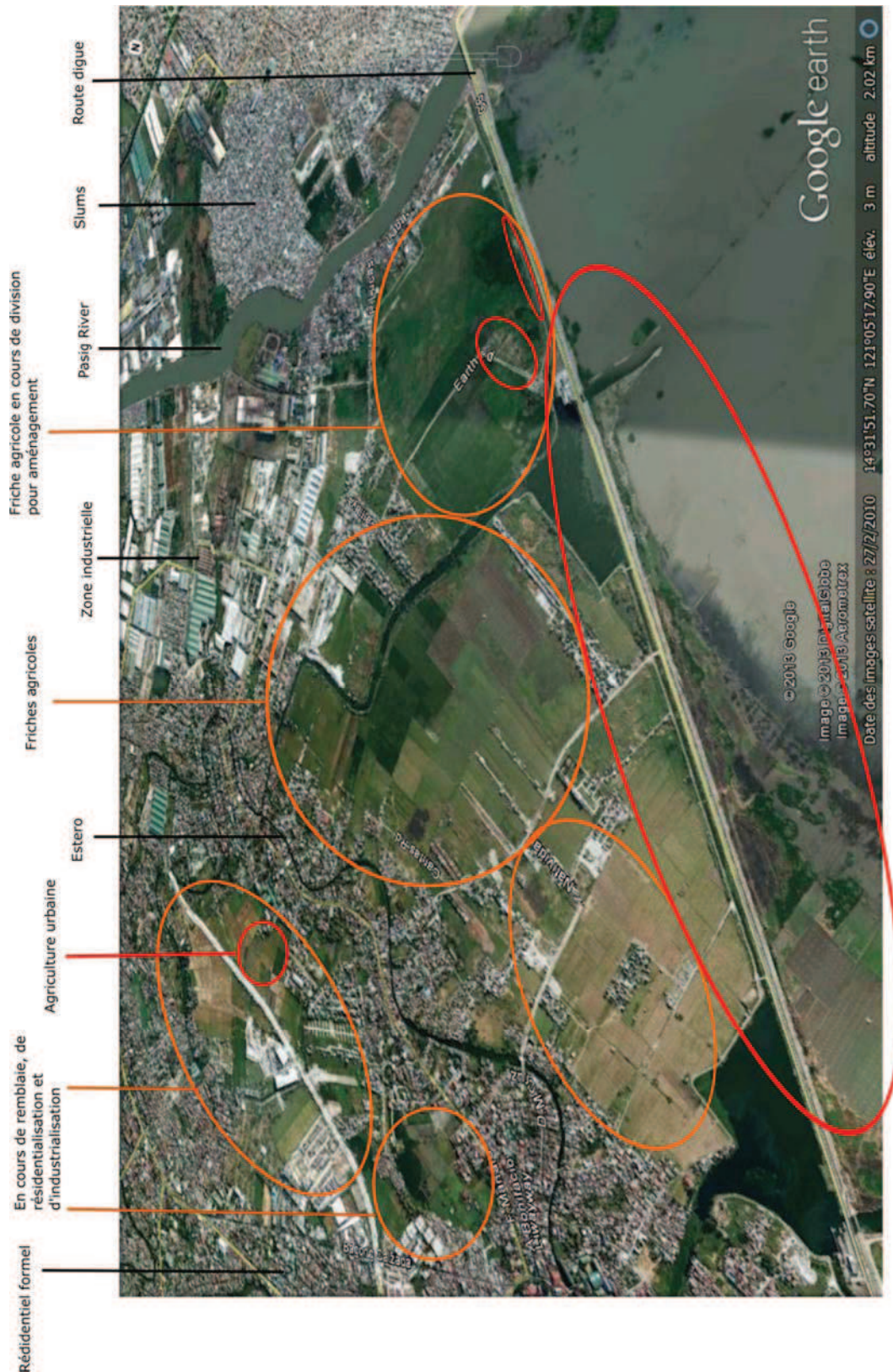
Les 10 premières langues du pays (parmi les 19 langues auxiliaires reconnues par le Ministère de l'Éducation philippin) sont parlées localement à travers l'archipel philippin et regroupent 87% de la population (NSO, 2000) :

- Le **Tagalog** à Metro Manila et les provinces alentours : Rizal, Cavite, Laguna, Batangas, Quezon, Camarines Norte, Bulacan, Nueva Ecija, et une partie de Tarlac
- Le **Pangasinan** et le **Kapampangan** au nord de la région Tagalog
- L'Ilocano dans la partie nord de Luzon Island
- Le **Bikol** dans la partie sud-est de Luzon Island
- Le **Cebuano** dans les îles aux alentours de Cebu Island
- Le **Hiligaynon** à Panay Island et sur la partie ouest de Negros Island
- Le **Waray** à Samar Island et une partie de Leyte Island
- Le **Maranao** et le **Maguindanao** à Mindanao.

Annexe 5.

Repérage de l'agriculture urbaine à Taguig par des outils mixtes : lecture d'images et déambulations

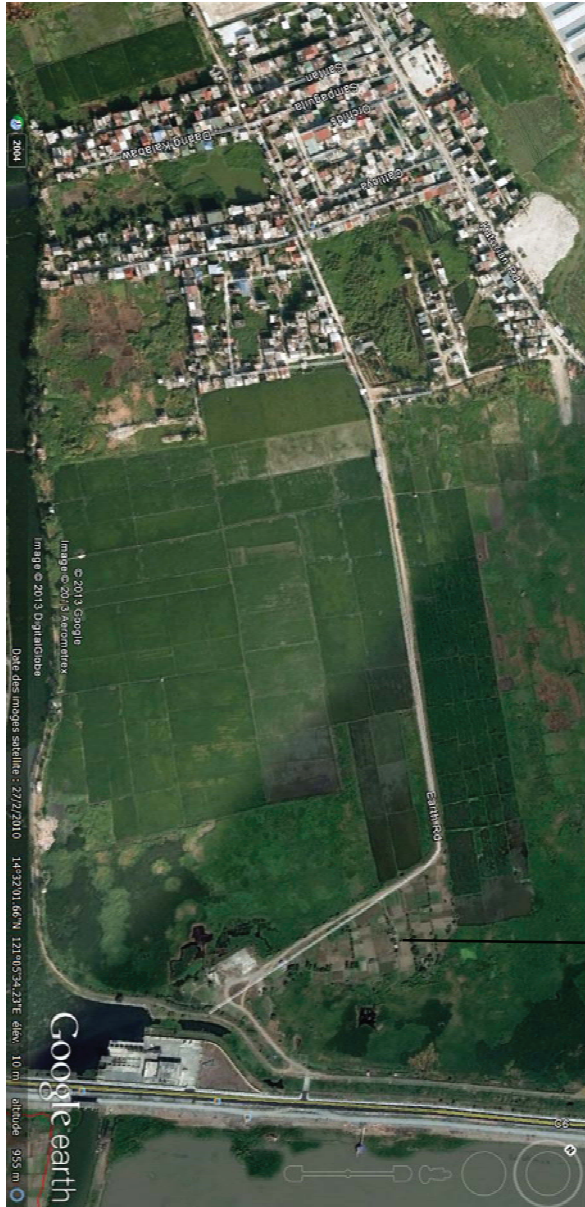
D'après Google Earth, 2013



Le site d'agriculture urbaine résurgente à Napindan : un interstice agricole parmi des déprises agricoles

Le site a été envahi par un slum entre septembre 2013 et mars 2014.

Source : Google Earth 2013



Le seul site agricole actif parmi les déprises est un site d'agriculture urbaine résiduelle, sur la servitude publique remblayée, pendant les travaux de construction de la route Earth Road.

Le site d'agriculture urbaine entre Taguig et Pateros sur les berges de la Pasig River extrêmement fragmenté par l'urbanisation et rendu très peu accessible

La déambulation a seulement été conduite le long de l'extension de la C5. Les terres sont en friches. Probablement, l'agriculture est plus active le long des berges de la rivière. Mais, l'accès est trop compliqué et chronophage pour y conduire des déambulations : urbanisme en « cul-de-sac ».

Source : Google Earth, 2014



Annexe 5 bis.

Images Google Earth de l'espace agricole de Taguig en 2004 et 2017



Annexe 6.

Synthèse de l'enquête auprès des acteurs organisationnels

Structures organisationnelles (Type)	Echelle d'intervention	Personne enquêtée (fonction)	Outils d'enquête	Objectif méthodologique (données recueillies)
Federation of Free Farmers (Syndicat Agricole)	National	Raoul Montemayor (Président)	Entretien Observation participante (OP): Buklod-Unlad Multi-purpose Cooperative (coopérative agricole, projet de modernisation pour l'élevage de porcs) à Dagatan (Taysan)	
NATCO (Coopérative de crédit agricole)	National	Cécile de La Cruz	Entretien OP à NATCO Hostel (Project 4, Quezon City) pendant une semaine de rencontres sur des projets de modernisation et de financement de l'agriculture	→ Perception de l'agriculture urbaine dans Metro Manila par un acteur clef de l'agriculture → Réseautage et appui
NEC Multi-Purpose Cooperative (Coopérative de crédit agricole)	National	Bernard Orello	Entretien (par téléphone)	
Philippine Council for Agriculture Research and Development (Agence ministérielle sous l'autorité du Department of science and technology)	National	Rodolfo O. Ilao, Maria Teresa L. de Guzman et Noel A. Catibog (Chargés de recherche)	Entretien / séminaire de recherche	→ Les politiques de l'Agriculture Urbaine aux Philippines → Réseautage
Bureau of Plant Industry (Agence gouvernementale)	National	Directeur	Entretien	→ Principes et programmes de l'Urban Agriculture Program → Rôle du BPI dans le programme
Department of Agriculture Region 4A (services déconcentrés du ministère de l'agriculture)	Regional (Metro Manila)	Tita Garcia (Chef de Projet Urban Agriculture Program)	Entretien	→ Principes et programmes de l'Urban Agriculture Program → Rôle du DA-R4A dans le programme → Perception de l'agriculture urbaine dans Metro Manila
	Quartier (Barangay Holy Spirit, Quezon City)	Technicien agricole	Entretien et Visite du jardin de démonstration d'Holy Spirit OP en accompagnement de Tita Garcia	
		Techniciens de la coopérative de gestion des déchets urbains	Visite de la coopérative OP à Quezon City, en accompagnement de Tita Garcia	→ Comprendre la mise en œuvre et les partenariats de l'Urban Agriculture Program
	Quartier (District de Santa Ana, Manila)	Sandi Ocampo (sénatrice), son équipe administrative et le Barangay Captain	Entretien Visite du jardin toiture de Tenement Building OP à Manila, en accompagnement de Tita Garcia	→ Identifier les modes de la participation habitante dans l'Urban Agriculture Program
	Quartier (LRT1-LRT2 mall connection, Pasay)	Technicien agricole en charge du Jardin hydroponique	Entretien Visite du jardin toiture en hydroponie OP à Pasay, en accompagnement de Tita Garcia	
Rizal Technological University, RTU, Département d'Horticulture (Université)	Municipal (Mandaluyong)	Norberto Bautista (Professeur)	Entretien	→ Principes et programmes de BIOTECH, le programme scientifique sur l'Agriculture Urbaine de la RTU → Partenariats
Partnership of Philippines Support Service Agencies, PHILSSA (Agence)	National	Benedict Balderama (Directeur)	Entretien	→ Le rôle des ONG dans les politiques de l'agriculture urbaine → Réseautage
Foundation for the development of Urban Poor, FDUP (ONG philippine)	National	Jason Miranda (Directeur)	Entretien	→ Principes et programmes de l'ONG → Perception de l'agriculture urbaine dans Metro Manila par l'ONG
Migrant Fondation (ONG philippine)	National	Erlin Baloyo (Directeur)	Entretien	→ Réseautage
SIBAT NGO (ONG philippine)	National	Shen Maglante (Directeur) Florinda Concepcion (Chargée de projet)	Entretiens	→ Principes et programmes de l'ONG → Soutien de l'ONG à l'agriculture urbaine → Partenariats
	Quartier (Bagong Silang, Caloocan)	Prêtre de la paroisse Sœur Penn (Présidente de la basilical ecclesiastical organisation)	Entretiens Visite OP à Caloocan, en accompagnement de Florinda Concepcion	→ Comprendre la participation habitante dans le programme d'Agriculture Urbaine
UP Diliman University (université) et Green Peace Philippines (ONG)	National	Ruben Muni (Professeur et chef de projet Green Peace)	Entretien	→ Les politiques de l'agriculture urbaine à Metro Manila → Méthodologie d'enquête auprès d'agriculteurs urbains → Réseautage
UP Diliman University (université)	National	John Paul Lakan Olivares (Professeur et artiste)	Entretien	→ Réseautage et appui
Ateneo de Manila University, Department of Sociology and Anthropology, Department of Japanese studies (université)	National	Emma Porio (Professeur) Nota Magno (Professeur) Hiroko Nagai (Professeur)	Entretiens	→ Perception de l'agriculture urbaine à Metro Manila → Réseautage et appui
Urban Poor Associates (ONG philippine)	Regional (Metro Manila)	Denis Murphy (Directeur)	Entretien	→ Comprendre l'engagement personnel dans l'organisation → Principes et programmes de l'ONG → Soutien de l'ONG à l'agriculture urbaine
		Princess (Chargée de projet et de la relation aux médias)	Entretien	→ Perception de l'agriculture urbaine à Metro Manila → Partenariats
	Quartier (Tondo, Manila)	Jessa (Chargée de développement communautaire)	OP à Smokey Mountain, en accompagnement de Jessa	→ Repérage à Smokey Mountain : morphologies urbaines et population → Les pratiques agricoles familiales à Smokey Mountain
Kabalikat sa Pagpaunla ng Baseco (OBC)	Quartier (Baseco, Manila)	Présidente	Entretien OP à Baseco, en accompagnement de Jessa	→ Repérage du quartier de Baseco → Compréhension des pratiques agricoles familiales à Baseco

Zone One Tondo, ZoTO (fédération d'OBC)	Regional (Metro Manila)	Butch Ablir (Directeur)	Entretien	<ul style="list-style-type: none"> → La structuration du mouvement social urbain pour le Droit au Logement à Tondo → L'action de la fédération et sa structuration → Le soutien de la fédération à l'agriculture urbaine → La représentation de la fédération à Smokey Mountain → Partenariats
Sentro ng Kapatiran nika, SKK et Smokey Mountain Helping Aroma Organisation, SMAHO (OBC)	Quartier (Tondo, Manila)	Edmund Guazon (Président de SKK), Mario (Président de SMAHO) et membres des organisations	OP dans le barangay 129, Tondo, Manila	<ul style="list-style-type: none"> → Les programmes des organisations de quartier → Les quartiers d'implantations → La participation des habitants → Le rôle des organisations en faveur de l'agriculture urbaine (pratiques agricoles familiales à Aroma Tempo)
BuKlod Tao (OBC)	Quartier (Banaba, San Mateo)	Noli Abinales (Leader communautaire)	Entretien OP à San Mateo, en accompagnement de Hiroko Nagai	<ul style="list-style-type: none"> → Principes et programmes de l'ONG → Soutien de l'ONG à l'agriculture urbaine → Comprendre la participation habitante dans le programme d'Agriculture Urbaine → Partenariats
Joy Of Urban Farming (Mairie de Quezon City)	Quartier (Quezon Circle Memorial, Quezon City)	Raoul Norbe (technicien agricole)	Entretien Visite	<ul style="list-style-type: none"> → Comprendre les politiques de l'Agriculture Urbaine → Comprendre la participation habitante dans le programme d'Agriculture Urbaine
Coopérative de gestion des déchets urbains de UP campus (Coopérative)	Quartier (UP Campus, Quezon City)	Techniciens de la coopérative de gestion des déchets urbains	Visite	<ul style="list-style-type: none"> → Comprendre le fonctionnement de la coopérative → Comprendre les interactions entre la coopérative et les agriculteurs urbains
Madrigal Fondation (ONG philippine)	Quartier (Payatas, Quezon City)	Mme Bautista (Présidente de la Fondation) Mabel (chargée de projet Department of Agriculture Region 4A)	Entretien OP à Payatas, Quezon City	<ul style="list-style-type: none"> → Comprendre l'engagement personnel dans l'organisation → Comprendre le fonctionnement du centre médico-social de l'ONG → Comprendre l'intégration d'un volet d'agriculture urbaine au sein du projet de l'ONG → Comprendre la participation habitante dans les programmes de l'ONG
Enfance Fondation (ONG française)	Quartier (Tondo, Manila)	Kristy Milev (Directrice)	Entretien	<ul style="list-style-type: none"> → Comprendre l'engagement personnel dans l'organisation → Principes et programmes de l'ONG → Zones d'intervention, mode de sélection des bénéficiaires et indicateurs de niveau de vie → Partenariats
Enfance Fondation et ASMAE (ONG françaises)	Quartier (Tondo, Manila)	Educatrices et collecteurs d'épargne	OP : - à Tondo, sur les sites de Katuparan, Baseco, Aroma Temporary Housing et Sitio Damayan - à Baccor City (Hors Metro Manila)	<ul style="list-style-type: none"> → Repérage dans les slums de Tondo (Katuparan, Aroma Temporary Housing, Sitio Damayan et Baseco) → Evaluation des conditions de vie des bénéficiaires des programmes Suivi de Familles et de Micro Epargne → Observation dans un slum hors Metro Manila (Baccor City)
Smokey Mountain Remediation Project, SMRP (ONG suisse)	Quartier (Smokey Mountain, Manila)	Marlyne (Chef de Projet)	Entretien	<ul style="list-style-type: none"> → Profil de l'ONG → Le programme abandonné "Rainwater harvesting, composting and Urban Gardening Project for the Community of Smokey Mountain" → Partenariats
Multi-purpose Cooperative (coopérative)	Quartier (Smokey Mountain, Manila)	Joycet Castor (Coordinatrice)	Entretien Visite	<ul style="list-style-type: none"> → Les programmes de la coopérative → Rayonnement de la coopérative et participation des habitants
Bureau of Barangays (Service municipal)	Municipal (Manila)	Employé du service	Entretien	<ul style="list-style-type: none"> → Identifier le barangay de juridiction de Smokey Mountain (Manila)
Barangay 128 (Mairie de quartier)	Quartier (Smokey Mountain, Manila)	Kagawad Alvin	Entretien	<ul style="list-style-type: none"> → Comprendre l'engagement personnel en politique → Programmes mis en œuvre dans le quartier → Description du quartier (infrastructures et conditions de vie) → Perceptions de l'agriculture urbaine et rôle du barangay vis-à-vis des agriculteurs urbains → Projets de développement urbain
Mairie de Taguig	Municipal (Taguig)	Ely Braganza (employé du service de Tax mapping for real property)	Entretien	<ul style="list-style-type: none"> → Découpage cadastral sur les rives du lac Laguna → Zonage et reclassification des parcelles → Développement urbain
		Ronnie Mendiola Pagkalinawan (architecte du service City Planning and Development)	Entretien	<ul style="list-style-type: none"> → Projets de développement urbain, notamment sur la C6 Road → Perceptions de l'agriculture urbaine à Taguig
Barangay Santa Ana (Taguig)	Quartier (Santa Ana, Taguig)	Conrado A. Aquino Jr. (Barangay Captain)	Entretien	<ul style="list-style-type: none"> → Comprendre l'engagement personnel en politique → Programmes mis en œuvre dans le quartier → Description du quartier (infrastructures et conditions de vie) → Perceptions de l'agriculture urbaine à Taguig et de son évolution sur les 10-20 dernières années → Rôle du barangay vis-à-vis des agriculteurs urbains → Projets de développement urbain
		Employé du service: Bureau of regulation and conflict of the barangay Santa Ana	Entretien	
		Annaliza Nipas (Barangay Santa Ana 4Ps coordinator (Pantawid Pamilyang Pilipino Program)	Entretien	
Barangay Calzada (Taguig)	Quartier (Calzada, Taguig)	(Barangay Kaptain)	Entretien	
Barangay Ibayo Tipas (Taguig)	Quartier (Ibayo Tipas, Taguig)	Reynaldo G. Flores (Barangay Kaptain)	Entretien	
Barangay Palingon (Taguig)	Quartier (Palingon, Taguig)	Kap. Jay (Barangay Kaptain)	Entretien	
Barangay Napindan (Taguig)	Quartier (Napindan, Taguig)	Ana San Pedro (Barangay Kaptain)	Entretien	
Banal Na Kaharian ng Diyos na Buhay (eglise indépendante)	Quartier (Napindan, Taguig)	Ramos Rodelio (Président)	Entretien	<ul style="list-style-type: none"> → Comprendre l'engagement personnel dans l'organisation → Fonctionnement de l'organisation communautaire religieuse → Pratiques agricoles et moyens d'existence de l'organisation → Participation politique
Association des pêcheurs	Quartier (Napindan, Taguig)	Edgar Gorospe (Président)	Entretien	<ul style="list-style-type: none"> → Comprendre l'engagement personnel dans l'organisation → Fonctionnement de l'organisation → Pratiques de pêche et relations aux agriculteurs urbains → Perception de l'évolution du quartier et du développement urbain → Participation politique

Annexe 7.

Exemples de guides d'entretien conduits avec des acteurs organisationnels

6. Exemple n°1. Guide d'entretien exploratoire auprès des acteurs de la politique de l'agriculture urbaine à Metro Manila
7. Exemple n°2. Tita Garcia, Chef de projet de l'Urban Agriculture Program de Department of Agriculture Region 4A
8. Exemple n°3. Butch S. Ablir, Directeur Exécutif de Zone one Tondo Organisation (ZoTO)
9. Exemple n°4. Kristy Milev, Directrice d'EnFance Fondation

Exemple n°1. Guide d'entretien exploratoire auprès des acteurs de la politique de l'agriculture urbaine à Metro Manila

Objectifs :

- Recueillir des informations sur la conduite des projets
- Récolter des contacts
- Saisir les représentations des acteurs et leur positionnement dans le système d'acteurs

Date / Lieu de rendez-vous:.....

Personne enquêtée:

Fonction:

Structure:

- Organisations** (ONG, organisation de quartier, organisation professionnelle...)
- Institutions politiques locales ou d'Etat** (Barangay, Mairie, Ministère, Agence gouvernementale...)
- Université, Laboratoire**

Situation:

1. Vous faites partie d'une structure qui conduit ou participe à un projet de soutien à l'AU
2. Vous représentez une collectivité locale dans laquelle on observe des pratiques d'AU
3. Autre

Situation n°1.

Vous faites partie d'une structure qui conduit ou participe à un projet de soutien à l'AU

1. Pourriez-vous présenter les grandes lignes du projet concernant l'agriculture urbaine ?

• **Objectif, référentiel, intention du projet :**

Pourquoi soutenir l'agriculture urbaine : sécurité alimentaire, ville durable... ?

• Quelles sont les **modalités d'intervention** du projet ?

Coordination, techniques agricoles, accès aux supports de production et de distribution (intrants, foncier, container, marché)

• Quel est le **public** ciblé par ce projet ?

Comment avez-vous ciblé votre public ?

Quelles sont les problématiques de ce public (pauvreté, alimentation...)?

Quels sont les leviers qui permettent l'implication de ce public (partenariats, long terme...)?

• Quels sont les **freins** que vous rencontrez dans la conduite de ce projet ?

(Financier, foncier, social...)

2. Quels sont les lieux de réception du projet ?

3. Qu'est-ce qui permet la diffusion de l'AU et quelles sont ses limites ?

4. Quels sont selon vous le rôle et la place de l'AU ?

5. Quels sont vos partenaires de travail ?

- *ONG, institutions politiques ou scientifiques, organisations internationales*

- Pourriez-vous me recommander des contacts ?

Situation n°2

Vous représentez une collectivité locale dans laquelle on observe des pratiques d'AU

1. Pourriez-vous présenter la situation de l'AU sur le territoire?

- Quelles sont les parties du territoire concernées par l'AU?
- De quel type d'AU s'agit-il? (hors sol/plein champs, intra/périurbaine)

2. Quelle est la position de la collectivité vis-à-vis de l'AU?

- Soutien : Reprendre Situation n°1
- Indifférence: Quid 3 Situation n°1

3. Auriez-vous des documents cartographiques à partager ? (Utilisation du sol, inscription urbaine des sites d'agriculture urbaine)

Exemple n°2. Tita Garcia, Chef de projet de l'Urban Agriculture Program de Department of Agriculture Region 4A

Aims:

- To collect information about the projects leading: sites? how to go ? with whom?
- To gather contacts and mapping tools
- Partnerships for contact with LGU, NGO, MMDA
- To grasp the representations of actors and their position in the system of actors

Situation 1. Part of a structure that leads or participates in a project to support UA

1. **Could you present the projects which is supporting UA** (Malunggay Program, Urban Agriculture Program ou Kabuhayan sa Gulayan)
 - **Objectives and referential** of those projects : Why support UA(food security, sustainable city ...)?
 - **The methods of intervention:** How does the project support UA (Coordination of actors, farming techniques, *access to land/inputs/market*)
 - What is the **target audience** of this project (city-dwellers, institutions...)? What are the issues faced by your audience (poverty, food, extension and appropriation techniques ...)?

2. **What are the places where the project is run?**

Manila: Pandacan / **Caloocan:** Bagong Silang, Camarin, Malaria - Tala? Bukid Area? (Malunggay Program)

See the printed paper

3. **What kind of UA is it? (soilless, fields, plots, container / within, around the city)**
4. **What allows the diffusion of UA and what are its limitations? What do you think about the role and place of UA?**
 - Which levels allow a better involvement of the public (partnerships, long term ...)?
 - Which impediments do you face to carry out this project?
(financial, land ...)

5. **Who are your partners?**

NGO, political or scientific institutions, international organization...

Could you advise me any contacts?

6. **Do you have a guide production to help me know the filipino crops which is produced in urban place?**
Would you have maps and documents to share (base maps, land use, project papers)?

Exemple n°3. Butch S. Ablir, Directeur Exécutif de Zone one Tondo Organisation (ZoTO)

Entretien conduit au siège de ZoTO à Navotas, le 10 février 2013 à 9h.

Adresse: Samahan ng Mamamayan- Zone One Tondo Inc (SM- ZOTO INC.) Blk. 31Lot 82-83 Phase 2 Area 2 Maya-Maya St. Dagat-Dagatan Navotas. Philippines

Structuring collective action

1. What is the action and structure of ZoTO?
2. How are the 28 communities getting involved in ZoTO action?
3. Where are located those communities?
4. How is working the representation of the communities at the umbrella level? (about the election process?)
5. How is working the participation from the communities to the umbrella level?
6. How is working the participation between the membres of the communities?
7. How is working the participation to involve the inhabitants in the communities?
8. According to you, what is the meaning of being a community?
9. Is there any ZoTO field office around the communities?
10. Do you have a chart about the distribution of the Zoto members and workers, their missions and assignments?
11. Which are the main actions and current advocacies concerning the situation in Tondo today?
12. What is specific to the Tondo communities, compare to some other slum areas in Metro Manila?

Partnerships

13. Which partners are you working with and how?
 - LGU (barangay, city) and government
 - Other organisations and networks (UP-all, Philssa)
 - International organisations (World Bank, UN agencies, transnational NGOs)
 - MMDA
 - Religious actors
 - Private sector, for example developers

Urban context of Tondo

14. Can you locate and comment Tondo urban context on the map and the aerial photos?
15. Are evictions and relocation programs currently happening in Tondo?

Documents

16. Do you have any documents (reports, maps, statistics) about Zoto activities and on the district of Tondo in particular?

Exemple n°4. Kristy Milev, Directrice d'EnFance Fondation

Entretien conduit au siège de EnFance Fondation, le 28 février 2013 à 9h.

Adresse: Block 2 Lot 2 San Simon Street, Tondo, Manila

Personal involvement

1. How long have you been working in the District of Tondo?
2. Why did the NGO choose this area to work on the poverty issues?
3. What are the main issues people are facing in Tondo?

Method of social work intervention

4. Which kind of indicators is the NGO intervention based on? (i.e. economic poverty, qualitative indicators)
5. How families are getting involved in the different programs?
6. What did inspire the method of intervention of the NGO? (in particular, your programs are based on a family level and on a community level.)
7. How do you define the "community" in the Philippines, especially in the urban society?

Networking

8. Which urban programs are you working with (intervention based on a synergy work)?
9. Which existing agencies are you working with?
 - How do you work with People Organisations? For example, do you work with the one in Aroma (SMAHO) ?
 - Partners: Ina Healing Center (IHC), DSWD, Uplift ID
 - What do you think about the political positions of the philipino NGOs and POs? What do you think about the political oppositions between these organizations ?

Areas of intervention (Tondo) : Aroma Temporary Housing, Sitio Damayan and in Baseco

10. Where are located your field offices? (On the map)
11. Do you have comparative view about the population of the three intervention areas ?
12. Are there different degrees in the way people are politically involved in the several neighborhood organizations (political party, POs, Basic ecclesiastical Organizations)?
13. Do you observe gardening practices in Aroma? The one called container farming?
14. Do you know about the relocation program between Aroma and the new social housing project along the east side of Smokey Mountain?
15. How does it work with the ecclesiastical organization?

Documentation

- Survey about living condition, about migration?
- The survey in 2006-2007 on income and expenses among the slum dwellers?
- Do you have a documentation center I can access?

Help

- Can I interview a Family Development Worker (FDW) in some areas?
- May I assist to a social guidance session (meeting families), or/and a community-based information sessions ?

Exemple n°5. Guides d'entretien auprès de Barangay Captains à Taguig

Barangay Napindan	Ibayo Tipas	Palington	Calzada	Santa Ana
Urban farming				
<i>History</i>				
Do you know about the history of farming in the bgrgy? How did the agriculture start? How has it been dvpd?				
Rice, melon -> 0 Kangkong	veggies (medium scale)	Rice veggies (small scale)	Rice Melon veggies (small scale)	
What are the main changes affecting agriculture in the barangay over the past years ? - Flood control system - Subdivision project				
Informal settlers		Illegal dumpsite	Illegal dumpsite	
<i>Role</i>				
What is the role of farming in the barangay? Areas incomes (any transfer from the tax land declaration) numbers of farmers				
<i>Skateholders</i>				
Is there any farmers association with whom the barangay is dealing? Role of intermediary between farming and land owner? And to fix conflict cases ? And between farmers and new dwellers settling ? Is it possible to interview the president of the association? What are the other skateholders involved in farming in the barangay? Department / LLDA, MMDA/ cooperative, organisation How does the barangay work with them?				
<i>Urban Planning and prospective</i>				
How is the barangay supporting agriculture ? Do you plan to maintain the agricultural land against the rising demand of residential areas ? Is there any existing land planning project that will affect the agricultural land in a short term, in the next years?				
Barangay profile and trends				
Do you have a map of the barangay? How many inhabitants registered ? What are the different areas of the barangay (factory, residential, etc.)? What are the housing conditions ? What are the economic activities? What is the level of incomes ? Do you have statistic indicators about the economy and the living conditions in the barangay? What are the main problems facing by the barangay?				
Political involvement				
Personnal involment				
How long have you been into politics? What have been your motivations to be involved in politics? How did you start as barangay captain?				
Barangay Political programs				
What are the broadlines of your political action in the barangay? Do you manage participative action involving the dwellers?				
Urban planning				
What are the main urban planning projects planned in the barangay? And along the C6 road ? And about the widening project of C6? And within Laguna Lake? About reclamation project?				

Annexe 8.

Guide d'entretien auprès des familles d'agriculteurs urbains

« *Ako si Julia. Ano po ang pangalan ninyo?*

At dito [prénom de l'interprète]. Ako ay pranses, estudyante sa PhD heograpiya. [Prénom de l'interprète] siya ay tagalog-ingles translator. Pinag aaralan ko ang pagbu bukid sa Metro Manila. Pwede po bang magtanong? »

« Je suis Julia. Comment vous appelez-vous ?

Ici, avec moi [prénom de l'interprète]. Je suis française et doctorante en géographie. [Prénom de l'interprète] est un traducteur anglais-tagalog. J'étudie l'agriculture urbaine à Metro Manila. Est-ce que vous seriez disponible pour que je vous pose quelques questions ? »

Evaluation de l'âge ou questionnement en fonction de la confiance ressentie au cours de l'entretien.

Tungkol sa paraan ka Pagsasaka dito...

About the way you're farming here...

→ Connaître les techniques agricoles, formaliser le projet agricole et situer le contexte économique de la pratique agricole

Purpose of questioning	Question to the inhabitant
Pratiques agricoles	
To identify the crops, seasonality and farming calendar Identifier les pratiques agricoles : les systèmes de cultures , la saisonnalité et le calendrier agricole	1 What do you crop ? <i>Qu'est-ce que vous cultivez?</i> Taguig: What do you crop by summer and by rainy season? <i>Qu'est-ce que vous plantez pendant l'été et pendant la mousson?</i> 2 When do planting time and harvesting time happen ? <i>Quelles sont les périodes de plantation et de récolte?</i>
Acquisition des compétences agricoles et modalités d'établissement sur le site	
To identify the length of farming practices within time Identifier l' ancienneté des pratiques agricoles	3 How long have you been farming here? <i>Depuis combien de temps cultivez-vous ici?</i> 4 Is it the 1st time you find a place to farm in the city? <i>Est-ce la 1ère fois que vous trouvez un endroit pour cultiver en ville?</i>
To identify the networks and the learning process of farming Identifier le mode et les réseaux d' apprentissage des compétences agricoles	5 How have you learnt the way you're farming here? <i>Comment avez-vous appris la manière dont vous cultivez ici ?</i> 6 Who has helped you to decide to farm these crops and mix them in that way? <i>Qui vous a aidé pour décider de planter et d'associer ces différentes cultures ?</i>
To identify how and by which networks the family has accessed the land and the information about a vacant place where to settle Identifier comment et par quels réseaux la famille a accédé à la terre et à l' information concernant un lot vacant pour s'installer	7 How did you find the opportunity to settle here ? <i>Comment avez-vous trouvé à vous installer ici?</i> 8 Who was helping you to settle here? <i>Qui vous a aidé à vous installer ici?</i>
To define the tenure system Définir le système de tenure	9 Where are the boundaries of the land you are farming? <i>Où sont les limites de vos terres?</i> 10 Area (m2)? Did you buy the land? <i>Avez-vous acheté la terre?</i>
Urban farming strategy / Stratégie agro-urbaine	
To identify the networks and the marketing strategy Identifier les réseaux et les modes de commercialisation	11 Where do you sell your harvest? <i>Où vendez-vous vos récoltes?</i> 12 Who has helped you to find buyers (or middle man)? <i>Qui vous a aidé à trouver des acheteurs (ou un intermédiaire)?</i>
To identify the networks and the inputs supplying strategy Identifier les réseaux et les stratégies d'approvisionnement en intrants	13 Who do you get your seeds or seedlings from ? <i>Auprès de qui obtenez-vous des graines et des semis?</i> 14 Do you use fertilizer, pesticide or water? – If yes, where do they come from? <i>Utilisez-vous des engrais, des pesticides ou de l'eau? - Si oui, d'où cela provient-il?</i>
Livelihood system / Système d'activités	
To understand the place of urban farming in the current livelihood family strategy Comprendre la place de l'agriculture urbaine dans le système d'existence actuel de la famille	15 What are your other livelihoods, outside farming? <i>Quels sont vos moyens d'existence en dehors de l'agriculture?</i> 16 What are the other livelihoods provided by the members of your family? <i>Quels sont les autres moyens d'existence que les membres de votre famille assurent?</i>
To identify the seasonality within the livelihood system Identifier la saisonnalité des systèmes d'activités	17 Smokey Mountain : What are your livelihoods by summer? <i>Smokey Mountain: quels sont vos sources de revenu pendant l'été?</i> Taguig: Do you have different livelihoods by summer and by rainy season? What kind? Taguig: Avez-vous différentes sources de revenus pendant l'été et pendant la saison des pluies? <i>Quels types?</i>

Tungkol sa iyong paraan ng pamumuhay, ang iyong mga talambuhay at pamilya...

About your way of life, your biography and your family

→ Repérer les modes d'habiter dans le temps

Migration and residential trajectory / Parcours résidentiels et migratoires	
Residential place and length of residency in the neighborhood Lieu de résidence et ancienneté dans le voisinage	18 Do you live here? - If yes: how long have you been living here? - If no: Where do you live? How long have you been living there?
Provincial origine and length of staying in the city Origine provinciale et ancienneté en ville	19 Where were you born? - If not Metro Manila, when did you arrive in the city?
Residential trajectory Trajectoires résidentielles	20 Where have you been living before here? 21 How long did you stay in place 1, place 2, etc.? 22 Why did you have to move from place 1 to place 2? Why did you have to move from place 2 to place 3? Did you have experienced demolitions?
Memory and History of the place Mémoire et Histoire du site	23 What are the changes you've seen in the neighborhood since you arrived?
Living conditions / Conditions de vie	
Household members Composition de la famille	24 Who is living with you? 25 Do your children go to school? - if yes, which school do they go?
Elements of comfort Confort	26 How do you access to water? 27 Do you have electricity? 28 What kind of improvements have you done in your house since you have settled here? 29 Do you have another place where to live? 30 What do you think about your living conditions here compare to your former locations?
Previous livelihoods Précédents moyens d'existence	31 What were your livelihoods in your former location (place 1, place 2, place 3)?

Tungkol sa komunidad, ang pulitika at sa hinaharap...

About the community, politics and the future...

→ Sonder les solidarités de voisinage Evaluer les soutiens et l'engagement politique

Neighborhood networks and solidarity / Solidarités et réseaux de voisinage	
The networks of neighbors and mutual help Les réseaux de voisins	32 Are all your neighbors into farming? 33 How do you help each other? - in farming, in selling or about livelihoods?
The family networks Les réseaux de famille	34 Do you have relatives living in the neighborhood? 35 Are they involved into urban farming?
Community feeling Le sentiment communautaire	37 What do you feel about the neighborhood? Do you like it? 38 Do you feel the neighborhood here is working like a community?
Organisational support and political involvement / Soutien organisationnel et engagement politique	
Organisational support: Cooperatives, NGO, CBO, institutions Soutien organisationnel	39 Do you have support from cooperative, from organization, from the government, from any agency... - ... for your daily life? - ... for urban farming? If yes, which kind of help does this organisation provide you? 41 Are you still connected with some organizations or with the barangay in the former locations you where living (place 1, place 2, place 3)? If yes, which kind of help does this organisation provide you?
Political, religious and voluntary involvement Engagement politique	42 Are you involved in an organization, politically, religiously or voluntarily? If yes, what kind of organization is it? 43 Are you linked to the <i>barangay</i> ? If yes, what kind of links? If no, are you registered?
Perspectives	
Political views	44 What do you feel about politics, about the government and about the action of the mayor?
Expectations and threats	45 What do you expect for the future and your living conditions? Are you confident to keep your land? 46 Do you know a way to defend your place here as farmland?

Annexe 9.

Typologie de profils socio-économiques des familles d'agriculteurs urbains

Source : Moustier, Danzo (2006) p.176

	Home subsistence farmers	Family-type commercial farmers	Entrepreneurs	Multicropping peri-urban farmers
Location	U (P)	UP	P	P
Outlets	Home	Urban market	Urban market + export	Home + urban market
Objective	Home consumption	Income for subsistence	Additional income Leisure	Home consumption and income for subsistence
Size	Usually < 100m ²	Usually < 1000m ²	Usually > 2000m ²	Usually > 5000m ²
Products	Leafy vegetables, cassava, plantain, maize, rice, goats and sheeps, poultry, fruits	Leafy vegetables, temperate vegetables Poultry (sheep) (milk)	Temperate vegetables, fruits, poultry, livestock, fish	Staple food crops, local vegetables
Intensification (inputs/ha)	2	2 to 3	4	1
Gender	F	F + M	M	F + M
Limiting factor	Size	Size, land insecurity, access to inputs, water and services, marketing risks	Technical expertise, marketing risks	Access to inputs Fertility

Annexe 10.

Représentation graphique de la base de données « parcours résidentiels » des familles d'agriculteurs urbains

Les données concernant les parcours résidentiels de l'échantillon des 46 familles enquêtées. La base de données est constituée par :

- La naissance (année et lieu)
- L'année de l'arrivée à Metro Manila (si né hors Metro Manila),
- Les lieux et durée des étapes résidentielles dans Metro Manila
- Les période(s) de pratique agricole en ville.

Les données représentent le membre pivot de la famille enquêtée et son parcours familial : la mise en couple, la naissance des enfants sont renseignées par d'autres entrées de l'entretien (Guide Annexe 8).

La base de données peut être classée successivement par année de naissance, par année de l'arrivée en ville, par année de début de la pratique agricole en milieu urbain et permet des traitements graphiques. On peut effectuer un regroupement par sites (codes de 0 à 5).

La représentation graphique de la base de données est classée ici par année de naissance.

Bibliographie

- ABAD R. G. (1991): « Squatting and Scavenging in Smokey Mountain », *Philippines Studies*, Ateneo de Manila University, vol. 39, n°3, pp. 263–286.
- AGIER M. (2013) : *Campement urbain. Du refuge naît le ghetto*, Paris, Editions Payot&Rivages, 133p.
- AGIER M. (1999) : *L'invention de la ville. Banlieues, townships, invasions et favelas*, Paris, Edition des archives contemporaines, 176p.
- AKOUN A., ANSART P. (dir.) (1999) : *Dictionnaire de sociologie*, Paris, Le Robert et le Seuil, 587 p.
- AKRICH M. (2013) : « co-production ». in GIS Démocratie et Participation, *Dictionnaire critique et interdisciplinaire de la participation*. En ligne [URL] : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00870103>
- ALCAZAREN P., FERRER L., ICAMINA B. (2011): *Lungsod Iskwater: The Evolution of Informality as a Dominant Pattern in Philippine Cities*, Mandaluyong City, Anvil. Publishing, Inc., 252 pp.
- ALDHUY J. (2008) : « Au-delà du territoire, la territorialité ? », *Géodoc*, 2008, pp.35-42. En ligne [URL] : <https://hal.archives-ouvertes.fr/halshs-00278669/document>
- ALI M., Porciuncula F. L., (2001): “Urban and peri-urban agriculture in Metro Manila: Resources and opportunities for food production”, *Technical Bulletin*, n°26, Taiwan, AVRDC, 45p. En ligne : [URL]: http://203.64.245.61/fulltext_pdf/EB/2001-2010/TB26.pdf
- ALMEC Corporation (2014), *Roadmap for transport infrastructure development for Metro Manila and its surrounding areas (Region 3, Region 4A)*, Japan International Cooperation Agency, National Economic Development Authority, Final Report, 160p.
- ALMA B. P., BELISSA D. CORREA A. et al. (2016): « Agricultural Extension Policies in the Philippines: Towards Enhancing the Delivery of Technological Services », *Asia-Pacific Information Platform in Agricultural Policy*, Policy paper submitted to the Food and Fertilizer Technology Center (FFTC). En ligne [URL] : http://ap.ffc.agnet.org/ap_db.php?id=664&print=1#ftn1
- ANTOLIHAI L. (2004): *Culture of improvisation. Informal settlements and slum upgrading in a Metro Manila locality*, Institute of Philippine Culture, Ateneo de Manila University, Quezon City, 90p.
- ARGAILLOT J. (2014) : « Émergence et impacts de l'agriculture urbaine à Cuba », *Espaces et sociétés* 2014/3 (n° 158), p. 101-116. En ligne [URL] : <https://www.cairn.info/revue-espaces-et-societes-2014-3-page-101.htm>
- ASIAN DEVELOPMENT BANK (2009): *Poverty in the Philippines. Causes, Constraints, Opportunities*, Mandaluyong, Philippines 139p. En ligne [URL] : <https://www.adb.org/sites/default/files/publication/27529/poverty-philippines-causes-constraints-opportunities.pdf>
- ASIAN DEVELOPMENT BANK (2005): *Smokey Mountain Remediation and Development Project: Manila, Philippines. A Project of ADB's Poverty and Environment Program (PEP)*, [URL]: <http://povertyenvironment.net/adb/subprojects/phi-smokey>
- AUBRY C., RAMAMONJISOA J., DABAT M.-H., et al. (2008) : « L'agriculture à Antananarivo (Madagascar) : une approche Interdisciplinaire », *Natures Sciences Sociétés*, n° 16, pp.23-35.
- AUVRAY S., GALANG Jr. R. N, JIMENEZ-HALLARE C.T. (2003) : *Élites et développement aux Philippines : un pari perdu ?* Paris, Les Indes Savantes & Bangkok, Institut de Recherche sur l'Asie du Sud-Est Contemporaine, coll. « Regards Croisés », 316 p.
- BABY COLLIN V. (2000) : « Les marges et la ville, à Caracas et La Paz ». in MONNET J., CAPRON G.(ed.), *L'urbanité dans les Amériques. Les processus d'identification socio-spatiale*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, pp. 115-147.

- BACHELARD G. (1961) : *La poétique de l'espace*, Les Presses universitaires de France, 3^e édition, Bibliothèque de philosophie contemporaine, 215 p. En ligne [URL] : [http://classiques.uqac.ca/classiques/bachelard_gaston/poetique de espace 3e edition/poetique de espace 3e edition.pdf](http://classiques.uqac.ca/classiques/bachelard_gaston/poetique_de_espace_3e_edition/poetique_de_espace_3e_edition.pdf)
- BAILLY A., FERRAS R. (1997), *Éléments d'épistémologie de la géographie*, Armand Colin, 191p.
- BALLESTEROS M. (2010): *Linking Poverty and the Environment: Evidence from Slums in Philippine Cities*, Discussion paper N° 2010-33, Philippine Institute for Development Studies (PIDS), 31p. En ligne [URL]: <https://dirp4.pids.gov.ph/ris/dps/pidsdps1033.pdf>
- BALLESTEROS M. (2000): *Land Use Planning in Metro Manila and the Urban Fringe: Implications on the Land and Real Estate Market*, Discussion paper N° 2000-20, Juin 2000, Philippine Institute for Development Studies (PIDS), 47p. En ligne [URL]: <http://www3.pids.gov.ph/ris/pdf/pidsdps0020.pdf>
- BAUTES N., DIT CHIRO C. M. (2012) : « Pour une géographie sociale de l'action », *Carnets de géographes*, n° 4, septembre 2012, Rubrique Carnets de recherches, 17p.
- BAUTES N., REGINENSI C. (2008), « La marge dans la métropole de Rio de Janeiro : de l'expression du désordre à la mobilisation de ressources », *Autrepart*, 2008/3, n° 47, pp. 149-168. En ligne [URL] : <https://www.cairn.info/revue-autrepart-2008-3-page-149.htm>
- BAUTISTA N. R. (2009): "Promoting urban agriculture in the metropolis", *The urban gardener*, 8e issue, Vol. 2, N°5, mai 2009, 5p.
- BAYAT A. (2000): "Activism and Social Development in the Middle East", *Civil Society and Social Movements Programme Paper Number 3*, United Nations Research Institute for Social Development, discussion paper prepared for World Social Summit, Geneva,47p.
- BEAUD S., WEBER F. (2003) : *Guide de l'enquête de terrain*, Paris, La Découverte, 331p.
- BEAUD S. (1996) : « L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'«entretien ethnographique» », *Politix. Entrées en politique. Apprentissages et savoir-faire*, vol. 9, n°35, Troisième trimestre 1996, pp. 226-257. En ligne [URL] : http://www.persee.fr/doc/polix_0295-2319_1996_num_9_35_1966
- BECKER H. S. (2006) : « sur le concept d'engagement », *Sociologies* [Online], Discoveries/rediscovers. En ligne, [URL] : <http://sociologies.revues.org/642>
- BELLO W., DE GUZMAN M., MALIG M. (2005): *Political economy of permanent crisis in the Philippines*, Zed Book, 342p.
- BENIT-GBAFFOU C., TADIE J. (2016) : « En quête de leaders locaux à Jakarta – regards croisés depuis Johannesburg », *L'Espace Politique*, 30, 2016-03. En ligne [URL] : <http://espacepolitique.revues.org/4036>
- BERNER E. (1997): *Defending a place in the city: localities and the struggle for urban land in Metro Manila*, Quezon City, Ateneo de Manila University Press, 243p.
- BERQUE A. (2000) : *Écoumène, introduction à l'étude des milieux humains*, Paris, Belin, 271p.
- BERQUE A. (dir.) (1994) : *Cinq propositions pour une théorie du paysage*, Champ Vallon, 122p.
- BERRY-CHIKHAOU (2009) : « Les notions de citoyenneté et d'urbanité dans l'analyse des villes du Monde arabe », *Les Cahiers d'EMAM*, 18. En ligne [URL] : <http://emam.revues.org/175>
- BERRY-CHIKHAOU I., DEBOULET A. (2002) : *Les compétences des citoyens dans le Monde Arabe*, Karthala, 406 p.
- BERTAUX D. (1997) : *Les récits de vie : perspective ethnosociologique*, Paris, Nathan, 128p.
- BLANCO R. (2013) : « Culture politique ». in Guéraiche W. (dir.) : *Philippines contemporaines*, Les Indes Savantes-Irasedec, Paris-Bangkok, 2013, p.99-120.
- BONNET F.-X., (2017) : « Crimes et réformes aux Philippines », *Le Monde Diplomatique*, mai 2017, pp. 18-19. En ligne [URL] : <https://www.monde-diplomatique.fr/2017/05/BONNET/57475>
- BORLANDI M., BOUDON R., CHERKHAOUI M. et al. (dir.) (2005) : *Dictionnaire de la pensée sociologique*, Paris,

- Presses universitaires de France, collection « Quadrige dicos poche », 770 p.
- BOUILLON F. (2009) : *Les mondes du squat. Anthropologie d'un habitat précaire*, Paris, PUF/Le Monde, 245 p.
- BOUILLON F., FRESIA M. TALLIO V. (dir.) (2006), *Terrains sensibles. Expériences actuelles de l'anthropologie*, Paris, CEA-EHESS, 2006, 208 p.
- BOULIANE M. (2002) : « La participation dans quel sens ? L'exemple des organisations communautaires et de l'agriculture urbaine dans les villes de Mexico et Cuernavaca », *Anthropologica*, Vol. XLIV 2, 2002, pp.197-209.
- BOULIANE M. (2000) : « Agriculture urbaine et développement : l'expérience mexicaine », in *Nouvelles pratiques sociales*, vol. 13, n° 1, 2000, p. 103-118.
- BRILLANTES A. (1991) : « National Politics Viewed from Smokey Mountain ». In Kerkvliet B., Mojares R. (eds) *From Marcos to Aquino: local perspectives on political transition in the Philippines*, University of Hawaii Press, pp.187-311.
- BUCCI M. (2007) : « Qu'est-ce que l'approche des moyens d'existence durables ? », *Echos du COTA*, Décembre 2007, n° 117, p. 3-25.
- BULEON P., DI MEO G. (dir.) (2005) : *L'espace social. Lecture géographique des sociétés*, Paris, Armand Colin, 304p.
- CALAS B. (1999) : « Les paradoxes des rapports villes-campagnes à travers l'analyse du ravitaillement kampalais ». in Chaléard J.-L. et Dubresson A. (dir.), *Villes et campagnes dans les pays du sud. Géographie des relations*, Paris, Karthala, pp.87-103.
- CAMPILAN D., BONCODIN R., DE GUZMAN C. (2001): « Multi-sectorial initiatives for urban agriculture in Metro Manila, Philippines », *Scientist and Farmer, Partners in Research for the 21st Century*, Lima, International Potato Center, Programme Report 1999-2000, , pp. 433-443. En ligne [URL]: <http://citeseerx.ist.psu.edu/viewdoc/download?doi=10.1.1.509.3858&rep=rep1&type=pdf>
- CAPANZANA M. (2003): *Fruits and vegetable for health: The Health and Nutrition Situation of the Philippines*, Food and Nutrition Research Institute Department of Science and Technology, 62p.
- CAPRON G., CORTES G., GUETAT-BERNARD H. (2005) : *Liens et lieux de la mobilité. Ces autres territoires*, Belin, Mappemonde, 2005, 327p.
- CHALAS Y. (2000) : « La ville primordiale », in Agier M. *L'invention de la ville*, Paris, Anthropos, Collection Villes, 2000, pp. 73-85.
- CHALEARD J.-L. (dir.) (2014) : *Métropoles aux Suds, Le défi des périphéries ?* Paris, Karthala, 441 p.
- CHALEARD J-L, A. DUBRESSON (dir.) (1999) : *Villes et campagnes dans les pays du sud. Géographie des relations*, Paris, Karthala, 259 p.
- CHALEARD J-L. (1996) : *Temps des villes, temps des vivres. L'essor du vivrier marchand en Côte d'Ivoire*, Paris, Karthala, 661 p.
- CHAMBERS R., CONWAY G. (1991): *Sustainable and rural livelihoods: practical concepts for the 21st century*, IDS Discussion paper 296, Brighton, Sussex: Institute of Development Studies, 33p. En ligne [URL]: http://publications.iwmi.org/pdf/H_32821.pdf
- CHAPUIS R. (1984) : « Géographie rurale ». in Baily A. et al., *Les concepts de la géographie humaine*, Masson, pp. 149-165.
- CHARRAS M., FRANCK M., LANCRET N. (2002) : « Philippines », in Foucher M. (dir.), *Asies nouvelles*, Belin, Paris, 2002, pp.205-212.
- CHOAY F. (1965) : *Urbanisme. Utopies et Réalités. Une anthologie*, Paris, Editions du Seuil, 348p.
- CISSE O., MOUSTIER P. (1999) : « Rapport du groupe de travail méthodes », in SMITH O. (dir.), *Agriculture urbaine en Afrique de l'Ouest : une contribution à la sécurité alimentaire et à l'assainissement des villes*, Canada, CRDI, pp. 183-186. En ligne [URL] : <https://www.idrc.ca/fr/book/agriculture-urbaine-en-afrique-de->

louest-une-contribution-la-securite-alimentaire-et

- CITY FARMERS (1997): *Urban Agriculture For Food Security, Jobs And Waste Recovery: Roundtable of Top Local Government Officials at the Second International Colloquium of Mayors on Governance for Sustainable Growth and Equity (UNDP)*, 29 juillet 1997, United Nations, New York City. En ligne [URL] : <http://www.cityfarmer.org/MayorsJuly97.html>
- CLAVAL C. (1995) : *La géographie culturelle*, Paris, Nathan, 384p.
- CLEMENT P, CLEMENT-CHARPENTIER S., GOLDBLUM C. (1994) : *Cités d'Asie*, Les Cahiers de la recherche architecturale n°35/36 4ème trimestre 1994, Ed. Parenthèses, 258p.
- COLLECTIF INVERSES, MORELLE M., JACQUOT S., TADIE J. et. al. (2016) : « L'informalité politique en ville. 8 chercheurs et 9 villes face aux modes de gouvernement urbain », *L'Espace Politique*, 29, 2016-2. En ligne [URL] : <http://espacepolitique.revues.org/3806>
- COMITE DE L'AGRICULTURE (1999) : *Agriculture Urbaine et Périurbaine*, Quinzième session, Point 9 de l'ordre du jour provisoire, Rome, 25 - 29 janvier 1999. En ligne [URL] : <http://www.fao.org/unfao/bodies/COag/cOAG15/X0076f.htm>
- CONDOMINAS G. (1980) : *L'espace social. A propos de l'Asie du Sud Est*, Paris, Flammarion, 1980, 542p.
- CONSALES J.-N. (2003) : « Les jardins familiaux de Marseille, Gênes Barcelone. Entre enjeux potentiels et fonctions réelles de l'agriculture urbaine », *Rives méditerranéennes*, mis en ligne le 22/10/03 sur <http://rives.revues.org/449>
- COPANS J. (2008) : *L'enquête et ses méthodes : l'enquête ethnologique de terrain*, Armand Colin, 2^{ème} édition, 128p.
- CORTES G. (1998) : « Migrations, systèmes de mobilité, espaces de vie : à la recherche de modèles », *Espace géographique*, Tome 27 n°3, 1998. pp. 265-275. En ligne [URL] : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/spgeo_00462497_1998_num_27_3_1167
- COSTE J., MOUSTIER P., SNRECH S. (dir.) (1998) : « Contrat et concertation entre acteurs des filières vivrières. Synthèse des rencontres de Mbalmayo du 7-11 juillet 1997, Cameroun », *Inter-Réseaux*, n° 4 (mai), 1998, 80 p.
- CRESSWELL R. (1983), « Condominas, L'Espace social. A propos de l'Asie du Sud-Est », *L'Homme*, 1983, tome 23 n°2. pp. 117-118.
- CRUCIDO S., PAPA A., GARCIA T., (2006) « Technology Transfer Strategies And Experiences On Urban And Peri-Urban Agriculture », pp. 61-68. En ligne [URL] : http://www.fft.agnet.org/htmlarea_file/activities/20110719103448/paper-748593765.pdf
- CUNY C. (2008), *Appropriation de l'espace et prise de parole. Enquête socio-ethnographique dans un grand ensemble à Berlin Est*, Thèse de doctorat de Sociologie, Université Paris VIII Vincennes-Saint Denis, 542p. En ligne [URL] : <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00722380/document>
- DAIZ A. (1986): *The conversion of rural lands to urban uses along the Laguna Bay littorals : a geographic perspective*, Mémoire de Master Géographie, University of the Philippines, Diliman, Quezon City, 48p.
- DANSEREAU F. (2013) : « Les pratiques d'habiter », in Deboulet A., Jole M., *Les mondes urbains. Le parcours engagé de Françoise Navez-Bouchanine*, Paris, Khartala, pp. 35-48.
- DAVALLON, J. (2004) : « Objet concret, objet scientifique, objet de recherche », *Hermès, La Revue*, 38,(1), pp. 30-37. En ligne : [URL] : <https://www.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2004-1-page-30.htm>
- DE CERTEAU M., (1990) : *L'invention du quotidien, 1 : Arts de faire*, Gallimard, Collection Folios essais, n°146, 416p.
- DE KONINCK R. (1995) : « Les philippines, orient de l'Asie », in ANTHEAUME B. et al., *Asie du Sud Est, Océanie, Géographie Universelle*, Paris, Belin, pp. 77-96.
- DE SARDAN J.-P. O. (1995) : *Anthropologie et développement. Essai en socio-anthropologie du changement social*,

Paris, Khartala, 221p.

- DE ZEEUW I., VAN VEENHUIZEN R., DUBBELING M., (2011) : "The role of urban agriculture in building resilient cities in developing countries", *Journal of Agricultural Science*, Cambridge University Press, 11p. En ligne: [URL]: <http://www.ruaf.org/sites/default/files/UK%20Foresight%20-The%20role%20of%20urban%20agriculture%20in%20building%20resilient%20cities%20in%20developing%20countries.pdf>
- DE ZEEUW I. (2004) : "The development of Urban Agriculture; some lessons learnt", Key note paper for the International Conference "Urban Agriculture, Agro-tourism and City Region Development", Centres on Urban Agriculture and Food Security (RUAF), Beijing, 10-14 October, 2004. En ligne [URL]: <http://www.alnap.org/resource/7698>
- DEBOULET A., JOLE M. (2013), *Les mondes urbains. Le parcours engagé de Françoise Navez-Bouchanine*, Paris, Khartala, 360p.
- DENIS J. (1986) : « Urbanisation et développement en république des Philippines », *Annales de Géographie*, t.95, n°531, 1986, pp. 587-616.
- DI MEO G. (2000) : « Que voulons nous dire quand nous parlons d'espace ? », in Lussault M. (dir.), *Logiques de l'espace, Esprit des lieux. Géographies à Cerisy*, Editions Belin, 2000, pp. 37-55.
- DI MEO G. (2008) : « La géographie culturelle : quelle approche sociale ? », *Annales de géographie*, 2/2008 (n° 660-661), p. 47-66. En ligne [URL] : <http://www.cairn.info/revue-annales-de-geographie-2008-2-page-47.htm>
- DONADIEU P., FLEURY A., (1997) : « De l'agriculture péri-urbaine à l'agriculture urbaine », *Le Courrier de l'environnement* n°31, août 1997, En ligne [URL] : <http://www.inra.fr/dpenv/fleurc31.htm>
- DORIER-APPRILL E. (2000) : « Problèmes et défis de la gestion urbaine dans les très grandes villes du sud », in Dorier-Apprill E. (coord.), *Les très grandes villes dans le monde*, Editions du Temps, Paris, 2000, pp.83-103.
- DOSSE F. (2002) : « L'art du détournement. Michel de Certeau entre stratégies et tactiques », *Esprit*, N° 283 (3/4), Mars-avril 2002, pp. 206-222.
- DUFUMIER M. (2002) : « Préface », in De Lataille C., Dumontier A., Grondard N., *L'agriculture des Philippines. La plaine centrale : Histoire et perspectives*, Les Indes Savantes, Paris, 2002, pp. 7-13.
- DUPONT V., (2002), « Le monde des villes », in Saglio-Yatzimirsky M.-C. (Dir.), *Population et développement en Inde*, Paris, Ellipses, 2002, 55-84.
- DUPONT, V., (2010), « Création de nomades urbains et appauvrissement. Impact des politiques d'éradication des camps de squatters à Delhi », *Revue Tiers Monde*, vol. 201, no. 1, 2010, pp. 25-45.
- DURKHEIM E., (1967), *De la division du travail social*, Paris, Les Presses universitaires de France, 8e édition, 416p.
- DUVERNOY I., JARRIGE F., MOUSTIER P., SERRANO J. (2005) : « Une agriculture multifonctionnelle dans le projet urbain : quelle reconnaissance, quelle gouvernance ? », *Les Cahiers de la multifonctionnalité*, n°8, pp. 87-104.
- ECK'S R. (2015), Community supported Agriculture in High Dense areas: A way to promote and enhance Food Security in Quezon City, Joint Master Program Germany-UP, adviser Dr. Dina C. Magnaye, Soutenance de mémoire de Master Géographie au département de géographie de University of the Philippines Diliman.
- ELLIS F., SUMBERG J. (1998): « Food production, urban areas and policy responses », *World Development*, Vol. 26, n° 2, pp.213-225.
- FAO (2012) : *Pour des villes plus vertes en Afrique. Premier rapport d'étape sur l'horticulture urbaine et périurbaine. Premier rapport d'étape sur l'agriculture urbaine et périurbaine*, Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture, Rome, 116p. En ligne : [URL] : <http://www.fao.org/docrep/016/i3002f/i3002f.pdf>

- FAO (2010) : Lutter contre la pauvreté et la faim, Perspectives économiques et sociales, synthèse n°10, 2p. En ligne [URL] : <http://www.fao.org/docrep/012/al377f/al377f00.pdf>
- FAO (2005) : *Politiques de Développement agricole. Concepts et expériences*, Rome. Matériel conceptuel et technique. En ligne [URL] : <http://www.fao.org/docrep/009/y5673f/y5673f00.htm>
- FAO (1996): *Report of the World Food Summit. 13-17 November 1996*, Rome. En ligne [URL] : <http://www.fao.org/docrep/003/w3548e/w3548e00.htm>
- FDUP, PHILSSA, Urban Poor Alliance (2008), *Participatory research mapping*, mars 2008 (documents affichés dans les locaux de FDUP).
- FIRMAN T. (2012): "Change and Continuity in the Development of Jakarta Metropolitan Area (Jabodetabek): Towards a Post-Suburbanisation", paper presented in annual meeting program Population Association of America, San Fransisco, 2012. En ligne [URL]: <http://paa2012.princeton.edu/papers/120118>
- FRANCK A. (2008) : *Produire pour la ville, produire la ville : Etude de l'intégration des activités agricoles et des agriculteurs dans l'agglomération du Grand Khartoum (Soudan)*, Thèse de doctorat en Géographie sous la direction de Jean-Louis Chaléard, 2008, 508p. En ligne [URL]: <http://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00232876/>
- FREGUIN GRESH, CORTES G., TROUSSELLE A., et al. (2015) : « Le Système Familial Multi-localisé. Proposition analytique et méthodologique pour interroger les liens entre migrations rurales et développement au Sud », *Revue Monde en Développement*, n°172/4 : 13-32.
- GAILLARD J.-C., LUNA M. E., CADAG R. J. (2013) : « Sa kandungan ng kalikasan : catastrophes, environnement et développement », in Guéraiche W. (dir.), *Philippines contemporaines*, Les Indes Savantes-Irasec, Paris-Bangkok, pp. 219-260.
- GERVAIS LAMBONY P. (2003) : *Territoires citadins. Quatre villes africaines*, Belin, Paris, 271p.
- GINSBURG S., KOPPEL B., McGEE T.G. (Ed.) (1991): *The extended metropolis: settlement transition in Asia*, University of Hawaii Press, Honolulu, 339p.
- GIOVANONNI G., (1998) : *L'Urbanisme face aux villes anciennes*, Ed. Seuil, Points. Série Essais ; n°362, 349p.
- GOFFMAN E. (2013) : *Comment se conduire dans les lieux publics. Notes sur l'organisation sociale des rassemblements*, Paris, Economica, coll. « Études sociologiques », Trad. D. Céfaï du texte original, 1963, 308 p.
- GONZALES A. (1998) : "The Language Planning Situation in the Philippines", *Journal of Multilingual and Multicultural Development*, Volume 19, Issue 5, pp. 487-525.
- GOUESSET V. (2002) : « Communautés, communautarisme, un concept qui semble poser problème dans la géographie française », in *Espaces et Sociétés ESO Travaux et Documents*, n°17, pp. 13-21. En ligne [URL] : <http://www.documentation.ird.fr/hor/fdi:010029005>
- GRAFMEYER Y., JOSEPH I., (2009) : *L'Ecole de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine. Présentation d'Yves Grafmeyer et Isaac Joseph*, Paris, Edition du Champ Urbain, 1979, réédition 2009, 335p.
- GUEGUEN C. (2007) « Extension et variété de l'usage du cloisonnement urbain de Makati à Metro Manila (Philippines) », *Territoire en mouvement*, 3, 2007. En ligne [URL]: <http://tem.revues.org/792>
- GUERAICHE W., (2013) : « Un peuple de migrants », in Guéraiche W. (dir.), *Philippines contemporaines*, Les Indes Savantes-Irasec, Paris-Bangkok, p. 361-384.
- GUILLAUD C. (2009) : « Interstices urbains et pratiques culturelles », in Zuppinger T. (coord.), *Dossier 2009 – L'habitat, un mode à l'échelle humaine*, Implications philosophiques. En ligne [URL] : <https://www.implications-philosophiques.org/Habitat/Guillaud1.html>
- HARDIYANTOA, CONSTANCIO C. DE GUZMANB (2008): "Identification of lead and cadmium levels in white cabbage (*Brassica rapa* L.), soil, and irrigation water of urban agriculture in the Philippines", *Journal of Agricultural Science* 9(1), 2008, pp.1-6. En ligne [URL] : www.google.com/viewer.

- HEROUARD F. (2007) : « Habiter et espace vécu : une approche transversale pour une géographie de l'habiter », in Paquot T. et al., *Habiter, le propre de l'humain*, La Découverte « Armillaire », p. 159-170.
- HERTZOG A., SIERRA A., (2010) : « Penser la ville et l'urbain, les paradoxes de la géographie française », *EchoGéo*, 12, 2010, mis en ligne le 31 mai 2010. En ligne [URL] : <http://echogeo.revues.org/11898>
- HOLLNSTEINER M. R. (2000): « Community Empowerment, People's Organizations, and the Urban Poor: Struggling for Shelter, Infrastructure, Services, and Dignity in the Philippines », in Chifos C., Yabes R. (Ed.), *Southeast Asian Urban Environments. Structured and Spontaneous*, Program for Southeast Asia Studies, Monograph Series, Arizona State University, Tempe, Arizona, 2000, pp.3-27
- HOLLNSTEINER M. R. (1975): "Metamorphosis : From Tondo squatter to Tondo Settler", *NEDA Journal of Development*, Vol. 1 et 2, 1975-75, Numbers 2,3 & 4, National Economic Development Authority (NEDA), Manila, 249-260.
- HOVORKA , A., DE ZEEUW, JENGA (2009): *Women Feeding Cities; Mainstreaming Gender in Urban Agriculture and Food Security*, London, UK, Practical Action. En ligne [URL]: <http://www.ruaf.org/publications/women-feeding-cities-mainstreaming-gender-urban-agriculture-and-food-security>
- HUCY W. RAYMOND R. (2004): « Habiter le dedans et le dehors : la maison ou l'Eden rêvé et recréé », *Strates* [En ligne], 11, 2004, mis en ligne le 14 janvier 2005. En ligne [URL] : <http://strates.revues.org/430>
- JACQUOT S., SIERRA A., TADIE J. (2016) : « Informalité politique, pouvoirs et envers des espaces urbains », *L'Espace Politique*, 29, 2016-2. En ligne [URL] : <http://espacepolitique.revues.org/3805>
- JOCANO F. L. (1992): *Slum as a way of life. A study of coping behavior in an urban environment*, University of the Philippines Press, 1975, 212p.
- KELLY P. (1999): "Everyday Urbanization: The Social Dynamics of Development in Manila's Extended Metropolitan Region", *International Journal of Urban and Regional Research*, Volume 23, Issue 2, June 1999, pp. 283–303. En ligne [URL]: <http://onlinelibrary.wiley.com/doi/10.1111/ijur.1999.23.issue-2/issuetoc>
- KELLY P. (2000), *Landscapes of Globalization: Human Geographies of Economic Change in the Philippines*, Routledge, 208p.
- KERKVLIEET B. J., MOJARES R. B. (Ed.) (1991): *From Marcos to Aquino. Local Perspectives on Political Transition in the Philippines*, University of Hawaii Press, Honolulu and Ateneo de Manila University Press.
- KIMANI J. (2015): Applicability of UA as a concept in alleviating quality of life of poor households in Quezon city, Joint Master Program Germany-UP, adviser Dr. Jun T. Castro, Soutenance de mémoire de Master Géographie au département de géographie de University of the Philippines Diliman.
- KOC M., MACRAE R., MOUGEOT L. J. A., WELSH J. (dir.) (2000): *Armer les villes contre la faim. Systèmes alimentaires urbains durables*, Centre de Recherches pour le Développement International, 2000, 203 p., En ligne [URL] : www.crdi.ca/livres.
- LAGUNA LAKE DEVELOPMENT AUTHORITY (1996), *Resolution n°23. Series of 1996*, 5p. [URL]: <http://www.lda.gov.ph/dox/br/euf/br23s1996.pdf>
- LANDA J. F., (2002): *Slum as a way of life : a study of coping behavior in urban environment*, Metro Manila PUNLAD Research House, 202p.
- LAQUIAN (1969): *Slum are for people : the Barrio Magsaysay pilot project in Philippine urban community development*, East-West Center Press, 245p.
- LATAILLADE C., DUMONTIER A., GRONDARD N. (2002) : *L'agriculture des Philippines. La plaine centrale : Histoire et perspectives*, Préface de Marc Dufumier, Les Indes Savantes, Paris, 133p.
- LAURENS L. (2015), « Agri-interstice urbain ou quand l'agriculture change la réalité des marges urbaines », *Bulletin de la Société Géographique de Liège*, Société Géographique de Liège, 2015, 2015/1 (64), pp.5-22. En ligne [URL] : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01230153>
- LAVERGNE M. (2004) : L'agriculture urbaine dans le bassin méditerranéen, une réalité ancienne à l'heure du

- renouveau, in Nasr J., Padilla M., *Interfaces : agricultures et villes à l'Est et au Sud de la Méditerranée*, éditions Delta/IFPO, Beyrouth, pp.49-66. En ligne [URL] : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00638226/document>
- LE GALL J. (2011) : *Buenos Aires maraîchère : une Buenos Aires bolivienne ? Le complexe maraîcher de la Région métropolitaine à l'épreuve de nouveaux acteurs*, Thèse de doctorat de Géographie sous la direction de Susanna M. Sassone, 2011, 775p.
- LE LANNOU M. (1949) : *La géographie humaine*, Paris, Flammarion, 1 vol°, 249p.
- LEFEBVRE H. (1968) : *Le droit à la ville*, Editions Anthropos, 164p.
- LEONCINI D.(2005) : « A conceptual analysis of *pakikisama* (getting along with people) » in Roland M. Ripaldo (Ed.), *Filipino cultural traits*, The council for Research in Values and Philosophy, Washington DC, pp.157-184.
- LEVI-STRAUSS C. (2001) : *Tristes Tropiques*, Pocket, 2001, 504p.
- LEVI-STRAUSS C. (1990) : *La pensée sauvage*, Paris, Plon, Pocket, coll. Agora, 1^{ère} édition 1962, p. 31.
- LEVY J., LUSSAULT Michel (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 2003, 1033p.
- LOUISET O. (2000) : « L'urbanité ailleurs », in Lussault M. (dir.), *Logiques de l'espace, Esprit des lieux. Géographies à Cerisy*, Editions Belin, pp. 157-164.
- LUSSAULT M. (2000) : « Action(s)! », in Lussault M. (dir.), *Logiques de l'espace, Esprit des lieux. Géographies à Cerisy*, Editions Belin, pp. 11-36
- MALAUQUE I., YOKOHARI M. (2007): Urbanization process and the changing agricultural landscape pattern in the urban fringe of Metro Manila, Philippines, *Environment and Urbanization*, Volume: 19, issue: 1, April 1, 2007, pp. 191-206. En ligne [URL]: <http://journals.sagepub.com/doi/abs/10.1177/0956247807076782>
- MANASAN R. G., MERCADO R. G. (1999): "Governance and urban development: Case study of Metro Manila", *Philippine Institute for Development Studies*, Makati, Discussion paper N°99-03, 1999, 66p.
- MANGIN P., PANERAI D. (2006) : *Projet urbain*, Éditions Parenthèses, Collection Eupalinos, Marseille, 192p.
- MARCELLINI A., MILIANI M. (1999) : « Lecture de Goffman. L'homme comme objet rituel », *Corps et Culture*, n° 4, <http://corpsetculture.revues.org/document641.html>
- MATHIEU N., MOREL-BROCHIET A., BLANC N., et al. (2005) : « Habiter le dedans et le dehors : la maison ou l'Eden rêvé et recréé », *Strates* 11, 2004, mis en ligne le 14 janvier 2005. [En ligne] : <http://strates.revues.org/430>
- Mc GEE T.G. (1991) : « Emergence of Deskota region in Asia : expanding a hypothesis », in Ginsburg N., Koppel B., McGee T.G. (Ed.), *The extended metropolis : settlement transition in Asia*, University of Hawaiï Press, Honolulu, pp. 3-25.
- MCDONALD J.-C., (2003) : « Préface », In Auvray S., Galang Jr. R. N, Jimenez-Hallare C.T., *Élites et développement aux Philippines : un pari perdu ?*, Paris, Les Indes Savantes & Bangkok, Institut de Recherche sur l'Asie du Sud-Est Contemporaine, coll. « Regards Croisés », 316 p.
- MEDINA M. (2007) : *The World's Scavengers. Salvaging for Sustainable Consumption and Production*, Alta Mira Press, Plymouth, 318p.
- MILTON S. (1967) : « L'alimentation des populations urbaines des pays sous-développés », *Tiers-Monde*, Année 1967, Volume 8, Numéro 31, pp. 605-629. En ligne [URL] : http://www.persee.fr/doc/tiers_0040-7356_1967_num_8_31_2371
- MONDANA L., « Pratiques discursives et configurations de l'espace urbain », in Lussault M. (dir.), *Logiques de l'espace, Esprit des lieux. Géographies à Cerisy*, Editions Belin, 2000, p. 165-175
- MONGIN O. (2005) : *La condition urbaine. La ville à l'heure de la mondialisation*, Seuil.
- MONNET J., CAPRON G. (ed.) (2000) : *L'urbanité dans les Amériques. Les processus d'identification socio-spatiale*,

Presses Universitaires du Mirail, Toulouse.

- MOSCOW A. (2000) : « Importance de l'agriculture urbaine pour les jardiniers, leur famille et leur communauté : l'exemple de La Havane, à Cuba », in Koc M. (dir.) *Armer les villes contre la faim : systèmes alimentaires urbains durables*, Ottawa, Centre de recherches pour le développement international, p. 81-88.
- MOSER C., Mc LLWAINE C. (1997): *Households responses to poverty and vulnerability, Volume 3, Confronting crisis in Commonwealth, Metro Manila*, Urban Management Programme Publications, World Bank, USA, 120p.
- MOUGEOT L. J. A. (2006) : *Cultiver de meilleures villes. Agriculture urbaine et développement durable*, Centre de Recherches pour le Développement International, 61p. En ligne [URL] : sur www.crdi.ca/livres.
- MOUGEOT L. J. A. (2000): *Urban Agriculture: Definition, Presence and Potentials and Risks*, Thematic paper n°1, 42p. En ligne [URL] : https://www.researchgate.net/publication/242091146_Urban_agriculture_Definition_presence_potentials_and_risks
- MOUSTIER P., DANSO G., (2006). "Local economic development and marketing of urban produced food", In VAN VEENHUIZEN R, *Cities farming for the future: Urban agriculture for green and productive cities*, Cavite, IIRR, pp. 174-195.
- MUBARIK A., DE BON H., MOUSTIER P. (2005): "Promoting the Multifunctionality of Urban and Periurban Agriculture in Hanoi", *UA Magazine, Multiple Functions of Urban Agriculture*, N° 15 - pp.11-13. En ligne [URL]: <http://www.ruaf.org/promoting-multifunctionality-urban-and-periurban-agriculture-hanoi>
- MUBARIK A., PORCIUNCULA F. (2001): « Urban and Peri-urban Agriculture in Metro Manila: Resources and Opportunities for Food Production », *Technical Bulletin*, N°26, Asian Vegetable Research and Development Center (AVRDC), 45p.
- MUNI R.(2008): *Emerging Agricultural Technologies in the Philippines: A Sociological Essay on Their Contributions to Individual Well-being and Human Connectedness*, Department of Social Anthropology and Psychology, College of Social Sciences, University of the Philippines Baguio, Baguio City, The Philippines, 26p.
- MURAKAMI A., MEDRIAL ZAIN A., TAKEUCHI K., et al. (2005): « Trends in urbanization and patterns of land use in the Asian mega cities Jakarta, Bangkok, and Metro Manila », *Landscape and Urban Planning*, 70, 2005, pp. 251-259. En ligne [URL]: <http://www.sciencedirect.com/science/article/pii/S0169204603002263>
- NAHMIAS P. (2017), *L'habiter citoyen interrogé par l'agriculture urbaine*, Thèse de doctorat de Géographie sous la direction de Hellier E., Le Caro Y., Université Rennes 3, Haute Bretagne, 408p. En ligne [URL] : <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01497109/document>
- NICOLAS-LE STRAT P. (2007), *Expérimentations politiques*, Fulenn, 120p.
- NUGENT R. (2000a): "The Impact of Urban Agriculture on the Household and Local Economies", in Bakker et al. (eds) *Growing Cities, Growing Food* (Feldafing: DSE), pp 67- 97. En ligne [URL]: http://www.ruaf.org/sites/default/files/Theme3_1_1.PDF
- NUGENT R. (2000b): *Urban and Periurban Agriculture, Household Food Security and Nutrition*, Discussion paper for FAO-ETC/RUAF electronic conference "Urban and Periurban Agriculture on the Policy Agenda" August 21 – September 30, 2000, 6p. En ligne [URL]: <http://www.ruaf.org/sites/default/files/Discussion%20paper%201%20Urban%20agriculture,%20Food%20security%20and%20Nutrition.pdf>
- NUSSBAUM M., SEN A. (Ed.) (1993): *The Quality of life*, Oxford, Clarendon Press, 453p.
- ÓLANREWAJU B., SMITH O.B., MOUSTIER P., et al.. (dir.) (2004) : *Développement durable de l'agriculture urbaine en Afrique francophone : enjeux, concepts et méthodes*, Montpellier, CIRAD/CRDI, 172p. En ligne [URL] : http://www.dphu.org/uploads/attachements/books/books_4613_0.pdf
- PAGE P. (2002): « Urban agriculture in Cameroon : an anti-politics machine in the making ? », *Geoforum*, n° 33, pp. 41-54.
- PAILLER F., RIPAULT S. (2008) : « À quoi participe-t-on ? », *Mutual Action*, 63, En ligne [URL] : <http://esse.ca/en/a->

quoi-participe-t-on

- PALAY Jr. A. (2013) : « Gauche: partis pris et enjeux », in Guéraiche W. (dir.), *Philippines contemporaines*, Les Indes Savantes-Irasedec, Paris-Bangkok, p. 121-142.
- PAQUOT T. (2000) : La ville et l'urbain, l'état des savoirs, Éditions La Découverte.
- PAQUOT T., YOUNES C. (2007) : *Habiter le propre de l'humain*, La Découverte « Armillaire ».
- PETCOU C., DOINA P. (2005) : « Au rez de chaussée de la ville », *Multitudes*, vol. no 20, no. 1, 2005, p. 75-87.
- PHILANDER F. R., KARRIEM A. (2015): "Assessment of Urban Agriculture as a Livelihood Strategy for Household Food Security: An Appraisal Of Urban Gardens in Langa, Cape Town", *International Journal of Arts & Sciences*, 10 décembre 2015. En ligne [URL]: <https://ssrn.com/abstract=2787617>
- PORIO E. (2009), *Urban Transition, Poverty, and Development in the Philippines*, A Preliminary Draft, Department of Sociology and Anthropology, Ateneo de Manila University, 97p. En ligne [URL]: <http://pubs.iied.org/pdfs/G02570.pdf>
- PORIO E. (coord.) (1997): *Urban Governance and Poverty Alleviation in Southeast Asia. Trends and Prospects*, Ateneo de Manila University, 203p.
- POULOT M. (2008) : « Les territoires périurbains : « fin de partie » pour la géographie rurale ou nouvelles perspectives ? », *Géocarrefour*, Vol. 83/4, 2008. En ligne [URL] : <http://geocarrefour.revues.org/7045>
- PULLIAT G. (2013), Vulnérabilité alimentaire et trajectoires de sécurisation des moyens d'existence à Hanoi : une lecture des pratiques quotidiennes dans une métropole émergente, Thèse de Doctorat de Géographie sous la direction de Landy F., Université Paris Ouest Nanterre La Défense, 376p. En ligne [URL] : <https://bdr.u-paris10.fr/theses/internet/2013PA100159.pdf>
- PRAIN G. (2006): *Urban Harvest: A CGIAR Global Program on Urban and Peri- Urban Agriculture*, 36p. En ligne [URL]: http://en.fftc.org.tw/htmlarea_file/activities/20110719103448/paper-604566903.pdf
- RAGRAGIO J. M. (2003): « Urban slum report : the case of Metro Manila, *Understanding slum. Case Studies for the Global Report on Human Settlements*, 21p., 2003. En ligne [URL] : https://www.ucl.ac.uk/dpu-projects/Global_Report/pdfs/Manila.pdf
- REESE N., WERNING. (2013): « Between confrontation and cooptation. The civil society », in Reese N., Werning R. (dir.), *Handbook Philippines. Society.Politics. Economy. Culture*, Philippinenbüro, Davao City, Philippines, pp. 353-363.
- REESE Niklas (2013): "Power wielders and their unruly subjects. The political system in theory and practice", in Reese N., Werning R., (dir.), *Handbook Philippines. Society. Politics. Economy. Culture*, Philippinenbüro, Davao City, Philippines, pp. 313-329.
- REITERER G. (2013) : «La décentralisation, une belle idée entre réalité juridique et pratique politique », in Guéraiche W. (dir.), *Philippines contemporaines*, Les Indes Savantes-Irasedec, Paris-Bangkok, 2013, p.187-204.
- RIGG J. (2007) : *An Everyday Geography of the Global South*, Routledge, 231p.
- RIPOLL F. (2006) : « Du rôle de l'espace aux théories de l'acteur », in Séchet R., Veschambre V., *Penser et faire de la géographie sociale*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, pp. 193-207.
- RIPOLL F., VESCHAMBRE V., (2006) « L'appropriation de l'espace : une problématique centrale pour la géographie sociale », in Séchet R., Veschambre V., *Penser et faire de la géographie sociale*. Contribution à une épistémologie de la Géographie Sociale, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, pp. 295-304.
- RIPOLL F., VESCHAMBRE V. (2005) : « Introduction », *L'appropriation de l'espace : sur la dimension spatiale des inégalités sociales et des rapports de pouvoir*, *Noroi*, 195, 2005/2, pp 7-15.. En ligne [URL] : <http://noroi.revues.org/477>
- ROBINEAU O. (2015), *Vivre de l'agriculture dans la ville africaine : une géographie des arrangements entre acteurs à Bobo-Dioulasso, Burkina Faso*, Thèse de doctorat en Géographie et Aménagement de l'Espace sous la

- direction de Laurens L., Soulard C., Université Paul-Valéry Montpellier 3, 378p. En ligne [URL] : <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00917958/>
- ROBINEAU O., TICHIT J., MAILLARD T. (2014) « S'intégrer pour se pérenniser. Pratiques d'agriculteurs urbains dans trois villes du Sud », *Agriculture et ville, Espaces et Sociétés*, 158 (3), pp.83-100. En ligne [URL] : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01073788/>
- RÜLAND J. (1986): "Authoritarianism at the Grass-roots: Urban Neighbourhood Organizations in Metro Manila", *Asian Journal of public administration*, Volume 8, 1986, Issue 1.
- SANTIAGO A. (1991): « Urban development and administration in the Philippines: an institutional response », *Philippine Planning Journal*, n°23, Octobre 1991, vol.1, pp. 42-56.
- SCHILTER C. (1991) : « L'agriculture urbaine : une activité créatrice d'emplois, en économie de survie (le cas de Lomé) », *Cahier de Sciences Humaines* n°27 (1-2), 1991, pp. 159-168.
- SECHET R., VESCHAMBRE V. (Ed.) (2006), *Penser et faire la géographie sociale. Contributions à une épistémologie de la géographie sociale*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.
- SEROTE E. M. (1991): « The socio-spatial structure of the colonial third world city: the case of Manila, Philippines », *Philippines Planning Journal*, n°23, octobre 1991, vol.1, 14p.
- SEVIN O. (2000) : « Les métropoles d'Asie du Sud-Est », in Dorier-Apprill E. (coord.), *Les très grandes villes dans le monde*, Editions du Temps, Paris, pp.255-288.
- SHATKIN G. (2007): *Collective Action and Urban Poverty Alleviation. Community Organisation and the struggle for shelter in Manila*, Urban and regional planning and development series, Ashgate, England, 311p
- SHATKIN G. (2004): "Planning to Forget: Informal Settlements as 'Forgotten Places' in Globalising Metro Manila", *Urban Studies*, Vol. 41, No. 12, 2469–2484, November 2004
- SHATKIN G. (1999): « Community-Based Organizations, Local Politics, and Shelter Delivery in Metro Manila », In *Kasarinlan. A Philippine Journal of Third World Studies. Politics and Governance*, vol.14, n°3, pp. 31-50
- SHENGE L., JIANMING C., ZHENSHAN Y. (2003): "Migrants' Access to Land in Periurban Beijing", *Urban Agriculture*, No. 11. pp. 6-8. En ligne [URL]: <http://www.ruaf.org/migrants-access-land-periurban-beijing>
- SOULARD C. (2014) : *Pratiques, politiques publiques et territoires : construire une géographie agricole des villes*, Mémoire d'Habilitation à Diriger des Recherches, Géographie. Université Michel de Montaigne - Bordeaux III, 189p. En ligne : [URL] : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/tel-01016218/>
- SPREITZHOFFER G. (2002): « Globalizing Metro Manila: Land Use and Infrastructure Development », *Philippine Studies*, vol. 50, n°2, Ateneo de Manila University, pp. 251–268.
- STOCK M. (2004) : « L'habiter comme pratique des lieux géographiques », *EspacesTemps.net*, [URL] : <http://www.espacestemp.net/articles/habiter-comme-pratique-des-lieux-geographiques/>
- SUSTAINABLE PROJECT MANAGEMENT (SPM) (2005): *Smokey Mountain Remediation & Development Program (SMRDP). December 2005 Summary Report*, 9p. En ligne [URL]: <http://www.povertyenvironment.net/sites/default/files/pep-files/Project%20Summary-Philippines-Smokey%20Mountain.pdf>
- TONNELAT S. (2016) : « La carrière d'un interstice urbain à New York Deux rôles distincts de l'espace dans les mobilisations autour d'un projet d'aménagement », in Combes H., Garibay D., Goirand C.(dir.), *Les lieux de la colère. Occuper l'espace pour contester, de Madrid à Sanaa*, Paris, Karthala, coll. « Questions transnationales », pp. 211-234. [URL] : http://stephane.tonnelat.free.fr/Welcome_files/chap8.pdf
- TONNELAT S. (2003) : *Interstices urbains Paris - New York: entre contrôles et mobilités, quatre espaces résiduels de l'aménagement*, Thèse de doctorat en Urbanisme et Aménagement et en Psychologie environnementale, Université Paris XII – Val de Marne City University of New York, 592p. En ligne [URL] : http://www.academia.edu/4513749/Interstices_Urbains_Paris_New_York_Entre_controles_et_mobilites_quatre_espaces_residuels_de_lame_nagement

- TUAN YI-FU (1979): « Space and place: humanistic perspective » in Gale S., Olsson G. (eds.), *Philosophy in geography*, pp. 387-427.
- UN-Habitat, United Nations Human Settlements Programme (2012), *Innovative Urban Tenure in the Philippines. Challenges, approaches and institutionalization. Summary report*, 64p. En ligne [URL]: <https://unhabitat.org/books/innovative-urban-tenure-in-the-philippines-summary-report/>
- UNITED NATION (2011) : Population, distribution, organization : internal migration and development, United Nations publication, 378p. En ligne [URL]: <http://www.un.org/esa/population/publications/PopDistribUrbanization/PopulationDistributionUrbanization.pdf>
- VAN NAERSSSEN T. (1993): « Squatter acces to land in Metro Manila », *Philippines Studies*, n°1, pp.3-20.
- VAN NAERSSSEN T. (2001): "Globalization and urban social movements. The case of Metro Manila, the Philippines", in *Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde, The Philippines Historical and social studies*, 157 (2001), n°3, Leiden, 677-689.
- VANIER M. (2000) : « Qu'est-ce que le tiers espace ? Territorialités complexes et construction politique », *Revue de géographie alpine*, tome 88, n°1, 2000. pp. 105-113. En ligne [URL]: www.persee.fr/doc/rga_0035-1121_2000_num_88_1_4626
- VESCHAMBRE V. (2004) : « Appropriation et marquage symbolique de l'espace : quelques éléments de réflexion », *Travaux et documents ESO*, N° 21, mars 2004, pp.73-77.
- WEBER M. (1982) : *La ville*, Aubier.
- WOLF H. (2013): « Survival in the countryside. The visayas », in Werning R., Reese N. (Dir.), *Handbook Philippines . Society.Politics. Economy. Culture*, Philippinenbüro, Davao City, Philippines, pp.120-129/
- ZEZZA A., TASCIOTTI L. (2010): "Urban agriculture, poverty, and food security: Empirical evidence from a sample of developing countries", *Food policy* 35 (4), pp.265-273. En ligne [URL] <https://plagiarism.repec.org/jatta2/jatta4.pdf>

Données des instituts nationaux de statistiques

NATIONAL STATISTICAL COORDINATION BOARD (2013): 2012 Full Year Official Poverty Statistics of the Philippines, Philippines, National Statistical Coordination Board 75p. En ligne [URL]: https://psa.gov.ph/sites/default/files/Report%20on%20the%202012%20Full%20Year%20Poverty%20Statistics_0_0.pdf

NATIONAL STATISTIQUES OFFICE (NSO) (2014), *The Philippines in figure*, Philippines, 101p. En ligne [URL]: <https://psa.gov.ph/sites/default/files/2014%20PIF.pdf>

NATIONAL STATISTIQUES OFFICE (NSO) (2010): *Special Release, 2010 Census of Population and Housing and Housing and Housing. Final Results. NCR*, 13p. http://www.nso-ncr.ph/special%20release/2010%20CPH%20Special%20Release_NCR.pdf

NATIONAL STATISTIQUES OFFICE (NSO) (2007): *Population and Annual Growth Rates by Region, Province, and Highly Urbanized City: Population Censuses 1995, 2000, and 2007*, 4p. consulté sur www.census.gov.ph.

NATIONAL STATISTIQUES OFFICE (NSO) (2004a) : *A Review of the Agriculture Sector in CALABARZON*. En ligne [URL]: <https://psa.gov.ph/content/review-agriculture-sector-calabarzon>

NATIONAL STATISTIQUES OFFICE (NSO) (2004b) : *A Review of the Agriculture Sector in Central Luzon*. En ligne [URL]: <https://psa.gov.ph/content/review-agriculture-sector-central-luzon>

PHILIPPINES STATISTICAL AUTHORITY (PSA) (2015a) POPCEN

PHILIPPINES STATISTICAL AUTHORITY (PSA) (2015b), *Family Income and Expenditure Survey (FIES)*. En ligne [URL]: <http://news.abs-cbn.com/focus/03/18/16/poverty-incidence-in-philippines-eased-in-2015-study-says>

PHILIPPINES STATISTICAL AUTHORITY (PSA) (2012): *Poverty incidence among families*

Tables des illustrations

Table des cartes

Carte 1. Metro Manila, capitale métropolitaine des Philippines dans l'aire régionale de l'Asie du Sud Est	21
Carte 2. Repérage régional de Metro Manila (National Capital Region) dans l'archipel philippin	22
Carte 3. Une concentration des slums à Manila dans les années 1950 près du port et des usines à Tondo, à Intramuros et le long de la rivière Pasig.....	44
Carte 4. Les sites d'agriculture urbaine de plein champ enquêtés dans Metro Manila	79
Carte 5. Grandes infrastructures du territoire métropolitain	123
Carte 6. Géographie des agricultures urbaines d'interstice multilocalisées dans l'espace métropolitain de Manila.....	126
Carte 7. Le site de la ville de Taguig : entre métropole et lac	132
Carte 8. Site urbain des agricultures urbaines résiduelles et résurgentes dans Taguig.....	137
Carte 9. Le site urbain de Smokey Mountain au cœur d'un district industriel et paupérisé (Tondo, Manila).....	145
Carte 10. Agriculture urbaine résiduelle, agriculture urbaine résurgente sur les terres côtières fragmentées de Taguig	152
Carte 11. Deux scènes d'acteurs de l'agriculture urbaine configurées en fonction des quartiers d'inscription des projets.....	172
Carte 12. L'agriculture urbaine de projet par types de quartier dans Metro Manila	187
Carte 13. Projets d'agriculture urbaine dans le quartier de Gasangan, dans le Barangay BASECO (Manila)	203
Carte 14. Installation directe de familles migrantes sur l'enclave agricole de Palingon	241
Carte 15. Tactique d'installation de Genelito : un gardien pionnier	248
Carte 16. Tactique d'installation de Fred : un pionnier du défrichage	248
Carte 17. Tactique d'installation de Janet en suiveur de l'agriculture urbaine résurgente.....	250
Carte 18. Les installations des familles d'agriculteurs urbains à Smokey Mountain depuis Tondo et le sud de Navotas	254
Carte 19. Provinces d'origine des familles d'agriculteurs urbains à partir de l'indicateur « origine d'un membre pivot de la famille »	263
Carte 20. Le principe de subsidiarité entre les réseaux de la localité fragmentée en terres côtières de Calzada à Napindan	342

Table des figures

Figure 1. La multifonctionnalité de l'Agriculture Urbaine construit des ponts pour plusieurs domaines de recherche.....	29
Figure 2. Penser l'agriculture urbaine par l'habiter : espaces vécus, espaces sociaux, espaces de vie	55
Figure 3. Reconfiguration des moyens d'existence et des modes d'habiter dans le temps et dans l'espace par les tactiques habitantes et les stratégies des acteurs institutionnels	62
Figure 4. Les tactiques d'engagement de l'habitant dans l'agriculture urbaine le long de son parcours de vie	66
Figure 5. Amorcer le terrain : une mise en réseau efficiente amorcée depuis le monde de la recherche (janvier-juin 2012)	87
Figure 6. L'accès complexe aux habitants pratiquants de l'agriculture urbaine : Cheminements depuis des acteurs clefs de la société civile (novembre 2012 – septembre 2013)	89

Figure 7. Enquêter les « no man's land » agricoles de Taguig (mars-septembre 2014)	91
Figure 8. Itinéraires d'accès en terrain sensible	100
Figure 9. Représentation dynamique de l'entretien avec les familles d'agriculteurs urbains.....	110
Figure 10. Introduire la dimension temporelle et concevoir la multiplicité des agricultures urbaines	127
Figure 11. Les frontières multidimensionnelles de la décharge en friche de l'interstice de Smokey Mountain dans le quartier (Barangay 128)	140
Figure 12. L'agriculture urbaine des rives du lac à Taguig en 2012 : marges urbaines, marges hybrides, marges spatiales	148
Figure 13. Fragmentation des espaces agricoles sur l'interface environnementale entre la ville et le lac, à Taguig	150
Figure 14. Caricature des politiques d'expulsion le long des esteros au début de la mousson 2010.	155
Figure 15. Les configurations d'acteurs par projet d'agriculture urbaine : de la recherche appliquée à la participation des habitants.....	170
Figure 16. Installation des familles d'agriculteurs urbains en fonction de l'histoire agro-urbaine de Smokey Mountain	230
Figure 17. Temps d'engagement dans l'agriculture urbaine après l'arrivée en ville des migrants : des accès directs ou rapides et des accès longs	269
Figure 18. Nomadisme agro-urbain : parcours de vie d'Armando	315
Figure 19. Combinaison des sites d'agriculture : parcours de vie de Siméon et de sa famille	325
Figure 20. Territorialité centrée sur la localité : parcours de vie de Cita et de sa famille	330

Table des tableaux

Tableau 1. Synthèse de la méthodologie de l'enquête	72
Tableau 2. Entretiens et repérage de l'enquête famille.....	104
Tableau 3. Les contours des familles enquêtées.....	107
Tableau 4. Méthode de construction de la typologie paysagère, spatialisée et dynamique des agricultures urbaines interstitielles.....	128
Tableau 5. La vulgarisation de l'Agriculture urbaine par les acteurs publics	183
Tableau 6. Répartition du jardinage urbain en quartiers résidentiels densément peuplés.....	191
Tableau 7. Projets d'agriculture urbaine dans des quartiers paupérisées de la région métropolitaine : place à l'action de la société civile	201
Tableau 8. Agriculture urbaine de projet en quartiers pauvres : une majorité d'acteurs de la société civile, dont deux binômes ONG-OBC.....	207
Tableau 9. Modes d'occupation des familles d'agriculteurs urbains en fonction du statut du foncier et des arrangements entre acteurs	225
Tableau 10. Ancienneté moyenne des exploitations et des pratiques d'agriculture urbaine des familles en fonction des sites	228
Tableau 11. Profils d'installation et modes d'occupation des familles d'agriculteurs urbains de Smokey Mountain	229
Tableau 12. Profil d'installation et modes d'occupation des familles sur les sites d'agriculture urbaine résiduelle à Taguig.....	239
Tableau 13. Profil d'installation et modes d'occupation des familles sur les sites d'agriculture urbaine résurgente à Taguig	245
Tableau 14. Evaluer de manière qualitative la satisfaction des besoins essentiels des familles : s'alimenter, se loger, se soigner, s'éduquer et se déplacer	291

Tableau 15. Les paliers de pauvreté des familles d'agriculteurs urbains en fonction de l'évaluation qualitative de la satisfaction de leurs besoins essentiels (alimentation, logement, santé, éducation, déplacements).....	293
Tableau 16. Matrice d'interprétation des systèmes d'activités des familles d'agriculteurs urbains de Smokey Mountain et paliers de pauvreté.....	309

Table des photos

Photo 1. La décharge de Smokey Mountain avant sa fermeture en 1995.....	75
Photo 2. Gravier Paradise Gate : l'accès sud à Smokey Mountain.....	81
Photo 3. Les rizières de Santa Ana (Taguig) devant la Skyline du Makati Central Business District ...	131
Photo 4. Maraîchage sur les rives du lac dans le barangay Calzada	135
Photo 5. L'agriculture Urbaine dans le barangay de Palingon North.....	135
Photo 6. Les vastes déprises agricoles de Napindan partitionnées par Earth Road : A gauche, la friche en cours de lotissement et à droite, la friche en cours de bidonvilisation	136
Photo 7. Le site de Smokey Mountain : agriculture sur la butte et logements sociaux sur la partie évidée de la décharge	139
Photo 8. Station de pompage côté ville (à droite) et flux des eaux urbaines dérivées côté lac vers l'habitation d'une famille d'agriculteurs urbains (à gauche)	149
Photo 9. La rizière a été polluée par le ruissellement des eaux depuis la décharge illégale (Santa Ana, Taguig)	151
Photo 10. Des habitats côté lac très vulnérables aux inondations (Calzada, Taguig)	154
Photo 11. Le flan nord de Smokey Mountain : vers la Marala River et l'industrie portuaire de Navotas	158
Photo 12. Préparation des sets de feuilles de camote en famille (une mère et ses filles) pour vendre sur le marché de Divisoria (Manila).....	160
Photos 13 et 13 bis. Organisation des exploitations à Smokey Mountain : citronnelle ou camote feuille sur les plaines terres, habitat, espèces arbustives et petites palissades sur les abords.....	161
Photo 14. Les habitats vulnérables des familles d'agriculteurs urbains : exemples à Smokey Mountain	164
Photo 15. La famille s'installe sur les terres agricoles et se construit un logement, après leur expulsion et la démolition de leur logement dans un autre quartier à Taguig	165
Photo 16. Armando dans sa resthouse, un an avant qu'il ne soit expulsé de son logement dans le quartier d'Ususan à Taguig.....	165
Photo 17. Techniques hors-sols mixtes dans les jardins de démonstration de Holy Spirit à Quezon City (17c à 17f) et de Banaba à San Mateo (17a et 17b).....	175
Photo 18. Le jardinage urbain domestique chez des femmes membres d'OBC à Bagong Silang (Caloocan City) et à Baseco (Manila) : les meilleurs exemples d'appropriation des techniques d'agriculture urbaine par les habitants	190
Photo 19. Panneau d'affichage pour promouvoir une gestion organisée des déchets urbains et l'utilisation de compost dans l'agriculture urbaine (coopérative de quartier pour la gestion des déchets urbains du barangay Holy Spirit, Quezon City).....	195
Photo 20. Atelier de fabrique à partir de matériaux de récupération : jardinières et cabas.....	198
Photo 21. Une rue de slum dans le barangay Baseco (Manila).....	199
Photo 22. Le jardin de quartier et la plantation de mangroves sur la plage de Gasangan (Baseco, Manila)	204
Photo 23. Panorama sur Paradise Heights depuis Smokey Mountain (flan est)	232
Photo 24. L'agriculture urbaine : un mode d'habiter très précaire entre la route et le canal.....	302

Photo 25. Le talipapa de Flore, le long de la route C6	302
Photo 26. Au pied de Smokey Mountain, un tricycle (non motorisé) chargé de bois pour la fabrication de charbon	307
Photo 27. Nuisances liées à la pleine saison des activités de charbonnage, depuis la terrasse d'Allan en mai 2014 (saison sèche)	307
Photo 28. Le talipapa tenu par Janet le long de la route C6 pendant la saison des melons.....	312
Photo 29. L'entraide communautaire ou bayanihan : scène de la vie rurale et sujet traditionnel de la scène artistique philippine	336

Table des graphes

Graphe 1. Origine des agriculteurs urbains par ensembles régionaux : le pôle d'émigration des Visayas.....	268
Graphe 2. Modes d'acquisition des compétences agricoles des familles d'agriculteurs urbains à Smokey Mountain et a Taguig (en effectif).....	278
Graphe 3. Bénéficiaires des programmes de Conditionnal Cash Transfer dans plusieurs pays du Sud depuis la fin des années 1990 (en millions de ménages).....	353

Table des encadrés

Encadré 1. Définition synthétique de l'agriculture urbaine	26
Encadré 2. L'Agriculture Urbaine : un objet scientifique modélisé par la multiplication de recherches-actions	30
Encadré 3. Produire dans la ville diffuse : menace sur l'approvisionnement dans les villes africaines ?	34
Encadré 4. Metro Manila : métropole multipolarisée et espace urbain fragmenté.....	36
Encadré 5. L'agriculture urbaine, thème de recherche sur le développement.....	39
Encadré 6. Des premiers squats de migrants au slum, figure dominante de l'urbanisme à Metro Manila	45
Encadré 7. Des pratiques et des représentations spatiales à l'habiter : une démarche en géographie sociale.....	54
Encadré 8. Distinguer les tactiques habitantes et les stratégies des acteurs organisationnels : pour une approche poststructuraliste de l'habitant pauvre en tant qu'acteur	62
Encadré 9. Chronogramme de l'enquête de terrain (2011-2014).....	70
Encadré 10. Grille d'observation du paysage agro-urbain	85
Encadré 11. Les organisations et les institutions enquêtées	86
Encadré 12. Éléments du parcours de vie de Steeve et sa famille, agriculteurs urbains à Smokey Mountain : extraits choisis des entretiens par récit de vie	108
Encadré 13. Faciliter l'accès aux intrants ou construire un marché pour les clients de l'agriculture urbaine ?.....	180
Encadré 14. Sécurité alimentaire et modes alimentaires : une agriculture urbaine positionnée dans les écoles.....	185
Encadré 15. Jardins toitures : des projets isolés	192
Encadré 16. Pourquoi Samar est-elle « sous-développée » dans l'archipel ?.....	267
Encadré 17. Des familles migrantes qui accèdent à l'agriculture urbaine sans « décrochage agricole »	271
Encadré 18. Agriculture urbaine résurgente et trappes de pauvreté	273
Encadré 19. Une agriculture urbaine sur le campus de UP Diliman pour les retraités	275

Encadré 20. L'acquisition des compétences agricoles chez les familles natives de Metro Manila : in situ au sein de la famille ou du voisinage, ou bien dans le milieu professionnel du « complexe agricole interstitiel de Metro Manila »	279
Encadré 21. La vente directe et les variations au mode de commercialisation principal.....	301
Encadré 22. Vulnérabilités familiales diversifiées des familles engagées dans une mono-activité agricole à Smokey Mountain	304
Encadré 23. Le rôle prépondérant de l'emploi salarié masculin chez les familles d'agriculteurs urbains à Taguig	311
Encadré 24. La prépondérance de l'activité primeur sur l'agriculture urbaine en situation très interstitielle, le long du canal	312
Encadré 25. Vers un nomadisme agro-urbain des familles d'agriculteurs urbains.....	316
Encadré 26. Daisy, une vie nouée de drames	319
Encadré 27. Un couple âgé, resté captif à Manila.....	319
Encadré 28. Multilocalisation et échelles des territorialités de la famille : du quartier à la province	324
Encadré 29. La désactivation de circulations migratoires après plusieurs années de vie en ville	328
Encadré 30. Une figure de leadership pour les familles d'agriculteurs urbains à Smokey Mountain	340
Encadré 31. Les petites lanières agricoles le long du canal : de petits voisinages à l'intégration variable en fonction du temps et des solidarités activées.....	344
Encadré 32. Le rôle de la gestion anticipée et de circulations migratoires dans les parcours de vie de familles installées à Smokey Mountain	363

Tables des matières

Résumé	7
Remerciements	8
Glossaire de locutions filipinos et taglish utilisés dans le texte	11
Glossaire des plantes cultivées en agriculture urbaine à Metro Manila et sur les basses-terres philippines	13
Liste des sigles et acronymes utilisés	15
Sommaire	17

Introduction..... 19

1. De l'agriculture périurbaine à l'agriculture intra-urbaine : espaces et multifonctionnalité ..	26
1.1. Penser l'agriculture dans la ville	27
1.2. Des interactions agriculture-ville à la multifonctionnalité de l'agriculture urbaine ..	28
1.3. Focale sur l'agriculture intra-urbaine : un hors-champ des systèmes d'approvisionnement alimentaire des villes du Sud.....	32
2. Des agricultures urbaines interstitielles : construire un champ de recherche en friche dans les villes du Sud	35
3. L'agriculture urbaine au Sud : un enjeu de développement à l'échelle des ménages	38
4. L'agriculture intra-urbaine face aux défis du vivre à Metro Manila	42

1^{ère} Partie

Positionnement et méthode de la recherche : les pratiques d'habiter et les parcours de vie des agriculteurs urbains à Metro Manila..... 49

Chapitre 1. S'engager dans l'agriculture intra-urbaine à Metro Manila : une problématique de géographie sociale

51

1. Faire de l'engagement une notion géographique dans le champ de la géographie sociale	52
1.1. Les dynamiques urbaines : déterminant spatial de l'engagement en agriculture intra-urbaine.....	53
1.2. L'engagement en agriculture urbaine : une problématique de l'habiter	54
1.3. L'agriculture urbaine comme espace social : les réseaux sociaux de l'engagement ...	55
2. Devenir agriculteur urbain : une approche diachronique de l'engagement par les parcours de vie	58
2.1. Les moments clés de l'engagement dans les parcours résidentiels	59
2.2. Se positionner dans une approche de l'agriculture urbaine comme moyen d'existence	60
3. Tactiques d'engagement des familles dans l'agriculture urbaine à Metro Manila	64
3.1. Définir les tactiques d'engagement des familles dans l'agriculture urbaine : modalités de captation des ressources.....	64

3.2. Décliner les tactiques d'engagement dans l'agriculture urbaine à Metro Manila : tactiques d'installation, tactiques d'existence et tactiques citoyennes	65
Conclusion du Chapitre 1	68
Chapitre 2. Méthodologie d'une recherche empirique, qualitative et inductive en « terrain sensible »	69
1. Repérage « exploration » de l'agriculture intra-urbaine dans Metro Manila : des allers- retours entre bibliographie, images et terrain.....	73
1.1. Parcelles cultivées en plein-champ dans Metro Manila.....	73
Les parcelles « visiblement » cultivées sur Google Earth	73
Stabiliser le repérage des parcelles « effectivement » cultivées depuis le terrain	75
1.2. Les projets d'Agriculture Urbaine « visibles » sur le web	76
1.3. Sélection des sites de l'enquête de terrain	78
Des sites d'enquête différenciées par les techniques agricoles (agriculture urbaine de plein-champ et agriculture urbaine hors-sol)	78
L'accès aux sites et aux acteurs au sein d'un espace urbain chaotique.....	80
1.4. Relevés de « paysages agro-urbains »	82
2. L'enquête « organisationnelle » de l'international vers les acteurs locaux : le réseautage du chercheur	86
2.1. Société civile, action locale et politiques de l'Agriculture Urbaine à Metro Manila	86
2.2. Enquête qualitative auprès des acteurs organisationnels plurilingues anglophones	91
Conduire des entretiens semi-directifs avec des acteurs organisationnels.....	91
De la question linguistique, des registres de l'anglais et de la position sociale de l'interlocuteur	92
Le rôle clef de l'observation participante : approfondir les réseaux et s'immerger.....	94
3. Le retour à l'habitant ou le virage anthropologique de l'enquête	97
3.1. Accéder aux sites et aux familles de l'agriculture urbaine de pleins champs dans Metro Manila	97
Accéder à Smokey Mountain : un angle mort au cœur de Tondo	98
Accéder à Taguig.....	101
Du rôle de l'interprétariat.....	102
Echantillon de l'enquête famille	103
3.2. Enquêter les modes d'habiter : l'entretien biographique	108
Un guide d'entretien ouvert sur le récit de vie familial	108
Conduire des entretiens qualitatifs auprès de familles vulnérables	110
Méthode d'interprétation des parcours de vie habitant	113
Conclusion du Chapitre 2	114
Conclusion de la 1^{ère} partie	115

2^{ème} partie

Dualité des formes d'agriculture urbaine interstitielle à Metro Manila : plein champ et hors-sol 117

Chapitre 3. L'agriculture urbaine interstitielle : un outil de lecture de la fabrique de la ville fragmentée 119

1. Les places marginales de l'agriculture urbaine dans la ville : « géographie agricole » de Metro Manila 121
 - 1.1. Dynamiques métropolitaines : densification de l'espace urbain, étalement urbain et recul de la ceinture agricole 121
 - 1.1.1. La structuration de l'espace urbain dans Metro Manila (1940-2010) 122
 - 1.1.2. L'étalement urbain en périphérie à partir la fin des années 1980 125
 - 1.2. Typologie dynamique des agricultures urbaines interstitielles dans l'espace métropolitain de Manila 127
 - L'agriculture urbaine émergente : une « agriculture urbaine de projet » 128
 - Déterminer des géotypes urbains : intra-urbain dense, franges métropolitaines et desakota 129
 - Distinguer les dynamiques entre agriculture urbaine résurgente et résiduelle 130
 - 1.3. Agricultures urbaines résiduelles sur les franges métropolitaines 130
 - Agriculture résiduelle entre la ville et le lac : l'ultime front urbain intramétropolitain à Taguig 131
 - Résidus agricoles de l'étalement urbain : la désagrégation d'une agriculture de desakota 138
 - 1.4. Agricultures urbaines résurgentes sur interstices urbains : entre la ville et la ville 139
 - Agriculture sur décharge en friche : l'exemple de Smokey Mountain 139
 - Lanières agricoles interstitielles à Taguig 141
 - Agriculture urbaine temporaire sur lots vacants 141
2. Géohistoire des opportunités foncières des agricultures urbaines interstitielles de plein-champ 142
 - 2.1. Smokey Mountain : expulsions, ordures et agriculture 142
 - Du village de pêcheurs au barrio de squatteurs : Magdagarat avant-guerre 142
 - La montagne fumante de Metro Manila : quarante ans de stockage des ordures 143
 - Une rénovation urbaine en suspens depuis les années 1990 146
 - 2.2. La fragmentation d'une agriculture urbaine ancestrale sur la zone tampon des berges du lac à Taguig 147
 - Sur l'interface entre la ville et le lac : des espaces agricoles à demi-ceints par le front urbain 147
 - Digue, routes et mitage : la fragmentation et la restructuration des espaces agricoles par les infrastructures urbaines 149
 - 2.3. Une précarité foncière « agro-urbaine » : la menace du temporaire 153

Un faisceau de menaces d'expulsion : « zones dangereuses » et « zones d'aménagement prioritaires »	154
Zones résidentielles et reconversion du front d'eau à Taguig.....	155
Le déni d'une agriculture urbaine familiale	156
3. Des agricultures urbaines vivrières adaptées à un environnement urbain ultra-dense. 158	
3.1. Patate douce et citronnelle à Smokey Mountain.....	159
La structuration rapide d'une agriculture urbaine à vocation commerciale.....	159
3.2. Pluralités des systèmes de cultures à Taguig.....	162
La culture du riz en association avec le melon.....	162
Les cultures maraîchères	163
3.3. Habitats des agriculteurs urbains	163
Conclusion du chapitre 3	166
Chapitre 4. L'Agriculture Urbaine de projet : entre vulgarisation scientifique, société civile et habitants	167
1. Inventer l'Agriculture Urbaine à Metro Manila : une innovation agronomique pour l'intégration fonctionnelle de l'agriculture à la ville dense.....	173
1.1. L'émergence précoce de la recherche sur l'Agriculture Urbaine aux Philippines : généalogie des techniques agronomiques hors-sol	173
1.1.1. Des prémices de la recherche à l'objet de recherche agronomique Agriculture Urbaine	173
1.1.2. Suspendre, étager, recycler : les principes de la culture hors-sol.....	176
1.1.3. Le rôle de l'innovation agronomique : l'amont des projets d'Agriculture Urbaine	177
1.2. Diffuser l'Agriculture Urbaine : une politique classique de vulgarisation agricole transposée en milieu urbain	178
1.2.1. Un programme national de vulgarisation : l'Urban Agriculture Program.....	178
1.2.2. Le jardin de démonstration : l'outil clef de la politique de vulgarisation	181
Le modèle du jardin de démonstration du barangay Holy Spirit.....	181
1.2.3. Des formations à l'agriculture urbaine : pour qui ?	182
1.2.4. Des politiques municipales depuis 2007 : la clef de la vulgarisation ?	183
2. Les enjeux de développement selon les acteurs : les référentiels de l'agriculture urbaine de projet à Metro Manila	185
2.1. Du jardinage urbain multi-localisé dans les barangays de Metro Manila	188
Eviter les enjeux fonciers via une agriculture de jardinage urbain	188
Des lieux de projet en résidentiel dense : scène d'acteurs publics	191
2.2. Le barangay : organe de contrôle et de mobilisation des habitants	193
L'habitant et le barangay	193
La gestion et le copilotage de l'agriculture urbaine de projet par le barangay.....	194

Le levier de la gestion des déchets urbains dans les années 2000	194
2.3. Un moyen d'existence promu par la société civile dans les années 2010	197
3. Dans les slums et les sites de relogement : une agriculture urbaine diffusée par la société civile.....	199
3.1. Typologie de quartiers pauvres à Metro Manila.....	200
3.1.1. Dans les slums à proximité de la décharge de Payatas.....	201
3.1.2. Dans un quartier de slum en réhabilitation	202
Morphologie urbaine et politiques participatives d'amélioration de l'habitat à Baseco Compound.....	202
L'intégration de l'agriculture urbaine au programme d'amélioration de l'habitat	203
3.1.3. Dans les sites de relogement intra-métropolitains et extra-métropolitains	204
3.2. La participation des habitants grâce au binôme ONG-OBC : agriculture urbaine et développement communautaire.....	206
3.2.1. Les ONG : plaidoyers, coordination des OBC et ressources pour l'agriculture urbaine	208
3.2.2. Les OBC : des acteurs pivots de l'agriculture urbaine de projet dans les quartiers	209
Des habitants « enrôlés » dans les organisations communautaires	210
Pakisama : la diffusion des pratiques agricoles dans les voisinages	210
L'importance d'un soutien des pratiques habitantes dans le temps	211
Conclusion du chapitre 4.....	212
Conclusion de la 2^{ème} partie.....	214

3^{ème} Partie

Devenir agriculteur urbain et « mieux vivre » à Metro Manila217

Chapitre 5. Cultiver en ville : Tactiques d'installation en terres agricoles métropolitaines 219

1. Modes d'occupation et d'installation sur des terres agricoles dans Metro Manila	221
1.1. Foncier public, foncier privé et ambiguïtés cadastrales	222
1.2. Les accords d'usage négociés par les familles d'agriculteurs urbains	224
1.3. Des profils d'installation en fonction de l'ancienneté de l'exploitation et de l'histoire agro-urbaine du site.....	227
2. Tactiques d'appropriation et de détournement de la friche de Smokey Mountain	229
2.1. Le détournement de la friche de Smokey Mountain en espace agricole	230
Les « vingt-sept familles » maintenues à Smokey Mountain	231
Des « familles de pionniers », puis de « suiveurs » à Smokey Mountain : la transition marchande de l'agriculture urbaine	231
2.2. Une diversification des modes de squat dans le temps.....	234
Une forme de « propriété coutumière »	234

Légitimer le squat à Smokey Mountain : défendre le droit d'usage des terrains pour l'existence	235
La mise en marché de droits à cultiver : propriétaires parallèles, gardiens agricoles et métayers.....	236
3. Transmission traditionnelle, familles de suiveurs et tactiques d'installation résurgentes à Taguig.....	238
3.1. Sites d'agriculture urbaine résiduelle : des familles installées sur le temps long.....	238
3.1.1. Tactique d'installation verticale à Santa Ana et à Palingon : transmission de l'agriculture urbaine au sein des parentés.....	240
Les derniers métayers de l'agriculture urbaine résiduelle à Santa Ana et Palingon	242
3.1.2. Tactiques de maintien sur les terres côtières de Calzada à Napindan.....	242
Quelques anciens installés en squat dans les petites anses du lac.....	243
Des familles installées plus récemment sur le bras de terre : gardiennage agricole et fermage	243
3.2. Tactiques résurgentes : squat sur les servitudes publiques	244
3.2.1. Des installations très instables	246
3.2.2. Le système « familles de pionniers » et « familles de suiveurs » : le partage des terres	247
4. S'installer comme agriculteur urbain à Metro Manila.....	251
4.1. Un choix géographique soutenu par des réseaux.....	252
4.1.1. De l'opportunité géographique.....	252
4.1.2. Du rôle des réseaux dans l'installation des familles en agriculture urbaine : parentés, connaissances et réseaux politiques	256
4.2. Les profils de familles de l'agriculture urbaine à Metro Manila : migrants des provinces, natifs de Metro Manila.....	260
4.2.1. Analyser les parcours résidentiels et migratoires des agriculteurs urbains	260
De l'ancienneté en ville et du profil de migrant de l'agriculteur urbain dans les villes du Sud	260
La construction des indicateurs « origine » et « ancienneté en ville » chez les familles d'agriculteurs urbains.....	262
4.2.2. Les migrations intérieures aux Philippines et la composition de la population urbaine depuis 1960 : un corpus incomplet de données démographiques et géographiques.....	264
Des origines provinciales en correspondance avec les migrations intérieures philippines	266
4.2.2. Du rôle de l'ancienneté en ville : des tactiques d'installation en fonction des cycles de vie.....	269
Des accès directs vers.....	270
... le maraîchage et la riziculture urbaine traditionnelle à Taguig, jusque dans le milieu des années 1980 : une place stable en périurbain	270

... le gardiennage agricole entre la fin 1990 et le début 2000 : un foncier agricole devenu instable à Taguig	272
... des sites d'agriculture urbaine résurgente aux débuts des années 2010.....	272
Un accès long chez.....	273
Des trentenaires en quête d'une place dans la ville.....	274
Les plus de cinquante ans : relais sur des temps de retraite	274
4.2.2. Familles d'origine provinciale et familles natives : l'acquisition de compétences agricoles	276
Une transmission des compétences agricoles verticale en province	276
La transmission des compétences agricoles de manière horizontale, in situ ou ailleurs	279
Conclusion chapitre 5	281
Chapitre 6. Pour un « mieux vivre » dans la ville : tactiques et parcours d'existence des agriculteurs urbains à Metro Manila.....	283
1. La combinaison précaire habiter-cultiver en situation de pauvreté à Metro Manila.....	286
1.1. Evaluer la qualité de vie des familles de l'agriculture urbaine à Metro Manila : une « approche fonctionnelle » en situation de pauvreté	286
1.1.1. Des paliers de pauvretés des familles agriculteurs urbains à Metro Manila : subsistance, pauvreté, précarité et vie modeste.....	288
Un sentiment d'indigence partagé avec le reste de la population métropolitaine	288
La satisfaction de besoins essentiels : s'alimenter, se loger, se soigner, s'éduquer et se déplacer	289
1.1.2. La qualité du logement : un indicateur du niveau de vie qui se substitue aux revenus des familles.....	293
1.1.3. Des familles fragiles : repérer les vulnérabilités à la pauvreté	295
1.1.4. L'agriculture urbaine comme mode d'accès au logement	296
L'accès à un logement précaire vulnérable aux inondations à Taguig	296
Une amélioration des conditions de logement	297
1.2. Combiner l'agriculture urbaine à d'autres activités : la nécessaire pluriactivité des familles d'agriculteurs urbains	298
1.2.1. Commercialiser les récoltes : bénéficier d'un réseau d'acheteurs ou de filières de proximité défavorisées.....	298
Réseau d'acheteurs ou autres modes de commercialisation de la vulnérabilité à Smokey Mountain	299
Réseaux de sukis, vente sur le marché ou talipapas à Taguig.....	301
1.2.2. La nécessaire pluriactivité des familles d'agriculteurs urbains à Metro Manila.....	303
Des familles majoritairement pluriactives à Smokey Mountain	304
La mono-activité agricole de familles fragiles à Smokey Mountain.....	304

La diversification des systèmes d'activités des familles vers les ressources du sol ou l'industrie portuaire.....	305
En complément : le commerce de proximité, une activité plus souvent féminine ...	308
Une pluriactivité systématique à Taguig.....	310
Tactiques de combinaison des systèmes de cultures ou des sites de production agricole.....	310
L'association pêche et agriculture urbaine	310
Le rôle de l'emploi salarié	311
Les petits commerces de proximité intégré à l'espace domestique : talipapas et sari-sari.....	312
1.2.3. Transition ou maintien de l'existence le long des parcours de vie des familles d'agriculteurs urbains.....	313
Maintien de l'agriculture urbaine sur le long cours et tactique de relocalisation de l'exploitation à Taguig.....	313
Tactiques de diversification et d'amélioration des revenus par l'agriculture urbaine engagées au cours d'une mobilité résidentielle.....	316
La recomposition du système d'activité par l'agriculture urbaine	317
1.3. Mieux-vivre de l'agriculture urbaine : les trajectoires de pauvreté ascendantes ou stables des familles d'agriculteurs urbains	318
1.3.1. Des tactiques de survie face à la très grande misère.....	318
1.3.2. Une stabilisation de la situation de pauvreté	320
1.3.3. Le maintien de la précarité.....	320
2. Modes d'habiter et territorialités des familles d'agriculteurs urbains.....	322
2.1. Analyser la multi-localisation des familles d'agriculteurs urbains	323
Multi-localisation des systèmes d'activités familiaux et de l'agriculture urbaine.....	323
La multi-localisation des lieux de culture et de l'habitat : une tactique minoritaire.....	324
2.2. La localité : pôle de territorialité familiale	327
2.2.1. Des familles territorialisées dans la localité à Smokey Mountain.....	327
Modalités et formes de localisation de l'habitat	327
Systèmes d'activités conduits en coprésence de l'agriculture urbaine.....	328
2.2.2. Des territorialités familiales combinées à Taguig	331
3. Le voisinage des familles d'agriculteurs urbains : l'intégration de liens communautaires à l'échelle de localités.....	334
3.1. Un système de solidarités organiques et mécaniques entre familles d'agriculteurs urbains.....	335
3.1.1. Don et contre-don : une qualité des voisinages	335
3.1.2. Solidarité par le travail et Bayanihan	335
3.2. Des localités à des échelles de voisinage variables et au fonctionnement communautaire différencié.....	338

3.2.1.	Le rôle initiateur des réseaux d'installation et des affinités linguistiques	338
3.2.2.	Une localité sans base politique à Smokey Mountain	340
3.2.3.	Une localité politiquement représentée à Santa Ana	341
3.3.	Éléments pour une intégration communautaire et politique du voisinage d'agriculteurs urbains	345
3.3.1.	Les communautés de voisinage de l'agriculture urbaine : une base communautaire sans organisation politique ?	345
3.3.2.	Les tactiques syndicales érodées de l'agriculture urbaine résiduelle.....	347
4.	Citadins agricoles, citadins précaires	351
4.1.	Des pauvres, citadins invisibles comme les autres	352
4.1.1.	Des freins classiques d'accès aux aides sociales à la pauvreté et... ..	352
4.1.2.	...Des relations institutionnelles détournées par le clientélisme et le patronage	354
4.1.3.	Un statut de sans-voix	354
4.1.4.	Désaffection et défiance vis-à-vis du politique	355
4.2.	Une cause perdue : fatalisme, acceptation ou attentisme ?	357
4.3.	Quelles tactiques d'ajustement face la précarité de l'agriculture urbaine ?	360
4.3.1.	Des degrés de précarité	360
4.3.2.	Des tactiques transitionnelles par la territorialité.....	361
4.3.3.	Les compétences à la pluriactivité et à la mobilité des familles : la gestion anticipée des transitions	362
	Conclusion du chapitre 6.....	365
	Conclusion de la 3^{ème} partie	367
	 Conclusion générale. Vers le Droit à la ville des agriculteurs urbains	371
	 Annexes.....	381
	Annexe 1.....	383
	Annexe 2.....	384
	Annexe 3.....	385
	Annexe 4.....	387
	Annexe 5.....	388
	Annexe 5 bis.....	391
	Annexe 6.....	392
	Annexe 7.....	394
	Annexe 8.....	401
	Annexe 9.....	403
	Annexe 10.....	404

Bibliographie.....	407
Données des instituts nationaux de statistiques.....	419
Tables des illustrations.....	420
Table des cartes.....	420
Table des figures.....	420
Table des tableaux.....	421
Table des photos.....	422
Table des graphes.....	423
Table des encadrés.....	423
Tables des matières	425

